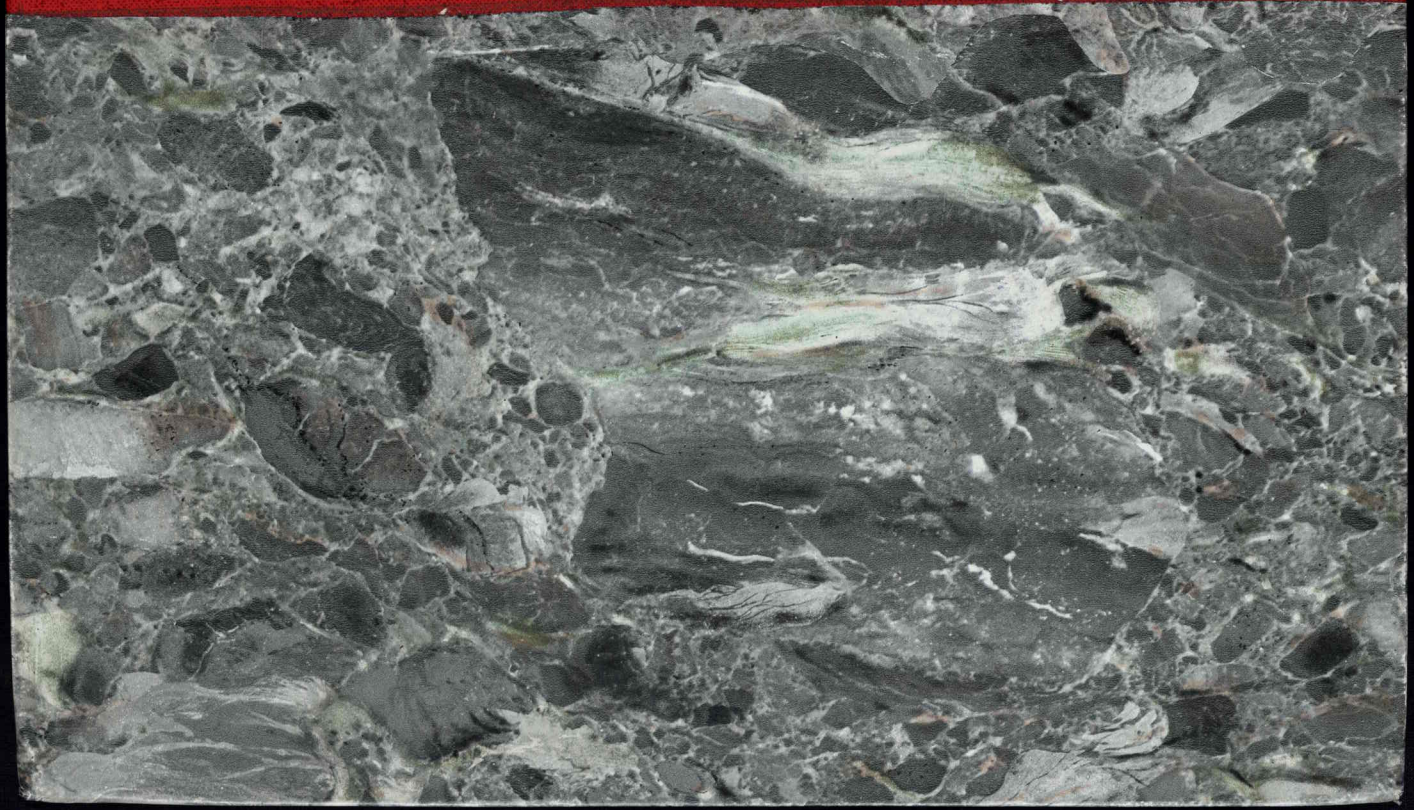


Grande Saison de la VIIIe Olympiade

avec le concours du COMITÉ OLYMPIQUE FRANÇAIS
et de l'ASSOCIATION FRANÇAISE D'EXPANSION ET D'ECHANGE ARTISTIQUE

Théâtre des Champs-Elysées

XVIIe SAISON de M. Serge de DIAGHILEW

sous le Haut Patronage de
LL. AA. SS. la PRINCESSE HÉRÉDITAIRE
et le PRINCE PIERRE de MONACO

Ballets Russes

de MONTE CARLO

12 Représentations

du 26 MAI au 30 JUIN 19..ka.

JUIN

..s de la Bergère
Bleu — Noces.

..S PLACES.

A

THEATRE des CHAMPS-ELYSÉES

15, Avenue Montaigne, 15

Direction : Jacques HÉBERTOT (5e Année)

RÉPERTOIRE

CRÉATIONS

Le Train Bleu

Ballet de JEAN COCTEAU, Musique de DARIUS MILHAUD, chorégraphie de LA NIJINSKA, décor d'après la maquette de HENRI LAURENS, costumes de Mlle GABRIELLE CHANEL.

Les Biches

Ballet, Musique de FR. POULENC, chorégraphie de LA NIJINSKA, rideau, décor et costumes d'après les maquettes de MARIE LAURENCIN.

Le Fâcheux

Ballet de BORIS KOCHNO, d'après MOLIÈRE Musique de GEORGES AURIC. chorégraphie de LA NIJINSKA, décor et costumes d'après les maquettes de GEORGES BRAQUE.

Les Tentations de la Bergère

Ballet, Musique de MONTÉCLAIR (1661-1739). orchestrée par HENRI CASADESUS, chorégraphie de LA NIJINSKA, décor et costumes d'après les maquettes de JUAN GRIS.

Une Éducation Manquée

ayette de EUGÈNE LETERRIER et ALBERT VANLOO. Musique de EMMANUEL CHABRIER, récits de DARIUS MILHAUD, décor et costumes d'après les maquettes de JUAN GRIS.

AU RÉPERTOIRE :

acre du Printemps, Pulcinella et **Pétrouchka**
de STRAVINSKY

rade, SATIE. — **Cimarosiana.**

Chorégraphe : **LA NIJINSKA.**
eur général : **Serge GRIGORIEFF.**

RAVINSKY, André MESSAGER, Pierre MONTEUX,
ASADESUS, Edouard FLAMENT.

B

CALENDRIER

LUNDI 26 MAI, *Grand Gala*
Les Tentations de la Bergère
Les Biches — Noces.

~~DIMANCHE 25~~ JUIN 25
Pulcinella — Les Biches
Noces.

MERCREDI 4 JUIN
~~Pulcinella~~ — Les Fâcheux
Petrouchka Noces.

~~MERCREDI 29~~ JUIN 13
Une Education manquée
Les Fâcheux
Le Sacre du Printemps.

VENDREDI 6 JUIN
Les Tentations de la Bergère
Les Biches — ~~Petrouchka.~~
Sacre du Printemps

VENDREDI 27 JUIN
Cimarosiana — Parade
Le Train Bleu
Les Tentations de la Bergère.

MERCREDI 11 JUIN
Noces — Les Biches
Danses du Prince Igor.

SAMEDI 28 JUIN
Soirée Stravinsky
Le Sacre du Printemps
Pulcinella — Noces.

VENDREDI ~~13~~ JUIN 20
Grand Gala de Charité
Une Education manquée
Le Train Bleu — Petrouchka.

DIIMANCHE 29 JUIN
Une Education manquée
Les Fâcheux
Cimarosiana — Petrouchka.

~~VENDREDI 20~~ JUIN 22
Soirée de Musique Française
Parade — Les Fâcheux.
Le Train Bleu — Les Biches.

LUNDI 30 JUIN
Les Tentations de la Bergère
Le Train Bleu — Noces.

VOIR AU VERSO LES PRIX DES PLACES.

C

THÉATRE des CHAMPS-ELYSÉES

BALLETS RUSSES

de Monte-Carlo

Directeur : M. SERGE DE DIAGHILEW

PRIX DES PLACES :	Galas des 26 Mai et 13 Juin	Autr Rep
Orchestre (le fauteuil)	100 fr.	60
Corbeille »	100 »	60
Loges de Corbeille (la place)	100 »	60
Premières Loges »	100 »	60
Baignoires »	60 »	40
1er Balcon »	40 »	40
2e Balcon »	30 »	30 »
Deuxièmes Loges »	30 »	30 »
Galeries 1er et 2e rang »	20 »	20 »
» autres rangs de face (la place)	15 »	15 »
» autres rangs de côté »	15 »	10 »
Troisièmes Loges »	15 »	15 »

Droits compris.

LOCATION : Ouverte de 10 h. à 19 h., sans augmentation de prix, au THÉATRE des CHAMPS-ÉLYSÉES — Tél. : Passy 27-21

Imp. L. Kaldor, Paris

ARCHIVES
N. Rue d'Enghien
20 MAI 1924

LA GRANDE SOIRÉE DE GALA DES BALLETS RUSSES LE 26 MAI AU THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

LA NIJINSKA

VERA NEMCHINOVA

ANTOINE DOLINE

LYDIA SOKOLOVA

L. CHOLLAR

Lundi prochain, 26 courant, au théâtre des Champs-Elysées, pour la grande saison d'art de la huitième Olympiade, sera donnée la première de grand gala des Ballets russes de Monte-Carlo, dont le directeur est M. Serge de Diaghilew. Cette soirée sensationnelle sera incontestablement le clou de la saison. A cette occasion, deux œuvres grand créées : *les Tentations de la bergère et les Biches*. Voici, de gauche à droite, les photographies des étoiles de la troupe des Ballets russes : Mme Nijinska, la grande créatrice, dont la chorégraphie va se manifester sous une forme nouvelle dans *les Biches, les Fâcheux* et *le Train bleu*; Mlle Vera Nemchinova, créatrice du principal rôle des *Biches*; M. Antoine Doline, le nouveau et merveilleux danseur qui vient de faire à Monte-Carlo [illegible] brillants débuts; Mme Lydia Sokolova, interprète de *Daphnis et Chloé*, du *Rossignol* et du *Train bleu*, et Mme [illegible] une des amusantes Bavardes des *Fâcheux*.

DÉBI...
COMŒDIA
26 MAI 1924

Le Carnet d'Aladin

"Les Dieux et les Biches" devant les Princes de Monaco

Samedi. — Rien ne nous devrait plaire davantage que le courage qui dédaigne la banalité. Pour moi qui cherche à m'instruire d'heure en heure aux spectacles de la vie sans souci d'étiquette ou de snobisme, je ne connais pas, en art, d'ennemis ou de concurrence, quand l'art atteint la Beauté. Si je me bats chaque soir pour défendre M. Tzara, c'est qu'il me plaît de me battre!

Hier encore, chez la baronne Henri de Rothschild, j'ai croisé le fer, le matin j'avais rompu des lances avec André de Fouquières, je suis prêt à continuer. Ne suffit-il pas en effet de l'apparition d'un manteau rouge dans un rayon réglé par Loïe Fuller pour goûter un plaisir des yeux et peut-être un plaisir d'esprit. Notre défaut n'est pas de chercher l'impossible, c'est de pas savoir extraire la paillette d'or de la masse mouvante des sables... Personne ne m'empêchera de garder une jeunesse de cœur qui s'accommode des nouveautés, une indépendance qui s'accorde avec l'audace. Je vais vous parler aujourd'hui de M. de Diaghilew, poète, créateur et animateur. Je le ferai avec d'autant plus de feu que ma plume n'est pas à vendre et que M. de Diaghilew le sait. Mais j'admire ce prodigieux homme. Il a haussé Nijinsky jusqu'au sommeil des Dieux, il a réveillé à travers le monde les sylphes, les elfes et les bacchantes, il a transformé des fortunes en impressions éternelles et, jamais rassasié, jamais lassé, jamais battu, il continue d'aider à sauver la danse et de ne vivre que pour elle. D'autres vous parleront du programme des nouveaux ballets russes. Je veux simplement, pour ma part, vous dire ce que j'ai vu. Diaghilew m'avait donné rendez-vous sur la scène de Mogador où sa troupe répétait. Il avait convié en même temps Leurs Altesses la jeune princesse et le prince de Monaco et quelques personnalités des plus agréables: la princesse de Polignac, la duchesse d'Ayen, la marquise de Ganay, lord Berners, M. et Mme Picasso, le petit Picasso, haut comme le petit Poucet mais plus blond; Auric, Darius Milhaud, Poulenc et Beaudu. Si Picasso, peintre, peut être jaloux du chef-d'œuvre qu'a mis au monde Picasso papa avec l'aide de sa charmante femme, Francis Poulenc peut être jaloux de la façon dont les biches de M. de Diaghilew dansent *Les Biches* de M. Poulenc. C'est la perfection. La répétition commença à trois heures. Leurs Altesse la princesse et le prince firent comme nous et s'accommodèrent avec bonne humeur de chaises boiteuses et, comme dossier, de l'appui du rideau de fer. Il était au fond de la scène, dans un coin, un morceau de décor de *Lysistrata* et, tout autour, heureusement, des portants, des accessoires, des banquettes et des tapis. Picasso junior, protégé d'un côté par le prince et de l'autre par sa maman, ouvrait des yeux éblouis et disait des choses définitives en croquant du chocolat. Poulenc conseillait la pianiste et la dirigeait dans l'interprétation de sa partition tandis que, partagé de gauche à droite entre la marquise de Ganay et la princesse de Polignac, Darius Milhaud mettait en discours l'essentiel!

— Papa, demanda le petit Picasso en s'apercevant que la Nijinska égalait les papillons, est-ce qu'elle va s'envoler, la dame?...

***

La Nijinska porte en elle un secret. Après le mouvement aérien des quarante jeunes filles allant et courant, quand les trois danseurs ardents sont passés dans leur ronde où devant leur fuite la Nijinska part!.... La cigarette qu'elle tient aux lèvres ne la quitte pas. Au contraire, elle se sert du nuage léger qu'elle jette au vent comme d'un repère, et, bondissant ou tournant en riant, elle mesure la prodigieuse allure de sa course et de sa pensée à la lenteur du sillage parfumé.

Doline, astre naissant qui rêve toujours, bondit en continuant de rêver. Il a, en caleçon noir, l'allure d'un baigneur florentin exilé à Venise et qui danserait pour le plaisir d'attraper des hirondelles!... Que les pigeons de la place Saint-Marc doivent lui sembler lourds! M. de Diaghilew ajuste son monocle et le suit des yeux, en frappant du pied le parquet pour scander son vol. Et Nijinska allume une autre cigarette.

***

Cette troupe, d'ailleurs, est remarquable. La fatigue ne compte pas. Les difficultés non plus. Un lien brûlant en fait une divinité aux cent formes dont les parcelles ne se séparent que pour donner aux mouvements qu'elles composent la forme qu'ont dictées les muses. Le mouvement achevé, la musique éteinte, elles se rejoignent, elles se retrouvent, par groupes et par gerbes. On sent que pour ces jeunes femmes, pour ces hommes, une seule chose au monde existe: la danse! Cet amour de la danse et de la beauté, cet amour du rythme et de l'audace dont M. de Diaghilew a nourri Nijinsky, Massine, Itzikovski, Doline et d'autres encore, tous ses élèves le partagent.

Picasso junior, qui continuait de se sentir bien assis sur les genoux de sa mère, content du spectacle et émerveillé d'avoir dans les mains tant de chocolats, demanda à la princesse de Monaco si elle en voulait un peu.

***

Darius Milhaud ressemble à un révérend père qui se serait échappé du couvent par la sortie interdite en emportant dans une musette tous les parfums du jardin! Il cache sa jeunesse d'idées sous une sagesse de trappiste.

Poulenc est plus gai. Auric plus débonnaire. Tandis que Doline dansait, je m'émerveillais également du spectacle que formait un groupe au repos. La répétition du ballet des *Biches* étant terminée et celle du *Train Bleu* près de finir, une dizaine de jeunes femmes en robe courte et noire formaient le cercle, couchées en long autour d'un danseur imberbe étudiant une attitude. Il demandait, dans sa langue natale harmonieuse et veloutée:

— Est-ce cela, petites sœurs, dites-moi?

Et l'une de rire, l'autre de sourire, l'autre de lever les mains vers l'enfant dont les bras nus s'ouvraient en croix sur le décor. Les femmes, insouciantes ou non, le conseillaient.

Et lui, nouveau serviteur d'un art immortel porté par la volonté d'un seul homme à sa plus mouvante expression, il semblait imaginer pour son compte, pour leur regard, pour sa Patrie, une forme pure et divine à la torture de l'exil!

Pierre-Plessis.

INTRANSIGEANT
26 MAI 1924

Près et loin

La Nijinska...

Nous sommes au Théâtre Cora.

Un grand damier noir et blanc recouvre le plateau nu. Et les danseurs et danseuses de Serge de Diaghilew, avec leur uniforme de travail — tunique noire pour les femmes, chemise blanche et culotte noire pour les hommes — sont en parfaite harmonie avec ce grand damier.

Nemtchinova, troublante, Sokolova, Tchernitcheva, Doubrovska, passent...

Une vie singulière règne ici — qui ajuste son rythme à la cadence de la musique.

...Cette vie est la nôtre, avec ses saccades, ses nerveuses expressions, son agitation multiforme, toute cette fièvre de l'heure présente qui tourmente jusqu'à la grâce des femmes et emporte nos pensées les plus intimes dans une bourrasque. Voici *Les Biches* et leurs jeux folâtres qui préludent aux folies modernes. Voici *Le Train bleu*, qui morcelle les élans.

...Cette vie est celle de nos ancêtres avec son calme bonheur et son charme attendrissant, ses horizons précis et son ciel sans orage. Voici *Les Tentations de la Bergère :* airs de grand siècle, nobles attitudes, mignardises, révérences, et ce joli balancement de taille qui ne choquait aucune pudeur.

Cette vie changeante que nous avons devant nous est réglée par la Nijinska. Admirez la secrète coordination qui existe entre les groupes éparpillés, le déconcertant phénomène de la Beauté construite sur une apparente dislocation — et reportez votre admiration sur cette femme qui, elle-même, est faite de contradictions.

La Nijinska, au repos, a des dehors placides. On lui prête une existence régulière, dénuée de fantaisie, disciplinée selon des préceptes bourgeois. Elle a, dit-on, l'amour de la famille ; son visage, à la ville, n'a nulle trace de fard. Elle est, en un mot, totalement différente de celle que le public connaît. Je le crois sans peine.

La Nijinska, au travail, a double physionomie. Maîtresse de ballet, elle garde son apparence froide, s'immobilise, scrute du regard ses sujets, réfléchit, et brusquement jette un ordre, court vers un groupe qu'elle façonne, corrige un pas, rétablit l'équilibre des gestes, se mêle à l'action, s'échappe, se met à l'écart, recommence son examen, recommence son exemple, — tout cela sans se départir de sa gravité naturelle. Artiste, elle se métamorphose. Il arrive — dans *Les Biches*, notamment — qu'une gaieté imprévue la gagne, la transfigure. Ce n'est plus une petite bonne femme au front triste que nous avons devant nous, c'est une excentrique, ma parole ! et débordante d'humour.

...Les talons ont frappé le sol une dernière fois. Un peu de poussière grise flotte au coin du grand damier. Serge de Diaghilew a laissé tomber son monocle. La Nijinska reprend sa robe sans atours... — EDOUARD BEAUDU.

La Saison des Ballets russes

Le retour des Ballets russes est, cette année, un événement plus que jamais sensationnel. Les lecteurs du *Figaro* savent déjà quel fut, à Monte-Carlo, le succès inouï de leurs dernières créations, *les Biches*, *les Fâcheux*, *les Tentations de la Bergère*. Ce sont ces ouvrages qu'ils nous apportent, et comme si trois nouveautés de cette importance ne suffisaient pas, un autre ballet, entièrement inédit, *le Train bleu*, est également inscrit au programme de cette saison. Le chef d'orchestre qui présentera au public parisien *les Biches*, *les Fâcheux* et *le Train bleu*, n'est autre que le célèbre musicien qui est aussi notre éminent collaborateur, M. André Messager. Il y a vingt ans, l'auteur de *Véronique* nous révélait *Pelléas*. Aujourd'hui, c'est aux musiciens français de la génération nouvelle qu'il prête son appui. En sollicitant ce concours, M. de Diaghilev a montré ce discernement audacieux qui, depuis la fondation des Ballets russes, fait notre étonnement et notre admiration. En l'accordant, M. Messager atteste la hauteur d'esprit et la générosité de caractère dont seul est capable un grand artiste. Evénement considérable, dont on ne peut parler sans émotion.

La saison aura lieu au théâtre des Champs-Elysées ; elle commencera le lundi 26 juin et comprendra, dans l'espace d'un mois, huit spectacles, pas un de plus : des engagements formels s'y opposent.

En ces huit soirées, on entendra et on verra, outre les quatre ouvrages nouveaux que je viens de citer, trois ballets de M. Stravinsky, *Petrouchka*, *le Sacre du printemps*, *les Noces*, sous la direction de M. Pierre Monteux, qui revient d'Amérique et dont nous fêterons ainsi le retour : *le Pulcinella*, où le grand musicien russe entre en collaboration avec Pergolèse ; *Cimarosiana*, dont le titre évoque l'immortel auteur des *Astuces féminines*, et *Parade*, de M. Erik Satie, inspiré par M. Jean Cocteau, œuvre étincelante et qui, de plus, a donné le signal de l'extraordinaire rénovation de la musique et de l'art scénique dont nous sommes les témoins aujourd'hui. M. Picasso, qui a fait les décors de *Parade* et ceux de *Pulcinella*, a exécuté, pour cette saison, un rideau de scène où s'affirme l'incomparable maîtrise d'un artiste qui fait des lignes et des formes ce qu'il veut et plie les objets matériels à l'ordre rigoureux d'une fantaisie méditée. Nul mieux que lui n'était qualifié pour introduire ainsi, par un prélude figuré, ces spectacles de haut goût où ne figure pas une œuvre qui n'ait son caractère marqué et ne soit profondément significative.

Ce caractère cette signification, personne non plus ne pouvait en faire état, y réfléchir et y adapter les ressources d'une technique sans rivale que la célèbre danseuse et maîtresse de ballets Nijinska, dont jamais l'imagination ne s'est montrée plus diversement ni plus heureusement inspirée. *Les Biches*, de M. Francis Poulenc, sont aussi remarquables, par leur vivacité insouciante de « jeunes filles en fleurs », que *les Fâcheux*, de M. Georges Auric, par leur vigueur savoureuse et concentrée. Les deux ouvrages, si opposés de sentiment, sont pareils par le goût tout français de la mesure, de l'équilibre, de la clarté. Les décors de Mlle Marie Laurencin pour le premier ouvrage ; de M. Georges Braque, pour le second, sont admirablement adaptés à la musique et à l'action, toute en jeux pour *les Biches*, toute en interventions fortement marquées pour *les Fâcheux*, dont le scénario a été construit par M. Kochno, sur le plan même de la comédie de Molière. Ainsi se trouvait posé, pour la maîtresse de ballets, un double problème, qu'elle a su résoudre de la façon la plus originale, la plus inattendue, la plus frappante, en remarquant simplement que les données en étaient toutes différentes et même contraires à celles des *Noces* et de leur géométrie du mouvement ; du *Sacre*, en son délire sacré ; de *Petrouchka*, avec ses mouvements de foulé et ses marionnettes humaines, même de *Pulcinella* dont l'animation perpétuelle ne pouvait être suivie en des œuvres d'une aussi nette et distincte ordonnance.

De même, *les Tentations de la Bergère*, de Monteclair, charmant exemple de ce que fut, au XVIIIe siècle, la poésie pastorale du théâtre, donnaient lieu, en leur grâce délicate et un peu effacée, si bien traduite par les décors de M. Juan Gris, à une réalisation scénique toute différente. Mais je n'en veux pas dire davantage, puisque bientôt chacun pourra se rendre compte de ce qui a été fait, par une expérience personnelle qui vaut mieux que tous les commentaires. Je citerai seulement les noms des artistes admirables qui, auprès de Mme Nijinska et sous sa direction, savent exprimer avec tant d'intelligence et de si beaux talents toutes les nuances de la pensée chorégraphique et qui, à Monte-Carlo, furent associés à juste titre au triomphe des auteurs et de la maîtresse de ballets, leur collaboratrice efficace : Mmes Nemchinova, Tchernichwa, Sokolova, MM. Voizikovsky, Vilzak, Slavinsky, Zverev et un jeune danseur qui a fait, à Monte-Carlo, les plus brillants débuts et qui promet d'aller loin, car il unit à une technique remarquable ce sentiment personnel qui se communique aussitôt au public et fait les étoiles de la danse. Il se nomme Antoine Doline.

Le Train Bleu, l'œuvre nouvelle de M. Darius Milhaud, sur un scénario de M. Jean Cocteau, d'une fantaisie délicieuse, lui offre un rôle où ses rares qualités pourront se déployer.

Les décors du *Train bleu* seront l'œuvre de M. Henri Laurens, dont on connaît l'imagination sculpturale. C'est la première fois, sans doute, qu'un sculpteur conçoit un décor de théâtre, et cette innovation nous promet un relief dont l'art du décor avait donné peu d'exemples en ces derniers temps. Quant aux costumes, c'est Mlle Chanel qui en est l'auteur, adaptant aux conditions de la scène le génie créateur qu'elle a montré dans l'habillement de la femme moderne.

Ainsi M. de Diaghilev, à qui nous devons déjà tant de révélations merveilleuses, continue de grouper autour de lui tout ce que les trois arts de la musique, du spectacle et de la danse peuvent offrir à la fois de plus riche par l'invention, de plus solide par la conception technique. C'est la France qui, la première, a su reconnaître le puissant intérêt des ballets russes et est devenue pour leur fondateur une autre patrie. En faisant une si large place en ses programmes à la musique française, M. de Diaghilev répond à notre sympathie et acquiert les titres les plus précieux à notre reconnaissance.

Louis Laloy.

GAULOIS
DROUOT
25 MAI 1923

Une répétition chez Diaghilew

*L'auteur de l'*Equipage *et de la* Steppe rouge, *grand amateur de ballets russes, a bien voulu donner aux lecteurs du* Gaulois *ses impressions en sortant d'une répétition du prochain spectacle de la troupe de M. de Diaghilew.*

Un rideau bleu délavé pend près de la porte ouverte sur la sorte de fosse claire qu'est la cour du théâtre Cora-Laparcerie ; les accessoires hétéroclites sont poussés dans un coin ; trois pianos semés sur la scène luisent vaguement.

Contre le mur du fond, une rangée de chaises est occupée par le Prince et la Princesse de Monaco, par la princesse de Polignac, la marquise de Ganay, la duchesse d'Ayen, lord Berners, par Picasso, Auric et Milhaud.

Tous sont attentifs et presque immobiles. C'est que, là-bas, sous une ampoule électrique qui frappe durement leurs masques marqués d'un tenace génie, Mme Nijinska et Serge de Diaghilew règlent quelques-uns de leurs ballets.

***

Celui qui depuis quinze ans bouleverse ou devine la mode, l'art et la conception mouvante de la vie ne peut tenir en place. L'œil de Diaghilew, qui semble si distrait, mais où veille un feu si perspicace, ne perd aucun détail. Sa bouche massive de carnassier bienveillant tantôt sourit avec la courtoisie parfaite qui convient au plus exquis des hôtes, tantôt jette un ordre net et bref qui galvanise sa troupe et donne le ton à tous.

Puis le voici qui s'occupe des costumes, du budget de son entreprise, du programme, de la musique...

Mme Nijinska, elle, ne voit rien que ses danseurs, n'entend rien que le rythme allègre du piano. Le démon magnifique qui l'habite la saisit tout entière. Elle est comme happée par un spectacle qu'elle a ordonné, par une force harmonieuse qu'elle a déchaînée et dont elle reste, par sa volonté, son goût et son instinct, maîtresse chaque seconde.

Sous sa direction presque muette, presque magnétique, bondissent les *Biches*.

Que donnera le ballet demain, avec les costumes et les décors ? Plus de diversité sans doute, plus de couleur assurément. Mais je ne sais pas s'il sera plus beau, habillé, qu'en cette après-midi où la troupe répète en costumes de travail.

Les muscles, nus, jouent avec une merveilleuse plénitude. Les torses des hommes respirent largement et les visages se ferment, se contractent, durcissent sous l'effort que l'aisance des corps ne révèle pas. Les femmes, dans leurs simples tuniques et sans maquillage, ont une grâce plus tendre et plus abandonnée.

Il n'est rien d'aussi émouvant, à mon sens, que de pénétrer ainsi dans l'intimité du travail, de voir se profiler les lignes dépouillées, élémentaires et essentielles sur lesquelles tout le reste se construit. Il y a là une vérité, une densité incomparables qu'allège le trompe-l'œil du spectacle, un labeur qui se manifeste dans toute sa peine triomphante.

***

La répétition des *Biches* est terminée. Sans laisser une minute de répit, Diaghilew fait passer au ballet suivant.

Il enfonce plus profondément son monocle, fronce son front. C'est que le *Train Bleu* de Jean Cocteau et Darius Milhaud n'a pas encore subi l'épreuve de la rampe et qu'il y faut ce dernier apprêt qui en fera éclater toute la fantaisie et la riche saveur.

Les premières mesures... Diaghilew les rythme en chantonnant... Une joie légère est dans l'air. La musique est d'une ligne nette et brillante. L'invention de Jean Cocteau a la divination aiguë et la couleur de notre temps.

Et ce sont des jeux sur le sable, des brassées magnifiques, des luttes joyeuses et des plongeons. Les mouvements des corps évoquent le soleil d'août par leur liberté et la plage élégante par leur recherche.

Soudain, trouant les groupes, jaillit un adolescent. Il a cette puissance, cette ardeur, cette audace et ce feu secret à quoi l'on reconnaît les grands danseurs. Il bondit, tournoie, précis, vigoureux, léger, marche sur les mains, retombe, se relève et disparaît.

C'est Doline, la nouvelle découverte qu'a faite Diaghilew avec sa baguette de sourcier.

Mais il y a un fléchissement dans le groupe de gauche, et pour l'effacer on recommence tout le ballet.

C'est ainsi que, dès le matin jusqu'à la nuit avancée, Diaghilew et ses danseurs préparent pour nous, par un travail acharné, quelques heures d'un plaisir sans pareil et qui laissera dans la sensibilité contemporaine le plus profond, le plus pénétrant des sillages.

J. Kessel

5
GAULOIS
2, RUE DROUOT
17 MAI 1924

POUR LA VIIIe OLYMPIADE

Les Ballets Russes à Paris

La grande saison de Paris ne serait pas la grande saison sans les prestigieux Ballets Russes de Serge de Diaghilew. Notre art doit trop à cet extraordinaire animateur qui a su grouper autour de lui l'élite d'une école nouvelle pour ne pas saluer chaque fois sa venue avec reconnaissance et admiration.

Après avoir foulé les planches de tant de scènes parisiennes, du Châtelet à l'Opéra, du théâtre des Champs-Elysées à la Gaîté, en passant par Mogador, les Ballets Russes reviennent avenue Montaigne, dans leur véritable cadre, et, pendant douze soirées, leurs programmes des plus variés et des plus éclectiques ne manqueront pas d'attirer aux Champs-Elysées les fervents de cette compagnie illustre, c'est-à-dire tout Paris.

Mais si le public aime et apprécie les Ballets Russes, il ignore le miracle quotidien qu'accomplit cette troupe stylée et obéissante au cours des répétitions; c'est là qu'il faut surtout les voir pour les connaître; c'est là que, pour la dixième fois peut-être, j'ai retrouvé hier Serge de Diaghilew, bon pasteur, au milieu de son fidèle troupeau.

Sur le plateau immense du théâtre Cora-Laparcerie, un large tapis a été posé; le rideau de fer est baissé; quelques herses sont allumées. Au centre, une énorme glace à trois pans suit attentivement les mouvements des danseuses qui étudient leurs pas et leurs gestes. Une demi-douzaine de ballerines évoluent sous la direction attentive de Mme Nijinska. Au piano, vingt fois une accompagnatrice reprend quelques mesures: on répète les *Noces* d'Igor Stravinsky.

Soudain, quelque chose change sur la scène; une danseuse qui, en attendant son tour, se livrait aux travaux de l'aiguille, lève la tête; deux danseurs rectifient la position; Serge de Diaghilew vient d'entrer. Aussitôt, tout se transforme: le maître est là. Il arrive accompagné de son état-major: des artistes, des musiciens, des peintres. Picasso, Georges Auric, Jean Cocteau et Antoine Doline, qui sera demain le nouveau Nijinsky de la troupe.

— Mon programme, me dit alors de sa voix chantante et douce cet Hercule qui s'appelle Serge de Diaghilew, mais vous le connaissez déjà. Il comporte cinq nouveautés: *Les Biches, Les Fâcheux, L'Education manquée, Les Tentations de la Bergère*, quatre ouvrages joués cet hiver à Monte-Carlo; enfin, comme toujours, une primeur pour Paris: *Le Train Bleu*.

» Ou je me trompe fort, mais je crois bien, continue le créateur des Ballets Russes, que ces cinq ouvrages feront sensation. Ils seront tous les cinq conduits par M. André Messager, dont le nom est déjà attaché à une des plus grandes productions de la musique française: *Pelléas*... Mes compositeurs se réjouissent comme moi de confier leurs partitions à un tel maître.

» Le *Train Bleu* a pour auteur Jean Cocteau... ici présent... Jean Cocteau dont vous savez la fantaisie et l'ironie; la musique est de Darius Milhaud. *Le Train Bleu*, qui se passe sur une plage, met en scène les habitués des grandes saisons d'hiver et d'été. C'est une sorte d'opérette... sans paroles, mais avec une intrigue au cours de laquelle on verra des costumes signés Gabrielle Chanel — ce qui est tout dire — dans un décor du sculpteur Henri Laurens.

» De Georges Auric je vais donner *Les Fâcheux*, dont le scénario a été établi par M. Kochns sur le plan même de la comédie de Molière; je ne pense pas qu'une collaboration plus heureuse ait été entreprise, surtout avec le concours du peintre Georges Braque, qui a brossé un décor d'une originalité vraiment évocatrice.

» Les *Biches* de Francis Poulenc sont également appelées à un vif retentissement; c'est là, je crois, un divertissement chorégraphique spécialement réussi qui se déroulera dans un décor de Mlle Marie Laurencin.

» Le délicieux chef-d'œuvre de Chabrier, *L'Education manquée*, a été pieusement arrangé par Darius Milhaud, qui a écrit des récitatifs pastiches avec un goût exquis.

» Quant aux *Tentations de la Bergère* de Monteclair, c'est une ravissante reconstitution du dix-huitième, avec des décors du peintre Juan Gris.

» Le reste de mon programme comprendra, sous la direction de Pierre Monteux, les œuvres d'Igor Stravinsky: *Petrouchka, Le Sacre du Printemps, Les Noces, Pulcinella*, où le compositeur de l'*Oiseau de feu* collabora avec Pergolèse; *Cimarosiana*, dont le titre nous en dit assez; *Parade*, d'Erik Satie et Jean Cocteau, cette bouffonnerie épique pour laquelle Picasso inventa les costumes que vous connaissez et signa la toile déjà « classique »... Mais tout cela vous le savez comme moi, puisque vous n'ignorez même pas que Picasso a exécuté un rideau d'avant-scène d'un caractère étonnant. »

Ainsi, tel un météore, M. de Diaghilew ne fera que traverser Paris, où il débutera le 26 juin... Sa troupe, qui comprend, sous l'impulsion intelligente de Mme Nijinska, des artistes tels que Mmes Nemchinova, Tchernichowa, Sokolova; MM. Antoine Doline, Voizikowsky, Vilzak, Slavinsky, Zverew, jouera pour la dernière fois à Paris le 30 au soir, et le 1er juillet au matin elle s'embarquera par avion pour Londres, où elle doit débuter le soir même.

M. Serge de Diaghilew n'a pas fini de nous émerveiller...

Jacques Brindejont-Offenbach

Voici les Ballets Russes de M. Serge de Diaghilew

Le printemps, qui nous ramène d'exil le soleil, comme chante le poète, nous ramène aussi les ballets russes dont la beauté si étrange et originale a depuis longtemps séduit Paris.

Les ballets russes ! Ce nom est devenu pour nous charmeur comme un mot magique : à le prononcer, il découvre des horizons qui émerveillent et enchantent. Mais sait-on quel travail acharné et persévérant prépare ces splendeurs ? Une visite au théâtre Cora-Laparcerie, où la célèbre troupe de M. de Diaghilew répète, nous l'apprend.

Sur le plateau a été jeté un immense tapis à damier noir et blanc... Sous une lumière discrète qui tombe des herses évoluent les danseuses, jambes nues, en tunique noire, et les danseurs, en chemise blanche et culotte noire.. Le piano joue quelques mesures... et la troupe se repose... Un ordre : et docile elle se reprend à évoluer. On sent qu'une discipline admirable soumet chacun comme par jeu, car chacun l'a acceptée avec tout son cœur et se plaît aux ordres qu'elle donne. Pendant les brefs instants de loisir, chacun se délasse à sa guise : ce sont des entrechats en liberté, quelques bouffées de fumée aspirée à une cigarette que l'on éteint en hâte, quelques caresses données à une toute petite fillette en robe bleue... Mais le piano attaque un chant et, devant la glace à trois panneaux, les groupes se sont formés comme au coup de quelque baguette invisible, mystérieuse et souveraine.

L'on ne s'étonne plus que ces jeunes volontés soient si assouplies quand on voit apparaître M. Serge de Diaghilew.

C'est, avec Igor Stravinsky, des applaudissements qui éclatent, qui saluent le célèbre compositeur.

Vers M. de Diaghilew, les artistes vont avec une affectueuse spontanéité. Le piano joue, et pendant que la troupe esquisse quelques pas sous la direction de Mme

Mlle Vera Nemchinova

Nijinska, M. Serge de Diaghilew nous parle.

— Nous voici, nous dit-il de cette parole qui a des inflexions si nuancées, nous voici, et (faut-il vous l'avouer ?) pour peu de temps. Nous débutons le 26 mai aux Champs-Elysées. Le 1er juillet nous sommes à Londres ! Un séjour si bref nous permettra cependant de faire revoir à Paris *Pulcinella, Parade, Petrouchka, Le Sacre du Printemps, Cimarosiana, Les Noces*. C'est Igor Stravinsky lui-même qui dirigera la première représentation des *Noces*... A ces ouvrages s'ajouteront cinq ballets nouveaux qui seront conduits par le maître André Messager : *Les Biches, Les Fâcheux, L'Education manquée*, œuvres qui furent jouées à Monte-Carlo cet hiver avec *Les Tentations de la Bergère* et *Le Train Bleu*, de Jean Cocteau et Darius Milhaud... *Le Train Bleu*, qui n'a été représenté nulle part, sera le cadeau des Ballets russes à Paris. *Le Train Bleu* est une manière d'opérette sans livret, avec musique de Darius Milhaud...

« Gabrielle Chanel a dessiné les costumes, et le sculpteur Henri Laurens brossé le décor. C'est le dix-huitième siècle qui sera évoqué avec *Les Tentations de la Bergère*, de Montclair, dans un délicieux décor de Juan Gris. *Les Fâcheux*, de Molière, ont inspiré à Georges Braque un décor pittoresque et à Georges Auric une

La Nijinska

musique bien savoureuse. *L'Education manquée*, de Chabrier, a été arrangée par Darius Milhaud avec un goût et un tact parfaits ; la principale interprète sera Mlle Geneviève Vix. *Les Biches*, que Francis Poulenc a écrit avec une fantaisie si rieuse et nonchalante, auront pour cadre un décor suggestif de Marie Laurencin.

— Mais *Le Train Bleu ?*

— Ne soyons pas indiscrets ! Dans *Le Train Bleu* il y a une intrigue de plage... il y a...

M. Serge de Diaghilew sourit... derrière le monocle le regard s'éclaire... M. Igor Stravinsky s'approche et Mme Nijinska... La jeune troupe a quelques secondes de loisir.

Nous apercevons parmi les artistes Mme Nemchinova, Tchernicheva, Sokolova, MM. Voizikosky, Vilzak, Slavinsky, Zverev et le jeune Antoine Doline, un des grands espoirs de la troupe.

Ainsi nous arrivent les ballets russes, avec les hirondelles. On a dit qu'une hirondelle ne faisait pas le printemps... mais l'on peut dire qu'un ballet animé par l'intelligence et l'art de M. de Diaghilew est toujours une fête pour les yeux et, pour l'esprit, un enchantement.

MAX FRANTEL.

COMŒDIA
26, Rue Poissonnière, 27-29
21 MAI 1924

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
25 MAI 1924

COURRIER DES THÉATRES

LA SOIRÉE D'INAUGURATION DE LA SAISON DES BALLETS RUSSES

Lundi soir, au Théâtre des Champs-Elysées, les Ballets russes de M. Serge de Diaghilev donneront la première représentation de leur saison qui va comprendre, comme on sait, douze spectacles, du 26 mai au 30 juin. Après quoi, la célèbre compagnie qui nous arrive de Monte-Carlo, en passant par Barcelone, La Haye et Amsterdam, nous quittera pour se rendre à Londres où on l'attend avec impatience.

Durant ce trop bref séjour, quatre œuvres seront présentées au public parisien pour la première fois, toutes les quatre d'auteurs français. Deux de ces œuvres sont au programme de la première représentation : *les Tentations de la Bergère*, de Monteclair, et *les Biches*, de M. Francis Poulenc. La première est une pastorale à la mode du dix-huitième siècle, où un grand seigneur veut épouser une bergère qui se laisse un instant séduire, mais à la fin lui préfère son berger. La gracieuse musique de Monteclair, réorchestrée par M. Casadesus ; les décors et les costumes de M. Juan Gris, délicats et tendres, les danses légères et cérémonieuses réglées par Mme Nijinska, tout concourt au charme de ce spectacle, où l'innocence et la perversité rivalisent et se donnent le change tour à tour.

Les Biches sont une pastorale moderne, sans moutons ni houlettes, sans révérences et sans atours. Dans une chambre évoquée en quelques touches à peine effleurées par Mme Marie Laurencin, des jeunes filles rient, se poursuivent, appellent et repoussent tour à tour les jeunes gens dans un joyeux tumulte de fête. C'est M. André Messager qui dirigera cette œuvre brillante de jeunesse, pour laquelle Mme Nijinska a trouvé des pas et des figures d'une audace, d'une justesse et d'une harmonie incomparables.

Les Noces, dont les quelques représentations données l'année dernière se sont terminées dans un enthousiasme sans précédent, seront, pour cette reprise tant attendue, dirigées par l'auteur, le grand musicien Igor Stravinsky.

Tel est le programme de cette soirée de lundi, qui inaugure une saison plus que jamais sensationnelle.

PETIT PARISIEN
18, Rue d'Enghien
11 JANV 1924

TERNES (5, av. Ternes. Wagr.: 02-10) d* *En zizique*.

-o- MONTE-CARLO. — La première semaine des festivals français vient de se terminer dimanche par un succès triomphal. Le ballet de M. Francis Poulenc : les *Biches*, est une œuvre étincelante de jeunesse et de joie ; Mme Nijinska a trouvé les mouvements de la grâce la plus pittoresque pour en traduire sur la scène l'allégresse changeante ; Mmes Nemtchinova, Tchernicheva, Sokolova ; MM. Wilzak, Woizikowsky, Zverew et Mme Nijinska elle-même, dans un rôle plein de caractère, ont été tour à tour acclamés puis rappelés à maintes reprises et enfin réunis à l'auteur pour les ovations d'un public transporté d'enthousiasme, et heureux d'avoir eu, grâce aux festivals français, la première révélation d'une œuvre qui se classe parmi les plus remarquables de la musique française contemporaine.

COMŒDIA
27, Bd POISSONNIÈRE. 27 - 19
26 MAI 1924

Les premières représentations

Au Théâtre des Champs-Elysées, à 21 heures, première représentation des Ballets russes de Serge Diaghilew.

Répertoire :

Une Education manquée, saynète. Musique d'Emmanuel Chabrier, décors et costumes de Juan Gris.

Le Train Bleu, création. Scénario de Jean Cocteau, ballet en un acte, musique de Darius Milhaud.

Les Biches, ballet en un acte, musique de Francis Poulenc, chorégraphie de La Nijinska, rideau, décors et costumes de Marie Laurencin.

Les Fâcheux, ballet en un acte, d'après Molière, musique de Georges Auric, chorégraphie de La Nijinska, rideau, décors et costumes de Georges Braque.

Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur, ballet en un acte, musique de Monteclair (1660-1737), chorégraphie de La Nijinska, rideau, décors et costumes de Juan Gris.

Cimarosiana, musique de Cimarosa.

Petrouchka, *Sacre du Printemps*, *Les Noces*, *Pulcinella*, d'Igor Stravinsky.

Parade, ballet réaliste en un acte de Jean Cocteau, musique d'Erik Satie, chorégraphie de Léonida Massine, décors, rideau et costumes de Picasso.

— A la Renaissance, 20 h. 30, première représentation (à ce théâtre) de *La Captive*, pièce en trois actes, de M. Charles Méré.

(MM. les critiques et courriéristes seront reçus sur présentation de leur carte.)

DEMAIN

Au Théâtre des Arts, 20 h. 45, répétition générale de *Le Pauvre Homme*, comédie en trois actes de M. André Lang.

CHICAGO TRIBUNE
5, Rue Lamartine
24 MAI 1924

THE RUSSIAN BALLETS

The **Russian Ballets** start their annual Season in Paris Mon. May 26, at the Théatre des **Champs-Elysées.**

Serge de Diaghilew, Director of the **Russian Ballet Company,** will make these performances of Russian Art a charm for both eyes and ears. The dancing scenes are chosen from the young French and the old school of music.

Having been given last winter at Monte-Carlo, where it scored a splendid success, Paris is ready to welcome this splendid program: **"Biches," by Francis Poulenc, "Les Fâcheux" by Georges Auric, "Les Tentations de la Bergère," "Le Ballet du Vieux Monteclair,"** and **"L'Education manquée"** a gay score by **Emmanuel Chabrier,** together with an entirely new work by **Darius Milhaud.** The famous Orchestra Master **André Messager** will conduct these works which show the awakening influence of the ancient music on the modern.

The Russian School, to which we are indebted for so many beautiful evenings, will give in their program many attractions already applauded in Paris, such as **"Petrouchka, Le Sacre du Printemps"** and **"Noces,"** by **Igor Strawinsky,** remarkable Master whose curious musical evolution can be traced through his work. These Partitions will be conducted by **Pierre Monteux,** Orchestra Master, lately applauded in America, whose return to the **Russian Ballets** will be warmly greeted.

Cirnarosiana, and **Pulcinella,** 2 Italian Masterpieces, **"Parade"** by **Erith Satie** illustrated by **Picasso's** scenery will also be heard. The above painter has made the **Russian Ballet** front stage curtain.

The most modern artists are to adapt their splendid esthetics to the decorations and costumes: **Juan gris, Henri Laurens, Marie Lauremin,** real pioneers showing the way.

Under the direction of **Mlle. Nijinska,** admirable mistress of Ballet, the [illegible] choregraphic troop who founded and made greater the reputation of the **Russian Ballets,** will perform on the **Champs-Elysées'** stage: Mmes. **Newchinova, Tchernichova, Sokolova, Voisikowski, Vilgak,**

EXCELSIOR
20, Rue d'Enghien
25 MAI 1924

6

LES BALLETS RUSSES
AU THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

On se croit d'abord rajeuni de dix ans. Ce chant du basson qui s'élève, mélancolique, glacé, comme dans une solitude polaire, c'est bien le *Sacre du printemps* qui commence. Et, au pupitre, voici M. Pierre Monteux qui fait répéter l'orchestre, et cette salle au luxe spacieux est bien celle où, pour la première fois, nous fut révélée cette œuvre prodigieuse.

M. de Diaghilew nous ramène cette année le *Sacre du printemps*, avec *Pétrouchka*, qui l'a précédé, les *Noces* qui l'ont suivi et, la première surprise déjà calmée, sont assurées désormais du même succès. Les œuvres de M. Stravinsky, celles mêmes qui ont paru les plus inadmissibles à quelques-uns, s'imposent presque aussitôt, et suscitent l'admiration unanime, comme les œuvres classiques. C'est qu'elles sont, en vérité, classiques.

Elles suffiraient, à elles seules, au succès d'une saison. Mais ce serait mal connaître M. de Diaghilew, que de le croire capable de jouer à coup sûr. Chaque année, il lui faut courir un nouveau risque, et c'est ainsi qu'auprès des ballets de M. Stravinsky, il va, cette année, nous en montrer cinq autres, dus à des musiciens français.

Les *Tentations de la bergère* ont pour auteur Monteclair, contemporain de Rameau qui l'admirait beaucoup; c'est un charmant exemple de ce que fut, au dix-huitième siècle, la poésie pastorale au théâtre.

Les décors de M. Juan Gris en traduisent fidèlement la grâce un peu distante et adoucie par le temps. Les *Biches*, de M. Francis Poulenc, et les *Fâcheux*, de M. Georges Auric, sont des œuvres toutes récentes, mais l'une et l'autre solidement appuyées sur la claire tradition de la musique française. M. de Diaghilew met pour la première fois à l'affiche d'un théâtre parisien les noms de leurs auteurs, comme jadis celui de Stravinsky. Mais déjà ces deux ouvrages et *les Tentations de la bergère* ont été donnés à Monte-Carlo, avec un succès qui a dépassé nos espérances. Les décors de Mme Marie Laurencin, pour le premier, de M. Georges Braque, pour le second, sont judicieusement appropriés à la musique et à l'action, toute de fantaisie pour les *Biches*, toute de caractère pour les *Fâcheux*, dont M. Kochno a construit le scénario sur le plan même de la comédie de Molière. Quant à la chorégraphie, la célèbre maîtresse de ballets Nijinska s'y est surpassée en trouvant pour chaque ballet et pour chaque épisode les mouvements les plus ingénieusement ordonnés, et les plus frappants par leur justesse soudaine et leur naturel imprévu.

Le *Train bleu*, de M. Darius Milhaud sur un scénario de M. Jean Cocteau, est une œuvre entièrement inédite; les décors ont été confiés à M. Henri Laurens, dont on connaît l'imagination plastique, les costumes à Mlle Chanel qui, à la scène comme à la ville, montre le même sens de l'habillement et le même goût créateur.

Parmi les artistes de la danse on retrouvera, groupés autour de Mme Nijinska, Mmes Nemchinova, Tchernicheva, Sokolova, MM. Voizikovsky, Vilzalk, Slavinsky, Zverev, et un jeune danseur qui a fait à Monte-Carlo des débuts très remarqués et à qui le beau nom d'étoile est permis, pour sa grâce inimitable : M. Antoine Doline.

La première représentation de cette saison des ballets russes nous sera donnée lundi prochain 26 mai, au théâtre des Champs-Elysées. On verra ce soir-là les *Tentations de la bergère*, sous la direction de M. F. Casadesus qui a réorchestré la musique; les *Biches*, sous la direction de M. Messager, et les *Noces* que pour cette inauguration M. Stravinsky a consenti à conduire lui-même. Les autres représentations se succéderont pendant le mois de juin. Il n'y en aura et ne peut y en avoir que douze en tout, la célèbre compagnie est attendue à Londres avec l'impatience que l'on devine et doit s'y trouver au plus tard le 1er juillet.

Louis LALOY.

INFORMATION
10, PLACE DE LA BOURSE
26 MAI 1924

tres

AVANT-PREMIERE

La soirée d'inauguration des Ballets Russes au théâtre des Champs-Elysées. — *Les Tentations de la Bergère, les Biches, les Noces*, tels sont les trois ouvrages annoncés pour la soirée du lundi 26 mai, au théâtre des Champs-Elysées. C'est ainsi que les célèbres Ballets Russes de M. Serge de Diaghilew commenceront leur saison de cette année, plus que jamais sensationnelle.

Les Tentations de la Bergère sont un charmant ballet du XVIIIe siècle, inédit jusqu'ici, dont M. Juan Gris a composé les costumes et le décor. M. Henri Casadesus, qui a réorchestré la partition de Monteclair, en dirigera l'exécution. *Les Biches*, de M. Francis Poulenc, sont une œuvre toute moderne, mais solidement appuyée sur la claire tradition de la musique française : le décor et les costumes sont de Mme Marie Laurencin. C'est M. André Messager qui dirigera l'orchestre. *Les Noces* sont l'une des dernières œuvres de M. Stravinsky. Pour cette reprise des *Noces*, et seulement pour le premier soir, c'est M. Stravinsky lui-même qui a accepté de conduire l'orchestre. La chorégraphie des ces trois ouvrages a été tracée par l'illustre Nijinska. Elle danse elle-même un des rôles principaux des *Biches* et, auprès d'elle, on retrouvera Mmes Nemchinova, Tchernicheva, Sokolova, MM. Volzkovsky, Vilzzac, Slavinsky, Zverev, et M. Antoine Doline.

Aux suivantes représentations des Ballets Russes, on entendra, également sous la direction de J. André Messager, *les Fâcheux*, de M. Georges Auric ; *l'Education Manquée*, de Chabrier, et une œuvre toute neuve, *le Train Bleu*, de MM. Jean Cocteau et Darius Milhaud, avec un décor de M. Henri Laurens et les costumes de Mlle Chanel. M. Pierre Monteux reparaîtra dans cette saison les Ballets Russes, en conduisant *Petrouchka, le sacre du Printemps, Pulcinella, Parade*, de M. Erik Satie ; *Cimarosiana*, les danses du *Prince Igor*, dirigées par M. Flament, sont aussi inscrits à programme de cette saison, strictement limitée douze représentations, du 24 mai au 30 juin.

GAULOIS
2, RUE DROUOT
26 MAI 1924

La Soirée d'inauguration de la Saison des Ballets russes

Ce soir, au théâtre des Champs-Elysées, les Ballets russes de M. Serge de Diaghilew donneront la première représentation de leur saison, qui va comprendre, comme on sait, douze spectacles, du 26 mai au 30 juin. Après quoi, la célèbre compagnie, qui nous arrive de Monte-Carlo en passant par Barcelone, La Haye et Amsterdam, nous quittera pour se rendre à Londres, où elle est attendue avec impatience.

Durant ce trop bref séjour, quatre œuvres seront présentées au public parisien pour la première fois, toutes les quatre d'auteurs français. Deux de ces œuvres sont au programme de la première représentation : *Les Tentations de la Bergère*, de Monteclair, et *Les Biches*, de M. Francis Poulenc. La première est une pastorale à la mode du dix-huitième siècle, où un grand seigneur veut épouser une bergère qui se laisse un instant séduire, mais à la fin lui préfère son berger. La gracieuse musique de Monteclair, réorchestrée par M. Casadesus, les décors et les costumes de M. Juan Gris, délicats et tendres, les danses légères et cérémonieuses, réglées par Mme Nijinska, tout concourt au charme de ce spectacle, où l'innocence et la perversité rivalisent et se donnent le change tour à tour.

Les Biches sont une pastorale moderne, sans moutons ni houlettes, sans révérences et sans atours. Dans une chambre évoquée en quelques touches à peine effleurées par Mme Marie Laurencin, des jeunes filles rient, se poursuivent, appellent et repoussent tour à tour les jeunes gens dans un joyeux tumulte de fête. C'est M. André Messager qui dirigera cette œuvre brillante de jeunesse, pour laquelle Mme Nijinska a trouvé des pas et des figures d'une audace, d'une justesse et d'une harmonie incomparables.

Les Noces, dont les quelques représentations données l'année dernière se sont terminées dans un enthousiasme sans précédent, seront, pour cette reprise tant attendue, dirigées par l'auteur, le grand musicien Igor Stravinsky.

Tel est le programme de cette soirée d'aujourd'hui, qui inaugurera une saison plus que jamais sensationnelle.

PARIS-MIDI
RUE LAMARTINE
27 MAI 1924

HIER, AU THEATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Les Ballets russes

C'est toujours avec plaisir qu'on voit revenir les Ballets russes de M. Serge de Diaghilew, qui nous ont apporté tant d'œuvres originales et ont exercé tant d'influence sur l'art de la mise en scène, voire sur l'art musical, puisque nous leur devons la révélation de M. Strawinsky. Pour cette soirée d'inauguration, l'assistance était très nombreuse et particulièrement brillante. Trois ouvrages sur l'affiche.

D'abord, *Les Tentations de la Bergère* ou *L'Amour vainqueur*, ballet de style Louis XIV, dans un décor qui rappelle la cour de marbre, à Versailles, avec musique d'un compositeur du temps, Monteclair, arrangée par M. Henri Casadesus. Evolutions de dames et de seigneurs, de paysans et de paysannes : le roi lui-même apparaît... C'est très bien.

Puis les *Biches*, ballet avec chant, musique de M. Francis Poulenc, rideau, décor et costumes de Mme Marie Laurencin, chorégraphie de la Nijinska. Le programme officiel ne nomme pas l'auteur du scenario, et, à vrai dire, de scenario, il n'y en a pas. « Ce sont des fêtes galantes », m'a dit Jean Cocteau. Elles sont jolies. Je n'ai pas su discerner ce que représentait le décor, mais sous cette réserve, toute la partie plastique, due à Mme Marie Laurencin, m'a ravi. Quant à la partition de M. Francis Poulenc, qui avait l'honneur d'être dirigée par M. André Messager, elle m'a paru assez gaie, mais un peu mince et faite surtout de réminiscences, que quelques aigres dissonances viennent pimenter et là. Il y a là-dedans des rondes populaires des chansonnettes, un peu de Beethoven et de Gounod : du Poulenc fort peu, et l'on croirait par instants au music-hall.

Enfin les *Noces* de M. Etrawinsky, que nous avions déjà entendues il y a un an ou deux à la Gaieté-Lyrique. Une pantomine nuptiale ultra-russe, avec des ensembles massifs. Une partition étrange : un chœur sur l'orchestre, quatre pianos, xylophone et batterie, point de cordes ni d'instruments à vent. M. Strawinsky veut être percutant. Il cherche avant tout le rythme. Cela paraît curieux d'une puissance frappante — c'est le cas de le dire — mais monotone, et le cerveau rétélé finit par demander grâce...

Parmi les interprètes, j'ai surtout remarqué Mlle Nijinska, souple et onduleuse, Mlle Nemtchinova, gracieuse et piquante travesti dans les *Biches*.

Paul Soud

DAILY MAIL
30, Rue du Sentier
24 MAI 1924

THE RUSSIAN BALLET SEASON.

The Russian Ballets are once more in Paris and from Monday, May 26, to Monday, June 30 they will give at the Theatre des Champs-Elysées twelve performances which promise to be sensational." M. Serge de Diaghileff's famous company needs no introduction to the readers of "The Daily Mail," for its reputation has long been firmly established. From the "Danses du Prince Igor" to the "Sacre du Printemps," from the "Sylphides" to the "Noces," what ground has been covered and what splendid performances linger in the memory!

This year the programme is no less attractive. After having presented to the public the musical masterpieces of the Russian school, M. Serge de Diaghileff's present aim is to stimulate the vitality of the new French school and to encourage the art by French music of former times so as to show that the modern composers do not deny what they owe to their predecessors. We shall thus hear and see "Les Biches" by M. Francis Poulenc, "Les Facheux" by M. Georges Auric, side by side with a ballet by Monteclair, who lived from 1661 to 1739; this ballet is entitled "Les Tentations de la Bergère." To these three works will be added an operette by the great composer, Emmanuel Chabrier, "Une Education Manquée," of which M. Darius Milhaud has rewritten the recitatives. All these works have obtained an enormous success this winter at Monte Carlo. But Paris is also to have its new ballet, this is "Le Train Bleu," the music for which has been composed by M. Darius Milhaud, a great composer, who is at the same time a man of taste and a great orchestra conductor, will conduct all these French works; we refer to M. André Messager, who has set his mind on leading the young army of French musicians to victory.

Russian music will, however, not be neglected. As is well known, the various Russian seasons have brought to the fore the talented composer, Igor Stravinsky, who has returned from America, where he was very warmly received. M. Pierre Monteux will conduct "Petrouchka," the "Sacre du Printemps" and "Noces," three masterpieces which mark stages in the career of the Russian master composer. To these ballets, which have established their reputation, will now be added "Pulcinella," which Stravinsky has arranged to themes by Pergolese, "Cimarosiana," and "Parade," the curious work of M. Erik Satie.

The RUSSIAN BALLETS are not only in the forefront of musical art; M. Serge de Diaghileff accompanies his productions by scenery and costumes that are designed by painters of the new school. M. Picasso has designed a curtain which will cause a sensation, whilst the painters, Henri Laurens, Georges Braque, Marie Laurencin and Juan Gris, have also devoted their special vision and fancy to the composition of scenery and costumes destined for the works just referred to.

The choreography will be under the direction of the prodigious "maîtresse de ballet," Nijinska, and in each ballet we will see the execution of appropriate movements and groupings, whose arrangement will astonish and charm the spectators. The dancers and danseuses are Mlles. Nemchinova, Tchernicheva, Sokolova, MM. Volzkowsky, Vilzak, Slavinsky, Zverew, without counting Antoine Doline, a "debutant" who shows promise of becoming a star.

The performances will commence by a grand gala on Monday, May 26. They will continue on Wednesday, June 4, Friday 6, Wednesday 11, Friday 13 (charity gala), Friday 20, Sunday 22, Wednesday 25, Friday 27, Saturday 28, Sunday 29, and Monday, June 30. They will be so many feasts for the intellect, the ears, and the eyes. M. Serge de Diaghileff will, it is clear, maintain the Russian Ballets at the high level to which he has brought them.

CHICAGO TRIBUNE
5, Rue Lamartine
26 MAI 1924

**

Serge de Diaghilev's amazing Russian ballet opens tonight at the Theatre Champs-Elysees for a Paris season which will comprise twelve performances ending on June 30. Since the first appearance of the Diaghilev dancers on their initial American tour nearly ten years ago their fame has spread fast and far across the world. Following the Paris engagement they will visit Barcelona, The Hague and Amsterdam before opening in London in the early summer. Four spectacles in the repertoire are arranged by French authors, and two of these numbers will be given on the occasion of tonight's premiere. These are "les Tentations de la Bergere" from Monteclair and "Les Biches" of Francis Poulenc. Monteclair's music, orchestrated by M. Casadesus, forms the thread of a delicate, airy fancy woven by Mme. Nijinska. Juan Gris has costumed this dance with striking beauty. Audacity is the note struck in "Les Biches", a scene of madcap festival dominated by Marie Laurencin and Andre Mes-

PARIS-SOIR
11, BOULA MONTMARTRE
27 MAI 1924

COURRIER THEATRAL

Ce soir

◆◆ Au théâtre des Champs-Elysées en soirée, première représentation des Ballets russes, avec Nijinska et Anatole Doline.

◆◆ Au théâtre Edouard-VII, en soirée, représentation des couturières de *La Danseuse*

COMŒDIA
11, Bd POISSONNIÈRE, 27 - PARIS
28 MAI 1924

Théâtre des Champs-Elysées

Les Ballets russes de Monte-Carlo

" Les Tentations de la Bergères "
Ballet de Monteclair

" Les Biches "
Ballet de M. Francis Poulenc

Les Ballets Russes viennent d'inaugurer leur saison parisienne en présentant deux ouvrages inédits : *Les Tentations de la Bergère* et *Biches*. *Comœdia* avait rendu compte de ces ballets dès leur création à Monte-Carlo. Toutefois, une analyse succinte des deux œuvres s'impose. Par la façon de réaliser *La Bergère*, M. de Diaghileff étonna les Parisiens — en renonçant à les étonner. Il eut, pour une fois, la coquetterie d'une sobriété extrême et d'une retenue quasi académique. Il mit une sourdine à son imagination. La partition même, reconstituée par M. Casadesus d'après Monteclair, apparut sans grand éclat. Il se peut que ce musicien, contemporain de la maturité de Bach et de la jeunesse de l' « Hercule dijonnais », soit d'un intérêt considérable pour les musicologues. Le théâtre contemporain n'a pas été particulièrement enrichi par cette exhumation. Décors et costumes, créés par le peintre Juan Gris, participent de la noblesse compassée et quelque peu terne du texte musical. Son décor architectural, entièrement construit et praticable, encadre le plateau et départage le terrain. Il superpose des niveaux, accentue les déclivités, établit des gradins pour mieux servir les nécessités variées du mouvement. Il emprunte les thèmes constructifs et ornementaux au style du château de Versailles; les colonnes de faux marbre, procédé de

M. Léon Voizikovsky
(Photo N. Blanc, Monte-Carlo.)

facture cher aux peintres cubistes, fournissent en même temps une référence à Mansart. Gris étudie les conditions spatiales de la « boîte scénique » et les caractères du style mansardien avec l'ardeur du néophyte et l'application d'un prix de Rome. Par une pudeur qui est le propre de toute son œuvre picturale, il renonce au clinquant et au faste des divertissements royaux. Sa pastorale, où les bergers vert olive affrontent des seigneurs gris bleu, fait songer à un poème d'Isaac de Benserade, revu et corrigé à Port-Royal. Le pensum très bien fait domine l'œuvre d'imagination.

Cette formule est aussi bien applicable à la chorégraphie de Mlle Nijinska, travail consciencieux et timide partant d'un principe foncièrement erroné : la reconstitution de la technique du temps, celle de Pécourt et de Rameau, les maîtres à danser. C'est à l'aide de nos moyens actuels et de tout notre acquis, en usant de procédés analogiques et non identiques, que nous pourrons insuffler la vie aux œuvres de jadis. D'ailleurs, les documents du temps nous trompent en partie; les notations des chorégraphes d'antan restent incomplètes dans leur sécheresse minutieuse. Je ne sais si ma mémoire me trompe, mais cette chorégraphie rétrospective de Mlle Nijinska m'a semblé, à Paris, plus étoffée, corsée par

M. Vilzac
(Photo N. Blanc, Monte-Carlo.)

une batterie plus variée et plus « grande » qu'à Monte-Carlo. Sa monotonie n'en reste pas moins fastidieuse; les nouvelles entrées, introduites aux Champs-Elysées, font longueur et débordent quelque peu le mince sujet: la bergère, courtisée par un seigneur, lui préfère son berger; le roy consacre cette union. Il faudrait, pour parer à

Mlle Vera Nemtchinova
(Photo N. Blanc, Monte-Carlo.)

un léger ennui, une exécution nerveuse, élégante, finement ciselée, pareille à celle du finale de *Castor et Pollux* à l'Opéra. Celle des Ballets Russes n'est qu'honorable. Mlle Vera Nemtchinova, chaussée de mules à talons, passe avec dextérité ses petites cabrioles et ses entrechats quatre, tandis que le corps de ballet danse en chaussons. Jolie idée : on voit poindre sous la technique du menuet celle de la danse de pointe et d'élévation. M. Vilzac, le roy, est condamné à sauter de face, sans épaulements, sauf quelques tours en attitude : si j'étais roi, j'aurais préféré abdiquer que de me soumettre à une si byzantine étiquette. Tel se présente ce ballet Louis XIV qui, certes, a tout l'agrément qu'admet la médiocrité foncière de la conception et de l'interprétation.

Aussi l'intérêt se porta sur *Biches*, première œuvre lyrique d'un jeune, M. Francis Poulenc. Je n'ai pas qualité pour juger de la valeur intrinsèque de sa partition : mon confrère Charpentier, critique musical de *Comœdia*, ne négligera, sans doute, pas de le faire dès qu'il sera convié, comme de droit, à entendre l'œuvre. L'auteur fut appelé en scène et applaudi, comme M. André Messager quand celui-ci vient au pupitre pour conduire *Biches*. Mais je tiens à signaler une particularité de l'ouvrage que l'exemple de Stravinsky marque, telle l'empreinte d'un pied d'airain sur du sable mouvant. Depuis que Stravinsky a

porté au théâtre sa *cantate* des *Noces*, on ne se passe plus de chanter dans les ballets. C'est ainsi que *Biches* comporte deux chansons dansées. J'attribue à l'imitation du grand chef l'instauration de ce genre hybride. Est-ce pour cela que l'on conspue le *Gesamtkunstwerk* de Richard Wagner ?

Je passe donc à la réalisation scénique du ballet. Rideau, décor et costumes sont exécutés d'après les maquettes de Marie Laurencin. Ces compositions, vignettes agrandies, tournent pour ainsi dire le dos au théâtre. Réunies en volume, comme on va le faire, elles formeront un délicieux livre d'images. Transposées à la scène, elles perdent toute raison d'être. Il y a quinze ans, les Ballets Russes ont restauré une notion abolie : *Shéhérazade* proclama l'unité optique du spectacle. Aujourd'hui, tout sombre dans le désordre. Il y a quinze ans, M. de Diaghileff dut une partie de son succès à l'abus même du motif dramatique. Par contre, l'action de *Biches* est nulle, puérile, sans candeur. J'admets l'imprécision poétique. Je goûte moins l'incohérence prétentieuse, la préciosité équivoque et minaudière de ces enfantillages voulus. Certes, la danse peut se suffire à elle-même. Et l'absence totale d'un sujet aurait été préférable à ces raffinements dans le néant.

Pour le moins, les *Biches* révélèrent les dons et le charme d'une danseuse dont l'intense originalité s'affirme de jour en jour. Il me tarde de la citer. C'est Mlle Nemtchinova, dont l'entrée en justaucorps de velours, maillot gris perle et gants blancs, fit sensation. Le regard noir comme les bandeaux lisses, le port juvénile et altier, les cuisses musclées, les pointes solides, toute sa petite personne robuste et nerveuse promet et tient. Elle s'avance par pas minuscules sur les deux pointes emboîtées en cinquième, ou esquisse de brèves arabesques à la demi-hauteur : amplitude à laquelle Mlle Nijinska limite les dévloppés. Ou bien on la fait avancer à grands pas sur les pointes, tel un oiseau échassier : ceci fait rire. Un véritable esprit de perversité, comme l'évoqua Edgar Poe, semble inspirer la maîtresse de ballet. Elle décortique les temps classiques avec la volupté d'un tortionnaire. Elle fait grimacer la beauté et divaguer la logique. Elle oblige Mlle Nemtchinova d'écarter ses coudes relevés ou de plaquer ses mains gantées sur ses cuisses. Mais dès que les nécessités inéluctables du mouvement dictent, comme dans les pirouettes, leur loi à la danseuse, elle se libère de tout ce fatras décoratif à rebours et apparaît très belle.

Mlle Nijinska danse elle-même une « ragmazurka » en se déhanchant, en haussant les épaules, en tirant la jambe et jouant avec son collier. Les hommes, habillés en rugbymen, exécutent des rythmes syncopés, entravés et hésitants, en se servant de pas d'école. Aux côtés du svelte Vilzac, MM. Voizikovsky et Zvereff montrent de piètres académies, têtes dans les épaules, torses trapus, jambes déformées; à tout instant, le rythme se désarticule. On est ému de la décadence toujours plus accentuée de l'illustre troupe. Elle n'a plus qu'un seul danseur « noble » : Vilzac, et un élève qui promet : M. Doline. Elle n'a pas d'étoiles, sauf Mlle Nemtchinova qui, sans avoir encore le rayonnement puissant et subtil, a déjà le noyau lumineux. Et je ne saurais citer, aux côtés de Mlle Sokolova, nature fougueuse, et de la très belle Mlle Tchernitcheva, que Mlle Doubrovska qui tient du grand style des Théâtres impériaux, et Mlle Alice Nikitina qui a les qualités physiques si rares de la danseuse d'élévation. M. Voizikovsky est de toute utilité; il peut doubler avec à propos les vedettes, il n'en sera jamais une. Quant au reste, il n'apporte à l'œuvre commune que sa jeunesse et sa bonne volonté. Une telle distribution est d'ailleurs plus que suffisante pour *Biches*, œuvre à laquelle nous devons, malgré tout, le souvenir de quelques rares épisodes fleuris de lyrisme et d'humour.

Je n'ai pas à revenir sur *Noces*, la création de la saison passée. Comme au début, j'en abomine la chorégraphie de toute mon âme; comme au début, je suis bouleversé par la grandeur de la partition vocale. Et je ne ferai que signaler, aujourd'hui, le rideau de Picasso, œuvre surprenante et peut-être la plus importante partie de ce premier spectacle.

André Levinson.

PARIS
22, Rue Drouot (IX)

AU JOUR LE JOUR

Une répétition des Ballets russes

« Comme à Monte-Carlo ! » dit l'un de nous en poussant la porte battante. Oui, c'est en janvier dernier, à Monte-Carlo, que, pour la première fois, nous avons entendu jaillir du piano d'accompagnement cette mélodie alerte et brillante de jeunesse. Et voici *les Biches*, ce groupe de jeunes filles qui à l'appel de la musique s'élancent sur la scène pour s'arrêter au moment de heurter le rideau de fer, renversées en arrière par un silencieux éclat de rire. La maîtresse de ballet, qu'elles interrogent du regard, approuve d'une inclinaison de tête, et fait recommencer le mouvement. Elle n'a pas besoin d'élever la voix pour se faire obéir, car c'est l'illustre Nijinska. On l'écoute, parce qu'on l'admire. Prenant de temps à autre une bouffée à la cigarette emmanchée d'ambre qui ne la quitte pas, elle va de l'un à l'autre, et rien n'échappe à son pâle regard. Tous et toutes s'appliquent, du matin au soir, comme elle infatigables, fiers de leurs rôles qu'ils comprennent, car ce n'est pas le moindre mérite de cette chorégraphie si caractérisée de rester toujours claire comme la pensée qui l'a conçue. Et tel est le secret de son succès.

Mais non, nous ne sommes plus à Monte-Carlo : voici, près du piano, la finesse du profil encore aiguisée par l'attention qu'il partage entre la partition que lit l'accompagnatrice et les pas des danseurs, M. André Messager. C'est lui qui va présenter au public parisien les œuvres nouvelles de cette saison, *les Biches*, *les Fâcheux*, *le Train bleu*, ainsi que *l'Education manquée*, de Chabrier, dont il fera renaître l'enjouement délicat. M. Francis Poulenc, auteur des *Biches*, et M. Georges Auric, dont on donnera bientôt *les Fâcheux*, s'approchent et remercient, un peu intimidés, le célèbre musicien pour cet honneur insigne et l'appui précieux de son autorité.

— Ce n'est pas d'hier, répond avec un bref sourire M. Messager, que j'apprécie les Ballets russes, et M. de Diaghilev a toujours eu toute ma sympathie. En 1909, j'ai été heureux de lui offrir la scène de l'Opéra pour y donner *Boris Godounov*, qui n'avait jamais été représenté en France jusque-là. En 1910, c'est aussi à l'Opéra qu'il a donné sa première grande saison de Ballets russes avec *l'Oiseau de feu*, *Shéhérazade*, les danses du *Prince Igor*, et, en 1914, les Ballets russes étaient encore nos hôtes à l'Opéra : ils ont créé, cette année-là, *le Rossignol* de Stravinski. Vous voyez que j'ai toujours suivi avec le plus vif intérêt les efforts de cet homme extraordinaire qui, non content de s'être constitué un répertoire dont vous connaissez le succès, a cherché constamment à l'enrichir en groupant autour de lui l'élite de chaque génération. Ne soyez donc pas surpris de me trouver ici. En devenant le collaborateur de M. de Diaghilev, je lui reste fidèle. Votre musique à tous deux et celle de M. Darius Milhaud la soirée se clôturera par *les Noces*, l'œuvre peut-être la plus puissante qu'ait écrite pour la scène M. Stravinski. Le choix des trois ouvrages nous promet un de ces spectacles éclatants dont les Ballets russes ont le privilège.

Louis Lalo

DEBIT

ÉCHO DE PARIS
6, PLACE DE L'OPÉRA

28 MAI 1924

La Musique

BALLETS RUSSES

Deux œuvres sur trois sont agréables

Les *Tentations de la Bergère* sont un ballet « galant » de notre XVIIIe siècle, M. Henri Casadesus, qui dirige l'orchestre, reconstitua heureusement la partition. Le vieux compositeur français Monteclair, en artiste fort avisé, utilisa les diverses formes musicales des *Suites*, où tant de rythmes, pour être nés de la danse même, gardent une incisive et entraînante netteté.

Le décor et la mise en scène rappellent, avec leur grisaille et leurs teintes adoucies, les estampes ou les gouaches qui nous plaisent dans les musées : colonnades, draperie à larges ondulations, personnages empanachés, seigneurs à perruques, dames en robes à panier, bergère gentiment coiffées d'un chapeau de paille tout plat comme une corbeille à fraises.

Après une fête villageoise, la *bergère*, héroïne du ballet, est courtisée par un seigneur. Il fait défiler devant elle et danser d'autres seigneurs, et même des négrillons qui portent des présents... Mais la bergère reste fidèle à son berger.

⁂

Le second ballet, avec un sans-façon tout moderne, nous fait voir des choses moins idylliques; ces *Biches*, ou ces bichettes, sont un troupeau fort accueillant: elles ne fuient guère devant le chasseur... Regardons-les danser, puisqu'elles sont gracieuses. Trois beaux garçons survviennent, en costume de lutteurs, et les « biches » leur font fête. Un immense canapé, poussé à travers le salon, fournit quelques épisodes comiques.

Deux bichettes se détachent des autres. L'une, en robe de soirée et la cigarette à la main, dessine les pas et les balancements qui sont à la mode dans les dancings : voilà une narquoise satire, où Mlle Nijinska montre de la souplesse et de l'esprit.

L'autre *biche* paraît dans un travesti peu plaisant. Le torse est gainé de bleu; la veste collante s'arrête court. Les jambes n'ont que le maillot. Quand la danseuse les raidit et marche sur les pointes en imitant le pas de parade, elle obtient des effets d'une cocasserie irrésistible. Mais nous préférions Mme Vera Nemtchinova dans la *Bergère*, où elle mettait mieux en valeur sa grâce et son talent. Quant à l'ensemble des danseurs et des danseuses, il mérite plus d'un éloge.

La musique, de M. Poulenc, se laisse écouter sans ennui. C'est beaucoup. Elle a de l'abondance, de la facilité; elle est bon enfant. Au juste, c'est une parade, une « blague d'atelier ». Cela sonne en flonflon de music-hall ou de baraque foraine, et la mélodie s'abandonne à ressembler à des refrains de la rue. M[illegible] charge : pourquoi ne pa[illegible] telle fantaisie bouffe ?

L'orchestre et quelques [illegible] rigés par M. André Messag[illegible] pellé qu'il a dirigé naguè[illegible] trise, bien d'autres œuvres [illegible]

⁂

Quant aux *Noces*, de M. [illegible] les a données déjà. Permet[illegible] pas parler.

Adol[illegible]

NEW-YORK HERALD
43, Av^e de l'Opéra, 43

28 MAI 1924

Russian Ballet

By LOUIS SCHNEIDER.

The première of the Russian Ballets, at the Théâtre des Champs-Elysées, was brilliant as usual. The program comprised three ballets of very different tendencies.

"Les Tentations de la Bergère," music by Monteclair, a seventeenth-century composer, form a pastoral ballet, such as was given in those days. It is the story of a shepherdess, who is courted by a marquis, but comes back to the shepherd she loves. It gives the musician the opportunity to write sarabands, passepieds, musettes and tambourins. These rustic airs, it may be said, excel in originality and movement more pompous airs. The shepherdess is Mlle. Remtchinova, a star. Among the dancers may be mentioned M. Woizikowsky, whose grace and technique are remarkable. It must be added that the choregraphy, the decors and costumes are most successful.

"Les Biches," music by M. Francis Poulenc, form a fantasia composed of a number of entries—rondo, song-dances, rag-time. The argument is merely a pretext for playful pursuits between a swarm of young and pretty women and a trio of young athletes. The attention is held by the attitudes as much as by the attraction of the ingenious variations of Mlle. Nemtchinova, dancing delightfully as a stylish fop. Mlle. Nijinska, dancer of high style and mistress of the ballet, meets with no less success. The music of M. Francis Poulenc is very sober and very well orchestrated, with just a few audacities in the instrumentation. The whole does not lack charm in its wilful bizarrerie.

The evening terminated with M. Strawinsky's "Les Noces," the ballet which was conducted by the composer. This ballet, which was heard last year, is not distinguished by very great musical invention, but it presents very marked movement and rhythm, while the intervention of the soloists and the choruses glosses over all that is aggressive to the ear in the orchestra. The choregraphy, consisting entirely of poses somewhat geometric, but nevertheless harmonious, is an invention that is an honor to Mlle. Nijinska.

Senor Juan Manen, who gave his first recital in the Salle Gaveau on Monday, is not only a violinist of great talent, but also ranks high among Spanish composers. While he gave celebrated and

SEMAINE DE PARIS
72, Boulevard de Sébastopol

30 MAI 1924

LA DANSE

SPECTACLES DE DANSES

« Soirées de Paris » à la Ciga'e (120, bd Rochechouart, Nord 07-30), organisées par le Comte Etienne de Beaumont. Eclairages réglés par Loïe Fuller. Chorégraphie de Léonide Massine.

Ballets russes de Serge Diaghilew, au Th. des Champs-Elysées (13, av. Montaigne), merc. 4 (15 à 60 fr.) : « Pulcinella » d'Igor Strawinsky ; « Les Fâcheux », ballet de Boris Kochno d'apr. Molière, musique d'Auric, chor. Vend. 6 (1 5à 60 fr.) « Les Tentations de la Bergère », ou l'Amour vainqueur, Mus. de Monteclair, chorégraphie de la Nijinska décors et costumes de Juan Gris. — « Les Biches », musique de Poulenc, chorégraphie de la Nijinska, décors d'apr. Marie Laurencin ; « Petrouchka » d'Igor Strawinsky.

79

MATIN
28, Rue Drouot (IXe)

AU JOUR LE JOUR

Une répétition des Ballets russes

« Comme à Monte-Carlo! » dit l'un de nous en poussant la porte battante. Oui, c'est en janvier dernier, à Monte-Carlo, que, pour la première fois, nous avons entendu jaillir du piano d'accompagnement cette mélodie alerte et brillante de jeunesse. Et voici *les Biches*, ce groupe de jeunes filles qui à l'appel de la musique s'élancent sur la scène pour s'arrêter au moment de heurter le rideau de fer, renversées en arrière par un silencieux éclat de rire. La maîtresse de ballet, qu'elles interrogent du regard, approuve d'une inclinaison de tête, et fait recommencer le mouvement. Elle n'a pas besoin d'élever la voix pour se faire obéir, car c'est l'illustre Nijinska. On l'écoute, parce qu'on l'admire. Prenant de temps à autre une bouffée à la cigarette emmanchée d'ambre qui ne la quitte pas, elle va de l'un à l'autre, et rien n'échappe à son pâle regard. Tous et toutes s'appliquent, du matin au soir, comme elle infatigables, fiers de leurs rôles qu'ils comprennent, car ce n'est pas le moindre mérite de cette chorégraphie si caractérisée de rester toujours claire comme la pensée qui l'a conçue. Et tel est le secret de son succès.

Mais non, nous ne sommes plus à Monte-Carlo : voici, près du piano, la finesse du profil encore aiguisée par l'attention qu'il partage entre la partition que lit l'accompagnatrice et les pas des danseurs, M. André Messager. C'est lui qui va présenter au public parisien les œuvres nouvelles de cette saison, *les Biches*, *les Fâcheux*, *le Train bleu*, ainsi que *l'Education manquée*, de Chabrier, dont il fera renaître l'enjouement délicat. M. Francis Poulenc, auteur des *Biches*, et M. Georges Auric, dont on donnera bientôt *les Fâcheux*, s'approchent et remercient, un peu intimidés, le célèbre musicien pour cet honneur insigne et l'appui précieux de son autorité.

— Ce n'est pas d'hier, répond avec un bref sourire M. Messager, que j'apprécie les Ballets russes, et M. de Diaghilev a toujours eu toute ma sympathie. En 1909, j'ai été heureux de lui offrir la scène de l'Opéra pour y donner *Boris Godounov*, qui n'avait jamais été représenté en France jusque-là. En 1910, c'est aussi à l'Opéra qu'il a donné sa première grande saison de Ballets russes avec *l'Oiseau de feu*, *Shéhérazade*, les danses du *Prince Igor*, et, en 1914, les Ballets russes étaient encore nos hôtes à l'Opéra : ils ont créé, cette année-là, *le Rossignol* de Stravinski. Vous voyez que j'ai toujours suivi avec le plus vif intérêt les efforts de cet homme extraordinaire qui, non content de s'être constitué un répertoire dont vous connaissez le succès, a cherché constamment à l'enrichir en groupant autour de lui l'élite de chaque génération. Ne soyez donc pas surpris de me trouver ici. En devenant le collaborateur de M. de Diaghilev, je lui reste fidèle. Votre musique à tous deux et celle de M. Darius Milhaud m'intéresse, sans quoi je n'aurais pas accepté de la diriger. D'après la partition, elle me paraît très bien orchestrée. Ce qui me plaît surtout, c'est le naturel et la simplicité. J'espère que vous ne prendrez pas cela pour un mauvais compliment. Mais écoutons et regardons. Il faut loucher. Il me tarde d'être à mon pupitre où je verrai l'orchestre et les danseurs de face.

C'est lundi prochain que M. André Messager doit conduire *les Biches*, *Les Tentations de la Bergère*, ballet charmant de Monteclair, seront données ce jour-là, pour la première fois aussi, au public parisien, et la soirée se terminera par *les Noces*, l'œuvre peut-être la plus puissante qu'ait écrite pour la scène M. Stravinski. Le choix des trois ouvrages nous promet un de ces spectacles éclatants dont les Ballets russes ont le privilège.

Louis Laloy.

DEBAT

ÉCHO DE PARIS
6, PLACE DE L'OPÉRA
28 MAI 1924

La Musique

BALLETS RUSSES

Deux œuvres sur trois sont agréables

Les *Tentations de la Bergère* sont un ballet « galant » de notre XVIIIe siècle, M. Henri Casadesus, qui dirige l'orchestre, reconstitua heureusement la partition. Le vieux compositeur français Monteclair, en artiste fort avisé, utilisa les diverses formes musicales des *Suites*, où tant de rythmes, pour être nés de la danse même, gardent une incisive et entraînante netteté.

Le décor et la mise en scène rappellent, avec leur grisaille et leurs teintes adoucies, les estampes ou les gouaches qui nous plaisent dans les musées : colonnades, draperie à larges ondulations, personnages empanachés, seigneurs à perruques, dames en robes à panier, bergère gentiment coiffées d'un chapeau de paille tout plat comme une corbeille à fraises.

Après une fête villageoise, la *bergère*, héroïne du ballet, est courtisée par un seigneur. Il fait défiler devant elle et danser d'autres seigneurs, et même des négrillons qui portent des présents... Mais la bergère reste fidèle à son berger.

⁂

Le second ballet, avec un sans-façon tout moderne, nous fait voir des choses moins idylliques; ces *Biches*, ou ces bichettes, sont un troupeau fort accueillant: elles ne fuient guère devant le chasseur.. Regardons-les danser, puisqu'elles sont gracieuses. Trois beaux garçons surviennent, en costume de lutteurs, et les « biches » leur font fête. Un immense canapé, poussé à travers le salon, fournit quelques épisodes comiques.

Deux bichettes se détachent des autres. L'une, en robe de soirée et la cigarette à la main, dessine les pas et les balancements qui sont à la mode dans les dancings : voilà une narquoise satire, où Mlle Nijinska montre de la souplesse et de l'esprit.

L'autre *biche* paraît dans un travesti peu plaisant. Le torse est galné de bleu; la veste collante s'arrête court. Les jambes n'ont que le maillot. Quand la danseuse les raidit et marche sur les pointes en imitant le pas de parade, elle obtient des effets d'une cocasserie irrésistible. Mais nous préférions Mme Vera Nemtchinova dans la *Bergère*, où elle mettait mieux en valeur sa grâce et son talent. Quant à l'ensemble des danseurs et des danseuses, il mérite plus d'un éloge.

La musique, de M. Poulenc, se laisse écouter sans ennui. C'est beaucoup. Elle a de l'abondance, de la facilité; elle est bon enfant. Au juste, c'est une parade, une « blague d'atelier ». Cela sonne en flonflon de music-hall ou de baraque foraine, et la mélodie s'abandonne à ressembler à des refrains de la rue. Mais c'est une charge : pourquoi ne pas admettre une telle fantaisie bouffe ?

L'orchestre et quelques voix étaient dirigés par M. André Messager. Faut-il rappellé qu'il a dirigé naguère, et avec maîtrise, bien d'autres œuvres ?

⁂

Quant aux *Noces*, de M. Stravinski, on les a données déjà. Permettez-moi de n'en pas parler.

Adolphe Boschot.

NEW-YORK HERALD
43, Av. de l'Opéra, 43
28 MAI 1924

Russian Ballet

By LOUIS SCHNEIDER.

The première of the Russian Ballets, at the Théâtre des Champs-Elysées, was brilliant as usual. The program comprised three ballets of very different tendencies.

"Les Tentations de la Bergère," music by Monteclair, a seventeenth-century composer, form a pastoral ballet, such as was given in those days. It is the story of a shepherdess, who is courted by a marquis, but comes back to the shepherd she loves. It gives the musician the opportunity to write sarabands, passepieds, musettes and tambourins. These rustic airs, it may be said, excel in originality and movement more pompous airs. The shepherdess is Mlle. Remtchinova, a star. Among the dancers may be mentioned M. Woizikowsky, whose grace and technique are remarkable. It must be added that the choregraphy, the decors and costumes are most successful.

"Les Biches," music by M. Francis Poulenc, form a fantasia composed of a number of entries—rondo, song-dances, rag-time. The argument is merely a pretext for playful pursuits between a swarm of young and pretty women and a trio of young athletes. The attention is held by the attitudes as much as by the attraction of the ingenious variations of Mlle. Nemtchinova, dancing delightfully as a stylish fop. Mlle. Nijinska, dancer of high style and mistress of the ballet, meets with no less success. The music of M. Francis Poulenc is very sober and very well orchestrated, with just a few audacities in the instrumentation. The whole does not lack charm in its wilful bizarrerie.

The evening terminated with M. Strawinsky's "Les Noces," the ballet which was conducted by the composer. This ballet, which was heard last year, is not distinguished by very great musical invention, but it presents very marked movement and rhythm, while the intervention of the soloists and the choruses glosses over all that is aggressive to the ear in the orchestra. The choregraphy, consisting entirely of poses somewhat geometric, but nevertheless harmonious, is an invention that is an honor to Mlle. Nijinska.

Senor Juan Manen, who gave his first recital in the Salle Gaveau on Monday, is not only a violinist of great talent, but also ranks high among Spanish composers. While he gave celebrated and

SEMAINE DE PARIS
72, Boulevard de Sébastopol
30 MAI 1924

ASSY 92-47
R. C. Seine 181-124

Tout pour la PHOTO le CINÉMA
CAMERA ET PATHÉ-BABY
ing-Photo

NSE

DANSES

bd Rochechouart, Nord 07-30), nt. Eclairages réglés par Loïe

des Champs-Elysées (13, av. la » d'Igor Strawinsky; « Les ulière, musique d'Auric, cho- Noces » de Strawinsky — Bergère », ou l'Amour vain- a Nijinska décors et cos- que de Poulenc, chorégraphie Laurencin; « Petrouchka » d'Igor

LIBERTÉ
111, Rue Réaumur
28 MAI 1924

Les Théâtres

Au Théâtre des Champs-Élysées : Premier spectacle des Ballets russes de M. Serge de Diaghilew : *les Tentations de la Bergère, ou l'Amour vainqueur ; — Biches ; — Noces.*

M. de Diaghilew nous a ramené sa troupe merveilleuse ; ses danseurs bondissants qui montent en vrille dans l'air, ses promptes et légères danseuses, tout ce petit monde à ressort, bien engrené, dont les mouvements s'ajustent, se complètent, s'unifient avec une précision presque sans rivale... Et nous avons retrouvé avec joie les ballets russes ; mais...

Mais jadis, ils nous apportaient, parmi les sonorités rutilantes de Rimsky, de Borodine et du jeune Stravinsky, les décors inoubliables de Bakst ; toute la couleur, et la poésie, et la volupté de l'Orient ; de la grâce, de la noblesse... A présent, ils nous prennent Mme Marie Laurencin et M. Francis Poulenc. A la souplesse, à l'éclat, à la volupté, ils substituent cet humour mécanique, cette sécheresse toute en angles, ce goût des couleurs pauvres, des décors pauvres et de la déformation qui sévissent chez nous depuis les méfaits du cubisme, du dadaïsme et des Six. Adieu nos éblouissements, et la sensualité barbare et raffinée des anciens ballets russes... Les ballets russes ne viennent plus du Caucase ni de l'Oural. Ils arrivent du Montparnasse. Ce n'est pas de leur faute ! C'est de la faute de Trotsky, hélas !...

Souvenirs et regrets d'un spectateur vieillissant. Cela ne m'empêche pas de louer l'ingéniosité des groupements, le talent de chorégraphe modernisante de Mme Nijinska, et ce désir ardent de renouvellement qui enfièvre la Compagnie de M. de Diaghilew !...

Les Tentations de la Bergère, sur une musique menue, frétillante, de Monteclair (1666-1737) que M. Henri Casadesus a reconstituée et instrumentée avec beaucoup d'esprit et de goût, nous montrent comment une jeune bergère résiste à un fringant marquis, et préfère les fruits, les fleurs, les feuilles et les branches de ses camarades habillés de robes et de vestes vertes, aux présents brillants qui lui sont apportés de la ville. Mme Nemtchinova, M. Léon Woizikovsky, M. Slavinsky ont été les protagonistes de cette action simple et rapide. M. Woizikovsky saute merveilleusement ; ses jambes ont le ressort et les retombées veloutées des pattes de chat... Je n'ai pu aimer le décor de M. Juan Gris, dont les lignes se raccordent si mal.

Il y a des choses charmantes dans la chorégraphie des biches. Il faut, en particulier, aller applaudir la délicieuse Mme Nemtchinova, dont les jambes fines, allongées par des pointes, accomplissent des prouesses de pétulance, et de grâce comique... Mme Nijinska est impressionnante : altière, maladive et contournée. Et les danseurs, MM. Wilzak, Woizikovsky et Zverew ont des muscles extraordinaires.

Quant à la musique de M. Poulenc, ce n'est rien. Des déformations de rondes populaires. On reconnaît, au passage, *Dumollet*, le *Beau Château*, le *Furet*, *Polichinelle*... On peut faire, et l'on a fait, sur ces thèmes charmants des variations délicieuses. Mais il y faut une technique plus adroite que celle de M. Poulenc. Ce jeune musicien est d'une gaucherie inégalable.

Enfin nous eûmes *Noces*, de Stravinsky, aux obsédantes percussions.

Robert DEZARNAUX.

ŒUVRE
9, Rue Louis-le-Grand
28 MAI 1924

AU ... ÉLYSÉES

BALLETS RUSSES

« Les Tentations de la Bergère » « Les Biches », « Noces »

La saison de Ballets Russes de M. de Diaghilew nous apporte cette année quelques spectacles nouveaux, du moins pour Paris, car ils ont déjà vu le feu de la rampe à Monte-Carlo.

Les tentations de la bergère sont un gentil divertissement, dû à un aimable musicien, un peu oublié, Monteclair (1666-1737). C'est un ballet de cour, avec entrées de grands seigneurs, de musiciens, de bergers et de bergères. La partition est charmante. M. Casadesus en a renforcé l'instrumentation d'une façon discrète, sans en altérer le caractère, et la chorégraphie de Mlle Nijinska s'adapte merveilleusement au style du grand siècle. Mais ce qu'il faut louer surtout, c'est la noblesse du décor, le goût parfait des costumes et l'harmonie raffinée de leurs couleurs (celle-ci constitue, à elle seule, une œuvre d'art véritable, tant il y a de hardiesse et de science à la fois dans le rapprochement de ces tons verts, bleus, rouges et noirs disséminés dans les étoffes et le décor). Cela console un peu du redoutable rideau peint par M. Picasso, où l'on voit deux maritornes monstrueuses, échappées des cuisines de Gargantua, fondre, dans un envol à la Michel-Ange, sur les spectateurs effarés.

Les biches, précédées d'un rideau ahurissant et faussement naïf, de Mme Marie Laurencin, sont une fantaisie chorégraphique dont le sens n'est pas très clair. Mais les danseuses sont alertes et jolies. Mlles Nijinska, Doubrowska, Devalois font des évolutions charmantes et des « pointes » merveilleuses, non moins que ne le sont les pirouettes des danseurs. La musique de M. Poulenc a le grand mérite d'être constamment rythmique et de s'astreindre à une carrure très nette. L'orchestration est d'une rare habileté. Mais l'auteur, dont le talent est indiscutable, s'est amusé à y accumuler les styles les plus disparates, mêlant Bach et Offenbach, Gounod, Wagner et le café-concert. De temps à autre, une bande de cuivres dissonants vient faire irruption dans une fugue du meilleur style, comme pour interloquer l'auditeur. C'est un curieux échantillonnage, qui devient amusant quand on en a pris son parti. Ce jeune homme est habile et a un sens précieux de la caricature. Il me paraît marqué pour assurer, s'il le veut, le rajeunissement, tant attendu, de la comédie lyrique et de l'opérette. Des chœurs placés dans l'orchestre sont censés commenter l'action, bien inutilement du reste, car on les entend mal et on ne distingue rien des paroles qui leur sont confiées. M. Messager, par un joli geste confraternel, a dirigé lui-même l'orchestre avec la même conscience que s'il s'était agi du *Crépuscule des dieux.*

Le spectacle se complétait par une nouvelle exécution de *Noces*, de M. Strawinsky, sous la direction de l'auteur. Nous avons entendu l'an dernier, avec une curiosité un peu inquiète, cette étrange partition, où les amis de M. Strawinsky ont découvert le point culminant de son génie. On sait qu'elle réduit la musique au rythme et à la mélopée populaire, celle-ci exprimée par des chanteurs placés dans l'orchestre. L'instrumentation se borne à deux pianos à quatre mains, à un célesta et à la batterie. La chorégraphie de Mlle Nijinska, essentiellement schématique, atteste, elle aussi, une volonté artistique impérieuse et un sens profond des gestes symboliques collectifs. Tout cela est infiniment curieux et, une fois accoutumé à cette atmosphère nouvelle, il faut reconnaître qu'on subit l'emprise d'une force rythmique et lyrique irrésistible, véritablement neuve, profondément troublante : cela charme et émeut par des moyens inaccoutumés, auxquels toute notre éducation musicale nous commanderait de résister, et qui cependant s'imposent, si l'on veut être de bonne foi. Quelqu'un m'a raconté qu'au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, lorsque le jeune Strawinsky apportait à son vieux maître Rimsky-Korsakoff ses nouvelles compositions, celui-ci, après avoir commencé de lire, les lui rendait, troublé et agacé, en disant : « Remportez cela, car je sens que je finirais par y prendre goût. » — Remy P...

BONSOIR
3, Rue de l'Échelle
28 MAI 1924

AVANT-PREMIÈRE

La Soirée d'Inauguration des Ballets Russes au Théâtre des Champs-Élysées

Les Tentations de la Bergère, les *Biches*, les *Noces* : tels sont les trois ouvrages annoncés pour la soirée du lundi 26 mai, au Théâtre des Champs-Elysées. C'est ainsi que les célèbres Ballets russes de M. Serge de Diaghilew commenceront leur saison de cette année, plus que jamais sensationnelle.

Les Tentations de la Bergère sont un charmant ballet du dix-huitième siècle, inédit jusqu'ici, dont M. Juan Gris, par ses ccostumes et son décor, a délicatement traduit les grâces d'innocence raffinée. M. Henri Casadesus, qui a réorchestré la partition de Monteclair, en dirigera aussi l'exécution musicale.

Les Biches, de M. Francis Poulenc, sont une œuvre toute moderne, mais solidement appuyée sur la claire tradition de la musique française, brillante de jeunesse et d'une fraicheur aiguë, qui trouve dans le décor et les costumes de Mme Marie Laurencin son reflet et son écho. C'est M. André Messager qui montra au pupitre pour présenter les *Biches* au public parisien, prêtant ainsi à un jeune musicien de France l'appui de sa souveraine autorité.

Les Noces sont l'une des dernières œuvres de R. Stravinski, le grand musicine que M. de Diaghilew nous a appris à aimer, en lui apprenant à lui-même la force et l'étendue de son génie. Les quelques représentations des *Noces* données l'année dernière ont suscité un enthousiasme croissant. Rien de plus puissant n'a sans doute été jamais écrit pour la représentation chorégraphique, rien, sinon le *Sacre du Printemps*, du même auteur, mais ici les moyens sont plus simples, et par suite l'effet est encore plus direct. Pour cette reprise des *Noces*, et seulement pour le premier soir, c'est M. Stravinski lui-même qui a accepté de conduire l'orchestre.

La chorégraphie des trois ouvrages a été tracée par l'illustre Nijinska dont jamais l'invention ne s'est montrée plus fertile, plus variée ni plus efficasse, trouvant pour chaque ouvrage, et pour chaque épisode, les mouvements et les groupements les plus expressifs et les plus frappants en leur justesse impossible à prévoir. Elle danse elle-même, d'une aisance inimitable, un des rôles principaux des *Biches*, et auprès d'elle on retrouvera les admirables artistes qui savent si bien traduire sa pensée : Mme Nemchineva, Tchernicheva, Sokolova, MM. Voisikovski, Viltzac, Slavinski Zverev, et ce jeune danseur qui vient de faire de brillants débuts à Monte-Carlo et à qui, pour la grâce native qu'il joint à ses connaissances techniques, est promis le beau nom d'étoile : M. Antoine Doline.

Les *Tentations de la Bergère* et les *Biches* ont été données en janvier, à Monte-Carlo, avec le plus grand succès. Aux suivantes représentations des Ballets russes on entendra également sous la direction de M. André Messager, les *Fâcheux* de M. Georges Auric, l'*Education manquée* de Chabrier, non moins applaudis à Monte-Carlo, et une œuvre toute neuve, le *Train bleu*, de MM. Jean Cocteau et Darius Milhaud, avec un décor de M. Henri Laurens et les costumes de Melle Chanel.

M. Pierre Monteux, qui nous revient à point d'Amérique, raparaitra devant le public parisien dans cette saison des ballets russes en conduisant *Petrouchka*, le *Sacre du Printemps*, *Pulcinella* ; *Parade*, de M. Erik Satie, *Cimarosiana*, dont le titre indique l'auteur, les danses du *Prince Igor*, dirigées par M. Flament, sont aussi inscrites au programme de cette sanson strictement limitées à douze représentations, du 24 mai au 30 juin et dont le programme est d'une richesse et d'un intérêt sans précédents.

G. A.

JOURNAL
100, R. DE RICHELIEU
28 MAI 1924

GAULOIS
2, RUE DROUOT
28 MAI 1924

Première au théâtre des Champs-Elysées

LES BALLETS RUSSES

Leurs Altesses Sérénissimes la princesse héréditaire et le prince Pierre de Monaco ayant bien voulu s'intéresser aux *Ballets russes de Monte-Carlo* et leur accorder leur haut patronage, nous avons eu, hier, un grand gala (le fauteuil 100 francs), donné avec le concours du Comité olympique français et de l' « Association française d'expansion et d'échanges artistiques », à l'occasion de la grande saison de la 8e Olympiade et de la 16e saison de M. Serge de Diaghilew.

Ces quelques explications, en somme assez simples, suffiront à vous faire entrevoir quelle salle magnifique, composée de toutes les misères élégantes et des richesses parfois sans grâce de Paris, s'offrit aux yeux extasiés des quelques danseurs qui figuraient sur le théâtre. Le coup d'œil, vu de la scène, devait être féerique. Malheureusement, c'est du coup d'œil, vu de la salle, que je dois rendre compte et j'avoue qu'il me parut moins brillant.

Que nous sommes loin de cette invasion barbare et splendide des premiers ballets russes, de cette horde colorée et sauvagement entraînée qui déferla, quelques années avant la guerre, sur Paris, aux sons d'une musique russe inoubliable et qui nous révéla tant de chefs-d'œuvre! A force de traîner aux quatre coins du monde, la troupe disloquée et cent fois reformée des danseurs russes s'est peu à peu civilisée et ce sont presque des sauvages en jaquette et en chapeau haut, des sauvages de music-hall, que l'on nous présente aujourd'hui. Oui, certes, l'ensemble est toujours surprenant d'harmonie, certaines attitudes dénotent une grâce innée, mais le choix des scénarios et celui des livrets révèlent une douloureuse décadence.

On a cette impression très nette, aujourd'hui, qu'une catastrophe mondiale, une sorte de déluge universel sépare le monde nouveau du monde ancien. Quelques survivants ont conservé le souvenir des arts d'autrefois et des littératures anciennes, de vagues réminiscences musicales des époques disparues subsistent dans certains cerveaux. Nous reconnaissons, dans les ruines, des fragments de thèmes anciens, de romances, de danses ou d'opéras. A vrai dire, je crois bien que ce déluge universel fut une vague immense d'ignorance qui submergea les générations nouvelles et que celles-ci, comme des pâtres qui erraient dans les ruines de Palmyre, découvrent ingénument, aujourd'hui, des choses que le premier venu connaissait autrefois. Ces échos de jadis nous bercent donc agréablement parfois, mais non sans mélancolie, en rappelant aux quelques vieillards d'aujourd'hui les splendeurs qu'ils connurent durant leurs premières années.

La première réminiscence que l'on nous donna datait des débuts du dix-huitième siècle ; elle est intitulée : *les Tentations de la bergère ou l'Amour vainqueur*. Ce ballet, dansé sur de la musique de Monteclair reconstituée (?) et instrumentée par Henri Casadesus, est une pauvreté qui eût à peine diverti les gens de service dans les communs du palais de Versailles. Le berger aime la bergère; un beau seigneur essaie de tenter l'enfant en lui présentant de magnifiques cadeaux : un amour en carton, une couronne en papier, mais le berger fait offrir les fruits de la terre par d'autres bergers et cela suffit pour que tout le monde danse de plaisir. M. Tadé Slavinsky est amusant en marquis, les danseurs sont de qualité, les groupes harmonieux, mais la longueur de l'ouvrage est insupportable et ce dix-huitième siècle nous revient, semble-t-il, après un long voyage accompli outre-Rhin.

Le second ballet, intitulé *les Biches*, est accompagné d'une musique souvent agréable, fraîche, humoristique et pleine de réminiscences de M. Francis Poulenc, que dirigeait avec beaucoup d'habileté M. André Messager. On peut penser que ce ballet est composé en l'honneur de nos fantomatiques olympiades ; trois athlètes, qui rappellent des coureurs cyclistes d'autrefois, bondissent par instant sur la scène et leur entrée est soulignée par une pyrrhique de foire assez burlesque qui donne l'impression de ce que nous pouvons attendre des luttes olympiques. Des dames en rose, les biches sans doute, sont assises sur un immense canapé bleu, puis font mille agaceries aux trois cyclistes farouches. Comme ils pourraient se laisser tenter, ce qui serait mauvais pour l'entraînement, de l'orchestre s'élève un chœur de messieurs en habit, les managers sans doute, qui chantent avec conviction des vers de mirliton où l'on croit discerner quelques sages conseils olympiques. Puis la Nijinska, habillée en divette de music-hall américain, vient esquisser quelques fox-trotts et cela suffit pour faire sauter, comme des grenouilles placées sur une plaque de fer rougi, nos trois cyclistes enthousiasmés. Moins enthousiasmés cependant que par une longue et jolie dame en corset bleu et aux jambes nues qui marche sur les pointes avec beaucoup d'habileté comme une poupée mécanique, danse à ravir et se fait emporter dans la coulisse par un des trois cyclistes, ce qui déchaîne une joie olympique générale, non sans que l'on ait joué à cache-cache au préalable avec le grand divan bleu, ce qui amuse beaucoup toutes les biches. La Nijinska qui a réglé ce ballet, Vera Nemtchinova et Anatole Wilzac se montrèrent excellents danseurs comme toute la troupe, du reste, qui a conservé les bonnes traditions d'ensemble des ballets russes.

On reprenait ensuite *Noces*, d'Igor Stravinsky, noces auxquelles nous fûmes déjà invité et sur lesquelles il paraît inutile de revenir. Ces jeux olympiques avec quelques variantes se prolongeront jusqu'à la fin de juin et leur succès international sera digne sans aucun doute de celui des Olympiades.

G. de Pawlowski.

LE "GAULOIS" AU THÉATRE

LA MUSIQUE

La première soirée des Ballets russes

Charmante et curieuse, intéressante et bizarre, audacieuse et attirante, telle a été la première des soirées de Ballets russes que vient de présenter M. Serge de Diaghilew.

Elle a commencé par un fastueux coup de chapeau à la musique d'antan, avec le ballet de Michel Pignolet de Montéclair, intitulé *Les Tentations de la Bergère ou le Triomphe de l'Amour*. Montéclair est un compositeur du dix-septième siècle qui vécut de 1666 à 1737 et qui s'intercale par conséquent entre Lulli et Rameau ; il fut le contemporain de Campra. Laborieux et consciencieux, il eut deux œuvres représentées à l'Académie royale de Musique : *Les Fêtes de l'Eté*, opéra-ballet en 1716, et *Jephté*, tragédie lyrique en 1732 ; c'était l'abbé Pellegrin, dissimulé sous le pseudonyme de Mlle Barbier, qui avait écrit les paroles de ces deux ouvrages ; et *Jephté* fut interdite après huit représentations sur la demande du cardinal de Noailles, qui s'avisa un peu tard, avouons-le, que la place de l'histoire sainte n'était pas sur le théâtre, et qu'on pouvait trouver suffisamment de sujets parmi la mythologie.

Les Tentations de la Bergère n'ont jamais figuré sur une scène publique ; il est probable que ce ballet fut donné sur un des nombreux théâtres de société dont raffolaient alors les grands seigneurs et les dames de la Cour.

Le sujet est, vous le supposez bien, une aventure amoureuse entre un berger et une bergère à laquelle un marquis vient faire la cour ; douleur du berger, puis réconciliation entre le berger et la bergère ; l'amour est vainqueur.

Rien n'est plus artistique et plus chatoyant que la présentation décorative de ce ballet, avec son rideau de tonalité grise, son décor de couleur de muraille, avec ses costumes aux nuances mauves, vert mousse, qui chantent à l'unisson du décor ; l'auteur est M. Juan Gris ; Bérain et son fils, qui furent au dix-septième et au début du dix-huitième siècle dessinateurs de la chambre du Roi, n'auraient pas imaginé symphonie polychrome plus chantante.

La musique de Montéclair évoque de façon charmante des poussières de sonorités caressantes ; rien ici qui blesse l'oreille ; le charme désuet d'une musette, d'une sarabande, fait place au rythme sautillant d'un tambourin ou d'un passe-pied qui s'éclipse lui-même devant une entrée pompeuse où marquises, paysannes, barons et payans se confondent en la plus harmonieuse chorégraphie. Mlle Nemtchinova, gracieuse à souhait dans la Bergère ; M. Woizikovsky, exquis de sveltesse et de légèreté dans le Berger ; M. Wilzak, majestueux dans le Roi, et tout le corps de ballet ont fait valoir les danses très artistiquement imaginées par Mlle Nijinska. Et il ne faut pas oublier M. Henri Casadesus, à qui incombait la direction de l'ensemble instrumental ; il a fait revivre avec un goût très sûr ce pastel éventé de musiques anciennes.

M. Francis Poulenc est un des Six, les fameux Six, les fauves, qui ont entrepris la tâche de rénover l'art musical de notre pays. O surprise ! O joie ! Dans son ballet, *Les Biches*, j'ai vainement cherché quelque chose d'agressif ; à peine par ci, par là, quelque cor ou quelque trombone excentriquement dissonants ; sa partition, très rythmée, pleine d'élan, avec ce je ne sais quoi d'ingénu qui vient de l'emploi de motifs de rondes populaires, dénote chez l'auteur une très sûre possession de soi-même.

Le sujet existe à peine : les « biches », ce sont des femmes, non pas du Second Empire, mais des demoiselles très modernes, qui se divertissent en dansant, se moquent de trois jeunes sportifs. Et c'est prétexte à poursuites plaisamment ordonnées. Paraît un gandin qui retient l'attention par ses attitudes ingénieuses et provocantes, et il n'est plus question des trois athlètes. Deux autres jeunes gens avisent une coquette et rient d'elle comme elle s'amuse d'eux. Cet argument, à vrai dire, ne signifie pas grand'chose ; peut-être y pourrait-on voir le symbole matérialisé du désœuvrement élégant. Et, malgré cela, ces ballerines en robes roses, cette biche en justaucorps qui lui donne l'air d'un androgyne, cette coquette qui danse avec un style de grande école (c'est Mlle Nijinska, la maîtresse de ballet), ces athlètes qui bondissent comme des chamois, tout cela est agréable à voir ; c'est à la fois vaporeux et réaliste ; et les dessins de Mlle Marie Laurencin traduisent bien cette impression. Combien Mlle Nemtchinova a montré de talent féminin, de souplesse et de vigueur mâles aussi, dans le rôle du gandin ! Louons aussi Mlles Tchernitchewa et Lopokowa dans leur pas de deux ; M. Voizikovsky et Zverew qui sont d'une légèreté très classique. M. André Messager dirigeait l'orchestre ; il a été salué à son entrée par une chaude ovation ; la façon ailée dont il a conduit le rondeau d'ouverture, l'amusant « ragtime » de son jeune confrère, M. Francis Poulenc, est d'un grand artiste.

***

Les Noces, la partition de M. Igor Stravinsky, dont nous avions eu la primeur l'an passé, terminait le spectacle. J'avouerai qu'elle m'a paru moins obscure ; j'y vois des qualités de mouvement, de rythme lancinant ; la partie intéressante de cette œuvre écrite pour deux pianos doubles, un violoncelle, un xylophone, des instruments à percussion, me semble résider dans l'intervention des chanteurs et des ensembles de chœurs. La chorégraphie cherche à reproduire le rituel du mariage chez les vieux paysans russes en quatre tableaux qui sont : la consécration de la fiancée, la consécration du fiancé, le départ de la jeune fille loin de ses parents, et le festin. La chorégraphie synthétique de Mlle Nijinska est curieuse : elle reproduit en mouvements géométriques, en poses plastiques, toute la cérémonie nuptiale. C'est à la fois d'une forme sauvage et d'une invention originale ; on ne peut pas rester indifférent devant cette forme d'art, mais on lui en peut préférer d'autres.

Louis Schneider.

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
29 MAI 1924

PETITS VOYAGES AUTOUR DU MONDE

Ballets Russes

L'étrange beauté d'une danse inachevable...
GOETHE.

M. Serge de Diaghilew est un animateur prestigieux. Depuis quinze ans, de par son labeur tenace et triomphal, nous allons de surprises en émerveillements. Il a élevé la chorégraphie à la dignité d'un art majeur. Paris doit à ce magicien des spectacles inoubliables : *Shéhérazade, les Sylphides, Cléopâtre*, les danses polovtsiennes du *Prince Igor, Giselle, Sadko, l'Oiseau de feu, le Spectre de la Rose, la Légende de Joseph, le Dieu bleu, Petrouchka, l'Après-Midi d'un Faune, le Coq d'Or, Jeux, le Sacre du Printemps, les Menines, Parade, les Femmes de bonne humeur* et d'autres splendeurs encore...

Il nous a révélé toute la musique moderne : l'école des Six après l'école des Cinq. De grands peintres, tels que Sert, Bakst, Picasso, Gontcharova et Marie Laurencin lui doivent d'avoir pu s'affirmer au théâtre. Enfin, il n'est danseur illustre ni ballerine renommée qui ne soit sorti de l'école où M. de Diaghilew s'acharne à créer des étoiles.

C'est en 1909 que parut pour la première fois, au Châtelet, la troupe du Théâtre Impérial Marie de Saint-Pétersbourg. La *prima ballerina* d'alors n'était autre qu'Anna Pavlova. Le premier danseur avait nom Waslaw Nijinski et l'on pouvait dire de cet être immatériel, comme jadis de Vestris : « Lorsqu'il exécute une pirouette, on ne sait jamais quand il se donnera la peine de

PARIS MAIN
36, Rue du Sentier
28 MAI 1924

PARIS DRAMATIC GOSSIP.

DIAGHILEV'S RUSSIAN BALLET.

By The Dramatic Critic.

M. Serge de Diaghilev's Russian Ballet Company—now become the Ballets Russes de Monte Carlo, having presumably acquired naturalisation in the Principality of Monaco—made its reappearance in Paris on Monday. It is scarcely necessary to add that the Théâtre des Champs-Elysées was filled to its utmost capacity. All Paris, reinforced by a notable contingent of London and New York wealth, was present.

The novelties of the evening were: "Les Tentations de la Bergère, ou l'Amour Vainqueur," and "Les Biches," the former a souvenir of the past, the latter a presage of the future; the former all dimpering conventionality, the latter all vehemence.

The wooing of Phyllis, as one might call the ballet, is a pastoral idyll of the 18th century Versailles-Trianon fashion, planned by Mme. Nijinska, with music by Montéclair, a forgotten French composer; the music has been transcribed and orchestrated by M. Henri Casadesus, who has retained all its old-world grace and infused into it some virility.

The Shepherdess (Mme. Vera Nemtchinova), loves The Shepherd (M. Woizikovsky); but the course of their true love is troubled by the too pressing attentions of The Marquis (M. Thadée Slovinsky). Just when there seems no hope for Phyllis, The King (M. Anatole Wilzak) intervenes to save her from the too enterprising nobleman and restore her to the arms of her faithful and tearful Corydon. The music is still pleasing; the march sprightly measures to which the peasants trip on the scene, the dance, a Siciliano, of The Shepherd and The Shepherdess, and, in particular, the stately minuet of The King, were heartily applauded.

With "Les Biches" we are in a less ceremonious world. The subject, if there is one, would seem to be a contest between Venus and Olympic Games competitors, with Venus leading from start to finish. M. Francis Poulenc's music is as modern as could be desired; and for those who like that kind of thing, why, as Lincoln said, "that's the kind of thing they like." It is dissonant, but with moderation; there are brief passages that might easily be mistaken for melody, a melody that has not quite the courage of its convictions; an Adagietto, danced by Mme. Nemtchovina, has even sensuous beauty; another agreeable number is an Andantino, but athletes in the music-halls hoist their dancing partner on their shoulders with more ease than M. Wilzak displayed; and a "rag mazurka," danced by Mme. Nijinska and MM. Woizikovsky and Zverev, is a fine bit of tonal caricature. Mme. Nijinska the writer of the story was loudly applauded, and the young composer, M. Poulenc, also had to come on the stage to bow his acknowledgments. M. André Messager conducted the work.

The programme closed with M. Igor Stravinsky's "Noces," conducted by the composer. It has been heard before in Paris.

PETIT PARISIEN
18, Rue d'Enghien
28 MAI 1924

THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Les ballets russes

Voici enfin revenue, dans un cadre digne d'elle et qu'elle ne devrait plus quitter, l'admirable troupe chorégraphique de M. de Diaghilew. Sa rentrée sur la scène de M. Hébertot avait attiré la plus belle chambrée qu'on puisse imaginer. Et la soirée eût été triomphale de toute façon si les musiques que nous y avons entendues avaient eu de quoi nous plaire autant que la mise en scène et que les danses de ces ballets.

Malheureusement, la partition de M. Poulenc, écrite pour *Biches*, dénote un auteur encore bien jeune et comme inspiration et comme métier. On nous avait donné ce compositeur comme l'un des plus avancés de « l'école de la fausse note ». Or, son œuvrette, remplie de rondes populaires, dont il ne sut tirer aucun parti, est extrêmement mélodique et souvent vulgaire au delà de tout, avec une pauvreté harmonique et orchestrale qui déconcerte au point de nous faire regretter les dissonances si chères à certains de ses collègues et dont il tente parfois de se ressouvenir, bien inutilement d'ailleurs. Mais quelle jolie chorégraphie Mme Nijinska a composée pour ce ballet, où Mme Nemtchinow s'est particulièrement fait remarquer.

Les *Tentations de la bergère*, de Montéclair, n'offrent guère d'autre attrait musical que celui qui résulte de l'instrumentation de M. H. Casadessus, écrite d'une plume alerte et légère, et à laquelle l'habileté ne fait pas défaut. Les *Noces*, de Strawinsky sont connues. Je me bornerai donc à célébrer la valeur de Mme Nemtchinow et celle des autres artistes de M. de Diaghilew. — *Fernand Le Borne.*

LIBERTÉ
111, Rue Réaumur
1 JANV 1924

Adresse :
Date :
Signature :
Exposition :

La première semaine des festivals français à Monte-Carlo vient de se terminer dimanche par un succès triomphal. Le ballet de M. Francis Poulenc, *les Biches*, est une œuvre étincelante de jeunesse et de joie ; Mme Nijinska a trouvé les mouvements de la grâce la plus pittoresque pour en traduire sur la scène l'allégresse changeante ; Mmes Nemtchinova, Tchernicheva, Sokolova et MM. Wilzak, Woizikovsky, Zverew et Mme Nijinska elle-même, dans un rôle plein de caractère, ont été tour à tour acclamés puis rappelés à maintes reprises et enfin réunis à l'auteur pour les ovations d'un public transporté d'enthousiasme, et heureux d'avoir eu, grâce aux Festivals français, la première révélation d'une œuvre qui se classe parmi les plus remarquables de la musique française contemporaine.

INTRANSIGEANT
18, rue Caumartin (IXe)
2 JUIN 1924

Les avions laissent tomber de leur sillage, sur New-York, des rideaux de fumée. On dirait d'immenses icebergs de dentelle, qui descendent. Quand ils atteignent l'eau, ils la marquent d'une ligne de neige.

◆ Une jolie chose : des exercices féminins dans un collège d'Angleterre. En combinaison noire, avec des manches blanches, les élèves dessinent de grands carrés sombres, qui tout à coup s'éclairent du blanc des manches dressées, on des étoiles immenses qui se mettent à tourner. On dirait un immense ballet de Nijinska.

◆ Qu'ai-je vu encore cette semaine ? Des canots automobiles, des fêtes d'écoliers, des articles de dames, etc... Et puis j'ai vu la Creuse à Argenton.

C'est une rivière, encaissée, rocheuse, furieuse, et qui, enfin, resserrée, se repose. C'est la maturité ; le moment où on va mourir. Les rivières sont comme les hommes. — Iv.

Académie des Sciences

Horace Blanchon.

de signaux sérieux

LA DANSE

SPECTACLES DE DANSES

« Soirées de Paris » à la Cigale (120, bd Rochechouart). Concerts de Beaumont, jusqu'à organisées par le Comité d'initiative des danses chorégraphique sur des thèmes musicaux de Darius Milhaud, Ibert, Strauss, Echaraques réglés par Lole Fuller. Chorégraphie sine.

Bullets russes de Serge Diaghilew, au Th. des Champs-Elysées (120, av. Montaigne), lun. 26 à 9 h. : Le Train bleu ; décors et costumes de Picasso ; Le Train bleu ; décors et costumes de Gontcharova ; Le Train bleu ; décors et costumes de Laurencin ; Le Train bleu ; décors et costumes de Jean Cocteau. Les Biches, Chorégraphie de Lis. Nijinska, décors et costumes de Gontcharova ; Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur, Mus. de Montéclair, Tentations de la Nijinska, décors et costumes de Juan Gris ; Le Sacre du Printemps, Les Noces, régie de Cimarosa, Chorégraphie de Nijinska, Sacre du Printemps, Les Noces, d'Igor Stravinsky ; Parade, ballet de Jean Cocteau, mus. de Erik Satie, chorégraphie de Léonida Massine, rideau et costumes de Picasso.

B. Ishii et Mlle K. Ishii, danseurs japonais, à la Comédie-Française, vend. 30 à 3 h. 1/2 : Mélodie espagnole (R. Strauss), M. B. Ishii ; Rêverie Ishii ; Le Prisonnier (R. Strauss), M. B. Ishii ; Rêverie Mlle K. Ishii ; La joie, petit poème (Scriabine), M. B. Ishii et les ténèbres (K. Yamada), Mlle K. Ishii et M. B. Ishii ; Mlle K. Ishii ; La joie, petit poème (Scriabine), M. B. Ishii ; Nocturne (R. Liszt), M. B. Ishii ; Le Rêve (K. Yamada), Mlle K. Ishii ; Le Rêve (K. Yamada) ; Mlle K. Ishii et M. B. Ishii ; Fin du printemps (K. Takagi), M. B. Ishii, Mélancolie Mlle K. Ishii et M. B. Ishii.

12

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
28 MAI 1924

PETITS VOYAGES AUTOUR DU MONDE

Ballets Russes

L'étrange beauté d'une danse inachevable...
GŒTHE.

M. Serge de Diaghilew est un animateur prestigieux. Depuis quinze ans, de par son labeur tenace et triomphal, nous allons de surprises en émerveillements. Il a élevé la chorégraphie à la dignité d'un art majeur.

Paris doit à ce magicien des spectacles inoubliables : *Shéhérazade, les Sylphides, Cléopâtre*, les danses polovtsiennes du *Prince Igor, Giselle, Sadko, l'Oiseau de feu, le Spectre de la Rose, la Légende de Joseph, le Dieu bleu, Petrouchka, l'Après-Midi d'un Faune, le Coq d'Or, Jeux, le Sacre du Printemps, les Meniñas, Parade, les Femmes de bonne humeur* et d'autres splendeurs encore...

Il nous a révélé toute la musique moderne : l'école des Six après l'école des Cinq. De grands peintres, tels que Sert, Bakst, Picasso, Goutcharova et Marie Laurencin lui doivent d'avoir pu s'affirmer au théâtre. Enfin, il n'est danseur illustre ni ballerine renommée qui ne soit sorti de l'école où M. de Diaghilew s'acharne à créer des étoiles.

C'est en 1909 que parut pour la première fois, au Châtelet, la troupe du Théâtre Impérial Marie de Saint-Pétersbourg. La *prima ballerina* d'alors n'était autre qu'Anna Pavlova. Le premier danseur avait nom Waslaw Nijinski et l'on pouvait dire de cet être immatériel, comme jadis de Vestris : « Lorsqu'il exécute une pirouette, on ne sait jamais quand il se donnera la peine de redescendre sur la terre. »

Ida Rubinstein, Tamar Karsavina, Maria Kousnezoff, Fokine, Bolm, Lopokova, Massine et Idzikowsky sont tous passés par la troupe Diaghilew. Ces dissidents font place aujourd'hui à de nouvelles étoiles : Vera Nemchinova, Léon Woïzikovsky et Antoine Doline.

La maîtresse de ballet de l'incomparable compagnie est, à présent, la Nijinska, sœur et disciple de l'impondérable créateur du *Spectre de la Rose*. Car celui-ci, hélas, n'animera plus jamais la scène de ses bonds aériens : il a perdu la raison. L'an dernier, sa famille l'amena à une représentation des Ballets Russes. Le dément ne reconnut pas ce théâtre des Champs-Elysées, où jadis rayonna sa gloire et ne comprit pas à quel spectacle il assistait.

Avant-hier, une foule étincelante assistait à la première représentation donnée, cette année, par la compagnie de Serge de Diaghilew. La salle couleur fuchsia, que surplombent les fresques de Maurice Denis, abritait ce soir-là : S. A. S. le prince de Monaco; LL. AA. SS. la princesse héréditaire et le prince Pierre de Monaco; S. A. I. la grande-duchesse Marie Pavlovna; S. Exc. Fakhry pacha et S. A. R. la princesse Fowkié; S. Exc. le ministre de Norvège et la baronne de Wedel-Jarlsberg; le duc et la duchesse de Camastra; la princesse Léon Radziwill; le duc et la duchesse de Guiche; la princesse Lucien Murat; le comte et la comtesse Gabriel de La Rochefoucauld; la comtesse de Durfort; le marquis et la marquise de Polignac; la princesse R. de Faucigny-Lucinge; la comtesse Adhéaume de Chevigné; le baron et la baronne Robert de Rothschild; la comtesse Armand de Gontaut-Biron; le comte et la comtesse Jean de Polignac; Mme Henri de Régnier; le marquis de Castellane; le comte et la comtesse Gaston de La Rochefoucauld; le marquis de Lubersac; M. et Mme Van Heukelom; Mme Santo-Suarez; M. Jacques-Emile Blanche; la comtesse Marguerite de Mun; M. Luzarche d'Azay; le comte et la comtesse Rehbinder; la comtesse Jeanne de Salverte; Mlle Vesnitch; M. de Lacretelle; M. Jean Cocteau; M. Aristide Blank; M. Gabriel Astruc; M. Henry Lapauze; M. Georges Rodier, etc...

Cette élégante assistance prit part, tout d'abord, aux *Tentations de la Bergère*. Alors que dans l'acte exquis de M. André Rivoire, *Il était une bergère...* on voit un jeune pâtre hésiter entre l'amour de sa promise villageoise et celui d'une princesse féerique, le ballet de Monteclair expose un conflit opposé : la bergère aux tentations balance entre un grand seigneur et son berger. Tout cela dans un décor Régence de M. Juan Gris.

Les personnages des *Biches* sont douze jeunes filles coiffées de plumes, trois athlètes, une dame jaune, un page svelte et un canapé bleu. Ceux-ci prennent, dans la chambre claire, décorée par Marie Laurencin, des ébats fort gracieux.

Pour achever en beauté un délicieux spectacle, M. de Diaghilew nous a fait revoir les *Noces* de Stravinsky. Dans cette partition conjugale, le compositeur de *Pulcinella*, rompant avec les traditions symphoniques, n'a pas craint d'introduire à l'orchestre quatre pianos.

Le ballet noir et blanc se déroule d'après un sage tracé mélodique, diapré quelquefois de dissonances brutales. Toute la tristesse du mariage est dans cette musique grave, aux sonorités insolites. Et l'on ne saurait contempler sans un étrange émoi la pyramide de visages, sur laquelle finit le tableau intitulé *Consécration de la Fiancée*, au moment où la jeune fille aux longues nattes va s'acheminer vers son destin...

Sélysette.

DAILY MAIL
36, Rue du Sentier
28 MAI 1924

PARIS DRAMATIC GOSSIP.

DIAGHILEV'S RUSSIAN BALLET.

By The Dramatic Critic.

M. Serge de Diaghilev's Russian Ballet Company—now become the Ballets Russes de Monte Carlo, having presumably acquired naturalisation in the Principality of Monaco—made its reappearance in Paris on Monday. It is scarcely necessary to add that the Théâtre des Champs-Elysées was filled to its utmost capacity. All Paris, reinforced by a notable contingent of London and New York wealth, was present.

The novelties of the evening were: "Les Tentations de la Bergère, ou l'Amour Vainqueur," and "Les Biches," the former a souvenir of the past, the latter a presage of the future; the former all simpering conventionality, the latter all vehemence.

The wooing of Phyllis, as one might call the ballet, is a pastoral idyll of the 18th century Versailles-Trianon fashion, planned by Mme. Nijinska, with music by Montéclair, a forgotten French composer; the music has been transcribed and orchestrated by M. Henri Casadesus, who has retained all its old-world grace and infused into it some virility.

The Shepherdess (Mme. Vera Nemtchinova), loves The Shepherd (M. Woizikovsky); but the course of their true love is troubled by the too pressing attentions of The Marquis (M. Thadée Slovinsky). Just when there seems no hope for Phyllis, The King (M. Anatole Wilzak) intervenes to save her from the too enterprising nobleman and restore her to the arms of her faithful and tearful Corydon. The music is still pleasing; the arch sprightly measures to which the peasants trip on the scene, the dance, a Siciliano, of The Shepherd and The Shepherdess, and, in particular, the stately minuet of The King, were heartily applauded.

With "Les Biches" we are in a less ceremonious world. The subject, if there is one, would seem to be a contest between Venus and Olympic Games competitors, with Venus leading from start to finish. M. Francis Poulenc's music is as modern as could be desired; and for those who like that kind of thing, why, as Lincoln said, "that's the kind of thing they like." It is dissonant, but with moderation; there are brief passages that might easily be mistaken for melody, a melody that has not quite the courage of its convictions: an Adagietto, danced by Mme. Nemtchovina, has even sensuous beauty; another agreeable number is an Andantino, but athletes in the music-halls hoist their dancing partner on their shoulders with more ease than M. Wilzak displayed; and a "rag mazurka," danced by Mme. Nijinska and MM. Woizikovsky and Zvered, is a fine bit of tonal caricature. Mme. Nijinska the writer of the story was loudly applauded, and the young composer, M. Poulenc, also had to come on the stage to bow his acknowledgments. M. André Messager conducted the work.

The programme closed with M. Igor Stravinsky's "Noces," conducted by the composer. It has been heard before in Paris.

INTRANSIGEANT
1?, r. du Croissant (2e)
2 JUIN 1924

Des avions laissent tomber de leur sillage, sur New-York, des rideaux de fumée. On dirait d'immenses icebergs de dentelle, qui descendent. Quand ils atteignent l'eau, ils la marquent d'une ligne de neige.

◆ Une jolie chose : des exercices féminins dans un collège d'Angleterre. En combinaison noire, avec des manches blanches, les élèves dessinent de grands carrés sombres, qui tout à coup s'éclairent du blanc des manches dressées, où des étoiles immenses qui se mettent à tourner. On dirait un immense ballet de Nijinska.

◆ Qu'ai-je vu encore cette semaine ? Des canots automobiles, des fêtes d'écoliers, des articles de dames, etc... Et puis j'ai vu la Creuse à Argenton.

C'est une rivière, encaissée, rocheuse, furieuse, et qui, enfin, resserrée, se repose. C'est la maturité ; le moment où on va mourir. Les rivières sont comme les hommes. — Iv.

PETIT PARISIEN
18, rue d'Enghien
28 MAI 1924

THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES. — Les ballets russes

Voici enfin revenue, dans un cadre digne d'elle et qu'elle ne devrait plus quitter, l'admirable troupe chorégraphique de M. de Diaghilew. Sa rentrée sur la scène de M. Hébertot avait attiré la plus belle chambrée qu'on puisse imaginer. Et la soirée eût été triomphale de toute façon si les musiques que nous y avons entendues avaient eu de quoi nous plaire autant que la mise en scène et que les danses de ces ballets.

Malheureusement, la partition de M. Poulenc, écrite pour *Biches*, dénote un auteur encore bien jeune et comme inspiration et comme métier. On nous avait donné ce compositeur comme l'un des plus avancés de « l'école de la fausse note ». Or, son œuvrette, remplie de rondes populaires, dont il ne sut tirer aucun parti, est extrêmement mélodique et souvent vulgaire au delà de tout, avec une pauvreté harmonique et orchestrale qui déconcerte au point de nous faire regretter les dissonances si chères à certains de ses collègues et dont il tente parfois de se ressouvenir, bien inutilement d'ailleurs. Mais quelle jolie chorégraphie Mme Nijinska a composée pour ce ballet, où Mme Nemtchinow s'est particulièrement fait remarquer.

Les *Tentations de la bergère*, de Mon-

...bien un caniche d'un pékinois et je vous ...
...chiens. A dix pas, je reconnaissais très ...

L'AVENIR
ENTREPRIS...
ASSUJETTIE AU CO...
FONDÉE
GARANTIT U...
MARIAGE & A LA NAIS...
QU'EN UNE ...
OU PENDANT 5 OU 1...
POUR
S'ADRESSER AU S...

SEMAINE DE PARIS
72, Boulevard de Sébastopol
30 MAI 1924

LA DANSE

SPECTACLES DE DANSES

« Soirées de Paris » à la Cigale (120, bd Rochechouart, Nord 07-60), organisées par le Comte Etienne de Beaumont, jusqu'au 23, spectacle chorégraphique sur des thèmes musicaux de Darius Milhaud, Johann Strauss. Eclairages réglés par Loïe Fuller. Chorégraphie de Léonide Massine.

Bullets russes de Serge Diaghilew, au Th. des Champs-Elysées (13, av. Montaigne), lun. 26 à 9 h.: Une éducation manquée (Emmanuel Chabrier), décors et costumes de Juan Gris; Le Train Bleu (Scénario de Jean Cocteau, Mus. de Darius Milhaud; Les Biches, Mus. de Poulenc. Chorégraphie de La Nijinska, décors et costumes de Georges Braque; Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur, Mus. de Monteclair, chorégraphie de la Nijinska, décors et costumes de Juan Gris; Cimarosiana, mus. de Cimarosa, Petrouchka, Sacre du Printemps, Les Noces, Pulcinella, d'Igor Stravinsky; Parade, ballet de Jean Cocteau, mus. d'Erick Satie, chorégraphie de Léonida Massine, rideau et costumes de Picasso.

B. Ishii et Mlle K. Ishii, danseurs japonais, à la Comédie des Champs-Elysées, vend. 30 à 3 h. 1/2: Mélodie espagnole (R. Taki), Mlle K. Ishii: Le Prisonnier (R. Strauss), M. B. Ishii: Rêverie (K. Yamada), Mlle K. Ishii; La joie, petit poème (Scriabine), M. B. Ishii: La lumière et les ténèbres (K. Yamada), Mlle K. Ishii et M. B. Ishii; La Procession nocturne (R. Liszt), M. B. Ishii; L'Ombre (K. Yamada), Mlle K. Ishii: La Fin du printemps (K. Takagi), M. B. Ishii, Mélancolie (E. Grieg), Mlle K. Ishii et M. B. Ishii.

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
29 MAI 1924

PETITS VOYAGES AUTOUR DU MONDE

Ballets Russes

L'étrange beauté d'une danse inachevable...
GŒTHE.

M. Serge de Diaghilew est un animateur prestigieux. Depuis quinze ans, de par son labeur tenace et triomphal, nous allons de surprises en émerveillements. Il a élevé la chorégraphie à la dignité d'un art majeur. Paris doit à ce magicien des spectacles inoubliables : *Shéhérazade, les Sylphides, Cléopâtre*, les danses polovtsiennes du *Prince Igor, Giselle, Sadko, l'Oiseau de feu, le Spectre de la Rose, la Légende de Joseph, le Dieu bleu, Petrouchka, l'Après-Midi d'un Faune, le Coq d'Or, Jeux, le Sacre du Printemps, les Meniñas, Parade, les Femmes de bonne humeur* et d'autres splendeurs encore...

Il nous a révélé toute la musique moderne : l'école des Six après l'école des Cinq. De grands peintres, tels que Sert, Bakst, Picasso, Gontcharova et Marie Laurencin lui doivent d'avoir pu s'affirmer au théâtre. Enfin, il n'est danseur illustre ni ballerine renommée qui ne soit sorti de l'école où M. de Diaghilew s'acharne à créer des étoiles.

C'est en 1909 que parut pour la première fois, au Châtelet, la troupe du Théâtre Impérial Marie de Saint-Pétersbourg. La *prima ballerina* d'alors n'était autre qu'Anna Pavlova. Le premier danseur avait nom Waslaw Nijinski et l'on pouvait dire de cet être immatériel, comme jadis de Vestris : « Lorsqu'il exécute une pirouette, on ne sait jamais quand il se donnera la peine de red...

de signalés services

... de boire un peu de lait d'une de ces chèvres que promène un berger dans les rues de la ville, aux sons d'une flûte de pan. Le conseil d'hygiène de la Seine a pris à ce propos des mesures utiles. Quant au public, il doit savoir qu'il y a là danger de contagion et qu'il suffit, pour y parer, de faire bouillir le lait de chèvre pendant quelques minutes.

Du professeur Pierre Dalbet, deux belles observations d'inflammation atténuée du pancréas.

Du professeur Marinesco, de Bucarest, une étude anatomo-clinique concernant les rapports du myodème avec l'immunité.

Du professeur Sacquépée (du Val-de-Grâce), une brève mais très substantielle étude sur la ration alimentaire du soldat en campagne, ration qui manque seulement un peu de vitamines.

Enfin le docteur R. Debré, jeune et brillant candidat à la section d'hygiène, a préconisé pour de fortes raisons, la création de centres hospitaliers de prophylaxie contre la rougeole et la coqueluche. On y recueillera le sérum du sang des convalescents. On l'injectera aux enfants menacés par le mal, selon la méthode de Nicolle et Conseil ; ils seront préservés ou n'auront que très faiblement un mal trop souvent mortel, par ses complications, chez les jeunes enfants.

Horace Bianchon.

Académie des Science[s]

DAILY MAIL
36, Rue du Sentier
28 MAI 1924

PARIS DRAMATIC GOSSIP.

DIAGHILEV'S RUSSIAN BALLET.

By The Dramatic Critic.

M. Serge de Diaghilev's Russian Ballet Company—now become the Ballets Russes de Monte Carlo, having presumably acquired naturalisation in the Principality of Monaco—made its reappearance in Paris on Monday. It is scarcely necessary to add that the Théâtre des Champs-Elysées was filled to its utmost capacity. All Paris, reinforced by a notable contingent of London and New York wealth, was present.

The novelties of the evening were: "Les Tentations de la Bergère, ou l'Amour Vainqueur," and "Les Biches," the former a souvenir of the past, the latter a presage of the future; the former all simpering conventionality, the latter all vehemence.

The wooing of Phyllis, as one might call the ballet, is a pastoral idyll of the 18th century Versailles-Trianon fashion, planned by Mme. Nijinska, with music by Montéclair, a forgotten French composer; the music has been transcribed and orchestrated by M. Henri Casadesus, who has retained all its old-world grace and infused into it some virility.

The Shepherdess (Mme. Vera Nemtchinova), loves The Shepherd (M. Woizikovsky); but the course of their true love is troubled by the too pressing attentions of The Marquis (M. Thadée Slovinsky). Just when there seems no hope for Phyllis, The King (M. Anatole Wilzak) intervenes to save her from the too enterprising nobleman and restore her to the arms of her faithful and tearful Corydon. The music is still pleasing; the arch sprightly measures to which the peasants trip on the scene, the dance, a Siciliano, of The Shepherd and The Shepherdess, and, in particular, the stately minuet of The King, were heartily applauded.

With "Les Biches" we are in a less ceremonious world. The subject, if there is one, would seem to be a contest between Venus and Olympic Games competitors, with Venus leading from start to finish. M. Francis Poulenc's music is as modern as could be desired; and for those who like that kind of thing, why, as Lincoln said, "that's the kind of thing they like." It is dissonant, but with moderation; there are brief passages that might easily be mistaken for melody, a melody that has not quite the courage of its convictions: an Adagietto, danced by Mme. Nemtchovina, has even sensuous beauty; another agreeable number is an Andantino, but athletes in the music-halls hoist their dancing partner on their shoulders with more ease than M. Wilzak displayed; and a "rag mazurka," danced by Mme. Nijinska and MM. Woizikovsky and Zvered, is a fine bit of tonal caricature. Mme. Nijinska the writer of the story was loudly applauded, and the young composer, M. Poulenc, also had to come on the stage to bow his acknowledgments. M. André Messager conducted the work.

The programme closed with M. Igor Stravinsky's "Noces," conducted by the composer. It has been heard before in Paris.

INTRANSIGEANT
11 du Croissant (2e)
2 JUIN 1924

... des avions laissent tomber de leur sillage, sur New-York, des rideaux de fumée. On dirait d'immenses icebergs de dentelle, qui descendent. Quand ils atteignent l'eau, ils la marquent d'une ligne de neige.

◆ Une jolie chose : des exercices féminins dans un collège d'Angleterre. En combinaison noire, avec des manches blanches, les élèves dessinent de grands carrés sombres, qui tout à coup s'éclairent du blanc des manches dressées, où des étoiles immenses qui se mettent à tourner. On dirait un immense ballet de Nijinska.

◆ Qu'ai-je vu encore cette semaine ? Des canots automobiles, des fêtes d'écoliers, des articles de dames, etc... Et puis j'ai vu la Creuse à Argenton.

C'est une rivière, encaissée, rocheuse, furieuse, et qui, enfin, ressorrée, se repose. C'est la maturité ; le moment où on va mourir. Les rivières sont comme les hommes. – Iv.

PETIT PARISIEN
18, Rue d'Enghien
28 MAI 1924

THÉÂTRE DES CHAMPS-ELYSÉES. — Les ballets russes

Voici enfin revenue, dans un cadre digne d'elle et qu'elle ne devrait plus quitter, l'admirable troupe chorégraphique de M. de Diaghilew. Sa rentrée sur la scène de M. Hébertot avait attiré la plus belle chambrée qu'on puisse imaginer. Et la soirée eût été triomphale de toute façon si les musiques que nous y avons entendues avaient eu de quoi nous plaire autant que la mise en scène et que les danses de ces ballets.

Malheureusement, la partition de M. Poulenc, écrite pour *Biches*, dénote un auteur encore bien jeune et comme inspiration et comme métier. On nous avait donné ce compositeur comme l'un des plus avancés de « l'école de la fausse note ». Or, son œuvrette, remplie de rondes populaires, dont il ne sut tirer aucun parti, est extrêmement mélodique et souvent vulgaire au delà de tout, avec une pauvreté harmonique et orchestrale qui déconcerte au point de nous faire regretter les dissonances si chères à certains de ses collègues et dont il tente parfois de se ressouvenir, bien inutilement d'ailleurs. Mais quelle jolie chorégraphie Mme Nijinska a composée pour ce ballet, où M. Woizikovsky s'est particulièrement fait remarquer.

Les *Tentations de la bergère*, de Mon-

... chiens. A dix pas, je reconnaissais très bien un caniche d'un pékinois et je vous ...

L'AVENIR
ENTREPRISE ASSUJETTIE AU CO...
FONDÉE
GARANTIT U...
MARIAGE & A LA NAIS...
QU'EN UNE ...
OU PENDANT 5 OU 1...
POUR
S'ADRESSER AU S...

SEMAINE DE PARIS
74, Boulevard de Sébastopol
30 MAI 1924

LA DANSE

SPECTACLES DE DANSES

« **Soirées de Paris** » **à la Cigale** (120, bd Rochechouart, Nord 07-60), organisées par le Comte Etienne de Beaumont, jusqu'au 23, spectacle chorégraphique sur des thèmes musicaux de Darius Milhaud, Johann Strauss. Eclairages réglés par Loïe Fuller. Chorégraphie de Léonide Massine.

Ballets russes de Serge Diaghilew, au Th. des Champs-Elysées (13, av. Montaigne), lun. 26 à 9 h. : Une éducation manquée (Emmanuel Chabrier), décors et costumes de Juan Gris; Le Train Bleu (Scénario de Jean Cocteau, Mus. de Darius Milhaud; Les Biches, Mus. de Poulenc. Chorégraphie de La Nijinska, décors et costumes de Georges Braque; Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur, Mus. de Monteclair, chorégraphie de la Nijinska, décors et costumes de Juan Gris; Cimarosiana, mus. de Cimarosa, Pétrouchka, Sacre du Printemps, Les Noces, Pulcinella, d'Igor Stravinsky; Parade, ballet de Jean Cocteau, mus. d'Erick Satie, chorégraphie de Léonide Massine, rideau et costumes de Picasso.

B. Ishii et Mlle K. Ishii, danseurs japonais, à la Comédie des Champs-Elysées, vend. 30 à 3 h. 1/2: Mélodie espagnole (R. Taki), Mlle K. Ishii: Le Prisonnier (R. Strauss), M. B. Ishii: Rêverie (K. Yamada), Mlle K. Ishii; La joie, petit poème (Scriabine), M. B. Ishii; La lumière et les ténèbres (K. Yamada), Mlle K. Ishii et M. B. Ishii; La Procession nocturne (R. Liszt), M. B. Ishii; L'Ombre (K. Yamada), Mlle K. Ishii: La Fin du printemps (K. Takagi), M. B. Ishii, Mélancolie (E. Grieg), Mlle K. Ishii et M. B. Ishii.

124

COMŒDIA
27, Bd POISSONNIÈRE, 27 - PARIS
30 MAI 1924

Le Gala de la Croix-Rouge
aux
Nouveaux Magasins du Printemps

Rallier une véritable élite autour du drapeau de la Croix-Rouge, telle fut la première tâche des organisateurs de cette mémorable soirée. Mais pour faire honneur au dévouement de tant de grands artistes, il fallait créer une ambiance digne d'eux et transformer l'un des halls du nouvel immeuble du « Printemps » en salle de spectacle éphémère. C'est le bon peintre Juan Gris qui résolut ce problème; il donna un exemple convaincant de l'application décorative de l'expérience cubiste. L'immense panneau, délimitant le fond de la scène, ainsi que la large frise habillant la coupole de la nef grandiose, étaient répartis pas plans et zones colorés d'un noir intense, d'un gris neutre, d'un bleu apaisé, ton dominant. Bleus aussi les revêtements des galeries transformées en rangs de loges et garnies de caisses de ces hortensias bleus que chanta Robert de Montesquiou. Sous la coupole, d'où les fanaux dardent une lumière blanche, scintillent les ors des ferronneries. Une estrade en demi-lune sert de proscenium; un double escalier s'y élève, abrupt; sur le palier de celui-ci, par deux portes, débouchent et se retirent les artistes. Aussi la visibilité est-elle parfaite dans cette salle qui rappelle un théâtre antique étiré en hauteur. Il est vrai que le décor, harmonieux mais sévère, fait aussi bien naître l'idée d'une cérémonie liturgique, *Te Deum*, voire *Requiem*, que d'un divertissement lyrique.

Un à-propos de M. Zamacoïs « à la manière de » Alfred de Musset, dit par Mme Huguette Duflos et M. Roger Gaillard, servit de prologue au concert, où se succédèrent, pour notre émerveillement, Miles Lubin, Kousnetzoff, Ninon Vallin, MM. Franz et Muratore, admirablement secon-

Mlle Vera Tréfilova

dés par M. Henry Busser, tenant le pupitre. Ce florilège de l'art vocal contemporain fit place à une sélection chorégraphique présentée, en spectacle exceptionnel, par le ballet de M. Serge de Diaghileff. Cette suite de danses était entièrement tirée de trois ballets de Tchaïkovsky, *La Belle au Bois Dormant*, *Casse-Noisette* et *Le Lac des Cygnes*. Il faut, avant tout, rendre hommage à la bonne volonté et au talent des danseuses et des danseurs qui évoluèrent, à vingt et à trente, sur un proscenium sans profondeur, sans dégagements et d'une disposition inusitée, tout en tenant tête à un chef d'orchestre visiblement désorienté, M. Flament : véritable gageure! Néanmoins, Mme Véra Tréfilova fit-elle admirer des prouesses de grande virtuose, surtout dans les mouvements giratoires, tels que ses fameux fouettés en tournant ou encore les triples tours sur le cou de pied, les bras relevés en couronne, dont la giration est déclanchée par une légère impulsion donnée du bout des doigts par le danseur. Ce danseur, M. Vilzac, fit preuve, dans ses variations, d'un très beau style. Et il soutint parfaitement, dans son adage de la *Belle*, Mlle Nemtchinova qui semble parfois, une certaine ressemblance physique aidant, être à Tréfilova ce qu'un diamant brut, aux facettes à peine dégrossies et sommairement taillées, est au Régent. Mais je ne vois, dans son entourage, aucun bon tailleur de pierres!

Le pas de trois chinois du *Casse-Noisette*, ainsi que la danse burlesque des trois Ivans, réglée par Mlle Nijinska, réussirent comme d'habitude; il n'en fut pas de même pour le fandango, attribué comme le reste du programme au grand chorégraphe Marius Petitpa : allégation tantôt partiellement, tantôt entièrement erronnée. *Le Lac des Cygnes*, de Petitpa, est une œuvre maîtresse, savamment construite et minutieusement équilibrée. Espérons que l'on nous en donnera un jour la vision intégrale et non adultérée. Mais remercions les Ballets Russes de cet aperçu du chef-d'œuvre, offert de si grand cœur à la plus belle des œuvres charitables.

André Levinson.

LA SOIREE

Ce fut une soirée merveilleuse et dont on doit dire que le succès fut triomphal.

A minuit commençait dans le second hall le gala de la danse. Ce fut pour la foule des spectateurs qui sortaient de la représentation un émerveillement que de se trouver dans une nouvelle salle aussi vaste que la précédente, décorée de guirlandes de fleurs et d'étoffes brillantes, d'arceaux légers d'un goût exquis, ruisselante de lumières et dont le rez-de-chaussée abritait, dans des décors différents et originaux, les principaux établissements de danse de Paris, avec leurs orchestres endiablés et toutes leurs attractions.

Citer des noms serait impossible. L'appel des trois Croix-Rouges et de leur président, le général Pau, avait en effet réuni le Tout-Paris de l'élégance et de la charité. Les ministres de la Guerre et des Colonies, le maréchal Pétain, le général Gouraud, le préfet de la Seine et de nombreuses personnalités officielles avaient tenu à assister à cette fête splendide et unique en son genre.

Et cependant ce grand effort artistique mis au service de la charité doit encore se poursuivre, car, dans les nouveaux magasins du Printemps, où seront reconstitués, à cette occasion, les aspects les plus caractéristiques de nos provinces françaises, la Croix-Rouge organise, pour aujourd'hui vendredi et demain samedi, une vente-kermesse, dont le succès s'annonce comme devant égaler celui de son gala d'hier.

Le produit de ces trois journées ira intégralement aux œuvres si intéressantes du Foyer des infirmières et de la Section de la jeunesse qui se verront ainsi dotés de ressources importantes par le zèle et le dévouement toujours en éveil des dames patronnesses et des membres des Croix-Rouges françaises.

JOURNAL DE ROUEN
30 MAI 1924

THEATRES

THEATRES DE PARIS

Théâtre des Champs-Elysées

Les Ballets Russes

Devant une salle comble dont les auditrices étaient constellées de perles et de pierreries, M. de Diaghillew a ramené les Ballets Russes qui joueront pendant tout le mois de juin.

Le premier spectacle, donné lundi, comprenait la reprise des « Noces », de Strawinski, et deux créations: *Les Biches*, ballet en un acte, de Francis Poullenc, et *Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur*, ballet en un acte, de Monteclair (1666-1737), reconstitué par M. Henri Casadesus.

On attendait avec une impatience qui n'a pas été déçue la première des *Biches*, dont l'auteur, qui est l'un des Six (réduits d'ailleurs à 5 et peut-être même à 4) donne de grandes espérances.

L'affabulation du scénario est assez difficile à suivre, mais elle prête à une mise en scène pittoresque où évoluent des personnages ressemblant quelque peu à une troupe de cirque. La musique de M. Francis Poullenc, qui lui valut d'être appelé sur la scène et vivement applaudi, est ingénieuse et amusante. Sauf dans un passage, l'auteur n'y abuse pas de la polytonalité. Il use volontiers de motifs populaires dont il tire brillamment parti.

Cette représentation a révélé une danseuse extrêmement originale, Mlle Nemtchinova. Fine et nerveuse, dans un costume court et très ajusté, dressée sur ses pointes, Mlle Nemtchinova offre les attitudes et les évolutions les plus personnelles. Auprès d'elle, Mlle Nijinska, maîtresse de ballet, ne se contente pas de régler la chorégraphie, mais danse elle-même une sorte de mazurka où son collier joue un grand rôle.

La musique des *Biches* comprend des danses chantées, comme les *Noces* de Strawinski. Le groupe des chanteurs est dans l'orchestre; les voix sont d'ailleurs traitées à la manière des instruments et leurs sonorités mutuelles s'unissent avec art.

Les décors, le rideau et les costumes sont dus à l'imagination très riche de Mme Laurencin.

Le ballet de Monteclair est infiniment plus limpide: on y voit successivement paraître et danser les seigneurs et dames de la cour, vêtus de somptueux atours violets, des bergers et bergères en vert tendre, et enfin le Roi lui-même, dans toute la majesté d'un costume éblouissant et d'une coiffure monumentale. Il unit la bergère au berger, qu'elle a préféré au seigneur qui tous deux dansaient pour lui plaire.

La musique de Monteclair ne peut évidemment pas être comparée à celle de Rameau, de J.-S. Bach ou de Haendel, dont il est d'ailleurs l'aîné de 20 ans, mais elle possède une verve et une grâce bien françaises qui sont d'un grand charme.

L'orchestration de M. Casadesus, dans laquelle dominent les bois, comme il convient dans une sorte de pastorale, est pittoresque et coloriée. Les danses sont réglées par Mme Nizinska. Le rideau les décors et les costumes sont dus à Juan Gris.

Les *Noces* de Strawinski ont retrouvé le succès qui les accueillit à la création. L'action en est étrange et la musique parfois déconcertante, mais on ne peut résister à la puissance de cette imagination sauvage, robuste, passionnant par ses rythmes, ses sonorités et ses éclairs.

Les groupements formés par les danseurs et danseuses sont extrêmement curieux, allant des attitudes les plus bizarres jusqu'aux conceptions esthétiques les plus élevées.

Ces trois œuvres constituent pour les yeux un magnifique spectacle. Elles offrent aux musiciens les joies les plus diverses, car Monteclair Strawinski et Poullenc représentent des conceptions fort éloignées les unes des autres.

La première représentation des Ballets Russes a été un éclatant succès. Il en sera certainement de même avec les prochains spectacles *Une Education manquée*, de Chabrier, précédemment jouée au Vieux Colombier, sous la forme de l'Opéra-Comique; *Le Train bleu*, scène de J. Cocteau et musique de Darius Milhaud *Les Fâcheux*, ballet d'après Molière, musique de Georges Aurie; *Paradé*, ballet de Jean Cocteau musique d'Eric Satie; *Cinarosiana*, de Cinarosa les reprises de *Petrouchka*; le *Soir du Printemps*, *Pulcinella*, œuvres maîtresses de Strawinski, etc.

Mais ces jours-ci sont consacrés aux sensationnelles représentations de l'Opéra de Vienne: *Don Juan*, *Les Noces de Figaro* et l'*Enlèvement au Sérail*, de Mozart.

H. H.

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
30 MAI 1924

LES THÉATRES

THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : Ballets russes de Serge de Diaghilew : ***Les Tentations de la Bergère***, de M. Monteclair ; ***Les Biches***, de M. F. Poulenc ; ***Noces***, de M. Igor Strawinsky.

Le rideau que Picasso a composé cette année pour les Ballets russes et qu'il a dédié à Diaghilew est doublement symbolique. Apparaissant dans le cadre de la Grande Saison d'art des VIIIe Jeux olympiques, il synthétise en traits rudes et forts l'heureux essai tenté par le Comité olympique français d'associer les jeux du stade aux jeux de la scène; il résume aussi dans sa magistrale architecture et dans son puissant mouvement l'effort accompli depuis dix-sept ans par Diaghilew pour ranimer et rénover l'art de la danse et faire participer, plus qu'ils ne l'ont jamais fait, à son éclat et à son expression, les arts conjugués du peintre et du musicien. Enfin et surtout on y trouve la preuve que les conceptions les plus audacieuses, lorsqu'elles sont fondées sur le talent, se rattachent, par un lien tout d'abord invisible, aux créations des époques de haut style.

C'est le cas pour le rideau de Picasso, dont le prince Schervachidzé a merveilleusement rendu le ferme dessin et le vibrant coloris ; comme c'était le cas pour les constructions de Juan Gris aux fêtes de Versailles ; comme c'est le cas encore pour tant de créations produites par Diaghilew qui tout d'abord ont surpris le public, l'ont contraint dans ses habitudes, l'ont irrité, puis convaincu, puis entraîné par leur dynamisme, ainsi qu'on l'a vu pour le *Sacre du Printemps* et les *Noces*.

Cet animateur singulièrement doué et inventif qu'est Diaghilew a deviné, non pas seulement l'esprit de son temps, mais ce que sera cet esprit dans le moment où il le provoquera. C'est ainsi qu'aux vigoureuses évocations de la deuxième manière de Strawinsky, il a fait succéder le règne du plaisir pour le plaisir, de l'agrément, de la légèreté, prétendant séduire le regard et l'amuser, comme l'oreille, et non plus les plier à de violentes disciplines. Il a procédé ainsi à d'autres généralisations, dans un domaine où la finesse et l'acuité du dessin, la vivacité de l'accent, la subtilité du ton suffisent à provoquer de délicates émotions et à donner le plus agréable divertissement.

C'est pourquoi les puissantes figures de Picasso, leur course haletante, le ciel profondément bleu et les terrains vigoureux sur quoi elles se meuvent, qui semblent, au premier regard, s'accorder malaisément avec les *Tentations de la Bergère* et les *Biches*, s'accordent encore avec elles en raison de la combinaison synthétique composée par leurs gestes, leurs groupes, leurs lignes et leur coloris.

***

Serge Diaghilew a jeté cette année un regard vers le passé de la musique française à laquelle il donne d'ailleurs la première place dans son programme. Il a accueilli les *Tentations de la Bergère* que M. Henri Casadesus a exhumées d'antiques archives en faisant jouer sur sa fine dentelle mélodique — jusqu'à en enlever le moindre grain de poussière — les lumières scintillantes d'une instrumentation moderne. Diaghilew a fort bien fait d'accorder une somptueuse hospitalité à cette bergère, à son berger, à ces villageois, à ces baronnes, à ces comtes, à ces barons et au Roi lui-même. Monteclair les a fait danser sur des rythmes si plaisants et a mis tant de grâce à les peindre. J'ignore ce qu'était, dans son dossier poussiéreux, ce petit ballet ; si sa verve était plus vive et son tour plus nerveux, alors qu'il allait, selon la mode du temps, accompagné par quelques instruments. Mais il n'avait assurément pas plus de grâce et de fraîcheur. Sa mélodie est abondante et son rythme délicieux.

C'était un petit maître que ce Pignolet de Monteclair ; savant jusqu'à entrer en lutte de théoricien avec Rameau et qui méritait les honneurs que lui ont rendus Henri Casadesus, Diaghilew, Juan Gris — dont les costumes sont d'un style surprenant — la Nijinska — chorégraphe dont les combinaisons sont inspirées ici de la plus pure tradition — Mme Nemtchinova, que nous retrouverons dans le plein éclat de son talent dans *les Biches* ; M. Woizikowsky et tout l'essaim dansant qui les enlace de son arabesque.

Les Biches marquent le début au théâtre d'un jeune musicien, très doué, lui aussi, qui s'est signalé jusqu'ici à l'attention par de petites pièces instrumentales, habiles d'écriture, spirituelles et d'un sentiment délicat. *Les Biches* avaient eu grand succès lorsqu'on les avait jouées pour la première fois à Monte-Carlo. On en attendait la révélation à Paris avec curiosité et avec l'espoir d'y prendre un grand plaisir. Cet espoir n'a pas été déçu : ces *Biches* sont plaisantes au possible.

On y trouve un exemple, et l'un des plus agréables, de cette tendance qu'ont certains de nos jeunes auteurs d'associer l'art par la musique, le chant ou la danse, aux mouvements les plus divers et parfois les moins essentiels de la vie quotidienne.

Il y a là un effort comparable à celui d'un Toulouse-Lautrec saisissant sur le vif et reproduisant avec la plus émouvante sensibilité une attitude surprise dans le banal de l'existence.

La musique n'a pas encore atteint, il faut le dire, à cette qualité supérieure dans l'expression de ces sentiments. Elle ne possède pas, jusqu'ici, à l'égal de la peinture, qui y a réussi, et de la chorégraphie, qui s'y est efforcée souvent avec bonheur, un pouvoir de généralisation qui lui permette de s'abstraire de certains rythmes, de certaines inflexions mélodiques, évocateurs trop directs et trop précis.

Bien que ce soit aller à l'aventure que de définir le sujet d'un tel divertissement, *les Biches* pourraient être dénommées « *Les Sylphides dans le hall de la Couturière* » (à moins que ce ne soit le hall de l'hôtel à la mode) — le mot est d'un de ceux qui les aiment le mieux.

Ce titre synthétique — car il l'est, et à l'excès, lui aussi — se justifierait par la perfection de la chorégraphie, par son équilibre, son rythme et l'harmonie des costumes imaginés par Mme Marie Laurencin. A l'harmonie tout en blanc des romantiques *Sylphides*, s'oppose l'harmonie tout en rose et celle-ci est exquise. Le dessin si curieux, si subtil que Mme Laurencin a donné à ses personnages évoque tour à tour Constantin Guys et Lautrec sans que s'interposent à la mémoire aucun temps, aucun pays. La chorégraphie de Mme Nijinska — supérieure par l'accord qu'on y trouve entre l'art classique et l'art moderne — et la peinture de Mme Marie Laurencin généralisent une action que la musique ne pouvait que rendre plus particulière.

Elle est charmante cette musique, vivante, légère, délicate de rythme et joliment agencée. M. Poulenc a voulu, lui aussi, éviter de préciser l'action. Il procède par allusions qu'il mêle avec ingéniosité. L'esprit qui allait s'attacher à la cadence d'un pas moderne, le voit soudain rajeuni ou vieilli d'un demi-siècle, par le rappel fugitif d'une vieille chanson, puis remis au goût du jour par le mètre obstiné du Rag Mazurka. Tout cela court, glisse, ondule, s'élance, retombe, s'échappe et puis revient, par des tours et des détours qui plaisent sans cesse, amusent souvent et ne lassent jamais.

L'instrumentation délicate et pleine d'adresse de ce joli ouvrage a été supérieurement mise en relief par notre éminent collaborateur et ami André Messager. Il a animé ces rythmes, dessiné ces contours, vivifié cette substance légère avec un talent hors de pair, une autorité magistrale, une verve et un esprit qui ont grandement accusé le caractère de l'œuvre et son succès.

Parmi les innombrables danseurs et danseuses qui participent au spectacle, Mlle Nemtchinova s'est mise au premier plan. Son art est tout personnel ; elle allie à la science classique qu'elle possède, toute la fantaisie de l'art moderne ; elle joue comme elle danse, avec un talent qui ne ressemble à aucun autre.

***

La soirée se terminait par les *Noces* de Strawinsky, que l'auteur conduisait lui-même. Avec les *Noces* se clôt « l'époque russe » de l'auteur de *Petrouchka*. C'est un ouvrage d'une couleur et d'un rythme magnifiques. Il est inutile de rechercher ici les causes de l'émotion qui s'en dégage. L'essentiel est qu'il soit émouvant

Il est à souhaiter que dans le développement [illegible] génie de Stra[illegible] ce chef-d'œ[illegible]

PATRIE
111, Rue Montmartre
8 JUIN 1924

Les Fâcheux

Ballet de M. Boris Kochno (d'après Molière) musique de M. Georges Auric.

Ce ne sont pas « Les Fâcheux » qui aideront à remonter la renommée déclinante des « Ballets russe » de M. de Diaghilew. Et d'abord, maint sujet eût semblé mieux approprié. Dépourvue de texte, les intermèdes dansés étant mis bout à bout, avec les passades et interventions des personnages typiques, l'œuvre de Molière apparaît incohérente et embrouillée. Mais il convient de mentionner le goût délicat des costumes de M. Braque et l'heureux ensemble de leurs coloris.

La partition de M. Georges Auric est assez curieuse. Il semble avoir tenté d'appliquer et d'allier son modernisme, sa verdeur naturelle, sa verve un peu dure et non sans attraits, à des thèmes du temps ou à peu près. Il y a réussi très habilement, avec un entrain multiple, encore qu'on ait à regretter souvent on ne sait quel manque de tenue, de style, d'élégance innée, inséparables de l'époque du roi-soleil. Cela, malgré la présence à la direction de l'orchestre de M. André Messager, merveilleusement liant, moelleux, vif et subtil.

Mme Nijinska avait réglé la chorégraphie. Louons son invention multiple, qui mêle avec une ingéniosité appliquée, une science moderne de choix à des inspirations traditionnelles et classiques, et qui parvient à une harmonie assez homogène. Ce n'est pas entraînant, irrésistible, mais l'attrait est certain et la diversité retient l'attention sans trop de fatigue.

Les danseurs les plus remarquables de la trope sont M. Vilzak (Eraste) très stylisé et bon mime, Woizikowsky très pittoresque, Doline, juvénile et charmant. Mme Nijinska interprétait elle-même, en travesti, Lysandre, et y montra de l'autorité brillante et de la vigueur. Mmes Tchernicheva, M. Slavinsky ne doivent pas être oubliés.

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
30 MAI 1924

LES THÉATRES

THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : Ballets russes de Serge de Diaghilew : ***Les Tentations de la Bergère***, de M. Monteclair ; ***Les Biches***, de M. F. Poulenc ; ***Noces***, de M. Igor Strawinsky.

Le rideau que Picasso a composé cette année pour les Ballets russes et qu'il a dédié à Diaghilew est doublement symbolique. Apparaissant dans le cadre de la Grande Saison d'art des VIIIe Jeux olympiques, il synthétise en traits rudes et forts l'heureux essai tenté par le Comité olympique français d'associer les jeux du stade aux jeux de la scène; il résume aussi dans sa magistrale architecture et dans son puissant mouvement l'effort accompli depuis dix-sept ans par Diaghilew pour ranimer et rénover l'art de la danse et faire participer, plus qu'ils ne l'ont jamais fait, à son éclat et à son expression, les arts conjugués du peintre et du musicien. Enfin et surtout on y trouve la preuve que les conceptions les plus audacieuses, lorsqu'elles sont fondées sur le talent, se rattachent, par un lien tout d'abord invisible, aux créations des époques de haut style.

C'est le cas pour le rideau de Picasso, dont le prince Schervachidzé a merveilleusement rendu le ferme dessin et le vibrant coloris ; comme c'était le cas pour les constructions de Juan Gris aux fêtes de Versailles ; comme c'est le cas encore pour tant de créations produites par Diaghilew qui tout d'abord ont surpris le public, l'ont contraint dans ses habitudes, l'ont irrité, puis convaincu, puis entraîné par leur dynamisme, ainsi qu'on l'a vu pour le *Sacre du Printemps* et les *Noces*.

Cet animateur singulièrement doué et inventif qu'est Diaghilew a deviné, non pas seulement l'esprit de son temps, mais ce que sera cet esprit dans le moment où il le provoquera. C'est ainsi qu'aux vigoureuses évocations de la deuxième manière de Strawinsky, il a fait succéder le règne du plaisir pour le plaisir, de l'agrément, de la légèreté, prétendant séduire le regard et l'amuser, comme l'oreille, et non plus les plier à de violentes disciplines. Il a procédé ainsi à d'autres généralisations, dans un domaine où la finesse et l'acuité du dessin, la vivacité de l'accent, la subtilité du ton suffisent à provoquer de délicates émotions et à donner le plus agréable divertissement.

C'est pourquoi les puissantes figures de Picasso, leur course haletante, le ciel profondément bleu et les terrains vigoureux sur quoi elles se meuvent, qui semblent, au premier regard, s'accorder malaisément avec les *Tentations de la Bergère* et les *Biches*, s'accordent encore avec elles en raison de la combinaison synthétique composée par leurs gestes, leurs groupes, leurs lignes et leur coloris.

*
* *

Serge Diaghilew a jeté cette année un regard vers le passé de la musique française à laquelle il donne d'ailleurs la première place dans son programme. Il a accueilli les *Tentations de la Bergère* que M. Henri Casadesus a exhumées d'antiques archives en faisant jouer sur sa fine dentelle mélodique — jusqu'à en enlever le moindre grain de poussière — les lumières scintillantes d'une instrumentation moderne. Diaghilew a fort bien fait d'accorder une somptueuse hospitalité à cette bergère, à son berger, à ces villageois, à ces baronnes, à ces comtes, à ces barons et au Roi lui-même. Monteclair les a fait danser sur des rythmes si plaisants et a mis tant de grâce à les peindre. J'ignore ce qu'était, dans son dossier poussiéreux, ce petit ballet ; si sa verve était plus vive et son tour plus nerveux, alors qu'il allait, selon la mode du temps, accompagné par quelques instruments. Mais il n'avait assurément pas plus de grâce et de fraîcheur. Sa mélodie est abondante et son rythme délicieux.

C'était un petit maître que ce Pignolet de Monteclair ; savant jusqu'à entrer en lutte de théoricien avec Rameau et qui méritait les honneurs que lui ont rendus Henri Casadesus, Diaghilew, Juan Gris — dont les costumes sont d'un style surprenant — la Nijinska — chorégraphe dont les combinaisons sont inspirées ici de la plus pure tradition — Mme Nemtchinova, que nous retrouverons dans le plein éclat de son talent dans *les Biches* ; M. Woizikowsky et tout l'essaim dansant qui les enlace de son arabesque.

Les Biches marquent le début au théâtre d'un jeune musicien, très doué, lui aussi, qui s'est signalé jusqu'ici à l'attention par de petites pièces instrumentales, habiles d'écriture, spirituelles et d'un sentiment délicat. *Les Biches* avaient eu grand succès lorsqu'on les avait jouées pour la première fois à Monte-Carlo. On en attendait la révélation à Paris avec curiosité et avec l'espoir d'y prendre un grand plaisir. Cet espoir n'a pas été déçu : ces *Biches* sont plaisantes au possible.

On y trouve un exemple, et l'un des plus agréables, de cette tendance qu'ont certains de nos jeunes auteurs d'associer l'art par la musique, le chant ou la danse, aux mouvements les plus divers et parfois les moins essentiels de la vie quotidienne.

Il y a là un effort comparable à celui d'un Toulouse-Lautrec saisissant sur le vif et reproduisant avec la plus émouvante sensibilité une attitude surprise dans le bagne de l'existence.

La musique n'a pas encore atteint, il faut le dire, à cette qualité supérieure dans l'expression de ces sentiments. Elle ne possède pas, jusqu'ici, à l'égal de la peinture, qui y a réussi, et de la chorégraphie, qui s'y est efforcée souvent avec bonheur, un pouvoir de généralisation qui lui permette de s'abstraire de certains rythmes, de certaines inflexions mélodiques, évocateurs trop directs et trop précis.

Bien que ce soit aller à l'aventure que de définir le sujet d'un tel divertissement, *les Biches* pourraient être dénommées « *les Sylphides dans le hall de la Couturière* » (à moins que ce ne soit le hall de l'hôtel à la mode) — le mot est d'un de ceux qui les aiment le mieux.

Ce titre synthétique — car il l'est, et à l'excès, lui aussi — se justifierait par la perfection de la chorégraphie, par son équilibre, son rythme et l'harmonie des costumes imaginés par Mme Marie Laurencin. A l'harmonie tout en blanc des romantiques *Sylphides*, s'oppose l'harmonie tout en rose et celle-ci est exquise. Le dessin si curieux, si subtil que Mme Laurencin a donné à ses personnages évoque tour à tour Constantin Guys et Lautrec sans que s'interposent à la mémoire aucun temps, aucun pays. La chorégraphie de Mme Nijinska — supérieure par l'accord qu'on y trouve entre l'art classique et l'art moderne — et la peinture de Mme Marie Laurencin généralisent une action que la musique ne pouvait que rendre plus particulière.

Elle est charmante cette musique, vivante, légère, délicate de rythme et joliment agencée. M. Poulenc a voulu, lui aussi, éviter de préciser l'action. Il procède par allusions qu'il mêle avec ingéniosité. L'esprit qui allait s'attacher à la cadence d'un pas moderne, le voit soudain rajeuni ou vieilli d'un demi-siècle, par le rappel fugitif d'une vieille chanson, puis remis au goût du jour par le mètre obstiné du Rag Mazurka. Tout cela court, glisse, ondule, s'élance, retombe, s'échappe et puis revient, par des tours et des détours qui plaisent sans cesse, amusent souvent et ne lassent jamais.

L'instrumentation délicate et pleine d'adresse de ce joli ouvrage a été supérieurement mise en relief par notre éminent collaborateur et ami André Messager. Il a animé ces rythmes, dessiné ces contours, vivifié cette substance légère avec un talent hors de pair, une autorité magistrale, une verve et un esprit qui ont grandement accusé le caractère de l'œuvre et son succès.

Parmi les innombrables danseurs et danseuses qui participent au spectacle, Mlle Nemtchinova s'est mise au premier plan. Son art est tout personnel ; elle allie à la science classique qu'elle possède, toute la fantaisie de l'art moderne ; elle joue comme elle danse, avec un talent qui ne ressemble à aucun autre.

*
* *

La soirée se terminait par les *Noces* de Strawinsky, que l'auteur conduisait lui-même. Avec les *Noces* se clôt « l'époque russe » de l'auteur de *Petrouchka*. C'est un ouvrage d'une couleur et d'un rythme magnifiques. Il est inutile de rechercher ici les causes de l'émotion qui s'en dégage. L'essentiel est qu'il soit émouvant

Il est à souhaiter que dans le développement de sa troisième manière, le génie de Strawinsky nous donne l'égal de ce chef-d'œuvre.

Robert Brussel.

ADMINISTRATION : 144, RUE MONTMARTRE.

Mme Nijinska [illegible] chorégraphie. Louons son invention multiple, qui mêle avec une ingéniosité appliquée, une science moderne de choix à des inspirations traditionnelles et classiques, et qui parvient à une harmonie assez homogène. Ce n'est pas entraînant, irrésistible, mais l'attrait est certain et la diversité retient l'attention sans trop de fatigue.

Les danseurs les plus remarquables de la trope sont M. Vilzak (Eraste) très stylisé et bon même, Woizikowsky très pittoresque, Doline, juvénile et charmant. Mme Nijinska interprétait elle-même, en travesti, Lysandre, et y montra de l'autorité brillante et de la vigueur. Mmes Tchernicheva, M. Slavinsky ne doivent pas être oubliés.

NOUVELLES LITTÉRAIRES
6, Rue de [illegible]
31 MAI 1924

LA MUSIQUE

LE CONCERTO, D'IGOR STRAVINSKY
LES BICHES, DE FRANCIS POULENC

J'ouvre, à la minute, le *Guide du Concert*, excellente petite publication que vous connaissez et qui nous donne, pour huit jours, un tableau très précis des auditions quotidiennes. Spohr, Max Bruch, Vieuxtemps, Sarasate, Wieniawsky, Kreisler, d'une part ; de l'autre, les mêmes pièces de Beethoven, de Schumann, de Chopin, de Liszt.. Que vous apprendrai-je, là-dessus, qui, à distance, puisse conserver quelque intérêt ? C'est pourquoi j'ai toujours voulu choisir, dans tout cela, la nouveauté ou la reprise qui nous offre quelque sujet à réflexion. Mais l'activité musicale, qui est fort grande, n'est cependant pas telle que se trouvent, quatre fois par mois, quatre révélations sensationnelles ! Or, aujourd'hui, je ne sais comment me réjouir assez. En moins de huit jours, le plus grand compositeur vivant, tout d'abord, l'un des plus jeunes, ensuite, d'entre tous nos camarades viennent de faire entendre deux œuvres qui, à des degrés différents, bien entendu, mais l'une et l'autre malgré tout profondément unies, m'émeuvent, m'émerveillent et me réjouissent à un point sur lequel je n'insisterai jamais trop. A cause d'elles, je ne vous parlerai pas, comme je l'aurais certainement fait sans cela, des belles soirées données par le très justement célèbre orchestre, la chorale sans pareille de M. Mengelberg (il fit acclamer par des salles combles la *Passion selon saint Matthieu*, ce dont il faut le remercier et le féliciter) ; de même, je ne vous entretiendrai point des charmantes représentations, au théâtre de la *Petite Scène*, du surprenant *Jugement de Midas* de Grétry, dont nous avons pu suivre quelques auditions très réussies. Pour moi, cette semaine, l'événement, les événements, ce sont : chez M. Koussevitzky, le *Concerto* pour piano d'Igor Stravinsky et la création, à Paris, des *Biches* de Francis Poulenc, au Théâtre des Champs-Elysées, de sa Saison de ballets.

*
**

Le *Concerto* de Stravinsky, qui vient à peine d'être achevé, succède donc immédiatement à l'*Octuor* pour instruments à vent. Il en est bien la continuation logique, mais pousuivie avec une largeur, une ampleur qui, pour se développer sans une seule mollesse, ne se dépouillent jamais de ce lyrisme suprême dont, à l'heure actuelle, je ne connais pas d'égal. Ici, chaque ligne témoigne d'une rigueur, d'une conscience, d'une probité uniques. Mais, en même temps, l'inspiration se teinte, sans une seconde défaillir, d'une couleur héroïque et grandiose. Les tons s'étalent largement, les lignes glissent, s'amplifient, se superposent, tracées avec quelle fermeté ! par un architecte sans faiblesse.

Plus encore que dans la partie centrale, un *Larghetto* fort émouvant, pourtant, j'aime suivre ce mécanisme prodigieux dans les circuits nombreux et riches de perspectives du mouvement initial et du final. Il y a là l'affirmation éclatante, pour moi, d'un ordre insoupçonné, un mariage de la hardiesse et de la raison célébré avec une pompe extraordinaire et lourde de signification.

Oui, je le sais, un premier contact avec ce *Concerto* peut être, pour les meilleurs musiciens, surprenant. Mais l'expérience des vingt dernières années commande, il me semble, la prudence et l'attention. Qu'ils sont risibles, ces remâcheurs de lieux communs qui, un concert achevé, se précipitent à leurs tables et jugent de tout et sur tout, définitifs et burlesques ! « *Rien. Rien. Rien.* » Je vous ai cité l'opinion par trop simpliste d'un de ces malheureux, jugeant ainsi, un peu vite ! le récent ballet de Milhaud. Ce personnage récidive, au cours d'une chronique sur Stravinsky, « *Le cas Stravinsky !* » Toute contradiction, je l'admets, si elle situe la discussion sur un plan supérieur. Mais il était si facile à notre journaliste d'attendre une seconde audition pour nous donner son opinion. Qu'il soit assuré, à l'avenir, de notre patience. Pour cette fois, disons-lui bien fort qu'aux yeux de tous les véritables musiciens, amis ou ennemis de Stravinsky, il s'est assez vilainement disqualifié.

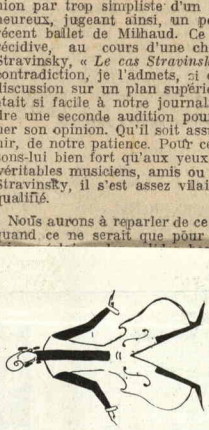
Nous aurons à reparler de ce *Concerto* — quand ce ne serait que pour tenter d'en

Les *Biches* — ce sont ces jeunes filles, ces héroïnes attirantes et fraîches dont nous poursuivons l'histoire au travers des tableaux de Marie Laurencin. Voyez-les, hors des cadres, qui s'élancent et retombent, sous les feux brûlants des projecteurs. Tout un long acte, ce ne sont que jeux, coquetteries, séductions, noués et dénoués avec une exquise et irrésistible folie. Les spectateurs de ce ballet oublieront-ils vite l'apparition et la danse de Mlle Nemchinova — tendre oiseau bleu aux mouvements, à la grâce indicibles, les bonds, la démarche, la lassitude des trois jeunes hommes qu'accompagne une chanson où se mélangent, avec un tact admirable, la force et la tendresse ? La chorégraphie de Mme Nijinska, je la sens et l'aime, malgré toutes les critiques qu'on en pourra faire. Ne vous donne-t-elle pas le premier exemple achevé d'un ballet à la fois féerique et moderne ? L'atmosphère des *Biches* est proprement incomparable. Il me semble que c'est là le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Pour la partition, vous avez deviné, par le début de cet article, combien je me réjouissais d'avoir à vous en rendre compte. Tant de jeunesse, et à un tel degré authentique, ne se rencontre pas tous les jours. Des mélodies naïves et subtiles à la fois, un jaillissement sonore clair et toujours spontané, une aisance honnête, sans artifices faciles — et qui n'insiste jamais sur une trouvaille ou un « effet », un orchestre qui, déjà, est personnel, avec ses trompettes solides, ses trombones expressifs, ses bois tendres ou narquois : voilà ce qui me frappe tout d'abord là-dedans. Des numéros comme la danse de Véra Nemchinova ou le « Pas de Deux » sont d'un équilibre, d'une sûreté et d'une grâce infiniment attachants. Et l' « ouverture » et le « finale » deviendront demain, au concert, quelques-unes des pages que nous irons écouter avec le plus de joie. Tout cela est de la « musique », n'en doutez pas — et il faut compter, et beaucoup, avec un Francis Poulenc. Les *Biches* sont la réussite théâtrale de notre jeune école. Aucune critique n'empêchera ce fait. Et il faut vivement remercier M. André Messager d'avoir voulu apporter à leur compositeur, comme, d'ailleurs, à ses amis, un précieux et admirable concours, en dirigeant, aux Ballets Russes, les représentations des *Biches*, du *Train Bleu* de Darius Milhaud, que nous irons entendre bientôt et, si j'ose pour achever cet article citer un auteur qui me

30 MAI 1924

THE DANCE: « **Sextuor** ». — *Saltwit et placuit.* Happy the dancer whom such an eulogy sufficed to praise. *Sextuor* merits the same commendation, but one cannot hold that in bestowing it one has said enough. For Alexandre Arnoux's idea is a charming one. He imagines that the drama, — the eternal love-drama, — takes place among musical instruments which, left to themselves, suddenly wake up in the music-room. For love of the flute, the violin will kill the 'cello. M. Alexandre Tansman's music is full of a subtle tenderness. Mme Denise Piazza's scenery is charmingly original, and I admire the way Mme Olga Preobrajenskaia has arranged the dances. The opportunity was thus afforded us of applauding the Russian Imperial Theatre and of noting once again how gifted are the Russians for the dance. This touchingly poetic ballet was played, for the first time, at the Trocadero. We hope to see it revived on a regular stage. — C.



[*The two illustrations of this article represent costumes designed by Denise Piazza for Sextuor In the first, one sees the violin, and in the other the 'cello.*]

SPECTACULAR DANCES

Théâtre de la Cigale (120, boulevard Rochechouart). — 23rd evening : Leonide Massine on Musical themes from Darius Milhaud.

Théâtre des Champs-Elysées (13, avenue Montaigne). — 26th, 9 p.m. Russian Ballet under the direction of Serge Diaghilew, assisted by La Nijinska.

Comédie des Champs Elysées (15, avenue Montaigne). — 30th, 3.30 p. m. : Japanese Dances.

DANCINGS

Club Daunou (7, rue Daunou. Louvre 03-81).
Le Bœuf sur le Toit (30, rue Boissy d'Anglas. Elysée 25-84).
La Caveau et le Château Caucasiens (54, rue Pigalle. Trudaine 38-77). Open all night from 10 p. m.
Restaurant Langer (Champs-Elysées. Elysées 28-47).
Rector's Club (45, rue des Acacias. Wagram 37-66).

DANCING — TEAS

The Rector's Club (45, rue des Acacias. Wagram 37-66).
Club Dauncu (7, rue Daunou. Louvre 03-81).
Le Canari (8, faubourg Montmartre).
L'Ermitage (72, Avenue des Champs-Elysées. Elysée 19-31).
Le Perroquet (16, rue de Clichy).

TEAS-CONCERTS :

Hôtel Continental, 236, Rue de Rivoli.
Primrose, 23, Rue du Bac.

NOUVELLES LITTÉRAIRES
6, Rue de [illegible]
31 MAI 1924

LA MUSIQUE

LE CONCERTO, D'IGOR STRAVINSKY
LES BICHES, DE FRANCIS POULENC

J'ouvre, à la minute, le *Guide du Concert*, excellente petite publication que vous connaissez et qui nous donne, pour huit jours, un tableau très précis des auditions quotidiennes. Spohr, Max Bruch, Vieuxtemps, Sarasate, Wieniawsky, Kreisler, d'une part ; de l'autre, les mêmes pièces de Beethoven, de Schumann, de Chopin, de Liszt. Que vous apprendrai-je, là-dessus, qui, à distance, puisse conserver quelque intérêt ? C'est pourquoi j'ai toujours voulu choisir, dans tout cela, la nouveauté ou la reprise qui nous offre quelque sujet à réflexion. Mais l'activité musicale, qui est fort grande, n'est cependant pas telle que se trouvent, quatre fois par mois, quatre révélations sensationnelles ! Or, aujourd'hui, je ne sais comment me réjouir assez. En moins de huit jours, le plus grand compositeur vivant, tout d'abord, l'un des plus jeunes, ensuite, d'entre tous nos camarades viennent de faire entendre deux œuvres qui, à des degrés différents, bien entendu, mais l'une et l'autre malgré tout profondément unies, m'émeuvent, m'émerveillent et me réjouissent à un point sur lequel je n'insisterai jamais trop. A cause d'elles, je ne vous parlerai pas, comme je l'aurais certainement fait sans cela, des belles soirées données par le très justement célèbre orchestre, la chorale sans pareille de M. Mengelberg (il fit acclamer par des salles combles la *Passion selon saint Matthieu*, ce dont il faut le remercier et le féliciter) ; de même, je ne vous entretiendrai point des charmantes représentations, au théâtre de la *Petite Scène*, du surprenant *Jugement de Midas* de Grétry, dont nous avons pu suivre quelques auditions très réussies. Pour moi, cette semaine, l'événement, les événements, ce sont : chez M. Koussevitzky, le *Concerto* pour piano d'Igor Stravinsky et la création, à Paris, des *Biches* de Francis Poulenc, au [illegible] de Dia[illegible] Théâtre des Champs-Elysées, de sa Saison de ballets.

***

Le *Concerto* de Stravinsky, qui vient à peine d'être achevé, succède donc immédiatement à l'*Octuor* pour instruments à vent. Il en est bien la continuation logique, mais pousuivie avec une largeur, une ampleur qui, pour se développer sans une seule mollesse, ne se dépouillent jamais de ce lyrisme suprême dont, à l'heure actuelle, je ne connais pas d'égal. Ici, chaque ligne témoigne d'une rigueur, d'une conscience, d'une probité uniques. Mais, en même temps, l'inspiration se teinte, sans une seconde défaillir, d'une couleur héroïque et grandiose. Les tons s'étalent largement, les lignes glissent, s'amplifient, se superposent, tracées avec quelle fermeté ! par un architecte sans faiblesse.

Plus encore que dans la partie centrale, un *Larghetto* fort émouvant, pourtant, j'aime suivre ce mécanisme prodigieux dans les circuits nombreux et riches de perspectives du mouvement initial et du final. Il y a là l'affirmation éclatante, pour moi, d'un ordre insoupçonné, un mariage de la hardiesse et de la raison célébré avec une pompe extraordinaire et lourde de signification.

Oui, je le sais, un premier contact avec ce *Concerto* peut être, pour les meilleurs musiciens, surprenant. Mais l'expérience des vingt dernières années commande, il me semble, la prudence et l'attention. Qu'ils sont risibles, ces remâcheurs de lieux communs qui, un concert achevé, se précipitent à leurs tables et jugent de tout et sur tout, définitifs et burlesques ! « *Rien. Rien. Rien.* » Je vous ai cité l'opinion par trop simpliste d'un de ces malheureux, jugeant ainsi, un peu vite ! le récent ballet de Milhaud. Ce personnage récidive, au cours d'une chronique sur Stravinsky, « *Le cas Stravinsky !* » Toute contradiction, je l'admets, si elle situe la discussion sur un plan supérieur. Mais il était si facile à notre journaliste d'attendre une seconde audition pour nous donner son opinion. Qu'il soit assuré, à l'avenir, de notre patience. Pour cette fois, disons-lui bien fort qu'aux yeux de tous les véritables musiciens, amis ou ennemis de Stravinsky, il s'est assez vilainement disqualifié.

Nous aurons à reparler de ce *Concerto* — quand ce ne serait que pour tenter d'en [illegible]

Les *Biches* — ce sont ces jeunes filles, ces héroïnes attirantes et fraîches dont nous poursuivons l'histoire au travers des tableaux de Marie Laurencin. Voyez-les, hors des cadres, qui s'élancent et retombent, sous les feux brûlants des projecteurs. Tout un long acte, ce ne sont que jeux, coquetteries, séductions, noués et dénoués avec une exquise et irrésistible folie. Les spectateurs de ce ballet oublieront-ils vite l'apparition et la danse de Mlle Nemchinova — tendre oiseau bleu aux mouvements, à la grâce indicibles, les bonds, la démarche, la lassitude des trois jeunes hommes qu'accompagne une chanson où se mélangent, avec un tact admirable, la force et la tendresse ? La chorégraphie de Mme Nijinska, je la sens et l'aime, malgré toutes les critiques qu'on en pourra faire. Ne vous donne-t-elle pas le premier exemple achevé d'un ballet à la fois féerique et moderne ? L'atmosphère des *Biches* est proprement incomparable. Il me semble que c'est là le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Pour la partition, vous avez deviné, par le début de cet article, combien je me réjouissais d'avoir à vous en rendre compte. Tant de jeunesse, et à un tel degré authentique, ne se rencontre pas tous les jours. Des mélodies naïves et subtiles à la fois, un jaillissement sonore clair et toujours spontané, une aisance honnête, sans artifices faciles — et qui n'insiste jamais sur une trouvaille ou un « effet », un orchestre qui, déjà, est personnel, avec ses trompettes solides, ses trombones expressifs, ses bois tendres ou narquois : voilà ce qui me frappe tout d'abord là-dedans. Des numéros comme la danse de Véra Nemchinova ou le « Pas de Deux » sont d'un équilibre, d'une sûreté et d'une grâce infiniment attachants. Et l' « ouverture » et le « finale » deviendront demain, au concert, quelques-unes des pages que nous irons écouter avec le plus de joie. Tout cela est de la « musique », n'en doutez pas — et il faut compter, et beaucoup, avec un Francis Poulenc. Les *Biches* sont la réussite théâtrale de notre jeune école. Aucune critique n'empêchera ce fait. Et il faut vivement remercier M. André Messager d'avoir voulu apporter à leur compositeur, comme, d'ailleurs, à ses amis, un précieux et admirable concours, en dirigeant, aux Ballets Russes, les représentations des *Biches*, du *Train Bleu* de Darius Milhaud, que nous irons entendre bientôt et, si j'ose pour achever cet article citer un auteur qui me [illegible]

[illegible] DE PARIS
[illegible] boulevard de Séba[illegible]
30 MAI 1924

THE DANCE: « **Sextuor** ». — *Saltavit et placuit.* Happy the dancer whom such an eulogy sufficed to praise. *Sextuor* merits the same commendution, but one cannot hold that in bestowing it one has said enough. For Alexandre Arnoux's idea is a charming one. He imagines that the drama, — the eternal love-drama, — takes place among musical instruments which, left to themselves, suddenly wake up in the music-room. For love of the flute, the violin will kill the 'cello. M. Alexandre Tansman's music is full of a subtle tenderness. Mme Denise Piazza's scenery is charmingly original, and I admire the way Mme Olga Preobrajenskaia has arranged the dances. The opportunity was thus afforded us of applauding the Russian Imperial Theatre and of noting once again how gifted are the Russians for the dance. This touchingly poetic ballet was played, for the first time, at the Trocadero. We hope to see it revived on a regular stage. — C.

[The two illustrations of this article represent costumes designed by Denise Piazza for Sextuor In the first, one sees the violin, and in the other the 'cello.]

SPECTACULAR DANCES

Théâtre de la Cigale (120, boulevard Rochechouart). — 23rd evening: Leonide Massine on Musical themes from Darius Milhaud.

Théâtre des Champs-Elysées (13, avenue Montaigne). — 26th, 9 p.m. Russian Ballet under the direction of Serge Diaghilew, assisted by La Nijinska.

Comédie des Champs-Elysées (15, avenue Montaigne). — 30th, 3.30 p. m.: Japanese Dances.

DANCINGS

Club Daunou (7, rue Daunou. Louvre 03-81).
Le Bœuf sur le Toit (30, rue Boissy-d'Anglas. Elysée 25-84).
La Caveau et le Château Caucasiens (54, rue Pigalle. Trudaine 38-77). Open all night from 10 p. m.
Restaurant Langer (Champs-Elysées. Elysées 28-47).
Rector's Club (45, rue des Acacias. Wagram 37-66).

DANCING — TEAS

The Rector's Club (45, rue des Acacias. Wagram 37-66).
Club Daunou (7, rue Daunou. Louvre 03-81).
Le Canari (8, faubourg Montmartre).
L'Ermitage (72, Avenue des Champs-Elysées. Elysée 19-31).
Le Perroquet (16, rue de Clichy).

TEAS-CONCERTS:

Hôtel Continental, 236, Rue de Rivoli.
Primrose, 23, Rue du Bac.

былъ переполненъ публикой, которая въ своей совокупности носитъ названіе «tout Paris».

Спектакль былъ составленъ изъ двухъ новинокъ для Парижа: «Искушенія Пастушки» и «Biches»; въ заключеніе шла «Свадебка», которую Парижъ уже видѣлъ и оцѣнилъ на сценѣ театра «Gaité Lyrique» Особенность этого вечера, который можно было бы назвать и симфоническимъ, заключалась въ томъ, что оркестромъ дирижировали три композитора: Casadesus, Messager и Стравинскій. Первые два балета шли этой зимой, какъ говорятъ, съ выдающимся успѣхомъ въ Монте-Карло.

«Искушенія Пастушки» можно назвать свѣжей и пріятной акварелью, какъ живописной, такъ музыкальной и хореграфической. Прелестно наивныя, для нашего слуха мелодіи XVIII вѣка почти забытаго композитора Монтеклера, возставленныя и инструментованныя извѣстнымъ Casadesus въ духѣ эпохи; нѣжныхъ тоновъ костюмы — въ пріятной фіолетово-зеленой гаммѣ на фонѣ нѣсколько тускловатой декораціи; модернизированные слегка танцы эпохи Короля Солнца, — все это создаетъ пріятную для глаза миніатюру съ примитивнымъ любовнымъ пастуральнымъ сюжетомъ; занавѣсъ, декорація и костюмы созданы испанскимъ художникомъ ХуаномъГризъ; хореграфія — Нижинской. Нижинская имѣетъ заслуженную репутацію балетмейстера модерниста, каковою она и является въ «Biches» и въ особенности въ «Свадебкѣ», но балетмейстерскій талантъ ея — для меня несомнѣнный — отлично справляется и съ задачами стиля той или иной эпохи и даже съ задачами чистаго классицизма, какъ напр. замѣчательный по красотѣ ансамбль, поставленный ею въ «Лебединомъ Озерѣ», шедшемъ зимой и весной въ Монте-Карло, съ небывалымъ успѣхомъ, съ Вѣрой Трефиловой въ роли королевы лебедей. «Искушенія Пастушки» Нижинская построила на темахъ танцевъ XVIII вѣка, слегка, а кое-гдѣ и значительно придавъ имъ современный классическій характеръ. Очень хороша Нѣмчинова въ роли пастушки, соблазняемой маркизомъ. Трактована роль съ чувствомъ мѣры и съ изяществомъ; въ танцахъ — вкусъ и хорошая техника. Маркиза выдержанно, безъ утрировки, въ которую здѣсь легко впасть, игралъ и танцовалъ Славинскій. То же самое можно сказать о пастушкѣ — Войцеховскомъ. Такимъ выдающимся танцовщикамъ какъ Вильзакъ и Долинъ здѣсь почти нечего дѣлать. Кордебалетъ танцовалъ стройно, срепетованъ безукоризненно и создалъ для этой вещицы какъ бы художественно выписанный фонъ.

Я менѣе люблю «Biches» — балетъ съ пѣніемъ, съ музыкой Пулэнка, декораціями Maria Laurencin, исполненными кн. Шервашидзе. Въ старыя времена давали иногда странныя названія балетамъ, какъ напр.: «Балетъ со змѣей». «Biches», въ pendant къ этому, можно назвать «Балетъ съ диваномъ». Диванъ играетъ не малую роль въ этихъ рѣзвостяхъ и шалостяхъ молодежи, прячущейся за него, скачущейся съ него, ожидающей на немъ, передвигающей его по сценѣ. Балетъ состоитъ изъ отдѣльныхъ номеровъ, какъ бы являя собою хореграфическую сюиту. Откровенно говоря, связи между этими rondeau, chanson dansée, adagietto, rag mazurka и пр. я не уловилъ. Очевидно, должна быть какая нибудь общая, связывающая идея, но она для меня не выяснилась. Есть пріятные хореографическіе эпизоды, какъ напр. Andantino Нѣмчиновой (оригинальный и красивый въ своей обнаженной простотѣ костюмъ) и Вильзака. Въ общемъ балетъ мнѣ показался нѣсколько длиннымъ и однообразнымъ по заданіямъ, съ постоянными повтореніями однихъ и тѣхъ же пріемовъ. Музыка Пулэнка блестяще оркестрована, мелодична и удобна для танцевъ, не смотря на частую смѣну ритмовъ. При сложной гармоніи, мелодическій рисунокъ ясенъ и усваивается легко. Вотъ только содержаніе балета темно и не понятно, какъ исторія мидянъ.

В. Свѣтловъ.

КЪ КОНЦЕРТУ МЕНГЕЛЬБЕРГА. «СТРАСТИ ГОСПОДНИ» С. БАХА.

Менгельберга я еще знаю по Петербургу. Со смерти Артура Никиша, это съ моей точки зрѣнія, сейчасъ самый выдающійся дирижеръ въ Европѣ, какъ по характеру практикуемой имъ спеціальности такъ и по той законченности, которую онъ сообщаетъ исполняемой

LA VIVA

ASSET

ine Bibliographique

et XXe siècles
elles. 84-31
rt-de-Livre et
7 fr. 50. (*Flam-*

isque aux yeux
fr. 50. (*E. Fas-*

Knight... place

d'aigles. 7,50.

es Diamants de
raire. 7 fr. 50.

oupée sanglan-
vol. 6 fr. 75 de

e des hommes.
7 fr. 50. (*Edit.*

et la Passion
br. Stock.)

divine. (Collect.
enne-Comédie.)

flûte de roseau.
7 fr. 50. (*Edit.*

— *Histoires in-*
liers de l'Isle-
France.)

souvenirs

— *Les Délices*
t et Cie.)

c) *Théâtre.* 84-2

* BERUBET (Magdelaine). — *Monsieur Sardony*, pièce en un acte, suivie de *La Grande Recherche*, 3 actes, et *Le Terrier*, 3 actes. 7,50. (*Libr. Stock.*)

LITTERATURES ETRANGERES

a) *Littérature anglaise*

* LAFCADIO (Hearn). — *Esquisses Martiniquaises.* Trad. par Marc Logé. 7 fr. 50. (*Mercure de France.*)

b) *Littérature espagnole*

* BLASCO IBANEZ (V.). — *Mare Nostrum.* Trad. Marcel Thiébaut. 6 fr. 75. (*Calmann-Lévy.*)

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTERAIRES. 809

* BORDEAUX (Henry). — *Un sourcier : Henri Bremond.* 5 fr. (*Plon-Nourrit et Cie.*)

* BOULENGER (Jacques) et THERIVE (André). — *Les Soirées du Grammaire-Club.* 7,50. (*Plon-Nourrit et Cie.*)

* GHINARD (G.). — *Les Amitiés américaines de Madame de Houdetot.* Bibliothèque de la Revue de littérature comparée. T. 8. In-8°. 6 fr. (*Ed. Champion.*)

* MEILLET (Antoine). — *Le Slave commun.* In-8°. 50 fr. (*Ed. Champion.*)

* RIDGWAY (Ch.). — *Les Amis de madame de Sériselles.* 7 fr. (*Darantière*, à Dijon.)

* VAN GENNEP (A.). — *Le Folklore.* Collection Culture moderne. In-32. Ill. 2 fr. (*Libr. Stock.*)

* VINCENT (José). — *Théodore Aubanel.* 10 fr. (*Ed. Champion.*)

HISTOIRE. 9

* CAZAL (Ed.). — *Histoire an l'Inquisition en Itie et en Fran* 15 fr. (*Bibl. des Curieux.*)

* CHAPUISAT (Gouard). — *Le Journal de Jean-Gabriel Eynard.* 10 fr. (*Plon-Nourrit et Cie.*)

* PASQUET (D.). — *Histoire po ciale du peuple américain.* T. 1 : à 1825. 25 gravures et cartes. 20 fr

* VAN GRONDIEN. — *Le G des métropoles d'Egypte romai* francs. (*Ed. Champion.*)

* WALISZEWSKI (K.). — *La I cent ans. Le règn d'Alexandre Ier* 1816). In-8°. 20 fr (*Plon-Nourrit et*

BEAUX-ARTS. 7

Archéologie

* HERMET (F.). — *Les Graffites fesenque près Millau* (Aveyron). francs. (*Ed. Champion.*)

* MOREAU (Fid.). — *Notices pays de France.* 1 vol. In-8°. 20 fr *pion.*)

Généralités

* CHOIX *de chefs-d'œuvre du siècle.* Bibliothèque nationale. 15 *Morancé.*)

* COQUIOT (Gustave). — *Des g tonnées.* In-8°. 7 fr. (*Delpeuch.*)

* HARCOURT (Marc d'). — *L diens du vieux Paris.* 40 pl. don Cart. : 80 fr. (*A. Mancé.*)

* LEFOL (Gaston). — *Immeub modérés.* Album 22. 85 fr. (*Ch.*

* MONTAGNE (Ch.). — *Sainte-Gen vers les âges.* Maîtres à peintur dessins, livres illustrés. 6 fr. (*A.*

PHILOSOPHIE MORALE RE ETHOLOGIE. 1

* FIESSINGER (N.). — *Les D tions de défens* fr. (*A. Mal*

Petites nouvelles

× C'est en italien que sera chanté, ce soir, *Rigoletto* à l'Opéra.

× Les décors et costumes des *Fâcheux*, le ballet dont les Champs-Elysées donnent la première ce soir, sont de M. Georges Braque, la chorégraphie de Mme Nijinska.

× Le premier spectacle que donnera M. Betove « chez Fursy et Mauricet » comportera un acte de MM. Poulbot et André Warnod. On y verra naturellement des gosses à la manière du célèbre dessinateur.

× L'Atelier fermera ses portes dimanche prochain, et sa troupe partira pour une grande tournée en province et à l'étranger. Le théâtre de M. Dullin ro vrira en septembre.

× La première de la nouvelle revue des Folies-Bergère n'aura vraisemblablement lieu que samedi soir.

EXCELSIOR
6 JUIN 1924

« Les Fâcheux » au théâtre des Champs-Elysées. — Les ballets russes de M. Serge de Diaghilew donneront ce soir la première représentation du ballet des *Fâcheux*, dont le scénario a été tiré de la comédie-ballet de Molière par M. Boris Kochno. La musique est de M. Georges Auric, qui a su faire revivre dans un langage tout moderne, l'esprit de la musique de Lulli, et c'est M. André Messager qui dirigera l'orchestre. Pour un jeune, l'auteur dont le talent l'intéresse le plus rappelle de son autorité, M. Georges Braque, pour la décors et les costumes, Mme Nijinska pour la chorégraphie, sont les seuls collaborateurs du musicien, car ils ont su, comme lui, retrouver le secret d'une puissance aisée, d'une majesté naturelle. Enfin, aux excellents artistes déjà applaudis en janvier, à Monte-Carlo, Mme Tchernicheva, MM. Voskovsky, Vilzac, Slavinsky, viendra s'ajouter, dans une scène nouvelle, ce jeune danseur dont les premiers depuis à Monte-Carlo avaient été si remarquées, M. Antoine Dolne. C'est lui qui dansera un *Nocturne*, qui n'a pas été exécuté encore et dont la musique est un des plus remarquables morceaux de la partition, la manière dont il l'a interprété aux premières répétitions a été pour tous les assistants une étonnante révélation.

Les Fâcheux seront ce soir précédés de *Petrouchka* et suivis par *Les Noces*, ces deux ouvrages de M. Stravinsky dirigés par M. Pierre Monteux.

La musique de M. Boris Kochno [illegible]

EXCELSIOR
6 JUIN 1924

CHRONIQUE DRAMATIQUE

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES : Premier spectacle des Ballets russes : *Les Tentations de la Bergère, les Biches, Noces.*

Je sors des Ballets Russes une fois de plus ébloui du spectacle qu'à la faveur de ces soirées fameuses Paris se donne à soi-même. Je le sais bien, il ne faut pas que nous fassions trop les fiers : on a déjà joué les *Biches* cet hiver à Monte-Carlo, et les *Noces* nous avaient déjà été présentées l'année dernière ou voici même deux ans ; la nouveauté de la première séance à Paris, c'était seulement les *Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur*. Paris n'est qu'une des capitales du Ballet russe.

Mais c'est l'ensemble de la soirée qui m'a une fois de plus paru réaliser chez nous une fête incomparable. Le théâtre des Champs-Elysées d'abord, lieu ordinaire de ces cérémonies, est décidément unique : il dépolarise le Paris théâtral, il hâte d'une dizaine d'années la marche vers l'ouest de la ville ; et il mérite pleinement cette fortune. On y voit bien de partout, et l'acoustique en est merveilleux. Et la sobriété de l'architecture, cette rareté des ornements, cette absence de toute « pâtisserie » sont pour les yeux modernes quelque chose de délicieux. Art germain, a-t-on dit tout de suite. Certes — pourquoi ne pas le reconnaître ? — l'urbanisme allemand est admirable, nous nous en ébahissions à Strasbourg en entrant en 1918 dans cette grande belle ville aux architectures commerciales parfois magnifiques, aux avenues immenses arrosées la nuit avec une profusion royale. Mais la simplicité n'est pas nécessairement tudesque : les Homériens, s'ils étaient des Hellènes du nord, n'étaient pas des Allemands ; et M. Gabriel Astruc, en faisant construire le monument déjà célèbre, a su lui donner une aménité, un air de bon accueil qui n'a rien de germanique.

Quand les belles automobiles viennent, comme des flots qui déferlent un à un, verser leur volute de femmes en toilette sur les marches du théâtre, et que le grand vestibule lumineux et aéré retentit de conversations, d'appels et de rires, on est déjà disposé à goûter une soirée parfaite. Le *genius loci* sourit dès le seuil. Une âme hospitalière habite ces murs blancs, ces tapis silencieux, ces larges couloirs ; et quand on a pris place parmi la salle, être assis en un de ces fauteuils excellents étagés sur une pente douce est déjà une volupté. Je ne reproche que le demi-cercle de lampes électriques blanches que M. Hébertot a cru devoir ajouter au-dessus des loges à l'éclairage primitif ; celui-ci était peut-être un peu faible, mais combien reposant aux regards ! Le Théâtre des Champs-Elysées est le chef-d'œuvre des frères Perret, et c'est un chef-d'œuvre.

Ah quelle salle l'autre soir ! En vérité, de quelque côté qu'on se retournât, on ne voyait que beaux visages ou « figures » intéressantes. Ce sont là de vraies assises du Tout-Paris, un de ces moments où la civilisation, dans sa dure marche si contrariée, s'arrête, se détend, se regarde.

Après le premier « spectacle », la sortie sur l'avenue Montaigne aux beaux arbres fraîchement verts, dans les souffles nocturnes de mai doux comme des écharpes de soie autour du visage des femmes, avait quelque chose de romanesque et aussi d'historique. On eût dit du Musset revu par Tolstoï de la *Guerre et la Paix*. Malheureux celui qui ne goûte pas ces spectacles-là, encore qu'ils aient lieu à Paris, à l'égal d'un paysage sylvestre ou marin ! D'ailleurs, il y a des paysages parisiens, comme disait Baudelaire, et il est sûr que certains aspects de la grande ville méritent d'être chéris par le Parisien-né et de lui faire battre le cœur plus encore que ne font pour l'indigène tels coins des petites patries, l'octroi de Pézenas ou la place du Théâtre de Brives-la-Gaillarde ! Il y a un régionalisme provincial : Pourquoi n'y en aurait-il pas un parisien ! Nous sommes les seuls à ne point posséder notre « petite patrie », nous qui sommes nés dans la capitale. C'est injuste. Quel est celui d'entre nous qui fera pour Paris et le Parisien ce que Mistral a fait pour la Provence et Barrès pour la Lorraine. Nous demandons la décentralisation de la province.

⁂

Les *Tentations de la Bergère*, ballet en un acte, sont, je l'ai dit, une création. La musique est de Monteclair (1666-1737) reconstituée fort bien et instrumentée par Henri Casadesus. C'est une série d'airs de danse louis-quatorziens, de courantes d' « allemands » et de musettes, où l'on sent que la musique a déjà évolué depuis le milieu du règne : elle a encore la gravité, elle n'a déjà plus la pompe de Lulli. Un berger et une bergère s'aiment ; survient un marquis, lequel essaie de tenter celle-ci par des présents magnifiques, y compris celui de son cœur.

Le roi paraît. Tout s'incline à son passage. Je n'ai pas très bien compris ce qu'il venait faire. Mais paraître suffit peut-être, quand on est le Soleil. En tout cas, l'amour triomphe. Et les jeunes paysans et paysannes expriment avec leurs pieds la joie de cette victoire.

Le Berger danse divinement, c'est M. Léon Woizikovsky ; le jeune Roi, M. Anatole Wilzat, est un peu mince pour jouer les Louis XIV, même jeunes. Il a une jolie figure plus personnelle que les danseurs n'ont accoutumé. Mme Vera Nemtchinova est une bergère digne d'être tentée par un marquis.

Mais le charme de ce ballet, avec la musique de Monteclair dont la joie même a quelque chose de mélancolique, ce sont les décors et les costumes de M. Juan Gris. Il y a là, entre autres dès le début, d'étonnants habits que vermiculent des géométries violettes appropriées au mineur de la musique Et quelles nuances exquises ! J'ai noté des verts un peu acides, sur les panaches, des bruns distingués et jansénistes, et surtout des bleus adorables, avec un rien d'argent dans la pulpe, des bleus un peu gris, doux comme des échos. Un jet d'eau stylisé dans un coin, courbe gracieusement en filigrane pailleté sa retombée immobile.

La chorégraphie de la Nijinska est ravissante. Les jambes des paysannes, toutes plus jolies les unes que les autres, — les paysannes, je veux dire, mais au fait, les jambes aussi et de doux trépignements qui font comprendre Stendhal à la Scala de Milan, heureux jusqu'à l'extase de choses très simples : un port de voix, un solo de clarinette, un geste de danseuse. Il est certain que le fait de voir des femmes poser 1 pied de côté de certaine façon, le relever et puis poser l'autre symétriquement avec vivacité et légèreté, donne du bonheur. L'explique qui pourra. M. Bergson nous a donné inoubliablement la philosophie du Rire. Qui écrira celle de la Danse ?

La seule chose que je reproche aux *Tentations de la Bergère* c'est de languir un peu. Il y a quelque longueurs, quelques reprises de trop. C'est au reste peu de chose à couper.

⁂

Je ne suis pas très sûr non plus d'avoir tout compris dans l'action des *Biches* ; mais l'action d'un ballet a si peu d'importance ! L'essentiel est la danse elle-même : l'action n'est là que pour y fournir des prétextes.

L'arrivée d'un nouveau danseur ou d'une nouvelle danseuse dans un ballet constitue une péripétie à elle seule. Et ceci nous fait sentir combien la danse est chose primitive : C'est de la sexualité, dirait Freud, à l'état pur. Sachez donc que des danseuses sont réunies dans une vaste pièce meublée d'un seul canapé bleu mais géant et à capitons Second Empire, pièce qui, à en juger par l'éclairage et par les barreaux d'une sorte de balcon, est un atelier : ces danseuses répètent je crois leurs « parcours » et leurs « pointes » du lendemain. Arrivent trois athlètes jeunes et musclés qui dansent avec elles. Puis une jolie athlète femme qui danse elle aussi et sort en faisant des pointes pleines d'une raideur antique. Puis une espèce de danseuse de café-concert, ce qu'on appelait naguère une « gommeuse », panache au vent et ruisselante de colliers de perles, qui danse elle, — c'est la Nijinska — sur des rythmes américains une *rag-mazurka* endiablée.

Les jeunes danseuses se cachent derrière le canapé. La gommeuse exécute un pas avec un des jeunes athlètes. Et tout cela finit par une danse générale. Je veux être pendu si j'en ai compris davantage. Mais cela m'a suffi : c'est charmant. Je laisse à M. Auric le soin d'apprécier la musique de M. Poulenc, l'auteur de ces *Mouvements Perpétuels*, tour à tour si nostalgiquement balancés et si joyeusement « fête publique ». Et je note que la rag-mazurka, la seconde chanson donnée — car des voix à l'orchestre se mêlent aux instruments — et surtout la danse des deux athlètes ont soulevé de très vifs applaudissements.

Le décors et les costumes sont pour les *Biches*, de Mme Marie Laurencin. Je n'aime pas beaucoup les biches, les vraies biches qui figurent symboliquement sur le rideau ; l'une d'elles a des pieds comme des robinets de fontaine ; l'autre tourne une tête languissante au bout d'un cou absent. Mais le dessin aujourd'hui ne compte plus (1) : « Nous avons changé tout cela ». Seules importent les couleurs: celles de Mme Marie Laurencin sont d'une finesse très délicate et pourtant très ingénue. La jeune disciple de M. de Montherlant qu'elle nous a montrée vêtue d'un justaucorps bleu au-dessus des deux longues jambes nues, a une absence de tutu presque inconvenante et bien spirituelle. Je n'ai pas pu établir ce que représentait la grande tache verte qu'on voit au-dessus du vitrage de l'atelier sur la toile de fond.

⁂

J'en viens enfin aux *Noces* de M. Stravinsky. J'en parlais précisément dans ma dernière chronique ; je les constatais âpres, barbares, comme taillées en plein bois par un couteau de pâtre petit-russien. Je voudrais en dire plus : je ne puis pas. J'ai cru dans les cinq premières minutes que j'allais me décider à aimer cette musique sans un atome de couleur, blanche et noire comme un clavier de piano. Mais rapidement je me suis senti emporté par le flot d'une certaine hypocondrie et pourquoi le cacherais-je ? d'un certain ennui. Cette partition manque de bonheur à un point inimaginable.

C'est une espèce de demi-cauchemar, auquel les détails de la chorégraphie — pantomime stylisée plutôt que dansée — n'apportent que des soulagements passagers. Si c'était cela une noce au pays des moujiks, on comprend la Révolution. Ce peuple était trop triste pour ne pas être très malheureux. Je ne veux pas empiéter sur le domaine de notre collaborateur Georges Auric. Mais je ne puis m'empêcher de dire : quel dommage ! en songeant que l'auteur de *Noces* est l'auteur de ce *Petrouchka* radieux, radio-actif même, comme la jeunesse et le génie, et de cet *Oiseau de Feu* qui est une féérie sublime.

Je ne parle pas du *Sacre du Printemps*, trop vanté par ceux qui veulent à tout prix être d'avant-garde (la vraie façon d'être un précurseur parfois, c'est de résister à ce genre de modes.)

Eh ! je ne suis pas sourd, j'ai bien entendu tels accords profonds, telles cantilènes unies et nues comme la steppe, et à la fin tels sanglots de timbres imitant, parmi des silences où l'on sent de l'infini, des cloches tristes.

Je sais bien que M. Stravinsky est un grand musicien : il l'a prouvé, et je me rappelle lui avoir prophétisé une vie glorieuse dans les couloirs de l'Opéra alors qu'il était encore tout à fait inconnu, pour avoir entendu, à une répétition, quelques pages de l'éblouissant *Oiseau de Feu*.

Mais enfin la musique doit faire plaisir comme disait Debussy : elle doit nous apporter, même quand elle est mélancolique, douloureuse, des bouffées d'un autre monde, comme ces vents du Sud qui sèment soudainement dans l'hiver des flots fluides du printemps lointain.

Vite, vite, Stravinsky, un peu de lumière, un peu de joie, un peu de bonheur! Les moujiks rient et dansent tout de même, voire en Soviétie. Où sont les isvolniks et les nianias d'antan ?

Fernand GREGH.

(1) Aujourd'hui non. Hier plutôt. Les deux énormes femmes que M. Picasso a dédiées sur le rideau à M. Diaghilew nous rappellent qu'on va vers un classicisme nouveau.

A huitaine l'*Héritage*, de M. André Pascal, la *Sonate à Kreutzer* de MM. Fernand Nozière et Alfred Savoir.

Petites nouvelles

× C'est en italien que sera chanté, ce soir, *Rigoletto* à l'Opéra.

× Les décors et costumes des *Fâcheux*, le ballet dont les Champs-Elysées donnent la première ce soir, sont de M. Georges Bracque, la chorégraphie de Mme Nijinska.

× Le premier spectacle que donnera M. Betove « chez Fursy et Mauricet » comportera un acte de MM. Poulbot et André Warnod. On y verra naturellement des gosses à la manière du célèbre dessinateur.

× L'Atelier fermera ses portes dimanche prochain, et sa troupe partira pour une grande tournée en province et à l'étranger. Le théâtre de M. Dullin rouvrira en septembre.

× La première de la nouvelle revue des Folies-Bergère n'aura vraisemblablement lieu que samedi soir.

LA VIVA[illegible]

GRASSET

La Semaine Bibliographique

LITTERATURE. 8

Littérature française des XIXe *et* XXe *siècles*

a) *Romans, contes et nouvelles.* 84-31

• BOUTET (Frédéric). — *Quart-de-Livre et la Fille de Madame Tranchart.* 7 fr. 50. (*Flammarion.*)

• CAHUET (Albéric). — *Le Masque aux yeux d'or.* Bibliothèque Charpentier. 7 fr. 50. (*E. Fasquelle.*)

• DEKOBRA (Maurice). — *Midnight... place Pigalle.* 7 fr. (*Edit. Kemplen.*)

GINISTY (Paul). — *Les Nids d'aigles.* 7,50. (*Flammarion.*)

• KEYSER (Edouard de). — *Les Diamants de Murat.* Collection du Samedi littéraire. 7 fr. 50. (*Edit. Kemplen.*)

• LEROUX (Gaston). — *La Poupée sanglante. La Machine à assassiner.* 2 vol. 6 fr. 75 le vol. (*J. Tallandier.*)

• PRIST (Paul). — *Le miracle des hommes.* Colection du Samedi littéraire. 7 fr. 50. (*Edit. Kemplen.*)

• ROUFF (Marcel). — *La Vie et la Passion de Dodin-Bouffant.* 7 fr. 50. (*Libr. Stock.*)

ROYA (Louis). — *La Femme divine.* (Collect. *Pro humanitate,* 2, rue de l'Ancienne-Comédie.)

• SOUGUENET (Léon). — *La Flûte de roseau.* Collection du Samedi littéraire. 7 fr. 50. (*Edit. Kemplen.*)

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Histoires insolites.* Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam. T. 6. 15 fr. (*Mercure de France.*)

b) *Lettres, mémoires et souvenirs de voyage.* 910-2

• VAUDOYER (Jean-Louis). — *Les Délices de l'Italie.* 7 fr. 50. (*Plon-Nourrit et Cie.*)

c) *Théâtre.* 84-2

• BERUBET (Magdelaine). — *Monsieur Sardony,* pièce en un acte, suivie de *La Grande Recherche,* 3 actes, et *Le Terrier,* 3 actes. 7,50. (*Libr. Stock.*)

LITTERATURES ETRANGERES

a) *Littérature anglaise*

• LAFCADIO (Hearn). — *Esquisses Martiniquaises.* Trad. par Marc Logé. 7 fr. 50. (*Mercure de France.*)

b) *Littérature espagnole*

• BLASCO IBANEZ (V.). — *Mare Nostrum.* Trad. Marcel Thiébaut. 6 fr. 75. (*Calmann-Lévy.*)

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTERAIRES. 809

• BORDEAUX (Henry). — *Un sourcier : Henri Bremond.* 5 fr. (*Plon-Nourrit et Cie.*)

• BOULENGER (Jacques) et THERIVE (André). — *Les Soirées du Grammaire-Club.* 7,50. (*Plon-Nourrit et Cie.*)

• CHINARD (G.). — *Les Amitiés américaines de Madame de Houdetot.* Bibliothèque de la Revue de littérature comparée. T. 8. In-8°. 6 fr. (*Ed. Champion.*)

• MEILLET (Antoine). — *Le Slave commun.* In-8°. 50 fr. (*Ed. Champion.*)

• RIDGWAY (Ch.). — *Les Amis de madame de Sériselles.* 7 fr. (*Darantière, à Dijon.*)

• VAN GENNEP (A.). — *Le Folklore.* Collection Culture moderne. In-32. Ill. 2 fr. (*Libr. Stock.*)

• VINCENT (José). — *Théodore Aubanel.* 10 fr. (*Ed. Champion.*)

HISTOIRE. 9

• CAZAL (Ed.). — *Histoire an[illegible] l'Inquisition en Ita[illegible]e et en Fran[illegible]* 15 fr. (*Bibl. des C[illegible]eux.*)

• CHAPUISAT ([illegible]douard). — *Le[illegible] Journal de Jean-[illegible]briel Eynard.* 10 fr. (*Plon-Nourr[illegible] et Cie.*)

• PASQUET (D.). — *Histoire po[illegible] ciale du peuple américain.* T. 1 : [illegible] à 1825. 25 gravur[illegible] et cartes. 20 fr[illegible]

• VAN GRONI[illegible]EN. — *Le G[illegible] des métropoles d[illegible] l'Egypte romai[illegible]* francs. (*Ed. Cham[illegible]ion.*)

• WALISZEWS[illegible] (K.). — *La [illegible] cent ans. Le règn[illegible] d'Alexandre Ier* [illegible] 1816). In-8°. 20 f[illegible] (*Plon-Nourrit et*[illegible]

B[illegible]AUX-ARTS. 7

[illegible]rchéologie

• HERMET (F.). — *Les Graffites* [illegible] *fesengue près M[illegible]au (Aveyron).* francs. (*Ed. Cham[illegible]ion.*)

• MOREAU (F[illegible]). — *Notices* [illegible] *pays de France.* [illegible] vol. In-8°. 20 fr[illegible] [illegible]*pion.*)

Généralités

• CHOIX *de c[illegible]fs-d'œuvre du* [illegible] *siècle.* Bibliothèqu[illegible] [illegible]ationale. 15 [illegible] *Morancé.*)

• COQUIOT (G[illegible]). — *Des g[illegible] [illegible]lonnées.* In-8°. 7 [illegible] Delpeuch.)

• HARCOURT ([illegible] M. d'). — *L[illegible] diens du vieux P[illegible]* [illegible] 40 pl. dont [illegible] Cart. : 80 fr. (*A. [illegible]rancé.*)

• LEFOL (Gas[illegible]). — *Immeub[illegible] modérés.* Album [illegible] 85 fr. (*Ch.*[illegible]

• MONTAGNE [illegible] *Sainte-Gene[illegible] vers les âges.* M[illegible] [illegible] peintur[illegible] dessins, livres [illegible]. 6 fr. (*A.*[illegible]

PHILOSOPH[illegible] MORALE RE[illegible] ET [illegible]EOLOGIE. 1[illegible]

• FIESSINGER ([illegible]). — *Les D[illegible] tions de défens[illegible]* [illegible] fr. (*A. Mal*[illegible]

,,РУССКIЙ БАЛЕТЪ" С. П. ДЯГИЛЕВА

Открытие сезона.

Премьера «Русскаго Балета» въ Пари-[illegible]

[illegible] своей [illegible] «tout Paris».

Спектакль былъ составленъ изъ двухъ новинокъ для Парижа: «Искушенiя Пастушки» и «Biches»; въ заключенiе шла «Свадебка», которую Парижъ уже видѣлъ и оцѣнилъ на сценѣ театра «Gaité Lyrique». Особенность этого вечера, который можно было бы назвать и симфоническимъ, заключалась въ томъ, что оркестромъ дирижировали три композитора: Casadesus, Messager и Стравинскiй. Первые два балета шли этой зимой, какъ говорятъ, съ выдающимся успѣхомъ въ Монте-Карло.

«Искушенiя Пастушки» можно назвать свѣжей и прiятной акварелью, какъ живописной, такъ музыкальной и хореграфической. Прелестно наивныя, для нашего слуха мелодiи XVIII вѣка почти забытаго композитора Монтеклера, возставленныя и инструментованныя извѣстнымъ Casadesus въ духѣ эпохи; нѣжныхъ тоновъ костюмы — въ прiятной фiолетово-зеленой гаммѣ на фонѣ нѣсколько тусклоknown декорацiи; модернизированные слегка танцы эпохи Короля Солнца, — все это создаетъ прiятную для глаза миниатюру съ примитивнымъ лю-[illegible]

Petites nouvelles

× C'est en italien que sera chanté, ce soir, *Rigoletto* à l'Opéra.

× Les décors et costumes des *Fâcheux,* le ballet dont les Champs-Elysées donnent la première ce soir, sont de M. Georges Bracque, la chorégraphie de Mme Nijinska.

× Le premier spectacle que donnera M. Betove « chez Fursy et Mauricet » comportera un acte de MM. Poulbot et André Warnod. On y verra naturellement des gosses à la manière du célèbre dessinateur.

× L'Atelier fermera ses portes dimanche prochain, et sa troupe partira pour une grande tournée en province et à l'étranger. Le théâtre de M. Dullin ro[illegible] vrira en septembre.

× La première de la nouvelle revue des Folies-Bergère n'aura vraisemblablement lieu que samedi soir.

L'ŒUVRE
[illegible], Rue Louis-le-Grand
6 JUIN 1924

EXCELSIOR
[illegible], Rue d'Enghien
6 JUIN 1924

« Les Fâcheux » au théâtre des Champs-Elysées. — Les ballets russes de M. Serge de Diaghilew donneront ce soir la première représentation du ballet des *Fâcheux,* dont le scénario a été tiré de la comédie-ballet de Molière par M. Boris Kochno. La musique est de M. Georges Auric, qui a su faire revivre, dans un langage tout moderne, l'esprit de la musique de Lulli, et c'est M. André Messager qui dirigera l'orchestre, prêtant à un jeune auteur dont le talent l'intéresse le précieux appui de son autorité. M. Georges Bracque, pour les décors et les costumes, Mme Nijinska, pour la chorégraphie, sont les dignes collaborateurs du musicien, car ils ont su, comme lui, retrouver le secret d'une puissance aisée, d'une majesté naturelle. Enfin, aux excellents artistes déjà applaudis en janvier, à Monte-Carlo, Mme Tchernicheva, MM. Voisikovsky, Viltzac, Slavinsky, viendra s'ajouter, dans une scène nouvelle, ce jeune danseur dont les premiers débuts à Monte-Carlo avaient été si remarqués, M. Antoine Doline. C'est lui qui dansera un *Nocturne,* qui n'a pas été exécuté encore et dont la musique est un des plus remarquables morceaux de la partition. La manière dont il l'a interprété aux dernières répétitions a été pour tous les assistants une étonnante révélation.

Les Fâcheux seront ce soir précédés de *Petrouchka* et suivis par *les Noces,* ces deux ouvrages de M. Stravinsky dirigés par M. Pierre Monteux.

Le mariage de M. Benoît [illegible]

GAULOIS 6 JUIN 1924

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
21 Rue Montmartre
31 MAI 1924

LE "GAULOIS"

LES PREMIÈRES

LES BALLETS RUSSES. — *Les Fâcheux*, ballet en un acte, de M. Boris Kochno, d'après la comédie-ballet de Molière, musique de M. Georges Auric.

M. Serge de Diaghilew vient de nous faire connaître un nouveau ballet, *Les Fâcheux*, dont le scénario a été calqué par M. Boris Kochno sur la comédie de Molière. Nulle pièce n'était plus apte aux intermèdes de danses : ces fâcheux — nous dirions plus vulgairement aujourd'hui ces raseurs — qui interviennent à point nommé au moment où Eraste va rejoindre sa maîtresse Orphise et l'empêchent de s'entretenir avec elle, étaient sans nul doute au temps de Molière des personnages connus. En tout cas notre grand poète comique avait profité de sa pièce pour dire leur fait à toutes sortes d'importuns, fâcheux de théâtre, fâcheux de duel, fâcheux de chasse, que sais-je encore ? M. Kochno a conservé de toute cette armée d'importuns les caractères principaux ; et ceci est très habilement conçu.

Affirmer que dans la comédie de Molière l'action est d'un intérêt primordial serait contraire à la vérité ; les scènes se suivent assez artificiellement ; elles n'en ont du reste pas moins de saveur. Le mérite de la chorégraphie de Mme Nijinska consiste à avoir varié tous ces épisodes de la façon la plus heureuse. Au point de vue de la danse, ce ballet est d'un style très classique. Ainsi les pas d'Orphise et d'Eraste sont imaginés pour faire valoir la technique et la grâce supérieures de Mme Tchernicheva et l'esprit de M. Wilzak ; la danse du joueur de cartes (M. Woizikowsky) est d'un enjouement délicieux ; les groupes des joueuses de volant et les évolutions des joueurs de ballon sont réglés de la façon la plus heureuse ; et M. Doline a fait applaudir sa virtuosité distinguée dans l'Elégant où il débutait ; et Mme Nijinska elle-même est dans son pas une vraie reine de l'eurythmie. Le décor de M. Braque, traité en lavis, n'est pas désagréable à regarder et les costumes dessinés par le même peintre forment une très heureuse symphonie de couleurs.

Reste la partition de M. Georges Auric. Si vous aimez la fausse note, l'auteur en a mis partout ; il a répandu de parti pris la dissonance. Peu d'idées ; par contre, du rythme et de la clarté. Les quintes se heurtent en vain les unes contre les autres ; la phrase musicale n'en suit pas moins son cours, banal ou non ; elle est toujours vigoureusement scandée, martèle les évolutions des danseurs et des danseuses. Elle est loin d'avoir la noblesse du grand siècle : c'est une roturière qui semble avoir voulu se frotter à la pensée d'un Lulli ; mais elle en a égaré la tendresse désuète, la vivacité si pleine d'entrain ; et le modernisme a furieusement outragé la netteté de ses chausses, dirait un Mascarille ressuscité. Vous n'y rencontrerez pas une cadence tonale, vous n'y trouverez pas non plus un accord qui ne heurte l'oreille. C'est ainsi que se manifestent nos jeunes qui se sont mis en tête d'imiter Alcibiade ; couper la queue de son chien est passé de mode ; on fait de fausses notes, des vers faux, des fautes de dessin ou de perspective — et grâce à ces singularités on se fait remarquer. M. André Messager a dirigé cette partition crissante avec cette aisance souple et cette précision dont il possède le secret.

Louis Schneider.

L'invasion russe

Une fois de plus, voici les ballets russes de retour parmi nous. Sans doute, sous ce titre et à l'abri d'une firme notoire, on glisse maintenant plus d'un spectacle qui n'a rien de commun avec les productions artistiques de la Russie, mais, tout de même, entre les *Biches* de M. Poulenc, et le *Train Bleu*, de M. Cocteau, nous allons entendre à nouveau *Petrouchka* et le *Prince Igor*, et tant de lumière, de couleurs et de mouvement sera pour nos yeux comme un plaisir tout neuf.

Ces ballets russes auront-ils fait couler assez d'encre depuis le soir, désormais fameux, où ils sont apparus sur la scène du Châtelet. Ce fut, il faut bien le dire, la première invasion russe parmi nous, celle qui déclencha toutes les autres.

N'en doutons pas : cette date compte, toujours, non seulement dans l'histoire de la musique ou de la chorégraphie française, mais dans celle de notre peinture, de notre ameublement, de nos costumes et de notre théâtre entier. *L'Oiseau de Feu* et tant de merveilles à travers lesquelles voltigeait la grâce ailée de Karsavina et se ruait l'élan sauvage de Nijinski frappèrent d'admiration, avec les musiciens et les metteurs en scène, la légion des peintres et des dessinateurs, par la variété des couleurs, par la chaleur des tons, par la hardiesse surtout des juxtapositions. Des oppositions de nuances qui paraissaient jadis impossibles étaient réalisées, des couleurs d'une crudité extraordinaire éclataient comme un coup de tonnerre, il y avait une orgie de lumière qui mettait en joie les yeux de tous.

Cette découverte d'un Orient brutal, très bariolé et un peu barbare, aura eu sur les décorations contemporaines une importance à peu près égale à celle de la découverte de la Chine par les artistes du XVIIIe siècle, qui nous a donné les laques, les bois vernis, les pagodes... et le thé.

L'apparition des ballets russes ne nous a encore gratifiés d'aucun bruitage, mais elle a permis des audaces dans les nuances des costumes, dans les étoffes d'ameublement, des bleus sombres, des vermillons, des violets qui déroutent encore un peu notre regard habitué à des ensembles plus sobres, mais fait déjà un chapitre éclatant dans l'histoire de l'art contemporain.

Pour nos décorateurs, pour nos musiciens, pour notre chorégraphie, pour le public lui-même, ces spectacles auront été entièrement neufs et auront éveillé en nous des impressions jamais perçues.

Cette vérité d'avant-guerre, combien le cataclysme mondial qui a amené l'écroulement de l'empire des tsars et la dispersion à travers l'Europe de toute l'ancienne société russe l'a soulignée, renforcée, vivifiée. Les dernières années surtout qui viennent de s'écouler ont vu l'établissement à demeure, chez nous d'un grand nombre de compatriotes de Tourgueneff et ont été décisives à ce point de vue.

Grands seigneurs ruinés, princes et princesses en train de dévorer les derniers bijoux ou les derniers rangs de perles de leur patrimoine, nobles authentiques dans la misère réduits à des besognes d'ilotes, aristocrates déclassés, grands bourgeois dans la gêne, c'est l'éternel et lamentable spectacle que présentent toutes les émigrations.

Qu'on lise les mémoires de la fin du XVIIIe siècle relatifs à l'émigration française en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, et l'on retrouvera des scènes, des types, des accents qui semblent d'aujourd'hui, croqués sur notre territoire avec les Russes comme protagonistes.

Ici et là les mêmes causes produisent sans doute les mêmes effets. La longue présence de nos compatriotes dans les brouillards de Londres, au milieu des marchands de Hambourg et dans les grandes villes des bords du Rhin « toutes parfumées de l'odeur des tilleuls » avait amené une influence, soit passagère, soit assez profonde, chez les populations étrangères qui avaient accueilli les nôtres. Leur accent, leurs allures, leurs manies, jusqu'à leur démarche avaient d'abord excité l'ironie du *cockney* de Londres et du bourgeois placide de Hollande fumant sa pipe de porcelaine en contemplant le débarquement de cet étrange peuple français. Et puis, peu à peu, des échanges d'idées, de manières, de goûts, se réalisèrent d'une nation à l'autre. Sans doute y eut-il des antipathies autant que des sympathies. Mais, bientôt, l'amabilité de notre race, sa grâce, son entrain, sa sociabilité, le courage dont ses représentants faisaient preuve en d'aussi tragiques circonstances finirent par impressionner les témoins étrangers. On fut stupéfait, d'abord, puis ému, puis enthousiaste. Les Anglais eux-mêmes se mirent à copier certaines particularités françaises et le grand nombre de gens de notre aristocratie établis alors costumiers à Londres ne fut sans doute pas pour peu de chose dans ce revirement à notre égard. On singea les modes de Paris en attendant d'adopter certains mots de notre vocabulaire et certaines idées de notre patrimoine intellectuel.

N'apercevons-nous pas, en ce moment, autour de nous, un spectacle à peu près analogue? Comme les émigrés français de Louis XVI, les émigrés russes ont essayé de s'adapter au milieu nouveau dans lequel les poussait la destinée. Ils y ont apporté leurs habitudes, leurs manies, leurs préjugés, et nous commençons tout doucement de nous habituer à eux. Nous influençons certainement leur esprit, mais ils influencent aussi le nôtre. Evidemment ils se trouvent noyés dans la masse française, mais songez aux effets artistiques qu'ont déjà pu produire des ballets et vous estimerez de quelle importance peut être pour notre art la présence des Russes à Paris. Et l'on ne veut pas dire par là qu'ils aient l'intention de s'annexer notre littérature ou notre théâtre, comme ils ont conquis certaines rues de Montmartre, mais on entend qu'une histoire de la littérature et de l'art français d'aujourd'hui devra tenir compte de cette invasion pacifique, si elle veut être exacte.

Jules BERTAUT.

Comoedia" 4 Juin 1924.

"Les Fâcheux" aux Ballets russes

Les Ballets russes de M. S. de Diaghilew donneront ce soir, au Théâtre des Champs-Elysées, la première représentation du ballet des Fâcheux, *dont le scénario a été tiré de la comédie-ballet de Molière par M. Boris Kochno; la musique est de M. Georges Auric, le décor et les costumes ont pour auteur M. Georges Braque et la chorégraphie a été conçue et réglée par l'illustre Nijinska. Les lecteurs de* Comœdia *ont déjà appris le grand succès de cet ouvrage à Monte-Carlo en janvier dernier. Il retrouvera à Paris ses admirables interprètes, Mme Tchernicheva, MM. Voizikowsky, Vilzak, Slavinsky, auxquels s'ajoutera M. Antoine Doline, dans une scène nouvelle qui est un des morceaux les plus remarquables de la partition et offre à ce jeune danseur l'occasion de développer, dans un rôle de premier plan, ses rares qualités.*

L'orchestre sera dirigé par M. André Messager, qui témoigne de son intérêt pour le talent de l'auteur en lui accordant l'appui de son autorité souveraine.

D'une étude sur la musique des Fâcheux, *insérée dans une publication récente et signée de notre collaborateur M. Louis Laloy, nous détacherons ici la conclusion :*

Si M. Georges Auric avait voulu imiter Lulli, il nous aurait seulement fait sentir la distance qui nous sépare de ce maître et de son temps. Confortablement installés sur

Groupe des « Fâcheux »

nos fauteuils et peut-être y somnolant un peu, nous assisterions sans bouger au curieux spectacle d'une musique restreinte et surannée. Mais celle-ci nous transporte auprès d'elle sur la scène et nous pouvons nous tâter: ce n'est pas un rêve. Pareils aux courtisans de Louis XIV, qui ne craignaient pas de se mêler aux danseurs et comme eux de se travestir, nous prenons tour à tour l'habit de Lysandre, d'Eraste, d'Orphine avec l'illusion de trouver sur-le-champ la musique, et sans rien aliéner de nos sentiments tout modernes de la grâce, du jeu, du commérage, du sport, de la douceur et de l'allégresse, nous leur ajoutons une franchise et une précision qui nous paraissaient bien à tort incompatibles avec leur nouveauté.

Le classicisme des *Fâcheux* est un classicisme qui se crée et que nous surprenons à l'état naissant, donc dans toute la force de ses affinités tranchées, chaleureuses, corrosives. C'est pourquoi j'adresserai à l'auteur et à ses jeunes émules ce mot que, pour la comédie, mérita en son temps Molière : « Courage, amis, voilà la bonne musique ».

Louis Laloy.

RESTO DEL CARLINO
BOLOGNE
3 JUIN

18

Kubelik e le sue cinque figlie

Come spettacoli di circostanza, non abbiamo avuto sinora se non la rivista del teatro Marigny, *Paris-Sports*, dedicata, come il titolo dice, agli ospiti olimpici. Il pubblico va ad applaudire quivi la Spinelly, che gode fama di possedere due fra le più belle gambe di Parigi, sebbene le prove fornitecene dal pittore Doumergue potrebbero farne dubitare. Ma una innovazione introdotta nella sala dove le pareti posteriori dei palchi sono state abbattute per ricostruire l'ambulacro circolare della platea ha rovinato l'acustica e nuociuto all'effetto della voce dell'artista. Fortuna che il terreno perduto al Marigny potremo riacquistarlo fra poco ad usura all'Opera, dove nel mese di giugno è annunziata una serie di rappresentazioni del *Boris* e della *Kowantscina* con Scialiapin. Il vecchio Rouchè si è deciso, in onore degli ospiti olimpici, a dar prova di zelo. Iersera ci fece risentire Kubelik, in un *Concerto* di Mozart, più gagliardo e fantastico che mai. Anche Kubelik, nonostante i molti milioni guadagnati, sente il bisogno di rimettersi a lavorare, per fare la dote alle sue cinque figlie. Ma nella sua ricomparsa ci si presenta anche come compositore notevolissimo. Il suo *Concerto* eseguito iersera all'Opera è parso interessante e provvisto di qualità superiori al semplice virtuosismo. Tra pochi giorni l'incomparabile artista, ai cui primi concerti di Vienna i buongustai dicevano che se fosse vissuto nel Medioevo lo avrebbero arso come stregone, sarà in Italia, dove fa conto di fermarsi a lungo, per ultimare un' opera che sta scrivendo e nella quale ripone grandi speranze.

Intanto nel quartiere dei Campi Elisi, che va diventando un centro anche più teatrale dei boulevards, imperversano di nuovo i balli russi del solito Diaghileff. La novità di quest'anno è il ballo *Le tentazioni della pastorella*, composto su arie del Monteclair, un musico francese della fine del Seicento, e arieggiante alla venustà composta ed agghindata delle rappresentazioni danzanti che allietavano la corte di Luigi XIV. Il garbo dei costumi e l'armonia delle colorazioni ottenute dal Bakst meriterebbero di essere goduti da un pubblico ben altrimenti più numeroso delle due o trecento persone che possono seralmente concedersi il lusso di pagarsi un posto al Teatro dei Campi Elisi. Un altro balletto, *Le cerbiatte*, illustrante gli ambienti mondani di Montmartre, su un accompagnamento musicale satirico del giovane Poulenc viene molto gustato d[illegible] trova condensata la q[illegible] della Butte. La[illegible] intelligente e [illegible] tutti i pubblici [illegible]

[illegible]TOR

PETIT JOURNAL
61, Rue Lafayette
4 JUIN 1924

AVANT - PREMIERE

Les Fâcheux au Théâtre des Champs-Elysées

Les Ballets Russes de M. Serge de Diaghilew donneront ce soir la première représentation du ballet des *Fâcheux*, dont le scénario a été tiré de la comédie-ballet de Molière par M. Boris Kochmo. La musique est de M. Georges Auric. M. André Messager dirigera l'orchestre. M. Georges Bracque, pour les décors et les costumes, Mme Nijinska pour la chorégraphie, sont les dignes collaborateurs du musicien.

Enfin aux excellents artistes déjà applaudis en janvier, à Monte-Carlo, Mme Tchernicheva, MM. Voisikovsky, Viltzac, Slavinsky viendra s'ajouter, dans une scène nouvelle, M. Antoine Doline. C'est lui qui dansera un *Nocturne*, qui n'a pas été exécuté encore.

Les Fâcheux seront ce soir précédés de *Petrouchka* et suivis par les *Noces*, ces deux ouvrages de M. Stravinsky dirigés par M. Pierre Monteux.

„Presse". 31 mai 1924.

LES PREMIÈRES

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

Les Ballets russes

L'administration des « Ballets Russes » de M. de Diaghilew n'a point jugé à propos de faire un service à la *Presse*, ni même de me convier à une répétition de travail. Il n'y a rien à dire. Charbonnier est maître chez soi, et chacun sait bien que les Russes sont chez nous, chez eux. Nous nous en réjouissons en général, à cause de l'éclat magnifique, du renouvellement qu'ils apportent à l'art et de leur séductrice courtoisie. Quand il leur convient de manquer à celle-ci, on prend une place au bureau de location, voilà tout. Il n'était pas inutile de signaler ce léger incident. Que quelques mercantis du théâtre jugent à propos de supprimer le service du journal où Théophile Gautier exerça la fonction que je tiens aujourd'hui avec conscience et bienveillance passe encore. On comprend mal et même pas du tout cette abstention quand il s'agit de représentations artistiques.

Ce n'est point pour cela que je dois constater la décadence des Ballets de M. de Diaghilew qui fut un si splendide novateur, qui souleva Paris d'enthousiasme et de surprise émerveillée. Les deux dernières œuvres qu'il vient de présenter, ne suscitent nul étonnement, ne révèlent nulle trouvaille. La nouveauté, l'invention ingénieuse et instructive, c'est aux « Soirées de Paris », du comte de Beaumont, avec « Salade » et « Gigue », que nous les avons rencontrées, essais intéressants où palpite un esprit jeune, quelles que soient les discussions qu'ils engendrent. Chez M. de Diaghilew, « Les Tentations de la Bergère », composées sur la musique sage, aimable et un peu vieillotte de Monteclair, reconstituée et instrumentalement complétée avec une science parfaite et délicate, par M. Henri Casadesus, semblent sorties du répertoire ancien de l'Opéra. Louons pourtant l'harmonie assez noble du décor, les coloris bien combinés des costumes, le tout de M. Juan Gris, en désaccord absolu du reste, avec le rideau outrancier de M. Picasso.

Le sujet est quelconque, étiré à n'en plus finir. Un berger aime une bergère courtisée par un jeune seigneur. Elle préfère finalement le berger, qui lui offre les produits de la terre, au marquis dont les présents sont artificiels. Mlle Nijinska, maîtresse de ballet appliquée, et scientifique plutôt que mystérieusement douée, a prouvé dans la chorégraphie de cette œuvre son intelligence, son sens des groupements et des ensembles. Mlle Vera Nemtchinova, ballerine exquise et précise ; MM. Vilzac, Voizikovsky, Stravinsky et un corps de ballet expérimenté, ne parviennent pas à animer suffisamment ces *Tentations* peu tentatrices et d'une longueur fastidieuse.

Pour l'autre ballet, *Biches*, dont la musique est de M. Francis Poulenc, M. André Messager eut le geste joli et généreux de diriger l'orchestre. Rideau, décor, costumes sont de Mme Marie Laurencin, dont l'originalité étudiée n'a pas semblé très heureuse malgré quelques notes stupéfiantes. Quant au sujet, il apparaît si incohérent qu'il est impossible à conter. Il sert simplement de motif aux tournoiements et aux bondissements frénétiques des danseurs, aux pointes habiles, aux pas modernes, aux futilités difficiles, solitaires ou enchevêtrées, des danseuses. Des voix montent de l'orchestre, dont on saisit mal l'utilité, car elles n'éclairent ni ne complètent l'action. La partition de M. Poulenc affirme le plus vif talent, une connaissance multiple et adroite de toutes les ressources musicales. Elle aussi se pourrait appeler *Salade*, car on y découvre les inspirations et les styles les plus divers. Cependant elle abonde en rythmes francs, elle éclate de belle humeur, d'humour burlesque, elle surprend et elle amuse.

L'interprétation est pleine d'élan et de fraîcheur avec Mlles Nemtchinova, très gracieusement sûre de son art ; Tchernitcheva, belle et de tenue élégante ; Doubrovska, Sokalova, Nikitina et Mlle Nijinska elle-même, remarquable dans une mazurka des bords du Volga. Auprès d'elle, MM. Voizikovsky, A. Vilzac, Zvereff dépensent une fougue méritoire et sursautante.

Le spectacle se complétait par les étranges *Noces* de Stravinsky, déjà données l'an passé, œuvre schématique, inquiétante, dont on subit comme une sommation irrésistible, l'attrait hypnotique, l'empreinte géniale.

JANE CATULLE-MENDES.

DÉBIT
ÉVENTAIL

Le Théâtre à Paris

— Bonjour, critique!
— Bonjour, amateur!
— Que dites-vous des spectacles, cette semaine?
— Qu'il y fait diablement chaud.
— Vous vous plaignez toujours. Pour ma part, la température m'importe peu, pourvu que la pièce soit bonne.
— Si nous parlions des Jeux olympiques?
— Mais les théâtres, critique que vous êtes?
— Croyez-moi, mon ami, parlons des Jeux olympiques.
— Point du tout. Vous n'êtes pas un homme de sport.
— Qu'en savez-vous?
— D'ailleurs, peu me chaut. Parlez-moi du théâtre. Vous êtes là pour ça.
— O terrible ami! puissiez-vous ne pas regretter votre destination.
— Vous avez vu *le Pauvre Homme* que M. André Lang vient représenter au Théâtre des Arts?
— Moi? Nullement. Je suis critique, vous me l'avez suffisamment fait sentir. Donc, à ce titre, soigneusement exclu de la liste d'invitations du Théâtre des Batignolles.
— Cependant, j'entends que vous me renseigniez.
— Ne vous fâchez pas, ami. Dès ce soir, j'achèterai comptant le droit d'appréciation aux guichets de M. Darens et, la semaine prochaine, vous serez satisfait.
— Mais ces derniers jours, critique taciturne, le théâtre...
— Le théâtre, mon pauvre ami? Balayé! Vous comprenez, les étrangers sont nombreux et réputés de bonne prise. Les directeurs se soucient peu de leur offrir comme appât des comédies où les uns comprendront peu, les autres rien du tout. Alors, on leur fourre l'Opéra de Vienne et les Ballets russes à l'affiche.
— Comme vous y allez! Diaghileff n'est pas à dédaigner, que diable!
— Soit. Et ce fut une belle soirée que celle où M. André Messager conduisit *les Biches* de Poulenc.
— *Les Biches*? Racontez!
— Un ballet sans scenario — ou presque — et dansé avec grâce par Mlles Nijinska et Nemtchinova, entourées de MM. Vilza, Doline et de quelques autres dont je n'ai plus les noms, trop slaves, à la mémoire. Pour compléter la soirée, *les Tentations de la Bergère* ne manquent pas non plus de charme. Mais qui nous rendra l'aérien Nijinsky, l'irréel, l'immatériel *Spectre de la Rose*.
— Allons, critique, assez de souvenirs apitoyés. Sur d'autres scènes...?
— Un ballet encore, mon pauvre ami, et, comme par hasard, dansé par des Russes toujours. Massine... Idzikowski... Mais je vous ai déjà parlé d'eux tout dernièrement. Ce n'est point parce qu'ils interprètent une *Gigue* confectionnée sur un salmis de Bach et de Haendel que je vais vous refaire l'examen de leurs danses. Au Vieux-Colombier, c'est une Malaise, réputée Hindoue, qui donne également un spectacle saltatoire, avant d'aller faire son tour de Belgique : Mlle Djemil Anik est son nom. Il est synonyme d'harmonie et de conscience artistique.
— Ne m'a-t-on pas dit qu'à Edouard VII...?
— *La Danseuse* (une fois de plus!) *éperdue* est française, elle. C'est son protecteur qui est slave, cette fois. Fauchois, leur père, les a du reste accommodés l'un et l'autre avec infiniment d'esprit. Mais vous n'attendez tout de même pas un article entier au sujet de cette reprise? Pas plus, j'espère, qu'à propos de *la Captive* qui fut le chef-d'œuvre et le tremplin du succès de M. Charles Méré.
— Au moment où l'on afflue de tous les points du globe vers notre capitale, que fait-on dans les subventionnés, pour rehausser le prestige de la scène française?
— On reçoit, à la Comédie, une pièce de M. Fernand Nozière, et l'on y fait jouer *Iphigénie en Aulide* par Mme Weber et M. Fenoux.
— Critique, vous aviez raison. Filons à Colombes.
— Mille regrets. Il faut que je sois ce soir à l'Opéra.
— Qu'y donne-t-on? Le *Nerone* de Boïto?
— Mieux que cela. Devinez... Je vous le donne en cent... Je vous le donne en mille...
— Une nouveauté? Une primeur? Le nouvel ouvrage de Balourdowsky? La dernière partition de Barbifiantzoff?
— Le grand succès de la Maison, la seule pièce qui fasse à coup sûr le maximum, le *Faust* de Gounod!

MARCEL HAURIAC.

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
9 JUIN 1924
Maxime Girard.

COURRIER DES THÉATRES

LES FACHEUX AU THEATRE DES CHAMPS-ELYSÉES

Les Ballets Russes, de M. Serge de Diaghilew, donneront ce soir la première représentation des *Fâcheux*, dont le scénario a été tiré de la comédie-ballet de Molière par M. Boris Kochno. La musique est de M. Georges Auric, qui a su faire revivre, dans un langage tout moderne, l'esprit de la musique de Lulli, et c'est M. André Messager qui dirigera l'orchestre, prêtant à un jeune auteur, dont le talent l'intéresse, le précieux appui de son autorité. M. Georges Bracque, pour les décors et les costumes, Mme Nijinska pour la chorégraphie, sont les dignes collaborateurs du musicien, car ils ont su, comme lui, retrouver le secret d'une puissance aisée, d'une majesté naturelle. Enfin, aux excellents artistes déjà applaudis en janvier, à Monte-Carlo, Mme Tchernicheva, MM. Voisikovsky, Viltzac, Slavinsky, viendra s'ajouter, dans une scène nouvelle, ce jeune danseur dont les premiers débuts à Monte-Carlo avaient été si remarqués, M. Antoine Doline. C'est lui qui dansera un *Nocturne*, qui n'a pas été exécuté encore et dont la musique est un des plus remarquables morceaux de la partition. La manière dont il l'a interprété aux dernières répétitions a été, pour tous les assistants, une étonnante révélation.

Les Fâcheux seront, ce soir, précédés de *Petrouchka* et suivis par *les Noces*, ces deux ouvrages de M. Stravinsky dirigés par M. Pierre Monteux.

***

COMŒDIA. — Mercredi 4 Juin 1924

"Les Fâcheux" aux Ballets russes

Les Ballets russes de M. S. de Diaghilev donneront ce soir, au Théâtre des Champs-Elysées, la première représentation du ballet des Fâcheux, dont le scénario a été tiré de la comédie-ballet de Molière par M. Boris Kochno; la musique est de M. Georges Auric, le décor et les costumes ont pour auteur M. Georges Braque et la chorégraphie a été conçue et réglée par l'illustre Nijinska. Les lecteurs de Comœdia ont déjà appris le grand succès de cet ouvrage à Monte-Carlo en janvier dernier. Il retrouvera à Paris ses admirables interprètes, Mme Tchernicheva, MM. Voizikowsky, Vilzak, Slavinsky, auxquels s'ajoutera M. Antoine Doline, dans une scène nouvelle qui est un des morceaux les plus remarquables de la partition et offre à ce jeune danseur l'occasion de développer, dans un rôle de premier plan, ses rares qualités.

L'orchestre sera dirigé par M. André Messager, qui témoigne de son intérêt pour le talent de l'auteur en lui accordant l'appui de son autorité souveraine.

D'une étude sur la musique des Fâcheux, insérée dans une publication récente et signée de notre collaborateur M. Louis Laloy, nous détacherons ici la conclusion :

Si M. Georges Auric avait voulu imiter Lulli, il nous aurait seulement fait sentir la distance qui nous sépare de ce maître et de son temps. Confortablement installés sur

Excelsior Lundi 2 juin 1924

LA MUSIQUE

BALLETS RUSSES

La troupe de Serge de Diaghilew a donné cette semaine le premier spectacle de sa série 1924. Les représentations de l'Opéra de Vienne — sur lesquelles, je ne sais pourquoi, la critique n'a pas été invitée à donner son avis — ont interrompu pendant quelques jours la saison dansante. Elle reprendra son cours à partir de mercredi prochain.

Il y a chez Serge de Diaghilew une sorte de dilettantisme, assurément fort courageux et tout à fait exceptionnel chez les directeurs de théâtre, qui le pousse à mépriser le succès. Il l'accepte, lorsqu'il le rencontre, avec une condescendance de grand seigneur, mais il ne fera jamais aucune concession pour l'obtenir. En jetant un coup d'œil sur ses créations de cette année, on sera frappé de l'extraordinaire détachement des choses d'ici-bas qui s'affirme dans ce programme. Poursuivant avec une méthode obstinée l'apothéose difficile de ce qui reste de l'ex-groupe des Six, l'apôtre d'un extrémisme fort incertain consacre toutes ses forces à la défense de MM. Jean Cocteau, Francis Poulenc, Georges Auric et Darius Milhaud.

Ce parti pris le condamne à un effort sans gloire. Ces jeunes artistes, malgré leurs dons personnels, n'apportent pas dans un spectacle des éléments de séduction ou de curiosité suffisants pour charmer ou amuser les ignorants et les renseignés. Ne possédant pas une originalité très affirmée, ils ont cherché longtemps des effets de surprise, de cocasserie ou de brutalité sur lesquels le public a été très vite blasé. Il leur faut aujourd'hui trouver autre chose tout en restant fidèles à leur programme d'action. Mais ils se montrent tout à fait incapables de soutenir cette gageure.

Nous venons d'en avoir une preuve particulièrement frappante avec la partition des *Biches* de Francis Poulenc. On se demande ce qui a bien pu pousser un combatif comme Serge de Diaghilew à accorder son appui solennel à une œuvre aussi dépourvue d'audace, de nouveauté et d'invention. Francis Poulenc nous a démontré dans des pièces de musique de chambre qu'il était un compositeur assez peu personnel, mais souvent ingénieux et délicat, avec une hérédité debussyste qu'il essaie de dissimuler avec un divertissant effron. Le genre qu'il a adopté dans ce ballet devait forcément le trahir. Recherchant la simplicité, la gaîté et la cordialité bon enfant, il n'a pas su trouver l'inspiration mélodique nécessaire, et surtout l'originalité rythmique indispensable. Sa partition est monotone, agréable et banale. Aucun imprévu, aucune trouvaille. On n'y découvre pas même ces petits amusements d'écriture qui font passer une platitude ou une trivialité. Cette musique, qui s'efforce d'être légère, manque essentiellement de légèreté et d'esprit.

Elle ne nous donne nulle part, en tout cas, le délicieux effet de transposition et d'allusion que réalise en se jouant l'étonnante Marie Laurencin, dont les costumes et les décors sont de perpétuels enchantements. Voilà une forme de naïveté raffinée, de bonne humeur et de puérilité savante qui offre aux artistes un régal de choix. Serge de Diaghilew n'a pas eu la chance de rencontrer en musique ces créateurs de la taille de Marie Laurencin et de Picasso. Il est rare d'ailleurs que les compositeurs aient un sens profond de l'ironie. Or, il en faut beaucoup pour atteindre à un certain degré de feinte ingénuité. Sur ce terrain, les jeunes musiciens que Serge de Diaghilew protège si généreusement ne seront jamais de bien brillants champions.

Le premier spectacle comprenait également un divertissement classique assez terne sur de la musique « reconstituée » (?) de Montéclair (1666-1737). Cet ouvrage un peu trop développé est intitulé *les Tentations de la Bergère*. Il nous a permis d'admirer des costumes de Juan Gris d'une esthétique timide, mais dont les valeurs sont merveilleusement équilibrées.

Ajoutons que dans la troupe actuelle des ballets russes, où l'on ne trouve plus aucun sujet véritablement supérieur, on a fait fête à Mlle Vera Nemtchinova, qui dans *les Biches*, a soulevé les applaudissements de toute la salle par l'extraordinaire originalité de certaines de ses attitudes et par la grâce amusante et légèrement caricaturale d'une sortie sur les pointes qui demeurera inoubliable.

IMPRIMERIE DEMELLIER

PARIS-MIDI 5 JUIN 1924

HIER, AU THEATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Les Ballets russes

M. Boris Kochno a composé un scénario de ballet en un acte, *les Fâcheux*, d'après la comédie de Molière. Il n'a pas conservé certains épisodes fameux de cette comédie à tiroirs, par exemple celui du chasseur, ni celui de l'épigraphiste Caritidès, Français de nation, Grec de profession, où M. de Max a été impayable. Mais voici Eraste et Orphise, dont les amours sont contrariées par divers importuns, le valet La Montagne, le danseur de courante, le joueur de cartes, les joueurs de boule, le tuteur, etc...

Spectacle agréable et bien monté, dans un joli décor de M. Georges Braque, représentant une place publique, près du Mail. M. Georges Auric avait déjà écrit une partition pour les intermèdes de Molière, lors d'une reprise à l'Odéon. Je pense qu'il l'a quelque peu remaniée. Il n'a pas cherché l'archaïsme et n'a pas fait un pastiche de Lulli. Sa musique, telle qu'elle était dirigée hier par M. André Messager, manque un peu de substance et d'originalité, mais elle est alerte, pimpante et divertissante. Mlles Tchernicheva, Nijinska (en travesti), MM. Wilzak, Doline, Slavinsky, et les autres, dansent avec beaucoup d'élégance ou de grâce.

Le spectacle commençait par le délicieux *Pétrouchka*, de M. Strawinsky. J'y ai pris de nouveau le plus vif plaisir. Mais je regrette qu'on ait fait quelques modifications. J'ai un souvenir très présent de la création au Châtelet. Je me rappelle qu'à un certain moment le clown, assis à gauche sur un sofa, prenait la danseuse couchée sur ses genoux et l'embrassait, tandis que l'orchestre jouait une sorte de berceuse très belle et très triste. Le jeu de scène et la mélodie ont disparu. Pourquoi ?

Et l'on finissait par *Noces*, dont je vous ai parlé l'autre jour. Décidément, je préfère l'ancienne manière de M. Strawinsky, celle de *Pétrouchka*.

Paul Souday.

HOMME LIBRE
13, Rue Marivaux
4 JUIN 1924

LES FACHEUX

Les Ballets russes de M. Serge de Diaghilew donneront ce soir la première représentation du ballet des Fâcheux, *dont le scenario a été tiré de la comédie-ballet de Molière par M. Boris Kochno. La musique est de M. Georges Auric, qui a su faire revivre, dans un langage tout moderne, l'esprit de la musique de Lulli, et c'est M. André Messager qui dirigera l'orchestre, prêtant à un jeune auteur dont le talent l'intéresse, le précieux appui de son autorité. M. Georges Bracque, pour les décors et les cossumes ; Mme Nijinska pour la chorégraphie, sont les dignes collaborateurs du musicien, car ils ont su, comme lui, retrouver le secret d'une puissance aisée, d'une majestée naturelle. Enfin, aux excellents artistes déjà applaudis en janvier, à Monte Carlo, Mme Tchernicheva, MM. Voisikovsky, Viltzac, Slavinsky, viendra s'ajouter, dans une scène nouvelle, ce jeune danseur dont les premiers débuts à Monte-Carlo avaient été remarqués, M. Antoine Doline. C'est lui qui dansera un Nocturne qui n'a pas été exécuté encore, et dont la musique est un des plus remarquables morceaux de la partition. La manière dont il l'a interprété aux dernières répétitions a été pour tous les assistants une étonnante révélation.*

Les Fâcheux *seront ce soir précédés de* Petrouchka *et suivis par* les Noces, *ces deux ouvrages de M. Stravinsky, dirigés par M. Pierre Monteux.*

„Candide" 5 juin 1924

Les Ballets Russes aux Champs-Elysées

Après une longue période d'inaction, qui était évidemment consacrée à un fécond recueillement, le théâtre des Champs-Elysées dépense depuis quelques jours une activité frénétique. Sous prétexte d'honorer les partisans de l'olympisme intégral, il accueille, avec un sentiment de l'hospitalité nettement écossais, les manifestations lyriques et musicales les plus variées et les plus inattendues.

Jusqu'ici, le succès ne semble pas avoir répondu à un tel effort. Les ballets russes de Serge de Diaghilew ne sont pas parvenus eux-mêmes à galvaniser le Tout-Paris, peut-être bien, d'ailleurs, pour cette raison excellente que le Tout-Paris n'existe plus. Ce sont surtout les hôtes de Paris qui découvrent en ce moment l'avenue Montaigne.

Il est vrai d'ajouter que les ballets russes n'offrent plus le même attrait extérieur qu'autrefois. Sans entrer dans une discussion proprement esthétique, M. Serge de Diaghilew nous permettra bien de lui faire remarquer que ses spectacles de jadis étaient je ne dis pas plus artistiques mais plus « attractifs » que ceux d'aujourd'hui. Des collaborateurs tels que Bakst, Roerich, Benois, Fokine, Nijinsky, Karsawina, Debussy, Ravel, Rimsky, Schumann ou Chopin formaient un état-major plus solide que MM. Jean Cocteau, Satie, Picasso, Poulenc, Auric ou Milhaud.

Le directeur des ballets russes nous répondra qu'il ne l'ignore point, mais que, s'étant donné pour mission de marcher toujours à l'avant-garde du mouvement artistique de son temps, il n'a pas le droit de choisir ses compagnons de route. Ce courageux pionnier est logique avec ses principes. Ce bon géant réalise d'une façon saisissante la Légende de Saint Christophe. Il abandonne immédiatement les artistes qu'il a servis dès qu'il rencontre sur son chemin des artistes plus audacieux à servir. Cette mission le conduit parfois à de bien amères surprises, mais l'ascétisme fait partie des vertus de ce saint prophète.

***

Les techniciens de la chorégraphie, comme André Levinson par exemple, constatent d'année en année la décadence croissante du corps de ballet de Serge de Diaghilew. Les grands premiers sujets ont disparu. Il ne reste plus qu'une troupe honorable galvanisée par le plus génial des animateurs.

Cette année, ce sont les peintres qui ont été appelés à la rescousse pour sauver la situation. Il est bien évident, par exemple, que les *Biches* valent surtout par l'imagination ravissante de Marie Laurencin. La naïveté raffinée et le charme anachronique des costumes et des décors imaginés par cette poétesse des couleurs ont une séduction irrésistible.

La partition de Poulenc est infiniment moins raffinée. Simple, cordiale, un peu plate, trahissant une bonne humeur un peu facile, elle est très loin, comme qualité d'art, du joli divertissement visuel qui l'accompagne et l'éclipse. Il y a vraiment, chez certains jeunes musiciens d'aujourd'hui, arrivés trop vite, une mentalité qui rappelle fâcheusement celle de Jenny l'ouvrière au cœur content, content de peu. Je suis persuadé que Francis Poulenc possède d'heureux dons musicaux, mais ce n'est pas en exécutant des commandes comme celle-ci qu'il les développera utilement.

La chorégraphie de la Nijinska est ingénieuse, malgré quelques parti pris déplaisants qui conviennent assez mal au sujet. Mais la triomphatrice de la soirée fut l'étonnante Vera Nemtchinova qui, dans un costume délicieux, exécuta des sorties sur les pointes d'une cocasserie et d'une grâce inimaginables, qui arrachèrent au public des rires qui étaient un aveu de plaisir.

Le premier spectacle était complété par *Les Tentations de la Bergère*, aimable marivaudage adapté à la de la musique de Monteclair. L'œuvre apparut longue et languissante. M. Juan Gris a composé des costumes et des décors d'une sagesse exemplaire, où jouent des tons discrets dont les valeurs sont méticuleusement équilibrées. Son vert olive et son violet se répondent harmonieusement comme des rimes. Un peu écourtée, l'œuvre formerait un divertissement d'un aimable opportunisme.

Malgré ce début un peu terne, il faut bien se garder de désespérer du magicien qu'est Serge de Diaghilew. J'ai foi plus que jamais dans son étoile. Il traverse en ce moment, dans l'art international, une zone un peu aride qu'il ne dépend pas de lui de rendre plus florifère. Mais c'était évidemment son devoir de nous la faire connaître. Demain il entrera peut-être dans des jardins plus odorants et plus lumineux. Il le fera d'ailleurs avec ce même fatalisme souriant, ce magnifique dédain des contingences et du succès et cette aristocratique soif d'impopularité qui constituent sa noblesse.

***

La critique musicale n'a pas été convoquée aux représentations officielles de l'Opéra de Vienne. Ces manifestations, qui intéressaient le quai d'Orsay plus directement que les milieux professionnels, ont été, nous dit-on, d'une excellente tenue. Musicalement, les exécutions ont été impeccables, encore que la langue allemande se prête mal aux effusions mélodiques de Mozart. C'est la langue italienne qui seule convient à cette cantilène souple et ensoleillée. C'est dans cette langue d'ailleurs que sera donné, la semaine prochaine, après le départ de nos hôtes, le grand Festival Mozart, que dirigera Walther Straram.

Car nous ne faisons jamais rien à moitié, et quand nous nous mettons à aimer Mozart, notre affection tourne assez promptement au délire.

Emile VUILLERMOZ.

PRESSE 5 JUIN 1924

COURRIER DES SPECTACLES

LES BALLETS RUSSES

« Les Fâcheux »

au Théâtre des Champs-Elysées

Les ballets russes de M. Serge de Diaghilev donneront ce soir la première représentation du ballet des *Fâcheux*, dont le scenario a été tiré de la comédie-ballet de Molière par M. Boris Kochno. La musique est de M. Georges Auric, qui a su faire revivre, dans un langage tout moderne, l'esprit de la musique de Lulli, et c'est M. André Messager qui dirigera l'orchestre, prêtant à un jeune auteur dont le talent l'intéresse le précieux appui de son autorité, M. Georges Bracque, pour les décors et les costumes, Mme Nijinska pour la chorégraphie, sont les dignes collaborateurs du musicien, car ils ont su, comme lui, retrouver le secret d'une puissance aisée, d'une majesté naturelle. Enfin, aux excellents artistes déjà applaudis en janvier à Monte-Carlo, Mme Tchernicheva, MM. Voisikovski, Viltrac, Slavinski, s'ajoutera dans une scène nouvelle ce jeune danseur dont les premiers débuts à Monte-Carlo avaient été si remarqués : M. Antoine Doline. C'est lui qui donnera un *Nocturne* qui n'a pas été exécuté encore et dont la musique est un des plus remarquables morceaux de la partition.

Les Théâtres

AU THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : *Pétrouchka, les Fâcheux* et *Noces*, par la troupe des Ballets russes.

Ah ! *Pétrouchka !...* Cette cascade de notes claires et d'accords amusants, ces rythmes et ces bouts exquis de mélodie jouant, dans l'orchestre, aux quatre coins, ces thèmes, extraordinairement simples, le thème étonnant et vif de Pétrouchka, le thème de la flûte du montreur de marionnettes, celui de la poupée, celui du nègre, tous les thèmes de danses, le long de la kermesse, la cocasserie mêlée de poésie — car, en ce temps-là, M. Stravinsky était encore poète ; il n'expulsait pas l'émotion de sa musique — de cette orchestration, abondante en inventions délicieuses... Et ces danses pittoresques, bien rythmées, cette bigarrure de costumes, ces croisements de groupes, ce grouillement savant, ce désordre réglé comme une fine mécanique...

Nous avons retrouvé *Pétrouchka* avec ravissement. C'est un des plus beaux spectacles qu'on puisse rêver. La troupe de M. Serge de Diaghilew la joue avec un brio merveilleux. Les trois pantins sont admirables. C'est M. Pierre Monteux qui dirigeait l'orchestre, avec beaucoup de verve et de précision. Est-ce de sa faute si tel ou tel instrumentiste a commis de petites erreurs ?...

Les Fâcheux, de M. Georges Auric. Je voudrais... Je ne peux pas... On m'avait dit : « Vous entendrez !... C'est vif, coloré, ingénieux... » Vraiment ?... A quelle page ?

Le livret, inspiré de Molière, est tout à fait propre à la chorégraphie, et le spectacle, malgré la vilaine grisaille de M. Georges Braque, qui sert de décor, est agréable. Les pas du danseur, du joueur de piquet, des joueurs de volant et des deux coquettes, les pas aussi de la jeune fille qui attend vainement son amoureux, et s'impatiente, sont réglés avec beaucoup d'esprit et même de psychologie. La musique ? Je vous assure que ce n'est rien... Dans les *Biches*, M. Poulenc nous rappelait au moins de vieilles rondes amusantes. Les épluchures de thèmes, que cuisine M. Auric, sans la moindre imagination culinaire, et sans le génie des épices, sont misérables. Cela est sec, maigrichon, pauvret, minuscule... Le musicien se force pour être allègre...

Evidemment, il n'a pas voulu pastiché Lulli, comme, dans *Cydalise*, l'avait fait — avec science et adresse — M. Pierné. Mais que nous a-t-il apporté ? Du modernisme ? Ne plaisantez pas ! Si la musique « moderne » ne devait être que cela, je me résignerais vite à n'en jamais entendre !... Comment, nous avons des Caplet, des Schmitt, des Bachelet, des Roussel, dix autres musiciens sûrs de leur métier, bons techniciens ; nous avons un Rabaud, qui a écrit l'exquis ballet — est-il « moderne », oui ou non, et d'un orientalisme joliment francisé ? — de *Mârouf*, et les *Ballets russes* se sont adressés aux Six ?...

L'interprétation, parbleu, a été charmante ! Mais cela compense-t-il la faiblesse incroyable de la musique ?

Le spectacle s'achevait sur *Noces*...

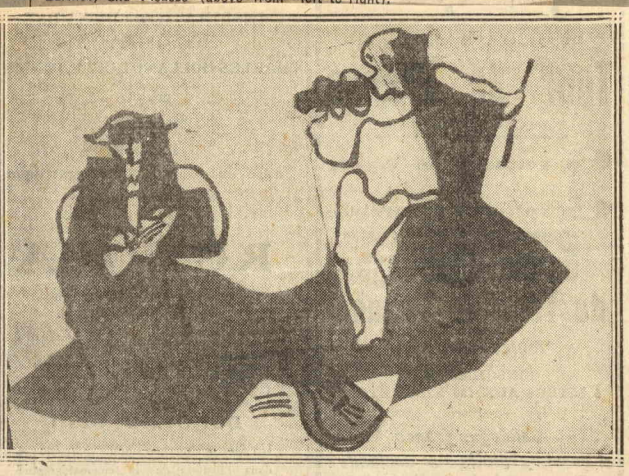
N'oubliez pas d'aller voir *Pétrouchka*. Vous en sortirez heureux, et tout animés...

— ROBERT DEZARNAUX.

„Paris Cimes" 6 Juin 1924

OVER THE RIVER

Three artistes responsible for much of the modernity of the Russian Ballet, now appearing at the Theatre des Champs-Elysees, are Cocteau, Larinov, and Picasso (above from left to right).



Le rideau, peint par Picasso

LA LIBERTE. — VENDREDI 6 JUIN 1924

Les Théâtres

Au théâtre des Champs-Elysées : *Pétrouchka, les Fâcheux* et *Noces*, par la troupe des Ballets russes.

Ah ! *Pétrouchka !...* Cette cascade de notes claires et d'accords amusants, ces rythmes et ces bouts exquis de mélodie jouant, dans l'orchestre, aux quatre coins, ces thèmes, extraordinairement simples, le thème étonnant et vif de Pétrouchka, le thème de la flûte du montreur de marionnettes, celui de la poupée, celui du nègre, tous les thèmes de danses, le long de la kermesse, la cocasserie mêlée de poésie — car, en ce temps-là, M. Stravinsky était encore poète ; il n'expulsait pas l'émotion de sa musique — de cette orchestration, abondante en inventions délicieuses... Et ces danses pittoresques, bien rythmées, cette bigarrure de costumes, ces croisements de groupes, ce grouillement savant, ce désordre réglé comme une fine mécanique...

Nous avons retrouvé *Pétrouchka* avec ravissement. C'est un des plus beaux spectacles qu'on puisse rêver. La troupe de M. Serge de Diaghilew la joue avec un brio merveilleux. Les trois pantins sont admirables. C'est M. Pierre Monteux qui dirigeait l'orchestre, avec beaucoup de verve et de précision. Est-ce de sa faute si tel ou tel instrumentiste a commis de petites erreurs ?...

Les Fâcheux, de M. Georges Auric. Je voudrais... Je ne peux pas... On m'avait dit : « Vous entendrez t... C'est vif, coloré, ingénieux... » Vraiment ?... A quelle page ?

Le livret, inspiré de Molière, est tout à fait propre à la chorégraphie, et le spectacle, malgré la vilaine grisaille de M. Georges Braque, qui sert de décor, est agréable. Les pas du danseur, du joueur de piquet, des joueurs de volant et des deux coquettes, les pas aussi de la jeune fille qui attend vainement son amoureux, et s'impatiente, sont réglés avec beaucoup d'esprit et même de psychologie. La musique ? Je vous assure que ce n'est rien... Dans les *Biches*, M. Poulenc nous rappelait au moins de vieilles rondes amusantes. Les épluchures de thèmes, que cuisine M. Auric, sans la moindre imagination culinaire, et sans le génie des épices, sont misérables. Cela est sec, maigrichon, pauvret, minuscule... Le musicien se force pour être allègre...

Evidemment, il n'a pas voulu pastiicher Lulli, comme, dans *Cydalise*, l'avait fait — avec science et adresse — M. Pierné. Mais que nous a-t-il apporté ? Du modernisme ? Ne plaisantez pas ! Si la musique « moderne » ne devait être que cela, je me résignerais vite à n'en jamais entendre !... Comment, nous avons des Caplet, des Schmitt, des Bachelet, des Roussel, dix autres musiciens sûrs de leur métier, bons techniciens ; nous avons un Rabaud, qui a écrit l'exquis ballet — est-il « moderne », oui ou non, et d'un orientalisme joliment francisé ? — de *Mârouf*, et les *Ballets russes* se sont adressés aux Six ?...

L'interprétation, parbleu, a été charmante ! Mais cela compense-t-il la faiblesse incroyable de la musique ?

Le spectacle s'achevait sur *Noces*...

N'oubliez pas d'aller voir *Pétrouchka*. Vous en sortirez heureux, et tout animés...

— Robert DEZARNAUX.

Paris Times 6 Jun 1924

OVER THE RIVER

Three artistes responsible for much of the modernity of the Russian Ballet, now appearing at the Theatre des Champs-Elysees, are Cocteau, Larinov, and Picasso (above from left to right).

Ballets may come and ballets may go, but the Russians go on for ever. The Diaghileff organisation is at the Théâtre des Champs-Elysées, giving its seventeenth Paris season. The amazing thing about the Russian Ballet is not its longevity, however, but its surprising freshness and modernity. Larionoff, Gencharova, Picasso, and other artists who are responsible for the modernity of the Russian Ballet, live in the Quarter.

In the last few years it has evolved into the most advanced group on the stage. The present representations include five new French ballets, *Le Train Bleu, Les Fâcheux, Les Biches, Les Tentations de la Bergère*, and *Une Education Manquée*, four Strawinsky ballets, *Noces, Pulcinella, Petrouchka*, and *Le Sacre du Printemps;* Satie's *Parade, Cimarosiana*, and *Danses du Prince Igor*. The choreography is for the [illegible] part the work of La Nijinska. In general, it shows a welcome departure from the hackneyed in steps and grouping. Under her direction, the group performs with gratifying ease and smoothness. I cannot imagine why this seasons's programme does not include *Chout*, Larionoff's delightful burlesque ballet. It is much more entertaining than the rather long-winded *Parade*. It is unfortunate that Ansermet the veteran conductor, has been supplanted by five chefs d'orchestre. A ballet orchestra, more than any other, should have only one leader do all the conducting. Nevertheless, despite several minor shortcomings, I feel that this will prove to be the best season of the Russian Ballet.

⁂

The little Cirque Medrano is a favorite show with a great many Latin Quarterites. Visiting American artists and writers are sure to be dragged up there by enthusiastic friends. The clowns alone are worth the trip. [illegible] Stark Young sitting with a group at the ringside. The Demon Critic of the highbrow *Theatre Arts Magazine* seemed to be perfectly delighted at the lowbrow antics of the Fratellinis and Chocolat and Porto.

⁂

Among the diverting institutions south of the Seine is the Caméléon in the Boutevard Raspail near the Rue Campagne-Première. A tiny hall adjacent to a little café, it is a sort of artistic clearing house. Almost every night in the year, the Caméléon's director, M. Mercereau, sponsors some sort of entertainment: talks on politics, art, life, philosophy; musical soirées; poetry readings. Recently a group of American negroes, with the assistance of Miss Ruth Allen, gave a kind of Chauve-Souris, a "Shuffle Along" in miniature. A good performance of jazz, blues, and spirituals, was somewhat delayed by lectures on "The Black Soul" and kindred topics.

⁂

Jacques Copeau has folded up his cement tent at the Theatre du Vieux-Colombier and called it a day. At least for the summer. The present attraction at this little Left Bank playhouse is the Pitoeff company, which has come over the river from Hebertot's Comédie des Champs-Elysées.

⁂

Strolling along the Boulevard du Montparnasse suggests the current need of a book to be called, "What the Young Artist will wear." One sees very little these days of corduroys and velveteens. The well-turned-out young artist, male; affects plus-fours and cap, though a few insist in retaining their Harvard flat hats. Some of the young men who have been in Paris long enough to feel themselves veteran Quarterites, about two months, sport the interesting combination of plus-fours, beret, and cape. *Vanity Fair* please notice. The attire of the females of the tribe strangely resembles the et-up of the latest Scottfitzgeraldines.

⁂

A cat may look at a queen, and, in branch has been the revolving indica-spectacles. That's not as hard as it sounds. An optician of that section, needing a good advertisement, has persuaded the shop tomcat to allow himself to be fitted with spectacles. And now all day long it sits before the door, gravely regarding the passers-by through horn-rimmed cheaters.

Mary Sterner, who was for a long time associated with the Knoedler gallery in New York, is managing an art exhibition at 18 rue de la Ville l'Evêque. Its purpose is to give Paris a view of what is being done by contemporary American artists. It is not so thoroughly representative as one might expect. It includes the works of many painters and sculptors who are known to the readers of *Vanity Fair*.

ARTHUR MOSS.

Au Théâtre des Champs-Elysées

Les Ballets russes : " Les Fâcheux "

Ballet en un acte, d'après Molière; Musique de M. Georges Auric

Ai-je encore exacte souvenance de la genèse de la partition écrite par M. Georges Auric pour *Les Fâcheux* de Molière ? Intitulée « comédie », cette pièce « à tiroirs » appartient en réalité à la série de ces comédies-ballets dans lesquelles se trouvent les origines de plusieurs genres lyriques aimables, essentiellement français. Molière ne fut pas seulement l'un des plus grands dramaturges de tous les temps, mais un précurseur singulièrement fécond; peut-être était-il même inconscient, au moins dans une certaine mesure, des richesses qu'il possédait au fond de sa besace d'histrion et qu'il semait négligemment au hasard des détours de sa route mouvante. De même que son M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, Jean-Baptiste Poquelin, acteur et auteur comique, fondateur et directeur de théâtre, impresario et organisateur de tournées, créait des formes dont l'ampleur de son génie lui célait la fécondité.

Lors du tricentenaire de Molière, *Les Fâcheux*, assez oubliés, revinrent sur les affiches, accompagnant les chefs-d'œuvre classés. La Comédie-Française, respectueuse du passé et gardienne des traditions, s'inspira de Lulli et de Beauchamp. Je dis « s'inspira », quoique la partition exécutée à cette occasion s'abritât sous ces deux noms. Mais j'ai des raisons de supposer qu'elle porte surtout la griffe de mon prédécesseur, M. Omer Letorey. En tout cas pastiche, en totalité ou en partie, ou bien stricte reconstitution, elle a bien la couleur de l'époque et fait corps avec le texte littéraire.

L'Odéon, pour le même spectacle, pouvait chercher autre chose. Ne redoutant pas l'audace, il résolut d'établir un commentaire musical sur un plan différent, et c'est à M. Georges Auric qu'il s'adressa pour ce travail. M. Auric, qui possède une solide culture, ne pouvait, aussi moderne et indépendant qu'il soit, se dispenser d'évoquer le Grand Siècle. Et c'est ainsi que sa musique des *Fâcheux* procède d'une esthétique qui pourrait surprendre chez ce compositeur. Séparée de la fantaisie moliéresque qui l'inspira et restituée par les Ballets russes, elle conserve dans la plupart de ses développements cette expression archaïque et sans doute un peu conventionnelle sans laquelle elle n'eût pas répondu à son premier objet.

Au reste, sans entrer dans les détails qui seront donnés plus loin par André Levinson, je puis dire que la traduction chorégraphique de la célèbre compagnie de M. de Diaghilew évoque les principales figures des « fâcheux » tels que les a dessinés Molière. Voici les « joueurs de mail » et des « curieux »; puis Alcippe, battu aux cartes par Saint-Bouvain et retraçant une partie de piquet; puis encore des « joueurs de boule » qui arrêtent Eraste afin de « mesurer un coup dont ils sont en dispute ». C'est enfin le divertissement final par quoi se terminent habituellement les ouvrages de ce genre.

Abandonnant de plein gré une technique qu'il a manifestée en mainte autre de ses œuvres, M. Georges Auric a trouvé souvent des tons très seyants pour illustrer le texte qui lui fut naguère confié. Sa musique offrirait de nombreux points de comparaison avec celle d'un Alexandre Scarlatti, lequel ne fut du reste portérieur à Molière, et à son compatriote Lulli, que de quelque vingt-cinq à trente-cinq ans. Les traits de trompette, dont la fréquence se remarque, ne seraient point eux-mêmes anachroniques. L'orchestration est d'ailleurs généralement habile dans sa diversité. Pour ma part, je préférerais de cette pimpante partition le début et la fin. Mais, entre ceci et cela, s'encadrent de nombreux fragments — comme certain nocturne — qui retiennent l'attention. Ces *Fâcheux* constitueront peut-être une exception dans l'œuvre de M. Auric: ce serait peut-être regrettable.

De même que les *Biches* de M. Poulenc, *Les Fâcheux* de M. Auric furent dirigés pa M. André Messager qui avait accepté de prêter à ses jeunes confrères l'appui de sa haute autorité. Le reste du spectacle — *Petrouchka* et *Noces*, de M. Stravinsky — était confié aux soins de M. Pierre Monteux.

Raymond Charpentier.

Le Spectacle

On ne saurait, certes, exagérer l'importance de l'élément chorégraphique dans le théâtre de Molière. Pour certains contemporains, *Le Bourgeois gentilhomme* était plutôt un ballet-comédie qu'une comédie-ballet : le double apport de Lulli, musicien et danseur, contrebalançait celui du poète. Le sujet de *La Comtesse d'Escarbagnas* n'est qu'un cadre léger pour les danses burlesques ; l'intrigue rudimentaire du *Sicilien* est un prologue préparant l'entrée dansée par le Roy. Nous savons par Molière lui-même que les scènes dialoguées des *Fâcheux* avaient été improvisées pour servir de raccords entre les entrées des danseurs obligés de changer de costume. Ainsi Molière avait-il subordonné son génie satirique aux besoins et au succès du ballet de Beauchamp. En effet, les dialogues éliminés, le ballet, par lui-même, subsiste. L'action procède non par développement, mais par juxtaposition ; elle s'égrène en chapelet. Le thème est simple et saillant. « Le sujet, écrit La Fontaine, est un homme arrêté par toutes sortes de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse.» Ce sujet se laisse aisément traduire par la pantomime. Les ballets russes l'ont transformé en introduisant dans la partie dansée certains motifs de la comédie parlée ; ils ont, de même, remplacé ou élagué plusieurs entrées de danse, prévues par le livret. La partition de Georges Auric que Raymond Charpentier analyse plus haut cimente et rythme les épisodes alignés. Il est, sans doute, légèrement ridicule de flanquer sur le programme, le nom de Molière de celui du monsieur qui a bien voulu se donner la peine de couper le texte de la pièce. Au fait : ce poète à peu de frais ne serait-il pas un personnage de plus dans le défilé des fâcheux ? Mais la conception même reste tout à fait plausible, à condition de remplacer le texte mordant et agile de Molière par une invention chorégraphique équivalente. Or, rien ne porte à croire que Mlle Nijinska soit le Molière de la chorégraphie.

Ce n'est pas qu'elle soit dépourvue de toute imagination. Mais celle-ci est de courte haleine. La plupart des entrées s'annoncent bien. Le thème saltatoire, celui de Lysandre ou du joueur de cartes, apparaît spirituel et séduisant. Mais aucun développement ne vient l'amplifier. La monotonie et l'ennui nous guettent. Cette inspiration au compte-goutte se déverse dans un tonneau d'eau tiède. Je repêche quelques jolis traits : les joueuses de volant qui agitent, derrière leur dos, les raquettes entre-croisées telles des ailerons qui battent ; l'utilisation, dans le solo d'Orphise (Mme Tchernitcheva) de la marche à plat, en chausson sans talon, comme d'un élément chorégraphique. Mais l'ensemble du ballet ainsi que de chaque entrée isolée reste grêle, languissant, vide. Ce vide est le propre de chaque danse, à laquelle manque un fond d'inspiration motrice, véritable et directe, et qui ne s'accomplit point selon une logique serrée. Massine cache souvent ce vide par une agitation forcenée ; il semble se mouvoir sous une pression d'innombrables atmosphères ; tout son être, tendu à l'extrême, trépide par saccades. Mlle Nijinska renonce à ce subterfuge, parfois saisissant ; son corps de ballet accomplit avec résignation une corvée insipide. Les descentes en diagonale des joueuses de volant m'ont fait songer au ballet classique des *Mariés de la Tour Eiffel* : une parodie. Les joueurs de balle manquent de nerf : et pourtant, quelle chance pour un meilleur en scène que l'utilisation chorégraphique du dynamisme sportif ! Je mets à part le finale, le « grand ballet » du dix-septième siècle, la « coda » des maîtres milanais. Elle est constituée, selon une vieille tradition, renouvelée par Mlle Nijinska, par la rentrée successive de chaque groupe de danseurs ayant paru au courant de la pièce ; après une brève reprise de leurs thèmes respectifs, tous les participants se fondent dans le « tutti » rapide sur lequel tombe le rideau. Le dispositif de ce finale, encore trop long, est assez heureux et appuyé par le musicien d'une façon excellente.

En haut, **MM. Léon Woizikovsky et Antoine Doline.**
Au premier plan: **Mme Lubor Tchernicheva et la Nijinska.**

M. Vilzac, qui est le meilleur danseur de la compagnie, tient le rôle d'Eraste, celui d'un mime. Il se déplace par pas raides et tendus : Nemtchinova dans *Biches*, sans les pointes ; son air de tête est celui de Mlle Nijinska dans *Pétrouchka*. Mlle Nijinska elle-même interprète Lysandre avec assez d'éclat, sinon d'élégance. M. Voicicovsky donne beaucoup d'accent à son joueur de cartes. Et tout le monde s'évertue à tirer tout le possible des piètres données de la chorégraphie. A titre d'intermezzo, inscrit en marge du sujet, M. Antoine Doline dansa une variation sur un nocturne d'Auric, où passe un souffle de lyrisme. Ce jeune danseur a une très belle élévation, ses entrechats-cinq de volée ont du brio, quoiqu'il les remplace parfois par des cabrioles non battues ; il glisse avec ampleur ; c'est un bon sujet et un beau jeune homme ; travaillera-t-il ? Dans *Les Fâcheux*, il se donne le ridicule de faire des pointes.

Le rideau — qui devait être primitivement le décor d'un prologue dansé — le décor et le costume sont de Georges Braque. Sans poser ou résoudre quelque problème passionnant de mise en scène, tous ces éléments sont d'une saveur délicate et intense. Je trouve prodigieuse la réalisation des maquettes par le prince Chervachidze ; dans un format immense, il a transposé, avec une adresse et une patience inconcevables, la facture même de Braque, son « touché » personnel ; les verts de mousse et les coulées de gris du rideau gardent toute la subtilité d'une peinture de chevalet : c'est la partie la plus heureuse du spectacle.

André Levinson.

FIGARO — 8 JUIN 1924

COURRIER DES THÉATRES

LES FACHEUX AUX BALLETS RUSSES

Le ballet des *Fâcheux*, que la célèbre compagnie d'artistes de M. Serge de Diaghilov va montrer demain pour la première fois au public parisien, n'emprunte pas seulement son titre, mais son sujet à la comédie-ballet de Molière, fort habilement transposée en langage muet par M. Boris Kochno. Molière avait pour collaborateur Lulli. M. Georges Auric a écrit la nouvelle partition des *Fâcheux*. Noblesse oblige. Succédant à ce maître absolu de la musique française au dix-septième siècle, M. Auric a médité son exemple et compris sa leçon. J'ai dit ici même, après la représentation des *Fâcheux*, à Monte-Carlo, à quel degré de concision, de pénétration et de concentration parvient dans cet ouvrage l'expression des sentiments qui se succèdent. Demain, c'est M. André Messager qui conduira l'orchestre avec cette vivacité subtile qui entend d'avance l'intention de l'auteur. Qu'il est beau de voir ainsi l'un des plus célèbres musiciens de notre pays se faire l'interprète d'un jeune auteur dont il apprécie le talent !

Le décor et les costumes sont l'œuvre de M. Georges Bracque. C'est avec les *Fâcheux* que ce peintre remarquable a, pour la première fois, subi l'épreuve de la scène, et ce coup d'essai fut un coup de maître, grâce à de vibrants accords de couleurs et de lignes et une majesté sans rien de compassé. Le rideau de scène a été refait pour les représentations de Paris : la Grotte de la Naïade y sera peinte. Dans la dernière scène, des masques ajouteront à la joyeuse mêlée de nouveaux costumes, de la plus forte et sûre fantaisie.

La chorégraphie de l'illustre maîtresse de ballets, Nijinska, attestant, une fois de plus, l'inépuisable variété d'une invention toujours profondément réfléchie, unit pour cet ouvrage, d'une façon neuve et frappante, le geste de la comédie aux pas de la danse, et trouvera à Paris comme à Monte-Carlo ces admirables interprètes qui sont Mme Tchernicheva, M. Vozkovsky, dont je n'ai pas oublié les bonds désespérés dans le rôle du Joueur de cartes, M. Vilzak, M. Slavinsky et leurs émules. On y verra de plus, dans une scène nouvelle qui lui offre un rôle du premier plan, M. Antoine Doline, ce jeune danseur qui, dès ses premiers débuts, en janvier dernier, nous avait émerveillés. C'est lui, en effet, qui, sous l'habit de l'Elégant, dansera le *Nocturne*, supprimé à Monte-Carlo pour des raisons matérielles, et dont la musique unit magiquement des sentiments et des modes opposés dans un suave et perplexe concert. « Si vous l'aviez vu, me disait un artiste des Ballets russes, à la dernière répétition, exécuter ce solo entièrement sur les pointes, mais non pas à la façon d'une danseuse, ajoutant à la grâce la force masculine et en usant, par exemple, pour de longues séries de pirouettes d'une élégance souveraine, vous auriez eu, comme nous tous, l'impression d'une création dans le sens plein du mot ; d'une révélation.

Tels sont les principaux caractères de l'ouvrage qui paraîtra demain soir sur la scène du théâtre des Champs-Elysées, dignement entouré par *Petrouchka*, de M. Stravinsky, et *les Noces*, du même auteur, qui commenceront et termineront les spectacles, dirigés l'un et l'autre par M. Pierre Monteux. — L. L.

L'ECHO DE PARIS

6-6-1924

La Musique

BALLETS RUSSES « LES FACHEUX »

Entre *Petrouchka*, qui est toujours d'un vif agrément, et *Noces*, qui est tout le contraire, les Ballets russes ont donné *les Fâcheux*.

Molière les avait donnés, bien avant les Ballets russes et, sans prévoir, apparemment, les étranges mixtures qui sembleraient « amusantes » à quelques-uns de nos contemporains. Quelle salade russe, et néanmoins assez fade : costumes fastueux, dans un désor enfantin; danses variées et pleines d'art sur une musique improvisée sans grand bonheur. L'autre soir, les *Biches* pouvaient ne pas déplaire, comme une parade sans-façon et « bon enfant ». Mais les *Fâcheux* sont moins adroits à se faire pardonner plus d'une faiblesse.

La *comédie-ballet* de Molière, sans qu'on lui fasse violence, peut devenir un ballet. Il suffit, en quelque sorte, d'une opération arithmétique : d'une comédie-ballet, si l'on enlève la comédie, il reste le ballet. Cela s'appelle une soustraction.

Elle est fort légitime; encore faut-il que la musique utilise agréablement les *entrées* des divers « fâcheux ». Un marquis voudrait parler à la reine de son cœur; mais, chaque fois, il en est empêché par quelque importun : son valet, des joueurs de ballon, un savetier, un pédant, un tireur de cartes, un essaim de jeunes filles munies de raquettes (comme pour le concours de tennis de l'*Echo de Paris*)...

La partition, improvisée par M. Auric, ne doit pas, nous semble-t-il, être jugée sévérement. Elle prouve de la jeunesse. Çà et là, elle montre quelques trouvailles de sonorité, et la recherche du rythme, du mouvement... Mais il est excessif, durant une demi-heure, de proposer au public une esquisse encore aussi inconsistante.

Les danses sont un spectacle très agréable. La troupe de M. Serge de Diaghilew ne comprend que des danseurs et des danseuses qui méritent d'être des solistes. Avec une cohésion qui n'exclut pas la fantaisie individuelle, tout le corps de ballet trouve les gestes, les pas, les attitudes, les groupements qui font un jeu de lignes et de couleurs fort séduisant et mouvementé. Les costumes sont d'une somptuosité pleine de goût... Déjà, quand Molière présentait sa comédie-ballet à Louis XIV et à Fouquet, le marquis des *Fâcheux* ne manquait pas d'élégance : il portait, d'après les *Recherches* de Soulié, une « rhingrave de petite étoffe de soie rayée bleue et aurore, un pourpoint de toile colbertine garni de rubans ponceau, bas de soie et jarretières ».

ADOLPHE BOSCHOT.

MUSIC IN PARIS

By LOUIS SCHNEIDER.

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES.—First performance of "Les Fâcheux," of M. G. Auric, by the Russian ballets, with "Petrouchka" and "Les Noces" on Wednesday night.

In the very interesting program of the second series of the Russian ballets, besides repertory pieces such as M. Stravinsky's amazing "Petrouchka" and the same author's "Les Noces," which, though one cannot like it, is curious on account of its rythm and its dance, M. Serge de Diaghilew gave the first performance of "Les Fâcheux."

M. Boris Kochno, author of the libretto, has taken his scenaria from Molière's comedy. "Les Fâcheux" are society bores, people who worry you with their personal affairs and who will never leave you alone. Their descendants are numerous to-day. The subject is as follows: Eraste is in love with Orphise. Every time that he wishes to express his sentiments or to stage a little scene of jealousy the "fâcheux" hold her attention. Now it is some devotee of dancing, who is showing her a new step; next come the racket players. Then the gossips and the ball players begin to be tiresome. Finally Orphise, thanks to Eraste, who gets rid of all the bores, falls into the arms of the one she loves.

The dances invented by Mlle. Nijinska on this subject are of charming variety. The costumes and décors by Georges Braques form a harmonious ensemble. Applause is freely given to the delightfully well-regulated steps of Mlle. Tchernicheva (Orphise), of M. Wilzak (Eraste), Mlle. Nijinska, M. Doline and, in short, of all the ballet.

In regard to the score by M. Georges Auric, it may be said that it unceasingly seeks to imitate old-style music. But it is interspersed with false notes, evidently showing the composer's fancy and his desire to give a modern aspect to the music. But if the ears of the spectator are put to a painful test, his eyes are enchanted. And this at least is something we owe to the new ballet, "Les Fâcheux."

Madame Nina Gordant, who is touring Europe to sing character songs in costume and to acquire folk-song material in various countries, will arrive shortly in Paris, and will then complete her tour before returning to her home in New York

---

FIGARO 7 JUIN 1924

LES THEATRES

THEATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : (Grande saison d'Art des VIIIes Jeux Olympiques: Ballets russes : *Les Fâcheux*, de M. Georges Auric; *Petrouchka* et *Noces*, d'Igor Strawinsky.

On avait dit beaucoup de bien des *Fâcheux*, comme on avait vanté longtemps d'avance l'agrément des *Biches*. La comparaison ne saurait se soutenir. Non pas que l'ouvrage de M. Poulenc ait offert un intérêt supérieur par sa substance ou sa mise en œuvre ; mais on y trouvait, à défaut de puissants éléments d'attraction, de la légèreté, de la vivacité, de l'esprit et un nonchaloir qui convenaient fort bien aux mouvements de la scène et à l'atmosphère de ce petit ballet.

Les *Fâcheux* exigeaient avant toute chose du style, car pourquoi choisir une comédie-ballet de Molière si ce n'est pas pour s'accorder avec son ton et sa couleur.

Un *impromptu* — puisque selon l'Avertissement, la comédie des *Fâcheux* fut « conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours » — un impromptu n'exige assurément point de longues méditations, son divertissement moins encore. Mais la musique qui s'en inspire et le commente, sans être un pastiche qu'il faut de l'adresse pour bien exécuter, doit tout au moins avoir avec lui des traits communs. C'est ce dessin net et cette forme achevée qu'on rencontre le moins chez M. Auric. Il rompt la ligne et le rythme, déjà fort ténus, et son commentaire s'éparpille en sèches brindilles, en menus éclats sans qu'on trouve entre eux le lien qui les pourrait unir.

Au pupitre du chef, notre éminent collaborateur André Messager, a lié entre eux les éléments épars, les a mis en relief, les a animés de son esprit, de sa verve, de tout le pouvoir de son haut talent.

Le spectacle, selon l'ordinaire chez M. de Diaghilew, est délicieux. Le décor de M. Georges Braque paraît tout d'abord un peu gris et terne ; mais il perd de sa tristesse dès que les costumes des personnages lui donnent sa vraie valeur.

La chorégraphie est fort savante dans sa composition ; les pas, les groupes, les figures de la danse s'enchaînent les uns aux autres avec une méthode et une précision rigoureuses.

L'interprétation vivifie ce tracé et lui donne autant de grâce qu'il est possible. Les meilleurs éléments de la troupe y concourent. Lorsque j'aurai dit que Mmes Nijinska, Tchernicheva, Chollar, Nikitina, MM. Anatole Wilzak, Nicolas Zverew, Woizikowsky, Antoine Doline incarnent les rôles principaux, vous saurez que les *Fâcheux* ont obtenu une exécution brillante et neuve.

Pour le reste, et puisque ce petit ballet a rencontré un très chaleureux accueil, je m'en tiendrai au jugement de Molière qui, dans l'Avertissement même des *Fâcheux*, tient pour « aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve que d'en défendre un qu'il condamne ».

La représentation commençait et finissait par deux belles œuvres de Strawinsky : *Petrouchka* et les *Noces*.

On a réentendu *Petrouchka* avec un plaisir qui s'est traduit par les plus vives acclamations. Vivant et neuf comme au premier jour, pittoresque et émouvant, riche de par son rythme et son éblouissante instrumentation, *Petrouchka* demeure une œuvre dont le pouvoir d'attraction est irrésistible. On a salué avec joie le retour parmi nous de Pierre Monteux, dont l'autorité s'est magnifiquement affirmée dans *Noces* et dans *Petrouchka*.

Robert Brussel.

Paris-Midi 7 Juin 1924

CHRONIQUE DES THÉATRALE

On a tout dit, et depuis longtemps, sur les Ballets russes de M. Serge de Diaghilew. Il est indéniable qu'ils ont apporté, dès avant la guerre, des éléments tout neufs à notre technique de la scène et singulièrement de la décoration. Et ce parce que les méthodes inouïes alors par M. de Diaghilew ont été reprises par tant de metteurs en scène qu'il faut lui reprocher, aujourd'hui, de ne pas apporter encore de l'inédit ? Point. Les *Biches* sur une musique de M. Francis Poulenc, et les *Tentations de la Bergère* font preuve d'une belle virtuosité, tant de la part du chorégraphe [illegible] au côté de l'interprétation.

Certes, je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'elles puissent [illegible] notre souvenir le prestigieux *Spectre de la Rose* et les envolées invraisemblables d'un Nijinski. Mais nous aurions tort de bouder, par souvenance, un souvenir qui n'en est pas moins fort réel et tangible.

Mlles Nijinska et Tchernichova, MM. Vilza, Doline et en général la troupe entière ont droit à des applaudissements que le public du théâtre des Champs-Elysées ne leur a d'ailleurs point ménagés.

L'ECHO DE PARIS
6-6-1924

MUSIC IN PARIS

By LOUIS SCHNEIDER.

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES.—First performance of "Les Fâcheux," of M. G. Auric, by the Russian ballets, with "Petrouchka" and "Les Noces" on Wednesday night.

In the very interesting program of the second series of the Russian ballets, besides repertory pieces such as M. Stravinsky's amazing "Petrouchka" and the sance author's "Les Noces," which, though one cannot like it, is curious on account of its rythm and its dances, M. Serge de Diaghilew gave the first performance of "Les Fâcheux."

M. Boris Kochno, author of the libretto, has taken his scenaria from Molière's comedy. "Les Fâcheux" are society boores, people who worry you with their personal affairs and who will never leave you alone. Their descendants are numerous to-day. The subject is as follows: Eraste is in love with Orphise. Every time that he wishes to express his sentiments or to stage a little scene of jealousy the "fâcheux" hold her attention. Now it is some devotee of dancing, who is showing her a new step; next come the racket players. Then the gossips and the ball players begin to be tiresome. Finally Orphise, thanks to Eraste, who gets rid of all the bores, falls into the arms of the one she loves.

The dances invented by Mlle. Nijinska on this subject are of charming grace. The costumes and décors by Georges Braques form a harmonious ensemble. Applause is freely given to the delight, fully well-related steps of Mlle. Tchernicheva (Orphise), of M. Wilzak (Eraste), Mlle. Nijinska, M. Doline and, in short, of all the ballet.

In regard to the score by M. Georges Auric, it may be said that it unceasingly seeks to imitate old-style music. But it is interspersed with false notes, evidently showing the composer's fancy and his desire to give a modern aspect to the music. But if the ears of the spectator are put to a painful test, his eyes are enchanted. And this at least is something we owe to the new ballet, "Les Fâcheux."

Madame Nina Gordant, who is touring Europe, sing character songs in costume and to acquire folk-song material in various countries, will arrive shortly in Paris, and will then complete her tour before returning to her home in Moscow.

La Musique

BALLETS RUSSES « LES FACHEUX »

Entre *Petrouchka*, qui est toujours d'un vif agrément, et *Noces*, qui est tout le contraire, les Ballets russes ont donné *les Fâcheux*.

Molière les avait donnés, bien avant les Ballets russes et, sans prévoir, apparemment, les étranges mixtures qui semblerraient « amusantes » à quelques-uns de nos contemporains. Quelle salade russe, et néanmoins assez fade : costumes fastueux, dans un désor enfantin; danses variées et pleines d'art sur une musique insignifiante sans grand bonheur. L'autre soir, les *Biches* pouvaient ne pas déplaire, comme une parade sans-façon et « bon enfant ». Mais les *Fâcheux* sont moins adroits à se faire pardonner plus d'une faiblesse.

La *comédie-ballet* de Molière, sans qu'on lui fasse violence, peut devenir un ballet. Il suffit, en quelque sorte, d'une opération arithmétique : d'une comédie-ballet, si l'on enlève la comédie, il reste le ballet. Cela s'appelle une soustraction.

Elle est fort légitime; encore faut-il que la musique utilise agréablement les *entrées* des divers « fâcheux ». Un marquis voudrait parler à la reine de son cœur; mais, chaque fois, il en est empêché par quelque importun : un valet, des joueurs de ballon, un savetier, un pédant, un tireur de cartes, un essaim de jeunes filles munies de raquettes (comme pour le concours de tennis de l'*Echo de Paris*)...

La danseuse, improvisée par M. Auric, ne doit pas, nous semble-t-il, être jugée sévèrement. Elle prouve de la jeunesse. Çà et là, elle montre quelques trouvailles de sonorité, et la recherche du rythme, du mouvement.. Mais il est excessif, durant une demi-heure, de proposer au public une esquisse encore aussi inconsistante.

Les danses sont un spectacle très agréable. La troupe de M. Serge de Diaghilew ne comprend que des danseurs et des danseuses qui méritent d'être des solistes. Avec une cohésion qui n'exclut pas la fantaisie individuelle, tout le corps de ballet trouve les gestes, les pas, les attitudes, les groupements qui font un jeu de lignes et de couleurs fort séduisant et mouvementé. Les costumes sont d'une somptuosité pleine de goût... Déjà, quand Molière présentait sa comédie-ballet à Louis XIV et à Fouquet, le marquis des *Fâcheux* ne manquait pas d'élégance : il portait, d'après les *Recherches* de Soulié, une « rhingrave de petite étoffe de soie rayée bleue et aurore, un pourpoint de toile colbertine garni de rubans ponceau, bas de soie et jarretières ».

ADOLPHE BÖSCHOT.

Gazette du Bâtiment & Travaux Publics

CHRONIQUE THÉATRALE

On a tout dit, et depuis longtemps, sur les Ballets russes de M. Serge de Diaghilew. Il est indéniable qu'ils ont apporté, dès avant la guerre, des éléments tout neufs à notre technique de la scène et singulièrement de la décoration. Estce parce que les méthodes nouvelles ont fait leur temps, que les critiques se sont tant de modérer en se faisant plus nombreux depuis ? Il ne pas supposer cela, car, en dépit de l'indélit ? Point. Les *Biches* sur une musique de M. Francis Poulenc, et les *Tentations de la Bergère* font preuve d'une belle virtuosité, tant de la part du chorégraphe que du côté de l'interprétation.

Certes, je n'ai pas jusqu'à prétendre qu'elles puissent c'ver de notre souvenir le prestigieux *Spectre de la Rose* ou les voiles lavissemblables d'un Nijinski. Mais nous aurions tort de bouder, par souvenir, ce qui nous plaît, et n'en est pas moins fort réel et fort agréable.

Mlles Nijinska et Tchernicheva, MM. Wilzak, Doline et Kochetovsky, constituent un droit à des applaudissements que le public du théâtre des Champs-Elysées ne leur a d'ailleurs point ménagés.

LES THEATRES

THEATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : (Grande saison d'Art des VIIIe Jeux Olympiques: Ballets russes : *Les Fâcheux*, de M. Georges Auric; *Petrouchka* et *Noces*, d'Igor Strawinsky.

On avait dit beaucoup de bien des *Fâcheux*, comme on avait vanté longtemps d'avance l'agrément des *Biches*. La comparaison ne saurait se soutenir. Non pas que l'ouvrage de M. Poulenc ait offert un intérêt supérieur par sa substance ou sa mise en œuvre ; mais on y trouvait, à défaut de puissants éléments d'attraction, de la légèreté, de la vivacité, de l'esprit et un nonchaloir qui convenaient fort bien aux mouvements de la scène et à l'atmosphère de ce petit ballet.

Les *Fâcheux* exigeient avant toute chose du style, car pourquoi choisir une comédie-ballet de Molière si ce n'est pas pour s'accorder avec son ton et sa couleur.

Un *impromptu* — puisque selon l'Avertissement, la comédie des *Fâcheux* fut « conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours » — un impromptu n'exige assurément point de longues méditations, son divertissement moins encore. Mais la musique qui s'en inspire et le commente, sans être un pastiche qu'il faut de l'adresse pour bien exécuter, doit tout au moins avoir avec lui des traits communs. C'est ce dessin net et cette forme achevée qu'on rencontre le moins chez M. Auric. Il rompt la ligne et le rythme, déjà fort ténus, et son commentaire s'éparpille en sèches brindilles, en menus éclats sans qu'on trouve entre eux le lien qui les pourrait unir.

Au pupitre du chef, notre éminent collaborateur André Messager, a lié entre eux les éléments épars, les a mis en relief, les a animés de son esprit, de sa verve, de tout le pouvoir de son haut talent.

Le spectacle, selon l'ordinaire chez M. de Diaghilew, est délicieux. Le décor de M. Georges Braque paraît tout d'abord un peu gris et triste ; mais il perd de sa tristesse dès que les costumes des personnages lui donnent sa vraie valeur.

La chorégraphie est fort savante dans sa composition ; les pas, les groupes, les figures de la danse s'enchaînent les uns aux autres avec une méthode et une précision rigoureuses.

L'interprétation vivifie ce tracé et lui donne autant de grâce qu'il est possible. Les meilleurs éléments de la troupe y concourent. Lorsque j'aurai dit que Mlles Nijinska, Tchernicheva, Chollar, Nikitina, MM. Anatole Wilzak, Nicolas Zverew, Woizikowsky, Antoine Doline incarnent les rôles principaux, vous saurez que les *Fâcheux* ont obtenu une exécution brillante et neuve.

Pour le reste, et puisque ce petit ballet a rencontré un très chaleureux accueil, je m'en tiendrai au jugement de Molière qui, dans l'Avertissement même des *Fâcheux*, tient pour « aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve que d'en défendre un qu'il condamne ».

La représentation commençait et finissait par deux belles danses de Strawinsky : *Petrouchka* et les *Noces*.

On a réentendu *Petrouchka* avec un plaisir qui s'est traduit par les plus vives acclamations. Vivant et neuf comme au premier jour, pittoresque et émouvant, riche de jour son rythme et son éblouissante instrumentation, *Petrouchka* demeure une œuvre dont le pouvoir d'attraction est irrésistible. On a salué avec joie le retour parmi nous de Pierre Monteux, dont l'autorité s'est magnifiquement affirmée dans *Noces* et dans *Petrouchka*.

Robert Brussel.

ŒUVRE
3, Rue Louis-le-Grand
8 JUIN 1924

Les Fâcheux

Ballet de M. Boris Kochno (d'après Molière) Musique de M. Georges Auric

La transformation de l'impromptu célèbre de Molière en ballet est une entreprise un peu surprenante. Le texte même de l'ouvrage, qui fut la première comédie-ballet donnée en France, comporte trois ballets exécutés pendant les entr'actes, des intermèdes, en somme, dont M. Kochno aurait peut-être pu s'inspirer, mais qui, donnés à la file, n'ont aucun lien entre eux. Eût-on conservé le souvenir le plus net de l'ouvrage que toutes ces allées et venues de personnages muets, s'exprimant par gestes et par gambades, n'en restent pas moins prodigieusement décousues. La chorégraphie de Mme Nijinska est assez pittoresque ; elle-même interprète le rôle de Lysandre, en travesti, avec beaucoup d'adresse. Certaines entrées de groupes sont curieuses. Comme dans les *Tentations de la Bergère*, la symphonie des couleurs adoptées pour les costumes est d'un goût parfait, encore que le style de quelques-uns d'entre eux soit souvent contestable. Le décor de M. Bracque est bien singulier.

Ce qu'il est plus difficile d'admettre, c'est la musique écrite à ce propos par M. Georges Auric, un de nos jeunes fauves. Il n'y a aucune tentative d'évocation du style de l'époque, ce qui était le droit de l'auteur sans doute ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait même aucun style, à moins que c'en soit un de bâcler une pochade sur les thèmes les plus vulgaires qui soient, en les accompagnant de contrepoints baroques, n'ayant avec eux aucun rapport de rythme ni même de tonalité. Ce parti-pris ... la cacophonie la pl... soulagement pour ... mauvai... se plaisante... paraît interminable...

— L. F.

BONSOIR
8, Rue de l'Echelle
8 JUIN 1924

Au Théâtre des Champs-Élysées

« *Les Fâcheux* »

Les Ballets russes de M. Serge de Diaghilew donneront ce soir la première représentation du ballet des *Fâcheux*, dont le scénario a été tiré de la comédie-ballet de Molière par M. Boris Kochno. La musique est de M. Georges Auric, qui a su faire revivre, dans un langage tout moderne, l'esprit de la musique de Lulli, et c'est M. André Messager qui dirigera l'orchestre, prêtant à un jeune auteur dont le talent l'intéresse le précieux appui de son autorité.

M. Georges Bracque, pour les décors et les costumes ; Mme Nijinska, pour la chorégraphie, sont les dignes collaborateurs du musicien, car ils ont su, comme lui, retrouver le secret d'une puissance aisée, d'une majesté naturelle.

Enfin, aux excellents artistes déjà applaudis en janvier à Monte-Carlo, Mme Tchernicheva, MM. Voisikovsky, Viltzac, Slavinsky, viendra s'ajouter dans une scène nouvelle ce jeune danseur dont les premiers débuts à Monte-Carlo avaient été si remarqués, M. Antoine Doline. C'est lui qui dansera un *Nocturne* qui n'a pas été exécuté encore, et dont la musique est un des plus remarquables morceaux de la partition. La manière dont il l'a interprété aux dernières répétitions a été pour tous les asistants une étonnante révélation.

Les Fâcheux seront, ce soir, précédés de *Petrouchka* et suivis par *les Noces*, ces deux ouvrages de M. Stravinsky dirigés par M. Pierre Monteux.

F. G.

Théâtres

Deux ballets nouveaux

M. Serge de Diaghilew est un joueur magnifique. Le succès, fût-il éclatant, lui déplaît s'il porte sur la même formule. Il lui faut chaque année présenter des œuvres nouvelles, faire une trouée dans les habitudes acquises et ajouter à la couronne de ses triomphes de plus jeunes fleurons.

Et le miracle de cet errant de génie est de gagner chaque fois la partie audacieuse qu'il joue. Depuis *Sherazade* jusqu'à *Noces*, en passant par *le Sacre du Printemps* et *Chant*, il ne s'est jamais trompé.

Dans cette saison, il a déjà présenté au public étonné et ravi *les Biches* de Francis Kralenc et *les Fâcheux* de Georges Auric, en même temps qu'il prépare *le Train bleu*, de Jean Cocteau et Darius Milhaud.

Rien de plus frais, rien de plus *français* que ces deux ouvrages. M. de Diaghilew, qui a manié pour notre joie les magnificences de l'Orient, et qui nous apporta les trésors enivrants et terribles de la Russie, a su choisir dans son pays d'adoption, qui est Paris, les musiciens les plus doués et les plus jeunes.

Il a mis à leur service ses ressources incomparables : sa troupe inégalée, le talent puissant et sans cesse renouvelé de Mme Nijinska, chorégraphe et danseuse; le pinceau de Marie Saure-vain ot de Georges Bracque; la baguette de chef d'orchestre de M. André Messager, qui a bien voulu conduire les œuvres de ses très jeunes confrères.

Et les deux ballets sont allés aux nues. Celui de M. Francis Poulenc est toute grâce, toute fraîcheur; celui de M. Georges Auric, traité avec une verve ardente, une vaillance directe, plein de rythme et de force, mord allègrement les nerfs et va droit au but comme une flèche.

Les appaludissements qui, au cours de ces deux soirées, firent lever tant de fois le rideau pour deux jeunes gens, ont montré que Paris n'est jamais ingrat aux œuvres hardies lorsqu'elles sont animées par le talent et l'amour désintéressé de l'art.

J. KESSEL.

PHARE
NANTES
10 JUIN 1924

Le Théâtre à Paris

LES BALLETS RUSSES

Au Grand Théâtre des Champs-Elysées

Le gala d'hier soir, au « Grand Théâtre des Champs-Elysées », réunissait sur l'affiche trois œuvres bien différentes qui nous firent regretter les Ballets Russes d'autrefois : aujourd'hui, c'est plutôt le coup de balai à la Russe ! D'abord, *Une Education manquée*, saynète bébête de E. Le Terrier et A. Vanloo, musique charmante de E. Chabrier, dans des décors et costumes bleus Trianon de M. Juan Gris, avec une mise en scène un peu ridicule qui fit rire la salle ! Puis, *les Fâcheux*, livret assez bizarre de Boris Koehno, musique cocasse de Georges Auric, dans des décors et costumes aux tons divers (où les bleus triomphent), de M. Georges Braque, avec une chorégraphie audacieuse (danseuses de dos, à la manière d'Antoine) de la Nijinska ! Enfin, la reprise du *Sacre du Printemps*, musique d'un modernisme outrancier de M. Igor Stravinky, dans des décors et costumes de Nicolas Rœrich en rapport avec l'œuvre avancée, avec une chorégraphie un peu folle (mouvements désordonnés) de Léonide Massine. Heureusement M. André Messager, à l'orchestre, fit merveille.

Parmi les interprètes, citons : la chantante Geneviève Vix, Irène Ferraris, Daniel Vigneau, la dansante Nijinska, la belle Lubov Tehernicheva, le bondissant Léon Woizikovsky, la Nikitina.

Dans la salle, on notait : la grande-duchesse Paolowa, Léon Bailby, Dr Brille, Godebsky, Louis Vuillemin, Adolphe Boschot, Paul Grégorio, Dorchitz, Domergue. Alfred Bruneau, Messager fils, etc.

DAILY MAIL
36, Rue du Sentier
8 JUIN 1924

PARIS DRAMATIC GOSSIP.

RASPUTIN IN GRAND GUIGNOL.

MOZART FESTIVAL.

BY THE DRAMATIC CRITIC

After the apotheosis of Beethoven, we have the apotheosis of Mozart. The Vienna Opera very recently gave one "Mozart Festival" in the Théâtre des Champs-Elysées. Another opened in the same theatre on Thursday evening with "Don Giovanni," in a bi-lingual version—Italian, with a little admixture of French.

The performance was a success on the whole. The Vienna Opera representations, and Thursday's production, prove that the opera still delights the public. The favourite numbers were loudly applauded, —such numbers as Leporello's sarcastic "Madamina" with its references to Don Giovanni's "thousand and three" conquests of feminine hearts; the duettino, "La ci darem la mano," Zerlina's air "Batti, batti" and her other great air, "Vedroi, carino," certainly one of the most exquisite of Mozart's melodies.

M. M. Stabile sang the music of Don Giovanni with excellent style, and showed himself to be a capable actor; the final scene with the statue of the Commander was more than usually impressive, so

MIDNIGHT FOLLIES.

The subject is simple. Eraste is in love with Orphise; you can tell that by his agile fluttering every time he catches sight of her; and for the same reason you judge that she does not dislike him. But whenever they seem to be on the point of explaining matters with their feet, some nuisance arrives. At one time the "Fâcheux" is a fanatic dancer, perpetual movement set to music; he insists upon having Eraste as a partner. Another one, some pretty racquet players intervene. The lovers have very trying experiences with egotistical ball players, with a card-playing maniac, with Erastes's rival; with the guardian of Orphise. Finally, however, they manage to trip out their story, and they are then quite happy, if people who spend their life on one toe can possibly be happy.

The music is a pleasant surprise, modern but almost tuneful; a *pas de deux* on a fox-trot rhythm is charming. The ballet is presented with spirited grace by Mme. Nijinsksa, Mmes. Tchernicheva, Chollar, and Nikitina, and MM. Wilzak, Zveren, Woizikoosky, Dolina, Javinsky, Pavloo, Federov and Hoger. The costumes are pretty, and the work, admirably conducted by M. André Messager, was warmly applauded.

... London.

tragic, in fact, that the succeeding sextette, charming though it be considered purely from the musical standpoint, seemed more than ever an anti-climax. M. P. Ludikar has a resonant voice of good quality, and he sang well throughout, but especially in the "Madamina." Mme. M. de Gonitch has dramatic sentiment and sang very effectively her fine scene in the first act. Donna Elvira was Mme. Delaunois, a very experienced singer with an agreeable voice. Mme. Aifani was a charming Zerlina, both vocally and in appearance. M. G. Meader (Don Ottavio) was much applauded. M. J. Soukup (the Commander) was admirable in the final scene.

M. Walther Straram conducted well. The festival, in short, opened brilliantly, and will be undoubtedly one of the great artistic features of the "Olympiad season." In the course of it, and in addition to "Don Giovanni," the operas "Le Nozze di Figaro" and "Cosi fan tutte," the Requiem Mass, and a number of important compositions for solo instruments, orchestra, and for voices will be heard.

The Russian Ballet Company produced another new work at the Théâtre des Champs Elysées—new, that is, in Paris. It was first produced early this year in Monte Carlo. It is a ballet, "Les Fâcheux," based on Molière's comedy-ballet. The music is by M. Georges Auric, a young French composer of the latest principles.

25

GAULOIS
2, RUE [illegible]
8 JUIN 1924

PETIT JOURNAL
[illegible] Lafayette
7 JUIN 1924

Comœdia 10 juin (sp place de [illegible])

LE BALLET DES "FACHEUX" au Théâtre des Champs-Elysées

Le ballet des *Fâcheux*, que la célèbre compagnie d'artistes de M. Serge de Diaghilev montrera demain pour la première fois au public parisien, emprunte son titre et son sujet à la comédie-ballet de Molière, dont Lulli avait écrit la musique. Les entrées de trouble-fête traversant les amours contrariées d'Eraste et d'Oph. sont disposées par Molière lui-même pour de autant d'entrées de ballet; il suffisait de choi les plus caractéristiques et de traduire aussi par la danse les sentiments du couple amoureux; la sévérité du tuteur, l'allégorie de la réconciliation finale: M. Boris Kochno s'est acquitté de cette tâche avec tout le goût qu'on pouvait attendre d'un esprit aussi cultivé.

La musique des *Fâcheux* est de M. Georges Auric, le décor de M. Georges Bracque ainsi que les costumes, la chorégraphie de l'illustre maîtresse de ballet Nijinska. Toute moderne par l'harmonie et l'orchestration, cette musique fait revivre pour nous la force et la clarté de la musique de Lulli quand elle était moderne elle-même et dans sa première fraîcheur. Chacune des scènes successives s'y détache dans son cadre de frivolité, de douceur, de mélancolie, de tristesse, de chagrin, de colère ou de joie, avec un relief dont M. André Messager accusera d'une vivacité subtile l'énergie intérieure et le modelé volontaire : car c'est un grand musicien qui accorde le précieux concours de son autorité à un jeune auteur dont le talent l'intéresse.

M. Louis Bracque a fait avec *Les Fâcheux* ses débuts sur la scène. La désignation de cet artiste atteste une fois de plus le discernement divinatoire de M. de Diaghilev. Nous savons aujourd'hui, après expérience, mais alors il était seul à savoir ce que M. Bracque, aux prises avec un sujet du dix-septième siècle, y mettrait d'harmonie, de plénitude, de simple, spontanée et presque familière majesté.

La chorégraphie de Mme Nijinska, appropriée au caractère de l'ouvrage, unit d'une façon neuve et frappante les gestes de la comédie aux pas de la danse. Le succès, aux premières représentations données à Monte-Carlo, en janvier dernier, a été très vif. Aux remarquables artistes qui y furent applaudis, Mme Tchernicheva, MM. Voizikovsky, Vilzak, Slavinsky, viendra cette fois s'ajouter, dans une scène nouvelle qui lui offre un rôle de premier plan, un jeune danseur qui dès ses premiers débuts avait fait concevoir les plus brillantes espérances, M. Antoine Doline. C'est lui qui dansera le *Nocturne*, supprimé à à Monte-Carlo pour des raisons matérielles et qui est un des plus remarquables morceaux de la partition. Il le dansera sur les pointes, comme une danseuse, mais avec son sentiment personnel de la grâce et une force qui n'appartient pas à l'autre sexe. Aux dernières répétitions, il

Théâtre des Champs-Élysées

Les Ballets russes : *Les Tentations de la Bergère, Biches, les Fâcheux*

Les ballets russes ! Ces deux mots évocateurs ont maintenant plusieurs sens. Il faut distinguer. Après les Ballets russes romantiques, voici les Ballets russes de Monte-Carlo qui, sous l'inspiration de M. Serge de Diaghilew nous apportent du bon et du nouveau.

Les Ballets russes d'autrefois, je sais bien que c'était entre temps *Giselle* d'Adam ou le *Spectre de la Rose* de Weber. Ils s'annexent aujourd'hui la vieille et la jeune France. Des *Tentations de la Bergère*, l'affabulation ne prétend point aux intrigues savantes. Elle s'accommode, avec grâce, à la musique exquise de Monteclair, âgée de deux siècles, à peu près, et reconstituée avec le goût le plus sûr par M. Casadesus.

La jeune France c'est M. Francis Poulenc avec ses *Biches* qui ne trouveraient point place dans son quasiment célèbre et charmant Bestiaire *d'Orphée*. Ces Biches féminines sont vêtues de couleur tendre et minaudent pour l'amour de trois robustes athlètes. La musique de M. Poulenc est familière, non dépourvue de verve et d'ardeur et d'humeur facile, ballet russe à la bonne franquette où cet affilié des Six qui ont juré d'exterminer la « musique à l'estompe », tient parole.

Les Fâcheux de M. Auric, d'après la comédie de Molière, relèvent des mêmes tendances. On est un peu déçu de ne point y trouver une invention rythmique ou sonore plus fantaisiste, plus audacieuse. On songe avec quelque nostalgie au subtil *Marchand d'oiseaux* de Mlle Tailleferre et même aux *Mariés de la Tour Eiffel* et à l'éloquence imagée et péremptoire dont M. Poulenc dota la harangue furibonde d'un colonel.

Il y a par contre le plus souvent dans la conception ou l'interprétation de la chorégraphie ce souci de se renouveler, cet esprit ingénieux et profond, cette vivacité et cette jeunesse primesautières dont les Ballets russes nous ont découvert le secret. Le beau désordre de *Petrouchka* demeure l'effet de l'art le plus raffiné du monde. L'expression plastique est chez Mme Nijinska d'une mobilité et d'une variété infinies. Et on ne cesse pas de s'émerveiller devant l'allégresse bondissante et nerveuse de MM. Slavinsky Wilzak, Woizikowky et Zverew, qui les emportera quelque jour, comme le clown de Banville, jusqu'aux étoiles.

Paul Dambly.

6.6.1924

LES BALLETS RUSSES AU THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

S'il faut en croire ce qu'on raconte, la direction des ballets russes estimerait que le salut de la musique française se trouverait entre les mains des jeunes qui formaient, il y a quelque temps encore, le groupe des six. Ce qui me fait supposer que cet « on dit » n'est peut-être pas inexact, c'est que joignant le geste à la parole, M. de Diaghilew s'est empressé de commander des ballets à quelques-uns de ces messieurs. De la sorte, nous avons vu l'autre soir celui de M. Poulenc : *Biches*, et il nous fallut constater à regret que nous étions loin de ce qu'on avait fait espérer. Aujourd'hui, nous sommes logés à peu près à la même enseigne avec celui de M. Auric, intitulé : les *Fâcheux*. Comme il m'est impossible de partager au sujet de ces partitions chorégraphiques, l'avis du fondateur des ballets russes, je préfère vous dire tout de suite que *Pétrouchka*, merveilleusement joué au début de la soirée, reste toujours le chef-d'œuvre éblouissant de Strawinski et même celui du ballet moderne et que nous faisons des vœux pour voir le jeune maître russe nous donner un pendant à cette œuvre admirable.

Fernand LE BORNE.

Théâtre des Champs-Élysées : *Ballets russes de Diaghilev.*

Les voici revenus. Placé sur un strapontin du troisième étage de dernier rang, la scène m'était complètement invisible. Je dois donc m'en tenir à la musique purement.

Montéclair : musique bien de l'époque, qui n'enseigne rien de bien nouveau pour qui s'y trouve accoutumé.

Poulenc : mélange assez bizarre d'une moitié qui coule assez de source, quatuor et bois développant sentimentalement et dans la norme des thèmes populaires, et d'une autre moitié qu'on pourrait surnommer les remords de M. Poulenc, où il se rappelle soudain qu'il se doit d'être un musicien *à la page*, et alors, beaucoup moins de source, d'accords stridents et faux et brutaux de cuivres exaspérés — le tout piétinant un peu dans une même indigence de

MONSIEUR MANOUVRIER

rythme. Certes, c'est d'un homme qui sait l'écriture d'orchestre.

Au contraire, *Noces* de Strawinsky, que j'entendais pour la première fois, m'a paru une chose vraiment neuve. Rien que des instruments à percussion : pianos, tambours, timbales. Et un chœur.

Ces sonorités, d'une monotonie tout orientale, sont employées avec une géniale et toute nouvelle ingéniosité.

C'est quelque chose d'aussi neuf que la symphonie avec chœurs de Beethoven lors de son apparition.

Ces notes frappées créent comme des nappes sonores éclaboussantes de lumière. C'est très sauvage, et puis il y a beau avoir ici des dissonances, ce ne sont jamais des *fausses notes*. Il y règne une eurythmie suprême.

Pendant le ballet de Poulenc, j'ai pu, en me hissant derrière un strapontin et me tenant debout une demi-heure, entrevoir un peu la scène.

La chorégraphie de Mlle Nijinska m'a paru en plein de la chorégraphie de femme, c'est-à-dire puérile, sans idées, sans suite et sans objet, en un mot, comme la plupart des danseuses maîtresses de ballets. *Nursery*. Ne sachant quoi faire au bout de six minutes, on s'empare d'un divan bleu, et on traîne le divan bleu dans toutes les directions, puis on le laisse, puis on le reprend, enfin de compte toutle monde monte dessus à son tour. J'ai oublié de dire qu'à un moment on joue à cache-cache derrière le divan bleu ; enfin on le remet à sa place première, et, veine ! pendant ce temps-là le ballet a eu le temps de s'achever. C'est comme toujours avec ces dames, l'abus de l'accessoire, cachant le vide de la conception. En un mot c'est sombrement idiot.

Massine était bien mieux, mille fois, malgré sa marotte du mécanique cocteauesque (!!).

Je n'ai pas vu les autres ballets.

EXCELSIOR
10, Rue d'Enghien
9 JUIN 1924

BALLETS RUSSES

La seconde nouveauté des Ballets russes est un divertissement de Molière et Georges Auric, intitulé *les Fâcheux*. Les membres de l'ex-groupe des « Six » semblent avoir parfaitement bien compris un excellent axiome de Jean Cocteau, décrétant qu'un artiste doit « disperser les troupeaux de moutons dès qu'ils se reforment ». Ces jeunes musiciens, qui ont toujours fait les plus grands efforts pour dérouter et troubler les snobs, n'ont jamais rien trouvé de plus amusant que de nous donner des œuvres musicales en contradiction absolue avec leurs théories et leurs principes. Après *les Biches* de Poulenc, *les Fâcheux* continuent la démonstration.

Hâtons-nous d'ajouter que Georges Auric nous apparaît, aujourd'hui, comme infiniment plus jeune, plus vivant, plus alerte et plus libéré que ses compagnons de route. Sa partition brille d'une allégresse charmante qui rappelle la volubilité de Prokofieff, dépouillée de son élément mécanique et automatique. Il y a de la fraîcheur, de la spontanéité, de la verve et de la vraie musique dans cette œuvre qui n'est ni audacieuse ni agressive, qui n'a pas de prétentions hautaines et qui ne veut rien bouleverser ni casser. Elle a du moins le mérite de nous montrer le vrai visage de l'auteur qui, pour s'imposer plus vite à l'attention des badauds, avait cru jusqu'ici adroit — et il ne se trompait pas — de mettre un masque pittoresque et de tenir aux passants de cocasses discours.

La chorégraphie de la Nijinska est curieuse et amusante avec une regrettable manie de la déformation systématique et de la parodie qui devient à la longue un peu monotone et trahit une certaine insuffisance d'inspiration créatrice. Il y a peu d'invention dans ce ballet, mais certains épisodes, comme celui du joueur de cartes, des joueurs de ballon ou de l'élégant qui danse avec des grâces trop savantes un étonnant *nocturne*, ont une saveur singulièrement aiguë et piquante qui ne s'oublie pas aisément.

Emile VUILLERMOZ.

de :
PRESSE
144, Rue Montmartre (2e)
9 JUIN 1924

LES PREMIÈRES

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

Les Fâcheux

Ballet de M. Boris Kochno (d'après Molière), musique de M. Georges Auric.

Ce ne sont pas « Les Fâcheux » qui aideront à remonter la renommée déclinante des « Ballets russe » de M. de Diaghilew. Et d'abord, maint sujet eût semblé mieux approprié. Dépourvue de texte, les intermèdes dansés étant mis bout à bout, avec les passades et interventions des personnages typiques, l'œuvre de Molière apparaît incohérente et embrouillée. Mais il convient de mentionner le goût délicat des costumes de M. Braque et l'heureux ensemble de leurs coloris.

La partition de M. Georges Auric est assez curieuse. Il semble avoir tenté d'appliquer et d'allier son modernisme, sa verdeur naturelle, sa verve un peu dure et non sans attraits, à des thèmes du temps ou à peu près. Il y a réussi très habilement, avec un entrain multiple, encore qu'on ait à regretter souvent on ne sait quel manque de tenue, de style, d'élégance innée, inséparables de l'époque du roi-soleil. Cela, malgré la présence à la direction de l'orchestre de M. André Messager, merveilleusement liant, moelleux, vif et subtil.

Mme Nijinska avait réglé la chorégraphie. Louons son invention multiple, qui mêle avec une ingéniosité appliquée, une science moderne de choix à des inspirations traditionnelles et classiques, et qui parvient à une harmonie assez homogène. Ce n'est pas entraînant, irrésistible, mais l'attrait est certain et la diversité retient l'attention sans trop de fatigue.

Les danseurs les plus remarquables de la trope sont M. Vilzak (Eraste) très stylisé et bon mime, Woizikowsky très pittoresque, Doline, juvénile et charmant. Mme Nijinska interprétait elle-même, en travesti, Lysandre, et y montra de l'autorité brillante et de la vigueur. Mmes Tchernicheva, M. Slavinsky ne doivent pas être oubliés.

*

[...] nisseurs sont des riverains de la mer Baltique, on peut imaginer facilement que la concentration du matériel de guerre est, au moins pour la mobilisation, organisée par transports maritimes.

Le moindre vapeur de commerce transporte le tonnage de dix trains de munitions ; l'outillage des ports allemands est extrêmement moderne. Dans ces conditions, nous demandons ce qui autorise les techniciens à nier la rapide puissance offensive de l'armée allemande.

* *

On conçoit bien qu'une fois libres de leurs mouvements, libres de dévaster encore et d'utiliser les gaz toxiques sans atteindre leur propre population, les boches ne s'en tiendraient pas là et que la grande revanche suivrait, selon les circonstances, dans un intervalle de quelques jours ou de quelques mois. Ils auraient le loisir de mesurer la résistance que nous serions capables de leur opposer ; ils auraient le temps d'exploiter la démoralisation des Français, sur laquelle ils comptent, démoralisation dont les événements actuels constituent pour eux un présage très précieux.

Car il va sans dire qu'un tel plan n'est discutable que contre un peuple faible — encore mieux contre un peuple qui veut être faible ; les « démonstrations » armées n'ont jamais servi qu'à épouvanter les Etats destinés à être placés en tutelle.

Nous ne voyons pas comment un gouvernement « résolument pacifiste » déjouerait cette manœuvre ; nous ne voyons pas comment les gens qui se glorifient du monstreux recul systématique de 10 kilomètres en août 1914 n'abandonneraient pas une province étrangère. Mais nous voyons fort bien qu'ils perdraient leur temps à faire appel à la Société des nations, laquelle, dans son impuissance, ne pourrait que leur donner le conseil de céder, à l'abri — peut-être — de quelques garanties-papier.

Nous pouvons affirmer que tout cela a été étudié et supputé par les Allemands. Qu'on ne prétende pas qu'ils ne seraient pas assez fous pour avoir recours à la force tant qu'ils ont quelque espoir d'ar-

[...] adoptent la motion. On reviendra donc aujourd'hui.

— Mais pourquoi faire ? demande-t-on au centre.

Et M. P.-P. Painlevé de répondre avec une candeur admirable :

— Pour fixer l'ordre du jour de la séance qui suivra.

C'est à pouffer ! La droite et le centre ne s'en privent pas.

Le président en paraît tout étonné. Il hésite un moment, puis il prend son chapeau et, tandis que les « cartellistes » l'acclament, il s'en va sous les huées de l'opposition...

Nous le reverrons ce soir.

F.-E. Maupomé.

Les communistes manifestent

Les journaux révolutionnaires nous annonçaient une « journée rouge ». Nous l'avons vainement attendue hier : les communistes qui devaient nous montrer qu'ils étaient prêts « à descendre dans la rue » se sont bornés à imprimer dans l'*Humanité* :

...Quand, mardi, M. François-Marsal se présentera devant la Chambre, nous ne permettrons pas aux trembleurs radicaux ni aux incertains socialistes, qui ont perdu une semaine, d'hésiter une minute de plus.

Et, d'ici là, les mobilisations populaires seront, à toute éventualité, parachevées.

Les « mobilisations populaires » n'ont donc pu être achevées à temps pour la manifestation projetée. Il est fort possible qu'elles ne le soient pas davantage mardi, car le bruit court que le projet de descendre dans la rue a été fraîchement accueilli dans les réunions du parti.

EN QUATRIÈME PAGE :

MES SOUVENIRS

par EMILE BLAVET

CHAPITRE XXI

Sommaire : **La sûreté sous la Commune**

* *

Le nouveau président du conseil [...] cependant, hier, une journée labo[...] Arrivé à 8 h. 15 à son cabinet, rue [...]voli, il recevait successivement M. [...] député de Seine-et-Oise, ancien min[...] M. Louis Dubois, député de la Sein[...] cien président de la C. D. R. ; Lefeb[...] Prey, député du Pas-de-Calais, [...] ministre, et Landry, député de la [...] ancien ministre. Ce dernier déclar[...] acceptait un portefeuille dans la n[...] combinaison « parce que l'idée qui [...]dait à la formation de ce cabinet ét[...]tièrement conforme à la vérité co[...]tionnelle ».

M. François-Marsal reçut ensu[...] Jourdain, député du Haut-Rhin, [...] ministre, qui demanda toutefois à [...]ter ses collègues d'Alsace ; MM. [...] Flandin, député de l'Yonne, ancien [...] secrétaire d'Etat ; Michel Missoffe, [...] de la Seine ; Désiré Ferry, dép[...] Meurthe-et-Moselle, et François-[...] député de la Seine.

Il s'entretint également avec MM. [...] Marin, député de Meurthe-et-[...] et Capus, député de la Girond[...] cien ministre. En partant, M. Ca[...] qu'il avait l'impression que le mi[...] serait constitué le soir même.

A 11 h. 45, M. François-Marsal [...] le ministère des finances pour se [...] au Palais-Bourbon afin de régler, [...]cord avec M. Paul Painlevé, l'or[...] jour de la séance de mardi.

A midi 5, il était de retour rue [...]voli.

— Je viens, nous dit-il, de rend[...] visite de courtoisie à M. Painlevé, [...]dent de la Chambre. Nous avons [...] à quelques échanges de vues. Je d[...] que M. Painlevé a été très courtois. [...] conversation a été très cordiale. [...]prend très bien les mobiles qui nou[...]sent à agir et il s'est montré très [...] de faciliter notre tâche.

» J'irai cet après-midi voir M. [...]gue, pour les mêmes raisons.

» Je reprendrai à 14 h. 30 me[...]parlers. Il m'est assez difficile de

8 JUIN 1924

[Q]UINZAINE MUSICALE

[Th]éâtre des Champs-Elysées : Ballets russes, « Les Fâcheux ». – Festivals Mozart. [C]oncerts Koussevitzky.– Concerts Golschmann.– Un festival Honegger.– Séances diverses

On m'assure que l'immeuble contigu au théâtre des Champs-Elysées vient d'être transformé pour servir de casernement aux critiques musicaux. Je voudrais pouvoir en accepter l'augure. Mozart et les Ballets Russes nous empêchent de quitter longtemps la salle de l'avenue Montaigne. Il s'y fait de l'art à tous les étages. Un restaurant est tout auprès. Il ne nous manque qu'un lieu de repos. Pour le public, on ne voit point ce qu'il pourrait avoir à désirer, sinon peut-être les avis de ce bon conseiller du snobisme que M. Abel Hermant lui propose, de ce cornac « qui sût lui faire adopter une vanité moins facile et moins démodée que celle de l'extravagance ». Il n'est d'ailleurs pas à prévoir que cette vanité-là trouve beaucoup à s'exercer, cette année du moins, aux spectacles des ballets russes. Je n'ai pas encore entendu *les Biches*, dont je compte parler dans mon prochain feuilleton, mais je viens d'assister à la première représentation des *Fâcheux*, un ballet qui témoigne, aux antipodes de l'extravagance et même de la modernité, la volonté de simplifier et de construire la plus nette et la mieux affirmée.

Je viens de relire, avec moins de vanité que de mélancolie, ma « quinzaine musicale » du 11 avril 1921. Le théâtre de l'Odéon venait alors de reprendre *les Fâcheux* de Molière, avec une importante musique de scène de Georges Auric. Je crois bien que M. Henry Bidou et le chroniqueur musical de l'*Eclair* furent seuls, en 1921, à signaler cet événement à leurs lecteurs. L'ouverture, les entrées, les danses et le *nocturne* des *Fâcheux* forment pourtant la substance de l'œuvre que le public des ballets russes applaudit aujourd'hui. Au risque de paraître bien froid aux côtés des ouvriers de la onzième heure, qui ont l'élan inimitable des néophytes, « regonflous des souvenirs divers » mêlés à de nouveaux plaisirs.

Parmi les jeunes téméraires qui tâchent dangereusement, depuis plusieurs années, à réagir contre la grande séduction debussyste et — jeu plus périlleux encore — contre les prestiges de Ravel, Georges Auric est celui qu'on a tenté de diffamer avec le plus d'aigreur. Cela s'explique aisément : compositeur peu fécond, l'auteur des *Interludes* se double d'un critique musical allègrement féroce, qui a le courage de ses opinions, voire de ses injustices. On l'a lu trop passionnément pour le juger sans passion et pour l'écouter sans parti pris. Une œuvre musicale importante et lourde de sens pouvait seule dissiper le malentendu et permettre au compositeur de prendre le pas sur le critique dans l'opinion des mélomanes. *Les Fâcheux* sont précisément cette œuvre-là.

Resserrer la comédie de Molière pour en tirer l'argument d'un ballet d'action était un excellent dessein. Traduire musicalement les péripéties de la farce était moins malaisé que d'en rendre l'esprit en évitant la lourdeur ou la fadeur du pastiche.

A s'inspirer de quelques thèmes anciens — d'une foriane en particulier, beaucoup moins frioulienne que gauloise — Georges Auric ne verse point dans l'archéologie ; mais il ne s'égare pas davantage dans la parodie. Il s'est assimilé en perfection la poésie toujours un peu narquoise de nos vieux airs de danse. Il en précise les accents. Il en accuse la saveur un peu crue pour les accorder mieux encore à la verve de Molière. Ce n'est pas Watteau, c'est M. Georges Braque qui habilla — magnifiquement d'ailleurs — les donneurs de sérénades et les belles écouteuses des *Fâcheux*, et ce n'est pas Debussy qui rythme ici leurs ébats. Le XVIIe siècle de Georges Auric n'empiète jamais sur le XVIIIe, ni, chez lui, la grâce méditerranéenne sur la verdeur gauloise. Je répète cet adjectif qui me paraît correspondre le mieux à l'esprit de la partition d'Auric. Il y a quelque chose de gaulois dans cette verve plus maligne qu'ironique, plus coupante que précieuse. Et cette poésie a bien du prix, qui s'exprime sans rhétorique et sans afféterie, mais le plus tendrement du monde, au cours d'un nocturne qui demeure l'une des plus belles pages de l'œuvre.

J'aime que le compositeur n'imite son cher Stravinsky qu'en lui empruntant, non ses trésors, mais parfois ses méthodes de recherche. Le goût dangereux des aventures orchestrales l'emmène souvent dans des régions où mon oreille frémit à le suivre. Mais cette inquiétude est vaine : l'acrobate franchit le précipice et retombe sur ses pieds, sans écraser les pieds de Molière...

A cette musique pleine de force, de claire dureté, de vie cruelle et tendre, Mme Nijinska juxtapose une chorégraphie qui ne me séduit pas complètement, mais qui marque un évident progrès. M. Doline danse à ravir le *nocturne*, et Mme Lubov Tchernicheva fait admirer sa grâce élancée dans les apparitions successives d'Orphise.

On ne saurait assez remercier M. André Messager d'avoir consenti à conduire au pupitre des Ballets Russes les œuvres de ses jeunes collègues. Il le fait avec une sollicitude affectueuse qui est admirable. Les contempteurs de la jeune école française feront bien de méditer la leçon qu'un illustre musicien leur donne ici avec une simplicité bien émouvante...

⁂

Nous avons trop lamenté la faiblesse des représentations mozartiennes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique pour ne pas nous réjouir des festivals Mozart donnés successivement sur le théâtre des Champs-Elysées par l'Opéra de Vienne et par M. Walter Straram. Ce n'est pas encore cette fois que nous entendrons l'incomparable *Idoménée*, et je n'en finirais pas de quereller MM. Schalk et Straram si j'avais le loisir d'enfourcher ce dada. Mais sachons modérer nos désirs.

On a beaucoup loué l'interprétation autrichienne de l'*Enlèvement au Sérail*, de *don Juan* et des *Noces*. J'en ai surtout aimé la précision, l'ensemble et la légèreté.

M. Schalk est un excellent chef d'orchestre, scrupuleux jusqu'à la manie, et qui met chaque détail à sa place. On l'a beaucoup complimenté sur le respect qu'il témoigne aux œuvres divines qu'il a le bonheur de diriger. C'est sur les excès de cette déférence que j'oserai faire quelques réserves. Bien souvent, dans *le Nozze* en particulier, l'interprétation de M. Schalk est à la fois respectueuse et infidèle à la façon d'une photographie : je veux dire qu'elle manque de relief et de couleur. Il y a une sorte de réserve qui tue l'amour parce qu'elle le nourrit mal. Les vertus de cet ordre sont proprement des vertus bréhaignes. Il y a bien des manières de servir un chef-d'œuvre. J'en viens à me demander, après avoir entendu l'Opéra de Vienne, si la meilleure n'est pas de les épouser de la façon dont l'Ingénu de Voltaire épousait Mlle de Saint-Yves, en mettant l'amour au-dessus du respect.

Ajoutez à cela que les acteurs de l'Opéra de Vienne — au premier rang desquels se distingue Mme Schoene la bien nommée — chantent Mozart dans la traduction allemande : « Dans le patois des Flandres, assure l'explorateur P.-J. Toulet, épousailles se dit « trouwplechtigheid ». Ce n'est pas, ajoute Toulet, une jolie dialecte que le flamand »...

Mozart, dans ses opéras, n'a mis en musique que des textes italiens : C'est en italien qu'il faut chanter les *Noces* et *Don Juan*, si l'on veut conserver aux parties vocales leur valeur exacte, leur charme et leur clarté, et laisser aux récitatifs cette prestesse volubile que la traduction fait nécessairement disparaître. M. Straram l'a bien compris. Pour cela seul, les représentations qu'il dirige mériteraient d'être suivies, mais elles ont d'autres mérites de surcroît, et qui sont du premier ordre. Son interprétation de *Don Giovanni* est une merveille d'intelligence sensible. On n'a jamais fait mieux apparaître le double aspect de cette œuvre bousculante, essentiellement dramatique et pourtant essentiellement musicale. Un charme magique y est attaché. Walter Straram, magicien émacié, précise les brûlants sortilèges de la féerie amoureuse. Il est excellemment secondé par son orchestre et par une pléiade de chanteurs dont chacun mérite des louanges, mais parmi lesquels il convient de louer particulièrement MM. Ludikar et Meader. L'œuvre est jouée dans de beaux décors de M. Maxime Dethomas que découvre un rideau magnifique.

⁂

M. Koussevitzky va nous quitter, et cette fois pour longtemps. Appelé à la direction de l'orchestre de Boston, nos vœux l'y accompagnent sans mélancolie, car nous savons qu'il a projet de nous revenir chaque année, et nous devinons qu'il n'emporte pas de pacotille outre-mer, mais la fleur de la musique d'aujourd'hui. M. Pierre Monteux, que l'Amérique nous rend en échange, ne pouvait avoir de successeur plus digne de continuer son patient effort.

Le dernier concert Koussevitzky comportait deux œuvres nouvelles, l'une de Florent Schmitt, qui a paré ses *Mirages* d'un orchestre versicolore. Encore que le maître d'*Antoine et Cléopâtre* excelle à ces sortes de jeux, je ne parviens pas à me persuader que *Pan lunaire* et la *Tragique chevauchée* empruntent un surcroît d'agrément à la transmutation qu'ils viennent de subir pour la plus grande colère des pianistes dépossédés...

Sept, ils sont sept, est le titre d'une incantation du poète Balmont que M. Prokofieff a mise en musique pour grand orchestre, ténor solo et chœur. L'effet de ce court morceau est extraordinaire. Cela est machiné avec une habileté prodigieuse. Il émane des accents saccadés du chœur et de l'orchestre je ne sais quelle atmosphère de froide magie qui égale *Sept, ils sont sept* aux meilleures pages de la *Suite Scythe*. La diction mordante de M. Fabert n'a pas médiocrement contribué à l'effet du sortilège, qui a été saisissant.

⁂

Après avoir moissonné de précieux lauriers en Amérique, M. Vladimir Golschmann est de retour parmi nous. On se félicite de revoir au pupitre ce jeune maître de la baguette. Mais pourquoi faut-il qu'il nous ait offert au débotté un concert uniquement composé de morceaux de bravoure ? M. Golschmann est vraiment trop modeste : il se croit encore tenu de faire la preuve de son talent moyennant quelques exercices de haute école. Qu'il relise les programmes de ses premiers concerts et qu'il laisse à d'autres le *Scherzo* du *Songe d'une nuit d'été*, l'entr'acte de *Rosamunde* et l'*ouverture* des *Maîtres Chanteurs*.

⁂

Il ne me reste que peu de place pour relater le succès qu'a obtenu, au Vieux-Colombier, un festival Honegger auquel prenaient part le quatuor *pro Arte*, qui ne se connaît plus de rivaux, Mlle Andrée Vaurabourg — dont les qualités de pianiste s'affirment et se précisent toujours davantage avec une rigueur sans sécheresse et une grâce sans mollesse — et Mme Croiza, interprète incomparable d'une œuvre d'Honegger encore peu connue : *Pâques à New-York*, émouvant et grave triptyque pour chant avec accompagnement de quatuor à cordes.

Citons encore la belle séance où Mme Croiza se fit entendre à la salle Erard, de pair avec l'excellent pianiste Yves Nat et le concert que Mme Jane Bathori vient de donner avec le concours de Mlle Haskil. On ne se lasse pas d'admirer chez Mme Bathori le talent le plus intelligemment *musical* du monde. Citons enfin le récital de M. Gil Marchex, chez qui la fougue romantique s'accorde à la précision du jeu pour donner au *Gaspard de la Nuit*, de Ravel, le relief exact d'une « fantaisie dans la manière de Callot ».

ROLAND-MANUEL.

EXCELSIOR
20, Rue d'Enghien
8 JUIN 1924

BALLETS RUSSES

La seconde nouveauté des Ballets russes est un divertissement de Molière et Georges Auric, intitulé *les Fâcheux*. Les membres de l'ex-groupe des « Six » semblent avoir parfaitement bien compris un excellent axiome de Jean Cocteau, décrétant qu'un artiste doit « disperser les troupeaux de moutons dès qu'ils se reforment ». Ces jeunes musiciens, qui ont toujours fait les plus grands efforts pour dérouter et troubler les snobs, n'ont jamais rien trouvé de plus amusant que de nous donner des œuvres musicales en contradiction absolue avec leurs théories et leurs principes. Après *les Biches* de Poulenc, *les Fâcheux* continuent la démonstration.

Hâtons-nous d'ajouter que Georges Auric nous apparaît, aujourd'hui, comme infiniment plus jeune, plus vivant, plus alerte et plus libéré que ses compagnons de route. Sa partition brille d'une allégresse charmante qui rappelle la volubilité de Prokofieff, dépouillée de son élément mécanique et automatique. Il y a de la fraîcheur, de la spontanéité, de la verve et de la vraie musique dans cette œuvre qui n'est ni audacieuse ni agressive, qui n'a pas de prétentions hautaines et qui ne veut rien bouleverser ni casser. Elle a du moins le mérite de nous montrer le vrai visage de l'auteur qui, pour s'imposer plus vite à l'attention des badauds, avait cru jusqu'ici adroit — et il ne se trompait pas — de mettre un masque pittoresque et de tenir aux passants de cocasses discours.

La chorégraphie de la Nijinska est curieuse et amusante [illegible] regrettable manie de la déformation systématique et de la parodie qui devient à la longue un peu monotone et trahit une certaine insuffisance d'inspiration créatrice. Il y a peu d'invention dans ce ballet, mais certains épisodes, comme celui du joueur de cartes, des joueurs de ballon ou de l'élégant qui danse avec des grâces trop savantes un étonnant *nocturne*, ont une saveur singulièrement aiguë et piquante qui ne s'oublie pas aisément.

Emile VUILLERMOZ.

de :
PRESSE
144, Rue Montmartre (2e)
8 JUIN 1924

LES PREMIÈRES

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

Les Fâcheux

Ballet de M. Boris Kochno (d'après Molière), musique de M. Georges Auric.

Ce ne sont pas « Les Fâcheux » qui aideront à remonter la renommée déclinante des « Ballets russe » de M. de Diaghilew. Et d'abord, maint sujet eût semblé mieux approprié. Dépourvue de texte, les intermèdes dansés étant mis bout à bout, avec les passades et interventions des personnages typiques, l'œuvre de Molière apparaît incohérente et embrouillée. Mais il convient de mentionner le goût délicat des costumes de M. Braque et l'heureux ensemble de leurs coloris.

La partition de M. Georges Auric est assez curieuse. Il semble avoir tenté d'appliquer et d'allier son modernisme, sa verdeur naturelle, sa verve un peu dure et non sans attraits, à des thèmes du temps ou à peu près. Il y a réussi très habilement, avec un entrain multiple, encore qu'on ait à regretter souvent on ne sait quel manque de tenue, de style, d'élégance innée, inséparables de l'époque du roi-soleil. Cela, malgré la présence à la direction de l'orchestre de M. André Messager, merveilleusement liant, moelleux, vif et subtil.

Mme Nijinska avait réglé la chorégraphie. Louons [illegible] invention multiple, qui mêle avec une ingéniosité appliquée, une science moderne de choix à des inspirations traditionnelles et classiques, et qui parvient à une harmonie assez homogène. Ce n'est pas entraînant, irrésistible, mais l'attrait est certain et la diversité retient l'attention sans trop de fatigue.

Les danseurs les plus remarquables de la trope sont M. Vilzak (Eraste) très stylisé et bon mime, Woizikowsky très pittoresque, Doline, juvénile et charmant. Mme Nijinska interprétait elle-même, en travesti, Lysandre, et y montra de l'autorité brillante et de la vigueur. Mmes Tchernicheva, M. Slavinsky ne doivent pas être oubliés.

*

27
FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
16 JUIN 1924

position :

Le gala de demain aux Ballets russes

La soirée de gala que donneront demain vendredi, au Théâtre des Champs-Elysées, les Ballets russes de M. Serge de Diaghilev, aura un éclat incomparable. La société parisienne, si généreuse et sensible, a répondu avec plus d'empressement encore que de coutume à l'appel qui lui était adressé pour les œuvres que président S. A. I. la grande-duchesse Marie et Mme la marquise de Ganay. A cet auditoire d'élite, M. de Diaghilev a tenu à offrir un spectacle de choix.

C'est demain, en effet, que sera créé par la célèbre compagnie le nouveau ballet de MM. Jean Cocteau et Darius Milhaud, *le Train Bleu*. M. Jean Cocteau n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs du *Figaro* : chacun de ses ouvrages, chacune de ses apparitions devant le public est un événement artistique en même temps qu'un événement parisien. M. Darius Milhaud est un musicien de la génération nouvelle, d'une maîtrise attestée et reconnue. La chorégraphie est l'œuvre de l'illustre Nijinska et présentera cette fois un intérêt tout particulier, parce qu'elle interprétera, en les adaptant aux règles spéciales de la danse, les idées si personnelles, si justes et si fortes, de M. Cocteau sur l'art du théâtre.

Le *Train Bleu*, c'est ce qu'on appelait, il y a quelques années, un *Train de luxe*. C'est ce train qui aura amené, sur une plage à la mode, les 4 personnages principaux du ballet, le Baigneur, la Baigneuse, le Joueur de golf et la Joueuse de tennis, qu'une intrigue légère mettra tour à tour en présence ou escamotera dans les cabines à surprises, devant une foule badaude et sous un ciel que traverse un avion réclamier. Une image de notre temps, sans ironie, les traits accusés, mais non chargés.

Le Baigneur sera M. Antoine Doline, ce jeune danseur à qui le plus brillant avenir était prédit dès ses débuts récents à Monte-Carlo, et qui vient dans le Nocturne des *Fâcheux*, d'accomplir ces beaux espoirs. Le Joueur de golf, M. Voizikovski, l'excellent artiste applaudi à maintes reprises et dans ce même ballet des *Fâcheux*, où il donne tant de vigueur au rôle du Joueur de cartes ; la Baigneuse, l'originale et charmante Sokolova, et la Joueuse de tennis, Mme Nijinska elle-même : tels sont les principaux interprètes. Au pupitre, M. André Messager, donnant un nouveau témoignage de son goût pour la musique française de toutes les époques, dirigera l'orchestre avec l'autorité lucide et la vivacité précise qui n'appartiennent qu'à lui.

L'Education manquée, l'aimable et délicate opérette de Chabrier, également sous la direction de M. Messager, et le merveilleux ballet de *Petrouchka*, que conduira M. P. Monteux, compléteront le programme de cette belle soirée. — L. L.

COMŒDIA
14, bd Poissonnière, 14 - IIe
15 JUIN 1924

De Schonberg à Maurice Yvain.

Les rares privilégiés qui ont assisté déjà à quelque répétition du *Train bleu*, la prochaine création des *Ballets russes*, n'ont pas caché leur stupeur en entendant la partition nouvelle de Darius Milhaud. Il semble que le compositeur de *La Brebis égarée* se soit fait un malin plaisir de dérouter et surprendre ses admirateurs habituels... La musique du *Train bleu* sera en effet claire, légère, bien rythmé et plus proche des chansons de nos music-halls que des complications ultra-modernes. Ce ne sera pas un des moindres attraits de cette création pour laquelle la Nijinska a réglé les danses les plus originales.

BIT 97
FIGARO

« Vous et moi, lui avait dit la belle, nous sommes des figures de proue! »

***

Le public « Ballet russe » — Les spectacles changent, la galerie aussi; cependant, il reste un public *ballet russe*, qui ne varie pas.

Ne l'a-t-on pas vu aux représentations de l'*Œuvre*, jadis, au temps des *Rosmersholm* et des *bu*? C'est un élément indéfinissable, où les Français bien entendu, n'ont point le dessus, mais qui figure un élément tout même, très parisien, des plus parisiens.

Pourquoi ce genre de spectateur ne se retrouve-t-il jamais, dans les mêmes proportions, à ces représentations organisées par M. Rouché, M. Carré ou la Comédie-Française?

Toute œuvre exotique, même lorsqu'elle n'est que médiocre exerce une fascination que ne dégent pas les ouvrages des nôtres. Nous prenons aux films étrangers un agrément que ne nous procurent point ceux qui ont été tournés en France par des Français. Il ne faut voir là, sans doute, qu'une preuve : le manque d'originalité de notre théâtre.

Le public « Ballet russe » qui retrouve avec juin est composé de ce qu'il y a de particulier, de typique, dans tous les mondes, des femmes qui ont toujours la robe de demain, le cheveu de la couleur ou de la couleur récemment adoptées; qui sont au même moment engagées des mêmes choses, qui couchent toutes à la fois sur des sommiers sans bois de lit, reçoivent étendues sur des divans dont la couleur est connue d'avance, fument de la même manière, et prononcent en toutes occasions les mêmes mots. Il en est, pourtant, de mondes très différents. Mais ellent l'âme *ballet russe*. Rien à faire pour les transformer. Et croyez pas qu'il n'y ait pas à Londres l'équivalent de ces gens-là. Je connais une dame anglaise ou plutôt j'ai connu, elle est morte, qui séparait le monde en deux catégories et ait avec un accent séduisant et une moue charmante :

— « Moi je ne connais que deux sortes de gens, ceux qui aiment ou qui n'aiment pas les Ballets russes! » Faut-il dire

REVUE DE PARIS
7, rue de Châteaudun, 9e, XIXe
15 JUIN 1924

27
FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)

BIT 9V
FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
12 JUIL. 1924

qu'elle tournait le dos à ceux qui ne vénéraient point Nijinsky?

On est pour toute nouveauté et *l'on* n'aime jamais plus de deux saisons les mêmes artistes. Dans ce clan d'avant-garde Ravel lui-même est démodé. Il n'ignore point comment le traitent aujourd'hui ces « vieux jeunes » qui l'ont porté aux nues, il en souffre, mais s'en console, d'abord avec les échos de ses succès à l'étranger et ensuite en travaillant à Montfort-l'Amaury, où, parfois, le vent, la lueur de Paris l'arrache à sa retraite et l'amène à Montmartre où il échoue en compagnie de quelques amis dans une *boîte*...

Le public « ballet russe » ne veut plus de Bakst. Finies ces mises en scène somptueuses, colorées, qui versaient l'Orient sur les planches de l'Opéra ou du Châtelet. Il faut désormais, — pour un an, des esquisses, des phantasmes... *Noces* est écouté et regardé comme œuvre du Créateur lui-même. Il faut avouer que c'est un beau spectacle d'asile de nuit et ce sublime est bien mélancolique pour un ballet.

Les Biches de Francis Poulenc ont remporté un succès qui se dégage, celui-là, du snobisme. Cette musique répand tout le charme acide et joyeux dont son auteur voulut qu'elle fût imprégnée. Le décor de Marie Laurencin, les roses et les bleus des costumes, forment avec la musique et les danses de Nijinskaya de ces ensembles qui flattent plusieurs sens à la fois semblent plaire, au goût, autant qu'à la vue.

Mais la saison prochaine! On imagine avec une certaine appréhension ce que pera de ces *Biches* qu'il porte aux nues, le public *Ballet r*, avec ses esthètes de l'excessif, ses dames qui font si bon marché de leurs admirations de l'année dernière, elles qui après avoir supprimé du corps féminin, la poitrine et le ventre, ont renoncé aussi aux cheveux et, vêtues d'une simple mise d'étoffe quelconque, ressemblent à la pointe d'un masque.

ALBERT FLAMENT

***

L'ART ANCIEN AU PAYS LIÉGE. — Une exposition qui repose de celles auxquelles nous sommes conviés chaque

la partition nouvelle de Darius Milhaud. Il semble que le compositeur de *La Brebis égarée* se soit fait un malin plaisir de dérouter et surprendre ses admirateurs habituels... La musique du *Train bleu* sera en effet claire, légère, bien rythmé et plus proche des chansons de nos music-halls que les complications ultra-modernes. Ce ne sera pas un des moindres attraits de cette création pour laquelle la Nijinska a réglé les danses les plus originales.

Le Théâtre Serge de Diaghilew
Les Biches, Les Fâcheux

Aux Editions des Quatre-Chemins

C'est un splendide ouvrage qu'un groupe d'artistes amis et admirateurs de Serge de Diaghilew viennent de consacrer à ces deux chefs-d'œuvre de la chorégraphie et de la réalisation scénique *les Biches* et *les Fâcheux*. Ils forment quatre volumes présentés avec autant de luxe que de goût délicat et qui feront la joie des bibliophiles. Une simple nomenclature de leur précieux contenu en peut donner l'idée. Les deux premiers, *les Biches*, ont, de nombreuses photographies des artistes, comprennent un portrait de la Nijinska et un article de Jean Cocteau, un portrait de Francis Poulenc, par Marie Laurencin ; un article de Darius Milhaud, une page de la partition de Francis Poulenc, enfin, quatorze dessins et peintures de Marie Laurencin où s'épanouit la fantaisie si originale, le talent d'une grâce si tendre et si exquise de cette admirable artiste.

Composés de façon analogue, les deux volumes consacrés aux *Fâcheux* contiennent un article et un portrait de Georges Auric, par Jean Cocteau ; un article de Georges Laloy et vingt-trois dessins en couleurs de Georges Braque qui sont aussi de ravissantes compositions. L'ensemble constitue à la fois un document unique et une délicieuse œuvre d'art.

Jacques Patin.

11 juin 1924

LE "GAULOIS" AU THÉATRE

On raconte que...

... Hier matin, entre onze heures et une heure, on travaillait sur la scène du Casino de Paris. Ce grand music-hall, habitué à un genre de spectacle bien défini, semblait être tout dépaysé... la troupe de Serge de Diaghilew répétait ce fameux *Train Bleu* qui sera le clou de la saison russe. Une trentaine de danseurs et de danseuses écoutaient la prodigieuse Nijinska, qui donnait ses derniers conseils ; on attendait le « patron » pour commencer. Pendant ce temps, des amis des ballets, tels que Mme José-Maria Sert, Mlle Chanel, qui fera les costumes du *Train Bleu*, et le compositeur Poulenc, admirent l'album des *Biches*, qui reproduit les chefs-d'œuvre de Marie Laurencin. Mais Darius Milhaud arrive, il vient écouter la répétition de son ballet.

Enfin, Diaghilew est là : on commence. Aux premières mesures, on se regarde : un certain étonnement se lit sur les visages : « Comment, Milhaud, dit une voix, c'est de vous cette musique?... » En effet, les oreilles, habituées à la manière du compositeur de la *Brebis égarée* sont surprises en écoutant cette partition facile, fluide, légère, évocatrice et si sage, qui comprend une suite de petites pièces sur lesquelles Nijinska a réglé les plus étonnantes compositions...

Mais ne déflorons rien : ne cachons cependant plus une impression extraordinaire procurée par une série de mouvements chorégraphiques au ralenti, qui sont bien l'adaptation et la création la plus surprenante et la plus réussie que nous ayons vue... Les Russes ont toujours innové : le ralenti dans la danse est certainement appelé à un grand retentissement ; on imitera bientôt cette source d'effets nouveaux que les Russes, une fois de plus, auront découverte.

*

... M. H.-R. Lenormand, un des auteurs les plus profonds et les plus originaux de notre époque, l'écrivain des *Ratés*, du *Simoun* et du *Mangeur de rêves*, donne aujourd'hui une revue nouvelle : c'est un grand événement littéraire et théâtral. *L'Homme et ses Fantômes* est, selon la conception de l'auteur, une fresque en dix-sept tableaux, au cours de laquelle il retrace la destinée intérieure d'un Don Juan de notre temps. M. Lenormand a voulu suivre l'évolution d'une âme où le désir inapaisable masque la passion et la connaissance de soi. Mais ce Don Juan est attiré par la mort qui l'obsède autant que l'amour. Négateur converti à l'une des religions de son temps qui est l'occultisme, il se méprendra sur lui-même au point de donner des contours visibles aux remous et aux fantômes qui le hantent. Enfin, le fantôme des fantômes, celui de la mère, endormira le Grand Inquiet dans ses mensonges enfantins. M. Gémier incarnera le Don Juan des années 1920.

— On sait, nous a dit M. Lenormand, avec quelle maîtrise il exprime les espoirs, les déceptions et les terreurs qui peuvent s'inscrire dans un visage d'homme entre la jeunesse et la nuit.

J. B.-O.

LE QUOTIDIEN
5 bis, Rue du Dôme
JUIN 1924

Les Ballets russes

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES (Grande saison olympique) : **BALLETS RUSSES : Les Tentations de la Bergère**, de Monteclair ; **Les Biches**, de M. F. Poulenc ; **Les Fâcheux**, de M. Georges Auric ; **Noces** et **Petrouchka**, d'Igor Strawinsky.

Suivant la coutume, les Ballets russes de M. de Diaghilew attirent en foule le public. Voici dix-sept ans que cet animateur remarquable monte des spectacles à Paris ; voici dix-sept ans aussi qu'à chaque saison nouvelle il nous captive, nous surprend ou nous ravit.

Il évolue en ce moment vers des formes plus synthétiques que par le passé. Le magnifique rideau de Picasso qui sert de frontispice aux Ballets russes symbolise assez exactement ces tendances. L'effort qu'accomplit en ce moment M. de Diaghilew, et dont les résultats ne sont pas tous égaux entre eux, doit nous ramener à un art fondé sur un style plus sobre que celui du romantisme et de l'impressionnisme, plus classique, peut-être plus profondément traditionnel.

M. de Diaghilew, qui fait cette année une part très grande dans son programme à la musique française, nous a donné jusqu'ici trois ballets nouveaux.

Le premier d'entre eux, *Les Tentations de la Bergère*, est d'ailleurs fort ancien. Mais qui se souvient encore de Pignolet de Monteclair, charmant petit-maître du XVIIIe siècle dont M. Henri Casadesus a restitué dans une version moderne toute la fraîcheur mélodique et tout l'agrément rythmique.

On avait déjà admiré, lors des fêtes de Versailles, le beau style de M. Juan Gris. On ne saurait trop vanter dans le décor et les costumes composés par lui pour ce ballet, leur harmonie, leur éclat et leur profond accord avec le sujet.

Selon l'ordinaire, l'exécution chorégraphique est d'une surprenante précision. On y remarque, avant tous autres artistes, M. Woizikowsky et Mme Nemtchinowa, dont le talent déjà fort sensible dans *Les Tentations de la Bergère*, est mis en plein relief dans *Les Biches*.

Les Fâcheux exigeaient, plus que tout autre divertissement, du style. Ils exigeaient aussi un style tout particulier, puisqu'il y s'agissait de mettre en musique et en danse un scénario inspiré par les « entrées de ballet de la comédie de Molière. Nous avons, en pareille matière, des habitudes — traditions ou préjugés — qui faussent peut-être notre jugement. Mais il semble bien qu'on se soit attendu, pour commenter cet illustre sujet, à des pas, à des gestes moins synthétiques et plus arrondis, à une musique moins morcelée et plus épanouie.

Le décor de M. Georges Braque est bien curieux de composition et de ton.

✣ ✣

Les Biches sont un ravissement pour l'œil et pour l'oreille. Les compositions de Mme Marie Laurencin sont d'une exquise délicatesse et pleines d'intelligence scénique et d'esprit. On a rarement admiré un accord plus entier entre la silhouette d'un personnage, son costume, son geste et sa signification dramatique. Le peintre, le chorégraphe et le musicien ne se sont assurément pas bornés à contribuer, chacun pour sa part, à ce charmant ouvrage en s'en remettant à l'adresse du meneur de jeu, et au hasard des répétitions, du soin de lier l'œuvre de l'un à l'œuvre de l'autre. Ce petit ballet est un modèle d'unité.

La chorégraphie de Mme Nijinska est assurément savante ; elle est synthétique aussi. Mais combien cette science et cette synthèse sont appropriées à leur objet et combien on y découvre de subtilité et de grâce.

La partition est ingénieuse et vivante. M. Poulenc a réussi, sans une défaillance, sans une faute de goût, sans langueur ni brièveté excessives, à écrire un ouvrage où les rythmes de la danse moderne se mêlent sans le briser, à celui de vieux refrains ; à écrire un ouvrage distingué de facture sans que la forme en paraisse apprêtée ; un ouvrage léger et brillant, vif de ton et de rythme, qui plaît sans cesse et ne lasse jamais.

Ici, le talent de Mlle Nemtchinowa apparaît dans tout son éclat. On ne saurait allier avec plus de grâce la science classique au caprice de la fantaisie moderne. Le jeu de cette artiste — et non seulement sa danse — est d'une remarquable personnalité.

M. André Messager a conduit *Lse Biches* et *Les Fâcheux* avec un art supérieur.

* *

M. de Diaghilew nous a rendu les *Noces* et *Petrouchka*, d'Igor Strawinsky. Avec quelle joie on a réentendu ces œuvres dont M. Pierre Monteux a magnifiquement exprimé la force rythmique et le puissant coloris.

On ne se lasse point d'admirer *Petrouchka*. Le spectacle y est vivant au possible, émouvant et divertissant tout à tour. C'est peut-être le plus parfait de ceux qu'a montés l'initiateur des Ballets russes.

JACQUES COURNEUVE.

TÉLÉPHONE
MARSEILLE
17 JUIN 1924

28

La Quinzaine Musicale Parisienne

M. de Diaghilew inaugure la saison des ballets russes par quelques spectacles nouveaux pour Paris, puisque la plupart ont déjà été représentés à Monte-Carlo.

Je signalerai tout d'abord, *Les Biches*, fantaisie chorégraphique de conception plutôt touffue, que M. Poulenc a accompagnée d'une musique où les styles les plus disparates, mêlant Offenbach, Gounod, Wagner et Bach, sans dédaigner le café concert, y sont accumulés. Des chœurs placés dans l'orchestre sont censés commenter l'action, bien inutilement d'ailleurs, puisque l'on ne parvient à saisir aucune parole de ce qu'ils chantent. M. André Messager, au pupitre, on s'est demandé pourquoi, n'en manie pas moins la baguette avec l'incontestable autorité et le savoir qui lui sont familiers.

Les tentations de la bergère, sont un gentil divertissement d'un aimable musicien, Monteclair, (1666-1737). C'est un ballet de cour, avec entrées de grands seigneurs, de musiciens, de bergers et bergères, au cours duquel il convient de louer sans réticences, la partition d'un charme exquis, la chorégraphie de Mlle Nijinska, le goût et la recherche des costumes et l'harmonie de leurs couleurs.

Pour terminer le spectacle, nous eûmes les *Noces* de M. Strawinsky, dirigées par l'auteur ; étrange partition dont l'instrumentation se borne à deux pianos à quatre mains, un célesta et à la batterie, auxquels viennent s'ajouter des chanteurs placés dans l'orchestre, chargés d'exprimer une mélodie populaire qui finit par devenir d'une exaspérante monotonie.

La seconde audition du *Concerto* de Strawonsky confirma chez moi l'impression de banalité et de vide que j'avais eue. Un remarquable pianiste dont le style est la simplicité même et la sensibilité exquise et nuancée, s'est fait entendre deux fois pendant la semaine écoulée. Avec une force et une délicatesse bien définies, M. José Hoffmann, interprèta le *Concerto*, en sol de Beethoven aux Concerts Damrosch, ainsi que le *Carnaval* de Schumann, quelques pièces de Chopin, de Liszt et Liadow, au cours d'un récital particulier. Un public de choix et de nombreux virtuoses acclamèrent avec enthousiasme l'incomparable et vigoureux concertiste.

La célèbre basse Chaliapine a reparu sur la scène de l'Opéra. Une salle archi-comble applaudit le merveilleux artiste dans Boris Gondounow. Celui-ci, parvenu au second versant de sa carrière, n'en a pas moins conservé de précieux moyens vocaux et un art incomparable de sobriété parfaite, de généreuse expression et une interprétation scénique de la plus vivante et impressionnante réalité.

**

Au dernier concert Kinssewitsky, était inscrit au programme, la *Cinquième symphonie en si bémol*, de Schubert. Loin de s'attendre à une révolution musicale à chaque barre de mesure, comme hélas, avec la majorité des œuvres modernes, la symphonie de Schubert, docilement calquée sur Haydn, nous apparut avec toutes ses qualités de tendresse, de grâce et de fraîcheur, faisait ainsi un vivant contraste avec des musiques terriblement épicées et tourmentées, que la plupart de nos meilleures sociétés de concert se croient obligées d'insérer dans leurs programmes.

De gentils motifs guillerets et très habilement orchestrés, d'un modernisme sans violence exagérée forment la structure du *Tempo di ballo*, de M. Roland Manuel, œuvre que j'ai préférée aux *Impressions de printemps* de M. Malipiero.

En présence du roi de Roumanie eut lieu naguère un grand gala de musique roumaine M. Georges Eiesco joua comme un dieu la *Rapsodie concertante* de Golestan et dirigea lui-même une de ses amusantes et capricieuses rapsodies. Une séance des plus intéressantes eut lieu au Théâtre des Champs-Elysées. La vaste salle de M. Hebertot était pleine de musiciens qui firent fête à M. Mengelbery et son splendide orchestre du concert Gebouw et ses chœurs justement fameux du Toonkunst d'Amsterdam.

Au programme figurait la *Passion selon Saint-Mathieu*, de J. S. Bach, œuvre immense par ses colossales dimensions, sa puissante architecture et la noblesse de son inspiration, et qui permit à l'illustre chef d'orchestre, de triompher habilement secondé par d'importants solistes et des chœurs admirables de nuances et de précisions.

L'un de nos plus modestes et plus remarquables artistes, M. Marcel Dupré, avait convoqué dans l'immense vaisseau du Trocadéro, les habitués des grandes séances d'orgue.

Dans l'interprétation de Bach, de César Franck, Widor et ses propres ouvrages, M. Dupré sut faire preuve d'un profondeur, d'une science et d'une intelligence supérieure du programme, notamment était inscrite une improvisation sur un thème de Rabaud, qui extériorisa à souhait la facilité et les mérites du grand organiste qui s'impose aujourd'hui à l'admiration unanime.

Ch. P...

29

PARIS-JOURNAL
15, Avenue Montaigne
13 JUIN 1924

REPONSE

par Jean Cocteau

Nous avions demandé à M. Jean Cocteau de bien vouloir parler à nos lecteurs de l'attribution du Prix du Nouveau-Monde à Pierre Reverdy et de ses spectacles des Soirées de Paris et des Ballets Russes. Voici sa réponse :

Vous me posez trois questions si amicalement que j'essayerai de vous faire trois courtes réponses bien que mon travail actuel ne me laisse pas libre une minute. Autant dire que je ne mange plus et que je ne dors plus. Même je profite de votre journal pour m'excuser auprès des personnes qui m'écrivent, qui m'invitent et vis-à-vis desquelles je garde le silence.

En effet, je donne un dernier effort avant de me taire. Ensuite, je rééditerai des ouvrages introuvables, je publierai un album de dessins et j'irai vivre à la campagne. Voilà douze ans que je me donne du mal sans prendre le moindre repos ; c'est le tour du public.

Je suis beaucoup plus connu que mes livres. Il importe donc que je les laisse agir seuls.

J'ajoute que le tourbillon des lettres me fatigue. Je date de trois ans. Pour le suivre, il faut être plus vieux ou plus jeune que moi. Je ne m'amputé pas le moins du monde ; je change de plume. Peut-être récrirai-je et m'occuperai-je encore de théâtre un jour lorsqu'il fera beau.

Voici mes réponses précises :

Prix du Nouveau-Monde

Mes favoris étaient Tzara et Reverdy. A notre première réunion, je proposai Tzara. Je rencontrai une grosse résistance. Avec Reverdy, j'obtins un succès immédiat. Le seul obstacle fut qu'on m'objecta la rareté de ses livres et, puisqu'on devait couronner l'ensemble de son œuvre, la difficulté de la répandre après le vote. C'est alors que je demandai à Gallimard s'il voulait réunir les poèmes de Reverdy et publier le volume en quinze jours. Il accepta immédiatement. Je soulève un couvercle qui semble si suspect aux *Nouvelles Littéraires*. Voilà le détail des machinations cordiales qui nous permirent de décerner notre prix à un grand poète et à un noble cœur.

Roméo

On sait que le comte Etienne de Beaumont organise des spectacles à la *Cigale*. Blâmé par son monde qui le trouve trop actif et par les professionnels qui lui reprochent d'être un amateur, le comte de Beaumont fait preuve d'un courage superbe. Il continue la grande tradition des fêtes de Versailles ou de Vaux, mais il en cherche la formule moderne. Le roi, le faste, les parcs n'existent plus. Un théâtre, un mécène indirect qui trouve des capitaux, un directeur désintéressé permettront de venir en aide aux artistes neufs.

Sous cet éclairage très vif nous vîmes réapparaître comme avec un des coups de talons de nageur qu'il paraît donner pour remonter à la surface, Léonide Massine, resté dans l'ombre après son départ de chez Diaghilew.

Afin d'alterner avec ces ballets où les membres s'enchevêtrent comme des initiales d'amour et dont le danseur russe creuse les lignes au couteau, dans l'espace devenu dur comme l'écorce, le comte de Beaumont me demanda de mettre en scène un *Roméo et Juliette* que je retardais lâchement depuis 1919. Je ne sais pas l'anglais. J'ai écrit mon drame en cherchant les beautés de l'original à travers une mauvaise traduction. Ainsi évitai-je de traduire prétentieusement toute une poésie anglaise qui ne se transporte pas fraîche d'une langue dans une autre. Cet exercice ne prouve rien.

Il m'a servi de prétexte à essayer une mise en scène avec Jean V. Hugo, que je considère comme le vrai décorateur, costumier théâtral de notre époque.

J'ajoute que j'ai eu la chance de pouvoir groupe rautour de moi (Andrée Pascal, Yvonne George, Marcel Herrand en tête) des comédiens qui, au lieu de servir d'une pièce, la servent.

Il était dur d'apprendre geste par geste mon mécanisme et de ne pas perdre le fil intérieur de Shakespeare. Je dois à ma troupe une reconnaissance profonde.

Le Train Bleu

Il serait inexact d'envisager le *Train Bleu* comme une charge. C'est un portrait. La musique du *Train Bleu* n'imite pas la « mauvaise musique » : la pantomime n'imite pas une opérette : elles cherchent simplement à mettre exprès en œuvre les forces et le charme qui nous enchantent à l'état brut dans les productions éditées par Salabert.

Le sujet ne compte pas. C'est un grossier quiproquo ; il étaye des contrastes de rythmes, des désaccords voulus entre la mélodie et le mouvement, etc...

Pendant que le travail incroyable exigé par *Roméo* me retenait loin d'elle, Mme Nijinska donnait à mes moindres idées leur forme chorégraphique. (Vous verrez le jeune Antoine Dolline tenir un véritable rôle d'acrobate.)

Les costumes ne ressemblent en rien à ceux de mes autres pièces. Chanel les exécute. Ils ne valent que par la coupe. Ils représentent la mode. Ils auront leur relief dans trois ans.

Je me résume : Le *Train Bleu* n'est pas du tout une œuvre frivole, mais une statue de la frivolité.

Jean Cocteau.

OUEST
ANGERS
16 JUIN 1924

Exposition

Le Théâtre à Paris

LES BALLETS RUSSES

Au Grand Théâtre des Champs-Elysées

Le gala d'hier soir, au « Grand Théâtre des Champs-Elysées », réunissait sur l'affiche trois œuvres bien différentes qui nous firent regretter les Ballets Russes d'autrefois : aujourd'hui, c'est plutôt le coup de balai à la Russe ! D'abord, *Une Éducation manquée*, saynète bébête de E. Le Terrier et A. Vanloo, musique charmante de E. Chabrier, dans des décors et costumes bleus Trianon de M. Juan Gris, avec une mise en scène un peu ridicule qui fit rire la salle ! Puis, *les Fâcheux*, livret assez bizarre de Boris Koehno, musique cocasse de Georges Auric, dans des décors et costumes aux tons divers (où les bleus triomphent), de M. Georges Braque, avec une chorégraphie audacieuse (danseuses de dos, à la manière d'Antoine) de la Nijinska ! Enfin, la reprise du *Sacre du Printemps*, musique d'un modernisme outrancier de M. Igor Stravinky, dans des décors et costumes de Nicolas Rœrich en rapport avec l'œuvre avancée, avec une chorégraphie un peu folle (mouvements désordonnés) de Léonide Massine. Heureusement M. André Messager, à l'orchestre, fit merveille.

Parmi les interprètes, citons : la chantante Geneviève Vix, Irène Ferraris, Daniel Vigneau, la dansante Nijinska, la belle Lubov Tchernicheva, le bondissant Léon Woizikovsky, la Nikitina.

Dans la salle, on notait : la grande-duchesse Paolowa, Léon Bailby, Dr Brille, Godebsky, Louis Vuillemin, Adolphe Boschot, Paul Grégorio, Dorchitz, Domergue, Alfred Bruneau, Messager fils, etc.

ALBERT DU MOULIN.

VIE PARISIENNE
2, Rue Tronchet, 2e
14 JUIN 1924

LES THÉATRES

Aux Champs-Élysées : *Premier spectacle des Ballets Russes.*

Depuis dix jours, Paris parle des jambes de Mlle Nemchin.va, et elles ne l'ont pas volé, si j'ose dire. Si jamais jambes méritèrent d'être à la mode, ce sont bien celles-là. Celles de Mlle Nikit.na elles-mêmes, d'adorable mémoire, ne sauraient lutter. Quand, dans « *Les Biches* », le ballet ravissant de M. Francis Poul.nc et Mlle Nij.nska, Mlle Nemchin.va apparaît en dolman bleu de roi et les jambes gaînées de soie rose, avec la démarche « mannequin » mais sur les pointes, l'effet est considérable. Du moins, le soir de la première, toute la salle éclata-t-elle en bravos. Et quelle salle ! Une salle que nous n'avions pas vue depuis la guerre : ruisselante, étincelante, éblouissante et sans paille, oui, sans nouveaux riches...

Le spectacle commençait par *la Tentation de la bergère*, ballet Louis XIV sans nouveauté et qui a le tort de venir après l'admirable *Castor et Pollux* de M. Dr.sa.

Puis ce furent *les Biches*. J'ai beaucoup aimé *les Biches*, parce que c'est une œuvre toute fraîche, toute jeune, jaillissante, étonnamment de ce temps pour ce qu'elle doit au sport, au music-hall et au jazz. Et j'entends que M. Francis Poul.nc considère cela comme un très grand éloge. M. Francis Poul.nc a le sens de son époque ; c'est une essentielle qualité pour un artiste ; le métier ne vient qu'après. Mlle Nij.nska a collaboré de la façon la plus étroite avec le musicien. Il était difficile de mieux mettre l'œuvre en scène. Tous les pas, inspirés d'attitudes bien modernes, sont des chefs-d'œuvre d'ironie spirituelle. Et cela est des plus savoureux... Au demeurant le succès fut charmant. Un souffle de jeunesse passait, qui fit frissonner bien des nuques. L'on sait que les femmes sont sensibles à ce souffle-là...

LOUIS LÉON-MARTIN.

FEUILLETON DU *Temps*
DU 11 JUIN 1924

CHRONIQUE MUSICALE

AU THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : Ballets russes

La troupe dansante de M. Serge de Diaghilew est, en ce moment, comme chaque année, l'ornement riche et piquant de la saison parisienne. Elle a interprété, jusqu'à présent, trois ballets, que les auditeurs de la capitale ne connaissaient pas. Par son goût subtil et avisé de la nouveauté, elle amuse toujours l'esprit et l'oisiveté des visiteurs étrangers, des artistes et des snobs.

M. Serge de Diaghilew est un collectionneur et un mécène qui doute sans cesse. Il aurait pu continuer de vivre dans la gloire et la bonace, si, en matière d'art chorégraphique, il s'en était tenu aux premières formules qu'il nous révéla. Mais son audace naturelle le pousse au combat, à la rébellion. Il est en tête du bataillon des modernistes. Il ne veut pas qu'on lui enlève ce commandement. Il est devenu notre plus grand faiseur d'expériences.

Il ne prend pas, toujours, le caprice pour guide. On le voit se conduire avec une impartialité assaisonnée de beaucoup de galanterie. Peut-être aussi est-il arrivé à une ironie philosophique supérieure. Elle lui fait admettre et réconcilier les formes les plus opposées de l'activité esthétique. Il s'en divertit. Puis, il s'en détourne. Les spectacles d'un soir ne sont-ils pour lui que des bulles de savon irisées qui sembleraient tout d'abord s'élever jusqu'au zénith et qui crèvent?

L'astucieux dilettante moscovite nous a fait savoir qu'il avait découvert un ballet inédit de Montéclair : les *Tentations de la bergère ou l'Amour vainqueur*. L'aimable surprise! De ce musicien, qui est du dix-septième siècle, mais qui penche beaucoup sur le dix-huitième, ne nous sont parvenues que de rares compositions : un opéra, *Jephté*, un ballet-opéra, les *Fêtes de l'été*; la *Badine*, six sonates de chambre pour deux violons et basse, et quelques brunettes pour flûte et violon. Il est surtout connu, au monde de la musique, pour la querelle maladroite et sottement injurieuse qu'il fit à Rameau sur la basse fondamentale. Michel Pignolet de Montéclair garde aussi la gloire d'avoir tenu, le premier, l'unique contrebasse dans l'orchestre de l'Opéra. Il n'en jouait qu'une fois par semaine, le samedi, qui était alors jour de gala. C'était faire preuve de culture classique raffinée, de crânerie et de curiosité savante que de rendre justice au contrebassiste antipathique et de lui restituer une part de la considération qui lui était due.

Barons et baronnes se congratulent et se font des révérences souples et majestueuses, devant que les chandelles soient allumées. On lève le rideau. Aux sons des musettes et des vielles, un cortège sautillant de paysannes et de paysans célèbre les accordailles d'une bergère et d'un berger. Entrent un marquis et trois comtes. Le marquis trouve à son goût la bergère. Il danse avec elle. Il lui offre des cadeaux somptueux, qu'apportent des nègres et des servantes. La bergère abandonne le berger. Mais elle prend bientôt en pitié son amant désespéré. Elle délaisse le marquis, pour se précipiter dans les bras du berger. Le marquis veut en tirer vengeance. Alors, le Grand Roi paraît. Il réunit et protège les amoureux rustiques. Comtes, barons et baronnes se mêlent aux manants, dans des réjouissances galantes.

M. Henri Casadesus s'est chargé de « reconstituer et instrumenter », pour cette pastorale idyllique, la musique de Montéclair. Il s'en est acquitté avec la plus engageante dextérité. N'est-il pas expert en musiques anciennes?

Je n'ai pu me procurer la partition des *Tentations de la bergère*. A l'audition, certains airs me parurent bien appartenir au recueil de menuets que Montéclair écrivit en collaboration avec Mathieu, Lardeau, Plessis et Lemaire. Quoi de plus naturel que M. Henri Casadesus ajoute son nom à cette liste d'associés? Pourtant, je ne garantis rien. M. Casadesus a retouché si curieusement et si agréablement la musique de Montéclair qu'elle ne semble plus de Montéclair. N'importe. Les morceaux en sont délicieux. Et le nom de Montéclair fait joliment bien sur une affiche et sur la couverture d'une partition de ballet. Le prestige du passé n'est pas rompu. M. Henri Casadesus a fait danser les courtisans batifoleurs de Versailles sur des airs fort bien appropriés à leurs postures et à leurs transports. Que demander de plus? Pourquoi vouloir douter de l'authenticité de la musique?

Le scénario des *Tentations de la bergère* est évidemment d'inspiration récente et d'une documentation un peu précipitée. Je n'en veux pour preuve que la scène où, sur la pompeuse musique déjà entendue au prélude, apparaît le Roi-Soleil, éblouissant de jeunesse et de virtuosité chorégraphique. Or, à l'époque où pouvait être joué le divertissement en question, Louis XIV avait passé la soixantaine. Son médecin Fagon nous dit qu'il était, depuis longtemps, podagre, goutteux, sujet aux vertiges, affecté de gravelle. Comment se serait-il encore risqué à ces ballets de cour, aux révérences cavalières? Comment pouvait-il se muer en ce jouvenceau alerte et efféminé, figuré par M. Anatole Wilzak? Comment eût-il dansé, avec tant de vigueur légère, la belleville et la vignone, le poitou et la montivaude? Faut-il rappeler que Louis XIV avait près de trente ans lorsque naquit Michel de Montéclair?

Après ces images fantaisistes, tendres et majestueuses, nous avons entendu les *Biches*, de M. Francis Poulenc, qui a beaucoup d'esprit, de perversité et d'invention. J'examine la chose avec une pleine liberté de sentiment, et voudrais me défaire de toutes les idées préconçues que quelques musiciens essayent d'éterniser. Il n'est pas douteux que cet art, d'une vivacité cruelle, d'une hardiesse ingénue, ne corresponde à un état de la civilisation régnante. Je n'ai pas de superstitions, malgré mon amour des classiques, et désire me mettre au diapason de mon temps. Il est possible que la poésie de l'époque contemporaine se trouve dans les productions de nos jeunes musiciens. Nous sommes retombés à un monde adolescent, où triomphe l'instinct. « Ne nous figeons pas, écrivait Sainte-Beuve; tenons nos esprits vivants et fluides. »

Ainsi préparé, j'ai goûté un plaisir délicat et rare aux auditions des ouvrages de MM. Francis Poulenc et Georges Auric. Les *Biches* nous donnent un spectacle d'un modernisme aigu et plein d'idées folles, malicieuses et gaillardes. Le scénario est de la forme la plus libre que la chorégraphie officielle ait revêtue.

Imaginez que vous pénétriez, par un clair jour de fête, dans le salon d'essayage d'un couturier à la mode. (La scène pourrait se passer aussi bien dans un dancing, un bar ou tout autre lieu de réjouissance.) Les jeunes employées se sont parées d'une « série » de toilettes roses qu'elles retroussent avec impertinence. Elles ont ces regards humides, luisants et fatigués des coquettes vicieuses du dix-huitième siècle. Trois athlètes, encore vêtus de leurs maillots sportifs se faufilent dans la pièce. Les jouvencelles leur font mille agaceries. Une jeune femme si maigre et si droite qu'on la prendrait pour un adolescent s'est dépouillée hardiment de ses jupes. Sa grâce ambiguë a tout de suite séduit l'athlète le plus plaisant et le plus racé. Il ne prêtera aucune attention aux autres compagnes provocantes qui l'assiègent. Une brune et une blonde, aux cheveux courts, énamourées, enlacées, ne s'intéressent pas, non plus, de leur côté, aux hommes qui tournent tumultueusement. Les deux champions qui restent sont poursuivis par « les biches » ardentes. Ils répondent déjà à tous les empressements. Mais ce ne sont que de fourbes greluchons. Il suffit qu'une milliardaire en robe d'or pâle, et sur laquelle se heurtent de lourds colliers de perles, fasse son entrée, pour que les deux garçons se précipitent sur cette voyageuse fastueuse. Ils abandonnent leurs jeux dangereux avec les jeunes femmes.

On peut trouver que cette trame glissante et décousue n'a rien de particulièrement ingénieux. C'est vrai. Mais Jules Lemaître n'a-t-il pas dit : « J'admettrais fort aisément qu'un ballet se passât de livret, n'exprimât rien de précis ni de suivi, ne fût qu'une succession de « figures » plaisantes aux regards » ? C'est le dessein que M. Poulenc a pris et suivi. Il n'a voulu décrire vraisemblablement que quelques vulgaires « fêtes galantes » actuelles. L'atmosphère s'est substituée à l'action comme dans les *Sylphides* ou la *Suite de danses*. Toutes les lois de la construction théâtrale peuvent ainsi être déjouées. Ne discutons pas ces « motifs » énervants. N'arrachons pas le masque de naïveté voulue à cet ouvrage plein de langueur libertine. Il paraît que dans ces imaginations irritantes éclatent avec le plus d'avantage les talents indépendants d'aujourd'hui.

Sont-ce là les nouvelles façons de vivre? Les sens déréglés ont-ils remplacé tout sentiment? L'affectation de vice ou de blague a-t-elle tué tout romanesque? Nous ne devons pas nous en effaroucher, me dit-on : ce ne sont là que des répliques modernes aux productions de l'art nippon et de l'art français du dix-huitième siècle.

Pour commenter ces dérangements des mœurs, M. Francis Poulenc a écrit une partition très attachante et originale. Elle n'est nullement descriptive tout en restant très suggestive. C'est plutôt une suite symphonique en huit parties et une ouverture. Elle est construite sur un plan ingénieux et strictement asservi aux nécessités chorégraphiques. Elle prend sa source chantante — c'est étrange! — au plus profond du folklore français.

On ne trouve ici ni bizarrerie, ni rudesse, mais un mélange de candeur factice, de stratégie et de ruse avec beaucoup de nerf et d'esprit. Quelques chansons délicieusement archaïques y voisinent avec des souvenirs de rengaines d'étudiants et d'airs de dancings. Aucune recherche visible d'harmonies rares. La dissonance même est déjà démodée pour nos jeunes musiciens. Leur originalité réside surtout dans la façon inattendue de présenter des accords depuis longtemps catalogués. Je n'essayerai pas de démonter, aujourd'hui, toutes les pièces de l'horlogerie musicale que M. Francis Poulenc a assemblées avec une précision et une patience d'artisan malicieusement scrupuleux et — il faut bien le dire — remarquablement doué. Certains passages pénètrent les sens des auditeurs de ce qu'il y a de plus exquis.

Ecoutez l'adagietto savoureux et perlé dansé par Mme Nemtchinova. Il frôle la sentimentalité banale sans jamais y tomber, tant il y a d'ingéniosité dans les fausses relations, les rapports mineurs à majeurs, les modulations dans des tons éloignés, les accords transitifs. On dirait du Léo Delibes transformé par M. Igor Stravinsky. Ecoutez encore la chanson dansée dont les rythmes pairs à 6/4 et 8/4 ont je ne sais quoi de saccadé et de pesant, et qui donneront, par contraste, tant de prestige au finale. Ce finale, où les thèmes principaux sont rappelés en des rythmes d'une variété et d'une rapidité frappantes, est, d'ailleurs, conçu et exécuté avec beaucoup d'étude, de prévoyance et de secret. La liaison des motifs a été si lestement établie et paraît si aisée qu'elle devient imperceptible. Dans l'instrumentation bien condensée et faussement hardie, les timbres paraissent surtout par famille. Quelques rares *tutti* procèdent de la manière de Bizet et de Chabrier. Contre son habitude, l'auteur des *Biches* répartit peu l'harmonie entre les groupes. Une science classique très réelle préside, ici, aux plus allègres inspirations modernes.

Je m'attarde, à dessein, à un examen attentif de la partition des *Biches*. M. Francis Poulenc est l'un des jeunes musiciens français les plus en vue. A l'étranger, il a trouvé beaucoup de facilité à se mettre en vedette. On admettrait difficilement qu'on traitât son plus récent et plus important ouvrage avec indifférence. Aussi bien, Mozart, Weber, Schubert, Bizet ont publié leurs œuvres marquantes avant la trentaine. Ces exemples fameux pourraient peut-être être suivis par nos plus juvéniles compositeurs. M. André Messager l'a compris, qui a dirigé les exécutions des *Biches* et des *Fâcheux* et mis au service des productions modernistes sa musicalité raffinée et son autorité.

Dressées sur les pointes, les danseuses slaves ont des profils de biches. Leurs jambes haut levées, elles semblent fouler la mousse d'une forêt pâle de lune et où brament les cerfs. Mme Nemtchinova a autant d'artificieux esprit que d'agilité gracieusement animale.

La chorégraphie de Mme Nijinska, dont les pas sont strictement ajustés sur chaque thème, est d'un classicisme constant qu'on n'attendait pas dans cette affaire. Elle s'adapte heureusement, malgré tout, à la musique de M. Francis Poulenc. Sous ses airs moqueurs et séditieux, le musicien des *Biches* revient, en se cachant, aux traditions reculées de l'art sonore. Il s'en tient aux chants populaires vieux et neufs, et ne s'exprime, le plus souvent, qu'en fugues et contrepoints. Les spectatrices écoutent l'ouvrage, dont la forme néo-classique enveloppe finement le vif érotisme, avec plus de curiosité et de plaisir qu'il n'est bienséant aux honnêtes femmes.

M. Georges Auric, auteur de la partition des *Fâcheux*, partage les goûts et les rêves de son ami Francis Poulenc. Hardi et avisé critique musical des *Nouvelles littéraires*, il a une intelligence précieusement ornée et qui lui permet de s'affirmer aussi bien comme écrivain que comme compositeur. On ne s'explique pas qu'avec cette double préparation il se soit adressé à M. Boris Kochno pour tirer un scénario de ballet de la comédie de Molière. M. Kochno est d'ailleurs un littérateur assez mystérieux. Avant les *Fâcheux*, il n'était connu que pour le libretto de *Mavra*, rédigé d'après un conte de Pouchkine et destiné à M. Stravinsky.

L'intrigue traitée par M. Auric est suffisamment calquée sur celle de la pièce de Molière. Eraste a pris rendez-vous avec l'amoureuse Orphise. De nombreux fâcheux l'arrêtent sur son chemin : le précieux Lisandre qui chante et danse une courante de sa composition; Orante et Climène, deux bavardes intarissables; un groupe de joueurs de boules; des joueuses de volant; Alcippe, le joueur de piquet; un cortège tumultueux de masques. Tant et si bien que Damis, tuteur d'Orphise, s'aperçoit du stratagème des amoureux et enferme à double tour la jeune fille. Mais Damis est attaqué, sur la place. Eraste prend parti pour lui et met en fuite les assaillants. Damis reconnaissant accorde à Eraste la main d'Orphise. MM. Auric et Kochno ont cru devoir supprimer, dans leur divertissement, les plus importants personnages de fâcheux de l'œuvre moliéresque : le chasseur Dorante, le grandiloquent Caritidès, le duelliste Alcandre, l'inventeur Ormin et l'opiniâtre Filinte.

M. Georges Auric a écrit, pour les *Fâcheux*, une partition évocatrice, pittoresque et ferme. Il pousse, dans un ordre rigoureux, ses thèmes serrés et qu'on dirait empruntés à nos vieilles danses et à nos vieux chants. Fervent de M. Stravinsky, il voudrait s'exprimer crûment, agressivement. Avec une grande finesse de discernement, ce peintre de caractères enrichit sa palette orchestrale de toutes les nouvelles notions harmoniques qui occupent les caprices du jour. Ses expressions bizarrement assorties et auxquelles on peut considérablement se tromper, dissimulent mal le compositeur d'origine et de formation classiques qu'il est demeuré. Il cache discrètement les connaissances qu'il a acquises. Il se fait un droit d'incommoder les esprits rétrogrades dans leurs jouissances.

On sait que les *Fâcheux* avaient été écrits en quinze jours pour l'opulent surintendant Nicolas Fouquet. Ils furent représentés, au château de Vaux, le 17 août 1661, au soir, sur un théâtre érigé dans un bois de haute futaie. Louis XIV assistait au spectacle qui ne fut que trop magnifique. Dans les jardins de Le Nôtre et Le Vau, Fouquet avait fait jaillir plusieurs centaines de jets d'eau qui rafraîchirent l'air ardent de l'été. Après la représentation, des millions de fusées furent tirées, dans un embrasement magique. Vingt jours après, Louis XIV faisait arrêter Fouquet par d'Artagnan.

Lully avait composé la musique des *Fâcheux*. La chorégraphie était du fameux Beauchamp. Les décors étaient brossés par Le Brun. Je ne pense pas que les danses de Mme Nijinska ressemblent le moins du monde à celles de son devancier. Et le décor du peintre cubiste, M. Braque, est tout à fait étranger à la grande manière de l'auteur des *Batailles d'Alexandre*.

Je ne puis vous parler, aujourd'hui, ni du festival Mozart, organisé, au théâtre des Champs-Elysées, par un musicien ingénieux et savant, M. Walther Straram, ni du nouveau spectacle de l'Opéra-Comique. La salle Favart vient enfin de créer la *Forêt bleue* que M. Louis Aubert écrivit il y a vingt ans. Nous nous sommes laissé enchanter de cette féerie enfantine, dont les deux premiers actes sont d'une naïveté plaisante et recherchée. Nous avons entendu, aussi, pour la première fois, l'académique *Fra Angelico* de M. Paul Hillemacher. Ces œuvres méritent un plus sérieux examen. Je me suis trop attardé dans les rondes abstraites des danseurs russes.

HENRY MALHERBE.

TEMPS
... des Italiens ...
11 JUIN 1924

Посл. Новости

12.6.1924

ТЕАТРЪ И МУЗЫКА

12.6.1924

ДЯГИЛЕВСКИЕ СПЕКТАКЛИ

Мнѣ уже приходилось на столбцахъ «Послѣднихъ Новостей» писать о новыхъ постановкахъ Дягилевскаго балета, о «Докучныхъ» Орика, о «Козочкахъ» Пуланка и «Искушеніяхъ Пастушки». Монтеклера, которыя я имѣлъ случай видѣть въ Монте-Карло. Но монте-карловскіе спектакли явились какъ бы репетиціонными передъ парижскими премьерами: лишь Парижъ вѣдь даетъ то, что французы называютъ «консекраціонъ» и вершаетъ высшій судъ въ дѣлахъ искусства.

Объ «Искушеніяхъ Пастушки» много говорить не приходится: съ музыкальной точки зрѣнія это - монстръ; изящную сюиту танцевъ стариннаго мастера оркестраторъ, Казадезюсъ, погубилъ своей инструментовкой; если бы за подобныя преступленія судили, то Казадезюсъ подлежалъ бы, конечно, высшей мѣрѣ наказанія.

Чрезвычайно интересно мнѣ было провѣрить въ Парижѣ свои первыя, ривьерскія впечатлѣнія отъ музыки Орика и Пуланка, которые на ряду съ Мильо и въ большей степени, мнѣ кажется, чѣмъ Онегеръ, являютъ намъ подлинное лицо молодой Франціи. У публики перваго спектакля «Козочки» имѣли большой успѣхъ, и этотъ восторженный пріемъ относился, повидимому, и къ музыкѣ, и къ хореографіи Нижинской; но французская пресса въ общемъ, приняла Пуланка довольно сурово

Тутъ происходитъ любопытное недоразумѣніе: Пуланку и его товарищамъ приходится сейчасъ нести отвѣтственность и расплачиваться за тѣ обѣщанія и декларація, которыя нѣсколько лѣтъ тому назадъ торжественно были брошены Шестеркой и ея друзьями. Отъ нихъ, иронически прозванныхъ «Школой фальшивой ноты» требуютъ революціонности во что бы то ни стало; они обязаны быть иконоборцами; эту роль имъ нынѣ навязываютъ, такъ какъ они сами претендовали на нее. Но «революціонность» Пуланка совсѣмъ особаго рода: онъ не бьетъ стеколъ, онъ шумно не ниспровергаетъ кумировъ, и все же этотъ юноша, самъ того, быть можетъ, не сознавая, выполняетъ большое дѣло: онъ возстановляетъ въ ихъ правахъ изящество, нѣжность, сентиментальность, миловидность.

Я не сказалъ бы про музыку Пуланка, что она «прекрасна»: слово «красота» для нея слишкомъ тяжело и вѣско: но она очаровательно мила, она пріятна и доставляетъ удовольствіе, удовольствіе, въ которое входитъ и чувственный моментъ, и сентиментальный. Но мы отъ подобнаго искусства совершенно теперь отвыкли: оно стало дѣломъ ремесленнымъ, оно опошлилось и роль «забавниковъ» мало кого нынѣ прельщаетъ. Мелодика, въ частности, до того скомпрометтирована, что мы заранѣе уже относимся враждебно ко всякой музыкѣ насъ ласкающей, ко всякой музыкѣ улыбающейся и привѣтливой.

«Легковѣсная музыка»! говорятъ о «Козочкахъ»... Конечно, легковѣсная! Но въ этомъ именно и прелесть ея, ибо она вовсе не претендуетъ на величіе, и силу, и глубину. Пуланкъ забавляетъ насъ и доставляетъ опредѣленное наслажденіе, съ которымъ большинство изъ насъ борется, однако, въ которомъ мы не хотимъ признаваться: намъ стыдно, ибо искусство забава, искусство удовольствіе и отдыхъ, изъ придворнаго и аристократическаго, какимъ оно было въ XVIII вѣкѣ, стало достояніемъ художественной черни и предметомъ спекуляцій на инстинкты и вкусы толпы. Пуланкъ пытается вернуть намъ право на чувствительность, на беззаботное веселіе; но мы боимся отдаться непосредственному впечатлѣнію и съ какимъ то даже удовольствіемъ подмѣчаемъ недостатки этой музыки и прежде всего, многоразличныя вліянія, какимъ подвергся Пуланкъ: вотъ это отъ Перголезе, а это отъ Стравинскаго... Здѣсь прошелъ Моцартъ, а тутъ Гуно. Все это вѣрно, конечно, но въ этой сплошь «пѣвучей» партитурѣ имѣются прелестныя мелодіи чисто пуланковскаго склада, очаровательныя по свѣжести своей, по своеобразному въ нихъ сочетанію наивности и прямоты. Такова, напримѣръ, длинная фраза (струнные и деревянные), сопровождающая восхитительное соло Нѣмчиновой.

Характерна, кромѣ того, для Пуланка и гармоническая ткань этой партитуры, очень въ сущности простая, традиціонная и, вмѣстѣ съ тѣмъ, изобилующая новыми эффектами, достигнутыми съ помощью примѣненія обычныхъ школьныхъ пріемовъ (задержанія и проч.). Типична и оркестровка съ постояннымъ выдѣленіемъ одной какой нибудь концертирующей группы инструментовъ, въ манерѣ XVIII в.

Особенно цѣннымъ мнѣ представляется, и въ хореографіи Нижинской и въ декораціяхъ и костюмахъ Мари Лорансэнъ, что въ нихъ та же грація, чувственная и легкая, то же беззаботное веселіе, та же эротика, сентиментальная и острая, что играютъ въ музыкѣ Пуланка. Сюжета нѣтъ, но развитіе анекдотической темы замѣнено разработкой нѣсколькихъ пластическихъ темъ. Если въ чемъ и упрекну я эту хореографію, то лишь въ томъ, что эти темы не объединены, не сведены въ систему и образуютъ лишь рядъ эпизодовъ, между собою пластически не спаянныхъ: послѣдованіе ихъ и заключеніе представляются поэтому нѣсколько случайными.

Въ «Докучныхъ» Орика нѣтъ той улыбки, той свободы, которыми плѣняютъ насъ «Козочки». Въ искусствѣ его есть какая то напряженность и своеобразное упорство: здѣсь больше и искусственности, т. е., поисковъ и мастерства.

Мнѣ уже приходилось указывать, что если въ Пуланкѣ имѣется нѣчто общее съ нашимъ Прокофьевымъ, съ однимъ изъ Прокофьевыхъ, то Орика можно до нѣкоторой степени сблизить со Стравинскимъ (не забудемъ, все же, дистанцій и ранговъ). Говорю не только о непосредственномъ вліяніи великаго русскаго композитора на молодого француза: за исключеніемъ одного эпизода, шопенообразно-лирическаго - танца Орфиза, (хороша была очень Чернышева), вся партитура написана въ томъ объективно-динамическомъ и конструктивномъ стилѣ, который былъ нами утерянъ почти полтора вѣка тому назадъ и вновь открытъ былъ и осуществленъ Стравинскимъ. Эта музыка пронизана движеніемъ, не привнесеннымъ, однако, въ нее чувствомъ, страстью, но вызваннымъ самой мыслью, какъ таковой.

Съ точки зрѣнія общаго конструктивнаго плана «Докучныхъ» можно разсматривать, какъ цѣпь музыкальныхъ эпизодовъ (среди которыхъ имѣются и андантe, и скерцо), связанныхъ между собою общностью стиля и фактуры, а также благодаря проведенію одной главной темы, на которой построены, какъ интродукція, такъ и финалъ.

Мелодика Орика часто вдохновляется чудесными французскими старинными пѣснями. Его гармонія болѣе рѣзка и жестка, чѣмъ пуланковская, такъ какъ онъ шире пользуется проходящими политональными сочетаніями; но точно также какъ и Пуланкъ, Орикъ пребываетъ достовѣрно въ предѣлахъ діатоники и тонально вполнѣ устойчивъ.

Не буду возвращаться къ превосходной хореографіи Нижинской (особенно хороши: Игрокъ въ карты — Войцѣховскій, Щеголь — Долинъ, уже съ Монте Карло, т. е., за четыре мѣсяца, сдѣлавшій очень большіе успѣхи), и къ чрезмѣрно почти великолѣпнымъ костюмамъ и декораціи Брака; вижу одно лишь досадное пятно: танцы и костюмы Дѣвицъ съ ракетками: тутъ есть какая то непріятная мюзикъ-хольная дешевка.

Обоими балетами дирижировалъ Андрэ Мессажэ, хорошій, опытный оперный дирижеръ. Но я жалѣлъ объ отсутствіи Ансерма: дѣйствительно, слушая Мессажэ, мнѣ еще болѣе ощутительной становилась подлинная новизна этой музыки, требующая и новыхъ исполнителей. Не въ «фальши», конечно, эта новизна, но въ четкости мелодическихъ контуровъ, въ графической сухости гармоническаго письма, въ упругой остротѣ ритмическихъ акцентовъ, въ рѣзкости сочетаній чистыхъ оркестровыхъ тембровъ. Здѣсь нѣтъ «настроенія», нѣтъ инструментальнаго «соуса». Не случайность вовсе, что исполненіе Мессажэ было приблизительнымъ и смутнымъ: ошибки во вступленіяхъ, фальш. пѣніе хора и т. п. - все это устранимо, и на послѣдующихъ спектакляхъ эти дефекты, вѣроятно, исчезнутъ. Но Мессажэ, по старой привычкѣ, стремится притупить острые углы этой музыки; онъ хочетъ смягчить ея рѣзкость и подсластить; онъ не подчеркиваетъ контрастовъ инструментовки, а, напротивъ, сглаживаетъ ихъ и придаетъ этой музыкѣ какую то нейтральную благозвучность, вовсе ей чуждую. Позволяя себѣ спортивное, «олимпійское» сравненіе, я сказалъ бы, что дирижеръ хочетъ накинуть мягкія, цвѣтистыя одежды на тѣло атлета, прекраснаго въ своей мускулистой, сухощавой наготѣ.

«Петрушкой» дирижировалъ Монте, нѣкогда, тринадцать почти лѣтъ тому назадъ «создавшій» это произведеніе въ Парижѣ. Много въ «Петрушкѣ» онъ явилъ намъ по новому, и нѣтъ сомнѣнія, мы впервые услышали такія подробности, которыя до сихъ поръ проходили для насъ незамѣтно. Въ цѣломъ эта геніальная вещь, въ исполненіи которой у Дягилева начали уже проскальзывать шаблонъ и манера, предстала предъ нами снова свѣжей и обновленной. Съ нѣкоторыми темпами дирижера трудно, однако, примириться: въ началѣ третьей картины, «у Мавра», и въ четвертой (танецъ Кучеровъ и Кормилицъ, напр.), онъ такъ затягиваетъ темпъ, что сбиваетъ непривыкшихъ къ столь замедленнымъ движеніямъ балетныхъ артистовъ. Но сцена «у Петрушки» была проведена такъ, какъ намъ съ 1914 года не приходилось никогда слышать и видѣть.

Петрушка — Савицкій, сіе исполненіе построено было исключительно въ планѣ пластическомъ, на основѣ танцевальныхъ движеній, явилъ намъ образъ трогательно-прекрасный, и въ тотъ вечеръ съ особой силой пережилъ я глубокую человѣчность этой музыки, якобы внѣшней и описательной. Драма рвущагося къ жизни, къ свободѣ Петрушки, въ которомъ любовь пробудила сознаніе, изъ отвлеченной аллегоріи обратилась въ конкретный символъ, полный трагическаго, общечеловѣческаго значенія: мы словно взглянули въ какое то жуткое зеркало и съ ужасомъ признали въ немъ себя.

Б. Шлецеръ

---

r Desormière, qui a conduit avec habileté un orchestre peu nombreux mais sonore.

∴

M. Alexandre Arnoux s'est aussi inspiré d'un auteur anglais, ou même de deux auteurs anglais, dans *Petite Lumière et l'Ourse*, la féerie en trois actes que vient de monter l'Atelier. Ces auteurs sont Barrie, l'auteur de *Peter Pan*, et Wells, le Wells des *Anticipations* et de *la Guerre des Mondes*. Ajoutez quelques souvenirs, au début, de *l'Oiseau Bleu*. Mais M. Arnoux possède assez de personnalité pour avoir dégagé sa manière propre de ces influences diverses. Aussi sa pièce est-elle pleine de choses charmantes ou profondes. Le meilleur en est le début : les enfants font danser des ours de peluche dans la nursery, le vieux jardinier Ellibu joue de la flûte au crépuscule, l'oncle fume en lisant le journal, grand'mère tricote. Et peu à peu de cette danse des ours, de cette flûte rustique, de quelques phrases échangées entre l'oncle et la grand'mère, où sonnent les mots étranges de tétragone et de potentiel, surgit pour les enfants un rêve, le Rêve... Ah ! si le Rêve avait valu le coin de réalité que M. Arnoux venait de nous présenter avec son cœur de poète, le poète de *l'Allée des Veuves*, avec son beau style viril et soudain attendri, d'Abisa ou d'*Indice* 33 ! Malheureusement le conte féerique où le roi Potentiel, Inuit son premier ministre, la princesse Tétragone jouent un rôle, est vraiment un peu trop confus, un peu trop abstrait aussi, pas assez humain : c'est une suite de péripéties qu'on regarde distraitement se dérouler. Mais M. Arnoux a tout de même fait deux tours de force : d'abord il a mis sur pied une féerie moderne, et puis et surtout il a créé une atmosphère où il n'a qu'à jeter un autre sujet plus clair et plus prenant pour faire une pièce excellente qui pourrait être un chef-d'œuvre. Le poète, le fantaisiste, l'écrivain qui sont en lui nous permettent de l'espérer.

Fernand GREGH.

32

CHR

THEATRE DES
RÉE DE P
W. Shakesp
3 actes, par

M. Boris Kochno
nés, aux Balle
la fameuse cou
r nous montre
tant, ballant et s
vant une sorte de
oureux d'Orphé
Il a introdu
nt qui est d'
dont les p
terre cou
ont des plus spi
joueurs de volan
raquettes, superfl
s ces deux raquet
de jolis gestes i
croiser derrière
lement, ce qui te
espèces de papillo
Il y a encore des
gramme dit : de h
ballon) qui prélud
mants à tous les
tifs. Il y a un élé
Dolline, leste mais
danseur : la taill
de M. Woizikovs
Joueur de cartes,
rois et des as av
Il y a un Danseu
figure délicieuse
de la chorégraph
décor de M. Georg
à fait, en particul
on a rajeuni l'art
en s'adressant
les indiquer plutôt
des indications q
spécialistes) à des

NOUVELLES LI
6, Rue de
14 JUI

ger Desormière, qui a conduit avec habileté un orchestre peu nombreux mais sonore.

⁂

M. Alexandre Arnoux s'est aussi inspiré d'un auteur anglais, ou même de deux auteurs anglais, dans *Petite Lumière et l'Ours*, la féerie en trois actes que vient de monter l'Atelier. Ces auteurs sont Barrie, l'auteur de *Peter Pan*, et Wells, le Wells des *Anticipations* et de *la Guerre des Mondes*. Ajoutez quelques souvenirs, au début, de *l'Oiseau Bleu*. Mais M. Arnoux possède assez de personnalité pour avoir dégagé sa manière propre de ces influences diverses. Aussi sa pièce est-elle pleine de choses charmantes ou profondes. Le meilleur en est le début : les enfants font danser des ours de peluche dans la nursery, le vieux jardinier Ellibu joue de la flûte au crépuscule, l'oncle fume en lisant le journal, grand'mère tricote. Et peu à peu de cette danse des ours, de cette flûte rustique, de quelques phrases échangées entre l'oncle et la grand'mère, où sonnent les mots étranges de tétragone et de potentiel, surgit pour les enfants un rêve, le Rêve... Ah ! si le Rêve avait valu le coin de réalité que M. Arnoux venait de nous présenter avec son cœur de poète, du poète de *l'Allée des Veuves*, avec son beau style viril et soudain attendri, d'*Adonis* ou d'*Indice 38* ! Malheureusement le conte féerique où le roi Potentiel, Induit son premier ministre, princesse Tétragone jouent un rôle, est vraiment un peu trop confus, un peu trop abstrait aussi, pas assez humain : c'est une suite de péripéties qu'on regarde distraitement se dérouler. Mais M. Arnoux a tout de même fait deux tours de force : d'abord il a mis sur pied une [illegible] moderne, et puis et surtout il a créé une atmosphère où il n'a qu'à jeter un autre sujet plus clair et plus prenant pour faire une pièce excellente qui pourrait être un chef-d'œuvre. Le poète, le fantaisiste, l'écrivain qui sont en lui nous permettent de l'espérer.

Fernand GREGH.

[illegible] H, de M. Louis Barthou, (*Presses* [illegible] 10 *bis*, rue [illegible] *ith*. 12 [illegible] fr. (Lucien). [illegible] *rayot*.) [illegible] (Paul). — [illegible] *c as a* [illegible] 15 fr. (*Les* [illegible] *ritaires*

HISTO
ANTES (Duches [illegible] *moires*. [illegible] *ses de l'Empi* [illegible] (*A. Mi-*

BET (J.-M.). [illegible] fr. (*La Renai* [illegible] *de la*
INDYKE (H. [illegible] *on en*
(*Fischbacher*. [illegible]
LOGUE (Mau [illegible] *atisme*
lle : Tallegra [illegible] (*Cha-*
In-8°. 8 fr 5 [illegible] *te.*)

BEAUX-AR
ER (F.). — L [illegible] *Pa-*
B. 10 pl. hors [illegible] *g.*)
AU (Jean). — [illegible] *Va-*
». 6 fr. (*G. Co*
DT (Gustave). [illegible] *rat.*
15 fr. (*A. Miche* [illegible]
(Le) *français* [illegible] *fin*
Empire. 10 [illegible] *Van*
)
) (Lucien). [illegible] *am-*
n-8°. 20 fr.
ATO (Italo). [illegible] *Va-*
». 6 fr. (*G*
NI (Gino). [illegible]
». 6 fr. (*G*
MAR (Geor [illegible] *ons*
astiel ». 6 [illegible]
SOPHIE. M [illegible] *BEUN*
ET THÉO
B (Maurice). [illegible] *orisez les*
ss 7 fr. (*P* [illegible] *Cie.*)
(P.). — [illegible] *es*. 6 fr.
[illegible]

• HOUTIN *christianisme*
• RABIND *du poète*. 7
• RALPH *par la psych*
• PERRIER *turaliste et* [illegible] *bacher*.)
HAUCOUR *voir en mat* [illegible] *vauzelle et*
LEJEUNE *de banque*. *frères*.)
SCIENCES
• DOCUM *pranationale*
• GORSKI *non proport* 20 fr. (*Les*
• HONNOF *mes de la p* *yne*. 5 fr.
• MARX *économiques* *théorie de l'* 8 fr. (*A. Cos*
• DUGAST *rologie popu*
• PAVIOT 20 fr. (*La* *sation futur* (*Libr. Fischb*
• VINCEN *sation futur* (*Libr. Fischb*
MÉDE
• BESSON *sérothérapie*.

[illegible] Les Rêves » sont également très crédituels. Et même une réception. Mme Nijinska, qui est la sœur de l'extraordinaire et désormais immortelle Nijinski, a pu faire ses meilleurs de sa chorégraphie, tout en restant fidèle à la danse, mais dans les événements qu'elle suppose devoir marquer la vie olympique d'aujourd'hui. Cela donne des tableaux de danse, dans lesquels il est possible d'associer la grâce matérielle d'un groupe de jeunes femmes à la grâce spirituelle d'un groupe de jeunes hommes athlétiques.

Cela donne des heurtes contrastes. Les jeunes femmes sont vêtues de longues robes de tulle tombant à ras du sol, qui leur assure la souplesse de ligne convenable. Des chapeaux de plumes, qu'elles ne quittent pas, ajoutent à leur séquelle. Les jeunes hommes, leurs grices danseuses.

Et, si un peu de sentiment nous permet à l'un d'elles de faire valoir l'admirable blancheur de sa robe. Ajoutez à cela que les jeunes hommes sont presque tous des Noirs, et vous aurez l'impression générale de troupeau remuant et harmonieux, au milieu duquel les poses massives, leurs attitudes victorieuses ou ennoyées des enfantilages les danses frondeuses, leur tête, leurs bras, leurs jambes, un maillot vert, bandé d'une écharpe, moulent leur torse.

On a beaucoup applaudi à Nijinska qui remplit le rôle principal de l'anime toute la figuration. Mme Vera Nemtchinova a été fêtée par le public, ses admirateurs sont de vieille date. Mme Lydia Lopokova a été de sorties sur les planches, dans la charge d'autrefois ne saurait s'oublier, elle est un exemple vivant de ce que peut apporter de charme la belle période des ballets russes, au cours de laquelle se firent apprécier des artistes comme Vera Trefilova, Karsavina et Nijinski.

Que dire de la musique de M. Francis Poulenc ? Elle n'a point déplu, certes, mais elle a paru, au cours de la première audition, un peu trop sérieuse pour le public. La partition dégage un certain esprit de cordialité, mais cela balance à la longue, quand il s'agit de plaire et de faire plaisir. Et, pour plaire et plaire et plaire, vaut pas mieux trop que pas assez.

Le charme, Pas, bonheur, nous avons pu en goûter, à la Comédie-Française, dans la belle adaptation réalisée par Mme Marie Laurencin. Son rideau, ses bibles et tapisseries, les costumes de ses personnages, tout plein de charmes de la Bibliothèque Rose aux perversions modernes, a été accueilli par une faveur unanime.

• • •

Mercredi
Soir
16 Juin

Jour

CHRONIQUE DRAMATIQUE

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES : *Les Fâcheux*, aux Ballets russes. — SOIREE DE PARIS : *Roméo et Juliette*, pièce de M. Jean Cocteau, d'après W. Shakespeare. — L'ATELIER : *Petite Lumière et l'Ourse*, féerie en 3 actes, par M. Alexandre Arnoux.

M. Boris Kochno, de qui les *Fâcheux* sont [joués], aux Ballets russes, s'est inspiré [de] la fameuse comédie-ballet de Molière [pou]r nous montrer des personnages entr[ant], ballant et sortant à tour de rôle devant une sorte de compère qui est Eraste, [am]oureux d'Orphise, laquelle sera la com[…]. Il a introduit un joueur de cartes [élég]ant qui est d'une bien agréable inven[tion], dont les pas, autour des cartes je[tées] par terre comme sur une table de jeu, sont des plus spirituels. Il y a aussi des joueurs de volant, tenant en main *deux* raquettes, superfluité qui serait illogique si ces deux raquettes ne donnaient prétexte à de jolis gestes imprévus, comme celui de croiser derrière le dos les bras qui les tiennent, ce qui transforme les joueuses en espèces de papillons aux ailes quadrillées. Il y a encore des joueurs de ballon (le programme dit : de boules, mais c'est bien un ballon) qui préludent en habits bleus charmants à tous les rugby de nos jours sportifs. Il y a un élégant qui est M. Antoine Doline, leste mais un peu grand pour un danseur : la taille du danseur, c'est celle de M. Woizikovsky qui, dans le rôle du Joueur de cartes, piétine le sol autour des rois et des as avec une verve ravissante. Il y a un Danseur en titre Lysandre, que figure délicieusement la Nijinska, auteur de la chorégraphie. Et les [illegible]mes et le décor de M. Georges Braque sont jolis, tout à fait, en particulier le décor. Evidemment on a rajeuni l'art du décor et des costumes en s'adressant pour les dessiner, pour les indiquer plutôt (car leurs esquisses sont des indications que mettent au point des spécialistes) à des peintres ultra-modernes qui ont l'œil à la fois plus frais et plus fin que les décorateurs professionnels. Certains bleus, certains jaunes, certains violets de Mme Laurencin, de M. Juan Gris, de M. Braque sont aujourd'hui, à nos regards, comme furent à nos esprits naguère certaines épithètes de Verlaine ou de Mallarmé. Chose curieuse, les ballets russes ont débuté par une orgie de couleurs vives qui ont renouvelé la mode féminine et la décoration des appartements, et ils semblent maintenant, avec nos peintres français, s'apaiser dans la délicatesse et mourir dans la teinte qui remplace la couleur. « Pas la couleur, rien que la nuance... » Tant la nuance est plus française que la couleur ! Nous sommes un peuple au climat humide, où l'air tient une légère brume en suspens. De l'ardoise de nos toits à la pâleur de notre azur, à l'or même de nos blés, au vert même de nos arbres, il y a toute une gamme de tons indécis qui sont pour nous les tons mêmes de la nature et que notre œil recherche et retrouve avec délices dans l'œuvre d'art.

La musique de M. Georges Auric est charmante, pleine d'entrain, de pittoresque et d'esprit, et d'une pulpe musicale dense et savoureuse. Mais je n'ose en dire plus pour ne pas être accusé de marcher sur les plates-bandes de notre collaborateur.

∴

Le *great event* de la semaine a été le *Roméo et Juliette* de M. Jean Cocteau, d'après Shakespeare, à la « Soirée de Paris ». C'est, comme pour cette *Antigone* qu'avait très intelligemment représentée M. Dullin à l'Atelier, une adaptation, et par moments une transposition dans l'esprit le plus moderne. On sait qu'après deux volumes de vers charmants qui sont chez moi en bonne place, M. Cocteau, d'un bond, s'est placé à l'extrême limite de la poésie dite d'avant-garde, et que là ce Prince Frivole danse et trépigne la danse de Sophocle sur place, sans jamais reculer d'un pouce. Il avancerait plutôt encore, s'il pouvait.

Il a cessé de m'envoyer des livres, m'estimant sans doute trop vieux jeu. Mais je ne lui en tiendrai pas rigueur. L'avantage des aînés sur les cadets, (il faut bien leur en laisser quelques-uns), c'est que les aînés savent ce qui se passe dans l'esprit des cadets, et ceux-ci ignorent le for intérieur de leurs aînés. Car les aînés ont été des cadets pour d'autres : ils n'ont qu'à se souvenir d'eux-mêmes pour lire dans leurs successeurs. Je me rappelle, quand je faisais le jeune espiègle, comme disait de moi le cher Sully-Prudhomme, avoir gardé une secrète estime pour ceux de mes aînés que les petites diableries de mes camarades n'esbroufaient pas. Il doit en être de même pour M. Cocteau, quel que soit son alcibiadisme. M. Cocteau a trop de goût d'ailleurs pour être un vrai barbare, et quand il se déguise en peau-rouge et danse la danse du scalp, je suis sûr qu'il rit beaucoup de ceux qui le prennent pour un danger public. L'auteur de *Parade* a commencé par imiter Edmond Rostand. « Cet esprit charmant », comme dit Musset de Stendhal, et il lui en restera toujours quelque chose, — ne sera-ce que je ne sais quelle gaîté du verbe qui l'apparente à travers les dadaïsmes les plus volontairement saugrenus, à Théodore de Banville, dont il a d'ailleurs la figure pétillante d'esprit et d'intelligence. Tant que les extrémistes seront du modèle de M. Cocteau, on pourra s'entendre avec eux : ils ne seront bien souvent que des humoristes qui se prennent pour des rénovateurs : le grave, c'est quand on a affaire à des imbéciles. Et il y en a dans la littérature dite d'avant-garde comme dans la littérature tout court.

L'adaptation de M. Cocteau a gardé l'essentiel de la pièce de Shakespeare, qui n'est d'ailleurs pas une de ses plus belles, et elle s'écoute avec un vif intérêt. M. Cocteau a rajeuni le texte par des gallicismes d'aujourd'hui qui n'étonneraient pas beaucoup Shakespeare, lequel devait parler *cockney*. C'est ainsi qu'un jeune seigneur dit à un autre : « Tu nous as bien laissé tomber... » Ce sont là innovations gentilles, et qui se défendent. Les simplifications aussi, qu'a fait subir M. Cocteau au texte. La moitié certes en disparaît ; mais celle qui reste n'en est que plus saillante et plus signifiante. Mais l'originalité principale de cette adaptation réside dans les costumes, les décors et la mise en scène.

Les costumes sont de M. Jean Victor-Hugo : ils sont admirables. M. Jean Hugo est l'auteur pour les vêtements des hommes, noirs comme les décors, et qui passeraient inaperçus dans la ténèbre générale, d'une invention étrange et exquise : ces sortes de presqu'îles de couleur qui vont se gonflant aux cuisses et aux mollets et se rétrécissant au genou des hauts-de-chausses, et qui suivent les inflexions musculaires de la jambe en les soulignant. Les collerettes Marie Tudor que portent les hommes et les femmes mettent les figures des acteurs en évidence, et font de leurs têtes des espèces de bouquets dans du papier à jours. Ajoutez à cela qu'ils les tiennent légèrement de trois quarts, ce qui « fait portrait ».

D'ailleurs, tout est pesé et calculé dans les attitudes et la démarche des personnages. C'est ainsi que les héros de M. Cocteau ne marchent pas autrement qu'en pliant légèrement les jambes à chaque pas, de sorte que leur façon de progresser sur la scène est stylisée et forme déjà une demi-danse. Enfin, leurs gestes mêmes sont tous choisis, tous délibérés d'avance : ils prennent rapidement des attitudes successives qui sont spécifiquement belles ou curieuses, conformément à certaine mimique des ballets russes à partir de *l'Après-midi d'un faune* : la suite des gestes constitue à elle seule une espèce de partition.

Il y a évidemment, dans une pareille mise en scène, un effort héroïque pour rajeunir le vieil art du théâtre, pour trouver du nouveau, et ce nouveau est souvent trouvé. On ne peut qu'applaudir sur ce point aux recherches de M. Cocteau, et saluer en tout ce spectacle une culture, un sens esthétique, une variété d'idées qui font de la Cigale un des lieux, avec le Théâtre des Champs-Elysées, où bat le cœur de la modernité.

M. Cocteau lui-même jouait dans sa pièce : il tenait le rôle de Mercutio. Il a une diction encore un peu novice, mais une voix ferme et forte ; et il a bravement joué de profil, la main sur son épée, en pliant les genoux harmonieusement à chaque pas, ainsi que, dans son esprit, faire se devait. Roméo, c'est M. Marcel Herrand, gracieux en ses hauts-de-chausses collants et son pourpoint. Il est intelligent, mais il a un rien de pantruchard dans la voix qu'il lui faudra éliminer. Capulet est joué par un acteur qui a tranquillement pris le nom de José Dupuis, ignorant peut-être qu'il avait été porté avant lui par l'inoubliable Pâris de *la Belle Hélène* qui fut aussi *Monsieur Betsy* et *Décoré*. M. Jean Weber, le page Balthasar, est un adolescent charmant. Frère Laurent, M. Philippe Rolla a des planches et une bonne élocution.

Mme Andrée Pascal s'est montrée une Juliette moins stylisée dans son rôle que les hommes dans le leur : la spontanéité féminine a pris le dessus, et elle joue comme elle sent ; aussi, si notre esprit a été moins amusé par ses gestes moins étudiés, nous a-t-elle davantage émus. Chez la nourrice, Mme Yvonne George, je n'ai senti que la volonté du comique. Il y avait autre chose à faire avec cette figure qui est peut-être la meilleure de la pièce. Tout le monologue du premier acte où le bavardage intarissable des nounous se donne libre cours est demeuré d'un naturalisme exquis.

La musique de scène, d'une âpreté de cornemuse ou d'une emphase de timbales savoureuses, est arrangée d'après des airs populaires anglais, nasillards et raides comme de l'eau-de-vie, par M. Roger Desormière, qui a conduit avec habileté un orchestre peu nombreux mais sonore.

∴

M. Alexandre Arnoux s'est aussi inspiré d'un auteur anglais, ou même de deux auteurs anglais, dans *Petite Lumière et l'Ourse*, la féerie en trois actes que vient de monter l'Atelier. Ces auteurs sont Barrie, l'auteur de *Peter Pan*, et Wells, le Wells des *Anticipations* et de *la Guerre des Mondes*. Ajoutez quelques souvenirs, au début, de *l'Oiseau Bleu*. Mais M. Arnoux possède assez de personnalité pour avoir dégagé sa manière propre de ces influences diverses. Aussi sa pièce est-elle pleine de choses charmantes ou profondes. Le meilleur en est le début : les enfants font danser des ours de peluche dans la nursery, le vieux jardinier Ellibu joue de la flûte au crépuscule, l'oncle fume en lisant le journal, grand'mère tricote. Et peu à peu de cette danse des ours, de cette flûte rustique, de quelques phrases échangées entre l'oncle et la grand'mère, où sonnent les mots étranges de tétragone et de potentiel, surgit pour les enfants un rêve, le Rêve... Ah ! si le Rêve avait valu le coin de réalité que M. Arnoux venait de nous présenter avec son cœur de poète, du poète de *l'Allée des Veuves*, avec son beau style viril et soudain attendri, d'*Abisa* ou d'*Indice 33* ! Malheureusement le conte féerique où le roi Potentiel, Induit son premier ministre, princesse Tétragone jouent un rôle, est vraiment un peu trop confus, un peu trop abstrait aussi, pas assez humain : c'est une suite de péripéties qu'on regarde distraitement se dérouler. Mais M. Arnoux a tout de même fait deux tours de force : d'abord il a mis sur pied une féerie moderne, et puis et surtout il a créé une atmosphère où il n'a qu'à jeter un autre sujet plus clair et plus prenant pour faire une pièce excellente qui pourrait être un chef-d'œuvre. Le poète, le fantaisiste, l'écrivain qui sont en lui nous permettent de l'espérer.

Fernand GREGH.

NOUVELLES LITTÉRAIRES
6, Rue de Milan
14 JUIN 1924

16 juin

« Les Biches » sont également une création. Et même une récréation. Mme Nijinska, qui est la sœur de l'extraordinaire et désormais inutilisable Nijinski, a puisé les éléments de sa chorégraphie non plus dans des incidents de dancing, mais dans les événements qu'elle suppose devoir marquer la vie olympique d'aujourd'hui. C'est ainsi que « Biches » présente, en une dizaine de tableaux, les jeux dans lesquels il est possible d'associer la grâce maniérée d'un groupe de jeunes femmes à la puissance d'expression de trois champions athlétiques.

Cela donne de curieux contrastes. Les jeunes femmes sont, pour la plupart, vêtues de longs costumes roses, qui leur assure la souplesse de ligne convenable. Des chapeaux de plumes, qu'agite le mouvement de la danse, soulignent encore leurs grâces alanguies.

Ici, un peu de dentelle noire permet à l'une d'elles de faire valoir l'éblouissante blancheur de sa robe. Ajoutez à cela des perles, dont les colliers s'étirent sous les doigts désœuvrés, et vous aurez l'impression générale de troupeau charmant et harmonieux, au milieu duquel les trois champions feront contraste par leurs poses massives, leurs attitudes victorieuses ou encore les enfantillages de leurs danses ironiques. Ces champions ont les jambes mi-nues, un maillot vert, bandé d'une écharpe, moule leur torse.

On a beaucoup applaudi la [illegible], qui paraît en personne et bondit et [illegible] anime toute la figuration. Mme Vera Nemtchinova a été fêtée par le public ; ses attitudes sont originales et, de plus, elle exécute, au pas, une série de sorties sur les pointes, dont le charme caricatural ne saurait s'oublier. Elle est l'un des rares sujets supérieurs qui rappellent encore la belle période des ballets russes, au cours de laquelle se firent apprécier des artistes comme Nijinsky, la Karsavina, Léonid Massine.

Que dire de la musique de M. Francis Poulenc ? Elle n'a point déplu, certes, mais elle a paru, au cours de l'action, laisser se desserrer l'attention du public. La partition dégage un certain esprit de cordialité, mais cela fatigue à la longue, quand un don d'invention ne vient pas seconder le parti-pris de plaire et de charmer. Par bonheur, nous avons pu goûter le merveilleux sens de la composition et de l'adaptation réalisées par Mme Marie Laurencin. Son rideau, où biches et faunesses, les unes cabrées, les autres balancées, mêlent les charmes de la Bibliothèque Rose aux perversions modernes, a été accueilli par une faveur unanime.

• • •

33

FIGARO
24, Rue Drouot (IXe)
20 JUIN 1924

LE GALA DE CE SOIR AUX BALLETS RUSSES

La soirée de gala que donnent ce soir, au Théâtre des Champs-Elysées, les Ballets russes de M. Serge de Diaghilew unira, dans un éclat incomparable, l'art et la charité. La société parisienne, si généreuse et sensible, a répondu avec empressement à l'appel qui lui était adressé pour les œuvres que président S. A. I. la grande-duchesse Marie et Mme la marquise de Ganay.

Le programme comprend la création d'un nouveau ballet : *Le Train bleu*, dont le scénario est de M. Jean Cocteau, la musique de M. Darius Milhaud, la chorégraphie de l'illustre Nijinska. Les quatre rôles principaux de cet ouvrage, de la plus subtile et élégante originalité, ont été confiés à M. Antoine Doline, ce jeune danseur dont la récente apparition dans *les Fâcheux* a été une révélation mémorable ; M. Voisikowsky, si remarquable dans toutes ses créations et en particulier dans la dernière, celle du joueur de cartes de ce même ballet des *Fâcheux* ; l'originale et charmante Sokolowa et Mme Nijinska elle-même. L'orchestre sera conduit par M. André Messager, qui prêtera une fois de plus, à l'un des musiciens dont il estime le talent, l'appui de sa haute et précieuse autorité.

La soirée commencera par la délicieuse opérette de Chabrier, *l'Education manquée*, que M. S. de Diaghilew a maintenue au programme du gala, malgré les manifestations hostiles qu'a provoquées la première représentation de cette œuvre charmante du grand musicien français. Comme à la création, *l'Education manquée* sera chantée par Mlles G. Vix, Ferraris et M. Vigneau.

Le spectacle se terminera par le merveilleux ballet *Petrouchka* que conduira M. Pierre Monteux, l'admirable chef d'orchestre dont les Ballets russes fêtent en ce moment le retour.

FIGARO

LE MONDE DES THÉATRES

AUX BALLETS RUSSES
Une soirée de musique française

Jean Cocteau, Erik Satie, Francis Poulenc, Georges Auric, Darius Milhaud : tels sont les auteurs dont les noms se trouveront réunis demain dimanche au programme des Ballets russes. Ceux de Mlles Marie Laurencin, Chanel, MM. Picasso, Jean Braque, Pierre Laurens ne sont pas moins significatifs. M. Serge de Diaghilew, qui nous a fait connaître les maîtres de la musique russe et révélé Stravinsky, accorde aujourd'hui à la musique française un zèle non moins efficace, et la soirée de demain résumera son effort de cette saison. *Les Biches*, *les Fâcheux* et *le Train Bleu* s'y trouveront réunis et précédés de *Parade*.

L'orchestre, dirigé par M. André Messager, la chorégraphie de l'illustre Nijinska, l'interprétation qui réunit auprès d'elle des artistes tels que Mmes Nemchinova, Tchernicheva, Sokolova, MM. Viltzak, Voisikovski, et M. Doline, tout concourt à faire de cette soirée une manifestation où la musique et l'art scénique de notre pays seront fêtés dignement, grâce à une haute intelligence et un heureux concours.

Le Gala de Charité franco-russe

Une représentation de bienfaisance, au profit des œuvres de S. A. I. la grande-Duchesse Marie Pavlovna et du Foyer Féminin, auquel préside la marquise de Ganay, aura lieu vendredi prochain, 20 juin, au Théâtre des Champs-Elysées.

Le spectacle commencera par *Une éducation manquée*, saynète en un acte d'Emmanuel Chabrier, interprétée par Mme Geneviève Vix, Mlle Inès Ferraris et M. Vigneau. Une fois déjà, vendredi dernier, cette piècette fut présentée au public des Ballets Russes, qui l'accueillit avec une stridente et agressive hostilité.

En présence d'une telle manifestation, il fut, un moment, question de modifier l'affiche du 20 juin. Mais M. Serge de Diaghilew n'a jamais capitulé sous les sifflets : sa persévérance sut jadis imposer, à l'admiration des foules, *L'Après-midi d'un Faune* et *le Sacre du Printemps*, dont les premières représentations avaient été — il y a une douzaine d'années — furieusement houleuses. Il n'a pas voulu, cette fois, sacrifier une œuvre française, injustement méconnue, et *l'Education manquée* sera maintenue au programme du gala.

Cette petite comédie musicale fut créée en 1879 et reprise, en 1913, au Théâtre des Arts, sous la direction de M. Jacques Rouché. Il y a quelque temps, un aimable trio d'amateurs — la comtesse Jean de Polignac, Mme Robert Singer et le baron Despatys — en donnait une représentation privée, chez Mme Edgard Stern.

La première représentation du *Train bleu*, opérette dansée de M. Darius Milhaud, sera offerte aux spectateurs du 20 juin. Par une innovation étonnante, M. Jean Cocteau — auteur du livret — a voulu disjoindre le rythme chorégraphique du ballet de la cadence musicale. Les danseurs du *Train bleu* — qui seront tous vêtus de costumes de bain — n'obéiront pas plus à la mesure battue par le chef d'orchestre que les personnages d'un film ne s'astreignent à suivre la ligne mélodique de l'air connu qui accompagne leurs évolutions, projetées sur l'écran.

Enfin, les souscripteurs du gala de bienfaisance applaudiront, vendredi, le triomphal *Petrouchka*, de Strawinsky, interprété par Mme Nijinska, qui en fut autrefois la parfaite créatrice.

GAULOIS
2, RUE DROUOT
20 JUIN 1924

PETITE FEUILLE

Le « Train Bleu » arrive à Paris

Deux jeunes hommes dans de magnifiques robes de chambre, deux jeunes femmes vêtues d'adorables pyjamas, un joueur de tennis, une joueuse de golf, une vingtaine de baigneurs et de baigneuses aux costumes bariolés de Gabrielle Chanel, un coin de plage avec ses cabines, l'entrée d'un casino, des musiques de Darius Milhaud, une chorégraphie de la Nijinska, une idylle imaginée par Jean Cocteau : tel est le *Train Bleu*, le ballet sensationnel et « russe » que M. Serge de Diaghilew nous offre ce soir.

L'animateur de cette troupe incomparable consacre, chaque saison, la primeur d'une de ses nouveautés à une œuvre de bienfaisance : le cœur de Diaghilew est aussi grand que son audace ; ses efforts se tournent toujours vers un but charitable, et c'est ainsi que la plus grande soirée des spectacles russes sera donnée au profit des œuvres de S. A. I. la grande-duchesse Marie Pavlovna et du Foyer Féminin, auquel Mme la marquise de Ganay a consacré son infatigable dévouement.

Tout Paris — et par tout Paris nous entendons la grande société française et étrangère — tout Paris sera ce soir aux Champs-Elysées. Le marquis de Polignac a fait réunir trois loges pour recevoir une vingtaine d'invités de marque ; les « corbeilles » seront, comme il sied au printemps, resplendissantes de diamants et de sourires ; les rares fauteuils qui restaient hier et qu'on se disputait comme les perles de Mme Thiers seront occupés par l'élite du monde et de tous les mondes : la représentation de ce soir sera bien le Gala unique, en son genre, auquel il sera de bon ton d'assister.

Serge de Diaghilew ne s'est pas ménagé en vue de cette représentation : son *Train Bleu*, installé avec tout le confort et le luxe désirables, arrivera sans retard pour l'ébloussement de nos yeux et le charme de nos oreilles ; la scène champ-élyséenne sera transformée en une véritable plage, sur laquelle évolueront, sauteront, tourneront, bondiront les merveilleux interprètes de cette opérette dansée. Le sculpteur Laurens a établi son premier décor, fort curieux et vraiment évocateur, et le maître André Messager conduira la partition de Darius Milhaud : c'est tout dire. Auparavant, on entendra cette charmante œuvre de Chabrier, *L'Education manquée*, qu'interpréteront Mlle Geneviève Vix et M. Vigneau. La représentation finira sur l'étourdissant *Petrouchka*, le chef-d'œuvre de Stravinsky et de Serge de Diaghilew. Une fois encore, Paris, dans un élan généreux et spontané, aura fait un geste magnifique. Mais Paris ne s'en repentira pas. Cette manifestation d'art et de charité comptera ; et le spectacle de la salle égalera celui de la scène. Et ceux-là, nombreux, qui pourront dire : « J'y étais », auront à cœur de ne pas manquer cette soirée, comme seul Paris peut et sait en offrir.

Jacques Brindejont-Offenbach

34
21 JUIN 1924

Les Ballets Russes

LES FACHEUX, ballet en un acte, de

QUE DE FRANCE
venue de l'Observatoire
JUIL. 1924

II. — Les Arts.

LA MUSIQUE

LES BALLETS RUSSES. — M. Serge de Diaghilew, qui a importé chez nous les ballets russes, a depuis longtemps épuisé le fonds musical de son pays, ce fonds symphonique basé sur le folklore. Il s'est tourné plus tard du côté de l'Italie, et nous avons vu un grand musicien, M. Igor Strawinsky, affirmer que la vraie musique russe ne devait rien à la chanson nationale des bords du Don ou du Volga, qu'elle ne pouvait vivre qu'en remontant à sa source, qui était l'Italie.

Puis M. Strawinsky, dont on ne peut nier la curiosité inquiète, s'est adressé aux coutumes de la Russie préhistorique et il a reconstitué des rites primitifs où la musique, telle que nous la comprenons, ne jouant peut-être pas un rôle prépondérant, cède sa place au rythme, au mouvement. M. de Diaghilew a, cette année, fait appel aux jeunes musiciens français du groupe des Six, qui bousculent toutes les formules anciennes. Il les a intronisés dans le genre du ballet en les faisant escorter par nos primitifs du XVIIe siècle, en affirmant que leur art n'était pas si éloigné d'un Lulli ou d'un Rameau qu'un vain peuple de critiques le pourrait supposer.

Donc, le public fut convié d'abord à entendre et à voir un ballet vieux-français, *les Tentations de la Bergère*, dont l'auteur est Michel Pignolet de Montéclair, contemporain de Lulli et de Rameau, auteur des *Fêtes de l'Été* et d'une *Jephté*, toutes œuvres représentées à l'Académie royale de musique en 1716 et en 1736. Dirai-je que le ballet des *Tentations de la Bergère*, dont la partition a été, affirme-t-on, trouvée et reconstituée par M. Henri Casadesus, apporte une note originale dans les divertissements du grand siècle ? Non. La muse de ce contrebassiste, que les lauriers de compositeur empêchèrent de dormir, n'allait pas très haut ; elle est plus

champêtre que noble. On s'aperçoit qu'elle présente des pieds non sans élégance, des sarabandes non sans [illegible] mais elle est plus à son aise dans les musettes et les tam[illegible] qui l'emportent de beaucoup sur les motifs pompeux.

Et voici *les Biches*, du moderne Francis Poulenc. De révolutionnaire, nous espérions une partition qui rap[illegible] les grincements de roues mal graissées. Point. Sa mus[illegible] d'une sagesse exemplaire, à part quelques sacrifi[illegible] obligatoires excentricités de la coterie à laquelle se [illegible] M. Poulenc. Son ballet met en scène des poursuites [illegible] essaim de jeunes élégantes et des athlètes, un badin[illegible] un gandin et des coquettes ; la partition admet la cont[illegible] corset rythmique qui est indispensable à la danse ; elle [illegible] à de plaisantes rondes populaires qui ne sont pas sans [illegible] elle ne manque même pas d'élan. Elle aurait presque p[illegible] la signature d'un membre de l'Institut. Nous étions v[illegible] voir le lion dévorer le dompteur : ces deux ennemis [illegible] étreints comme de vieux camarades.

Plus agressif est le ballet des *Fâcheux*, qui a eu l'e[illegible] idée de s'adapter sur la comédie de Molière. Vous s[illegible] notre grand comique a mis en scène tous les imp[illegible] temps, qui sont presque ceux de notre époque : s[illegible]prenons, snobs de sport, héros de prouesses cynégétiques, [illegible] sa pla[illegible] ou de leurs inventions ou de leurs exploits et ne la[illegible] locuteur qu'après l'avoir assommé de leurs interminab[illegible] M. Georges Auric a mis ces scènes de revue en musique ; [illegible] lui gré d'avoir évité la monot[illegible]nie ; mais constatons [illegible] pas hésité à frotter notre app[illegible]l auditif de la façon [illegible] désagréable ; il nous a coulé dans l'oreille de la gr[illegible] plomb. Ses accords sont explosifs ; ses idées, quand il e[illegible] mal lissées ; rien qui cherche à plaire là dedans. Si, p[illegible] la délicieuse présentation artistique avec des costumes [illegible] ici comme dans *les Biches*. La chorégraphie imagine[illegible] Nijinska est d'un mérite incontestable, car elle a fait [illegible] [illegible]ant la grâce des variations, l'heureuse variété des en[illegible] et par-dessus tout le style et la virtuosité des danseus[illegible] danseurs.

LOUIS SCHNEID[illegible]

34
21 JUIN 1924

Les Ballets Russes

LES FACHEUX, ballet en un acte, de M. Boris Kochno, d'après la comédie-ballet de Molière, musique de M. Georges Auric.

M. Serge de Diaghilew vient de nous faire connaître un nouveau ballet, « Les Fâcheux », dont le scénario a été calqué par M. Maurice Kochno sur la comédie de Molière. Nulle pièce n'était plus apte aux intermèdes de dansée ; ces fâcheux — nous dirions plus vulgairement aujourd'hui ces raseurs — qui interviennent à point nommé au moment où Eraste va rejoindre Orphise et l'empêchent de s'entretenir avec elle, étaient, sans nul doute, au temps de Molière, des personnages connus. En tout cas, notre grand poète comique avait profité de sa pièce pour dire leur fait à toutes sortes d'importuns fâcheux de théâtre, fâcheux de duel, fâcheux de chasse, que sais-je encore ? M. Kochno a conservé de toute cette armée d'importuns les caractères principaux ; et ceci est très habilement conçu.

Affirmer que dans la comédie de Molière l'action est d'un intérêt primordial serait contraire à la vérité ; les scènes se suivent assez artificiellement ; elles n'en ont du reste pas moins de saveur. Le mérite de la chorégraphie de Mme Nijinska consiste à avoir varié tous ces épisodes de la façon la plus heureuse. Au point de vue de la danse, ce ballet est d'un style très classique.

Reste la partition de M. Georges Auric. Si vous aimez la fausse note, l'auteur en a mis partout ; il a répandu de parti-pris la dissonance. Peu d'idées ; par contre, du rythme et de la clarté. Les quintes se heurtent en vain les unes contre les autres ; la phrase musicale n'en suit pas moins son cours, banal ou non ; elle est toujours vigoureusement scandée, martèle les évolutions des danseurs et des danseuses. Elle est loin d'avoir la noblesse du grand siècle ; c'est une roturière qui semble avoir voulu se frotter à la pensée d'un Lulli ; mais elle en a égaré la tendresse désuète, la vivacité si pleine d'entrain ; et le modernisme a furieusement outragé la netteté de ses chausses, dirait un Mascarille ressuscité. Vous n'y rencontrerez pas une cadence tonale, vous n'y trouverez pas non plus un accord qui ne heurte l'oreille. C'est ainsi que se manifestent nos jeunes qui se sont mis en tête d'imiter Alcibiade ; couper la queue de son chien est passé de mode ; on fait de fausses notes, des vers faux, des fautes de dessin ou de perspective — et grâce à ces singularités, on se fait remarquer.

Louis Schneider.

34 35

JOURNAL LITTÉRAIRE
9, RUE VOLNEY
21 JUIN 1924

-:- AU THÉATRE -:-

Spectacle des Champs-Élysées

Quand on va goûter le charme délicieux de ces ballets français, *Les Biches* de M. Poulenc, *Les Fâcheux* de Georges Auric, *Salade* de Darius Milhaud, et que l'on attend du même Darius Milhaud un *Train Bleu* où Cocteau a mis son modernisme féerique, l'on ne peut éviter ce retour en arrière qui fait surgir de notre mémoire l'illustre compagnie russe de Serge de Diaghilew.

Sans vouloir diminuer son plaisir, on peut soutenir que la Nijinska ne fait pas oublier Fokine. La troupe dispersée entre le boulevard Rochechouart et l'avenue Montaigne perd à ce manque d'union. Pourquoi Massine ! à défaut de Nijinski, Lopoukova, Idsikowski ne sont-ils pas au Théâtre des Champs-Elysées? Qu'a-t-on fait du répertoire célèbre, qui méritait d'être respecté comme des classiques de la danse? On reprend cette saison *une fois Petroutchka*, et *une fois les Danses du Prince Igor*. On ne saurait nous faire oublier *Shéhérazade*, *Le Spectre de la Rose*, *l'Oiseau de Feu*, pas même *Tamar*, avec Bolm qui a disparu comme tous les grands sujets de cette troupe étonnante.

On pourra nous présenter les charmantes visions décoratives de Braque, de Marie Laurencin, de Jean Hugo, sans ôter de notre mémoire obstinée les tableaux admirables ou pétrifiants de l'Orgie dans *Shéhérazade*, le vol mystérieux de Nijinski dans *Gisèle* ou le *Spectre*, la grandiose splendeur du *Rossignol*, la danse des nianias dans *Petroutchka*, l'appel de l'écharpe de Tamar Karsavina, dans les gorges du Dariel.

Le talent, la variété, l'adresse, le don, l'amour du nouveau ne remplacent pas le génie.

Remercions M. de Diaghilew, qui avec une fidèle amitié nous revient, et nous présente tout le cycle Stravinski (moins l'*Oiseau de feu*, hélas), des œuvres de jeunes artistes français, et saluons ces *Biches* et ces *Fâcheux*.

M. Levinson, qui parle de danse avec une passion intelligente et autoritaire dans *Comœdia*, disait récemment, à propos des Ballets russes qu'ils ont bénéficié entre cent autres éléments, d'un procédé de scénarios dramatiques, unissant en quelques minutes un maximum d'effet, d'émotions, de motifs esthétiques ou de passion lyrique.

Le nouveau ballet, de beaucoup plus *Parade* que le *Sacre*, a pris l'envers de ce système.

Parade, comme tout ce que fait Jean Cocteau, était plein d'intentions profondes et malicieuses. Mais l'élément dramatique faisait place à un élément de sensibilité transposé par l'intelligence. Aujourd'hui, on danse n'importe quoi.

Avec les décors et les costumes de Marie Laurencin, la musique de Poulenc, les *Biches* supportent ce vide. Des jeunes filles dansent, un grand canapé sert de lieu de repos, de cachette, des rubans flottent, des jeunes gens évoquent les sports. Un souvenir de Music-Hall américain surprend. Puis tout finit par des embarquements pour Cythère — du moins je le suppose. Les décors, la musique sont exquis. Pensez au *Spectre de la Rose*.

Le décor, presque aussi réduit, avait un sens magnifique, évocateur d'un temps, d'une grande époque d'art. Les pas sublimes de Nijinski, ceux charmants de Karsavina, évoquaient un rêve, un souvenir, peu de chose, mais enfin de quoi nous sustenter.

Le vide d'un ballet où l'intelligence domine tout, mènera à l'extraordinaire ou à l'ennui les imitateurs.

M. Auric a su prendre à Molière un excellent thème. Il l'a traité avec une supériorité, une verve, une adresse qui a enchanté le public. On peut attendre beaucoup de l'auteur d'*Adieu à New-York*. Lui aussi est très intelligent. Il sait le faire oublier pour notre enrichissement et notre plaisir. Un ballet doit parler au sens et à l'imagination *avant tout*. Le succès *des Fâcheux* est une indication du goût du public, méditons-le.

Roméo et Juliette à la Cigale

A *La Cigale*, Jean Cocteau a donné un arrangement de *Roméo et Juliette*, qui est souvent délicieux et toujours d'un grand style. Je n'aime pas beaucoup les arrangements de chefs-d'œuvre; que Max Reinhard nous présente l'*Orestie*, ou les adaptations du *Bourgeois Gentilhomme*, que Mme Rubinstein monte à l'Opéra une Cléopâtre qui rappelle Tiepolo davantage que Shakespeare.

Mais M. Cocteau a touché en délicat poète au texte. La composition du rôle de Mercutio est d'une fantaisie inoubliable. Les décors et les costumes de Jean Hugo sont curieux et beaux. L'ensemble est d'une tenue qui honore M. Cocteau, ses interprètes et les *Soirées de Paris*, du Comte de Beaumont.

Qu'on tente de relire *Roméo* en anglais. Le fond des enchantements s'ouvrira. Les mots lourds de sens, gracieux, moqueurs et pathétiques vous laisseront charmés. Vous songerez à Vérone — comme au Cydnus, comme au Forum de Jules César, — comme à la forêt du *Songe*.

Vous sentirez l'impuissance humaine à réaliser les rêves des dieux, et vous aurez pour Jean Cocteau, outre l'admiration et la sympathie qu'il convient, la reconnaissance qu'il mérite. Il aura donné du drame célèbre une version neuve, qui passionne les artistes et séduit le public. Grâce à lui, la Poésie gagnera peut-être quelques cœurs.

Soirées de Paris

Le dernier spectacle des Soirées de Paris a été fort varié, inégal, imprévu et d'ailleurs mouvementé par quelques manifestations. *Les Roses* forment un divertissement de style tout classique, qui a été fort goûté, et les danseurs s'y sont montrés d'une virtuosité qui a soulevé les applaudissements. *Premier Amour* a amusé. L'histoire des pantins animés et du rêve de la jeune danseuse évoque à la fois *Petrouchka* et le *Spectre de la Rose* : c'est toutefois un spectacle de moindre envergure que les précédents qu'il rappelle, mais subtil et charmant. Quant à *Mercure*, c'est une charge qui ne laisse pas d'être drôle. Quelques admirateurs véhéments ont salué les décors de Picasso du cri de « Vive le Génie ». La plus grande partie des spectateurs ont surtout trouvé le spectacle comique, et parfois extravagant. Il y avait quelque peine à suivre ces scènes où Polichinelle fréquente Mercure, et où Bacchus donne une fête troublée par le chaos et l'enlisement de Proserpine. Mais tout le monde trouvait que Massine faisait des bonds magnifiques et cette philosophie paraissait la meilleure aux amateurs de la danse.

André CHAUMEIX.

Claudine Boria à l'Olympia

Les autres chanteuses réalistes sont tragiques, elles sont la Peur et la Nuit. Elle, elle est Lumière : toute rouge et blonde. En elle est resté quelque chose de candide et de gentiment frais. Et dans sa voix naïve, juste et aux inflexions sensibles, traîne la saveur d'un accent faubourien tour à tour gouailleur et pathétique. Elle ignore les grands gestes symboliques, les effets théâtraux. Elle chante presque immobile. Seulement parfois, elle souligne d'une crispation de ses poings, d'un mouvement de son front têtu, une supplication craintive ou un refus.

Elle chante *Ma petite gosse*, une romance très réussie de Paul Reboux, — ils y viennent tous au Music-Hall, — dans un ton attendri et doucement triste, propre à nous faire regretter nos vingt ans. Et si elle mime une java, c'est avec des grâces de pavane. Elle est frêle, menue, mais à la fin de *Jour de lessive* de Gaston Conté, il semble qu'elle se grandisse, écartelée et palpitante dans une immense aspiration d'air pur et de pardon!

Ni lyrique, ni tragique, rien qu'une femme, — émouvante!

Louis CHERONNET.

Mardi prochain, au Théâtre Edouard-VII, première représentation du *Bonheur de ma femme*, la délicieuse comédie légère de MM. René Peter et Maurice Soulié, avec Barral, dans le rôle de Monsignor Trepogni.

Pour arrêter les bavardages

Le hasard et le désœuvrement m'avaient amené le dimanche 15 juin au spectacle de *La Cigale*. Ni la médiocrité de tout le début du programme, ni le snobisme du public ne m'avaient, par exception ce soir-là, engagé à protester. Je n'attendais pas pour la fin une manifestation bien éclatante : *Mercure* vint me surprendre au dépourvu. Je pense de ce *ballet*, que jamais rien de plus fort n'a été porté au théâtre : il est aussi la révélation d'une manière entièrement nouvelle de Picasso, qui ne doit rien ni au cubisme ni au réalisme, et qui dépasse le cubisme comme celui-ci le réalisme. Avec quelques amis nous nous mimes à acclamer Picasso et à l'applaudir de toutes nos forces. Autour de nous les sourires des gens *renseignés* nous apprirent bientôt que dans cette évocation d'un merveilleux et d'un monstrueux surhumains personne ne voyait qu'une mystification de plus, et rien de plus. Comme nous redoublions d'applaudissements, quelques partisans isolés de Satie eurent l'imprudence de nous signaler la musique qui accompagnait le spectacle, si insignifiante que nous n'y avions pas pris garde. Comme l'un d'eux prétendait me la faire applaudir, je protestai et je fus amené, saisi tout à coup du scandale que constitue l'adjonction à de tels costumes, à de tels décors d'une bluette musicale, qu'on cherche à nous faire prendre pour le fin du fin, je fus amené à crier : *A bas Satie*. On voulut m'expulser de la salle : mon ami André Breton qui se portait à mon secours et qui avait eu le grave tort de crier *Vive le génie*, cri bien séditieux vraiment, fut jeté brutalement au dehors. On chercha à m'embarrasser en convergeant sur moi les feux des projecteurs. Francis Gérard qui m'avait suivi avec Naville et Boiffard, cria à Picasso : « Vous le voyez, Picasso, Beaumont nous fait sortir par la police parce que nous vous applaudissons.

Au contrôle, mon identité établie, chacun s'efforça d'amoindrir la portée de l'incident, sauf un garçon de salle de la Cigale qui exigea qu'on portât au procès-verbal que j'avais crié : *A bas les flics*. Je ne l'ai pas fait, mais je suis heureux qu'on ait cru l'entendre : car si j'ai l'aversion de la police, l'ai plus encore celle des gens qui l'emploient.

Louis ARAGON.

le : PARIS-JOURNAL — JUIN 1924

Paris-Temps 22 juin 1924

36

Les Ballets Russes

Eh ! bien, il aurait suffi de quelques précautions. Il aurait suffi d'une seule. Il n'y avait qu'à dire, qu'à prévenir, qu'à proclamer que, non, ce n'était pas un ballet. Les sifflets n'auraient plus eu de prétexte.

Je parle de l'*Education manquée* de Chabrier, complétée par Darius Milhaud.

Ce petit acte est présenté comme une « Saynète ». Le vilain mot, saynète ! Bien qu'il soit d'origine espagnole, non pas anglaise et que l'Espagne nous ait fourni d'assez beaux mots français. Vous en trouverez quelques-uns dans les *Soirées du Grammaire-Club*, de Jacques Boulenger et d'André Thérive. *Saynète* a contre lui d'être actuellement démodé. Il sent son 1880.

Voilà le point, peut-être. Les Six et les Russes, ou Darius Milhaud et Diaghilew, furent-ils séduits par l'attrait des reconstitutions historiques, dont nous avons tous la manie ? Or, il était trop tôt pour prendre Chabrier par ce biais-là. Quelques-uns des siffleurs, modernistes à tous crins, doivent être de bonne foi : il aurait fallu les avertir qu'après le Louis Philippe, le Napoléon III et le Seize Mai, nous en arrivions à la troisième République. Et chaque époque en France ayant son Louis XV particulier, — car nous ne nous déprendrons jamais de notre XVIIIe siècle, — les Russes pensaient bien faire en s'arrêtant au Louis XV de Le Terrier.

Je plaisante. Ou bien exprime sur le mode badin des nuances de sentiment que l'on eut d'abord peine à débrouiller dans le tumulte de la salle. Les sifleurs étant ceux que j'ai dits, soit des modernistes intransigeants, soit des amateurs de danse, applaudissaient, au contraire : soit d'autres modernistes, tressaillant d'espoir à la pensée d'un snobisme nouveau, soit le peuple des bonnes gens qui savent aborder une œuvre sans préjugé et l'aimer pour ce qu'elle vaut.

Comptez-moi dans ces derniers. Surpris que l'on était de voir un opéra-comique au répertoire des Russes, et celui-là surtout, plus fait pour une petite scène que pour un grand vaisseau, il n'y avait qu'à prêter l'oreille, et l'on cueillait au plaisir. Sans compter qu'un Milhaud a beau être capable d'engouement, il sait discerner la musique. Les délicats récitatifs qu'il a ajoutés aux airs de Chabrier achèvent de donner à l'œuvre son caractère de divertissement, de théâtre léger, propre à tuer le temps.

Dans les paroles, un écho lointain de Molière, à travers Regnard et Goldoni.

⁂

Molière avait coupé les scènes des *Fâcheux* par des entrées de ballets. Si j'avait pu, il y aurait mis des danses partout. Mais il l'a dit : il ne disposait que d'un trop petit nombre d'excellents danseurs. Il était obligé de leur laisser le temps de changer de costume.

Les Russes ont-ils donc exaucé le vœu de Molière ? Ils ont été les seuls à savoir dire, chanter, baller, faire du trapèze, improviser en plusieurs langues, rimer de même, soit en italien, soit en latin, voire en français, déclamer les vers tragiques et recevoir les coups de bâton de la farce. Qui nous rendra cette prodigieuse ubiquité, rêve de Copeau dans son école ?

Mais il ne faut pas vouloir que le monde soit parfait. On serait trop malheureux. Il est déjà délicieux qu'à la distance de deux siècles et demi, Boris Kochno, Russe de nation, ait réalisé la seconde moitié de la pensée de Molière.

Les plus beaux moments du nouveau spectacle sont donnés par le cavalier seul de Mme Nijinska (Lysandre) qui a fait admirer sa légèreté, son bonheur, par l'ensemble des joueurs du mail et par le solo d'Antoine Doline. Que je loue ce dernier d'avoir osé, contre l'usage qui l'interdit aux hommes, faire des pointes ! Il avait à représenter l'*Elégant*, et l'élégant outré, qui a toujours un peu de narcissisme. Les pointes ! Il n'y avait que les pointes, *en ce cas*. Tel est le secret de l'art. Il n'est pas dans l'ignorance des lois, il est dans leur infaillible application.

Lorsqu'une action trop nuancée, trop pleine d'idées, non lyriques mais logiques, est traduite en ballet, on risque une certaine obscurité, une certaine monotonie. Je n'affirme pas que les Russes aient entièrement échappé à ce double péril. Mais allons-nous tous prendre l'habitude de les traiter avec une sévérité agressive que nous n'avons pour personne ?

La musique d'Auric me plaît. Le voilà bien avancé ! Il est de ceux qui ont rendu à l'art ce don : la grâce. Je n'ai du reste pas à le juger, puisque nous nous sommes partagé la besogne. Autrement, j'aurais le plaisir de louer ces décors et ces costumes, de Juan Gris, dans *Une Education manquée*, de Georges Braque, dans *les Fâcheux*. On me pardonnera un mouvement de fierté. J'ai toujours prévu qu'il sortirait du cubisme, une grande école décorative. Elle est à tel point *d'accent classique*, que la voilà tournée vers les deux siècles du classicisme historique français.

J'attends que quelqu'un, à présent, nous vienne tirer d'une coquille ouvragée qui s'entrouvre, un beau corps de déesse, rose et marmoréen.

⁂

Un troupeau d'hommes dans la prairie, une tribu sur la lande. Et païenne, primitive, rustique, pastorale, rituelle. La chorégraphie du *Sacre du Printemps* ressemble à celle des *Noces*.

Je n'en reparle pas, ayant déjà traité de l'une et de l'autre.

Je louerai Mlle Lydia Sokolova, dans sa danse isolée. Sous l'étoffe, la chair. Les hommes ont inventé d'habiller l'animal humain, et ils ont ajouté à la vie charnelle, la vie de l'esprit, au bondissement.

« Et vous nous mines au travail.

« Nous dictions, alternativement. Sous-vestes et moi à cinq sténographes « prenant » ensuite, les chapitres, en suivant un plan rigoureux. Avec cette méthode, et en travaillant chacun 10 heures quotidiennement, nous bâtissions un bouquin en dix jours. Plus tard, je voulus voyager, faire de l'auto, et, comme je ne pouvais pas interrompre le travail, je me munis d'un « pariographe » dans lequel je dictais, chaque matin. J'avais 150 rouleaux que j'expédiais à mes dactylos au fur et à mesure, et qu'on me renvoyait ensuite, prêts à de nouvelles dictées.

Les premiers volumes de *Pantomas* titrent à 600.000. Quand les cinq premiers furent faits. Eyrard nous demanda de continuer, autant qu'il faudrait. Il doublait.

Les Russes ont-ils donc exaucé le vœu de Molière ?

— *L'heure du Baiser !*

Dans les cadres dorés, les vieux pastels palissent. Mais moi, je ne souris pas quand l'usure — sans ironie, je vous le jure — Marcel Allain, auteur de *Pantomas* de ma considération contractuelle.

Roger Allard.

La Musique

Le "Train Bleu," le nouveau ballet, dont le livret est dû à M. Jean Cocteau et la musique à M. Darius Milhaud, a remporté hier, au Théâtre des Champs-Elysées, un très vif succès.

Sur une plage de sable, des jeunes gens, après le bain, se sèchent au soleil. Leur troupe bondissante exécute des mouvements rythmiques. Mais une baigneuse sort de l'eau, et cet événement, attendu sans doute, interrompt les ébats. On la guette, on l'entoure. Elle s'enveloppe dans son peignoir et gagne sa cabine. Un avion passe dans le ciel et laisse choir mille prospectus multicolores. Puis, arrive sur la plage une joueuse de tennis, qui, raquette en main, poursuit une balle imaginaire. Un joueur de golf la suit, et une idylle s'ébauche. Tels sont les plaisirs des habitués du "Train Bleu."

La chorégraphie de ce nouveau ballet est fort divertissante: les figures imaginées par la Nijinska en sont harmonieuses : les jeunes athlètes exécutent des exercices de force et d'adresse, des pyramides humaines qui ont la précision d'un numéro de music-hall. MM. Antoine Doline et Voisikowsky, Mmes. Sokolowa et Nijinska ont été vivement et justement applaudis.

M. André Messager a conduit en perfection le ballet de M. Darius Milhaud. Cette partition, construite, comme celle des *Biches*, sur des thèmes dont la plupart sont connus, a obtenu grand succès. Mais il semble bien que M. Darius Milhaud ait montré moins de véritable originalité que M. Poulenc, et surtout que M. Georges Auric, dont les *Fâcheux* resteront la meilleure révélation de cette brillante saison des ballets russes.

La soirée, qui avait commencé par *Petrouchka*, qu'on entend toujours avec le même plaisir, s'acheva par l'*Education manquée*.

Et la recette, destinée aux œuvres que président la grande-duchesse Marie et la marquise de Gabriac, fut certainement ce qu'on en pouvait espérer des passagers du "Train Bleu."

DES ECRIVAINS LIBRES
DANS UN JOURNAL LIBRE

Ils m'adressèrent alors la lettr
vante qui constitue le plus sévè
procès-verbaux de carence :

Paris, le 8 juin 19
Monsieur Jacques Hébertot,
13, avenue Montaigne,
Paris

Cher ami,

MM. René Le Gentil et Thierry
dre se sont présentés au

le : PARIS-JOURNAL 20 JUIN 1924

Paris-Temps 22 juin 1924

36

Les Ballets Russes

Eh ! bien, il aurait suffi de quelques précautions. Il aurait suffi d'une seule. Il n'y avait qu'à dire, qu'à prévenir, qu'à proclamer que, non, ce n'était pas un ballet. Les siffleurs n'auraient plus eu de prétexte.

Je parle de l'*Education manquée* de Chabrier, complétée par Darius Milhaud.

Ce petit acte est présenté comme une « Saynète ». Le vilain mot, saynète ! Bien qu'il soit d'origine espagnole, non pas anglaise et que l'Espagne nous ait fourni d'assez beaux mots français. Vous en trouverez quelques-uns dans les *Soirées du Grammaire-Club*, de Jacques Boulenger et d'André Thérive. *Saynète* a contre lui d'être actuellement démodé. Il sent son 1880.

Voilà le point, peut-être. Les Six et les Russes, ou Darius Milhaud et Diaghilew, furent-ils séduits par l'attrait des reconstitutions historiques, dont nous avons tous la manie ? Or, il était trop tôt pour prendre Chabrier par ce biais-là. Quelques-uns des siffleurs, modernistes à tous crins, doivent être de bonne foi : il aurait fallu les avertir qu'après le Louis Philippe, le Napoléon III et le Seize Mai, nous en arrivions à la troisième République. Et chaque époque en France ayant son Louis XV particulier, — car nous ne nous déprendrons jamais de notre XVIIIe siècle, — les Russes pensaient bien faire en s'arrêtant au Louis XV de Le Terrier.

Je plaisante. Ou bien j'exprime sur le mode badin des nuances de sentiment que l'on eut d'abord peine à débrouiller dans le tumulte de la salle. Les siffleurs étant ceux que j'ai dits, soit des modernistes intransigeants, soit des amateurs de danse, applaudissaient, au contraire : soit d'autres modernistes, tressaillant d'espoir à la pensée d'un snobisme nouveau, soit le peuple des bonnes gens qui savent aborder une œuvre sans préjugé et l'aimer pour ce qu'elle vaut.

Comptez-moi dans ces derniers. Surpris que l'on était de voir un opéra-comique au répertoire des Russes, et celui-là surtout, plus fait pour une petite scène que pour un grand vaisseau, il n'y avait qu'à prêter l'oreille, et l'on cédait au plaisir. Sans compter qu'un Milhaud a beau être capable d'engouement, il sait discerner la musique. Les délicats récitatifs qu'il a ajoutés aux airs de Chabrier achèvent de donner à l'œuvre son caractère de divertissement, de théâtre léger, propre à tuer le temps.

Dans les paroles, un écho lointain de Molière, à travers Regnard et Goldoni.

⁂

Molière avait coupé les scènes des *Fâcheux* par des entrées de ballets. S'il l'avait pu, il y aurait mis des danses partout. Mais il l'a dit : il ne disposait que d'un trop petit nombre d'excellents danseurs. Il était obligé de leur laisser le temps de changer de costume.

Les Russes ont-ils donc exaucé le vœu de Molière ?

Attendez.

Si Molière ne pouvait pas faire danser ses acteurs, Diaghilew ne peut pas faire parler ses danseurs et le regrette, je suppose. Lysandre du moins, chez Molière, « chante, parle et danse tout ensemble ». Les acteurs du premier théâtre italien ont été les seuls à savoir dire, chanter, baller, faire du trapèze, improviser en plusieurs langues, rimer de même, soit en italien, soit en latin, voire en français, déclamer les vers tragiques et recevoir les coups de bâton de la farce. Qui nous rendra cette prodigieuse ubiquité, rêve de Copeau dans son école ?

Mais il ne faut pas vouloir que le monde soit parfait. On serait trop malheureux. Il est déjà délicieux qu'à la distance de deux siècles et demi, Boris Kochno, Russe de nation, ait réalisé la seconde moitié de la pensée de Molière.

Les plus beaux moments du nouveau spectacle sont donnés par le cavalier seul de Mme Nijinska (Lysandre) qui a fait admirer [illegible], sa légèreté, son bonheur, par l'ensemble des joueurs du mail et par le solo d'Antoine Doline. Que je loue ce dernier d'avoir osé, contre l'usage qui l'interdit aux hommes, faire des pointes ! Il avait à représenter l'*Elégant*, et l'élégant outré, qui a toujours un peu de narcissisme. Les pointes ! Il n'y avait que les pointes, *en ce cas*. Tel est le secret de l'art. Il n'est pas dans l'ignorance des lois, il est dans leur infaillible application.

Lorsqu'une action trop nuancée, trop pleine d'idées, non lyriques mais logiques, est traduite en ballet, on risque une certaine obscurité, une certaine monotonie. Je n'affirme pas que les Russes aient entièrement échappé à ce double péril. Mais allons-nous tous prendre l'habitude de les traiter avec une sévérité agressive que nous n'avons pour personne ?

La musique d'Auric me plaît. Le voilà bien avancé ! Il est de ceux qui ont rendu à l'art ce don : la grâce. Je n'ai du reste pas à le juger, puisque nous nous sommes partagé la besogne. Autrement, j'aurais le plaisir de louer ces décors et ces costumes, de Juan Gris, dans *Une Education manquée*, de Georges Braque, dans *les Fâcheux*. On me pardonnera un mouvement de fierté. J'ai toujours prévu qu'il sortirait du cubisme, une grande école décorative. Elle est à tel point *d'accent classique*, que la voilà tournée vers les deux siècles du classicisme historique français.

J'attends que quelqu'un, à présent, nous vienne tirer d'une coquille ouvragée qui s'entrouvre, un beau corps de déesse, rose et marmoréen.

⁂

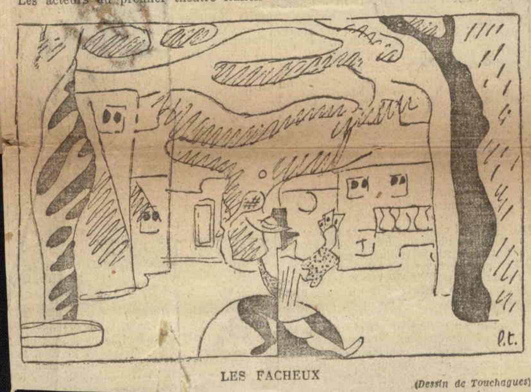
Un troupeau d'hommes dans la prairie, une tribu sur la lande. Et païenne, primitive, rustique, pastorale, rituelle. La chorégraphie du *Sacre du Printemps* ressemble à celle des *Noces*.

Je n'en reparle pas, ayant déjà traité de l'une et de l'autre.

Je louerai Mlle Lydia Sokolova, dans sa danse isolée. Sous l'étoffe, la chair. Les hommes ont inventé d'habiller l'animal humain, et ils ont ajouté à la vie charnelle, la vie de l'esprit, au bondissement le signe.

Pour goûter la musique de Stravinsky, placez-vous un peu loin. Vous verrez comme se fondent, se composent, sa phrase et son cri. Tout est trouvé, arraché vif, pour ainsi dire, et tout est subordonné. Il a des bruits d'aile d'insecte qui traduisent une obsession ou une tentation. Il est violent et subtil, contrasté, pourtant uni, je le disais. Il est poignant, au sens vrai du mot. Au moment que vous alliez craindre sa bizarrerie, vous sentez sa grandeur.

E. M.



LES FACHEUX

(Dessin de Touchagues).

La Musique

Le "Train Bleu," le nouveau ballet, dont le livret est dû à M. Jean Cocteau et la musique à M. Darius Milhaud, a remporté hier, au Théâtre des Champs-Elysées, un très vif succès.

Sur une plage de sable, des jeunes gens, après le bain, se sèchent au soleil. Leur troupe bondissante exécute des mouvements rythmiques. Mais une baigneuse sort de l'eau, et cet événement, attendu sans doute, interrompt les ébats. On la guette, on l'entoure. Elle s'enveloppe dans son peignoir et gagne sa cabine. Un avion passe dans le ciel et laisse choir mille prospectus multicolores. Puis, arrive sur la plage une joueuse de tennis, qui, raquette en main, poursuit une balle imaginaire. Un joueur de golf la suit, et une idylle s'ébauche. Tels sont les plaisirs des habitués du "Train Bleu."

La chorégraphie de ce nouveau ballet est fort divertissante: les figures imaginées par la Nijinska en sont harmonieuses : les jeunes athlètes exécutent des exercices de force et d'adresse, des pyramides humaines qui ont la précision d'un numéro de music-hall. MM. Antoine Doline et Voisikowsky, Mmes. Sokolowa et Nijinska ont été vivement et justement applaudis.

M. André Messager a conduit en

DOLLY SISTERS

The DOLLY SISTERS will dan[ce] every evening at the SEYMOUR, [by] special authorisation of MM. Dufrer[ne] and Varna, after the PALACE pe[r]formance.

Décors et Costumes

Décidément Juan Gris est voué au 18e, mais il faut reconnaître que *Les Tentations de la Bergère* lui ont donné, mieux que *L'Education manquée*, l'occasion de faire ses preuves ; ce qui ne veut pas dire que ce décor ne soit pas réussi, au contraire, cette architecture bleue et grise est charmante : Deux pavillons à droite et à gauche laissent un passage vers le fond, la scène est meublée d'une table, d'un canapé et d'un fauteuil auprès desquels évoluent trois chanteurs habillés à ravir, surtout Mlle Ferraris, délicieuse dans la large robe blanche et bleue.

Mais j'ai hâte de parler des *Fâcheux* car je crois bien que ce ballet n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre et la réussite du décorateur dépasse encore celle du musicien et du chorégraphe.

Mieux, peut-être, que dans sa peinture Braque nous révèle ici son véritable tempérament. Georges Braque est surtout un grand coloriste et son passage dans l'école constructive n'a fait que retarder l'éclosion de sa personnalité réelle : c'est un grand « petit maître », successeur des Watteau et des Bonnard.

Plus réaliste que ses peintures, son décor est un paysage traité dans les verts, les bruns et les noirs relevés par quelques blancs. Ces couleurs juxtaposées forment la chose la plus agréable à l'œil qui se puisse imaginer, surtout pendant le nocturne, quand les lumières atténuées montrent mieux leur subtile délicatesse.

D'ailleurs ce qui caractérise tout cet ensemble, c'est surtout un goût exquis et dont la sûreté ne se dément jamais. Même quand Braque use des couleurs les plus hardies, quand il se sert par exemple de bleu, de jaune vif ou de rouge sombre, ce n'est jamais aux dépens de l'ensemble, mais au contraire pour y ajouter une note vive qui animera les gris, les bruns et les jaunes pâles qui sont les teintes dominantes.

Tous les costumes seraient à louer aussi bien pour la grâce onduleuse de leurs lignes que pour la subtilité de leurs couleurs, j'ai particulièrement aimé celui du joueur de cartes, gris rayé de rouge et de noir, celui de La Montagne fait de bourrelets rouges sombres, les joueurs de boules, les joueuses de volants et surtout les masques, dont les costumes blancs et bleus rayés de noir pour les hommes, brun et jaune pour les femmes, sont l'élément dynamique de ce ballet, mais loin de choquer leur violence ne fait qu'ajouter à la perfection de l'ensemble.

En même temps que *L'Education* et *Les Fâcheux*, j'ai revu *Petrouchka* et *Le Sacre du Printemps* : deux classiques des ballets russes. Hélas pourquoi ces deux chefs-d'œuvre sont-ils si affreux à voir ? Je sais bien que pour réaliser plastiquement *Le Sacre* il aurait fallu au décorateur un génie égal à celui du musicien, mais cette excuse n'est pas valable pour *Petrouchka* que je ne pardonnerai jamais à M. Alexandre Benois d'avoir ainsi saboté.

Q

37

Пос. Нов. 19 июня 1924 Paris

ТЕАТРЪ И МУЗЫКА

ПО ПОВОДУ «СВАДЕБКИ»

Дягилевскіе Балеты возобновили «Свадебку» и «Священную Весну», которыми нынѣ дирижируетъ Монте, чье старательное исполненіе не можетъ насъ все-таки заставить забыть прошлогодніе спектакли въ театрѣ Гете Лирикъ, подъ управленіемъ Ансерма.

Но, быть можетъ, потому именно «Свадебка» съ Монте не удовлетворяетъ насъ, что, зная хорошо теперь чуть-ли не наизусть эту партитуру, разобравъ ее и схвативъ все, что въ ней заключается, и всѣ намѣренія автора, мы чувствуемъ себя задѣтыми, оскорбленными, малѣйшей неточностью, малѣйшимъ уклоненіемъ отъ «священнаго» текста. Эта музыка требуетъ вѣдь къ себѣ совершенно особаго отношенія, и, быть можетъ, мы не въ состояніи достойно ее реализовать при современныхъ условіяхъ музыкальной жизни; вполнѣ допускаю, что теперь и Ансерма не могъ бы насъ удовлетворить.

Признаюсь, что сейчасъ чтеніе этихъ партитуръ или исполненіе ихъ механическимъ инструментомъ даетъ мнѣ больше чѣмъ игра оркестра: въ первомъ случаѣ, очевидно, воображеніе корректируетъ и дополняетъ свободно непосредственное впечатлѣніе, тогда какъ въ театрѣ фантазія подавлена и работа ея искажена обиліемъ образовъ и впечатлѣній, несоотвѣтствіе которыхъ съ духомъ и текстомъ произведенія мы понимаемъ, но отбросить которые мы не въ силахъ.

Имѣю въ виду здѣсь исключительно музыкальное исполненіе «Свадебки» и «Весны»; что же касается хореографіи, то хотя постановка Нижинской («Свадебка»), повидимому, вызываетъ по прежнему недоумѣніе, насмѣшки и осужденіе большинства, но я по прежнему к люблю ее, эту хореографію, эти костюмы Гончаровой на гладкомъ сѣро-голубомъ или блѣдно-желтомъ фонѣ, и рѣшительно примыкаю къ меньшинству.

Вернемся, однако, къ музыкѣ: ненормальное положеніе, въ которомъ оказалось искусство Стравинскаго, реализація котораго, по мѣрѣ того какъ мы узнаемъ его и научаемся любить, становится для насъ все болѣе проблематичной, мнѣ думается, зависитъ отъ новизны и своеобразія этой музыки: несмотря на все растущій ея успѣхъ, она все-же находится еще въ какомъ-то коренномъ противорѣчіи съ нашими художественными навыками. Намъ искусство это нужно; мы тянемся къ нему и оно, очевидно, соотвѣтствуетъ какимъ-то смутнымъ еще, неосознаннымъ въ насъ стремленіямъ и запросамъ и, вмѣстѣ съ тѣмъ оно еще чуждо въ чемъ-то нашему настоящему, вотъ этому данному моменту.

Тому доказательство именно тотъ фактъ, что музыка Стравинскаго не нашла еще или, точнѣе — не создала своихъ исполнителей, за исключеніемъ, быть можетъ, одного лишь Ансерма. Говорю спеціально объ оркестрѣ Стравинскаго.

На первый-же взглядъ ясно, что произведенія Стравинскаго предъявляютъ къ исполнителю лишь требованіе абсолютно точнаго выполненія всѣхъ указаній автора: дѣлать то, что написано. Но этого именно мы дѣлать не умѣемъ: сто съ лишнимъ лѣтъ романтической и индивидуалистической эстетики наложили на насъ свой отпечатокъ, и современный артистъ не хочетъ, да и не можетъ, не въ состояніи даже при желаніи согласиться на роль послушнаго исполнителя: онъ вѣдь обязанъ проявить свою личность, пропустить автора черезъ призму своей индивидуальности и пр. Но думается, что если бы всю ту работу, всю ту энергію, которые артисты тратятъ на интерпретацію Стравинскаго они могли сосредоточить на томъ, чтобы съ точностью механизма выполнить вполнѣ добросовѣстно написанное и добиться хотя бы правильнаго акцентированія ритмовъ и яснаго расчлененія сложныхъ метрическихъ сочетаній, чтобы все «звучало» — музыка эта была бы реализована до конца и цѣль была бы достигнута.

И все же, несмотря на очень приблизительное исполненіе (и хоры и солисты поютъ хуже, чѣмъ въ прошломъ году) «Свадебка» каждый разъ дѣйствуетъ на публику непосредственно, волнуетъ и потрясаетъ ее; а критика, та критика, которая въ свое время «Свадебкѣ» противопоставляла «Весну» и когда-то, нѣсколько лѣтъ тому назадъ, «Веснѣ» — «Петрушку» или даже «Жаръ-Птицу», нынѣ этой-же «Свадебкой» побиваетъ Фортепьянный концертъ и призываетъ Стравинскаго вернуться на старый, испытанный путь.

Но если я здѣсь снова заговорилъ о «Свадебкѣ», то потому, главнымъ образомъ, что Фортепьянный Концертъ помогъ мнѣ осознать смыслъ предшествовавшихъ ему произведеній и яснѣе понять всю эстетику Стравинскаго. Ибо разница между «Свадебкой» и Концертомъ въ матеріалѣ, которымъ оперируетъ композиторъ, въ задачѣ технической, которую онъ себѣ въ томъ и въ другомъ случаѣ ставитъ и въ способахъ ея разрѣшенія; но общая концепція искусства остается та же, внутреннее существо этой музыки не мѣняется.

Концертъ упрекаютъ въ сухости, въ бездушной схоластичности, хотя это одно изъ самыхъ патетичныхъ созданій композитора; но чувство здѣсь, эмоція, точно также какъ въ «Свадебкѣ», въ «Веснѣ», въ «Петрушкѣ», точно также какъ и во всѣхъ подлинно классическихъ созданіяхъ — лишь у корня произведенія; оно — та питательная почва, на которой произведеніе выросло и развилось и, вмѣстѣ съ тѣмъ, является какъ бы плодомъ, естественнымъ послѣдствіемъ воздѣйствія музыки на слушателя: но въ самомъ произведеніи чувству нѣтъ мѣста, и, съ этой точки зрѣнія, эмоція или, иначе, какой-бы то ни было психологическій элементъ никогда не можетъ стать конститутивнымъ моментомъ произведенія; вторженіе эмоціи въ самое звучащее тѣло музыки способствуетъ лишь его скорѣйшему умиранію и разложенію. Можно сказать поэтому, что дѣйственна лишь «бездушная» музыка, т. е. та, которая вся, насквозь, во всѣхъ подробностяхъ структуры своей оправдывается формально.

Но такова именно и «Свадебка» со своими рондообразно построенными четырьмя картинами, такова и «Священная Весна», и «Петрушка», эта театрализованная соната. Болѣе сильное воздѣйствіе на публику одной изъ этихъ конструкцій — «Свадебки» — по сравненію съ Фортепьяннымъ концертомъ объясняется, повидимому, особымъ характеромъ ритмовъ первой, ихъ упорной настойчивостью, а также участіемъ человѣческихъ голосовъ и религіозно-бытовымъ сюжетомъ балета.

Второе обвиненіе выдвигаемое противъ Концерта представляется мнѣ особенно характернымъ: оно именно подчеркиваетъ исключительность позиціи, занятой Стравинскимъ по отношенію къ нашей современности: не отвергая комбинаціоннаго мастерства музыканта, указываютъ на сборность и разнородность элементовъ, входящихъ въ составъ этого концерта, на стилизацію «подъ Баха» и чуть ли не на прямыя заимствованія. Но Стравинскій, и въ «Свадебкѣ», и въ Концертѣ, реагируя противъ романтической эстетики нашего и прошлаго вѣка, возвращается въ сущности къ традиціи старыхъ мастеровъ.

Лишь субъективизмъ вѣдь и индивидуализмъ романтической эпохи заставилъ насъ признать, что художникъ обязанъ творить только изъ себя и заново каждый разъ созидать изъ ничего матеріалъ свой и форму, какъ будто міръ лишь съ нимъ родился и до него была пустота. Но художники прошлаго очень широко пользовались чужимъ добромъ, охотно передѣлывали своихъ современниковъ и предшественниковъ, гордились своей традиціонностью и даже не гнушались общихъ формулъ, составлявшихъ какъ бы самую основу музыкальной рѣчи эпохи. Намъ сейчасъ это трудно очень понять, но вѣдь величайшіе художники 17-го вѣка старались писать и сочинять «какъ всѣ» и вовсе не думали, что нужно обязательно подчеркивать свои особенности.

Но такой традиціонализмъ сейчасъ, въ современности нашей живущей еще, по иронія, романтическими чувствами и идеями — глубоко революціоненъ. И такова именно позиція Стравинскаго; его революціонность вовсе не въ тѣхъ или иныхъ ритмическихъ и гармоническихъ пріемахъ, но въ общей его объективно-конструктивной концепціи музыки, въ его антипсихологизмѣ, которые естественно привели его къ выработкѣ нѣкотораго своего, сверхиндивидуальнаго языка, къ стремленію связать себя съ отдаленными своими предшественниками, понять у нихъ поры, ибо въ нѣкоторыхъ отношеніяхъ онъ чувствуетъ, вполнѣ правильно себя къ нимъ ближе, чѣмъ къ современникамъ своимъ, пребывающимъ еще въ мірѣ романтическаго субъективизма.

Фортепьянный Концертъ представляетъ собою опредѣленную музыкальную форму, послѣдовательно разработанную многими поколѣніями музыкантовъ; Стравинскій вовсе не стремится обновить ее, но, напротивъ, онъ хочетъ написать нѣкоторую типичную пьесу, въ которой нашли бы мѣсто и получили бы законченное выраженіе пріемы, формулы и обороты, для данной конструкціи наиболѣе характерные. Я вспоминаю Французскія Сюиты Баха, сочиненныя имъ вполнѣ сознательно въ стилѣ и по пріемамъ французскихъ клавесинистовъ. Но въ наше время къ подобному творчеству отнеслись бы какъ къ забавному пастишу. Однако, Французскія Сюиты подлинныя созданія Баха и въ нихъ онъ явилъ намъ свое лицо.

Одинъ извѣстный русскій музыкантъ указалъ мнѣ недавно на связь «Свадебки» со Знаменнымъ Распѣвомъ: движеніе мелодіи по тѣснымъ интерваламъ, ритмическіе перебои и синкопы, распаденіе слова на отдѣльные слоги и чисто музыкальная трактовка слога, становящагося конститутивнымъ элементомъ звуковой ткани. Здѣсь, конечно, не можетъ быть и рѣчи о сознательномъ использованіи Стравинскимъ особенностей Знаменнаго Распѣва, изученіе котораго есть дѣло спеціалистовъ; скорѣе всего художникъ самъ интуитивно открылъ эти особенности и постигъ этотъ міръ, руководимый инстинктомъ и русской народной пѣсней. Какъ бы то ни было, «Свадебка» — это столь оригинальное, столь своеобразное твореніе, — также принадлежитъ опредѣленной традиціи и пользуется нѣкоторымъ уже зафиксированнымъ и разработаннымъ общимъ сверхличнымъ языкомъ.

Но вѣдь такъ сочинялись и Мотеты Орландо Лассо и Мадригалы Монтеверде и Кантаты Баха; такъ строились дорическіе храмы и готическіе соборы, такъ воздвигались великія философскія системы средневѣковья, «Суммы» Фомы, Дунсъ Скотта и друг.

Б. Шлецеръ.

[...] Ballet Russe in Paris

TIMES, SUNDAY, JULY 27, 1924.

[...] creations have been added [...]ry in the six weeks' season commenced the 26th day [...] ended June 30. They are [...] Bleu," ballet by Jean Cocteau, by Darius Milhaud, choreography by Nijinska, sister of the [...] of lamented memory; [...]," music by Poulenc, [...] by Nijinska, curtain, [...] costumes by Marie Laurencin; "Les Fâcheux," ballet by Boris [...] after Molière, music by [...] Auric, choreography by Nijinska, [...] and costumes after the [...] of Georges Braque; "Les [Tentations] de la Bergère," ballet by [...] (1666-1737), orchestrated [...] Casadesus, choreography by [...], scenery and costumes after [...]ches of Juan Gris; "Une Education Manquée," farce-comedy by [...] Le Torrier and Albert Vanloo, [...] Emmanuel Chabrier, recitatives by Darius Milhaud, scenery and [...] after the sketches of Juan [Gris].

"Le Train Bleu."

[...] Milhaud will have his little [...] and jokes are always welcome—[...]d they really amuse. "Le [Train] Bleu" is the train de luxe which [takes] the fashionables to Deauville or [other] seaside places for the week-end. [...] the scene, somewhat in a cubist [...], is a bathing beach. Men and [...], in bathing costumes far less [...]ting than those which can be [seen] at a dozen of the more famous [...] resorts of France, loll or dis[port] themselves on the sand. There [are] gymnastics, jumping, tumbling, [...]. Some of the bathers go [through] their antics with that highly [...]erated slowness which is seen [when] the motion is intentionally slack[ened] by the operator in a moving pic[ture] show, or, again, they undergo a [...]anic stimulation which causes [the]m to run suddenly and swiftly [abo]ut the stage. There is a girl tennis player, and a man golfer. Couples [sha]ke water from themselves, stroll [the] beach in bathrobes, smoke cigar[ett]es and philander. The ballet is [...]ing all of these things and more, [li]ke a three-ringed circus, as the cur[ta]in falls.

To this spectacle Milhaud has writ[t]en music of intentional and outra[g]eous innocuity. There are hints at various tunes well known in America. The rhythms are those of the waltz, the polka, and other formal dances now out of style. Certainly the composer could have delivered no more blasting commentary on the class of people he portrays than in this silly score, which is flat and depressing in the extreme. The same class of people that the music portrays sit in the theatre and applaud deliriously the "subtleties," as they are pleased to term them, of such spectacles. It is heartening to know that a projected London season of the Russian Ballet did not come off, apparently for lack of public support in that capital, and it is also heartening to reflect that probably a New York public, which has a much keener perception and more matured judgment than the confirmed Parisian even conceives, would not tolerate such childish nonsense for one week, let alone six.

And yet there is a new ballet one shade more pretentious and artificial than this one. That is the ballet with the music of Poulenc. This ballet has no situation, no idea of any kind whatever. There is no raison d'être, except, perhaps, that of the extreme subtlety of Mr. Poulenc's mind, which finds in nothing at all the supreme art, the ultimate significance. The "Biches"—the Fauns—a number of women dancers, pirouette about, sit on a couch, hide behind the couch, chase around the couch three men attired in rugby uniforms, which closely resemble the bathing suits that seemed to preoccupy Mr. Milhaud—save that a broad ribbon crosses the breast from waist to shoulder. These men bound, now and again, across the stage. There are solo dances in which one of the women, Nemchinova, is very beautiful and accomplished; some other dances of two or three, and the curtain falls. The music is the last word in insipidity.

A score considerably better than these is that of Georges Auric for the skit based on Molière. He has used some old dance rhythms and some idioms, clearly to be heard, but nevertheless ingeniously disguised or elaborated of the "musique ancien." The costumes are foppish and pretty, as they should be. Molière's comedy is prettified as well. The whole is by far better material—better music, better wit, better fabrication than the two other specimens before described. Auric appears to have a real gift; fresher, less affected and more imaginative than his confrères.

"Les Tentations de la Bergère" is well done, and has charming style, and there is the pleasing music of Montéclair. The Chabrier of "Education Manquée" is not, perhaps, the Chabrier of the "Bourrée Fantasque" or "España" or the later and more serious works in operatic form, but already this Chabrier has the wit and the temperament [...] of this day are trying [...] evidently to imitate [...] their [...] music. But there was only one Chabrier! Milhaud has written recitatives in a good and appropriate style to replace the passage of text taken from the original, but the work moves a little slowly for the ballet and the musical recitatives make it slower still, in spite of well-advised excisions made for the purposes of the dance.

[...] considerable measure [...] technical brilliancy restored, has placed at their service its artistic resources. Perhaps the Ballet could not help itself. There is little enough that is sincere or alive in music in Europe today, and if a ballet troupe is to exist the public must be given something new, something that can be advertised, and something that will at least profess to amuse. It is a pity, none the less, that for the birthright of a rich and powerful national art there should have been exchanged the finical pruriencies and elaborations of the non-essential which have distinguished the more recent showings of the Diaghileff company in Paris.

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
20 JUIN 1924

✤ Une série d'ouvrages sur les ballets russes viennent de paraître : 1° *Les Biches*, ballet avec chant, musique de Francis Poulenc, chorégraphie de la Nijinska, rideau, décors et costumes de Marie Laurencin, deux volumes contenant les articles de Jean Cocteau, et de Darius Milhaud, 15 dessins en couleurs de Marie Laurencin, 1 portrait de la Nijinska par J. Cocteau, 1 page de la partition et des documents photographiques sur la réalisation du ballet ; 2° *Les Fâcheux*, comédie-ballet d'après Molière, par Boris Rochno, musique de Georges Auric, chorégraphie de la Nijinska, rideau, costumes et décors de Georges Braque, deux volumes contenant les articles de Jean Cocteau et de Louis Laloy, 24 dessins en couleurs de Georges Braque, 1 portrait de G. Auric par J. Cocteau, 1 page de la partition et des documents photographiques.

DAILY MAIL
36, Rue du Sentier
20 JUIN 1924

NOTEWORTHY BALLET.

In the world of music, the production of "Le Train Bleu," at the Théâtre des Champs-Elysées is noteworthy. It is a ballet, or *dance-operette*, by the gifted young poet, M. Jean Cocteau, the music being by M. Darius Milhaud, a sterling musician, nothwithstanding the indications to the contrary that seem to be furnished in his music.

His opéra-comique, "La Brebis égarée," produced at the Opéra-Comique in the course of this season, created something very like a storm: the audiences were divided into two groups, one applauding wildly, the other protesting furiously.

This latest composition "Le Train Bleu" is less revolutionary and has been received with relief. The subject is very simple: a number of youths and girls in bathing costume go through ingenious evolutions on the beach of a fashionable sea-side resort, say Deauville or Etretat. The work has been staged by Mlle Nijinska who has combined very effectively [...] much originality, the resources of the dance with those of music-hall gymnastics.

Among the concerts mention should be made of two given at the Théâtre des Champs-Elysées under the leadership of M. Garnefelt, chief conductor of the Stockholm Opera. The programmes were devoted to works by Swedish composers, among them a "Little Symphony" by Mr. Kurt Atterberg, and an interesting symphony by Mr. Hugo Alfven.

MOZART'S LAST WORK.

38

Une. Histoire
19 juin 1924 Paris

ТЕАТРЪ И ТАТЕЛЬ

ПО ПОВОДУ «СВАДЕБКИ»

Дягилевскіе Балеты возобновили «Свадебку» и «Священную Весну», которыми нынѣ дирижируетъ Монте, чье старательное исполненіе не можетъ насъ все-таки заставить забыть прошлогодніе спектакли въ театрѣ Гете .Лирикъ, подъ управленіемъ Ансэрмэ.

Но, быть можетъ, потому именно «Свадебка» съ Монте не удовлетворяетъ насъ, что, зная хорошо теперь чуть-ли не наизусть эту партитуру, разобравъ ее и схвативъ все, что въ ней заключается, и всѣ намѣренія автора, мы чувствуемъ себя задѣтыми, оскорбленными, малѣйшей неточностью, малѣйшимъ уклоненіемъ отъ «священнаго» текста. Эта музыка требуетъ вѣдь къ себѣ совершенно особаго отношенія, и, быть можетъ, мы не въ состояніи достойно ее реализовать при современныхъ условіяхъ музыкальной жизни; вполнѣ допускаю, что теперь и Ансэрмэ не могъ бы насъ удовлетворять.

Признаюсь, что сейчасъ чтеніе этихъ партитуръ или исполненіе ихъ механическимъ инструментомъ даетъ мнѣ больше чѣмъ игра оркестра: въ первомъ случаѣ, очевидно, воображеніе корректируетъ и дополняетъ свободно непосредственное впечатлѣніе, тогда какъ въ театрѣ фантазія подавлена и работа ея искажена обиліемъ образовъ и впечатлѣній, несоотвѣтствіе которыхъ съ духомъ и текстомъ произведенія мы понимаемъ, но отбросить которые мы не въ силахъ.

Имѣю въ виду здѣсь исключительно музыкальное исполненіе «Свадебки» и «Весны»: что же касается хореографіи, то хотя постановка Нижинской («Свадебка»), повидимому, вызываетъ по прежнему недоумѣніе васнѣшки и осужденіе большинства, но и по прежнему я люблю ее, эту хореографію, эти костюмы Гончаровой на глянцомъ сѣро - голубомъ или блѣдно - желтомъ фонѣ, и рѣшительно примыкаю къ меньшинству.

Вернемся, однако, къ музыкѣ: ненормальное положеніе, въ которомъ оказалось искусство Стравинскаго, реализація кото-

---

онѣ?, гдѣ на... ходятъ у окоповъ и даты та... на другой день стало т. д. Он... ...ковлевъ арестованъ. извѣстн... ...къ Варшаву 18-го... ...кователя. Тотъ по вызову... ...ровскую цита- направилъ ей... ...тотъ день засѣ- дель, гдѣ ка... ...надъ Мясоѣдо- далъ военно... вымъ.

Дожи... ...верш... и съ д... вленно...

№ 60

ломъ. Мясоѣдовъ на этотъ призывъ у... стѣны, недалеко отъ входной двери, за... нимъ небольшой группой ст свидѣтели, а за ними нѣсколько жамскихъ унтеръ-офицеровъ и дежурный мистръ. Предсѣдатель суда началъ гр читать приговоръ.

...ѣхъ пов... прошло 8 л... ...кастолько... ...ять, что я... ...ко...

лица двухъ... ...ворщиковъ гроза, пронизы... ...гнѣвными рулами... густой мракъ зловѣщей ночи.

Былъ по... теръ и стра... зывались в... дождя смы... кія скалы... бездну.

Въ таку... Теймуразу.

Гость — ... или врагъ, ... крыты для... ро отозвав... двери. Въ ... комый чело... его промок... закрывалъ ... нулъ онъ б... уголъ. По... валъ башм...

— Сафар... воскликнуг... оотъятія гос... фаръ...

— Я, М... луя друга. ... часъ...

Сафаръ о... братъ Тейму...

Что застав... ...ую ночь пере... валить черезъ горы изъ Кабарды?!...

Заволновался Теймуразъ. Пышнѣе развелъ огонь. Пошелъ будить Пиримэ, но Сафаръ остановилъ его.

— Не для вина пришелъ я къ тебѣ, Муразъ, въ эту ночь. Голова моя полна тяжелыхъ мыслей. По дѣлу я къ тебѣ. Садись. Я хочу говорить съ тобой.

Пылающій огонь освѣщалъ бронзовыя

спектаклѣ будущаго: «Лишь раскрѣпостивъ танецъ, мы разрѣшимъ проблему хореографическаго спектакля. Довольно сюжетовъ, разрабатывающихъ драматическіе конфликты; довольно историческихъ нравовъ. Нужны балеты, разрабатывающіе динамическія и пластическія темы, единство и связь которыхъ обуслоулены были бы возвращеніемъ нѣкоторыхъ основныхъ формъ, гдѣ «звѣзда» — подлинный концертирующій инструментъ — находила бы мощную гармоническую поддержку въ массовыхъ эволюціяхъ коръ-де-балета; балеты, гдѣ формы классическаго танца, освобожденныя отъ всего конкретнаго и случайнаго, обрѣли бы вновь всю полноцѣнность свою».

Идеалъ этотъ прельстителенъ, и цитирую слова талантливаго критика съ величайшимъ сочувствіемъ (хотя «классическій» въ послѣдней фразѣ я понимаю, вѣроятно, иначе, шире чѣмъ онъ); но не являются ли именно «Biches» Нижинской этапомъ на пути къ этой цѣли?

Б. Шлецеръ

...анала бѣда, ни мнѣ, ...ь Сафаръ. — Знаешь ...лину. Онъ кровь, бо- ...емъ ходитъ далекъ го- ...лы его доспѣхами нѣтъ ...его иноходцу. Мы разъ ...въ Кабардѣ. И ногимъ ...нится красавецъ Аслхитъ ...- Ханумъ холодинаетъ ...ь Алмасхитъ и негаметъ ...лны.

...мъ покорила меня, уразъ. ...ое сердце, она вза мою ...я уже не тотъ Сафъ ко- ...ьше зналъ...

...ь любишь меня, — сказала ...умъ. — Если любишь при- ...я Алмасхита.

...и пустился въ путь ...ть, я знаю, умреть, кон- ...амому Аллаху. Конже ...ть. Есть только один путь ...рѣшился на это. Кай по- ...ины говорить о краѣ, но ...рѣшилъ украсть. тыдн- ...ойметъ меня...

...алъ Теймуразъ друг- ...мнѣ, братъ мой, сказал ...о дослушать рѣчь Сфар- ...

— ...но мнѣ за тебя и за чест твоя. Но ты безуменъ отъ любви. Любовь пр- ...щаетъ все. И я прощаю тебѣ это безум- Но коня ты достать не сумѣешь. Ты - храбръ, ловокъ и остороженъ, но ты ч- жой въ нашихъ горахъ. Поручи мнѣ э- дѣло мнѣ. Или завтра приведу коня, и не вернусь обратно. Останься ты здѣсь. О- дохни съ дороги. И если вернусь съ ко- ...ой, мы съ тобой поговоримъ о награ-

---

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
20 JUIN 1924

---

* Une série d'ouvrages sur les ballets russes viennent de paraitre : 1° *Les Biches*, ballet avec chant, musique de Francis Poulenc, chorégraphie de la Nijinska, rideau, décors et costumes de Marie Laurencin, deux volumes contenant les articles de Jean Cocteau, et de Darius Milhaud, 15 dessins en couleurs de Marie Laurencin, 1 portrait de la Nijinska par J. Cocteau, 1 page de la partition et des documents photographiques sur la réalisation du ballet ; 2° *Les Fâcheux*, comédie-ballet d'après Molière, par Boris Rochno, musique de Georges Auric, chorégraphie de la Nijinska, rideau, costumes et décors de Georges Braque, deux volumes contenant les articles de Jean Cocteau et de Louis Laloy, 24 dessins en couleurs de Georges Bracque, 1 portrait de G. Auric par J. Cocteau, 1 page de la partition et des documents photographiques.

DAILY MAIL
36, Rue du Sentier
20 JUIN 1924

NOTEWORTHY BALLET.

In the world of music, the production of "Le Train Bleu," at the Théâtre des Champs-Elysées is noteworthy. It is a ballet, or dance-play, with a libretto by Jean Cocteau, the music being by M. Darius Milhaud, a sterling musician, notwithstanding the indications to the contrary that seem to be furnished in his music.

His opera-comique, "La Brebis égarée," produced at the Opéra-Comique in the course of this season, created something very like a storm: the audiences were divided into two groups, one applauding wildly, the other protesting furiously.

This latest composition of M. Darius Milhaud's, "Le Train Bleu," has been received with relief. The subject is very simple: a number of youths and girls in bathing costume go through ingenious evolutions on the bench of a fashionable sea-side resort, say about Mlle Nijinska's own haunts. The dances are arranged by Mlle Nijinska, who has contrived very effective and much originality, the resources of the dance with those of music-hall gymnastics.

Among the concerts mention should be taken of the given at the Théâtre des Champs-Elysées under the leadership of M. Garnefelt, chief conductor of the Stockholm Opera. The programmes were devoted to Sibelius's "Pelléas et Mélisande" and his "Fifth Symphony," by Mr. Kurt Atterberg, and an interesting symphony by Mr. Hugo Alfven.

MOZART'S LAST WORK.

Nov. Novosti
19 июня 1924 Paris

ТЕАТРЪ И...

ПО ПОВОДУ «СВАДЕБКИ»

Дягилевскіе Балеты возобновили «Свадебку» и «Священную Весну», которыми нынѣ дирижируетъ Монте, чье старательное исполненіе не можетъ нась все-таки заставить забыть прошлогодніе спектакли въ театрѣ Гете Лирикъ, подъ управленіемъ Ансэрмэ.

Но, быть можетъ, потому именно «Свадебка» съ Монте не удовлетворяетъ насъ, что, зная хорошо теперь чуть-ли не наизусть эту партитуру, разобравъ ее и схвативъ все, что въ ней заключается, и всѣ намѣренія автора, мы чувствуемъ себя задѣтыми, оскорбленными, малѣйшей неточностью, малѣйшимъ уклоненіемъ отъ «священнаго» текста. Эта музыка требуетъ вѣдь къ себѣ совершенно особаго отношенія, и, быть можетъ, мы не въ состояніи достойно ее реализовать при современныхъ условіяхъ музыкальной жизни; вполнѣ допускаю, что теперь и Ансэрмэ не могъ бы насъ удовлетворить.

Признаюсь, что сейчасъ чтеніе этихъ партитуръ или исполненіе ихъ механическимъ инструментомъ даетъ мнѣ больше чѣмъ игра оркестра: въ первомъ случаѣ, очевидно, воображеніе корректируетъ и дополняетъ свободно непосредственное впечатлѣніе, тогда какъ въ театрѣ фантазія подавлена и работа ея искажена обиліемъ образовъ и впечатлѣній, несоотвѣтствіе которыхъ съ духомъ и текстомъ произведенія мы понимаемъ, но отбросить которые мы не въ силахъ.

Имѣю въ виду здѣсь исключительно музыкальное исполненіе «Свадебки» и «Весны»; что же касается хореографіи, то хотя постановка Нижинской («Свадебка»), повидимому, вызываетъ по прежнему недоумѣніе, насмѣшки и осужденіе большинства, но и по прежнему я люблю ее, эту хореографію, эти костюмы Гончаровой на гладкомъ сѣро - голубомъ или блѣдно - желтомъ фонѣ, и рѣшительно примыкаю къ меньшинству.

Вернемся, однако, къ музыкѣ: ненормальное положеніе, въ которомъ оказалось искусство Стравинскаго, реализація ко-

...

спектаклѣ будущаго: «Лишь раскрѣпостивъ танецъ, мы разрѣшимъ проблему хореографическаго спектакля. Довольно сюжетовъ, разрабатывающихъ драматическіе конфликты; довольно историческихъ нравовъ. Нужны балеты, разрабатывающіе динамическія и пластическія темы, единство и связь которыхъ обусловлены были бы возвращеніемъ нѣкоторыхъ основныхъ формъ, гдѣ «звѣзда» — подлинный концертирующій инструментъ — находила бы мощную гармоническую поддержку въ массовыхъ эволюціяхъ кордебалета; балеты, гдѣ формы классическаго танца, освобожденныя отъ всего конкретнаго и случайнаго, обрѣли бы вновь всю полноцѣнность свою».

Идеалъ этотъ прельстителенъ, и цитирую слова талантливаго критика съ величайшимъ сочувствіемъ (хотя «классическій» въ послѣдней фразѣ я понимаю, вѣроятно, иначе, шире чѣмъ онъ); но не являются ли именно «Biches» Нижинской этапомъ на пути къ этой цѣли?

Б. Шлецеръ

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
20 JUIN 1924

✱ Une série d'ouvrages sur les ballets russes viennent de paraître : 1° *Les Biches*, ballet avec chant, musique de Francis Poulenc, chorégraphie de la Nijinska, rideau, décors et costumes de Marie Laurencin, deux volumes contenant les articles de Jean Cocteau, et de Darius Milhaud, 15 dessins en couleurs de Marie Laurencin, 1 portrait de la Nijinska par J. Cocteau, 1 page de la partition et des documents photographiques sur la réalisation du ballet ; 2° *Les Fâcheux*, comédie-ballet d'après Molière, par Boris Rochno, musique de Georges Auric, chorégraphie de la Nijinska, rideau, costumes et décors de Georges Braque, deux volumes contenant les articles de Jean Cocteau et de Louis Laloy, 24 dessins en couleurs de Georges Braque, 1 portrait de G. Auric par J. Cocteau, 1 page de la partition et des documents photographiques.

DAILY MAIL
36, Rue du Sentier
20 JUIN 1924

NOTEWORTHY BALLET.

In the world of music, the production of "Le Train Bleu," at the Théâtre des Champs-Elysées is noteworthy. It is a ballet, or *dance-operette*, by the gifted young poet, M. Jean Cocteau, the music being by M. Darius Milhaud, a sterling musician, nothwithstanding the indications to the contrary that seem to be furnished in his music.

His opéra-comique, "La Brebis égarée," produced at the Opéra-Comique in the course of this season, created something very like a storm: the audiences were divided into two groups, one applauding wildly, the other protesting furiously.

This latest composition "Le Train Bleu" is less revolutionary and has been received with relief. The subject is very simple: a number of youths and girls in bathing costume go through ingenious evolutions on the beach of a fashionable sea-side resort, say Deauville or Etretat. The work has been staged by Mlle Nijinska who has combined very effectively and with much originality, the resources of the dance with those of music-hall gymnastics.

Among the concerts mention should be made of two given at the Théâtre des Champs-Elysées under the leadership of M. Garnefelt, chief conductor of the Stockholm Opera. The programmes were devoted to works by Swedish composers, among them a "Little Symphony" by Mr. Kurt Atterberg, and an interesting symphony by Mr. Hugo Alfven.

MOZART'S LAST WORK.

Diaghileff Ballet Russe in Paris

1924.

THE NEW YORK TIMES, SUNDAY, JULY 27

By OLIN DOWNES.

PARIS, July 1.

THE Russian Ballet has concluded, under the aegis of the VIII. Olympiade, an extremely successful season at the Théâtre des Champs - Elysées. Fashionable audiences have applauded to the echo ballets of Stravinsky and certain imbecilities devised by Messrs. Milhaud, Poulenc, Cocteau and colleagues who have contributed to the productions of Mr. Diaghileff. That gentleman and his celebrated organization have known some lean years since 1916, but they have found a haven and distinguished patronage at Monte Carlo, and their Paris season must have brought substantial returns. Artistically a tragic decadence is evident in the latest productions.

This is the Ballet Russe that astonished the world when it revealed, for the first time, the superb spectacles which immortalized its name. Almost all of its early productions were Russian to the core, and its movement constituted such a revelation of the Russian spirit as had not been seen, in or out of the Czar's empire, up to that time. The effect of its appearance was instantaneous and indestructible. It is evident today wherever the arts of color, music and dance are combined. A long time will pass before the Paris public will be thrilled as it was by the first interpretations of music by "The Five," and the young, rising genius Igor Stravinsky, and certainly that sensation will never be duplicated by the organization which provided it. Thereafter came the meeting of the virility, color and imaginative sweep of the Russian imagination with the art of modern Paris. At first there were valuable and significant results. Ravel composed his delicious "Daphnis and Chloe"; Debussy, Nijinski's notorious representation of his Faun, composed especially for the ballet. It was the golden age of this beautiful and harmonious art of the theatre.

Today certain ingenious young men, headed by Milhaud the composer, Jean Cocteau the writer, and other colleagues of the theatre, have effected a highly successful combination with the Ballet Russe, which, with its personnel newly organized and with a considerable measure of its former technical brilliancy restored, has placed at their service its artistic resources. Perhaps the Ballet could not help itself. There is little enough that is sincere or alive in music in Europe today, and if a ballet troupe is to exist the public must be given something new, something that can be advertised, and something that will at least profess to amuse. It is a pity, none the less, that for the birthright of a rich and powerful national art there should have been exchanged the finical pruriencies and elaborations of the non-essential which have distinguished the more recent showings of the Diaghileff company in Paris.

Five new creations have been added to the repertory in the six weeks' season which commenced the 26th day of May and ended June 30. They are "Le Train Bleu," ballet by Jean Cocteau, music by Darius Milhaud, choreography by Nijinska, sister of the great dancer of lamented memory; "Les Biches," music by Poulenc, choreography by Nijinska, curtain, scenery and costumes by Marie Laurencin; "Les Fâcheux," ballet by Boris Kochno after Molière, music by Georges Auric, choreography by Nijinska, scenery and costumes after the sketches of Georges Braque; "Les Tentations de la Bergère," ballet by Monteclair (1666-1737), orchestrated by Henri Casadesus, choreography by Nijinska, scenery and costumes after the sketches of Juan Gris; "Une Education Manquée," farce-comedy by Eugene Le Terrier and Albert Vanloo, music by Emmanuel Chabrier, recitatives by Darius Milhaud, scenery and costumes after the sketches of Juan Gris.

"Le Train Bleu."

Mr. Milhaud will have his little jokes, and jokes are always welcome—provided they really amuse. "Le Train Bleu" is the train de luxe which carries the fashionables to Deauville or other seaside places for the week-end. Ergo, the scene, somewhat in a cubist manner, is a bathing beach. Men and women, in bathing costumes far less interesting than those which can be seen at a dozen of the more famous seaside resorts of France, loll or disport themselves on the sand. There are gymnastics, jumping, tumbling, boxing. Some of the bathers go through their antics with that highly exaggerated slowness which is seen when the motion is intentionally slackened by the operator in a moving picture show, or, again, they undergo a galvanic stimulation which causes them to run suddenly and swiftly about the stage. There is a girl tennis player, and a man golfer. Couples shake water from themselves, stroll the beach in bathrobes, smoke cigarettes and philander. The ballet is doing all of these things and more, like a three-ringed circus, as the curtain falls.

To this spectacle Milhaud has written music of intentional and outrageous innocuity. There are hints at various tunes well known in America. The rhythms are those of the waltz, the polka, and other formal dances now out of style. Certainly the composer could have delivered no more blasting commentary on the class of people he portrays than in this silly score, which is flat and depressing in the extreme. The same class of people that the music portrays sit in the theatre and applaud deliriously the "subtleties," as they are pleased to term them, of such spectacles. It is heartening to know that a projected London season of the Russian Ballet did not come off, apparently for lack of public support in that capital, and it is also heartening to reflect that probably a New York public, which has a much keener perception and more matured judgment than the confirmed Parisian even conceives, would not tolerate such childish nonsense for one week, let alone six.

And yet there is a new ballet one shade more pretentious and artificial than this one. That is the ballet with the music of Poulenc. This ballet has no situation, no idea of any kind whatever. There is no raison d'être, except, perhaps, that of the extreme subtlety of Mr. Poulenc's mind, which finds in nothing at all the supreme art, the ultimate significance. The "Biches"—the Fauns—a number of women dancers, pirouette about, sit on a couch, hide behind the couch, chase around the couch three men attired in rugby uniforms, which closely resemble the bathing suits that seemed to preoccupy Mr. Milhaud—save that a broad ribbon crosses the breast from waist to shoulder. These men bound, now and again, across the stage. There are solo dances in which one of the women, Nemchinova, is very beautiful and accomplished; some other dances of two or three, and the curtain falls. The music is the last word in insipidity.

A score considerably better than these is that of Georges Auric for the skit based on Molière. He has used some old dance rhythms and some idioms, clearly to be heard, but nevertheless ingeniously disguised or elaborated of the "musique ancien." The costumes are foppish and pretty, as they should be. Molière's comedy is prettified as well. The whole is by far better material—better music, better wit, better fabrication than the two other specimens before described. Auric appears to have a real gift; fresher, less affected and more imaginative than his confrères.

"Les Tentations de la Bergère" is well done, and has charming style, and there is the pleasing music of Monteclair. The Chabrier of "Education Manquée" is not, perhaps, the Chabrier of the "Bourrée Fantasque" or "España" or the later and more serious works in operatic form, but already this Chabrier has the wit and the temperament that the young men of this day are trying so hard and so evidently to imitate in their own music. But there was only one Chabrier! Milhaud has written recitatives in a good and appropriate style to replace the passage of text taken from the original, but the work moves a little slowly for the ballet and the musical recitatives make it slower still, in spite of well-advised excisions made for the purposes of the dance.

The costumes are charming. Most of the new ballets have the merit, no doubt great in the eyes of the producers, that they cost little and can be produced with the minimum of preparation. Not that this latter clause should be taken to mean that there is a technical retrogression on the part of the ballet itself. It is true that there is no more a Nijinski or a Massine, but there are several excellent male dancers and at least an equal number of women dancers who are brilliant soloists, and the ballet as an ensemble performs more brilliantly than it has for many seasons. The more the pity that it should have given itself up to such foppishness and faddism as the works mentioned. The best feature of these performances was a fine curtain by Picasso.

"Les Noces."

The real meat of the season of the Ballet Russe was the music of Stravinsky, the one remaining big figure among its composers, if one adds Borodin in the instance of the dances from "Prince Igor," thrown in for a curtain raiser or a kind of encore piece with the other productions. There were also performed Satie's "Parade" and "Cimarosiana" and old relics of former seasons, and old Satie considerably more amusing than his young disciples. But there was the opportunity, not vouchsafed for seasons in America, to look down the perspective of Stravinsky's development from "Petrouchka" to "Sacré du printemps" and the work which has never been seen in America, "Noces"—a work in certain respects the simplest and most individual thing that Stravinsky has done. We do not speak of "Pulcinella," which is Pergolesi-Stravinsky, and ingenious enough, but not important, either on the stage or as played in our concert halls. Stravinsky himself admits today the validity of "Noces," but swears that back of "Sacré du printemps" he has completely lost interest in his works, and, in fact, seems to have turned quite completely from the ballet which made his fame to forms of instrumental composition. It may be said here that one distrusts a great deal the validity of Mr. Stravinsky's own opinions of his music. He appears personally behind the scenes in the theatre, and musically in his more recent compositions, as a very restless, moody and dissatisfied individual, who scarcely himself knows where he stands as a composer, and ceaselessly experiments in the hope of finding a new path in place of the one he has lost or abandoned. There will still be those who enjoy his early and "sentimental" piece, as Mr. Stravinsky doubtless calls it, the "Oiseau de Feu," and who are skeptical, indeed, of Mr. Stravinsky's late adventures into the realm of symphonies for wind instruments, soldiers' stories, Bach and ragtime. It is quite questionable whether Paris and the adoration of managers and fashionable people have been of any more benefit to him than to the Russian Ballet. Be all that as it may, it is certainly true that one measure of "Petrouchka," after such banalities as the programs have provided, makes the heart leap to its life, its humanity, its open air. The score is sheer mastery, prodigal of ideas and feeling, recklessly certain of itself and what it means to portray. Nor has Stravinsky, in his finest moments, written much that is more pathetic, more gripping in its emotion, than the laconic expression of the emotions of the poor dupe, Petrouchka, crushed by the brutality and materialism of the world. There may be no better way to get a basis of comparison for the examination of a masterpiece than not to hear it, or see it (as has been the writer's experience of "Petrouchka"), for a space of years, and then to approach it with freshened senses and a reasonably detached point of view. This work is certainly one of the enduring achievements of the modern period.

"Petrouchka."

Moreover, "Petrouchka," like "Oiseau de Feu" before it, is a real ballet, conceived as such and brought into existence when the Russian Ballet planned and prepared its choreographic interpretations with an imagination and sensibility that seem lost today. After "Petrouchka" one is sensible of a change, and a very significant one, in the composer's attitude toward his art. His eyes turn inward, and perhaps away from the stage. Certain of the musical ideas of "Petrouchka" are apparent, in highly developed form, in "Sacré du printemps," but they have now a completely musical rather than partially visual character. "Sacré du printemps" on the stage is a disappointment, if one excepts the splendid dance of the virgin who is sacrificed, the admirable achievement of Sokolova. For the rest there is a magnificent back-drop by Rurik, but a choreograph that can by no stretch of the imagination be called truly evocative of the spirit of the music. Those on the stage jump about, form rings, turn their backs to the audience while they twitch hips and shoulders. The music, which grows on one in the well-nigh matchless brilliancy of its workmanship and its rhythmic novelty and power, is most effective without the stage. The conclusion has an almost physical effect. The thuds hit one on the chest, like a bullet, as the dancer, in her simulated frenzy, falls inert on the stage.

This music is primitive. A hundred times more primitive, and of a primitiveness achieved with the simplest means, is "Noces." "Noces" is, of course, a Russian wedding. There is ritual of the bride, ritual of the groom; departure of the bride for the home of her husband's family, and the wedding ceremony. The costuming is not what one would expect. There is no color, only black and white. There is no suggestion of all the quaint and beautiful designs found in ancient Russian peasant art, which might so gracefully enhance the beauty of the stage picture. The setting is more or less symbolic. It is, perhaps, a little suggestive of some very crude wood cut. There is an orchestra, or rather instrumental combination, of four pianos and percussion instruments, which emphasize the bare and almost purely rhythmical effect, and there are voices—a small chorus and solo voices—which sing wedding ditties of a monotonous and often melancholy character, while the mother wails her lament and thus stresses the keynote of mourning rather than happiness which surrounds the occasion. There is an astonishing angularity in the music. Its development is the opposite in its rhythmical progression to that of "Sacré du printemps." In "Sacré du printemps" the rhythms become more complicated and the pace more precipitated to the end. In "Noces" the music is constantly quiet and simple. It is as if a whole great area of interlocking rhythms became smaller and smaller, till everything merged in a single point, a single spot, the synthesis of everything that has been. D'Indy did somewhat a similar thing, in melodic form, in his "Istar" variations—a procedure from the complex to the simple. But the music of "Noces" is never really complex. It is only representative of a number of people, and at last representative of two—the bride and the groom, and the solemnity of the moment, as a bell tolls when they enter the bridal chamber. The roughness and dissonance of the chords as they are seen on paper contrasts with a certain stark, astringent purity, or naïveté of impression, as they sound. The old peasant wedding ceremony is portrayed musically in a manner completely shorn of false picturesqueness or sentimentality, and yet very poignant and profound; indeed fatalistic, in its feeling. How Stravinsky, who is said to have rewritten this work four times before he could satisfy himself, achieved this stark and irresistible truthfulness is simply one of the mysteries of genius, happily never to be explained. It is the ever new miracle of the creative power of the master who can reveal, in a way audible to others, the things that his spirit knows. "Noces" is a great art.

"Noces" was one of the works, with "Tentations de la Bergère" and "Le Train Bleu," and a final composition by another of Mr. Stravinsky's countrymen, Borodin, which made the program of the last performance of the Ballet Russe season. So that Stravinsky did not stand wholly alone a giant towering among tiny people. The last spectacle was the "Prince Igor" dances, with the old setting of Rurik, whose spirit is the truest, the youngest and most lasting, because founded upon an imperishable ancestral past, of any Russian painter that we know. The dancers advanced like a horde sweeping over the steppes. The effect was as powerful, as clean, as wild, as "Taras Bulba." The men and women whirled and swayed in a counterpoint of movement and color corresponding to that of the music with its song of wind swept spaces and battles in the long ago. It was an extraordinary clearance of the atmosphere, a reminder of a spirit and a time far from a modern city and its cynical amusements. That, at any rate, was a memory.

VIE PARISIENNE
29, Rue Tronchet, 29
6 JUIL. 1924

LES THÉATRES

Aux Champs-Élysées : *Le train bleu*

La plupart des baigneuses auraient porté à Deauville, cette année, les costumes de bains imaginés par Chanel si, par bonheur, elles ne devaient les trouver insuffisamment décolletés. D'ailleurs de Deauville sont beaucoup plus jolis.

Et malheureusement, ces costumes donnent assez exactement le ton du spectacle, qui est manqué. Mlle Nijinska, qui avait été si gentiment inspirée pour les *Biches* de M. Poulenc, n'a réalisé qu'une chorégraphie incertaine, en ce sens qu'elle hésite entre le sport et le music-hall sans jamais se fixer. Il est vrai que, sur la musique de M. Darius Milhaud, il devait être assez difficile d'imaginer des pas amusants. M. Milhaud a voulu, lui, faire du music-hall et il a échoué. Le music-hall, ce n'est pas le bastringue et je m'étonne qu'un artiste aux prétentions si modernes ait pu faire une si lourde erreur... Mais il est vrai encore (je remonte l'échelle des responsabilités) il est vrai que, sur le maigre livret de M. Jean Cocteau, il devait être non moins malaisé d'adapter une partition.

LOUIS LÉON-MARTIN.

Le Gala de demain aux Ballets russes

La soirée de gala que donneront demain, au Théâtre des Champs-Elysées, les Ballets russes de M. S. de Diaghilew, unira dans un éclat incomparable l'art et la charité. La société parisienne, si généreuse et sensible, a répondu avec plus d'empressement encore que de coutume à l'appel qui lui était adressé pour les œuvres que président S. A. I. la grande-duchesse Marie et Mme la marquise de Ganay. Le programme comprend la création d'un nouveau ballet: *Le Train Bleu*, dont le scénario est de M. Jean Cocteau, la musique de M. Darius Milhaud, la chorégraphie de l'illustre Nijinska. Les quatre rôles principaux de cet ouvrage, de la plus subtile et élégante originalité, ont été confiés à M. Antoine Doline, ce jeune danseur dont la récente apparition dans *Les Fâcheux* a été une révélation mémorable ; M. Volsikowsky, si remarquable dans toutes ses créations et en particulier dans la dernière, celle du joueur de cartes de ce même ballet des *Fâcheux*; l'originale et charmante Sokolova et Mme Nijinska elle-même. L'orchestre sera conduit par M. André Messager, qui prêtera une fois de plus à l'un des musiciens dont il estime le talent, l'appui de sa haute et précieuse autorité.

La soirée commencera par la délicieuse opérette de Chabrier: *L'Education manquée*, sous la direction de M. Messager, et avec Mlles Vix, Ferraris et M. Vigneau dans les trois rôles chantés, et se terminera par le merveilleux ballet de *Pétrouchka*, que conduira M. Pierre [illegible] dont les

ÉCHO DE PARIS
6, PLACE DE L'OPÉRA
4 JUIN 1924

Les *Biches* — ce sont ces jeunes filles, ces héroïnes attirantes et fraîches dont nous poursuivons l'histoire au travers des tableaux de Marie Laurencin. Voyez-les, hors des cadres, qui s'élancent et se tordent, sous les feux brûlants des projecteurs. Tout un long acte, ce ne sont que jeux, coquetteries, séductions, noués et dénoués avec une exquise et irrésistible folie. Les spectateurs de ce ballet oublieront-ils vite l'apparition et la danse de Mlle Nemchinova — tendre oiseau bleu aux mouvements, à la grâce indicibles, les bonds, la démarche, la lassitude des trois jeunes hommes qu'accompagne une chanson où se mélangent, avec un tact admirable, la force et la tendresse ? La chorégraphie de Mme Nijinska, je la sens et l'aime, malgré toutes les critiques qu'on en pourra faire. Ne vous donne-t-elle pas le premier exemple achevé d'un ballet à la fois féerique et moderne ? L'atmosphère des *Biches* est proprement incomparable. Il me semble que c'est là le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Pour la partition, vous avez deviné, par le début de cet article, combien je me réjouissais d'avoir à vous en rendre compte. Tant de jeunesse, et à un tel degré authentique, ne se rencontre pas tous les jours. Des mélodies naïves et subtiles à la fois, un jaillissement sonore clair et toujours spontané, une aisance honnête, sans artifices faciles — et qui n'insiste jamais sur une trouvaille ou un « effet », un orchestre qui, déjà, est personnel, avec ses trompettes solides, ses trombones expressifs, ses bois tendres ou narquois : voilà ce qui me frappe tout d'abord là-dedans. Des numéros comme la danse de Véra Nemchinova ou le « Pas de Deux » sont d'un équilibre, d'une sûreté et d'une grâce infiniment attachants. Et l' « ouverture » et le « finale » deviendront demain, au concert, quelques-unes des pages que nous irons écouter avec le plus de joie. Tout cela est de la « musique », n'en doutez pas — et il faut compter, et beaucoup, avec un Francis Poulenc. Les *Biches* sont la réussite théâtrale de notre jeune école. Aucune critique n'empêchera ce fait. Et il faut vivement remercier M. André Messager d'avoir voulu apporter à leur compositeur, comme, d'ailleurs, à ses amis, un précieux et admirable concours, en dirigeant, aux Ballets Russes, les représentations des *Biches*, du *Train Bleu* de Darius Milhaud, que nous irons entendre bientôt et, si j'ose pour achever cet article citer un auteur qui me touche de si près, des *Fâcheux* de

Georges AURIC.

N° DE DÉBIT 2
de : Gaulois
Londres
29 Août 23

31 Juillet 1924 Paris

THE TATLER

LA NIJINSKA AND N. LVEREW

In the Petrouchka Ballet in the Serge Diaghilev season in Paris, where the famous Russian dancers are scoring their customary and inevitable success

VIE PARISIENNE
29, Rue Tronchet, 29
5 JUIL. 1924

LES THÉATRES

Aux Champs-Élysées : *Le train bleu*

La plupart des baigneuses auraient porté à Deauville, cette année, les costumes de bains imaginés par Chanel si, par bonheur, elles ne devaient les trouver insuffisamment décolletés. D'ailleurs de Deauville sont beaucoup plus jolis.

Et malheureusement, ces costumes donnent assez exactement le ton du spectacle, qui est manqué. Mlle Nijinska, qui avait été si gentiment inspirée pour les *Biches* de M. Poulenc, n'a réalisé qu'une chorégraphie incertaine, en ce sens qu'elle hésite entre le sport et le music-hall sans jamais se fixer. Il est vrai que, sur la musique de M. Darius Milhaud, il devait être assez difficile d'imaginer des pas amusants. M. Milhaud a voulu, lui, faire du music-hall et il a échoué. Le music-hall, ce n'est pas le bastringue et je m'étonne qu'un artiste aux prétentions si modernes ait pu faire une si lourde erreur... Mais il est vrai encore (je remonte l'échelle des responsabilités) il est vrai que, sur le maigre livret de M. Jean Cocteau, il devait être non moins difficile d'édifier une partition.

LOUIS LÉON-MARTIN.

Le Gala de demain aux Ballets russes

La soirée de gala que donneront demain, au Théâtre des Champs-Elysées, les Ballets russes de M. S. de Diaghilew, unira dans un éclat incomparable l'art et la charité. La société parisienne, si généreuse et sensible, a répondu avec plus d'empressement encore que de coutume à l'appel qui lui était adressé pour les œuvres que président S. A. I. la grande-duchesse Marie et Mme la marquise de Ganay. Le programme comprend la création d'un nouveau ballet: *Le Train Bleu*, dont le scénario est de M. Jean Cocteau, la musique de M. Darius Milhaud, la chorégraphie de l'illustre Nijinska. Les quatre rôles principaux de cet ouvrage, de la plus subtile et élégante originalité, ont été confiés à M. Antoine Doline, ce jeune danseur dont la récente apparition dans *Les Fâcheux* a été une révélation mémorable : M. Voisikowsky, si remarquable dans toutes ses créations et en particulier dans la dernière, celle du joueur de cartes de ce même ballet des *Fâcheux*; l'originale et charmante Sokolova et Mme Nijinska elle-même. L'orchestre sera conduit par M. André Messager, qui prêtera une fois de plus à l'un des musiciens dont il estime le talent, l'appui de sa haute et précieuse autorité.

La soirée commencera par la délicieuse opérette de Chabrier: *L'Education manquée*, sous la direction de M. Messager, et avec Mlles Vix, Ferraris et M. Vigneau dans les trois rôles chantés, et se terminera par le merveilleux ballet de *Pétrouchka*, que conduira M. Pierre Monteux, l'admirable chef d'orchestre dont les Ballets russes fêtent en ce moment le retour.

...s d'émotion à con-

ÉCHO DE PARIS
6, PLACE DE L'OPÉRA
10 JUIN 1924

...ux époques qui sui- précis portraits de connus, *Madame* ... curieusement de

Les Nouvelles Littéraires
SAMEDI 31 MAI 1924
Troisième Année — N° 85
DIRECTION REDACTIO...

CHRONIQUE DRAMATIQUE

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES : Premier spectacle des Ballets russes :
Les Tentations de la Bergère, les Biches, Noces.

Je sors des Ballets Russes une fois de plus ébloui du spectacle qu'à la faveur de ces soirées fameuses Paris se donne à soi-même. Je le sais bien, il ne faut pas que nous fassions trop les fiers : on a déjà joué les *Biches* cet hiver à Monte-Carlo, et les *Noces* nous avaient déjà été présentées l'année dernière ou voici même deux ans ; la nouveauté de la première séance à Paris, c'était seulement les *Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur*. Paris n'est qu'une des capitales du Ballet russe.

Mais c'est l'ensemble de la soirée qui m'a une fois de plus paru réaliser chez nous une fête incomparable. Le théâtre des Champs-Elysées d'abord, lieu ordinaire de ces cérémonies, est décidément unique : il dépolarise le Paris théâtral, il hâte d'une dizaine d'années la marche vers l'ouest de la ville ; et il mérite pleinement cette fortune. On y voit bien de partout, et l'acoustique en est merveilleux. Et la sobriété de l'architecture, cette rareté des ornements, cette absence de toute « pâtisserie » sont pour les yeux modernes quelque chose de délicieux. Art germain, a-t-on dit tout de suite. Certes — pourquoi ne pas le reconnaître ? — l'urbanisme allemand est admirable, nous nous en ébahissions à Strasbourg en entrant en 1918 dans cette grande belle ville aux architectures commerciales parfois magnifiques, aux avenues immenses arrosées la nuit avec une profusion royale. Mais la simplicité n'est pas nécessairement tudesque ; les Doriens, s'ils étaient des Hellènes du nord, n'étaient pas des Allemands ; et M. Gabriel Astruc, en faisant construire le monument déjà célèbre, a su lui donner une aménité, un air de bon accueil qui n'a rien de germanique.

Quand les belles automobiles viennent, comme des flots qui déferlent un à un, verser leur volute de femmes en toilette sur les marches du théâtre, et que le grand vestibule lumineux et aéré retentit de conversations, d'appels et de rires, on est déjà disposé à goûter une soirée parfaite. Le *genius loci* sourit dès le seuil. Une âme hospitalière habite ces murs blancs, ces tapis silencieux, ces larges couloirs ; et quand on a pris place parmi la salle, être assis en un de ces fauteuils excellents étagés sur une pente douce est déjà une volupté. Je ne reproche que le demi-cercle de lampes électriques blanches que M. Hébertot a cru devoir ajouter au-dessus des loges à l'éclairage primitif ; celui-ci était peut-être un peu faible, mais combien reposant aux regards ! Le Théâtre des Champs-Elysées est le chef-d'œuvre des frères Perret, et c'est un chef-d'œuvre.

Ah quelle salle l'autre soir ! En vérité, de quelque côté qu'on se retournât, on ne voyait que beaux visages ou « figures » intéressantes. Ce sont là de vraies assises du Tout-Paris, un de ces moments où la civilisation, dans sa dure marche si contrariée, s'arrête, se détend, se regarde.

Après le premier « spectacle », la sortie sur l'avenue Montaigne aux beaux arbres fraîchement verts, dans les souffles nocturnes de mai doux comme des écharpes de soie autour du visage des femmes, avait quelque chose de romanesque et aussi d'historique. On eût dit du Musset revu par Tolstoï de la *Guerre et la Paix*. Malheureux celui qui ne goûte pas ces spectacles-là, encore qu'ils aient lieu à Paris, à l'égal d'un paysage sylvestre ou marin ! D'ailleurs, il y a des paysages parisiens, comme disait Baudelaire, et il est sûr que certains aspects de la grande ville méritent d'être chéris par le Parisien-né et de lui faire battre le cœur plus encore que ne font pour l'indigène tels coins des petites patries, l'octroi de Pézenas ou la place du Théâtre de Brives-la-Gaillarde ! Il y a un régionalisme provincial : Pourquoi n'y en aurait-il pas un parisien ! Nous sommes les seuls à ne point posséder notre « petite patrie », nous qui sommes nés dans la capitale. C'est injuste. Quel est celui d'entre nous qui fera pour Paris et le Parisien ce que Mistral a fait pour la Provence et Barrès pour la Lorraine. Nous demandons la décentralisation de la province.

⁂

Les *Tentations de la Bergère*, ballet en un acte, sont, je l'ai dit, une création. La musique est de Monteclair (1666-1737) reconstituée fort bien et instrumentée par Henri Casadesus. C'est une série d'airs de danse louis-quatorziens, de courantes d' « allemandes » et de musettes, où l'on sent que la musique a déjà évolué depuis le milieu du règne : elle a encore la gravité, elle n'a déjà plus la pompe de Lulli. Un berger et une bergère s'aiment ; survient un marquis, lequel essaie de tenter celle-ci par des présents magnifiques, y compris celui de son cœur.

Le roi paraît. Tout s'incline à son passage. Je n'ai pas très bien compris ce qu'il venait faire. Mais paraître suffit peut-être, quand on est le Soleil. En tout cas, l'amour triomphe. Et les jeunes paysans et paysannes expriment avec leurs pieds la joie de cette victoire.

Le Berger danse divinement, c'est M. Léon Woizikovsky ; le jeune Roi, M. Anatole Wilzat, est un peu mince pour jouer les Louis XIV, même jeunes. Il a une jolie figure plus personnelle que les danseurs n'ont accoutumé. Mme Vera Nemtchinova est une bergère digne d'être tentée par un marquis.

Mais le charme de ce ballet, avec la musique de Monteclair dont la joie même a quelque chose de mélancolique, ce sont les décors et les costumes de M. Juan Gris. Il y a là, entre autres dès le début, d'étonnants habits que vermiculent des géométries violettes appropriées au mineur de la musique Et quelles nuances exquises ! J'ai noté des verts un peu acides, sur les panaches, des bruns distingués et jansénistes, et surtout des bleus adorables, avec un rien d'argent dans la pulpe, des bleus un peu gris, doux comme des échos. Un jet d'eau stylisé dans un coin, courbe gracieusement en filigrane pailleté sa retombée immobile.

La chorégraphie de la Nijinska est ravissante. Les jambes des paysannes, toutes plus jolies les unes que les autres, — les paysannes, je veux dire, mais au fait, les jambes aussi ont de doux trépignements qui font comprendre Stendhal à la Scala de Milan, heureux jusqu'à l'extase de choses très simples : un port de voix, un solo de clarinette, un geste de danseuse. Il est certain que le fait de voir des femmes poser le pied de côté de certaine façon, le relever et puis poser l'autre symétriquement avec vivacité et légèreté, donne du bonheur. L'explique qui pourra. M. Bergson nous a donné inoubliablement la philosophie du Rire. Qui écrira celle de la Danse ?

La seule chose que je reproche aux *Tentations de la Bergère* c'est de languir un peu. Il y a quelques longueurs, quelques reprises de trop. C'est au reste peu de chose à couper.

⁂

Je ne suis pas très sûr non plus d'avoir tout compris dans l'action des *Biches* ; mais l'action d'un ballet a si peu d'importance ! L'essentiel c'est la danse elle-même : l'action n'est là que pour y fournir des prétextes.

L'arrivée d'un nouveau danseur ou d'une nouvelle danseuse dans un ballet constitue une péripétie à elle seule. Et ceci nous fait sentir combien la danse est chose primitive : C'est de la sexualité, dirait Freud, à l'état pur. Sachez donc que des danseuses sont réunies dans une vaste pièce meublée d'un seul canapé bleu mais géant et à capitons Second Empire, pièce qui, à en juger par l'éclairage et par les barreaux d'une sorte de balcon, est un atelier : ces danseuses répètent je crois leurs « parcours » et leurs « pointes » du lendemain. Arrivent trois athlètes jeunes et musclés qui dansent avec elles. Puis une jolie athlète femme qui danse elle aussi et sort en faisant des pointes pleines d'une raideur comique. Puis une espèce de danseuse de café-concert, ce qu'on appelait naguère une « gommeuse », panache au vent et ruisselante de colliers de perles, qui danse, elle, — c'est la Nijinska — sur des rythmes américains une *rag-mazurka* endiablée.

Les jeunes danseuses se cachent derrière le canapé. La gommeuse exécute un pas avec un des jeunes athlètes. Et tout cela finit par une danse générale. Je veux être pendu si j'en ai compris davantage. Mais cela m'a suffi : c'est charmant. Je laisse à M. Auric le soin d'apprécier la musique de M. Poulenc, l'auteur de ces *Mouvements Perpétuels*, tour à tour si nostalgiquement balancés et si joyeusement « fête publique ». Et je note que la rag-mazurka, la seconde chanson donnée — car des voix à l'orchestre se mêlent aux instruments — et surtout la danse des deux athlètes ont soulevé de très vifs applaudissements.

Le décors et les costumes sont pour les *Biches*, de Mme Marie Laurencin. Je n'aime pas beaucoup les biches, les vraies biches qui figurent symboliquement sur le rideau ; l'une d'elles a des pieds comme des robinets de fontaine ; l'autre tourne une tête languissante au bout d'un cou absent. Mais le dessin aujourd'hui ne compte plus (1) : « Nous avons changé tout cela ». Seules importent les couleurs: celles de Mme Marie Laurencin sont d'une finesse très délicate et pourtant très ingénue. La jeune disciple de M. de Montherlant qu'elle nous a montrée vêtue d'un justaucorps bleu au-dessus des deux longues jambes nues, a une absence de tutu presque inconvenante et bien spirituelle. Je n'ai pas pu établir ce que représentait la grande tache verte qu'on voit au-dessus du vitrage de l'atelier sur la toile de fond.

⁂

J'en viens enfin aux *Noces* de M. Stravinsky. J'en parlais précisément dans ma dernière chronique ; je les constatais âpres, barbares, comme taillées en plein bois par un couteau de pâtre petit-russien. Je voudrais en dire plus : je ne puis pas. J'ai cru dans les cinq premières minutes que j'allais me décider à aimer cette musique sans un atome de couleur, blanche et noire comme un clavier de piano. Mais rapidement je me suis senti emporté par le flot d'une certaine hypocondrie et pourquoi le cacherais-je ? d'un certain ennui. Cette partition manque de bonheur à un point inimaginable.

C'est une espèce de demi-cauchemar, auquel les détails de la chorégraphie — pantomime stylisée plutôt que dansée — n'apportent que des soulagements passagers. Si c'était cela une noce au pays des moujiks, on comprend la Révolution. Ce peuple était trop triste pour ne pas être très malheureux. Je ne veux pas empiéter sur le domaine de notre collaborateur Georges Auric. Mais je ne puis m'empêcher de dire : quel dommage ! en songeant que l'auteur de *Noces* est l'auteur de ce *Petrouchka* radieux, radio-actif même, comme la jeunesse et le génie, et de cet *Oiseau de Feu* qui est une féerie sublime.

Je ne parle pas du *Sacre du Printemps*, trop vanté par ceux qui veulent à tout prix être d'avant-garde (la vraie façon d'être un précurseur parfois, c'est de résister à ce genre de modes.)

Eh ! je ne suis pas sourd, j'ai bien entendu tels accords profonds, telles cantilènes unies et nues comme la steppe, et à la fin tels sanglots de timbres imitant, parmi des silences où l'on sent de l'infini, des cloches tristes.

Je sais bien que M. Stravinsky est un grand musicien : il l'a prouvé, et je me rappelle lui avoir prophétisé une vie glorieuse dans les couloirs de l'Opéra alors qu'il était encore tout à fait inconnu, pour avoir entendu, à une répétition, quelques pages de l'éblouissant *Oiseau de Feu*.

Mais enfin la musique doit faire plaisir comme disait Debussy ; elle doit nous apporter, même quand elle est mélancolique, douloureuse, des bouffées d'un autre monde, comme ces vents du Sud qui sèment soudainement dans l'hiver des flots fluides du printemps lointain.

Vite, vite, Stravinsky, un peu de lumière, un peu de joie, un peu de bonheur! Les moujiks rient et dansent tout de même, voire en Soviétie. Où sont les isvolniks et les nianias d'antan ?

Fernand GREGH.

A huitaine l'*Héritage*, de M. André Pascal, la *Sonate à Kreutzer* de MM. Fernand Nozière et Alfred Savoir.

(1) Aujourd'hui non. Hier bientôt. Les deux énormes femmes que M. Picasso a dédiées sur le rideau à M. Diaghilew nous rappellent qu'on va vers un classicisme nouveau.

LA VIE DRAMATIQUE

LE THÉÂTRE ET LES GENS

THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : Ballets Russes (*Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur. — Les Biches*). — **THÉATRE DES ARTS : Un pauvre homme, de M. André Lang.**

CETTE année, M. Serge de Diaghilew et ses lieutenants ont adroitement fait coïncider la présentation des nouveaux Ballets Russes avec la grande saison d'art Olympique. Le ballet est une sorte de langue internationale qu'il ne faut pas être grand clerc pour comprendre. Les étrangers qu'attirent, à Paris, les exhibitions et les épreuves sportives, trouveront donc dans les spectacles danseurs du Théâtre des Champs-Elysées, des distractions commodes, choisies, intelligibles. Les moins raffinés d'entre eux auront tout loisir de passer leur temps de reste dans les music-halls et les dancings, auxquels d'ailleurs les Ballets Russes ressemblent par beaucoup de charmants côtés. Comment pourrait-il, en somme, en être autrement ? Les Ballets Russes ont été d'abord une invasion de Paris par des artistes unissant leur culture moderne, le sens des choses délicates et raffinées, à une vision originale, aiguë, et souvent cruasse des spectacles populaires. Ces artistes étaient très doués, très sensibles, d'où leurs inventions et leurs innovations aussi constantes que prodigieuses. Et autre part, ils ne cessaient de demeurer en contact avec le peuple au milieu de l'activité duquel se perpétuent les belles chansons du terroir, des rythmes de danse ingénus, des attitudes à la fois audacieuses et gracieuses. Ces grandes seigneurs, prêtres de morgue, cachaient un goût très vif pour les kermesses. Leur détachement ironique s'accommodait fort bien d'un sentiment très profond de humanité. Dans leurs œuvres la fraîcheur des impressions prises sur le vif faisait bon ménage avec quelques pouvoirs choisis pour le contraste. Ils ne négligeaient point non plus le sarcasme, dont les recettes sont infaillibles pour provoquer la mélancolie.

Ce mélange de traditions séculaires saines et d'indépendance intellectuelle révolutionnaire a propagé le sentiment d'un modernisme nouveau. On était moderne, il y a quinze ans, en s'habillant de couleurs aussi voyantes que le faisaient les nourrices et la casaque des cochers de Russie, mais il fallait que ces couleurs fussent en accord entre elles. On était moderne en ressuscitant d'antiques bourrées ou des menuets démuets, mais à condition qu'il y eût, dans le destin de ces vieilles façons, un sens symbolique, des géométries significatives, et quelque chose qui montrât l'amorce des lascivités contemporaines.

Lorsque la Russie tomba dans le chaos où elle se débat encore, l'équipe de danseurs, de décorateurs, de costumiers, de chorégraphes, que M. de Diaghilew protège avec une égale sérénité, chercha autour d'elle, en France, en Amérique, dans les pays scandinaves, les éléments de son évolution, de quoi nourrir ses appétits d'audaces, de nouveaux thèmes de sensibilité. A cette époque, qui n'est pas encore très éloignée, mais qui est assez effacée de nos yeux pour qu'on la pusse juger avec un recul suffisant, la danse et le dancing faisaient fureur. Le patin à roulettes, le bal musette, le parquet à tant par danse, le palace luisant et aristocratique, le cours mondain, recrutaient leurs adeptes les plus fanatiques. Les Ballets Russes s'emparèrent de ce renouveau et lui donnèrent ses lettres de noblesse. Et cela explique peut-être la sorte d'engouement dont continuent de bénéficier les Ballets Russes auprès d'un public amoureux de mouvement, de couleurs et de vie calquée. Cela explique aussi, hélas ! l'évolution sans issue à laquelle ils ont dû se résoudre en faisant appel à des musiciens sans âge ni profondeur, à des débutants aux hardiesses sérieuses, comme ce Georges Auric, mystificateur bégayant qui accompagne *Les Fâcheux* de Molière de la musique la plus pauvre et la plus dépourvue d'originalité qui ait été exécutée par un orchestre parisien.

Laissons donc *Les Fâcheux* et son auteur plus fâcheux encore, et courons aux spectacles qui nous laissent l'illusion des magnificences antérieures déployées par les premiers Ballets Russes. Les programmes de M. de Diaghilew sont généralement bien composés, et il apparaît qu'on s'attache à nous donner, chaque soir, une idée à peu près complète de ce qui a été fait entre les ressplendissants débuts et les devenirs chaotiques.

Les tintements délicats de *Pétrouchka* nous ont donc charmé une fois de plus. Nous avons revu et montrer de marionnettes surgissant sur une éblouissante phrase de flûte, tout le barioladge de la foire s'ordonnant sous l'empire d'accords musicaux pleins de cocasserie et d'imprévu, et tout le rêve épars répandu sur les mots de Russe par les dialogues institués à l'orchestre entre les instruments les moins indipés en apparence pour ces jeux rares et exquis. Nous avons revu un autre ouvrage de Stravinsky : *Noces*, pour le succès duquel toute la batterie s'active, comme par quatre pianos. Et aussi *Pulcinella*, du même compositeur qui est, décidément, l'enfant chéri de M. Serge de Diaghilew. On nous permettra, ces jours-ci, sans doute de prendre contact avec ces tableaux drus de la Russie paisiane qui se nomment : *Le Sacre du Printemps*. Mais voici du nouveau : *Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur* et *Biches*.

∴

Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur sont un conte galant admirablement mis en scène au son des crins-crins que M. Henri Casadesus a pris à Monteclair, lequel récut de 1666 à 1737, suffisamment longtemps, par conséquent, pour recevoir des grands siècles leur pompe, leur majesté et un peu de leur grandiloquence.

Le centre de la scène est d'abord occupé par une sorte de monument encadré de feuillages, et sur lequel apparaît, comme aux pages de garde des livres anciens, le nom de l'ouvrage. A gauche et à droite, faisant valoir la tenture de fond, des [illegible] description, des bérauts, tout d'or vêtus, avec les lauriers [illegible] de l'effet le plus pimpant et le plus solennel à la fois. Des sonneurs et des [illegible] leur entrent, admiient l'édifice qui se dérobe tout à coup à leurs yeux démasquant des formations parallèles de chevaliers et de pastourelles. Les premiers sont vêtus de noir et de violet. Celles-ci ont des tons verdâtres agrémentés de jaune. L'un des chevaliers, le plus riche, s'efforce de plaire à l'une des bergères, la plus belle, et ses serviteurs noirs roulent jusqu'aux pieds de la cruelle bergère vêtue de lauriers, les cabrées, les autres balancées, mêlent les charmes de la Bibliothèque Rose aux perversions modernes, a été accueilli par une faveur unanime.

∴

L'égoïste attend toujours un Molière qui le campe d'une façon définitive. Il ne fait aux gestes, lui donne un moment du temps immuable, un vocabulaire sans retouches, et deux ou trois cris du cœur. C'est sans doute pour essayer d'attraper le difficile tour de main de Molière que M. André Lang, voulant nous présenter un égoïste, en a surtout fait un malade imaginaire, et même un tartufe, puisqu'il le nomme, dans son titre : *Un pauvre homme*.

Au lever du rideau, le Laurent Eldy, gentilhomme dans sa villa champêtre. Il est installé face au public, entr, sa femme, Suzanne, honnête petite bourgeoise, et son ami, un certain Jacques Rousset, qu'on devine attiré là par la qualité des mets, une jolie femme à regarder et même à séduire, attiré aussi par cette impression de sécurité que donne aux jeunes gens de son espèce oisive, le spectacle d'un homme qui, Laurent a les coudes sur la table, il fume de gros cigares dont il souffle la vapeur au nez de sa femme et de son ami, sans mettre dans son sans-gêne autre chose qu'un peu de rudesse pour ce qui n'est pas sans bienfaits, donne son avis sur tout. Il a ce rire stupide et fracassant qui invite au ripiement les âmes un peu délicates? Femme, par exemple, et qui agace les nerfs. Et son ami, Jacques, qu'il écrase de sa supériorité, de son flair, de sa prétendue infaillibilité en toutes matières. Sa femme souffre de tant de grossièreté. Son ami, par contre, ne songe qu'à en tirer parti. L'occasion qu'il cherche ne tarde pas à se présenter.

Trouvant Suzanne seule et irritée par les accès de despotisme de son mari, il désenvoie brutalement ses intentions, ce qui provoque de la part de la jeune femme un sursaut de dégoût, mais il n'en a cure, étant plein d'assurance. S'écoulant, finalement, dans un coin du salon, il l'embrasse. Attiré par les protestations de sa femme, Laurent accourt, ennuyé. Il n'aime pas les histoires, surtout de ce genre. Il se plaint que sa femme ne comprenne pas la plaisanterie, et finalement il se refuse à chasser le coupable, un ami qui jouait si bien au jacquet et dont il ne peut se passer sans envisager le retour de toutes sortes d'affections. « Après tout, dit-il, la seule victime de l'incident, ce serait moi, et moi, je n'ai rien fait. » Tant de naïveté désarme. Jacques restera donc. Mais comment arranger les choses

Les non-abonnés, membres de toutes populations, sont invités à ne pas faire gaffe, sur extrêment méfiolique et souvent vul-

du côté de Suzanne ? La mère de celle-ci est malade, et une dépêche alarmante (quelle chance ! s'écrie Laurent) va permettre à Jacques de rentrer en grâce. Le jeune malotru est officiellement chargé d'annoncer l'événement à Suzanne. Comme il est adroit, il s'acquitte de sa mission avec beaucoup de ménagements pour la sensibilité de la jeune femme qui, touchée, pardonne et accepte son offre de l'accompagner à la gare. Le mari, dans la coulisse, se réjouit naïvement de cette espèce de réconciliation sans s'apercevoir qu'il vient d'ouvrir la porte à la trahison.

Le second acte offre un plaisant début. Nous sommes à Paris. Laurent est couché et sa belle-mère le veille. Ces deux malades imaginaires font assaut d'imagination. La belle-mère tire un juste orgueil de son diabète, qui est le vrai diabète compliqué de pneumonie, tandis que Laurent n'a que le petit diabète, qui ne prête pas à conséquence et n'offre que rarement des occasions de rechute, ce dont il semble fort vexé. Visite du docteur, que l'auteur silhouette, en passant, de façon fort spirituelle, comme d'ailleurs il a pris la peine de silhouetter, avec un sens du pittoresque très sûr, chacun des comparses, y compris la cuisinière. Ce procédé ne laisse pas de nuire, à la longue, à la vigueur de l'ouvrage. On perd de vue le personnage principal, et l'on finit par ne plus savoir qui il est ; les intentions de l'auteur s'éparpillent, on a vite une impression de temps perdu, de talent gâché, de beaucoup de talent enfoui sous l'abus du pittoresque. M. André Lang rêvait, à coup sûr, d'une comédie de caractères, et sa pièce ne comporte que des caractères, ce qui est comme s'il n'y en avait pas. Par exemple, au premier acte, c'est le mari qui faisait tout l'objet des attentions de M. André Lang. Au deuxième acte, il continue à nous divertir par la répétition des mêmes pitreries, et c'est sur sa femme, dont le caractère révèle une évolution intéressante, que se reporte maintenant, sans cesser d'être un peu déroutée, l'attention du spectateur. Voyons donc ce caractère.

Suzanne paraît avoir pris son parti d'être mariée à un grossier personnage. Elle ne se révolte plus, elle se résigne. Quand il exige, elle le laisse crier et n'en fait qu'à sa tête ; s'il insiste, elle cède, tandis qu'autrefois elle se butait. C'est un grand enfant mal élevé, elle ne le hait point, elle lui passe ses fantaisies, sauf, toutefois, les plus abracadabrantes dont elle lui retire, par la douceur ou le mutisme, la coûteuse obsession. Que s'est-il passé ? Quelles influences, quels événements ont donc réagi sur Suzanne ? Nous allons le savoir. Depuis quelque temps, elle s'obstinait à fermer sa porte à Jacques. La fiancée de ce dernier insiste, cette fois, pour être reçue. Comme Laurent n'a pas voulu rester seul dans sa chambre de malade, c'est un duel à mi-voix qui s'engage entre les deux femmes. La conversation commence sur le ton de la plus parfaite courtoisie, mais l'atmosphère, le lieu, la demi-obscurité, l'agacement provoqué par la nécessité d'user de circonlocutions, ont vite fait de mettre les deux femmes hors d'elles ; les voici déjà aux allusions, aux reproches, on cite des faits, on rapproche des dates, on exhibe des lettres. Enfin, la preuve apparaît : Suzanne s'est laissé prendre au jeu de Jacques ; après lui avoir pardonné son incorrection, elle a accepté ses services, ce que nous savions. Elle a été plus loin, elle n'a pas su résister à ses entraînements. Cela, nous ne le savions pas, aussi les deux femmes le crient-elles, en s'insultant. Réveil du mari qui, dans son égoïsme, a d'abord cru à une aggravation de son mal. On lui dit l'objet de la dispute, et comme l'offensé se refuse à admettre qu'il n'est tout de même pas étranger à ce qui lui est arrivé, et comme, d'autre part, il affecte de plus souffrir dans sa vanité que dans son amour, Suzanne s'en va.

Au troisième acte, le mari redevient le personnage principal de M. André Lang, non sans quelques entreprises, de la part de Jacques, pour le détrôner de ce rôle. Le mari vit, tranquille entre son ami qui, pour le flatter, s'applique à perdre régulièrement au jacquet, et sa cuisinière, experte en l'art de flatter la gourmandise des maîtres et de se les attacher. Le mari est tourmenté par un vague remords. Il confesse le caractère vil de son laisser-aller qui l'a fait prisonnier d'un ami, lequel l'exploite après l'avoir trahi, et d'une domestique qui commande maintenant en maîtresse, choisit les relations de son maître, et règne dans la maison et dans le quartier par la toute-puissante vertu d'une correspondance anonyme. A bien examiner les choses, cette situation misérable est, pour l'égoïste, la forme la plus insupportable de l'isolement. Comme il est, au fond, un brave homme, il saisirait avec empressement l'occasion de se faire une vie moins anodine. Précisément, on annonce le retour de Suzanne. Ce n'est plus la petite bourgeoise du premier acte. Elle est une nouvelle femme. Elle est vêtue avec une certaine élégance et ses traits rayonnent de bonheur. Son intention n'est nullement de réintégrer le domicile conjugal. Elle vient pour engager Laurent au divorce. Sa liberté complète lui est nécessaire pour se remarier. Laurent implore, menace. Il tient à elle. Il ne l'avait pas comprise autrefois et ses qualités lui apparaissent aujourd'hui dans toute leur gloire. Mais Suzanne le console en lui jetant à la figure de vagues lieux communs sur le temps qui amène l'oubli, et sur le retour inévitable des mêmes scènes entre gens qui auraient la folie de recommencer une vie commune après une expérience concluante. D'ailleurs, elle sait quelle vie tranquille mène Laurent entre un tapeur et une domestique intéressée. Il n'a rien fait pour que cette vie cesse, c'est donc qu'elle convient parfaitement à sa nature. Laurent n'insiste pas et laisse partir Suzanne. A peine la porte s'est-elle refermée, qu'apparaissent Jacques et la cuisinière. Il n'a que mépris pour ces deux misérables, mais ils sont sa seule compagnie, et il faut qu'il ait quelqu'un qui s'occupe de lui, le pauvre homme. Il les gardera donc.

On voit, par le détail et la succession des scènes, que trop d'honnêteté a empêché M. André Lang de faire la belle et robuste pièce que nous attendions de lui. Voulant que le spectateur en eût pour son argent, il a compromis, par l'excès de ses qualités : abondance et richesse, l'équilibre de sa pièce qui n'en est pas moins une des plus intéressantes de la saison.

Louons aussi le Théâtre des Arts de nous avoir révélé le sobre et prestigieux talent de Mlle Henriette Marion. Sauf erreur, cette artiste n'avait pas encore affronté le public parisien, et d'unanimes applaudissements ont récompensé son intelligence et son audace.

M. Marco était l'égoïste ; il a apporté à la composition de ce personnage de réelles qualités d'entrain et de souplesse. Mlle Germaine Vallet a montré, dans le rôle difficile de la fiancée de Jacques, beaucoup de délicatesse, et, ce qui ne gâte rien, un charme très personnel qui la désigne, dès maintenant, pour des compositions plus substantielles.

PAUL LOMBARD.

42 ~~37~~

ECLAIR
10, Fg. Montmartre
23 JUIN 1924

LA QUINZAINE MUSICALE

A propos de l'« art dépouillé ». — Les Ballets russes au théâtre des Champs-Elysées : « Les Biches », ballet de Francis Poulenc ; « Le Train Bleu », opérette dansée de Darius Milhaud. — Festival Mozart. — La Musique des Guides à Paris

Une nouveauté médiocre, dit l'impitoyable Baltasar Gracian, l'emporte d'ordinaire sur la plus haute « excellence qui commence à vieillir ». Sans doute ; mais il faut que cette nouveauté devienne elle-même excellente pour obtenir de mourir à son tour sur le bûcher du phénix. La simplicité nue que poursuivent depuis la guerre les jeunes musiciens français, devait nécessairement nous apparaître d'abord comme une nouveauté médiocre. Cette musique dépouillée, le public et la critique n'étaient pas préparés à l'entendre, mais davantage nos apprentis révolutionnaires n'étaient pas préparés à l'écrire. Il faut beaucoup d'art pour s'exprimer simplement. Il faut beaucoup de science pour conférer à l'accord parfait les prestiges de l'imprévu. Tel débutant qui n'avait jamais ouvert le traité de Reber se crut destiné pour ressusciter l'enchantement de la *quarte et sixte*. Stravinski et Milhaud, techniciens consommés, y regardèrent à deux fois et firent bien, cependant qu'Honegger fumait sa pipe, que le cruel Auric éventrait ses poupées et que Poulenc, ingénu libertin, prenait le bon parti de se soumettre enfin à la discipline de l'école.

M. Erik Satie — et c'est son plus beau titre de gloire — aura été, depuis trente-cinq ans, le maître et le conseiller de toutes les imprudences. Au lendemain de *Mercure*, qu'une récente *Soirée de Paris* nous révéla dans une insupportable et incompréhensible atmosphère de scandale, on se persuade décidément que M. Satie n'est point destiné à produire beaucoup d'œuvres achevées, mais plutôt à en faire naître autour de lui. Debussy lui doit beaucoup, et Ravel, et le Stravinsky de *Mavra*, sans oublier Francis Poulenc, Georges Auric et les membres de ce jeune cénacle qui se dit « d'Arcueil ». Mais l'influence de M. Satie est redoutable aux néophytes insuffisamment instruits. Ce n'est pas dans les partitions de ce maître qu'il faut apprendre à lire — encore moins à orchestrer. Pour s'être mépris là-dessus, M. Henri Sauguet (dont la sensibilité très savoureuse et très personnelle est extrêmement différente de celle de son maître) nous répète, sans clarté ni rigueur, les délicieux propos que lui souffle sa Muse. Il faut avoir le courage de dire à l'auteur, si précieusement doué d'une jolie *Sonatine* pour flûte que nous venons d'applaudir aux concerts Wiéner, qu'il écrit sans prudence et qu'il orchestre très mal. Son *Plumet du Colonel* et ses *Roses* en ont connu un dommage irréparable. M. Satie pourra lui être d'excellent conseil dans quelques années. Je le conjure en attendant d'aller se placer sous la férule de M. Caussade.

* * *

Cette musique de la simplicité nue, claire et souriante, sans raffinements d'aucune sorte, les Ballets Russes l'adoptent tout de bon à l'instant qu'elle cesse d'être une *nouveauté médiocre*, et bien avant qu'elle ne devienne une *excellence qui commence à vieillir*. M. Serge de Diaghilew, fidèle à la musique française, vient de cueillir à point *les Biches* et *le Train bleu*, ces fruits mûrs.

Voici deux partitions qui diffèrent entre elles autant que leurs auteurs, et ce n'est pas peu dire. Nous ne nous amuserons pas à les mettre en parallèle. Mais nous devons noter qu'une qualité leur est commune, qui leur sera imputée à crime, et que nous aimons à découvrir en elles : elles sont parfaitement appropriées à leur destination chorégraphique ; elles renoncent de parti pris à se faire entendre sur l'estrade des grands concerts. Leur style même, qui s'apparente au style de l'opéra-comique et de l'opérette, voire à celui du *music-hall*, leur permet de s'étendre, avec la modestie convenable, sous les pieds des danseurs. « Tapis résonnants », dirait M. Satie.

Si *les Biches* sont pleines de dangereuses séductions, n'accusez du danger que Mme Marie Laurencin, la décoratrice, et que la chorégraphe Nijinska. Pour la séduction, chacun des collaborateurs y a sa part, et l'on pense bien que celle de Francis Poulenc n'est pas la moindre.

M. Poulenc était prédestiné pour écrire un ballet, un ballet véritable où la musique se tînt à sa place sans cesser d'être charmante. Sa facilité mélodique, la simplicité de ses rythmes, son orchestration ingénue, sa fraîcheur en un mot, comme aussi sa sensualité dont M. Cocteau compare justement les mouvements aux éclats d'une jeune chien évaltonné, toute cette naïveté et toute cette jeunesse se mêlent délicieusement aux jeux, moins innocents, que pratiquent sous nos yeux Marie Laurencin et la Nijinska.

On a dit — bien pompeusement — que l'argument des *Biches* ressuscitait les *Fêtes Galantes* dans l'atmosphère moderne. J'y consens, un peu effrayé par ces Clitandres, ces Tircis et ces Corydons qui font penser à Bubu de Montparnasse ou au costaud des Epinettes. Disons plus simplement que le sujet des *Biches* est un canapé : cela expliquera tout, et singulièrement tout ce qui est difficile à dire, tout ce qu'insinue la danse en son langage sibyllin qui transforme en « symboles plastiques », écrirait André Levinson, tant de « velléités sentimentales et de bouffées sensuelles ». La transformation inverse n'étant pas à la portée des jeunes filles bien élevées, on pourra les conduire sans inquiétude au ballet des *Biches* : elles n'y verront que du feu. Mais quel beau feu ! Et comme Mme Nijinska l'attise bien ! Il y avait fort longtemps que les Russes ne nous avaient montré un ballet où la danse fût la maîtresse et non plus la servante. La limpidité de la musique de Poulenc dispense les danseurs de mêler au soin de réussir leurs entrechats le souci de sauter sans défaillance des barres de mesure inégalement réparties. Inquiétante et cocasse, Mme Nemchinova tire de la marche sur les pointes des effets surprenants, et la Nijinska elle-même fait d'un *rag-mazurka* nostalgique qui est, je crois, la meilleure page de la partition, le prétexte d'un *pas seul* dont la lasciveté cachée nous séduit hypocritement.

Mme Marie Laurencin fait passer, devant un canapé bleu désormais célèbre, la gamme des roses les plus subtiles et le plus troublant bouton d'or :

> C'était dans les vapeurs du nard,
> Un cri, des jeux infâmes,
> Et ces yeux fatals qu'ont les femmes
> Du cruel Fragonard.
>
> Parfois, pour ranimer l'orgie,
> Brillait un sang nouveau.
> Bacchus, rose comme le veau,
> Cuvait sa nostalgie.
> Cet air des *Brigands* l'attristait.
> ....

Ne dirait-on pas que le poète des *Contrerimes* a décrit par avance l'enchantement pervers et délicieux des *Biches* ?

Aucune perversité dans le *Train bleu*. M. Jean Cocteau, librettiste de l'« opérette dansée » dont Milhaud composa la musique, n'aime pas — il le dit et le prouve — *à remuer le marais*. Vous retrouverez dans ce livret les habitudes de pensée et jusqu'aux tics de Jean Cocteau (photographie instantanée, amour intelligent des formes stéréotypées : sourires mécaniques, lieux communs montés en épingle, transformation hiératique des gestes usuels, etc., etc.).

Il semble bien que Jean Cocteau a été de surcroît l'inspirateur de la chorégraphie du *Train bleu* : ces gestes au ralenti, ces ébats de scaphandriers ne peuvent vraiment avoir été conçus que par le metteur en scène du *Bœuf sur le toit*, par le merveilleux animateur de *Romeo et Juliette*. On regrette seulement que Jean Cocteau n'ait pas réglé personnellement les danses du *Train bleu*, car ses intentions sont ici alourdies, défigurées, et une chorégraphie qui ressortit uniquement à la pantomime et à la gymnastique, ne nous montre plus que le fantôme dérisoire de la danse. Il importe peu, dès lors, que nous nous attachions aux péripéties de ce tableau des bains de mer, où l'on voit converser, fleureter et bondir en maillots et en peignoirs de bain Mme Lydia Sokolova, — qui demeure l'étoile la plus brillante des ballets russes, — M. Doline, danseur charmant doublé d'un acrobate du premier ordre, et vingt adolescents que le train bleu débarqua sur rivage édénique.

Tout de même que M. Doline accomplit, dans le rôle de *Beau gosse*, des tours de force qui sont de véritables tours de force, Darius Milhaud nous fait entendre une opérette authentique, dans le style loyal de Planquette et de Goublier. A une époque où les musiciens s'excusent de manquer leurs essais de musique légère en prétextant qu'ils déforment à dessein, qu'ils « stylisent » leurs modèles, on a plaisir à rencontrer un compositeur qui rivalise avec les spécialistes du genre et qui s'assimile immédiatement leur langage et leurs procédés. Je mentirais si j'affirmais que Milhaud fait, en l'occurrence, oublier ses modèles. Il les égale exactement et résiste, pendant vingt-cinq minutes, à la tentation d'émailler son discours d'une seule réflexion personnelle ; à peine cède-t-il (dans les « couplets » de la championne de Tennis et de *Beau gosse*) au plaisir de saluer gentiment Chabrier et d'adresser à André Messager un remerciement ému dont le maître de *Véronique* rougit d'être à la fois l'interprète et le bénéficiaire.

* * *

Le festival Mozart, que dirige M. Walter Straram, touche à sa fin. Après *Don Juan* et *Cosi fan tutte*, nous avons eu d'excellentes représentations des *Noces de Figaro*. A la réserve de Mme Matzenauer, cantatrice wagnérienne, qui n'est ni à son aise ni à sa place dans le rôle de la Comtesse, les personnages sont fort bien tenus. Mme Alfany, en particulier, est une Suzanne remarquable ; la voix est claire et d'une charmante qualité. Mme Delaunois est parfaite sous les traits de Chérubin. Mme de Silvera méritait mieux que le petit rôle où elle se fait applaudir, et M. Ludikar est un Figaro de grand style.

Et nous avons revu *Don Giovanni*, qui demeure le plus beau fleuron de l'admirable couronne. Remercions derechef MM. Meader et Ludikar du plaisir qu'ils nous ont dispensé, sans oublier Mme Delaunois (donna Elvira) et Mme de Gonitsch, qui triomphe des terribles difficultés dont est tissu le rôle de dona Anna.

Le festival comporte également des concerts que M. Straram dirige dans la perfection. Sa « tradition » est fidèle et vivante. Je signalerai surtout une exécution de la symphonie ne *mi bémol*, de tout point excellente. Ajoutez à cela que M. Straram a obtenu le concours d'un merveilleux violoniste Paul Kochanski, du pianiste Robert Casadesus, dont on me dispensera de renouveler l'éloge ; de Mlle Lily Laskine et de M. Moyse, interprètes d'un *concerto* pour harpe et flûte déshonoré par trois cadences de Reineke, mais réhabilité par la flûte et la harpe les mieux sonores du monde entier.

* * *

Voici que la brise marine et le vent des montagnes s'apprêtent à décrocher l'enseigne de la saison de Paris. Pour clore le pas, rien de mieux qu'une fanfare : celle que la musique des *Guides* de Bruxelles vient de nous faire entendre au palais Gaumont est la plus éclatante et la plus belle du monde. Il faut remercier M. le lieutenant Prévot, d'avoir adapté pour les bandes militaires la *Pavane*, de Ravel, et le *Pétrouchka*, de Stravinsky. L'entreprise était périlleuse. La réussite est complète ; elle a du prix, si l'on songe que les bonnes d'enfants, leurs sigisbées et leurs pupilles pourront désormais se donner dans les squares, les plaisirs musicaux trop jalousement réservés jusqu'ici au public des grands concerts et aux habitués des ballets russes.

ROLAND-MANUEL.

— P. S. — Chez Pleyel, puis aux concerts de la *Revue Musicale*, le jeune maître du clavier que nous saluons derechef en M. Robert Casadesus, a fait briller, chanter et sourire deux fois de plus la musique de piano de Maurice Ravel.

Signalons aussi les heureux débuts à Paris de deux jeunes pianistes brésiliennes dont les noms s'échappent d'un roman de Valéry Larbaud : Mlles Innocencia et Valina da Rocha. — R. M.

28.5.1924
Le Petit Parisien

THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES. — Les ballets russes

Voici enfin revenue, dans un cadre digne d'elle et qu'elle ne devrait plus quitter, l'admirable troupe chorégraphique de M. de Diaghilew. Sa rentrée sur la scène de M. Hébertot avait attiré la plus belle chambrée qu'on puisse imaginer. Et la soirée eût été triomphale de toute façon si les musiques que nous y avons entendues avaient eu de quoi nous plaire autant que la mise en scène et que les danses de ces ballets.

Malheureusement, la partition de M. Poulenc, écrite pour *Biches*, dénote un auteur encore bien jeune et comme inspiration et comme métier. On nous avait donné ce compositeur comme l'un des plus avancés de « l'école de la fausse note ». Or, son œuvrette, remplie de rondes populaires, dont il ne sut tirer aucun parti, est extrêmement mélodique et souvent vulgaire au delà de tout, avec une pauvreté harmonique et orchestrale qui déconcerte au point de nous faire regretter les dissonances si chères à certains de ses collègues et dont il tente parfois de se ressouvenir, bien inutilement d'ailleurs. Mais quelle jolie chorégraphie Mme Nijinska a composée pour ce ballet, où Mme Nemtchinow s'est particulièrement fait remarquer.

Les *Tentations de la bergère*, de Monteclair, n'offrent guère d'autre attrait musical que celui qui résulte de l'instrumentation de M. H. Casadessus, écrite d'une plume alerte et légère, et à laquelle l'habileté ne fait pas défaut. Les *Noces*, de Strawinsky sont connues. Je me bornerai donc à célébrer la valeur de Mme Nemtchinow et celle des autres artistes de M. de Diaghilew. — *Fernand Le Borne.*

43

~~HOMME LIBRE~~
4, Rue Manvaux
23 JUIN 1924

LES PREMIÈRES

Théâtre des Champs-Elysées : Ballets russes (*Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur. — Les Biches*). — Théâtre des Arts : *Un pauvre homme*, de M. André Lang.

Cette année, M. Serge de Diaghilew et ses lieutenants ont adroitement fait coïncider la présentation des nouveaux Ballets Russes avec la grande Saison d'art olympique. Le ballet est une sorte de langue internationale qu'il ne faut pas être grand clerc pour comprendre. Les étrangers qu'attirent, à Paris, les exhibitions et les épreuves sportives, trouveront donc dans les spectacles dansants du Théâtre des Champs-Elysées, des distractions commodes, choisies, intelligibles. Les moins raffinés d'entre eux auront tout loisir de passer leur temps de reste dans les music-[...]uxquels les Ballets [...]aucoup de char-[...]rrait-il, en sou-[...]s Ballets Russes [...]ion de Paris par [...]ur culture mo-[...] délicates et raf-[...]ginale, aiguë, et [...]acles populaires. [...] doués, très sen-[...]ons et leurs inno-[...] que prodigieuses, [...]aient de demeurer [...]ple au milieu de [...]rpétuent les mille [...] rythmes de danse ingénus, des attitudes à la fois audacieuses et paresseuses. Ces grands seigneurs, pleins de morgue, cachaient un goût très vif pour les kermesses. Leur détachement ironique s'accommodait fort bien d'un sentiment très accentué du burlesque. Dans leurs essais, la fraîcheur des impressions prises sur le vif faisait bon ménage avec quelques poncifs choisis pour le contraste. Ils ne négligeaient point non plus le suranné, dont les recettes sont infaillibles pour provoquer la mélancolie.

Ce mélange de traditions séculaires saines et d'indépendance intellectuelle révolutionnaire a propagé le sentiment d'un modernisme nouveau. On était moderne, il y a quinze ans, en s'habillant de couleurs aussi voyantes que le fichu des nourrices et la casaque des cochers de Russie, mais il fallait que ces couleurs fussent en accord entre elles. On était moderne en ressuscitant d'antiques bourrées ou des menuets désuets, mais à condition qu'il y eût, dans le dessin de ces vieilles façons, un sens symbolique, des géométries significatives, et quelque chose qui montrât l'amorce des lascivités contemporaines.

Lorsque la Russie tomba dans le chaos où elle se débat encore, l'équipe de danseurs, de décorateurs, de costumiers, de chorégraphes, que M. de Diaghilew protège avec une égale sérénité, chercha autour d'elle, en France, en Amérique, dans les pays scandinaves, les éléments de son évolution, de quoi nourrir ses appétits d'audaces, de nouveaux thèmes de sensibilité. A cette époque, qui n'est pas encore très éloignée, mais qui est assez effacée de nos yeux pour qu'on la puisse juger avec un recul suffisant, la danse et le dancing faisaient fureur. Le patin à roulettes, le bal musette, le parquet à tant par danse, le palace luisant et aristocratique, le cours mondain, recrutaient leurs adeptes les plus fanatiques. Les Ballets Russes s'emparèrent de ce renouveau et lui donnèrent ses lettres de noblesse. Et cela explique peut-être la sorte d'engouement dont continuent de bénéficier les Ballets Russes auprès d'un public amoureux de mouvement, de couleurs et de vie calquée. Cela explique aussi, hélas ! l'évolution sans issue à laquelle ils ont dû se résoudre en faisant appel à des musiciens sans âge ni profondeur, à des débutants aux hardiesses séniles, comme ce Georges Auric, mystificateur bégayant qui accompagne *Les Fâcheux* de Molière de la musique la plus pauvre et la plus dépourvue d'originalité qui ait été exécutée par un orchestre parisien.

Laissons donc *Les Fâcheux* et son auteur plus fâcheux encore, et courons aux spectacles qui nous laissent l'illusion des magies autrefois déployées par les premiers Ballets Russes. Les programmes de M. de Diaghilew sont généralement bien composés, et il apparaît qu'on s'attache à nous donner, chaque soir, une idée à peu près complète de ce qui a été fait entre les resplendissants débuts et les devenirs chaotiques.

Les tintements délicats de *Pétrouchka* nous ont donc charmés une fois de plus. Nous avons revu le montreur de marionnettes surgissant sur une éblouissante phrase de flûte, tout le bariolage de la foire s'ordonnant sous l'empire d'accords musicaux pleins de cocasserie et d'imprévu, et tout le rêve épars répandu sur les nuits de Russie par les dialogues institués à l'orchestre entre les instruments les moins indiqués en apparence pour ces jeux rares et exquis. Nous avons revu un autre ouvrage de Stravinsky : *Noces*, pour le succès duquel toute la batterie s'active, menée par quatre pianos. Et aussi *Pulcinella*, du même compositeur qui est, décidément, l'enfant chéri de M. Serge de Diaghilew. On nous permettra, ces jours-ci, sans doute, de reprendre contact avec ces tableaux drus de la Russie païenne qui se nomment : *Le Sacre du Printemps*. Mais voici du nouveau : *Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur* et *Biches*.

Les Tentations de la Bergère ou l'Amour vainqueur sont un conte galant admirablement mis en scène au son des crincrins que M. Henri Casadesus a pris à Montéclair, lequel vécut de 1666 à 1737, suffisamment longtemps, par conséquent, pour recevoir des grands siècles leur pompe, leur majesté, et un peu de leur gentillesse perverse.

Le centre de la scène est d'abord occupé par une sorte de monument encadré de feuillages, et sur lequel apparaît, comme aux pages de garde des livres anciens, le nom de l'ouvrage. A gauche et à droite, faisant valoir la tendre grisaille de l'inscription, des hérauts, tout d'or vêtus, avec des lisérés mauves de l'effet le plus pimpant et le plus solennel à la fois. Des seigneurs et des dames font leur entrée, admirent l'édifice qui se dérobe tout à coup à leurs yeux démasquant des formations parallèles de chevaliers et de pastourelles. Les premiers sont vêtus de soie noire et de violet. Celles-ci ont des tons verdâtres agrémentés de jaune. L'un des chevaliers, le plus riche, s'efforce de plaire à l'une des bergères, la plus belle, et ses serviteurs noirs roulent jusqu'aux pieds de la cruelle des présents variés. Le tableau est des plus gracieux. La bergère, tentée, sourit, fait des pas, trace des figures, s'abandonne. Le riche seigneur l'accompagne dans ses évolutions. Autour de leur couple, chevaliers et paysans s'agitent selon des cadences caractéristiques. Mais voici que les paysans méditent de rompre le charme qui envoûte la belle pastourelle. Ils s'éclipsent, pour revenir bientôt, chargés de riches corbeilles pleines de tous les trésors des champs, fruits, épis, couronnes de feuillages, qu'ils opposent, dans un arrangement tumultueux, aux présents offerts par le seigneur. La belle hésite, puis la nature l'emporte, et elle se laisse emmener par l'un des paysans, cependant que le roi, dont le front s'orne de rayons d'or, bénit leur union.

Les décors et les costumes, dessinés par M. Juan Gris, ne témoignent pas d'une audace très grande, mais ils ont été le ravissement de la soirée grâce au parfait équilibre des valeurs. Les danseurs qui se nomment, cette fois, Vera Nemtchinova, Léon Woizikovsky et Thadée Slavinosky, ont été très applaudis.

***

Les Biches sont également une création. Et même une récréation. Mlle Nijinska, qui est la sœur de l'extraordinaire et désormais inutilisable Nijinski, a puisé les éléments de sa chorégraphie non plus, comme elle avait coutume, dans des incidents de dancing, mais dans les événements qu'elle suppose devoir marquer la vie olympique d'aujourd'hui. C'est ainsi que *Biches* présente, en une dizaine de tableaux, les jeux auxquels il est possible d'associer la grâce maniérée d'un groupe de jeunes femmes et la puissance d'expression de trois champions athlétiques. Cela donne de curieux contrastes. Les jeunes femmes sont, pour la plupart, vêtues de longs costumes roses qui leur assurent la souplesse de lignes convenable. Des chapeaux de plumes, qu'agite le mouvement de la danse, soulignent encore leurs grâces alanguies. Ici, un peu de dentelle noire permet à l'une d'elles de faire valoir l'éblouissante blancheur de sa robe. Ajoutez à cela des perles dont les colliers s'étirent sous les doigts désœuvrés, et vous aurez l'impression générale du troupeau remuant et harmonieux au milieu duquel les trois champions feront contraste par leurs poses massives, leurs attitudes victorieuses, ou encore les enfantillages de leurs danses ironiques. Ces champions ont les jambes demi-nues, un maillot vert bandé d'une écharpe [...] leur torse.

On a beaucoup applaudi la Nijinska qui paraît en personne, et bondit, et zigzague, et anime toute la figuration. Mme Vera Nemtchinova a été fêtée par le public ; ses attitudes sont originales et, de plus, elle exécute, au pas, une série de sorties sur les pointes dont le charme caricatural ne saurait s'oublier. Elle est l'un des rares sujets supérieurs qui rappellent encore la belle période des Ballets Russes au cours de laquelle se firent apprécier des artistes comme Nijinski, la Karsavina, Léonide Massine.

Que dire de la musique de M. Francis Poulenc ? Elle n'a point déplu, certes, mais elle m'a paru, au cours de l'action, laisser se desserrer l'attention du public. La partition dégage un certain esprit de cordialité, mais cela fatigue à la longue, quand un don d'invention ne vient pas seconder le parti pris de plaire et de charmer. Par bonheur, nous avons pu goûter le merveilleux sens de la composition et de l'adaptation réalisée par Mlle Marie Laurencin. Son rideau où biches et faunesses, les unes cabrées, les autres balancées, mêlent les charmes de la Bibliothèque Rose aux perversions modernes, a été accueilli par une faveur unanime.

***

L'égoïste attend toujours un Molière qui le campe d'une façon définitive, qui fixe ses gestes, lui donne un emploi du temps immuable, un vocabulaire sans retouches, et deux ou trois cris du cœur. C'est sans

---

Ère 22 juin 1924

[...] Ballets Russes de M. Serge

[...] des bassons aux notes suraiguës [...] et des cuivres, avec l'accompagnement de la batterie et du piano. Des phrases mélodiques passent d'un instrument à l'autre selon des cadences toutes nouvelles, se perdent, se retrouvent, se pourchassent, s'amusent, glissent l'une sur l'autre. L'effet est magique. Strawinsky ne puise pas seulement son inspiration dans la sensibilité humaine. Il prend contact avec la nature. On dirait le bouillonnement d'une source profonde, mais limpide, brusquement révélée des entrailles de la terre. Ce qu'il chante, c'est le mystère complet de l'univers. Il est dionysiaque. C'est par là qu'il est un créateur et un précurseur.

Les Ballets Russes font aussi figurer à leur programme des œuvres françaises. *Le Train Bleu*, de Jean Cocteau et Darius Milhaud, *Les Biches*, de Francis Poulenc, et *Les Fâcheux*, de Georges Auric, nous font faire plus ample connaissance avec la jeune école musicale française inspirée de Strawinsky. Ce sont des œuvres charmantes et pleines de talent. Leurs auteurs usent et abusent des procédés de Strawinsky qui détonnent parfois avec leur mentalité plus correcte, plus sentimentale, moins dionysiaque. Ils accomplissent néanmoins un effort méritoire qui doit un jour porter ses fruits.

***

Dans l'abondance des manifestations musicales qui marquent aux Champs-Elysées la Saison d'Art de la VIIIe Olympiade, il convient de signaler le *Festival Mozart*, avec *Don Juan*, *Les Noces de Figaro* et *Cosi fan tutte*, trois chefs-d'œuvre du maître de Salzbourg.

La représentation de *Don Giovani* — on joue en italien — n'a pas joui de la même faveur que celle qui fut donnée quelques [...] plus tôt par le théâtre [...] Vienne. [...]

bis égarée ou telle pièce symph[...] Milhaud. On ne saurait montrer plus de souplesse dans la conception des plus divers aspects de la musique, de ses moyens et de ses fins.

Notre éminent collaborateur André Messager, qui était au pupitre, a conduit ces rythmes allègres avec toute l'autorité d'un maître.

La chorégraphie domine de toute sa haute valeur l'ensemble de la représentation. L'honneur en revient à Mme Nijinska, dont le talent n'a jamais été plus fertile en invention que dans le *Train Bleu*.

Pour la première fois, les apports chorégraphiques très précieux du music-hall y sont associés à l'art savant. Pour la première fois aussi, les effets du « ralenti » cinématographique y sont appliqués à la danse.

De ces combinaisons naissent des rythmes, des lignes et des figures d'un surprenant dessin et qui ouvrent — plus peut-être que tout autre essai de libération — des horizons nouveaux au ballet dramatique.

Ce divertissement, dont le sentiment plastique est si neuf, est interprété d'une manière supérieure. Dans le rôle de la championne de tennis, Mme Nijinska est prodigieuse de vivacité, de rythme et de style. M. Antoine Doline a toutes les qualités d'un très grand danseur : la force et la souplesse, la beauté de l'attitude, la virtuosité — qui est exceptionnelle dans son art — le sens théâtral et l'intelligence de la cadence musicale. Mme Lydia Sokolova, M. Léon Woizigovsky et tout l'ensemble du ballet jouent et dansent — chacun selon son individualité mais avec une remarquable discipline — comme un seul danseur qui aurait un extrême talent. — R. B.

44

GAULOIS
2, RUE DROU[OT]

LES PREMIÈRES

Le Train bleu, opérette [...]an Cocteau, chorégra-[...]ka, musique de M. Da-[...]

[...]aud, le compositeur [...]ue viennent de repré-[...] russes, montre dans [...]un novateur en mu-[...] se passe du reste en [...]pas nécessairement [...]. Il a, à ses débuts, [...]pistolet en l'air pour [...]la foule a fait cercle [...]maintenant le faiseur [...]adoxal, lui sert des [...]ionnels et exemplai-[...]

[...]es dans la partition [...] de surcharges d'ins-[...]. Dès les premières [...]s Milhaud s'affirme [...]rade. Il possède une [...]ui pourra lui assurer [...] dans sa carrière : [...]élodique facile. D'au-[...]est franc et régulier ; [...]e carrure régulière, [...]ou parfaites ou pla-[...]à la tonique ; toutes [...]t faites au ton rela-[...]sse, ce qui était la [...]portune à employer [...] ». Mais quittons la [...] que M. Darius Mi-[...]t de son métier et [...] pasticheur habile [...]y a trente ou qua-[...] outre, de la gaîté [...]dans cette pochade [...]e physique d'une [...]et de baigneuses au [...]

[...]ario, M. Jean Cocteau, a imaginé une plage de luxe (elle ne compte que deux cabines, ce qui est peu, on l'avouera, pour une station à laquelle aboutit le fameux « Train bleu »). Il appelle les jolies baigneuses « des poules » et les baigneurs musclés « des gigolos ». Tout ce monde ou plutôt ce demi-monde saute, figure des jeux icariens, gambade, s'immobilise, imite le cinéma au ralenti, regarde passer un avion... Une jeune femme, une *professional beauty*, nommée Perlouze, se réfugie dans une cabine ; une championne de tennis danse une variation, puis un pas de deux avec un solide jeune homme appelé Beau Gosse, qui flirte aussi avec Perlouze. Un joueur de golf médite (accompagné plaisamment par

Aujourd'hui mardi, à quatre heures, audition de la Société des Poètes français.

Demain mercredi, à trois heures, causerie sur « La Mode », suivie de présentation de modèles.

Jeudi 26 juin, à quatre heures, conférence de M. Maurice Pillet, chargé de missions en Orient, sur « Le grand Temple d'Amon à Karnak » (avec projections).

Vendredi 27 juin, à quatre heures, auditions musicales, sous la direction de M. Paul Viardot.

Création d'une ligne d'autobus

Le 23 juin 1924, la Société des Transports en commun de la Région parisienne a mis en service une ligne d'autobus [...] Porte d'Asnières-Gobelins).

~~NEW-YORK HERALD~~
49, Av[e] de l'Opéra, 49
24 JUIN 1924

MUSIC IN PARIS

By LOUIS SCHNEIDER.

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES.—"Le Train Bleu," at the Russian Ballets. Scenario by M. Jean Cocteau. Music by M. Darius Milhaud.

"Le Train Bleu" is a ballet, which M. Jean Cocteau, author of the scenario, entitles "opérette dansée." The words of the operetta, in fact, are replaced by gestures. M. de Diaghilew, the able manager of the Russian Ballets, evidently thinks the spectators will never miss them. And he is right, for it is merely a matter of translating by dances the joy in doing nothing but live a life of idleness felt by a band of girls and youths at a society seaside resort, doubtless Deauville, as that is the goal of the "Blue Train," which gives its name to the ballet, though it is unseen and one has difficulty in imagining it, as the travellers are all on the shore in bathing costumes.

All the audience was curious to hear the music, which is by M. Darius Milhaud, one of the "Six," one who works havoc with modern and ancient music. M. Darius Milhaud had a surprise in store for his public, as he has written a score of exemplary moderation, in which nothing is trying to the ear and in which reigns a certain melodious gaiety, not always very distinguée, but precise and very rhythmic. And it is heard with pleasure, just as on a hot day one drinks some refreshing, non-alcoholic beverage.

And then there are the dances arranged by Mme. Nijinska. They are harmonious and graceful when danced by the girls, or acrobatic and even impressive when the young men vault and stand upon the shoulders of a comrade and form groups turning in cadence. Warm applause was given to Mmes. Sokolova and Nijinska, as well as M. Doline in their solos and duets. The orchestra was remarkably conducted by M. André Messager.

INFORMATION
10, PLACE DE LA BOURSE
25 JUIN 1924

La Musique à Paris

LE TRAIN BLEU, aux Ballets russes

Qui eût cru que M. Darius Milhaud, qui s'affirmait comme le démolisseur de toutes les Bastilles musicales, M. Darius Milhaud, l'auteur de cette *Brebis... égarée* à l'Opéra-Comique, écrirait un ballet qui pourrait être signé d'un membre de l'Institut travaillant pour les Folies-Bergère ? M. Darius Milhaud s'est assagi ; son *Train bleu*, qui vient d'être représenté aux Ballets russes, est agréable, sans aucune dissonance, sans crissements. Le fauve est devenu un agneau ; l'invention musicale de cette musique n'est ni sans grâce ni sans facilité ; et tout cela est conforme aux traités de la plus sévère grammaire de l'harmonie et du contrepoint.

Le sujet imaginé par M. Jean Cocteau est simple, presque puéril à force d'être simple : il s'agit de montrer de jolies baigneuses et des jeunes gens solides qui savourent la joie physique d'un séjour sur une plage mondaine. Ils dansent, ils bondissent, ils gambadent, ils forment des groupes comme en des jeux icariens. Et le rideau baisse presque au regret de nos yeux, tant cette chorégraphie de Mme Nijinska est harmonieuse, naturelle, exempte de tout ce qui est guindé et pompeux. On a chaleureusement applaudi Mmes Sokolova et Nijinska, MM. Doline et Woizikowski, ainsi que les anonymes qui ont à ravir dansé cet acte amusant et agréable à voir autant qu'à entendre. M. André Messager conduisait l'orchestre ; c'est dire que tout fut parfait dans ce *Train bleu*, composé uniquement de premières classes.

Louis SCHNEIDER.

"Paris-Soir"
30 juin 1924

[...] au prix.

Les éditions « *des Quatre Chemins* » viennent de faire paraître somptueusement une série d'ouvrages sur les ballets russes du théâtre Serge de Diaghilew. Ces volumes sont certainement ce qui a été fait de mieux tant au point de vue typographique qu'au point de vue des reproductions. 1° *Les Biches*, ballet avec chant, musique de Francis Poulenc, chorégraphie de la Nijinska ; rideau, décors et costumes de Marie Laurencin. Deux volumes contenant les articles de Jean Cocteau et de Darius Milhaud ; quinze dessins en couleurs de Marie Laurencin ; un portrait de la Nijinska par J. Cocteau ; une page de la partition et des documents photographiques sur la réalisation du Ballet. 2° *Les Fâcheux*, comédie-ballet d'après Molière par Boris Kochno, musique de Georges Auric ; chorégraphie de la Nijinska ; rideau, décors et costumes de Georges Braque. Deux volumes contenant les articles de Jean Cocteau et de Louis Laloy ; vingt-quatre dessins en couleurs de Georges Braque ; un portrait de G. Auric par J. Cocteau ; une page de la partition et des documents photographiques. Ces deux ouvrages [...]

Ere 22 juin 1924

* *

Les fameux Ballets Russes de M. Serge de Diaghilew sont parmi nous, au théâtre des Champs-Elysées, jusqu'aux derniers jours de juin. A leur XVIIIe saison le succès ne se dément pas. Les voici même tout à fait populaires, car ils attirent la foule aux petites places jusqu'alors un peu délaissées.

Cette chorégraphie qui, imprégnée de la tradition la plus classique, ne recule pourtant pas devant les audaces les plus modernes, semble répondre à l'idéal actuel commun aux élites et aux masses tourmentées les unes et les autres par une soif d'art sincère, solide et brillant. La violence et la couleur de l'Orient nous plaisent incontestablement et sont déjà les inspiratrices de la musique, de la danse, de la peinture, et peut-être aussi de la littérature de demain.

Les Ballets Russes sont un ensemble, une synthèse de nos aspirations vers quelque chose de plus fort, de plus hardi, de plus coloré et de plus chaud. Or, comme ils sont toujours marqués au coin du goût le meilleur même dans leurs outrances, comment ne satisferaient-ils pas le public français — jours amoureux de la forme? Ils sont une joie et un enseignement.

A vrai dire, la présente saison est l'apothéose d'Igor Strawinsky, musicien et « parolier » de ballet génial. De lui, nous voyons au programme *Petrouchk, Noces, Le Sacre du Printemps* et *Pulcinella*, quatre œuvres éminemment caractéristiques du maître entré tout jeune, d'un seul coup, dans la gloire. Léonide Massina, Michel Fokine et la Nijinska collaborent avec lui pour la réalisation des scènes et des danses interprétées avec une fougue, une fantaisie et une discipline impeccables, par Mmes Lubov, Tchernicheva, Chollar et Nikitina, MM. Savitsky, Nicolas Zoerew, Anatole Wilzak et la Nijinska elle-même.

Ce qui caractérise la musique de Strawinsky c'est que dans son extrême originalité, elle prend aussitôt l'auditeur tout entier. Ses rythmes extraordinaires bouleversent autant que le coloris d'une orchestration qui marie les sons les plus graves des bassons aux notes suraiguës des flûtes et des cuivres, avec l'accompagnement de la batterie et du piano. Des phrases mélodiques passent d'un instrument à l'autre selon des cadences toutes nouvelles, se perdent, se retrouvent, se pourchassent, s'amusent, glissent l'une sur l'autre. L'effet est magique. Strawinsky ne puise pas seulement son inspiration dans la sensibilité humaine. Il prend contact avec la nature. On dirait le bouillonnement d'une source profonde, mais limpide, brusquement révélée des entrailles de la terre. Ce qu'il chante, c'est le mystère complet de l'univers. Il est dionysiaque. C'est par là qu'il est un créateur et un précurseur.

Les Ballets Russes font aussi figurer à leur programme des œuvres françaises. *Le Train Bleu*, de Jean Cocteau et Darius Milhaud, *Les Biches*, de Francis Poulenc, et *Les Fâcheux*, de Georges Aurie, nous font faire plus ample connaissance avec la jeune école musicale française inspirée de Strawinsky. Ce sont des œuvres charmantes et pleines de talent. Leurs auteurs usent et abusent des procédés de Strawinsky qui détonnent parfois avec leur mentalité plus correcte, plus sentimentale, moins dionysiaque. Ils accomplissent néanmoinsun effort méritoire qui doit un jour porter ses fruits.

* *

Dans l'abondance des manifestations musicales qui marquent aux Champs-Elysées la Saison d'Art de la VIIIe Olympiade, il convient de signaler le *Festival Mozart*, avec *Don Juan, Les Noces de Figaro* et *Cosi fan tutte*, trois chefs-d'œuvre du maître de Salzbourg.

La représentation de *Don Giovani* — on joue en italien — n'a pas joui de la même faveur que celle qui fut donnée quelques jours plus tôt par le théâtre de Vienne. Nous nous trouvons [illegible] troupes improvisées dans les grands théâtres américains avec des artistes français, italiens, allemands, tchèques, etc. Les chanteurs sont généralement bons, mais il manque toujours à l'ensemble la cohésion, sans laquelle aucune œuvre d'art n'est parfaite.

Ces défauts ont nettement apparu à la première de *Don Giovani*. La belle voix de M. [illegible]bile en Don Juan, le charme de Mme Delaunois en Elvire, la verve comique de M. Ludikar en Leporello, de beaux accents de Mme de Gonitch (Dona Anna), la gentillesse de Mme Alfani en Zerlina n'ont pas assuré au chef-d'œuvre de l'Opéra la perfection que nous connûmes à l'Opéra et à l'Opéra-Comique au temps fameux des Maurel et des Delna, des Clément, des Fugère.

Paul GRANET.

GAULOIS
2, RUE DROUO
26 JUIN 1924

FIGARO
26, Rue Drouot (IXe)
24 JUIN 1924

LES THÉATRES

THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES (grande saison d'art de la VIIIe olympiade). « Ballets russes » : première représentation de *Le Train bleu*, opérette dansée, scénario de M. Jean Cocteau, musique de M. Darius Milhaud, chorégraphie de Mme Nijinska, costumes de Mme Chanel, décor de M. H. Laurens.

Le *Train bleu* est, parmi les ballets récemment produits par M. de Diaghilew, l'un des plus réussis ; c'est assurément celui qui présente le spectacle le plus attrayant ; c'est aussi celui dont la chorégraphie est le plus riche en éléments nouveaux. C'est elle qui donne son relief singulier à ce divertissement dont le succès a été très vif.

En écrivant sa partition, M. Milhaud s'est conformé au projet qu'il avait fait d'écrire un ouvrage dans le goût de l'opérette moderne, avec des rythmes et des mélodies facilement saisissables, où, par endroits, des idées et des accouplements de timbre révèlent cependant le fin admirateur de Chabrier, mais qui, dans son ensemble, convient à l'évocation de ces scènes de plage. Aucun rapport entre le *Train Bleu* et la *Brebis égarée* ou telle pièce symphonique de M. Milhaud. On ne saurait montrer plus de souplesse dans la conception des plus divers aspects de la musique, de ses moyens et de ses fins.

Notre éminent collaborateur André Messager, qui était au pupitre, a conduit ces rythmes allègres avec toute l'autorité d'un maître.

La chorégraphie domine de toute sa haute valeur l'ensemble de la représentation. L'honneur en revient à Mme Nijinska, dont le talent n'a jamais été plus fertile en invention que dans le *Train Bleu*.

Pour la première fois, les apports chorégraphiques très précieux du music-hall y sont associés à l'art savant. Pour la première fois aussi, les effets du « ralenti » cinématographique y sont appliqués à la danse.

De ces combinaisons naissent des rythmes, des lignes et des figures d'un surprenant dessin et qui ouvrent — plus peut-être que tout autre essai de libération — des horizons nouveaux au ballet dramatique.

Ce divertissement, dont le sentiment plastique est si neuf, est interprété d'une manière supérieure. Dans le rôle de la championne de tennis, Mme Nijinska est prodigieuse de vivacité, de rythme et de style. M. Antoine Doline a toutes les qualités d'un très grand danseur : la force et la souplesse, la beauté de l'attitude, la virtuosité — qui est exceptionnelle dans son art — le sens théâtral et l'intelligence de la cadence musicale. Mme Lydia Sokolova, M. Léon Woizigovsky et tout l'ensemble du ballet jouent et dansent — chacun selon son individualité mais avec une remarquable discipline — comme un seul danseur qui aurait un extrême talent. — R. B.

LES PREMIÈRES

BALLETS RUSSES. — *Le Train bleu*, opérette dansée, de M. Jean Cocteau, chorégraphie de la Nijinska, musique de M. Darius Milhaud.

M. Darius Milhaud, le compositeur de ce *Train bleu* que viennent de représenter les Ballets russes, montre dans cette partition qu'un novateur en musique, comme cela se passe du reste en politique, n'est pas nécessairement agressif et sauvage. Il a, à ses débuts, tiré des coups de pistolet en l'air pour ameuter la foule ; la foule a fait cercle autour de lui, et maintenant le faiseur de tours, très paradoxal, lui sert des amusements traditionnels et exemplairement assagis.

Pas de dissonances dans la partition du *Train bleu*, pas de surcharges d'instruments imprévus. Dès les premières mesures, M. Darius Milhaud s'affirme délibérément rétrograde. Il possède une qualité maîtresse qui pourra lui assurer un rang supérieur dans sa carrière : c'est l'invention mélodique facile. D'autre part, le rythme est franc et régulier ; les phrases ont une carrure régulière, les cadences sont ou parfaites ou plagales, avec retour à la tonique ; toutes les modulations sont faites au ton relatif de première classe, ce qui était la manière la plus opportune à employer pour le « Train bleu ». Mais quittons la technique pour dire que M. Darius Milhaud est au courant de son métier et qu'il s'est montré un pasticheur habile de la musique d'il y a trente ou quarante ans. Il y a, en outre, de la gaieté et du mouvement dans cette pochade qui exprime la joie physique d'une troupe de baigneurs et de baigneuses au bord de la mer.

* *

L'auteur du scénario, M. Jean Cocteau, a imaginé une plage de luxe (elle ne compte que deux cabines, ce qui est peu, on l'avouera, pour une station à laquelle aboutit le fameux « Train bleu »). Il appelle les jolies baigneuses « des poules » et les baigneurs musclés « des gigolos ». Tout ce monde ou plutôt ce demi-monde saute, figure des jeux icariens, gambade, s'immobilise, imite le cinéma au ralenti, regarde passer un avion... Une jeune femme, une *professional beauty*, nommée Perlouze, se réfugie dans une cabine ; une championne de tennis danse une variation, puis un pas de deux avec un solide jeune homme appelé Beau Gosse, qui flirte aussi avec Perlouze. Un joueur de golf médite (accompagné plaisamment par le saxophone), les deux couples dansent et tout l'entourage se mêle à leurs ébats.

Ainsi raconté, le scénario ne semble pas d'un intérêt palpitant ; mais la chorégraphie de Mme Nijinska est si ingénieuse, si variée, et les danseurs et danseuses sont si harmonieux et si sveltes que ce ballet ou plutôt cette opérette dansée forme quelque chose d'alerte, de jeune, de frais, de très agréable en somme. Parmi les danseuses je citerai Mlle Sokolova, exquise de légèreté et de grâce dans son entrée et dans sa variation avec le joueur de golf ; Mlle Nijinska, dont les pas classiques et les poses eurythmiques ont mis en valeur le rôle de la championne de tennis ; Beau Gosse est attribué à M. Doline, à qui ses bonds et sa saltation formidable ont valu de chaleureux applaudissements, et M. Woizikowski donne du relief et un charme réel au joueur de golf. Et je n'aurai garde d'oublier les masses dansantes qui vont, viennent, sautent ou sautillent de la façon la plus animée en des ensembles bien groupés ou des échafaudages acrobatiques très habilement réglés.

Ajoutez que M. André Messager a conduit l'orchestre de la façon la plus souple et la plus précise, et que, si sur la scène les baigneurs ont dû savourer la joie physique d'une plage, les spectateurs dans la salle ont éprouvé le même plaisir facile en voyant et en écoutant cette œuvre très reposante et tiède comme une matinée d'août.

Louis Schneider

PRESSE
Rue Montmartre
25 JUIN 1924

LE QUOTIDIEN
Rue du Dome
25 JUIN 1924

25 JUIN 1924

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

Le Train bleu

Opérette dansée, argument de M. Jean Cocteau. Musique de M. Darius Milhaud

Spectacle estival prématuré, avant-goût simplificateur, « farciseur », oserai-je dire, des joies soleilleuses, mondaines et sportives de Deauville et de Biarritz. Les auteurs se sont amusés. Mais un amusement de Jean Cocteau ne saurait manquer de style, d'invention et d'un certain charme aigu, souple et cinglant, au fond un peu triste. Nous retrouvons ces nuances dans les notations dédaigneuses et soignées du « Train bleu ».

Des « poules » et des « gigolos » s'ébrouent sur la plage à la mode, « mais il faut à cette stupidité, spécifie l'auteur, le relief des plus belles statues ». Un baigneur et une danseuse accomplissent leurs prouesses natatoires et rentrent dans leur cabine respective ou, pour leur grande fureur, ils sont enfermés par les assistants, en manière de plaisanterie. Un vrombissement de moteur. C'est un avion jeteur de prospectus. Les « plagistes » le suivent, du regard d'abord, des jambes ensuite. Seules restent en scène les cabines secouées par ceux qu'elles enferment. Survient la championne de tennis qui délivre le baigneur, mais, apercevant le joueur de golf, elle est prise de peur. Le baigneur la cache dans sa cabine.

A son tour, le joueur de golf délivre la danseuse qui, en remerciement, l'enferme, après quelques tours de valse dans la cage dont elle vient de sortir. Deux nouveaux personnages, Beaugosse et Perlouse apparaissent, flirtent, se gaudissent des enfermés, puis, ayant rappelé toute la bande, leur ouvre la porte. Ils se battent, les gifles pleuvent, animation générale. La championne est victorieuse du golfeur. Beaugosse et Perlouse, restés seuls, vont s'embrasser sur les lèvres comme dans le finale des films, mais le chapeau du garçon s'envole, il court après et la demoiselle court après lui.

Il est visible que M. Jean Cocteau a voulu synthétiser la bêtise élégante, sa viduité, sa moutonnière agitation, animer une image outrancière, moqueuse et mélancolique du modernisme. M. Darius Milhaud, pour le suivre dans cette voie, a usé de thèmes banaux, de valses fades, de rythmes plats, sans surprises, sans la moindre discordance tant soit peu émoustillante. Certes, cela est dans l'esprit du livret. Toutefois, on eût aimé une œuvre moins négative, moins facilement soumise, plus inventive, plus acerbe, plus humoristique, et même, au besoin, plus grinçante.

La chorégraphie de Mme Nijinska s'inspire surtout des divers mouvements de la nage humaine, brasse, flottaison, émersion, immersion, coupe, plongeon hypothalattique, etc., de ceux des sports ralentis, comme décomposés, et de divers pas de danses déjà désuètes qui semblent plus indicatrices de niaiseries, — et pourquoi ?

Les décors et costumes de M. Henri Laurens sont harmonisés et compréhensifs, comme de music-hall décadent. L'interprétation comprend M. Antoine Doline (le baigneur) danseur aux acrobaties souples et puissantes, Mlle Sokolova, adroite et plaisante, Mlle Nijinska elle-même, très disciplinée aux volontés des auteurs, et tout une troupe entraînée à cet art chorégraphique d'actualité.

JANE CATULLE-MENDES.

LE THÉATRE MUSICAL

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES. — Ballets russes : Le Train bleu, opérette dansée de M. Jean Cocteau ; musique de M. Darius Milhaud.

C'est un ballet très neuf. Neuf par sa chorégraphie qui emprunte à la danse de music-hall et au ralenti cinématographique des effets surprenants. *Le Train bleu* est parmi les divertissements récents que nous a présentés M. de Diaghilew l'un des plus attrayants, l'un des mieux composés, l'un de ceux qui apportent à l'art de la danse le plus d'éléments nouveaux.

M. Darius Milhaud a composé pour ce scénario, qui se déroule sur une plage en 1924, une partition écrite dans le style de l'opérette moderne. C'est dire qu'elle est parfaitement consonante, qu'on y rencontre des rythmes de danse venus de tous pays et que les mélodies y sont légères et faciles.

Les auditeurs qui considèrent comme hermétiques les autres productions de M. Milhaud ont dû éprouver de la surprise — et un peu d'orgueil — en constatant que celle-ci leur était saisissable au point de leur paraître familière.

Cette musique de plage s'accorde d'ailleurs avec son sujet.

La manière dont Mme Nijinska a conçu sa chorégraphie est plus transcendante. Elle n'a jamais rien composé qui soit à ce degré neuf et plastiquement réussi. Les combinaisons de lignes, les groupes, les pas, forment un dessin d'une fermeté et d'une unité remarquables. Il est singulièrement intéressant de voir les apports du music-hall et les prélèvements faits sur les gestes de la vie commune, concourir à parts égales à un ensemble aussi homogène.

Le ballet d'action et le ballet poétique pourront assurément tirer un grand profit d'une telle épreuve qui ouvre à l'art de la danse et au drame chorégraphique des champs encore inexplorés. La déformation du trait, qui a si puissamment servi l'art du peintre, a été rarement appliquée avec un égal bonheur à l'art du théâtre.

Ce ballet qui a produit une vive impression est interprété avec un talent supérieur par Mlle Nijinska et M. Antoine Doline. — *J. C.*

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

Le Train bleu

Opérette dansée, argument de M. Jean Cocteau. Musique de M. Darius Milhaud

Spectacle estival prématuré, avant-goût simplificateur, « farciseur », oserai-je dire, des joies soleilleuses, mondaines et sportives de Deauville et de Biarritz. Les auteurs se sont amusés. Mais un amusement de Jean Cocteau ne saurait manquer de style, d'invention et d'un certain charme aigu, souple et cinglant, au fond un peu triste. Nous retrouvons ces nuances dans les notations dédaigneuses et soignées du « Train bleu ».

Des « poules » et des « gigolos » s'ébrouent sur la plage à la mode, « mais il faut à cette stupidité, spécifie l'auteur, le relief des plus belles statues ». Un baigneur et une danseuse accomplissent leurs prouesses natatoires et rentrent dans leur cabine respective ou, pour leur grande fureur, ils sont enfermés par les assistants, en manière de plaisanterie. Un vrombissement de moteur. C'est un avion jeteur de prospectus. Les « plagistes » le suivent, du regard d'abord, des jambes ensuite. Seules restent en scène les cabines secouées par ceux qu'elles enferment. Survient la championne de tennis qui délivre le baigneur, mais, apercevant le joueur de golf, elle est prise de peur. Le baigneur la cache dans sa cabine.

A son tour, le joueur de golf délivre la danseuse qui, en remerciement, l'enferme, après quelques tours de valse dans la cage dont elle vient de sortir. Deux nouveaux personnages, Beaugosse et Perlouse apparaissent, flirtent, se gaudissent des enfermés, puis, ayant rappelé toute la bande, leur ouvre la porte. Ils se battent, les gifles pleuvent, animation générale. La championne est victorieuse du golfeur. Beaugosse et Perlouse, restés seuls, vont s'embrasser sur les lèvres comme dans le finale des films, mais le chapeau du garçon s'envole, il court après et la demoiselle court après lui.

Il est visible que M. Jean Cocteau a voulu synthétiser la bêtise élégante, sa viduité, sa moutonnière agitation, animer une image outrancière, moqueuse et mélancolique du modernisme. M. Darius Milhaud, pour le suivre dans cette voie, a usé de thèmes banaux, de valses fades, de rythmes plats, sans surprises, sans la moindre discordance tant soit peu émoustillante. Certes, cela est dans l'esprit du livret. Toutefois, on eût aimé une œuvre moins négative, moins facilement soumise, plus inventive, plus acerbe, plus humoristique, et même, au besoin, plus grinçante.

La chorégraphie de Mme Nijinska s'inspire surtout des divers mouvements de la nage humaine, brasse, flottaison, émersion, immersion, coupe, plongeon hypothalattique, etc., de ceux des sports ralentis, comme décomposés, et de divers pas de danses déjà désuètes qui semblent plus indicatrices de niaiseries, — et pourquoi ?

Les décors et costumes de M. Henri Laurens sont harmonisés et compréhensifs, comme de music-hall décadent. L'interprétation comprend M. Antoine Doline (le baigneur) danseur aux acrobaties souples et puissantes, Mlle Sokolova, adroite et plaisante, Mlle Nijinska elle-même, très disciplinée aux volontés des auteurs, et tout une troupe entraînée à cet art chorégraphique d'actualité.

JANE CATULLE-MENDES.

PARIS-SOIR
BOULEVARD MONTMARTRE
25 JUIN 1924

Les Premières

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES

(*Ballets Russes*)

Le train bleu

Opérette dansée, scénario de M. Jean Cocteau, musique de M. Darius Milhaud.

Les Ballets Russes, qui mirent, chez nous, la présence magnifique de l'Orient pris le parti d'être monégasques. Ils ont contracté, en s'acclimatant au Paradis de la Roulette et du Trente-et-Quarante, des habitudes d'économie qui modèrent l'imagination chez les spectateurs dans la mesure même où ils restreignent la dépense chez M. Serge de Diaghilew.

C'est là, comparé à ce que nous admirâmes voilà bientôt vingt ans, quelque chose comme de l' « ersatz » Ballets Russes.

Cette « restriction », corrigée, si je puis ainsi dire, par l'invention, dans les décors et les costumes, de Mme Marie Laurencin, dont la naïveté ariste est une perfection de l'ironie, de MM. Braque, Picasso et Laurens, est, d'ailleurs, pleine de charmes comme de surprises.

Je mentirais si je vous affirmais que je suis comblé par ces réalisations étonnantes. Mais leur étrangeté ne me dérobe point ce qu'elles ont de fantaisiste et de nouveau. Je répéterais volontiers, pour justifier l'étonnement que j'en ai, ce que dit le Mardoche de Musset : « Nous n'avons pas le crâne fait de même. »

Mais vais-je exciper de la forme de mon crâne pour prétendre, sinon à la vérité, du moins à la raison ? Non, n'est-ce pas ? Ce serait trop vain.

Je ne crois pas que *Le Train Bleu*, dont les Ballets Russes nous donnaient, hier, la première représentation, puisse être tenu pour un événement.

Cet ouvrage, dit « opérette dansée », est un amusant spectacle, où paraît, par des traits charmants, la fantaisie, également poétique et puérile, juvénile et sénile, de M. Jean Cocteau.

Si j'étais commis — précaution bien inutile ! — à charger d'une appréciation cet écrivain de talent, cet éternel adolescent, je dirais qu'il est quelque chose comme un carrefour des âges. C'est un printemps rouillé comme l'automne ; c'est un automne délicat comme le printemps dans sa nouveauté.

Je ne crains pour lui que ce cap de la quarantaine que M. Cocteau, navigateur du bizarre, va franchir avant qu'il soit longtemps. Il risque alors de découvrir qu'il s'est en vain donné bien du mal pour donner à une clientèle, rare et faisandée comme le gibier de choix, l'expansion d'un talent doué pour des horizons plus larges. Mais il lui est loisible de me répondre : « Ça, c'est mon affaire... »

Qu'il y prospère puis qu'il s'en affranchisse : c'est tout le mal que je lui souhaite.

Le *Train Bleu* ne bousculera guère sa destinée.

Cette « opérette dansée », où le chant n'intervient point, est, surtout, du music-hall stylisé.

L'action est sur une plage en 1924. Des « poulès » et des « gigolos » s'ébattent devant le soleil qui décroît. Ils ont des bonds d'animaux intacts. Ils font parade de leur vigueur et tentation de leur désir. Une championne du tennis, un champion du golf illustrent leurs ébats par quelque chose d'apprêté, d'un peu ridicule, qui est déjà, sans doute, la Gloire. Tout cela est alerte, vif, animé de corps jeunes et musclés, et fort agréable à nos yeux, qui ne sont pas souvent mis à l'épreuve d'une aussi bonne santé.

Quant à la musique ?...

Elle est de M. Darius Milhaud, la musique.

C'est le cas de dire qu'en voici pour tous les goûts : quelques mesures d'un prélude grave et pompeux ; puis un « cancan » où le génie d'Offenbach reconnaîtrait quelqu'un des siens ; une incartade vers Schumann ; un recul vers Olivier Métra ; une réelle vertu rythmique ; une tresse aisée ; une certaine délicatesse d'invention et de métier : mais cela, sur le fond de bastringue... » Une Muse plutôt nègre pèse sur cette partition : le Jazz Band.

Ce qui est remarquable ici, c'est *l'humour*... Il faut bien, n'est-ce pas ? tenir pour de *l'humour* l'indifférence de M. Darius Milhaud à ce qui serait, pour un autre musicien, le besoin d'accorder sa musique à l'action qu'elle commente. Ici, le scénario agit *à dia* tandis que la musique donne *à dia*...

Si je tentais l'inutilité de définir la manière de M. Darius Milhaud, lequel fait grand bruit, j'évoquerais ces arrière-boutiques de marchandes à la toilette où les femmes sans modestie trouvent de quoi pour s'habiller.

Ici, comme dans ces arrière-boutiques, c'est le goût qui manque le plus... Et l'on peut craindre, finalement, que M. Darius Milhaud, qui éclate volontiers, n'ait pas grand'chose à dire... Je pense à tout un passé de musiciens où l'immortalité se laissait prendre à des bruits moindres et plus profonds.

Le *Train Bleu* faisait, hier, spectacle avec des œuvres déjà entendues ; *Parade*, de M. Erik Satie, ce sage fou que le « snob » éclaire (« Pitié l'éclaire, le chaste fou », dit Gurnemanz, parlant de Parsifal), avec les *Fâcheux*, dont M. Georges Auric a bien tort de trop « cuivrer » la musique charmante ; avec *Les Biches*, que M. Francis Poulenc anime d'une musique qui, naturellement jolie, se donne bien du mal pour paraître singulière...

L'orchestre a, pour ces quatre ouvrages, la direction sensible, souple, nuancée et précise de M. André Messager.

Parmi les danseurs et les mimes, Mlle Vera Nemtchinova, dont le jeune corps vigoureux et vite est élancé comme une ode, montre un mérite particulièrement admirable. Une louange choisie est due à Mmes Nijinska, Lydia Sokolova, à M. Woizikovsky et à M. Antoine Doline, lequel, commis à figurer un « beau gosse » dans l'opérette dansée de MM. Cocteau et Milhaud, s'en justifie par une plastique enviable.

Georges Pioch.

INTRANSIGEANT
100, RUE RÉAUMUR, 100
27 JUIN 1924

Petites et grandes nouvelles

× *Charlie, chasseur*, de Jacques Dyssord, sera un roman picaresque.

× Le « Chicago Tribune Sunday Magazine » publie une chronique des lettres très indépendante de M. Eugène Jolas.

× Marcel Berger lira samedi, aux Emissions Radio-Paris, à 20 h. 40, quelques passages de son « Histoire de 15 Hommes ».

× Samedi après-midi, au théâtre du « Crystal Palace », 9, rue de la Fidélité, le « Tribunal littéraire » du Faubourg fera la mise en accusation du livre de M. de Homem Christo, *Mussolini, bâtisseur d'asseoir*. La parole sera donnée aux partisans et aux adversaires du livre, que M. de Homem Christo défendra lui-même.

× Dans sa dernière séance, le comité de la Société des Gens de Lettres, réuni sous la présidence de M. Georges Lecomte, a élu sociétaire, par acclamation, M. l'abbé Henri Brémond, de l'Académie française.

N.-B. — Nous prions MM. les éditeurs de noter que les Treize sont : 98, rue Réaumur.

De fort beaux volumes sont publiés par les « éditions des 4 chemins ». Ils sont consacrés à des ballets russes. Ont paru déjà deux volumes sur *les Fâcheux* et deux volumes sur *les Biches*. Pour ceux-ci, ils contiennent un portrait de la Nijinska et un article par Jean Cocteau, un article de Darius Milhaud, des peintures et dessins de Marie Laurencin, qui a dessiné aussi la couverture ; et, pour le second volume, des photos de danses.

Les volumes sur *les Fâcheux* contiennent un article et un portrait de Georges Auric par Jean Cocteau, un article de Louis Laloy, 22 dessins en couleurs de Georges Braque, des photographies d'artistes.

SAUVAGERIES, poèmes par Isabelle Sandy (Le Divan). — Il y a quelques beaux vers dans ce livre, mais on a l'impression que Mme Isabelle Sandy s'astreint à faire tout un poème pour utiliser ces quelques beaux vers.

Ainsi le poème intitulé l'*Amant* se termine par ce vers qui lui donne des ailes :

..... puissant comme la houle,
Cet amant merveilleux et multiple : la foule !

Mme Isabelle Sandy consacre à la *Pauvreté* un délicat poème tout frémissant de sensibilité féminine d'une sobre et émouvante tonalité :

Seigneur, vous m'avez faite pauvre à votre image,
Je ne possède rien que l'étoile des mages
Et l'ogive du ciel qui n'est jamais fermée,
Ah ! comme vous m'avez aimée.

LES TREIZE.

COMŒDIA
32, Bd Poissonnière, 32 - P.
24 JUIN 1924

LA

cent actes divers
st l'Univers.
ONTAINE.)

Mardi 24 Juin 1924

AUJOURD'HUI

Fête à souhaiter: *Prosper.*
Beau temps, ciel nuageux.
De belles éclaircies.
Minimum: + 13.

RÉDACTION: *Louvre* { 18-00 / 18-07
ADMINISTR.: *Central* { 88-07 / 88-08
Adresse Télégraphique: COMŒDIA-PARIS
Chèque postal: 326-72-PARIS

Au Théâtre des Champs-Elysée

"Le Train bleu"

Opérette dansée de M. Jean Cocteau, musique de M. Darius Milhaud

Spectacle d'été, impression estivale ! Le soleil, au dehors, est dans l'air et sur la scène voisine des berges du fleuve on voit dans la nappe des projecteurs — signes avant-coureurs des proches réjouissances balnéaires — de jolies jeunes femmes en un ravissant déshabillé qui fera fureur, sans doute, cette année sur les plages élégantes et des hommes attifés de ce caleçon vulgaire qu'arborent, au bord de l'eau, les clients pitoyables des trains de plaisir pour Dieppe ou Le Tréport.

Le décor, qui se pique d'un certain cubisme, n'est pas particulièrement évocateur, ni spécialement suggestif. Il faut y suppléer par l'imagination: besogne aisée, fût-ce après un bon dîner, puisque les gestes des acteurs, des danseurs, voire des acrobates, sont ceux de nageur, de plongeur ou de quelque intrépide baigneuse. Voici, pour parler en français et non selon le dire anglais, la vieille « brasse » telle qu'on la fait pratiquer aux enfants sur une chaise afin de les amuser chez soi, la « coupe », plus distinguée, la « marinière » et la « indienne ». Et puis voici encore, ressemblant à des moines, deux flâneurs en long peignoir serrant la taille et le plongeur qui vomit l'eau de ses oreilles en secouant la tête. Il ne manque guère ici que le bain de pieds d'eau douce qui vous dessale comme un hareng; mais peut-être existe-t-il sous quelque forme en ce tableau sans que je l'aie aperçu. Enfin, ce sont les sports adjacents: le golf et le tennis, le flirt et la danse.

Vous savez déjà que le titre de l'ouvrage en question se réfère au fameux express dit « train bleu » qui brûle en cette saison la ligne de Paris à Deauville. Le scénario, de M. Jean Cocteau, est purement humoristique. Prenons par exemple le début de la deuxième scène. « La porte de la cabine s'ouvre. Paraît un baigneur — Poses dans la cabine. Les « poules » se groupent en des attitudes gracieuses... Penser aux groupes qui finissent le quadrille du Moulin-Rouge. Les gigolos viennent chercher le baigneur et le portent en triomphe. (Voir les photos des boxeurs portés en triomphe après le match.) » et ainsi de suite.

D'autre part, à la table des morceaux musicaux, figurent notamment les indications suivantes: Chœur des poules et des gigolos, Entrée de Beau-Gosse, Parco des cabines et scène de l'avion, Fugue de l'engueulade, Final du chapeau (qui s'envole vers la mer).

Mais, direz-vous, ce sont des scènes de revue, ou bien de music-hall. En effet ! Et je ne suppose pas que les auteurs, dont les intentions sont limpides, aient voulu autre chose. M. Darius Milhaud, pour la trame de sa musique, n'a certes pas pris un parti différent. Point d'accords surévolués, incandescents, ultra-modernes; point de dissonances accumulées, agressives, intransigeantes. Au contraire, l'harmonie est, cette fois, volontairement la plus platement scolastique qu'il soit possible d'imaginer. Des rythmes de polka, de valse, de quadrille; des phrases bonbon fondant ou bien de mirliton; par ci par là, quelque romance en guimauve, languissamment égrenée par la flûte. Une parodie ? Même pas, à ce qu'il me semble. Une amusette ou, si l'on veut, une charge d'atelier, mais qui aurait pu, je crois, être plus comique. Je n'affirmerai pas pourtant que M. Milhaud, en compagnie de M. Cocteau, pince sans rire, n'ait pas au surplus quelque peu mystifié un certain nombre de ses spectateurs. Et c'est alors cela qui serait le plus drôle de cette aventure ! En dépit de grosses bouffonneries, comme celle des *Mariés de la Tour Eiffel*, M. Darius Milhaud s'est donné le rang d'un compositeur de haute classe d'humour - du moins d'un certain humour - il n'est pas nécessaire de le répudier, même dans cette condition. On a suivi sur ce terrain l'auteur des *Choéphores*. Dès lors, s'empêcher de prendre un tel compositeur au sérieux, fût-ce relativement, n'est pas à la portée de tout un chacun.

Par ailleurs, M. Milhaud a manqué bien souvent d'indulgence pour des œuvres parmi les plus dignes de respect. Devant un ouvrage aussi mince, quelle attitude vont prendre ceux qu'il prétend terrasser. Y songe-t-il ? Et s'il s'amuse ainsi aux bagatelles de la porte, d'autres, de son genre, qui déjà se pressent à l'horizon ne vont-ils pas rattraper leur retard ? Enfin, après certains déboires, la politique expédiente de M. Milhaud n'aurait-elle pas dû viser à fournir, au lieu d'une gaminerie même fort spirituelle, quelque œuvre de grand style ? Ou bien M. Milhaud ne craindrait-il pas, étant très sûr de lui, de poser le cas Milhaud à la face du monde ? Et ce n'est pas un détracteur, loin de là, moins encore un adversaire qui pose ces questions.

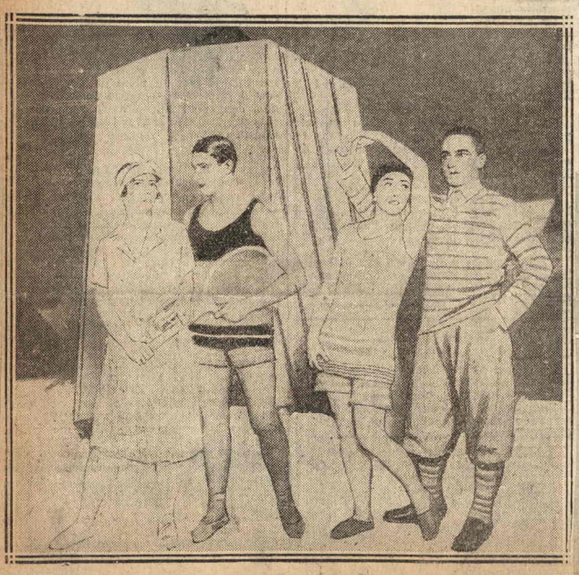
Raymond Charpentier.

Le Spectacle

Ainsi donc, nous avons vu Terpsichore en maillot de bain mendier une maigre pitance sur le parvis du music-hall, basilique du spectacle moderne. Après un steeple mouvementé, les Ballets Russes ont battu les Soirées de Paris d'une demi-tête et

M. Antoine Doline et M. Henri Laurens, auteur du décor du « Train bleu »

remporté la coupe de l'Actualité, en attendant que celle-ci passe à une autre équipe. L'étonnement causé aux spectateurs s'évanouira en peu de jours, étant provoqué par des expédients fallacieux et, d'ailleurs, usagés. Ce paradoxe de transposer sur une grande scène lyrique les procédés et habitudes du tréteau, du ring, du dancing et de l'écran, nous dépayse pour un instant et, par conséquent, nous amuse. Cependant, cet instant est vite passé. L'esprit de la danse aurait pu, par le sortilège d'une transposition ironique ou lyrique, assimiler et transfigurer le multiple et curieux dynamisme sportif. Quel chorégraphe n'a pas rêvé à un tel enrichissement, penché attentivement sur les images du *Miroir des Sports ?* Et j'ai connu des sportifs, notamment un maître patineur, qui, de leur côté, mettaient au point leur forme à la barre d'une classe de danse. Or, Mlle Nijinska s'en est tenue à une imitation directe et superficielle des disciplines sportives. Son apparition en joueuse de tennis, de blanc vêtue, raquette en main, m'a semblé le reflet grimaçant de Karsavina dans ces *Jeux* de Debussy, Bakst et Nijinsky où, il y a onze ans, l'homme sportif abordait le théâtre. Chez Nijinsky, l'esprit nouveau était symbolisé par le mouvement anguleux, tourné « en dedans », s'opposant à l'« ouverture » vaste et les courbes arrondies de l'école. Sans la raquette, nous ne nous serions pas douté que Mlle Nijinska figure un « game ». Mais le chan-



Une scène du « Train bleu » (Photo Henri Manuel.)

47
COMŒDIA
32, Bd Poissonnière, 32 - P.
3 JUIL. 1924

Beaux-Arts

Les matériaux du ballet

M. Constantin Landeau a attrapé en plein vol le beau papillon et il l'a fixé avec une épingle sur un bouchon de liège.

Grâce à lui, les amateurs pourront voir les ailes chamarrées de tout près et, plus tard, les gens qui viendront s'extasieront sur la beauté de ses couleurs, sur l'architecture de son corps, sur le mécanisme qui faisait voltiger la fleur ailée.

M. Constantin Landeau n'est pas un entomologiste; ce n'est pas un papillon qu'il a attrapé au vol, c'est un ballet, plusieurs ballets. Il est parvenu à fixer ce qui était

Dessin de Braque pour « Les Fâcheux »

fugitif et mouvant. D'un opéra, il reste le livret de la musique; d'une comédie, le texte nu. D'un ballet que reste-t-il ? Un scénario sec comme une table des matières, la musique qui devient musique de concert, et peut-être au fond du magasin des habits pailletés que rongent les mites et que recouvre la poussière.

M. Constantin Landeau a réuni en deux volumes ce qui constitue l'âme même du ballet. Dans le premier volume, il groupe la partie originale, la partie vivante, des articles de critique, des pages de musique et surtout les aquarelles du peintre qui servirent pour les décors et les costumes; dans le second volume sont réunis des documents photographiques.

Il a fait paraître ainsi deux ballets : *Les Biches* et *Les Fâcheux*. Pour *Les Biches*, voici les articles de Jean Cocteau et de Darius Milhaud, le portrait de la Nijinska par Cocteau et puis, dans un chatoiement de bleu, de gris, de rose, de vert, quinze dessins en couleur de Marie Laurencin, reproduits en fac-similé avec une prodigieuse exactitude.

La comédie ballet, *Les Fâcheux*, a été fixée de la même façon. Les articles de Jean Cocteau et de Louis Laloy, le portrait d'Auric par Cocteau et le défilé des 24 dessins en couleur de Braque, évoquant le décor, le rideau et les costumes de la pièce, composent un ensemble charmant.

Les bleus et les roses de Marie Laurencin les beiges et les bruns de Braque s'animent lorsqu'on tourne les pages des beaux livres.

Et bientôt le Picasso de *Parade* va apparaître au détour des quatre chemins.

A. W.

COMŒDIA
11, Rue Pelletier — P
8 JUIL. 1924

Beaux-Arts

Les matériaux du ballet

M. Constantin Landeau a attrapé en plein vol le beau papillon et il l'a fixé avec une épingle sur un bouchon de liège.

Grâce à lui, les amateurs pourront voir les ailes chamarrées de tout près et, plus tard, les gens qui viendront s'asseoir sur la pelouse de ses couleurs, sur l'architecture de son corps, sur le mécanisme qui faisait voltiger la fleur ailée.

M. Constantin Landeau n'est pas un entomologiste ; ce n'est pas un papillon qu'il a attrapé au vol, c'est un ballet, plusieurs ballets. Il est parvenu à fixer ce qui était fugitif et mouvant. D'un opéra, il reste le texte de la musique ; d'une comédie, le texte du ballet que reste-t-il ? Un sec-herbe sec comme une table des matières. La musique qui devient musique de concert, et peut-être au fond du magasin des habits pailletés que rongent les mites et que recouvre la poussière.

M. Constantin Landeau a réuni ces deux volumes ce qui constitue l'âme même du ballet. Dans le premier volume, il groupe la partie originale, la partie vivante, des ariettes de carnaval, des pages de musique et surtout les aquarelles du peintre qui servent de fond pour les décors et les costumes ; dans le second volume sont réunis des documents bibliographiques.

Il a fait paraître ainsi deux ballets : *Les Biches* et *Les Fâcheux*. Pour *Les Biches*, vous lisez les articles de Jean Cocteau et de Darius Milhaud, le portrait de la Nijinska par Cocteau et puis, dans un chatoiement de bleu, de gris, de rose, de vert, quinze dessins en couleur de Marie Laurencin, reproduits en fac-similé avec une prodigieuse exactitude.

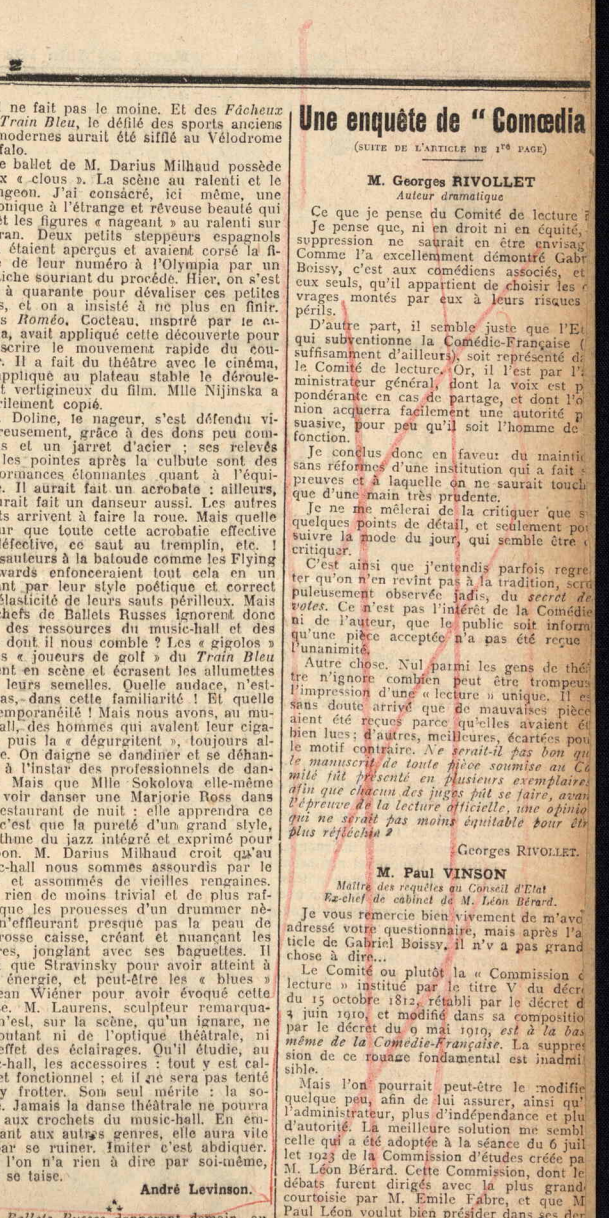
La comédie ballet, *Les Fâcheux*, a été fixée de la même façon. Les articles de Jean Cocteau et de Louis Laloy, le portrait d'Auric par Cocteau et le défilé des 24 dessins en couleur de Braque, évoquant le décor, le rideau et les costumes de la pièce, composent un ensemble charmant.

Les bleus et les roses des Laurencin les belges et les bruns de Braque s'animent lorsque on tourne les pages de ces deux livres. Et bientôt le Picasso de *Parade* va apparaître au détour des quatre chemins.

A. W.

Dessin de Braque pour « Les Fâcheux »

Une scène du « Train bleu »



dail ne fait pas le moine. Et des *Fâcheux* au *Train Bleu*, le défilé des sports anciens et modernes aurait été sifflé au Vélodrome Buffalo.

Le ballet de M. Darius Milhaud possède deux « clous ». La scène au ralenti et le plongeon. J'ai consacré, ici même, une chronique à l'étrange et rêveuse beauté qui revêt les figures « nageant » au ralenti sur l'écran. Deux petits steppeurs espagnols s'en étaient aperçus et avaient corsé la finale de leur numéro à l'Olympia par un pastiche souriant du procédé. Hier, on s'est mis à quarante pour dévaliser ces petites gens, et on a insisté à ne plus en finir. Dans *Roméo*, Cocteau, inspiré par le cinéma, avait appliqué cette découverte pour transcrire le mouvement rapide du coureur. Il a fait du théâtre avec le cinéma, et appliqué au plateau stable le déroulement vertigineux du film. Mlle Nijinska a puérilement copié.

M. Doline, le nageur, s'est défendu vigoureusement, grâce à des dons peu communs et un jarret d'acier ; ses relevés sur les pointes après la culbute sont des performances étonnantes quant à l'équilibre. Il aurait fait un acrobate : ailleurs, il aurait fait un danseur aussi. Les autres sujets arrivent à faire la roue. Mais quelle erreur que toute cette acrobatie effective et défective, ce saut au tremplin, etc. ! Des sauteurs à la batoude comme les Flying Banwards enfonceraient tout cela en un instant par leur style poétique et correct et l'élasticité de leurs sauts périlleux. Mais les chefs de Ballets Russes ignorent donc tout des ressources du music-hall et des joies dont il nous comble ? Les « gigolos » et les « joueurs de golf » du *Train Bleu* fument en scène et écrasent les allumettes avec leurs semelles. Quelle audace, n'est-ce pas, dans cette familiarité ! Et quelle contemporanéité ! Mais nous avons, au music-hall, des hommes qui avalent leur cigarette puis la « dégurgitent », toujours allumée. On daigne se dandiner et se déhancher à l'instar des professionnels de dancing. Mais que Mlle Sokolova elle-même aille voir danser une Marjorie Ross dans un restaurant de nuit : elle apprendra ce que c'est que la pureté d'un grand style, le rythme du jazz intégré et exprimé pour de bon. M. Darius Milhaud croit qu'au music-hall nous sommes assourdis par le bruit et assommés de vieilles rengaines. Mais rien de moins trivial et de plus raffiné que les prouesses d'un drummer nègre n'effleurant presque pas la peau de sa grosse caisse, créant et nuançant les timbres, jonglant avec ses baguettes. Il n'y a que Stravinsky pour avoir atteint à cette énergie, et peut-être les « blues » de Jean Wiéner pour avoir évoqué cette finesse. M. Laurens, sculpteur remarquable, n'est, sur la scène, qu'un ignare, ne se doutant ni de l'optique théâtrale, ni de l'effet des éclairages. Qu'il étudie, au music-hall, les accessoires : tout y est calculé et fonctionnel ; et il ne sera pas tenté de s'y frotter. Son seul mérite : la sobriété. Jamais la danse théâtrale ne pourra vivre aux crochets du music-hall. En empruntant aux autres genres, elle aura vite fini par se ruiner. Imiter c'est abdiquer. Et si l'on n'a rien à dire par soi-même, qu'on se taise.

André Levinson.

⁂

Les *Ballets Russes* donneront demain, au Théâtre des Champs-Elysées, le nouveau ballet de M. Poulenc, *Les Biches*, dont le succès s'affirme à chaque représentation, sous la direction de M. André Messager, et les *Noces* de M. Stravinsky, dont l'effet est toujours d'une puissance incomparable, sous la direction de M. Pierre Monteux. La soirée

Une enquête de " Comœdia

(SUITE DE L'ARTICLE DE 1re PAGE)

M. Georges RIVOLLET
Auteur dramatique

Ce que je pense du Comité de lecture ?

Je pense que, ni en droit ni en équité, suppression ne saurait en être envisag Comme l'a excellemment démontré Gabr Boissy, c'est aux comédiens associés, et eux seuls, qu'il appartient de choisir les vrages montés par eux à leurs risques périls.

D'autre part, il semble juste que l'Et qui subventionne la Comédie-Française suffisamment d'ailleurs), soit représenté d le Comité de lecture. Or, il l'est par l'ministrateur général, dont la voix est p pondérante en cas de partage, et dont l'o nion acquerra facilement une autorité p suasive, pour peu qu'il soit l'homme de fonction.

Je conclus donc en faveur du maintie sans réformes d'une institution qui a fait s preuves et à laquelle on ne saurait touch que d'une main très prudente.

Je ne me mêlerai de la critiquer que s quelques points de détail, et seulement po suivre la mode du jour, qui semble être critiquer.

C'est ainsi que j'entendis parfois regre ter qu'on n'en revînt pas à la tradition, scru puleusement observée jadis, du *secret de votes*. Ce n'est pas l'intérêt de la Comédie ni de l'auteur, que le public soit inform qu'une pièce acceptée n'a pas été reçue l'unanimité.

Autre chose. Nul parmi les gens de thé tre n'ignore combien peut être trompeus l'impression d'une « lecture » unique. Il es sans doute arrivé que de mauvaises pièce aient été reçues parce qu'elles avaient é bien lues ; d'autres, meilleures, écartées pou le motif contraire. *Ne serait-il pas bon qu le manuscrit de toute pièce soumise au Co mité fût présenté en plusieurs exemplaires afin que chacun des juges pût se faire, avan l'épreuve de la lecture officielle, une opinio qui ne serait pas moins équitable pour êtr plus réfléchie ?*

Georges RIVOLLET.

M. Paul VINSON
Maître des requêtes au Conseil d'Etat
Ex-chef de cabinet de M. Léon Bérard.

Je vous remercie bien vivement de m'avo adressé votre questionnaire, mais après l'a ticle de Gabriel Boissy, il n'y a pas grand chose à dire...

Le Comité ou plutôt la « Commission c lecture » institué par le titre V du décr du 15 octobre 1812, rétabli par le décret d 3 juin 1910, et modifié dans sa compositio par le décret du 9 mai 1919, *est à la bas même de la Comédie-Française*. La suppre sion de ce rouage fondamental est inadmi sible.

Mais l'on pourrait peut-être le modifie quelque peu, afin de lui assurer, ainsi qu'l'administrateur, plus d'indépendance et plu d'autorité. La meilleure solution me sembl celle qui a été adoptée à la séance du 6 juil let 1923 de la Commission d'études créée pa M. Léon Bérard. Cette Commission, dont le débats furent dirigés avec la plus grand courtoisie par M. Emile Fabre, et que M Paul Léon voulut bien présider dans ses der nières séances, a été d'accord pour décide qu'*il serait bon que le Comité de lecture s composât de quinze membres, c'est-à-dire de douze membres actuels, plus trois autres so ciétaires hommes, sous la présidence de l'ad ministrateur général. D'autre part, elle a de mandé que le vote fût secret.*

PARIS-JOURNAL
15, Avenue Bugeaud
27 JUIN 1924

48 45

Dans une interviewe récente de Cocteau, baigneur dit le beau Gosse, et un joueur que *Paris-Journal* avait prise, il avait comparé *le Train bleu*, qu'on allait don-

Becon

NIJINSKA
dans « Le Train bleu »

ner, à une statue. *La statue de la Frivolité.*

L'expression m'avait frappé. Il ne m'a pas semblé que la chorégraphie de Mme Nijinska la justifiât, mais, renseignements pris, la poète l'avait appliquée à ce qu'il avait conçu plus qu'à ce qui a été réalisé et qui, d'ailleurs, est joli.

Joli, gracieux, aimable, drôlet, spirituel. D'une bonhomie spirituelle. J'attendais seulement plus d'acuité et de profondeur, un trait qui fût plus caricatural ou plus pathétique, plus simplifié dans tous les cas, plus marqué par ce travail du style qui donne à la transfiguration typique plus de vérité qu'à un portrait.

Les baigneurs sont répandus sur la plage. Les baigneurs et les baigneuses. Ils font mille tours. Ils sont vêtus, si l'on peut dire, de la même manière, maillot bleu, les jambes couleur d'ocre. Surviennent : la championne de tennis, — flanelle blanche — une baigneuse du nom de Perlouse, un baigneur dit le beau Gosse, et un joueur de golf, — pipe et homespun, des bas dans ses souliers. Perlouse et le beau gosse ont un maillot entre le rose et le lie-de-vin : c'est un couple qui diffère un peu des autres, comme il arrive pourtant dans cette foule contemporaine dont l'uniformité peut n'être qu'apparente.

Entre ces quatre-là, et deux cabines, une intrigue que je ne vous raconte pas ; vous en démêlerez les fils.

Nous avons tous une manière d'allumer une cigarette, une manière à nous, qui n'existait pas il y a dix ans, et qui sera un jour remplacée, oubliée. Nous la prenons dans l'étui (dont il n'y a pas une demi-douzaine d'espèces diverses). Nous la prenons entre le pouce et l'index, parfois avec un petit appui du médius. Et nous la choquons deux ou trois fois contre l'étui, si ce n'est contre le dos ou la paume de l'autre main. Pour la desserrer ? Pour en régulariser le calibre ? Pour lui rendre sa forme changée par la pression de l'étui ? Nul ne l'a jamais su.

D'autre part, un fumeur de pipe, assez élégant pour aller avec bonheur jusqu'à ce que l'on appelle le chiqué-contre, songera très bien, si sa veine et sa lune le portent à une feinte rusticité, à allumer sa Dunhil au moyen d'une allumette frottée contre la grosse semelle de son soulier bas.

Très bien.

J'ai traduit, chacun par un exemple, les deux séries de gestes qui règnent à toutes les époques chez les hommes, les uns dictés par la mode communs à tous ; et les autres individuels, inspirés, ou se croyant tels. Les gestes éternels eux-mêmes, ceux de la nature et de la nécessité, sont modifiés par notre maniérisme.

En regardant les deux chœurs silencieux et agiles du *Train bleu*, vous verrez comment on se baigne aujourd'hui, comme on s'ébat dans l'eau, comme on s'y jette, comme on nage, comme on renoue sa sandale, comme on essuie une peau que le soleil a brûlée, en la frottant avec le pan d'un peignoir de tissu éponge. Vous y verrez comment on offre une cigarette et comment on lorgne une belle, — pardon, une plule. Finie, la révérence ! Nous abordons les femmes en camarades. L'amour est sans cérémonie. Quand nous baisons la main, c'est une caresse ou c'est une formalité, ce n'est plus un rite. Quand nous disons, un petit signe de tête, voire de lèvre : la dame est requise.

Mais, dites-vous, quel intérêt ? Nous n'éprouvons aucun plaisir, dites-vous, à nous regarder dans un miroir. Aucun autre plaisir, sinon celui de la coquetterie, à l'occasion

Pour me ranger à votre avis il faudrait que je fusse sûr que vous savez vous regarder dans un miroir, vous y reconnaître. Et je pense au contraire que vous vous y reconnaissez seulement lorsque les poètes et les peintres vous ont montré comment vous étiez. Les trois quarts des auteurs du boulevard, lorsqu'ils représentent des personnages, nos contemporains censément et nos sosies, leur prêtent des mouvements qui remontent au temps de Félix-Faure.

Voici les vôtres,

Les voici arrangés en ballet. Pensiez-vous que nous pourrions, comme nous sommes, jamais rien faire d'aussi agréable à voir que cette roue humaine, cette espèce de cabestan ? Dix hommes s'assoient en cercle, leurs pieds au centre, ils se donnent la main, ce qui fait une circonférence ils se soulèvent, et ils tournent.

Dans cette transcription des gestes d'une vie frivole, vous observerez par moments une sorte de décomposition des temps, qui vous fera songer au ralenti du cinéma. Vous vous rappellerez alors le mot de Cocteau : la statue... J'aurais désiré que ces *ralentis* fussent plus nets, plus accusés, plus décisifs, comme ils le sont dans la mimique de *Roméo et Juliette.* C'était le moyen d'arriver au style. Le dessein profond du poète nous était mieux traduit, qui était de nous faire sentir, en nous plaisant, la vanité de ce que nous faisons, la ressemblance du brillant troupeau de Deauville avec une troupe de chasseurs d'élans aux temps préhistoriques.

Le difficile, je sais bien, était de concilier cette intention avec la chorégraphie, qui est mouvement.

Le décor de Laurens est un arrangement de triangles qui reproduisent les couleurs de la plage et du ciel, ou sont noirs, pour exalter le reste. Il ne reproduit pas l'objet, il traduit l'impression.

Mme Nijinska (la championne) et Léon Woirikovsky (le golfeur) avaient à jouer autant ou plus qu'à danser, et ils l'ont fait en très bons mimes. Lydia Sokolova et Antoine Doline avaient à danser plus qu'à jouer, et s'ils ont dansé brillamment, ils n'ont pas joué en maladroits.

Eugène Marsan.

N° DE DÉBIT
NEW-YORK HERALD
18, Av. de l'Opéra.
8 JUIN 1924

MUSIC IN PARIS

By LOUIS SCHNEIDER.

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES.—First performance of "Les Fâcheux," of M. G. Auric, by the Russian ballets, with "Petrouchka" and "Les Noces" on Wednesday night.

In the very interesting program of the second series of the Russian ballets, besides repertory pieces such as M. Stravinsky's amazing "Petrouchka" and the same author's "Les Noces," which, though one cannot like it, is curious on account of its rythm and its dance, M. Serge de Diaghilew gave the first performance of "Les Fâcheux."

M. Boris Kochno, author of the libretto, has taken his scenaria from Molière's comedy. "Les Fâcheux" are society bores, people who worry you with their personal affairs and who will never leave you alone. Their descendants are numerous to-day. The subject is as follows: Eraste is in love with Orphise. Every time that he wishes to express his sentiments or to stage a little scene of jealousy the "fâcheux" hold her attention. Now it is some devotee of dancing, who is showing her a new step; next come the racket players. Then the gossips and the ball players begin to be tiresome. Finally Orphise, thanks to Eraste, who gets rid of all the bores, falls into the arms of the one she loves.

The dances invented by Mlle. Nijinska on this subject are of charming variety. The costumes and décors by Georges Braques form a harmonious ensemble. Applause is freely given to the delightfully well-regulated steps of Mlle. Tchernicheva (Orphise), of M. Wilzak (Eraste), Mlle. Nijinska, M. Doline and, in short, of all the ballet.

In regard to the score by M. Georges Auric, it may be said that it unceasingly seeks to imitate old-style music. But it is interspersed with false notes, evidently showing the composer's fancy and his desire to give a modern aspect to the music. But if the ears of the spectator are put to a painful test, his eyes are enchanted. And this at least is something we owe to the new ballet, "Les Fâcheux."

Madame Nina Gordani, who is touring Europe to sing character songs in costume and to acquire folk-song material in various countries, will arrive shortly in Paris, and will then complete her tour before returning to her home in New York.

49

EXCELSIOR

30 AVRIL 1924

BALLETS RUSSES

La dernière nouveauté de cette saison de ballets a été *le Train bleu*, de MM. Jean Cocteau et Darius Milhaud. Cet ouvrage s'inspire des préoccupations habituelles aux conseillers de MM. de Diaghilew et Rolf de Maré. On y recherche la cocasserie, l'incohérence, la parodie et la déformation plastique dans une atmosphère de gaieté brutale et foraine.

Cette conception n'est point absurde et, lorsqu'elle est appliquée par des gens d'esprit et des virtuoses, elle peut donner des réalisations kaléidoscopiques pleines de détails savoureux. Mais, malheureusement, les scénaristes et les compositeurs qui pratiquent laborieusement, depuis quelques années, ces acrobaties sous nos yeux ne possèdent pas toujours les qualités nécessaires pour triompher de toutes les difficultés du genre.

Le Train bleu porte un beau titre prometteur. Mais cette moderne *Invitation au voyage* n'a rien de baudelairien. Ce n'est d'ailleurs pas à Deauville ni à Monte-Carlo que nous conduit ce prétendu rapide de luxe. Nous sommes plutôt en présence d'un train de plaisir déversant un flot de voyageurs sur une plage populaire. Sur le sable, des jeux s'organisent. On fait des bonds, on joue à saute-mouton, on construit des pyramides humaines, on exécute des culbutes et des arbres fourchus, on construit même un carrousel humain fort remarquable et, après avoir prolongé ces jeux innocents un peu au delà des limites raisonnables, on baisse le rideau. Telle est la part de collaboration dans cet ouvrage chorégraphique du fin lettré et du délicat poète qu'est Jean Cocteau.

L'invention chorégraphique n'est pas beaucoup plus originale, mais, grâce aux qualités physiques de plusieurs exécutants, nos yeux conserveront le souvenir de quelques attitudes saisissantes dénonçant à ceux de nos contemporains qui l'ignorent encore la beauté secrètement enclose dans les circonvolutions du prosaïsme moderne.

La tâche de Darius Milhaud consistait à envelopper d'une musique joyeuse ces ébats semi-nautiques. L'auteur de *la Brebis égarée* nous a donné ici une partition d'excellente humeur. Les thèmes ont la franchise, la netteté et la simplicité si savoureuses de certaines chansons de café-concert. De toutes les musiques à prétentions gaies que nous offrent depuis quelques années des amuseurs mal doués pour le rire, celle-ci est assurément la plus réussie. Elle n'est ni grinçante, ni grimaçante et consent enfin à rendre hommage sans hypocrisie à la véritable technique harmonique, mélodique et orchestrale du music-hall. Il faut prendre acte avec satisfaction de cette docilité tardive.

Tout ce qu'on peut reprocher dans la circonstance à Darius Milhaud, c'est de n'avoir fait aucun effort de transposition et d'interprétation dans une forme d'art qui a déjà ses chefs-d'œuvre et ses maîtres. Il n'a pas créé, il n'a pas innové, il n'a même pas déformé ironiquement : il s'est contenté de réaliser correctement une formule parfaitement établie. Et ce n'est pas parce que les fins connaisseurs ont reconnu avec admiration une entrée fuguée dans ce recueil d'allègres petits airs qu'il faut attendre du compositeur du *Train bleu* une rénovation de la musique joyeuse.

Entre nous, pour faire du Christiné ou du Maurice Yvain, il n'est rien de tel que de s'adresser à Maurice Yvain ou à Christiné. Eux aussi sont parfaitement capables d'introduire des entrées de fugue dans un divertissement forain. Sans aucune ironie, j'estime que ces deux musiciens pourraient offrir à M. de Diaghilew et à Mme Nijinska une collaboration extrêmement amusante et d'une valeur musicale qui surprendrait les gens du monde habitués, depuis quelques années, à ne goûter que du café-concert de seconde main. On ne soupçonne pas, en effet, l'ingéniosité harmonique et orchestrale que dépensent les fournisseurs actuels de nos music-halls et de nos dancings. Quelle que soit l'habileté imitative de Darius Milhaud, il n'a assurément pas l'originalité et la force d'invention de ces petits maîtres.

Je suis également surpris que le directeur des ballets russes, qui ne recule devant aucune tentative audacieuse, n'ait pas songé, dans cet ordre d'idées, à donner un prolongement plastique à la merveilleuse floraison musicale du répertoire de certains jazz américains, dont la richesse, la suavité, la luminosité voilée et la nostalgique gaîté composent un ensemble de sensations musicales d'une saveur si délicieuse. Il y a là un art extrêmement raffiné et délicat où se trouvent résolus, avec une maîtrise étonnante, les problèmes qu'étudient souvent si maladroitement nos faux humoristes.

S'il veut me faire l'honneur de me croire, qu'il veuille bien écouter avec attention certaines réalisations de l'orchestre de Paul Whiteman, du pianiste Zez Confrey ou de l'orchestre Club Royal, qui nous sont conservées par certains disques de gramophone. Qu'il étudie avec soin ces œuvres étonnantes qui s'appellent *Can you forget?*, de Frey, *Ivy*, de Johnson et Jones — dont André Obey a donné une transposition littéraire miraculeuse de clairvoyance — *Lady of the evenings*, d'Irving Berlin, *Dearest*, d'Harry Akst, ou l'incroyable *Chansonnette*, de Rudolf Friml. Il y a là les éléments d'un spectacle prodigieux ne sentant plus l'amateur.

Et, s'il veut bien faire comprendre à un compositeur adroit la nécessité d'orchestrer ces petits chefs-d'œuvre en respectant la collaboration mystérieuse du disque gramophonique, où les sons métalliques se trouvent enveloppés et noyés dans une matière instrumentale d'une subtilité prodigieuse, les musiciens les plus délicats éprouveront une joie complète, et notre Darius Milhaud sera bien obligé d'avouer qu'il entend là « la Voix de son Maître ».

Emile VUILLERMOZ.

6 Juin 1924
L'Œuvre

AU THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

BALLETS RUSSES

Les Fâcheux

Ballet de M. Boris Kochno (d'après Molière)
Musique de M. Georges Auric

La transformation de l'impromptu célèbre de Molière en ballet est une entreprise un peu surprenante. Le texte même de l'ouvrage, qui fut la première comédie-ballet donnée en France, comporte trois ballets exécutés pendant les entr'actes, des intermèdes, en somme, dont M. Kochno aurait peut-être pu s'inspirer, mais qui, donnés à la file, n'ont aucun lien entre eux. Eût-on conservé le souvenir le plus net de l'ouvrage que toutes ces allées et venues de personnages muets, s'exprimant par gestes et par gambades, n'en restent pas moins prodigieusement décousues. La chorégraphie de Mme Nijinska est assez pittoresque ; elle-même interprète le rôle de Lysandre, en travesti, avec beaucoup d'adresse. Certaines entrées de groupes sont curieuses. Comme dans les *Tentations de la Bergère*, la symphonie des couleurs adoptées pour les costumes est d'un goût parfait, encore que le style de quelques-uns d'entre eux soit souvent contestable. Le décor de M. Bracque est bien singulier.

Ce qu'il est plus difficile d'admettre, c'est la musique écrite à ce propos par M. Georges Auric, un de nos jeunes fauves. Il n'y a aucune tentative d'évocation du style de l'époque, ce qui était le droit de l'auteur sans doute ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait même aucun style, à moins que c'en soit un de bâcler une pochade sur les thèmes les plus vulgaires qui soient, en les accompagnant de contrepoints baroques, n'ayant avec eux aucun rapport de rythme ni même de tonalité. Ce parti-pris aboutit à la cacophonie la plus attristante. C'est un soulagement pour l'oreille quand cette mauvaise plaisanterie prend fin, et elle paraît interminable... — RAOUL BRUNEL.

TRIBUNE GENEVE
11 AVRIL 1925

Train Bleu — opérette dansée de Jean Cocteau, chorégraphie de La Nijinska, musique de Darius Nilhaud (chez Heugel, éd.). — Des morceaux détachés de cette œuvrette, nous recevons le « Chœur des poules et des gigolos » et la « Valse avec Perlouse », pour piano. A voir les noms de Cocteau et de Milhaud, on s'attend à de la musique abracadabrante, atonale, polytonale, grincante : pas du tout ! On se retrouve dans le domaine simple et facile de la bonne vieille valse de la bonne vieille polka, avec l'accord de dominante sagement suivi de l'accord de tonique. C'est une opérette dansée qui ne recherche qu'un souple et facile rythme. Elle mérite les circonstances atténuantes.

Extrait de : Chicago Tribune
Adresse :
Date : 21 JUIN 1925
Signature :

Sachez que...

Un gala franco-russe

Vendredi prochain 20 juin, aura lieu au Théâtre des Champs-Elysées une représentation de gala des Ballets Russes, au profit des œuvres de S. A. I. la grande-duchesse Marie Palovna et du Foyer Féminin, que préside la marquise de Ganay.

Au programme, *Une Education manquée*, de Chabrier, la première représentation de *Train Bleu*, de MM. Darius Milhaud et Jean Cocteau et *Petrouchka*, de Strawinsky, donnée par Mme Nijinska.

Un très grand nombre de places sont déjà prises et tout fait prévoir un éclatant succès pour cette belle fête au profit d'une belle œuvre.

de : INTRANSIGEANT
68, RUE RÉAUMUR
18 JUIN 1924

Russian Ballet

By Florence Gilliam

YOU will find plenty of people to say that the influence of the Russian Ballet has been enormous. Mostly they mean that much theatrical, and a great deal of interior, decoration today derives from Bakst. I should be the last to deny that every American revue of a few years back owed much of its flamboyance, and the general triumph of the gorgeous over the pretty, to the tour journey of the Russian Ballets to the United States. Nor should I in any way disclaim that practically every gold and majenta sofa cushion in the French interiors of today goes back to the Ballet's production of *Scheherezade*. But the Russian Ballet has done so many other things for us, in the theatre and out of it, that many theatrical experiments, like that of Jacques Rouché at the Théâtre des Arts in 1910-12, for example, stem from the Russian Ballet ideal of organizing every element in a production into a totality of effect. As it is also that training and practice in the art of the dance received a great renewed impetus, especially in America where, ever since the 1916 tour, Russian Ballerinas have been emigrating to organize schools and ballets of their own.

Think too of what the Russian Ballet production of Rimsky-Korsakoff's *Coq d'Or*, at the Opera in 1914, meant in the evolution of a new form in the theatre. Here was the separation of music and action which has since been the animating principle of such spectacles as Ravel's *Daphnis et Chloé* at the Opéra; Milhaud's *L'Homme et son désir*, given by the Swedish Ballet; and Prokofieff's *Love of Three Oranges* produced in America by the Chicago Opera Company. And it is a step toward that proper specialization in the theatre which the more stylized performances of the oriental stage have long employed. The singing is done by a choir of chosen voices, and this group, immobile at the side of the stage, or in the orchestra pit, can do the musical scores full justice. Meantime the acting is done by another set of people, dancers whose beautiful and trained bodies and interpretive ability in pantomime assure both beauty and force in the execution of the action. How many persons have said that they listen always to opera with eyes closed; and how often is it remarked that the possessor of a beautiful voice rarely has a beautiful body or any histrionic ability whatever. This form wisely divides the demands made upon the interpreters of such musical compositions, and seems to me to offer a solution to many of the problems of the lyric theatre. The settings and costumes for the Russian Ballet production of *Coq d'Or*, designed by Goncharova, made also a pioneer step toward the use of the naive and the comic in this sort of theatrical decoration. And in the Russian Ballet too, Larionow has carried this comic infinitely far by the extraordinarily varied and brilliantly humorous uses he has made of Russian folk design in the backgrounds, properties, and costumes of *Contes Russes* and *Chout*.

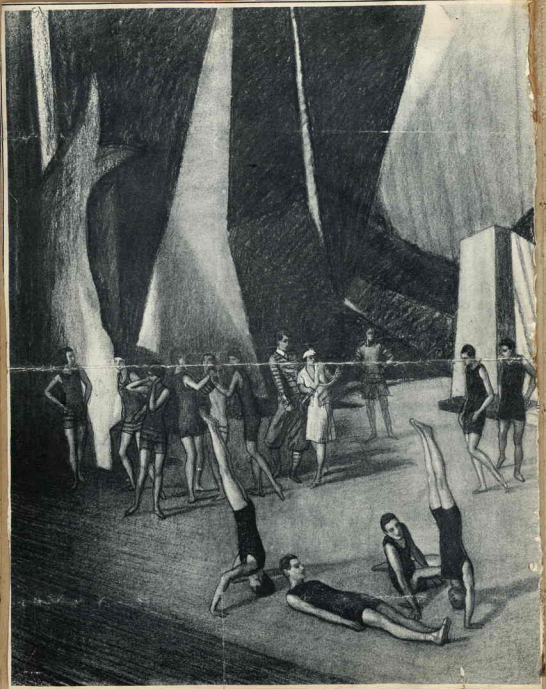
If Bakst started a whole wave of oriental luxury and color on the stage and in the home, some of the present general enthusiasm for the clown, the acrobat, and the circus in general, may be traced to the Russian Ballet production of Cocteau's *Parade* in 1917. Here too Satie sounded the note of amused appreciation for popular music which has since grown to such vast proportions; and Picasso's gigantic mechanical costumes for the *Managers* in *Parade* opened up a new avenue of possibilities in the use of non-human figures as actors in such spectacles. Just last year, Cocteau's *Le Train Bleu*, with Milhaud's gently banal music, the pleasantly plastic settings of the sculptor, Laurens; and the last word in beach costumes by the couturière, Chanel, carried over much of the exhilaration from our present-day passion for sports. Not only did it sum up for us many of the plastic and rhythmic beauties to be found in the outdoor games of the day, but it smilingly presented us with what at the moment the world considers most smart. When some people objected that *Train Bleu* was not so much a ballet as a number for a revue, Cocteau found his very justification, for he had said beforehand that he meant it to be a "statue of frivolity." At any rate, it offered us a fascinating imitation of the retarded motion of the cinema, one of the greatest joys that the screen has brought us (though with heaven knows what solemn scientific intent).

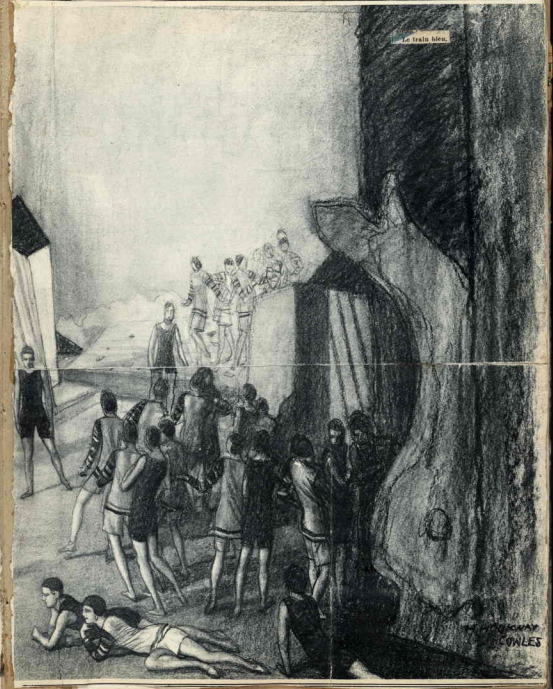
Everybody, certainly, should agree that the biggest thing the Russian Ballet has done for us is to have had so large a part in the present fame of Stravinsky. There are those who cry out that Stravinsky's music is music and needs no ballet to support or illustrate it. But few will deny that the greatest single element in Stravinsky's contribution to contemporary music is his sense of the fundamental and unparalleled importance of rhythm. For the layman, what better and surer way to fix this vital element in his work than to have his music danced? Stravinsky's *Petrouchka* and *Firebird* became parts of the Ballet repertoire back in those days when the compositions of Weber, Chopin, Schumann, and Rimsky-Korsakoff, were the standbys. And concerning the brilliance and magic of *Petrouchka*, in particular, the public has long been convinced. But what of the more magnificent and less pictorial beauties of *Sacre du Printemps* and *Noces*? In the Russian Ballet's offering of the *Sacre*, the elemental power and rhythmic vitality of the music seems to transform the dancers, to exalt them into a body of sublime automatons, executing with dynamic certainty this earth-and-sun intoxicated liturgy of spring. As for *Noces*, with its severe black and white settings and costumes by the again-pioneering Goncharova, and the intricate plastic evolutions with which Nijinska as choreographer invested its glorious rhythms, it abandons all that the past has achieved in color and decoration and turns to a beauty of pure form, the equivalent certainly of the way in which the folk ceremonials of Russian music have come through the creative musical imagination of Stravinsky.

I spoke of Picasso in connection with Cocteau's *Parade*. The Russian Ballet has brought to a great public some of the things which Picasso has to say in the art of today—things which otherwise would have been said only to a far different and more limited group. His delightfully theatrical black night, silver stars, blue moon, settings for Stravinsky's, equally delightful, gentle restatement of Pergolesi music in *Pulcinella*, is only one of these. Other painters of the modern French school too have been engaged in the ranks of the Ballet. Matisse in Stravinsky's *Le Rossignol*; Derain in the Rossini *Boutique Fantasque*; Braque in the free recreation of a Molière background for Auric's *Les Fauchéux*; Juan Gris in the reconstitution of the suave eighteenth century for the charming old music of Montclair's *Les Tempêtes de la Bergère*; Marie Laurencin in the biting sweetness and curious piquancy of *Les Biches*, with its humorously retrospective Poulenc music; and now Pruna, in the new ballet of Auric, called *Les Matelots*.

As for dancers in the Russian Ballet, the wail of the good old days has functioned a little over time here. Nijinsky, Karsavina, Bolm, Fokine, have left the ranks. "All the old stars gone!" says a certain portion of the public devoted to this or that brilliant individual, "the Ballet is dead!" To this faction one might well reply with the traditional "Long live the Ballet!" Idzikowsky in *Petrouchka*, Woldzikosky in *Polovtsian*, Sokolova in *Sacre du Printemps*, Nemtchinova in *Les Biches*, Dolinova in *Train Bleu*—these are spectacles which need take second place in no period of ballet achievement. For it is just the miracle of this Russian Ballet organization that individuals who, by themselves, are a long, seven-league step, apparently thankless apprenticeship, from the chorus and the average utility dancers, suddenly flower into a brilliance which is worthy of a brilliant past.

49





533 49
BOOKSELLERS
COPYRIGHT

ATED LONDON NEWS, Dec. 6, 1924.

SPORTS EXPRESSED IN TERMS OF DANCING: TENNIS

SPECIALLY DRAWN FOR "THE ILLUSTRATE

THE ILLUSTRATED LONDON NEWS,

GOLF, AND SWIMMING MIMED BY THE RUSSIAN BALLET.

LONDON NEWS" BY HOORWAY COWLES

THE RUSSIAN BALLET IN "LE TRAIN BLEU." A NEW PRODUCTION AT THE COLI

(a Bright Lad), and Mlle. Lydia Sokolova—the Russian stage-name of an accomplished British dancer—as Perlouse, whose coy ways offer d athletism of the lawn-tennis player. The *corps de ballet* is formed of "Flappers" and their "Boys," elegantly attired for bathing-parties, a "Young Things" who enjoy themselves after the manner of their kind with frivolity and flirtation. There is a thread of plot running through attracts some material for characterisation. The fun closes with a *finale* of figure dancing, in which the "Bright Lad" is seen rotating in the merry-go-round. The scenery and *décor* include a striking curtain by Picasso, and the music, which is appropriately simple and tuneful, M. Darius Milhaud.—*(Drawing Copyrighted in the United States and Canada.)*

melancholy contemplation with the inclined neck we cannot fail

SEUM.

a contrast to the bevy of "Bright the piece which mint of a human was written by

Cutting from
ILLUSTRATED LONDON NEWS
Strand
Date 4-12

A "MUSICAL COMEDY" TYPE OF BATHING-BEACH SCENE DANCED INSTEAD OF SUNG

All the joys of the fashionable *plage*, to which the Blue Train bound for the Riviera carries the summer holiday-maker, are wonderfully expressed in terms of dancing by the Diaghileff Russian Ballet, in "Le Train Bleu," one of the very effective novelties with which they recently opened their season at the Coliseum. The charming originality of this adaptation of modern sports to the uses of ballet has proved remarkably popular. It is like a Sudar applied to the scene from a musical comedy, but danced instead of sung. The movements of swimming, diving, lawn-tennis, and golf have been cleverly interpreted by Mlle. Nijinska. She herself appears in a *pas seul* as a lady tennis champion; while M. Lifar, the choreography of the piece, which was arranged by Mlle. Nijinska, she takes the part of a contrast to the bevy of "Bright makes a very realistic golfer. Among the most brilliant of the principals are M. Antoine Dolin, a tall young Irishman, who takes the part of the piece which

THE return of Serge Diaghileff's Russian Ballet to London, so long desired and despaired of, has at last come about, thanks to the enterprise of Sir Oswald Stoll, at the Coliseum, where the Diaghileff company gives one ballet every afternoon and evening. The programme announced included three new ballets—"Cimarosiana," "Le Train Bleu," and "Les Tentations de la Bergère" or "L'Amour Vainqueur." From a musical point of view, "Le Train Bleu" is the most interesting because it is the only one of the three whose music is by a living composer. "Le Train Bleu" is described as an *opérette dansée*, and some pretend to see in it a delicate parody of musical comedy. The music is by a prominent young French composer, M. Darius Milhaud, one of the group of six young French musicians who have made themselves conspicuous in their native land. M. Milhaud is of Jewish origin but what I have heard of his music would not lead one to suspect this, for it is remarkably lucid, restrained, and melodious in a graceful, unsentimental way. "Le Train Bleu" is admirable ballet music, but it cannot be said to compete in musical interest with some of the other ballets—for example, Manuel de Falla's "Three-Cornered Hat," the Respighi-Jasmin "La Boutique Fantasque," or Liadov's "Children's Tales,"—all of which are to be given during the present season at the Coliseum. However, "Le Train Bleu" as a whole presents as well that combination of music and *décor* of originality and distinction which, together with the high standard of the choreography and dancing, gives the Diaghileff Ballet its unique character. Who else but M. Diaghileff would have that extraordinarily fine curtain by Picasso which is just dropped once before the scene of "Le Train Bleu" for a brief inspection by the audience, and then with is drawn? Only for a few seconds we are allowed to gaze upon it, yet there will be—hundreds of people (and I shall be one of them) who will go again and again to the Coliseum merely Picasso curtain. The scene of "Le Train H. Lauwers, is delightful, and nothing effective than the Channel bathing costumes with their charming stripings.

"Le Train Bleu" according to Diaghileff

A VERY MIXED DOUBLE

Mlle. Nijinska, in a real tennis costume of her lady Tennis Champion, and M. Lifar, in Antoine and Cleopatra dress, as Mlle. Nijinska's partner in a bout of such a rare fashion! boy

THE BRIGHT YOUNG THINGS OF RUSSIAN BALLET

A scene from "Le Train Bleu," one of the two new divertissements presented for the first time in England by the Russian Ballet at the Coliseum last week

RUSSIAN BALLET KEEP "FIT": Physical exercises in a Tottenham Court-road drill hall under Mlle. Nijinska, mistress of the ballet (left).

54

THE TIMES
Printing House Square, E.C.
25-11 1924

Entertainments.

THE RUSSIAN BALLET.

NEW DANCES AT THE COLISEUM.

M. Diaghileff's Russian Ballet has returned to London. Yesterday they appeared in both the afternoon and evening programme at the Coliseum, bringing with them two ballets new to this country, but bringing also the old polished technique, the old skill in setting one colour side by side with another, and the old precision in fitting every turn and phrase of the music with its appropriate movement.

Cimarosiana is a suite of seven formal dances, beginning with a *pas de trois* and leading through a tarantella and a contra-dance to a finale, in which alone all the dancers are engaged. The music of Cimarosa, an Italian contemporary of Mozart, has a large measure of Mozart's grace, and in the *pas de trois* seemed a little too formal and restrained to match the leaps of M. Wilzak. For though the artificiality of the art of ballet has conventionalized these characteristic male leaps, they descend directly from primitive courtship dances, and are better fitted to music in which a cruder vitality pulses. But it was a small incongruity; thereafter all the dances went through with an easy flow and controlled verve that matched the formal balance and lucid phrasing of the music.

The orchestra seemed as though it did not know its notes, and though it played them right they sounded a little tentative and apologetic. There was nothing tentative about the dancing however.

The stage setting was a realistic scene of a city square, with the dancers grouped against the buildings, leaving the centre clear for the *pas de quatre* and the *pas de six*, while the dresses, though bright, were not designed to produce the vivid contrasts that belonged to some of the more barbaric Russian peasant ballets. In each group the men and the women formed a delicate contrast feminine foil to the masculinity of the tennis champion.

DAILY TELEGRAPH
Fleet Street
Nov. 24 19

COLISEUM.

THE RUSSIAN BALLET.

There was a warm welcome at the Coliseum yesterday for M. Serge Diaghileff's dancers after their absence, and if, now that the first delight and surprise has somewhat worn off, we are apt to take a more critical view of their art, there is no questioning the fact that in some respects they still remain incomparable. In the first place one would place, for instance, the ensemble, the "team work," which under M. Diaghileff's supervision reaches a degree of accuracy and nicety we get nowhere else. Then there is the question of dress and costume, which with others are often gorgeous rather than decorative. Here it becomes a very important part of the production, certainly not less important than music. We have in mind, of course, the first of the two novelties produced yesterday, "Cimarosiana," for it may be inaccurate to speak of costumes, and it certainly would be a mistake to speak of "dresses," in the case of the bathers appearing in "Le Train Bleu." In "Cimarosiana" we have a succession of dances set to the music of the composer of "Il Matrimonio Segreto," and since singers nowadays appear no longer capable of performing this charming music, no more suitable substitute could be found than the Pas de trois, de six, de deux, and de quatre of these Russians. These dances, however, are as far from the conventional or classical type as the costumes of the performers are from the dress of the period. The neo-Irish member of the company, Mr. Dolin, appears in a costume that has something of the Harlequin in it; another performer may pass for Florindo or Lindoro; then the soldiers might have stepped out of some other ballet in a hurry, having had just time enough to take off the most distinctive touches. Yet the main delight of the thing is that it moulds in a harmonious whole so many elements; look not unlike the despised frog. Gestures which imitated to some extent the arm movements of swimmers made of the dancers so many Apollos. Mr. Dolin moved with such grace and so lightly as to give the impression of floating. Equally attractive was the dance of the tennis "championne" (Mlle. Nijinska) and of "Perlouse" (Mlle. Lydia Sokolova). The success was very decided and very enthusiastic. Performers and composer had to appear repeatedly before the curtain to acknowledge the applause of their admirers. The house was full, as, no doubt, it will be as long as M. Diaghileff's company remains at the Coliseum.

DAILY TELEGRAPH
Fleet Street
2/12 1924

THE RUSSIAN BALLET.

At the Coliseum the wonderful repertory of Mr. Serge Diaghileff's Ballet unfolds slowly, and last night it was the turn of "The Faithful Shepherdess," a ballet new to England. It is a one-act piece of which the music is by Montéclair (1666-1737), and the story, such as it is, much older. The story, enacted with a minimum of incident, tells of a shepherdess who resists all the temptations of a rich nobleman, her heart going out to a lover of her own station; gods intervene on her side, and finally Louis XIV. himself appears upon the stage. Montéclair was famous in the later years of that monarch, and certain suites of his have been arranged and orchestrated by Henri Casadesus for the purpose of this slender ballet, and the effect is delightful throughout. The choreography of La Nijinska is of the kind we are now very familiar with—exquisite, intangible, alluring. It gives us a hazy sort of drama, in which there are a shepherd and shepherdess (Leon Woizikovsky and Vera Nemtchinova), a Marquis (Slavinsky), an Aphrodite and Hymen in short skirts and powdered hair (Tchernicheva and Anton Dolin), and a bewildering assortment of counts, barons, baronesses, peasant girls, peasants, and servants, all dressed in delectable costumes designed by Juan Gris.

The music, of course, has much stateliness and grace, as in the minuet measure to which the first figures appear; pomp, even, as when the barons enter, impressive in their full-bottomed wigs; elsewhere it is all vivacity and sprightliness in the best manner of its period. There can be no question of saying which moment fascinated most in a little thing of this kind that is over in a flash. Only the décor is disappointing. The mixture of the classic and the bizarre is not successful when it gives us an architectural confusion of pillars and pilasters in the proscenium and an ungainly trellis of drab colour as a screen to a handsome courtyard. Our joy was in the movement and in the skilful orchestration of the old music.

Preceding the ballet there is the usual excellent Variety show with Yvonne Arnaud and Co. in a new playlet by Edwin Burke, entitled "You can't beat them" (which concerns the expenditure of wives on dress and husbands on "charity," with amusing complications), the Farabonis, Dorrie Dene, Coram and Jerry, Malvina, the "18th Century Trio" (Helen Lowthian, singer; Hildegard Arnold, 'cellist; and Evelyn Amey, pianist), Ernest Hastings, and the Cycling Brocks.

... the Coliseum.

There is only one criticism to be made of "The Faithful Shepherdess," which M. Diaghilev produced at the Coliseum last night—there is not enough of it. The story (which does not matter) is of a shepherdess who remains faithful in spite of inducements held out by an amorous Marquis. As a reward Aphrodite and Hymen give her their blessing.

The graceful but not very striking music is by Monteclair, who lived in the early eighteenth century; the dances, which are distinctive and charming, are by La Nijinska; and the scenery and costumes, remarkable for restrained colouring, are by M. Jean Gris.

The big five of the cast were Mlle. Nemtchinova and M. Woizikosky as the lovers, Mlle. Tchernicheva as Aphrodite, M Dolin as Hymen, and M. Slavinsky as the Marquis. His capers were discreetly amusing, the posing of the Greek divinities was very artistic, and the two lovers were delightfully youthful.

The packed house was full of enthusiasm, but the lovers of the ballet complain that they do not get enough.

A. K.

Nov 29-24

A Coliseum Hustle.

The Coliseum stage staff and M. Diaghileff and his assistants worked something like a miracle in getting the ballet ready for last Monday afternoon's inauguration of the seven weeks' season.

The company arrived at the Coliseum on Sunday night. Very early on Monday morning both staffs set to work and accomplished the remarkable task of staging and rehearsing two pieces in time for the matinee the same day.

* * * * *

Keeping Fit.

The artists of the Russian Ballet lead perfectly regulated lives, so one of Serge Diaghileff's assistants was telling me yesterday. They are athletes as well as dancers, and appreciate the importance of physical fitness.

They rise about 8.30. Then at the drill hall in Chenies-street, Tottenham Court-road, from half-past nine to a quarter to eleven they have lessons from Mlle. Nijinska, mistress of the ballet, and from eleven to about one they must rehearse some ballet or other.

With two shows to do—one in the afternoon and one in the evening—they have not many leisure moments, and, as well, each artist must practice alone for an hour and a half every day.

Practically all the dancers are teetotallers, but their meals are much the same as other people's.

THE TIMES
Printing House Square, E.C.
2-12 1924

RUSSIAN BALLET AT THE COLISEUM.

"THE FAITHFUL SHEPHERDESS."

The first English performance of one of the latest creations of M. Diaghileff's Russian Ballet was given last night. It is called *La Tentation de la Bergère, ou L'Amour Vainqueur*, or, in English, *The Faithful Shepherdess*, and has been arranged by Mme. Nijinska to selections from the music of Monteclair, a French composer of the Louis XIV. period. This provides plenty of scope for formal dances to Minuet, Sarabande, and Musette, and one was not a little relieved to see that the latest choreographer of the company has not altogether forsaken the old traditions of the ballet for gymnastics and cart-wheels, satire and grotesque, however amusing. The story of the ballet is slight and, indeed, implicit in its title. We see enacted before a group of courtiers the tale of how a shepherdess resisted the addresses of a marquis and was faithful to her humble lover, preferring his simple gilliflowers and a bunch of fresh grapes to the nobleman's *bombes glacées* and ostrich-feathers. Her fidelity is rewarded with the appearance of Aphrodite and Hymen and the ultimate blessing of Le Roi Soleil himself.

The scene is a ...

54

THE TIMES
Printing House Square, E.C.
25-11 1924

with two shades of the same colour, now reds, now golds, but there was the vigorous use of stripes and slashings which lends to the swaying lines a bewitching kaleidoscopic effect.

LE TRAIN BLEU.

Le Train Bleu is a very different work, described as an *opérette dansée*. Constructed after the pattern of a musical comedy, there is only a slender thread of plot which gives scope rather for character work than miming. The scene is a beach at a fashionable seaside resort, the time one of the fine days in the summer of 1924. "Flappers" and their "Boys" are discovered dressed for bathing parade, and, in place of the usual chorus of musical comedy, execute a dance founded on the motions of swimming and diving. Enter Beau Gosse (a Bright Lad) and Perlouse, who soon dances herself into hiding in a bathing-box. They are followed by a lady lawn tennis champion and a male golfer. Perlouse comes from her bathing-box and dances with the golfer (M. Leon Woizikovsky), a wonderfully Anglo-Saxon-looking athlete. The general merriment ends with some figure dancing in which a human merry-go-round is made with the "Bright Lad" rotating in the middle.

The music is by M. Darius Milhaud, who conducted the first performance last night. He has avoided the most modern mannerisms of his school and deliberately written simple little tunes, some of them, however, punctuated with unexpected pauses that give a touch of Stravinsky to their rhythm. The use of brass and percussion, too, is not as innocent as the simple little tunes might mislead the ear to anticipate. The Bright Young Things enjoy themselves, but they can laugh at themselves enjoying themselves, with their sun-spectacles and elegant costumes and endless flirtations.

Mlle. Nijinska, who took the part of the tennis champion, was responsible for the choreography, and made brilliant use of the various athletic movements not only of aquatics, but of tennis and golf. M. Antoine Dolin, as Beau Gosse, stood out for sheer brilliance of dancing, while Mlle. Lydia Sokolova made an excellent feminine foil to the masculinity of the tennis champion.

There is only one criticism to be made of "The Faithful Shepherdess," which M. Diaghilev produced at the Coliseum last night—there is not enough of it. The story (which does not matter) is of a shepherdess who remains faithful in spite of inducements held out by an amorous Marquis. As a reward Aphrodite and Hymen give her their blessing.

The graceful but not very striking music is by Monteclair, who lived in the early eighteenth century; the dances, which are distinctive and charming, are by La Nijinska; and the scenery and costumes, remarkable for restrained colouring, are by M. Jean Gris.

The big five of the cast were Mlle. Nemtchinova and M. Woizikosky as the lovers, Mlle. Tchernicheva as Aphrodite, M Dolin as Hymen, and M. Slavinsky as the Marquis. His capers were discreetly amusing, the posing of the Greek divinities was very artistic, and the two lovers were delightfully youthful.

The packed house was full of enthusiasm, but the lovers of the ballet complain that they do not get enough.

A. K.

DAILY TELEGRAPH
Fleet Street

that it courts the indefinite and then stimulates the imagination. "Cimarosiana," like the "Good-Humoured Ladies," is an excursion in the past taken under the guidance of so brilliant a modernist as M. Diaghileff. "Le Train Bleu" represents, instead, an excursion amongst the modern society folk at a seaside place who whiled away their time swimming and playing tennis. There are flappers and their bodyguard, there is a golfer and a lawn tennis "championne." There is also the customary dashing curtain by Picasso.

"Le Train Bleu" purports to be nothing like the usual ballet, but a musical comedy, which is danced instead of being sung. But it possesses some unfair advantages over the other genre. In musical comedy, some kind of comedy, some kind of plot, is expected. In an "opérette dansée" we willingly dispense with such things. We take whatever is given with equal thanks as long as it interests us. And "Le Train Bleu" cannot fail to stimulate interest. It is not because the costumes are reduced to the fashions of Deauville or the Lido. Nor did we find particularly ingenious the "slow motion" picture episode. Indeed, it seemed a little ungenerous of so talented a scenerio writer as M. Jean Cocteau to steal from the cinema its one thunder. And as for the music of M. Darius Milhaud—who last night conducted the orchestra—we found it a little disappointing. M. Milhaud is one of the best-known composers of modern France, but on this occasion he has deliberately laid aside the finer weapons of his armoury, which he evidently thought not necessary to poke fun at the composer of conventional musical comedy tunes. Now it is one thing for a dramatist to create a bore and another to be boring. In writing for children—excellent judges and most appreciative—we must, of all things, not be childish. M. Milhaud is witty up to a point. But there were moments when we had our doubts as to the rights of the caricaturist.

The choreography of the new ballet delighted us completely. Steps, grouping, movements, ensemble—these are all fresh, new, and exceedingly effective. Swimming, it has been said, makes men look not unlike the despised frog. Gestures which imitated to some extent the arm movements of swimmers made of the dancers so many Apollos. Mr. Dolin moved with such grace and so lightly as to give the impression of floating. Equally attractive was the dance of the tennis "championne" (Mlle. Nijinska) and of "Perlouse" (Mlle. Lydia Sokolova). The success was very decided and very enthusiastic. Performers and composer had to appear repeatedly before the curtain to acknowledge the applause of their admirers. The house was full, as, no doubt, it will be as long as M. Diaghileff's company remains at the Coliseum.

A Coliseum Hustle.

The Coliseum stage staff and M. Diaghileff and his assistants worked something like a miracle in getting the ballet ready for last Monday afternoon's inauguration of the seven weeks' season.

The company arrived at the Coliseum on Sunday night. Very early on Monday morning both staffs set to work and accomplished the remarkable task of staging and rehearsing two pieces in time for the matinee the same day.

• • • • •

Keeping Fit.

The artists of the Russian Ballet lead perfectly regulated lives, so one of Serge Diaghileff's assistants was telling me yesterday. They are athletes as well as dancers, and appreciate the importance of physical fitness.

They rise about 8.30. Then at the drill hall in Cheniess-street, Tottenham Court-road, from half-past nine to a quarter to eleven they have lessons from Mlle. Nijinska, mistress of the ballet, and from eleven to about one they must rehearse some ballet or other.

With two shows to do—one in the afternoon and one in the evening—they have not many leisure moments, and, as well, each artist must practice alone for an hour and a half every day.

Practically all the dancers are teetotallers, but their meals are much the same as other people's.

DAILY TELEGRAPH
Fleet Street
2/12 1924

THE RUSSIAN BALLET.

At the Coliseum the wonderful repertory of Mr. Serge Diaghileff's Ballet unfolds slowly, and last night it was the turn of "The Faithful Shepherdess," a ballet new to England. It is a one-act piece of which the music is by Montéclair (1666-1737), and the story, such as it is, much older. The story, enacted with a minimum of incident, tells of a shepherdess who resists all the temptations of a rich nobleman, her heart going out to a lover of her own station; gods intervene on her side, and finally Louis XIV. himself appears upon the stage. Montéclair was famous in the later years of that monarch, and certain suites of his have been arranged and orchestrated by Henri Casadesus for the purpose of this slender ballet, and the effect is delightful throughout. The choreography of La Nijinska is of the kind we are now very familiar with—exquisite, intangible, alluring. It gives us a hazy sort of drama, in which there are a shepherd and shepherdess (Leon Woizikovsky and Vera Nemtchinova), a Marquis (Slavinsky), an Aphrodite and Hymen in short skirts and powdered hair (Tchernicheva and Anton Dolin), and a bewildering assortment of counts, barons, baronesses, peasant girls, peasants, and servants, all dressed in delectable costumes designed by Juan Gris.

The music, of course, has much stateliness and grace, as in the minuet measure to which the first figures appear; pomp, even, as when the barons enter, impressive in their full-bottomed wigs; elsewhere it is all vivacity and sprightliness in the best manner of its period. There can be no question of saying which moment fascinated most in a little thing of this kind that is over in a flash. Only the décor is disappointing. The mixture of the classic and the bizarre is not successful when it gives us an architectural confusion of pillars and pilasters in the proscenium and an ungainly trellis of drab colour as a screen to a handsome courtyard. Our joy was in the movement and in the skilful orchestration of the old music.

Preceding the ballet there is the usual excellent Variety show with Yvonne Arnaud and Co. in a new playlet by Edwin Burke, entitled "You can't beat them" (which concerns the expenditure of wives on dress and husbands on "charity," with amusing complications), the Farabonis, Dorrie Dene, Coram and Jerry, Malvina, the "18th Century Trio" (Helen Lowthian, singer; Hildegard Asnold, 'cellist; and Evelyn Amey, pianist), Ernest Hastings, and the Cycling Brocks.

THE TIMES
Printing House Square, E.C.
2-12 1924

RUSSIAN BALLET AT THE COLISEUM.

"THE FAITHFUL SHEPHERDESS."

The first English performance of one of the latest creations of M. Diaghileff's Russian Ballet was given last night. It is called *La Tentation de la Bergère, ou L'Amour Vainqueur*, or, in English, *The Faithful Shepherdess*, and has been arranged by Mme. Nijinska to selections from the music of Monteclair, a French composer of the Louis XIV. period. This provides plenty of scope for formal dances to Minuet, Sarabande, and Musette, and one was not a little relieved to see that the latest choreographer of the company has not altogether forsaken the old traditions of the ballet for gymnastics and cartwheels, satire and grotesque, however amusing. The story of the ballet is slight and, indeed, implicit in its title. We see enacted before a group of courtiers the tale of how a shepherdess resisted the addresses of a marquis and was faithful to her humble lover, preferring his simple gilliflowers and a bunch of fresh grapes to the nobleman's *bombes glacées* and ostrich-feathers. Her fidelity is rewarded with the appearance of Aphrodite and Hymen and the ultimate blessing of Le Roi Soleil himself.

The scene is a beautiful [illegible]

EVENING NEWS
Fleet Street.
Date 15-11 1924

THE DANCE OF THE TENNIS RACKET.

NEW NOVELTY AT THE RUSSIAN BALLET.

WONDERFUL WELCOME.

Having ransacked the world for picturesqueness and romance, the Russian Ballet comes back to give us something that is very nearly homely. "Le Train Bleu," the new piece which M. Diaghileff produced last night at the Coliseum.

So voluptuous and extravagant in the rest, the ballet finds it a nice change to be simple and innocent—after having been so "superior" and intellectual, to a downright vulgar (M. Milhaud's music is designedly vulgar)!

Holiday Ballet.

The casual visitor to the Coliseum will not be at all surprised by "Le Train Bleu."

It is the old-fashioned enthusiast of the ballet who is surprised, although he should know better, for M. Diaghileff has all along varied his plans incalculably, always bewildering his admirers of the day before yesterday.

"Le Train Bleu" is a seaside holiday ballet. Everyone but the tennis champion (Mlle. Nijinska) and the golfer (M. Woizikovsky) is in bathing dress. Their gambols on the sands are rather athletics than dancing in the old-fashioned sense.

Racket Dance.

It is all very good-humoured and a charming new idea for people who have been as sophisticated as can be.

Mlle. Nijinska's tennis-racket dance is the great thing of the new ballet. It is extraordinarily amusing and clever. She is the leading light of the company as it is now.

Mlle. Sokolova is very jolly, too, as the "Perlouse," and her duet with M. Woizikovsky is full of fun.

The new dancer, Anton Dolin, is a little acrobat.

No really devoted admirer of the ballet will admit that this is one of its best things, but it has its points—it is a genuine attempt to make a little work of art out of an aspect of modern life.

Audience Overjoyed.

And, anyhow, how jolly it is to have these good people back with us again! The Coliseum audience was overjoyed.

"Cimarosiana," which came first, had been seen before, at Covent Garden. The setting is sumptuous, the music of Cimarosa exquisitely dainty. And Semtchinova, Sokolova, and Tchernicheva disport themselves in an idealised Roman carnival.

MARCATO.

55
Nov 14. 1924.
ADVERTISE FRIDAY. The Evening News

THE MOTOR & TRAIN IN THE BALLET.

...cture—Costumes by Arbiter of ...l Who Became ...ght.

TRADE BARGAINS.
A BARGAIN DAILY.
STANDARD, 1924 "Chiley" 2-seater as new, dicker, fully equipped licenced & guaranteed, 100 Cars in stock. Exchanges or deferred.
THE LIGHT CAR CO., 351 EUSTON-ROAD, N.W.1
A.E.C., £250. PEERLESS, Thornycroft, £210. Leyland, £420. Reconditioned and guaranteed for six months. Dead Garage, 33 Flask-walk, Hampstead. P.
WALTHORPE 16 h.p. 4-seater, dyn ltg., mechanical condition, body and upholstery

BEAU 1923 4-str, 4 speeds, with full 1924 equipment, including Enots greasing, rear screen, spot, ...rgit, etc. £190. 4 10052.
BIANCHI touring car, side curtains, rear screen, ...e stock, disc wheels, tax, splendid cond., any AA examination, trial, £65. 35 Chenislon-gdns, Kensington.
BARGAIN, 1924 Singer de luxe, as new, best offer. 21 Thurlow-rd (phone 675), Hampstead.
BUICK Master, 6 cyl, 28 h.p., late 1923, touring, ...6,000m, spl cond, owner driv, cost £475, sell £350 or best offer. 0 10105.
CADILLAC 1914 5-str touring, good order and cond, ...£60; Studebaker 1914 5-str, £55, trial. 1 Roberts, 97 Gipsy-hill, Norwood, S.E.19.
CALCOT, 2-str, 1921, dyn, licensed, coachwork, mechanically perfect, £125. 22 Albert Embankment, Vauxhall.
CALCOTT late 1923, all-weather, mileage 6,000, de luxe equip, any trial and A.A. exam invited, ...lsd. 3 Hillside-mansions, The Grove, Denmark hill, S.E.5.
CALCOTT, 10.4, 2-str, dkr, dyn ltg, newly ptd, ...sacrifice 60 gns. Phone Richmond 2611.
CHASSIS, 6 cyl Wolseley, det rims, £35. Write Taylor 127 Kingsley-rd, South Harrow.
CITROEN, 1921, 4-str, condition perf, recent ...thorough overhl, view week-end, £150. 7 Burgred-rd, Hickley.
CLEMENT & landlite det rims, good tyres, tax pd, ...ctly opld, ed cond, £50. 74 Manville-rd, S.W.17.
CLEMENT-TALBOT course, good order, £20. 148 Aymard Pk-rd, Twickenham. Ph Richmond 1905.
DAIMLER landaulette, reupholstered, good running order, £150. Haley, 164A Westcombe-hill, S.E.3.
DAIMLER vgn, 1916, T.R. & V., ...h.p., ready for work, bargain, £50. Palmers Garage, 187 High-road, Tooting.
DAIMLER chrislet, 15.9 h.p. (Silent Knight), 5 ...wh, ty Dec., ex cond, £42 or exch. 5 Park-place, N. Lambeth.
DELAHAYE, 1914, dyn lighting, 5-str trng, ex cond, ...any trial, £65 cash. Putney 2891.
DENNIS 2-ton lorry, taxed, £60. 17 Bramley-rd, ...W.11, or Latimer-rd, Stp.
DESMOSTER 1919 10-h.p. 2-str, dyn ltg, mech str, ...sp wh, ex cond ('ont. ntg India, £85. Put. 3880.
DOUGLAS, 2-str, good cond, taxed, all on, nearest ...£15. 128 Glenfarg-rd, S.E.6.
DRIC Campbell, 10-8 h.p., sports aluminium 2-str, ...sunk dkr, side curtains, dyn lights, exc cond, ...80 or best offer. 2 Molfort-avenue, Thornton Heath.
FORD tourer, 1921, elec start, light, spdmtr, back screen, new tyres, ...

TRIUMPH S.D., super sports, alum ...vered July 1923, mileage 6,500, ...meter, Lucas mag, dyno, elec lighting, ...to-day's price £110 10s, accept £75. ...Bedford-row, W.C.1.
TRIUMPH comb, Milford s.c., Esting, ...t, spdmtr, lug car, ful eqpt. £45. ...rd, W.14.
UNIC fixis, 2, 1914, 1921, plates, Ap...sonable offers wanted. 17 Monmouth
WHITWORTH coupe, 12-h.p., elec start, ...ing, dickey seat, in excel cond, ...Mosley, 70 St Ann's-rd, Harrow.
...TON lorry L.G.O. 1919, 3 type, perfe...trial too arrge. 60 Libra-rd, Bow.
4 H.P. TRIUMPH Combination, 3 speed, ...K's, a clutch, £52. 40 Warwick-rd, Bro...
10 H.P. Swift, 1922 model, 2-str and dk...and starter, speedomtr, fully taxed, £1...Miss Field, Mower, 19 Upper Hamilton-rd...
14 H.P. STANDARD, 2-seater, dark blue ...lounge carrier, 2 horns, screen, ...condition almost as new, £325. APPY F...Adswood House, Aldwych, W.C.
20 WOLSELEY 1918 4-str coupe, ...red leather, electric light and starter, ...dition, £160. 69 Poynders-road, S.W.
GNS. Chevrolet 5-str, 1 and 2 ...Kendrick Mews, Sth Kensington.
M.P.H., special standard sports H...h.p., complete, hood, wings, ...C.A.V. ign, wire wheels, 2 spare covers, ...spare set pistons, etc, run successfully fro...year, perfect condition, taxed, £160. W...rd, Tufnell Park, N.
RUDGE-MULTI comb, perfect, ...etc, £35 or offer. Brooks, 45 ...rd, Camberwell.
1923 ANGUS Sanderson sliweather, ...as new, £160. 70 Lentham-rd.
1924 BEAN de luxe, 4-door saloon, ...grin, £430. 4 Woodberry-grove.
£55 OR Offer, Marlborough 4-str, ...new tyres, lib, etc., bgn 15...Vauxhall, S.E.
ENFIELD Comb, 1922, £60, trl. 135 Ha...
WANTED, 3-4-str, 10-14 h.p., starter, ...about £75. 33b The Parade, Gre...
WANTED 4-str, ce and st, about 15...full parties and lowest for cash. G...
MORRIS Cowley 4-str wanted, good co...model, no dealers. Write particular...

La Nijinska.

They are by the famous Mme. Chanel. Who is she? It is whispered that we are soon to know this arbiter of Paris modes much better: they know her well enough at Deauville—for if Madame decrees that green shall be the predominating colour on the plage, it is so (more or less, and allowing for other leaders of fashion!); and if Madame decides that furs shall be worn, several fashion writers in due course chronicle the news that "everybody" is wearing furs at Deauville. A creator who can so command followers of fashion is clearly a woman of ideas.

La Nijinska (the ballet mistress, a wonderful character dancer and a choreographer of undoubted genius—she is sister to M. Nijinsky) has also devised the new period ballet, "Les Tentations de la Bergère, ou l'Amour Vaincu." The music of this is by the French composer, Montéclair (1666-1737).

OLD FAVOURITES.

The third new study is M. Massine's "Cimarosiana," really a new version of ideas borrowed in part from an opera done once in London. This, again, is a period setting to the music of the Italian composer Cimerosa (1749-1801).

Among the old favourites promised us are Massine's "La Boutique Fantasque" (Rossini), "The Three-Cornered Hat" (de Falla), "The Midnight Sun" (Rimsky-Korsakof), and "Children's Tales" (Liadof); M. Fokin's "Les Sylphides" (Chopin); M. Fokin's and La Nijinska's "Prince Igor" (Borodin); and Marius ...came into much applause in "The Three-Cornered Hat" and "La Boutique Fantasque."

...ncers are our ...lwski, whose ...tole Wilzak ...assical rôles. ...we have not ...think a great ...s, I am told, ...thing of a ...Pole, Serge ...male rôle in ...French con...he has been ...onte Carlo, ...time part of ...ES, ...only a corps ...g involves ...ost continu...y, of course, ...al School in ...hich young...eight years' ...me success...n which the discipline was very strict, were accomplished dancers and were given their chance in the theatre.

EVENING NEWS
Date 15-11

THE DANCE OF THE TENNIS RACKET.

NEVER NOVELTY AT RUSSIAN BALLET.

A WONDERFUL WELCOME.

THE DEAUVILLE TRAIN IN THE RUSSIAN BALLET.

Famous Dancers to Give Us a Modern Picture—Costumes by Arbiter of Paris Fashions—The Girl Who Became Famous in a Night.

Having ransacked the world for picturesqueness and romance, the Russian Ballet comes back to give us something that is very nearly homely, "Le Train Bleu," the new piece which M. Diaghileff produced last night at the Coliseum.

So voluptuous and extravagant in the past, the ballet finds it a nice change to be simple and innocent—after having been so "superior" and intellectual, to be downright vulgar (M. Milhaud's music is designedly vulgar)!

Holiday Ballet.

The casual visitor to the Coliseum will not be at all surprised by "Le Train Bleu."

It is the old-fashioned enthusiast of the ballet who is surprised, although he should know better, for M. Diaghileff has all along varied his plans incalculably, always bewildering his admirers of the day before yesterday.

"Le Train Bleu" is a seaside holiday ballet. Everyone but the tennis champion (Mlle. Nijinska) and the golfer (M. Woizikovsky) is in bathing dress. Their gambols on the sands are rather athletics than dancing in the old-fashioned sense.

Racket Dance.

It is all very good-humoured and a charming new idea for people who have been as sophisticated as can be.

Mlle. Nijinska's tennis-racket dance is the great thing of the new ballet. It is extraordinarily amusing and clever. She is the leading light of the company as it is now.

Mlle. Sokolova is very jolly, too, as the "Perlouse," and her duet with M. Woizikovsky is full of fun.

The new dancer, Anton Dolin, is a little acrobat.

they are by the famous Mme. Chanel. Who is she? It is whispered that we are soon to know this arbiter of Paris modes much better: they know her well enough at Deauville—for if Madame decrees that green shall be the predominating colour on the plage, it is so (more or less, and allowing for other leaders of fashion!); and if Madame decides that furs shall be worn, several fashion writers in due course chronicle the news that "everybody" is wearing furs at Deauville. A creator who can so command followers of fashion is clearly a woman of ideas.

La Nijinska (the ballet mistress, a wonderful character dancer and a choreographer of undoubted genius—she is sister to M. Nijinsky) has also devised the new period ballet, "Les Tentations de la Bergère, ou l'Amour Vaincu." The music of this is by the French composer, Monteclair (1666-1737).

OLD FAVOURITES.

The third new study is M. Massine's "Cimarosiana," really a new version of ideas borrowed in part from an opera done once in London. This, again, is a period setting to the music of the Italian composer Cimerosa (1749-1801).

Among the old favourites promised us are Massine's "La Boutique Fantasque" (Rossini), "The Three-Cornered Hat" (de Falla), "The Midnight Sun" (Rimsky-Korsakof), and "Children's Tales" (Liadof); M. Fokin's "Les Sylphides" (Chopin); M. Fokin's and La Nijinska's "Prince Igor" (Borodin); and Marius Petipa's and La Nijinska's "Le Mariage de l'Aurore" (Tchaikovsky), the last scene from the ballet "The Sleeping Beauty."

With La Nijinska, whose character rôles are too well remembered to be listed here, there are such old favourites as Vera Nemtchinova, who, taking the principal part in "La Boutique Fantasque" at short notice, leapt into fame in a night; the beautiful Lubov Tchernicheva, well remembered for her Cleopatra; and Lydia Sokolova, an English girl who always came into much applause in "The Three-Cornered Hat" and "La Boutique Fantasque."

La Nijinska.

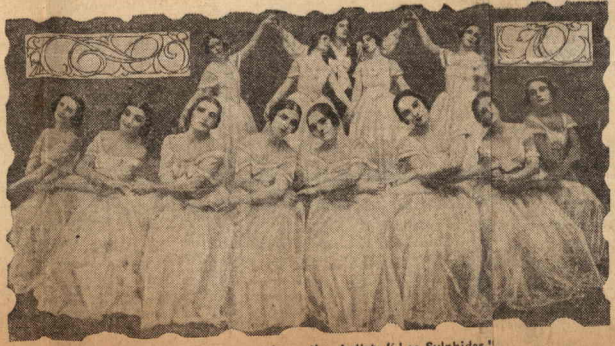
The two principal men dancers are our old friends Leon Woizikowski, whose forte is character, and Anatole Wilzak, who takes the important classical rôles. There are two young men we have not yet seen in London: they think a great deal of Antoine Dolin, who is, I am told, an Englishman and something of a modern Adonis; also of a Pole, Serge Lifar, who has the important male rôle in "Cimarosiana."

Also new to London is the French conductor, M. Flament. But he has been with the Ballet in Paris, Monte Carlo, and Berlin, and is by this time part of the ensemble.

ARTISTS—AND ATHLETES.

The Russian ballet is not only a corps of artists, but of athletes. The strict technique of their dancing involves strenuous training and almost continuous practice. The ballet grew, of course, from the century-old Imperial School in Czarist St. Petersburg, in which youngsters of 9 or 10 were given eight years' free training. Those who came successfully through this training, in which the discipline was very strict, were accomplished dancers and were given their chance in the theatre.

WHITE SYLPHS.



A charming group from the ballet "Les Sylphides."

56

DIAGHILEFF, ONCE MORE.

Mr. Edwin Evans tells our Readers something about the new Ballets which are being produced at the London Coliseum.

THE DIAGHILEFF REPERTOIRE DURING THE PRESENT SEASON.

Ballet.	*Choregrapher.*	*Music.*	*Scenery, etc.*
AURORA'S WEDDING	Petipa and Nijinska	Tchaikowsky	Benois and Gontcharova
BOUTIQUE FANTASQUE	Massine	Rossini	Derain
CIMAROSIANA	Massine	Cimarosa	Sert
CHILDREN'S TALES	Massine	Liadoff	Larionoff
MIDNIGHT SUN	Massine	Rimsky-Korsakoff	Larionoff
PRINCE IGOR	Fokine and Nijinska	Borodin	Roerich
SYLPHIDES	Fokine	Chopin	Benois
*TENTATIONS DE LA BERGERE	Nijinska	Monteclair	Juan Gris
THREE CORNERED HAT	Massine	de Falla	Picasso
*TRAIN BLEU	Nijinska	Milhaud	Laurens & Chanel

* New to London.

THE return of the Diaghileff Ballet to London, and to the scene of its post-war re-appearance, the Coliseum, has naturally awakened considerable curiosity in the dancing world concerning recent developments. It was obvious to most of us that although "The Sleeping Princess" represented only a transient revival of classicism, a kind of re-plunging into tradition, it could not pass without leaving a lasting effect. For one aspect of the ballet it was an Antæus-like contact with the true foundations of the art. In its other aspect the ballet travelled along the orbit of Stravinsky until it reached "Les Noces," a production which we are not likely to see just yet, since it involves the importation of a choir. We may therefore leave aside, for the present, recent manifestations of this kind, and turn exclusively to the type of production to be seen at the Coliseum.

Those who remember the intricate ingenuity of the Variation danced by La Nijinska in "The Sleeping Princess," and the part she played in supplementing the choregraphy of Petipa, will scarcely need to be told of the consequences of her accession to the functions of choregraphist to the Diaghileff Ballet. "Not Amurath an Amurath succeeds," and in the dynasty founded by Fokine each change of ruler has corresponded to a change of direction without loss of the heritage from previous reigns. Under La Nijinska's rule nothing has been lost, but the contact with the tradition has been, not restored, for it was never broken, but strengthened and perhaps made more clearly discernible to the lay onlooker.

But over all hovers the influence of Diaghileff himself, who attunes every revolution of the choregraphic kaleidoscope to those thought-currents of the art world to whose pulsations he has ever responded, if indeed he has not sometimes been their originator. Such a current has latterly been flowing in the direction of what might be paradoxically described as sophisticated ingenuousness, for in the guise of an apparent naiveté it reflects its saturation with intense artistic development. It was a reaction against ideas which, from being "art" had become "arty," and it manifested itself in an enthusiasm for certain popular idioms which an earlier generation had despised, and in their acquisition as material. It is thus that "ragtime" is now freely employed by composers who, had they been born a decade or so earlier, might have considered their professional rank jeopardised by any such indulgence. The ideas of M. Jean Cocteau gave a strong impetus to this movement especially by the influence they had upon a number of young French composers, notably Darius Milhaud, Georges Auric, and Francis Poulenc. It was therefore from the first inevitable that these composers, like Satie before them, should come into collaboration with Diaghileff, since that prince of producers never leaves untouched any element capable of materially enriching theatrical art.

Hence the three latest ballets of the Diaghileff repertoire: "Le Train Bleu," of Darius Milhaud, "Les Biches," of Francis Poulenc, and "Les Fâcheux," of Georges Auric. The first of these, now running at the Coliseum, is based upon a scenario of

B

om Star
ed 2-12-
Fleet St

RUSSIAN BALLET.

"The Faithful Shepherdess" At The Coliseum.

Last night M. Diaghilev's company performed for the first time in London the new ballet of "The Faithful Shepherdess." The Coliseum was packed with that peculiar type of audience which only the Russian ballet can bring together. It has only one complaint—that it is so severely rationed. It wants more than twenty odd minutes.

"The Faithful Shepherdess" is very slight, but extremely charming. It deals with a shepherdess who rejects a wealthy lover and remains faithful to her shepherd, and Aphrodite and Hymen bless their union.

The dances, arranged by La Nijinska, are quaint and unusual. The sober colour scheme, for which M. Jean Gris is responsible, fits the subdued colour of the music of the eighteenth century Frenchman Montéclair, which has been cleverly arranged by M. Casadesus.

Mlle. Nemtchinova as the Shepherdess, and M. Woizikovsky as the Shepherd, danced beautifully; the classical poses of Mme. Tchernichera and M. Dolin as Aphrodite and Hymen were admirable; while as the wicked Marquis M. Slavinsky was remarkably agile and expressive.

The new ballet was received with immense enthusiasm.

CRESCENDO.

SUNDAY TIMES
Strand
Date 12 11 20

M. Diaghileff's Russian Ballet.

When the curtain went up on "Cimarosiana" at the Coliseum, it was delectable to find one's anticipations realised. The "set" and costumes were those of the ballet-scene from Cimarosa's "Le Astuzie Femmimili," which once witnessed in M. Diaghileff's representation could never be forgotten. And this formal suite of dances is, substantially, the ballet from that opera, filled out with a "pas de quatre" and so forth adapted from other authentic sources. It serves the very adept company for exposition of the complete art of the dance, as interpreted in modern practice. Indeed, it is the blend of present-day resources in colour and movement with the eighteenth-century music—particularly well interpreted, by the way—that is so fascinating. Possibly the stranger will lose something in the way of the preparatory exhilaration produced by the preceding scenes in the complete opera. But his only complaint is likely to be on the score of brevity: all is over in about twenty minutes.

The "opposite number" during the week has been "Le Train Bleu," an up-to-the moment skit on the manners of musical comedy, with clever music by M. Darius Milhaud, who came over specially to conduct the first performance in England. Of its attractiveness there can be no question. La Nijinska, who is responsible for the choregraphy here, as in the interpolated "pas de quatre" in "Cimarosiana," has furnished the versatile company with the occasion for another triumph.

Cosmopolitan Leader
London
JAN V. 1925

Diaghilev and his ballet still provide excellent dancing but the glory of their days of superhuman greatness has passed. *Cimarosiana* is frankly dull in parts and the teamwork ill-regulated. That amusing little sketch of Jean Cocteau's was far better. La Nijinska as the Tennis Champion caricatures both Lenglen and Helen Wills delightfully.

Courage sometimes pays even if you are a dramatist. Last time Mr Sutton

Sélia Doubrovska,

a prominent member of the Diaghileff Company now appearing at the Coliseum.

Jean Cocteau, who imagined it as an episode of a type current in the world of the lightest light opera, which in our language becomes "musical comedy." A fashionable beach, bathers, a tennis champion, a golf enthusiast, an aeroplane are its ingredients, and it was part of the scheme that the music should be, not of the "advanced" type hitherto associated with the name of Milhaud, but of the tuny, superficial, bright and gay kind that really belongs to such a scene, that is to say music which tickles the ear agreeably without postulating its special attention. One French critic suggests that Cocteau approached Milhaud with some such request as, "I say, old bean," or whatever his mode of address may be, "do me some music such as might be heard at the cinema whilst Madame Millerand is visiting a hospital," meaning something more or less irrelevant. That, however, is mere fancy. As a matter of fact, one suspects Milhaud of having had in mind the remarkable and continued popularity of "La Boutique Fantasque," which stands to Rossini's grand operas in the same relation as "Le Train Bleu" to Milhaud's more sensational exploits. But whatever the intention there can be little doubt that the music is thoroughly congenial to the subject. Choregraphically it is amusingly ingenious, and characteristic of La Nijinska's inventive brain.

We are not promised the other two ballets during the present season. That of Auric is inspired by Molière and his period, from which even some of the tunes have been borrowed, such as a Forlane, by Campra. The musical treatment is to some extent influenced by Stravinsky's "Pulcinella," but it also represents a definite stage in Auric's development, being not only an advance but also a "parting of the ways," which had hitherto associated him a little too intimately with Satie and his group. It diverges markedly from the corresponding stage which "Les Biches" represents in the pro-

Vera Nemchinova,

appearing with the Diaghileff Company at the Coliseum. She will be remembered in the "Sleeping Princess" at the Alhambra.

om Star
d 2-12-
Fleet St

RUSSIAN BALLET.

"The Faithful Shepherdess" At The Coliseum.

Last night M. Diaghilev's company performed for the first time in London the new ballet of "The Faithful Shepherdess." The Coliseum was packed with that peculiar type of audience which only the Russian ballet can bring together. It has only one complaint—that it is so severely rationed. It wants more than twenty odd minutes.

"The Faithful Shepherdess" is very slight, but extremely charming. It deals with a shepherdess who rejects a wealthy lover and remains faithful to her shepherd, and Aphrodite and Hymen bless their union.

The dances, arranged by La Nijinska, are quaint and unusual. The sober colour scheme, for which M. Jean Gris is responsible, fits the subdued colour of the music of the eighteenth century Frenchman Montéclair, which has been cleverly arranged by M. Casadesus.

Mlle. Nemtchinova as the Shepherdess, and M. Woizikovsky as the Shepherd, danced beautifully; the classical poses of Mme. Tchernichera and M. Dolin as Aphrodite and Hymen were admirable; while as the wicked Marquis M. Slavinsky was remarkably agile and expressive.

The new ballet was received with immense enthusiasm.

~ CRESCENDO.

SUNDAY TIMES

Strand

Date 8.2.11 19

M. Diaghilell's Russian Ballet.

When the curtain went up on "Cimarosiana" at the Coliseum, it was delectable to find one's anticipations realised. The "set" and costumes were those of the ballet-scene from Cimarosa's "Le Astuzie Femminili," which once witnessed by Diaghileff's representation could never be forgotten. And this formal series of dances is, substantially, the ballet from that opera, filled out with a "pas de quatre" and so forth adapted from other authentic sources. It serves the very adept company for exposition of the complete art of the dance, as interpreted in modern practice. Indeed, it is the blend of present-day resources in colour and movement with the eighteenth century music—particularly well interpreted, by the way—that is so fascinating. Possibly the strangest of all something in the way of the preparatory exhilaration produced by the preceding scenes in the complete opera. But his only complaint is likely to be on the score of brevity: all is over in about twenty minutes.

The "opposite number" during the week has been "Le Train Bleu," an up-to-the-moment skit on the fashions of musical comedy, with clever music by M. Darius Milhaud, who came over specially to conduct the first performance in England. Of its attractiveness there can be no question. Le Nijinska, who is responsible for the choregraphy here, as in the interpolated "pas de quatre" in "Cimarosiana," has furnished the vegetable company with the occasion for another triumph.

Cosmopolitan Leader
London
JAN 7. 1925

[illegible] and the dances still provide excellent dancing but the glory of their days of superhuman greatness has passed. *Cimarosiana* is frankly dull in parts and the teamwork ill-regulated. That amusing little sketch of Jean Cocteau's was far better. La Nijinska as the Tennis Champion caricatures both Lenglen and Helen Wills delightfully.

Courage sometimes pays even if you are a dramatist. Last time Mr Sutton

Lady
10-12
Bedford St

THE Diaghilieff Ballet is like a phœnix which constantly rises from its own ashes with renewed life and vigour. When one remembers how often the personnel has changed since the ballet was formed, it seems marvellous that it still manages to keep its corporate individuality. In the period of its history associated with the names of Fokine and Nijinsky, of Pavlova and Karsavina, M. Diaghilieff had an inexhaustible supply of dancers trained in the great traditions of the Imperial Russian Ballet. Now he has to rely on recruits of many different races and schools. His ballet has to be formed and re-formed out of much less finished material. But he can still give it the stamp of his mentality. If it is no longer the "Russian" ballet, it is still the "Diaghilieff" ballet. The three new productions I have seen at the Coliseum are all distinguished by that fusion of music, decoration, and movement which Diaghilieff alone seems able to accomplish. He has a very able adjutant now in Nijinska, sister of the great dancer who was the pride of the ballet in its early days. Her choreography in "Le Train Bleu" and in "The Faithful Shepherdess" is brilliant, besides showing amazing versatility, as in the first she has had to design steps and movements founded on modern athletics—swimming, lawn tennis, golf, etc.—to tunes of the musical comedy type by Darius Milhaud, while in the second she has had to match the formal music with conventional "closes" of Montéclair, a composer who flourished in the grand days of the "grand monarque" Louis XIV. "Le Train Bleu" is the quintessence of modernism in every respect, except perhaps in its polished technique. "Cimarosiana," a series of formal dances, designed by Massine, seems to me less distinguished than the two newer ballets, but it serves to exhibit the skill of individual dancers, and the music is fascinating. It is the great glory of the Diaghilieff Ballet that one always thinks of it as a corporate entity, a kind of mosaic in which the soloists are but conspicuously bright pieces. Still, one must admit that Dolin, said to be Irish by birth, stands out among the men because of his perfect poise and balance, and because his leaps are more graceful than any we have seen since Nijinsky's retirement, while Tchernicheva, Sokolova (an Englishwoman), and Nemtchinova are easily recognised as the best dancers and the most striking personalities among the women. There is great originality in the form and colour of the dresses, but it will be noticed by the observant that they and the scenery are far less aggressive than they used to be. This means that the ideal of balance between the several parts of ballet is more nearly attained. The sombre blues and greens and greys which prevail in "The Faithful Shepherdess," with the one high note of pink in the dresses of Hymen and Aphrodite, harmonise perfectly with the stately music and formal movement.

MORNING POST
Strand, W.C. 2
Date 2-12-1924

RUSSIAN BALLET AT COLISEUM.

"The Faithful Shepherdess."

At the Coliseum last night M. Diaghileff's Ballet, leaving the Rome of "Cimarosiana" and the beach of X-ville, presented us with "The Faithful Shepherdess," an essay in the classical French manner. Peasants in green and nobles in mauve—one prefers not to follow the programme in calling them barons and baronesses—a marquis, three counts, two deities in porcelain, negro servants, and the king himself, combined in the choreography of La Nijinska and the costumes of Juan Gris, to give us a very pleasant twenty minutes. The dances were arranged with scholarly restraint, the dresses formed charming colour schemes, and if the music of Montéclair, one of the smaller fry of the French school of the period, was not very stimulating, it fitted the picture. M. Casadesus, who has arranged it, would have done better had he, too, been more economical. Under his elaborate orchestration it lost the simplicity that is its chief virtue, and the rhythms the clean outline that the music required. Mlle. Nemtchinova and M. Woizikovsky, as the shepherdess and shepherd, carried off the honours of the ballet, Mlle. Nemtchinova dancing in high-heeled shoes quite ravishingly. It was surprising, indeed, that the *grand monarque* was not tempted by her to step forward and take a part himself in the dance, as used to be his fashion. M. Dolin and Mlle. Tchernicheva, as Hymen and Aphrodite, had little to do, but did it most picturesquely. The ballet, which has not been done in England before, clearly pleased the audience, which is as eclectic in its tastes as the Ballet itself.

LIVERPOOL POST
Liverpool.
2-12- 19

Diaghileff, who has familiarised London with so much modern music came forward at the Coliseum this evening with a discovery from the past. He resuscitated Monte-Clair, an almost forgotten composer of the reign of Louis XIV., who wrote singularly charming music, if that adapted to the ballet, "The Faithful Shepherdess," is a fair sample. The opening chaconne would have been enough to justify the revival, but it was all good. The choreographic treatment is of the period, with its quaint conventions, which appear to us so far from stage realism, but furnish the most accommodating pretext for decorative designs.

La Nijinska, who is the sister of Nijinsky, invented the dances, which are very effective. But by general consent the chief honours of the production go to the Spanish painter Juan Gris, whose colour scheme of mauve, green, blue, and grey, with an arresting note in lighter shades at the traditional appearance of Aphrodite and Hymen, were extraordinarily felicitous. Of course, in a formal ballet of this kind, the story matters not at all, and there was no serious attempt to make it intelligible.

It was the groupings that charmed, and here painter and choreographist had played into each others hands with real sympathy.

DAILY EXPRESS
Fleet Str
25-11 19

SPORTING BALLET.

DANCING GOLFER WITH PLUS FOURS AND A PIPE.

Nobody but a Frenchman could have conceived "The Blue Train," the danced operetta, written by Cocteau and presented by the Russian Ballet at the Coliseum last night. It is a kind of terpsichorean idealisation of modern sport—or rather le sport, which is not so much exercise as an attitude deliberately cultivated by the modern Gaul.

We see breathing exercises on the sand, acrobatics, a tennis player, a golfer complete with plus fours and pipe, even what looks uncommonly like a Rugby scrum.

It is all rather self-conscious, but not unamusing. There is something to be said for translating a phase of modern life into terms of dancing. There is even more to be said for watching Sokolova, Nijinska, Dolin, and Woizikowsky doing the translation; all four dance and posture admirably.

Darius Milhaud wrote the music, which is, intentionally, the apotheosis of banality. Nevertheless, the composer has contrived to put something of his own into the score (the fugue at the end, for instance, is charming), and most people will vote the music the best part of the entertainment.

F. T.

from Sphere
5-12
G J New St

* * *

We are in luck these nights. For even more welcome than the return of the Chauve-Souris is the return of M. Serge Diaghileff's Russian Ballet, which is temporarily revolutionising the auditorium, as well as the stage, of the London Coliseum. Our gramophones may now enjoy a well-earned rest. [...] ourselves of an evening [...] drive, a fine frame in a bathing costume? It may, indeed, be that we are prone to mock what we admire—if we do not ourselves possess it. The lighting of this ballet is brilliantly suggestive of the beat of sun on beach. The choreography, by Nijinska, is original, disruptive, with splendid mechanical figures performing physical exercises, and athletic gods stretching themselves, if I may use the expression, for sheer joy of tendon. Not that the choreography is completely satisfactory. It is experimental stuff, a thrilling effort rather than a perfect consummation. It is good to see that the Russian Ballet, while retaining the best items in its old *répertoire*, keeps abreast of developments in the other arts, and attempts to interpret the spirit of the times. It is always moving. The most youthful go-ahead intellectuals cannot dismiss it as a back number yet.

* * *

It is just here that Diaghileff's dancers fail when they leave him and court public favour "on their own." They seem to have no initiative, no courage. They can only reminisce. One of these days I shall, no doubt, be shedding a tear over the lamentable disappointment of Anton Dolin, managing a troupe of dancers of his own in some variety theatre. But so long as he remains with Diaghileff, he is likely to afford us the most intense delight. I would speak of Nemtchinova and Sokolova and Tchernicheva and Nijinska and Woizikowsky, but they are old favourites, and it is Dolin who is the dancing sensation of the present season. If there is little personality in his face, there is personality in his dancing, which is wonderfully controlled and definite, and gives one the impression not that he is floating on air, but that he is walking on it with a firm, light tread, and extracting from it a kind of elastic buoyancy. He is, as everybody now knows, an Irishman. One might call him the playboy of the Russian Ballet. I wish that he would use his influence with Diaghileff, and get him to produce an Irish ballet of the Fianna, for the Russian Ballet might give us something much closer to those miraculous legends than we have yet seen on the stage. For some reason they are always treated mistily instead of sharply and clearly. I suppose the reason is that the artists who treat them nowadays do not really believe in them. If you believe in the gods and the heroes and the little people, they are as solid as goats. It is only the doubters who dress up their fairies (*cf.* the fairies of *A Midsummer Night's Dream*) in gauze.

* * *

Dec 7 19 7

The Russian Ballet.

M. Diaghileff's versatile company continue their studies in synthetic æsthetics at the Coliseum. The merest trifle seems to suffice them as reagent. For the novelty of the week they have turned to Montéclair, a French composer of the late seventeenth century. Of the three arts so deftly co-ordinated to produce "The Faithful Shepherdess," the music supplies perhaps the least significant element. The muse of Montéclair is of a mien sufficiently charming but a little less aristocratic than that of Cimarosa, and the manner of M. H. Casadesus's orchestration sometimes approaches pretension. But the choreography, by La Nijinska, and the *décor*, by Juan Gris, are as enchanting as classical, in the sense that they remain true to the style of the period. The epoch and the title of the ballet sufficiently suggest its story.

Lady
10-12
Bedford St

THE Diaghilieff Ballet is like a phœnix which constantly rises from its own ashes with renewed life and vigour. When one remembers how often the personnel has changed since the ballet was formed, it seems marvellous that it still manages to keep its corporate individuality. In the period of its history associated with the names of Fokine and Nijinsky, of Pavlova and Karsavina, M. Diaghilieff had an inexhaustible supply of dancers trained in the great traditions of the Imperial Russian Ballet. Now he has to rely on recruits of many different races and schools. His ballet has to be formed and re-formed out of much less finished material. But he can still give it the stamp of his mentality. If it is no longer the "Russian" ballet, it is still the "Diaghilieff" ballet. The three new productions I have seen at the Coliseum are all distinguished by that fusion of music, decoration, and movement which Diaghilieff alone seems able to accomplish. He has a very able adjutant now in Nijinska, sister of the great dancer who was the pride of the ballet in its early days. Her choreography in "Le Train Bleu" and in "The Faithful Shepherdess" is brilliant, besides showing amazing versatility, as in the first she has had to design steps and movements founded on modern athletics—swimming, lawn tennis, golf, etc.—to tunes of the musical comedy type by Darius Milhaud, while in the second she has had to match the formal music with conventional "closes" of Montéclair, a composer who flourished in the grand days of the "grand monarque" Louis XIV. "Le Train Bleu" is the quintessence of modernism in every respect, except perhaps in its polished technique. "Cimarosiana," a series of formal dances, designed by Massine, seems to me less distinguished than the two newer ballets, but it serves to exhibit the skill of individual dancers, and the music is fascinating. It is the great glory of the Diaghilieff Ballet that one always thinks of it as a corporate entity, a kind of mosaic in which the soloists are but conspicuously bright pieces. Still, one must admit that Dolin, said to be Irish by birth, stands out among the men because of his perfect poise and balance, and because his leaps are more graceful than any we have seen since Nijinsky's retirement, while Tchernicheva, Sokolova (an Englishwoman), and Nemtchinova are easily recognised as the best dancers and the most striking personalities among the women. There is great originality in the form and colour of the dresses, but it will be noticed by the observant that they and the scenery are far less aggressive than they used to be. This means that the ideal of balance between the several parts of ballet is more nearly attained. The sombre blues and greens and greys which prevail in "The Faithful Shepherdess," with the one high note of pink in the dresses of Hymen and Aphrodite, harmonise perfectly with the stately music and formal movement.

MORNING POST
Strand, W.C. 2
Date 2-12-1924

RUSSIAN BALLET AT COLISEUM.

"The Faithful Shepherdess."

At the Coliseum last night M. Diaghileff's Ballet, leaving the Rome of "Cimarosiana" and the beach of X-ville, presented us with "The Faithful Shepherdess," an essay in the classical French manner. Peasants in green and nobles in mauve—one prefers not to follow the programme in calling them barons and baronesses—a marquis, three counts, two deities in porcelain, negro servants, and the king himself, combined in the choreography of La Nijinska and the costumes of Juan Gris, to give us a very pleasant twenty minutes. The dances were arranged with scholarly restraint, the dresses formed charming colour schemes, and if the music of Montéclair, one of the smaller fry of the French school of the period, was not very stimulating, it fitted the picture. M. Casadesus, who has arranged it, would have done better had he, too, been more economical. Under his elaborate orchestration it lost the simplicity that is its chief virtue, and the rhythms the clean outline that the music required. Mlle. Nemtchinova and M. Woizikovsky, as the shepherdess and shepherd, carried off the honours of the ballet, Mlle. Nemtchinova dancing in high-heeled shoes quite ravishingly. It was surprising, indeed, that the *grand monarque* was not tempted by her to step forward and take a part himself in the dance, as used to be his fashion. M. Dolin and Mlle. Tchernicheva, as Hymen and Aphrodite, had little to do, but did it most picturesquely. The ballet, which has not been done in England before, clearly pleased the audience, which is as eclectic in its tastes as the Ballet itself.

From Sphere.
Dated 5-12
G? New St

* * *

We are in luck these nights. For even more welcome than the return of the Chauve-Souris is the return of M. Serge Diaghileff's Russian Ballet, which is temporarily revolutionising the auditorium, as well as the stage, of the London Coliseum. Our gramophones may now enjoy a well-earned rest. No longer need we solace ourselves of an evening with records of *Petroushka* and *Scheherazade* and *La Boutique Fantasque*. Once again we can see, hear, taste the thing itself. Even the waiting for the announcement of next week's ballets is as exciting as waiting for the first edition of an evening paper containing the latest scores in Adelaide or Melbourne.

The Russian Ballet is now attached to the Court of the Prince of Monaco. It offers an extra inducement to winter in Monte Carlo. And I think that the influence of its new home may be glimpsed in *Le Train Bleu*, which is a stimulating mockery of society recreating itself in the open air—yet not entirely a mockery, for who can withhold admiration from a well-tanned skin, a strong fore-hand ... attempts to interpret the spirit of the times. It is always moving. The most youthful go-ahead intellectuals cannot dismiss it as a back number yet.

* * *

It is just here that Diaghileff's dancers fail when they leave him and court public favour "on their own." They seem to have no initiative, no courage. They can only reminisce. One of these days I shall, no doubt, be shedding a tear over the lamentable disappointment of Anton Dolin, managing a troupe of dancers of his own in some variety theatre. But so long as he remains with Diaghileff, he is likely to afford us the most intense delight. I would speak of Nemtchinova and Sokolova and Tchernicheva and Nijinska and Woizikowsky, but they are old favourites, and it is Dolin who is the dancing sensation of the present season. If there is little personality in his face, there is personality in his dancing, which is wonderfully controlled and definite, and gives one the impression not that he is floating on air, but that he is walking on it with a firm, light tread, and extracting from it a kind of elastic buoyancy. He is, as everybody now knows, an Irishman. One might call him the playboy of the Russian Ballet. I wish that he would use his influence with Diaghileff, and get him to produce an Irish ballet of the Fianna, for the Russian Ballet might give us something much closer to those miraculous legends than we have yet seen on the stage. For some reason they are always treated mistily instead of sharply and clearly. I suppose the reason is that the artists who treat them nowadays do not really believe in them. If you believe in the gods and the heroes and the little people, they are as solid as goats. It is only the doubters who dress up their fairies (*cf.* the fairies of *A Midsummer Night's Dream*) in gauze.

* * *

LIVERPOOL POST
Liverpool.
2-12-1924

Diaghileff, who has familiarised London with so much modern music came forward at the Coliseum this evening with a discovery from the past. He resuscitated Monte-Clair, an almost forgotten composer of the reign of Louis XIV., who wrote singularly charming music, if that adapted to the ballet, "The Faithful Shepherdess," is a fair sample. The opening chaconne would have been enough to justify the revival, but it was all good. The choreographic treatment is of the period, with its quaint conventions, which appear to us so far from stage realism, but furnish the most accommodating pretext for decorative designs.

La Nijinska, who is the sister of Nijinsky, invented the dances, which are very effective. But by general consent the chief honours of the production go to the Spanish painter Juan Gris, whose colour scheme of mauve, green, blue, and grey, with an arresting note in lighter shades at the traditional appearance of Aphrodite and Hymen, were extraordinarily felicitous. Of course, in a formal ballet of this kind, the story matters not at all, and there was no serious attempt to make it intelligible.

It was the groupings that charmed, and here painter and choreographist had played into each others hands with real sympathy.

DAILY EXPRESS
Fleet Street
25-11-19

SPORTING BALLET.

DANCING GOLFER WITH PLUS FOURS AND A PIPE.

Nobody but a Frenchman could have conceived "The Blue Train," the danced operetta, written by Cocteau and presented by the Russian Ballet at the Coliseum last night. It is a kind of terpsichorean idealisation of modern sport—or rather le sport, which is not so much exercise as an attitude deliberately cultivated by the modern Gaul.

We see breathing exercises on the sand, acrobatics, a tennis player, a golfer complete with plus fours and pipe, even what looks uncommonly like a Rugby scrum.

It is all rather self-conscious, but not unamusing. There is something to be said for translating a phase of modern life into terms of dancing. There is even more to be said for watching Sokolova, Nijinska, Dolin, and Woizikowsky doing the translation; all four dance and posture admirably.

Darius Milhaud wrote the music, which is, intentionally, the apotheosis of banality. Nevertheless, the composer has contrived to put something of his own into the score (the fugue at the end, for instance, is charming), and most people will vote the music the best part of the entertainment.

F. T.

Dec 7 1927

The Russian Ballet.

M. Diaghileff's versatile company continue their studies in synthetic æsthetics at the Coliseum. The merest trifle seems to suffice them as reagent. For the novelty of the week they have turned to Montéclair, a French composer of the late seventeenth century. Of the three arts so deftly co-ordinated to produce "The Faithful Shepherdess," the music supplies perhaps the least significant element. The muse of Montéclair is of a mien sufficiently charming but a little less aristocratic than that of Cimarosa, and the manner of M. H. Casadesus's orchestration sometimes approaches pretension. But the choreography, by La Nijinska, and the *décor*, by Juan Gris, are as enchanting as classical, in the sense that they remain true to the style of the period. The epoch and the title of the ballet sufficiently suggest its story.

Le "Train Bleu" l'un des derniers ballets russes, d'inspiration toute moderne, est dû à la collaboration de M. Jean Cocteau et Darius Milhaud. Il lui est loisible à voir par Mlle Nijinska, Mlle Sokolova, Mlle Antonine, Dolin et Woizikovsky.

Le "Train Bleu" aux Ballets Russes.

(CROQUIS DE JEAN GAR

"PLUS FOURS" AND A LENGLEN BANDEAU AND TENNIS DRESS AS BALLET COSTUMES: MLLE. NIJINSKA, ANTOINE DOLIN, MME. SOKOLOVA, AND LEON WOIZIKOVSKY IN "LE TRAIN BLEU."

BATHING AT DEAUVILLE AS SHOWN IN A DIAGHILEV BALLET: "LE TRAIN BLEU," THE NEW *OPÉRETTE DANSÉE.*

Photographs by G.P.U., The Times, and Camera Portrait by E. O. Hoppé.

The Sketch

Plays of the Moment: No. LIII. "Le Train Bleu."

DEAUVILLE PLAGE AS A *DÉCOR* FOR THE RUSSIAN BALLET: THE BATHERS' DANCE IN "LE TRAIN BLEU."

50

SEEN *on the* STAGE

THE Ballet is back!" After an intolerably long interval there is once more something to do at half-past nine. It demands courage to dine at quarter-past seven and a serious impudence to arrive in the middle of a second act. To find your way to the Coliseum after a comfortable dinner demands nothing but a taxi—and intelligence.

Diaghilef is the theatrical genius of the century. Stanislavsky by his creation of the Moscow Art Theatre may seem a rival. But Tchekov is non of the century except in so far as he is of all time; and the realism which Stanislavsky brought to its most perfect point is already rather outmoded. Diaghilef is an artist only indirectly. He neither designs, acts, nor produces. But he brings together the best musicians, the best painters, the best librettists, the best choreographers and the best dancers. And he is never a year out of date. The result has been a series of ballets which are the most complete and the most perfect works of art that the twentieth century has produced.

Disasters have befallen the ballet; the country of its origin has become inhospitable; most of its best dancers have left it; the dancers have left it; the Lanvin, a most attractive sculptor) and the dresses (by Chanel, the Chanel of the Rue St. Honoré) are perfect. The Russian Ballet is no longer Russian. Half the dancers are English (Dolin is Irish), and the cool, quiet, utterly distinguished colours of this ballet are as French as it is possible to be. Jean Cocteau, artiste of elegance, novelist, poet, draughtsman, actor, a dilettante so brilliant that he gives new meaning to the word, Jean Cocteau thought of *Train Bleu*, and Milhaud wrote the music. It is an *operette dansée* rather than a ballet. It is a version of our daily life. The conventions are those of musical comedy, opening chorus, inevitable waltz, indefinite flirtations, girls with tennis-rackets, men with golf-clubs, and bathing-costumes. But it is all sophisticated into beauty. It is a holiday translated into operette, and then re-translated into ballet.

The first impression is that it is a hot day. One hardly knows why. But one felt the suggestion of heat. Cocteau's scenario says that the opening chorus is enjoying a sun-bath. It has been convincingly realised. The choreography, invented by La Nijinska, at first offers the impression of health-giving exercises, but there is an amusing self-consciousness about that opening scene which brings it flippantly into line with musical comedy. Presently an aeroplane passes overhead. You do not see it, but you know it is there because, whilst the orchestra is very, very busy, the people on the stage are so intent upon following it with their eyes that all movement is reduced to the slowest.

Nijinska herself appears as the tennis champion, complete with headband, and her own dance is a clever invention. M. Woizikovsky is a phlegmatic golfer, and he dances with Mme. Sokolova a wonderful "flirtation waltz" which, while sewing to the general scheme, borrows, with acknowledgments, from the exhibition dances of hotel ball-rooms—again with ineffable good-nature. But the hero of *Le Train Bleu* is the young Irish dancer who appears under the name of Anton Dolin, and for whom it was originally planned. Well does he fit the part of the "Beau Gosse" Admirably proportioned in physique, he combines the grace of the athlete with that of the dancer. Some of his movements are almost acrobatic, but that is in the spirit of the production, to which, in fact, it imparts a note, as it were, of realism.

The use of the cinematographic dance of "slow-motion" is particularly happy, and at the end we feel we have had an experience that is new. And in a world that is *blasé*—or, as the Viennese more delightfully say, *blasiert*—that is not faint praise.

Maurice Seth and Manyoun

La Nijinska, the brilliant dancer and choreographer of "The Diaghilef Ballet whose passage at the Coliseum is one of the successes of the season, is a sister of Nijinsky. She is seen here in the lovely costume she wears in "Le Train Bleu"

A PASTORAL

THE *Faithful Shepherdess* has nothing to do with the play by Beaumont and Fletcher given by the Phoenix a year or two ago. It is a ballet of the beginning of the Eighteenth Century with music by Monpellah, a forgotten French composer of that time, and its original name is "*Les Tentations de la Bergère.*" It is not a great ballet as *Petrouchka*, *The Three-Cornered Hat*, *Boutique Fantasque*, *The Good-humoured Ladies*, and the *Sacre du Printemps* are great. But it is delicate and full of charm, and the *décor* by Juan Gris, a Cubist Watteau, one might call him, is a definite success.

Diaghilef has shown us that he is as awake as ever, as alert to new ideas and his elements, and as certain in achieving his final effects.

Some old favourites are being revived. But it is with something approaching consternation that we notice two omissions from his programme of promises—*Noces*, Stravinsky's music for which is of the first importance, and *Les Biches*, in which the fragile creatures of Marie Laurencin's imagination float upon the stage to the accompaniment of Poulenc's music. Both ballets have been triumphant at Monte Carlo and in Paris. London would surely take them to its heart. Will not Diaghilef relent and let us enjoy them too? We are sure that he would be rewarded.

SEEN *on the* STAGE

"THE Ballet is back!" After an intolerably long interval there is once more something to do at half-past nine. It demands courage to dine at quarter-past seven and it demands impudence to arrive in the middle of a second act. To find your way to the Coliseum after a comfortable dinner demands nothing but a taxi—and intelligence.

Diaghileff is the theatrical genius of the century. Stanislavsky by his creation of the Moscow Art Theatre may seem a rival. But Tchekov is not of this century except in so far as he is of all time; and the realism which Stanislavsky brought to its most perfect point is already rather mummified. Diaghileff is an artist only indirectly. He neither designs, acts, nor produces. But he brings together the best musicians, the best painters, the best librettists, the best choreographers and the best dancers. And he is never a year out of date. The result has been a series of ballets which are the most complete and the most exquisite works of art that the twentieth century has produced.

Disasters have befallen the ballet; the country of its origin has become inhospitable; most of its best dancers have left it. Nijinski and Karsavina have ceased to dance; Lopokova, Massine and Idzikovski dance apart from it. Their *remplaçants* are hardly of the same quality. Nor is the *ensemble* what it was. There is a raggedness about the performances which must horrify all who were sensitive to the magnificent precision that used to exist. But in spite of everything, it remains unrivalled and incomparable. And at least one of the new ballets is a masterpiece.

NEW BALLETS

THERE have been moments when it seemed that the ballet as an art-form had been exhausted. Bakst and his orientalism suddenly became stale. Quickly we were given ballets designed by Picasso and Derain. And now a still later generation of artists has appeared, and a new choreography. They may not be so good, but they are fresh and infinitely welcome. The Sert ballet, *Cimarosiana*, is only half new and belongs really to the past. The bright colours show a Russian influence upon the Spanish artist, and the background is painfully irrelevant. But the dresses in themselves are excellent. Sert was destined by nature, we suspect, to be a rival rather to Paquin than to Picasso. But in *Le Train Bleu* we found ourselves *en plein dix-neuf cent vingt-quatre*. To begin with, the Picasso curtain: it is terrific. The splendour of it makes you catch your breath: it is in the grand manner as no decoration has been since the seventeenth century. Then the scene (by Laurens, a most admirable sculptor) and the dresses (by Chanel, *the* Chanel of the Rue St. Honoré) are perfect. The Russian Ballet is no longer Russian. Half the dancers are English (Dolin is Irish), and the cool, quiet, utterly distinguished colours of this ballet are as French as it is possible to be. Jean Cocteau, arbiter of elegance, novelist, poet, draughtsman, actor, a dilettante so brilliant that he gives new meaning to the word, Jean Cocteau thought of *Train Bleu*, and Milhaud wrote the music. It is an *opérette dansée* rather than a *ballet*. It is a version of our daily life. The conventions are those of musical comedy, opening chorus, inevitable waltz, indefinite flirtations, girls with tennis-racquets, men with golf-clubs, and bathing-costumes. But it is all sophisticated into beauty. It is a holiday translated into operette, and then re-translated into ballet.

The first impression is that it is a hot day. One hardly knows why. But one felt the suggestion of heat. Cocteau's scenario says that the opening chorus is enjoying a sun-bath. It has been convincingly realised. The choreography, invented by La Nijinska, at first conveys the impression of health-giving exercises, but there is an amusing self-consciousness about that opening scene which brings it flippantly into line with musical comedy. Presently an aeroplane passes overhead. You do not see it, but you know it is there because, whilst the orchestra is very, very busy, the people on the stage are so intent upon following it with their eyes that all movement is reduced to the slowest.

Nijinska herself appears as the tennis champion, complete with bandeaux, and her own dance is a clever invention. M. Woizikovsky is a phlegmatic golfer, and he dances with Mme. Sokolova a wonderful "flirtation waltz" which, while keeping to the general scheme, borrows, with acknowledgments, from the exhibition dances of hotel ball-rooms—again with ineffable good-nature. But the hero of *Le Train Bleu* is the young Irish dancer who appears under the name of Anton Dolin, and for whom it was originally planned. Well does he fit the part of the "Beau Gosse" Admirably proportioned in physique, he combines the grace of the athlete with that of the dancer. Some of his movements are definitely acrobatic, but that is in the spirit of the production, to which, in fact, it imparts a note, as it were, of realism.

The use of the cinematographic dance of "slow-motion" is particularly happy, and at the end we feel we have had an experience that is new. And in a world that is *blasé*—or, as the Viennese more delightfully say, *blasiert*—that is not faint praise.

A PASTORAL

THE Faithful Shepherdess has nothing to do with the play by Beaumont and Fletcher given by the Phœnix a year or two ago. It is a ballet of the beginning of the Eighteenth Century with music by Monperlais, a forgotten French composer of that time, and its original name is "*Les Tentations de la Bergère*." It is not a great ballet as *Petrouchka*, *The Three-Cornered Hat*, *Boutique Fantasque*, *The Good-humoured Ladies*, and the *Sacre du Printemps* are great. But it is delicate and full of charm, and the *décor* by Juan Gris, a Cubist Watteau, one might call him, is a definite success. Diaghileff has shown us that he is as awake as ever, as able to assemble his elements, and as certain in achieving his final effects.

Some old favourites are being revived. But it is with something approaching consternation that we notice two omissions from his programme of promises—*Noces*, Stravinsky's music for which is of the first importance, and *Les Biches*, in which the fragile creatures of Marie Laurencin's imagination float upon the stage to the accompaniment of Poulenc's music. Both ballets have been triumphant at Monte Carlo and in Paris. London would surely take them to its heart. Will not Diaghileff relent and let us enjoy them too? We are sure that he would be rewarded.

Maurice Beck and Macgregor

La Nijinska, the brilliant dancer and choreographer of the Diaghileff Ballet whose passage at the Coliseum is one of the successes of the season, is a sister of Nijinski. She is seen here in the tennis costume she wears in "Le Train Bleu"

Plays of the Moment: No. LIII. "Le Train Bleu."

DEAUVILLE PLAGE AS A *DÉCOR* FOR THE RUSSIAN BALLET: THE BATHERS' DANCE IN "LE TRAIN BLEU."

"PLUS FOURS" AND A LENGLEN BANDEAU AND TENNIS DRESS AS BALLET COSTUMES: MLLE. NIJINSKA, ANTOINE DOLIN, MME. SOKOLOVA, AND LEON WOIZIKOVSKY IN "LE TRAIN BLEU."

BATHING AT DEAUVILLE AS SHOWN IN A DIAGHILEV BALLET: "LE TRAIN BLEU."

THE NEW *OPÉRETTE DANSÉE.*

Photographs by G.P.U., The Times, and Camera Portrait by E. O. Hoppé.

ce in three or four months, and
fall out." Parsley seed would
len out of favour as a preserva-
a much more ancient substance,
been used from the earliest
modern revival of usefulness.
e hair and as a restorative of
to-day in L'Oreal, which will
nt to the hair and is guaranteed
makers. The popularity of
colouring the hair, of which
own
ent-
e col
tresses.

CATE

end
ecam
as to
e mo
cocti
ney p
jar,
r was
the
ays,
siev
ice g
n, th
only
this
rs. T
powe
uart
large
ad del
hat w
of th
the p
f herl
the di

century
Women
They
ers and
to make
as they
ted with
the jar
her cool
ptied the
oth and
earthen-
a glass
corking
sun for
ined and
rop of it

ded, not
for many
boudoir
Marseilles
the aro-
hey were
page 72)

The
its k
when
lies o
iscove
nade

de
la-
n-
is-
ine
lip

score of any musical comedy—except that, in spite of its gaiety and melodiousness, it never once touches banality.

* * *

"Cimarosiana."

The other new ballet, *Cimarosiana*, is principally an exhibition of the grace and talents of the principal dancers in the troupe. There is a delightful *pas de trois* for Tchernicheva, Doubrovska, and Wilzak; a very charming tarantella for Sokolova and Woizikowsky, and an equally charming *pas de deux* for Nemtchinova and Dolin. And the music, composed by the famous Italian composer, Cimarosa, between 1749 and 1801, and played in the authentic instrumentation, accompanies these dances so perfectly that the whole ballet might easily be one of those old paintings of the Italian ballet, when the ballet Italian was *the* ballet of the world, become suddenly animated, and dressed in that strange mixture of styles and periods which seemed in the old days to create no surprise whatever. It is all very decorative, very charming, while as an exhibition of the wonderful efficiency of the "stars" of the Russian Ballet, as good as anything in their present repertory.

* *

The Audience.

Having read in my Sunday newspapers and elsewhere that the Russian Ballet is always, as it were, the Mecca to which the decadents, male and female, flock, I was especially interested in going round the Coliseum studying the audience. I found a young lady smoking a cigar, and several young men in black felt hats reminiscent of the cowboys in the Rodeo. But you could have seen the same type in the King's Road, Chelsea, any day out of the 365. I found a group of three middle-aged men, who looked as if they had come up in pursuit of the Cattle Show, who immediately the Russian Ballet number went up, shouted in a kind of beery ecstasy that now we are all going "*to see* ART"—thus relegating Harry Tate, Muriel George, and Ernest Butcher, and the rest of the excellent programme into the category which these thwarted disciples of beauty felt that it must be only the "proper thing" for them to pat them. For the rest, there were hundreds of comfortably-off husbands and wives, and young people who may have been decadent in spite of looking only superior Bayswater, as well as a number of others who by their appearance didn't seem to signify even that much. It was *most* disappointing! But one thing amused me about all of them. It was their determination to show no undue enthusiasm until the Russian Ballet began—when hysteria, or the nearest thing to hysteria they could simulate without ruffling themselves, became their one objective. But I am not quite sure that the singing by Muriel George and Ernest Butcher of that most lovely old ballad, "Lord Rendal," was not as beautiful in its way as anything in the whole programme; while for something to laugh at—a very clever bit of burlesque in its way—Miss Renie Riano, singing about the American flapper who thought she would have died when a young man first put his head on her shoulder, was a "gem" of a skit from beginning to end.

"ARKAY."

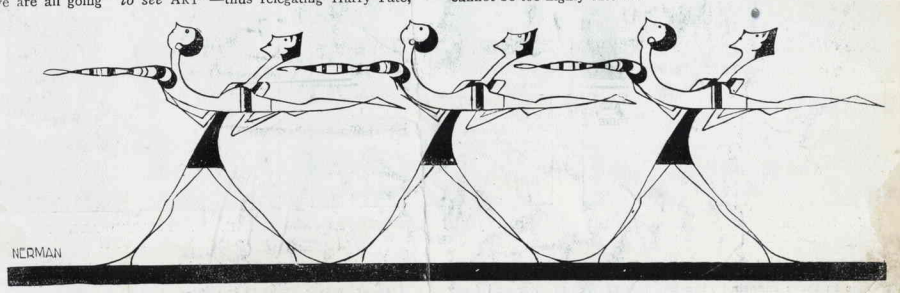
M. LEON WOIZIKOWSKY

In "Le Train Bleu," in which almost every pastime excepting steer-roping is introduced. It is a most artistic and beautiful item in the Russian Ballet répertoire

* * *

The "To the Mountain of Mystery—Kilimanjaro" Film.

Mr. Ratcliffe Holmes' new and remarkable film of wild Africa is one of the most wonderful records of exploration that has been yet seen in London. On Monday evening, December 1, Mr. Ratcliffe Holmes took with him *To the Mountain of Mystery—Kilimanjaro*, an enchanted audience at the Philharmonic Hall, and is seen presenting and personally describing this remarkable film twice daily. Mr. Holmes, who had a three months' season at the Philharmonic Hall in the early part of 1923 with *Wildest Africa*, has made a much more wonderful film in *To the Mountain of Mystery*. It contains many engrossing adventures and encounters with wild animals; it explores unknown parts of Tanganyika, and encircles, at a height of about 14,000 ft., although it does not attempt to attain to the actual summit of this mountain, which is the highest in the British Empire, and is particularly interesting because of the mysterious legends with which the natives have enveloped it. These startling travel films are doing excellent educative work, and cannot be too highly extolled.



A LURID MOMENT IN "LE TRAIN BLEU" BALLET

The Russian Ballet has scored its customary and inevitable success at its season at the Coliseum. In this number of the ballet the ladies may, perhaps, be getting instruction in the trudgeon stroke

THE WONDERFUL DIAGHILEFF RUSSIAN BALLET IN "LE TRAIN BLEU," AT THE COLISEUM.

M. LEON WOIZIKOVSKY AND MLLE. LYDIA SOKOLOVA

MM. JEAN COCTEAU AND SERGE DIAGHILEFF

MLLE. SOKOLOVA AND M. ANTON DOLIN

The Russian Ballet, under the ægis of M. Serge Diaghileff, has had its customary and convincing success during the season at the Coliseum, and not one of its least triumphs has been the ballet by M. Jean Cocteau, who is seen with M. Diaghileff, and which he has most aptly called "Le Train Bleu," for it conjures up visions of some of the scenes to which the world-famous "Blue Train" takes its passengers. The principal stars in the ballet are seen in the pictures in this page, and one and all of them take honours degrees by their talented performances.

M. LEON WOIZIKOVSKY AND LA NIJINSKA

Photographs by Ambel Hart Street, W.C.

64

DAILY MAIL
Fleet Street.
Date 9.5.11 1924

BATHING BEACH BALLET.

RUSSIAN DANCERS' NOVELTY.

Once upon a time they used to transport us to fairyland, these Russian dancers, but—to judge from their new show "Le Train Bleu," produced last night at the London Coliseum—they are tired of fairyland, and this time they only transport us to the seaside.

"Le Train Bleu" is a little ballet of the bathing beach—only a rather prettier bathing beach than usual, since no one apparently is more than 18.

LEAPFROG AND FLIRTATIONS.

The young people play leapfrog, they stare at an aeroplane, and there is a hint at a flirtation or two. The champion acrobat of the party turns cart-wheels (M. Anton Dolin).

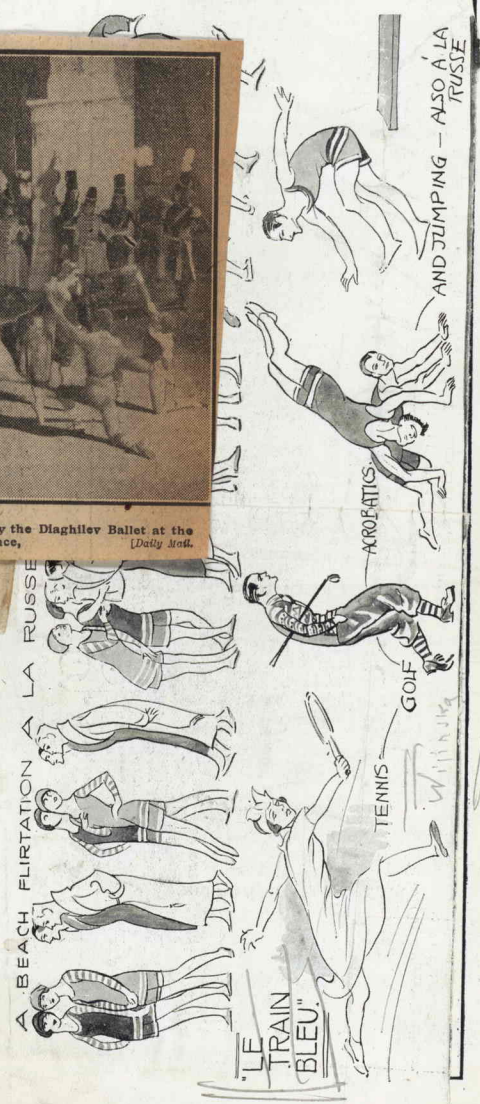
The champion tennis player gives us a tennis Pas Seul. She is Mlle. Nijinska, she has a touch of genius, and this dance enlivened everyone. Cleverly funny, too, was the golfer (M Woizikovsky), who, with pipe and his club, avoided dancing as he played cavalier in the dance of the bathing girl (the delightful little English ballerina, Mlle. Sokolova).

DIAGHILEV BALLET.—A scene from Cimarosiana given by the Diaghilev Ballet at the ion Coliseum yesterday. It was taken during the performance. [Daily Mail.

1924

1077

THE RUSSIAN BALLET AT THE COLISEUM IN "LE TRAIN BLEU"



THE GRAPHIC, DECEMBER 20, 1924

An of
Mr. Josep fislop, the fam who has charmed the operatic publics of so many countries, and at
a concert at Queen's Hall

Fleet Street.

11 1924

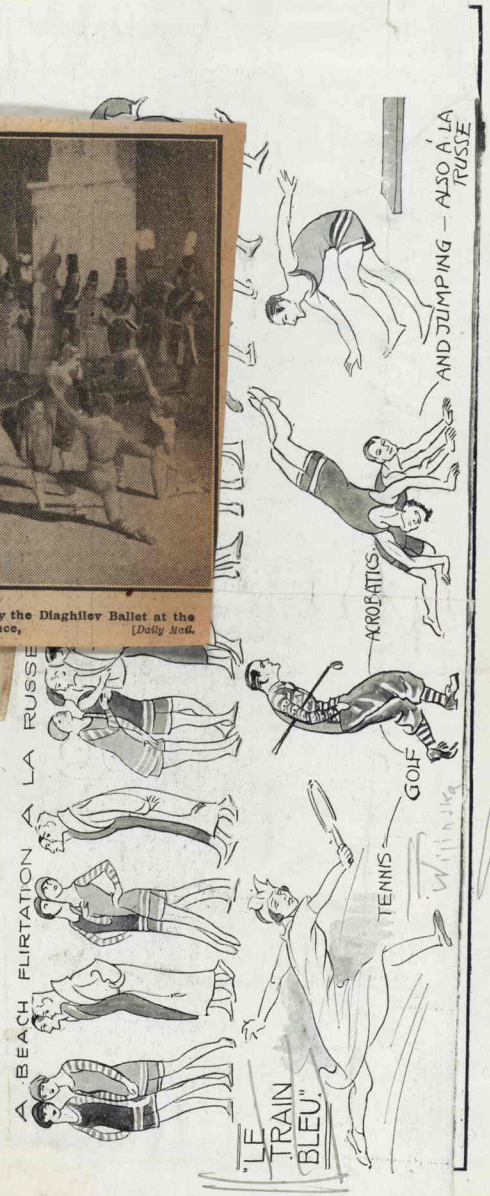
EX-OFFICER.

Commissioner, acting on the Cabinet, has ordered ...ion of the Egyptian officers and ...for the Sudanese units of the Egyptian Army. They are to be confined to the Sudan Government alone and under the supreme command of the Governor-General, in whose name all commissions will be given.

That this is a loss of paramount importance to the Egyptian Army there can be no doubt, but it will give

DIAGHILEV BALLET.—A scene from Cimarosiana given by the Diaghilev Ballet at the ...ion Coliseum yesterday. It was taken during the performance. [Daily Mail.

THE RUSSIAN BALLET AT THE COLISEUM IN "LE TRAIN BLEU"



THE GRAPHIC, DECEMBER 20, 1924

An ... of Mr. Joseph ...islop, the famous ..., who has charmed the operatic publics of so many countries, and ... at a concert at Queen's Hall

DAILY MAIL
Fleet Street.
Date 9 Feb 1924
BATHING BEACH BALLET
RUSSIAN DANCERS' NOVELTY.
ELECTROLUX LTD.
Point Perf
Quali Fin
Sc Margaret for quality the Aristoc gallant gar of dress are to-day frames—i

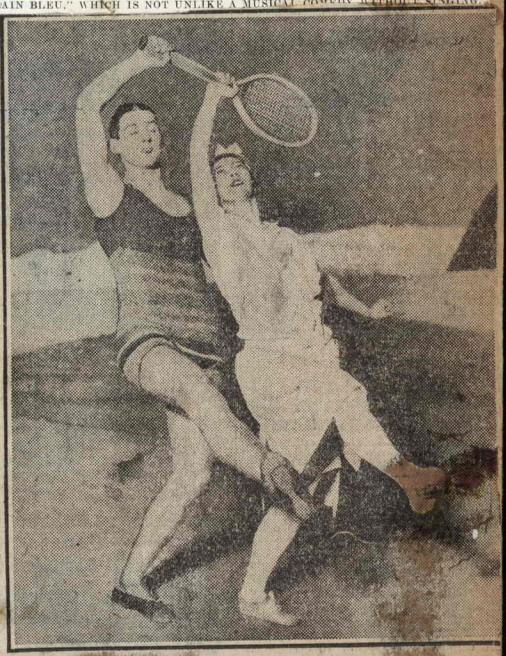
THE RUSSIAN BALLET AT THE COLISEUM IN "LE TRAIN BLEU"

An [illegible] of Mr. Joseph Hislop, the famous tenor, who has charmed the operatic publics of so many countries, and [illegible] at a concert at Queen's Hall

LONDON REVISITED: THE RUSSIAN BALLET IN "LE TRAIN BLEU."

"OPERETTE DANSÉE": SOME OF THE DEAUVILLE BATHERS IN "LE TRAIN BLEU," WHICH IS NOT UNLIKE A MUSICAL COMEDY WITHOUT SINGING.

THE FOUR PRINCIPALS: LA NIJINSKA (TENNIS), M. ANTOINE DOL
AND M. LEON WOIZIKOVSKY (GOLF).

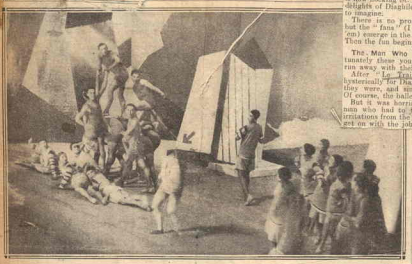


THE TENNIS DANCE.—One of the quaint movements executed by Antoine Dolni and La Nijinska, of the Russian Ballet, in "Le Train Bleu," at the Coliseum.

M. Diaghileff's Russian ballet is back in London again
of the advance made in ballet in this country, almost amo
supreme. Our picture shows "Le Train Bleu," which is
at Deauville. The characters, the four principals of whi
being in bathing dress. One striking feature of the balle
dancing of M. Antoine Dolin, whose real n

from
DAILY CHRONICLE
Fleet Street, E.C.
26.11.24 19

BALLET OF THE BATHING BEA



Seeing that it was taken during the actual performance at the Coliseum, this photograph of a scene in "Le Train Bleu" (produced by the Diaghileff dancers) is a notable one. The arrow indicates the headless woman illusion. "Le Train Bleu" is a scene of the bathing beach.—(Daily Sketch.)

The Diaghileff Deauville ballet. A skit on physical exercises.—(Daily Sketch.)

This photograph shows the dancers responding to the wonderful reception they received after the first performance of "Le Train Bleu." Left to right: Woizikovsky (in plus fours), Sokolova (the English ballerina), Anton Dolin (the Irish-man) as the champion acrobat, M. Milhaud composer of the music and Nijinska as the omnipresent piano player.—(D.S.)

from SUNDAY PICTORIAL
Bouverie Street, E.C.
24 11 29

Dancing Like the Pictures.—And then here's the equally fine Diaghileff ballet at the Coliseum. People have nearly fought for tickets for that. The dancing imitation of slow-motion photography in "Le Train Bleu" is as amusing as it can be; it must be astonishingly difficult to dance as slowly as

from DAILY SKETCH
Shoe Lane
26 11 29

Ballet Audience.—The Russian Ballet brings to a large extent its own audience with it, no matter at what theatre it appears.

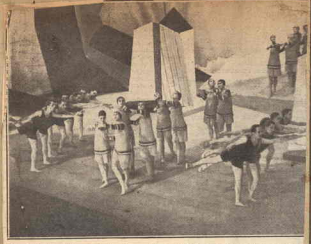
Anything more widely different from the average Coliseum audience than that which is now flocking St. Martin's-lane way for the delights of Diaghileff it would be impossible to imagine.

There is no promenade at the Coliseum but the "fans" (I wonder some don't carry fans) emerge in the foyer during the interval. Then the fun begins.

The Man Who Had to Follow.—Unfortunately these youths let their enthusiasm run away with their manners.

After "Le Train Bleu" they screamed hysterically for Diaghileff. Terribly naughty they were, and simply would not be quiet. Of course, the ballet was absolutely adorable.

But it was horrid of them not to let the man who had to follow the Russians with imitations from the works of Charles Dickens get on with the job.



"Les Poules" and "Les Cygnes" in the new Russian ballet *Le Train Bleu*, at the London Coliseum. This ballet, in which M. Diaghileff's dancers are appearing, shows a beach scene at a fashionable resort in 1924, and is constructed after the pattern of a musical comedy. Our picture was taken without flashlight during a performance. (Taylor-Hodson Cooke Lens.)

Calling from Times Weekly
Dated 4.12.
Address Printing Hse Square

Left to right—A. Nijinska, Anton Dolin, Hélène Dalmès, and L. Woizikovsky, four principals in Diaghileff's Russian Ballet at the Coliseum. This is the female pas-de-quatre dance of the ballet.

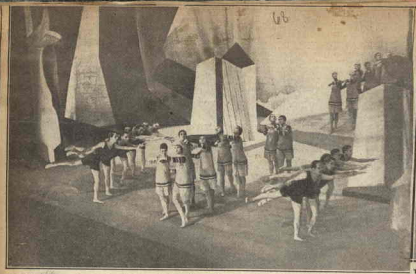
from Glasgow Bulletin
26.11.1929
Glasgow

TELEPHONE: 810 CENTRAL
Daily Mail
Dec 5
Paris

DEAUVILLE GOES TO LONDON.

Deauville in London.—A scene from the opérette dansée "Le Train Bleu," given by the Diaghileff Russian Ballet of the London Coliseum. It is in one set and is representative of the scene on the beach at Deauville, the fashionable summer resort in Normandy.

Deauville à Londres. Un tableau de l'opérette dansée "Le Train Bleu," donnée au Coliseum, Londres, par le ballet russe de Diaghileff.



LE TRAIN BLEU: RUSSIAN BALLET IN LONDON.—"*Les Pruales*" and "*Les Gigolos*" dancing in the new ballet *Le Train Bleu*, at the London Coliseum. An instantaneous photograph taken without flashlight during the performance. (Taylor-Hobson Cooke lens.)

THE TIMES
Printing House Square, E.C.
26-11-1924

THE DIAGHILEFF BALLET. Left to right, La Nijinska, M Antoine Dolin, Miss Sokolova, and Leon Woizikovsky in a scene from "Le Train Bleu," the modern sports ballet, which was produced at the London Coliseum last night. ("Daily News" photographs.)

NOVELTY AT THE OPENING OF THE RUSSIAN BALLET'S SEASON.

The bathing scene in "Le Train Bleu," which was given by the Russian Ballet at the Coliseum last night. The scene is a fashionable French beach "possibly Deauville." The principals are La Nijinska, Mlle. Sokolova, M. Antoine Dolin, and Leon Woizikovsky.

Daily News 27-11-24

All Rushin' for "The Blue Train" as the Coast of the Cold soon.

THE REFEREE
Bouverie Place, E.C.
Dec 7 1924

HE RUSSIAN BALLET KEEP FIT.

Cutting from Women's Leader
Dated 5 11
Address Oxford St

In conclusion, it is worthy of note that the Russian Ballet at the Coliseum—with its perfection of movement, colour, and design—is largely arranged by a woman, the sister of Nijinsky, the marvellous.

Daily Mirror
Bouverie St

Illus Lond News
5/11
New Cavendish

Met now appearing in London, are athletes as well as portrayers of physical exercise at a Tottenham Court Road gymnasium, and at the ballet. Mlle. Nijinska (centre) is the artiste at exercise.

URY BALLET FOR EVERYDAY USE

The return of the delightful Russian Ballet suggests a new form of amusement for country-house parties. The advantage would be that the costumes would be ready to hand!

TWENTIETH CENTURY BALLET.—The principal dancers in "Le Train Bleu," at the opening of the Russian Ballet season in London yesterday. Left to right, La Nijinska, M. Antoine Dolin, Mlle. Sokolova and M. Leon Woizikovsky.

Daily Mirror
28 11 4
Bouverie St

HOW MEMBERS OF THE RUSSIAN BALLET KEEP FIT.

he members of the Russian Ballet now appearing in London, are athletes as well as ancers, and appreciate the importance of physical exercise at a Tottenham Court oad Drill Hall under Mlle. Nijinska, mistress of the ballet. Mlle. Nijinska (centre) with the artists at exercise.

Cutting from Woman's Leader
Dated 5/11
Address Denis Yd

In conclusion, it is worthy of note that the Russian Ballet at the Coliseum—with its perfection of movement, colour, and design—is largely arranged by a woman, the sister of Nijinsky, the marvellous.

Daily Mirror
5.11.
Bouverie Street

Illustration
5/11
New Castle

TWENTIETH CENTURY BALLET FOR EVERYDAY USE

The return of the delightful Russian Ballet suggests a new form of amusement for country-house parties. The advantage would be that the costumes would be ready to hand!

TWENTIETH CENTURY BALLET.—The principal dancers in "Le Train Bleu," at the opening of the Russian Ballet season in London yesterday. Left to right, La Nijinska, M. Antoine Dolin, Mme. Sokolova and M. Leon Woizikovsky.

Daily Mirror
28 11 4
Bouverie St

70

Cutting from
MORNING POST
Strand, W.
Date 10:12

MUSIC AND THE MUSIC HALLS.

A Moral from the Coliseum.

BY H. E. WORTHAM.

You sit in the genial atmosphere of the largest music hall—to use an old-fashioned word—in London. There is, however, nothing of the solemnity that goes with music, no reflection in the faces around you of the strain that a symphonic suite by Mr. John Smith elicits in the countenances of a Queen's Hall audience. Here everyone is thoroughly happy, happy and indulgent and charitable, ready to respond with a Shelleyan sensitiveness to the artists who work so hard on that immense stage to hold the mirror of art up to life. You—but why should I remain aloof—we, all of us, grow sentimental with the well-dressed comedian, a quiet Englishman who smokes a pipe. Every inch of him, from the top of his carefully-brushed iron-grey hair to his immaculate spats, inspires confidence. He sings about Sonny, the sort of Sonny whose dad is proud of his plus-fours though mum still harks back to the knickerbocker period, such a young man as would be a comfort and expense to any parents.

With the ill-dressed comedian (he has a blotchy complexion and the rubicund nose that blazons abroad its owner's undomestic habits) we laugh at those who, like Mrs. Thrale, are ignominiously married. His jokes about the hymeneal state stir us to delicious tolerance. A glance round the grand circle is enough to show that we have not shrewish wives nor women-folk without the saving grace of humour. Mankind in all the ages has loved to laugh at the things in which it believes most profoundly. Those pessimists who assert that the marriage tie is becoming looser, should observe how simply the great audience reacts to this august topic. It laughs, but there is something mediæval, something grand in its underlying, unquestioning faith.

THE MIRROR OF LIFE.

But the twenty minutes are over. The great curtain sweeps down. Our comedian, game to the last, draws one more laugh from the way he takes his call. The illuminated number changes, and the orchestra plays with a vigour unemasculated by art. Then again the mirror is held up. Perhaps it is a quick-change artist, to show how a man may change his clothes as quickly and as often as a woman her mind. Or Mr. Harry Tate, with ungentle satire of the gentle art and a buffoonery that makes the house rock, reveals the ways of fish to man. Or a young lady comes on, with nothing more formidable than a violin to keep off *ennui* from hundreds of people who have paid to be amused, and with the help of a vivacious well-gowned personality, simultaneously plays and dances her way through a turn that elicits a hurricane of applause. Some musician, who has come to see the Russian Ballet and is impatient—so few musicians can accord themselves to the rhythm of life—makes a scornful remark. To play the violin and to fox-trot [illegible] the same time may seem strange, but [illegible]en, as has already been observed, there is no excellent beauty that hath not some strangeness in the proportion.

And, when all judgments have been passed the young lady, with the smiling face and the *chic* dress, at once revealing and clothing the play of her limbs, is knocking at the same mansion as the Russian Ballet, which our neighbour is so anxious to see. The same ideal of the union of music and dance which perhaps is the ultimate resolution of the jarring enigma that lies all around us, guides them both. Possibly in her unthinking way she is nearer to the heart of the mystery than M. Diaghileff's Company. In "Le Train Bleu," for all its astonishing technique, one detects the anæmic microbe of thought, the evil genius of cleverness conscious of itself, the highbrow wrinkles that rise at the folly of others. Yet this is not the Coliseum verdict, and in passing it one runs the grave risk of thinking differently from those who in their ability to extract the sweets from every flower, from the self-willed mustachios of Mr. Harry Tate as from the exquisite grace of Lopokova show a large hearted wisdom, an eclectic taste, that can only be praised. *Qui vit sans folie. . . .* This is the spirit of a Coliseum audience.

THE APPEAL OF BALLET.

I had not meant to write about "Le Train Bleu." I had intended to contrast the wonderful skill in mere showmanship, which is the most impressive thing about two and a half-hours spent at the Coliseum, with the comparative amateurishness displayed by those who arrange our concerts. But it is too late now to try and draw to the main point of what was to have been my argument. Besides a moral lies to my hand, a moral that it would be a wicked waste not to draw. For after a due discounting of my remarks about the young lady with the violin, the Russian Ballet at the Coliseum does prove how wide and deep is the dance in its appeal to our emotions. And the fact that two of the most distinguished members of the Company come from these islands reminds us what we know already, that we could form an indigenous school of the ballet did we not suffer from so morbid a sense of our own artistic inferiority. We have the dancers, we have the composers, we have the choreographers, and we have the public. Yet our dancers have to become aliens at least in name. Twenty minutes of opera, such as we have been given time [illegible]

Cutting from
DAILY NEWS
Fleet
Date 26-11

At the Russian Ballet.

I MADE my re-acquaintance with the Russian Ballet yesterday.

Picasso's curtain to "Le Train Bleu" quite fascinated me, but I must admit that when it rose I was disappointed to see such a paucity of colouring.

But has ever there been staged such a wonderfully realistic "set" of a beach as that of the Deauville Plage by H. Laurens?

Just an expanse of sky, a mound of sand in the background, two grey and blue "Cubist" bathing-boxes in mid-stage, but you can "feel" the clear air and the glare of the sun.

Le Train Bleu.

THE most artistic feature of this new ballet, I think, is not so much the movement as the poses. The groupings reminded me of El Greco.

But I would not have missed that pas-de-deux of Woizikovsky, as the plus-foured golfer, with Sokolova as the nonchalant bathing belle.

That the aristocracy has taken these Russian artists to its heart is evident by the long stream of coroneted cars which line right up St. Martin's-lane and along nearly to Covent Garden to await th[illegible] performance.

[Cut]ting from
THE OBSERVER
T[u]dor Street
Date 30:11 192[illegible]

THE RUSSIAN BALLET.

"CIMAROSIANA" AND "LE TRAIN BLEU."

The Russian Ballet returned to the Coliseum on Monday after an absence of more than two years, with most of its more noted performers of the past away from it. What M. Diaghilev had done with what remained to him, "Cimarosiana" was still very well worth going to see, and in one respect touched the extreme point of loveliness reached by any of the former ballets. "Cimarosiana" is a comparatively simple ballet. Cimarosa's music (eighteenth-century Italian) is enchanting. There is no story. A series of formal dances are danced to it in a Neapolitan market-place. Mdlle. Sokolova (who is one of the finest dancers the ballet have ever had), and Mdlle. Tchernicheva have parts in it. It is M. Sert's scenery and dresses that touch high-water mark.

The dresses are beyond praise. Go and look at any other expensively-dressed production in London, at any musical comedy on which thousands have probably been spent, at any romantic drama, at any pantomime, at any play where there has been a conscious attempt on someone's part to make the setting as attractive as possible. Then go and see if, ocmpared with their prettiness, the glowing magic of that Sert decoration does not hold and enchant the mind like music itself. It is not extravagantly done. The colours are kept low. Several of the dresses are all in black. Hardly a single dress on the whole crowded stage has not touches of black somewhere in it. Yet the effect of the colouring is rich and brilliant.

"Le Train Bleu," a new ballet, is annoying at first. At the beginning it seems that the whole effect is designed to parody a musical comedy—which entertainments parody themselves quite often enough for the trouble to be unnecessary. However, it becomes more irresponsible and original later on, and extremely amusing. There is some very good dancing in it. Sokolova makes a bathing-dress into a thing of beauty.

H. G.

"CLEVER" MUSIC.

Musically, I experienced in both "Cimarosiana" and "Le Train Bleu" some disappointment. The music of "Le Train" is by Milhaud, a very variable composer, who in much of his work shows skill in blending the rhythms and turns of melody and orchestration of the modern dance or café composer with the harmonies and orchestration of the "modern" concert-room composer. Whether the skill often results in a work of art is questionable. In the music of "Le Train Bleu" the popular influences are uppermost, and the modernist harmonies appear comparatively rarely, almost in the form of protuberances suggesting the tongue in the cheek. In such cases the word "clever" usually suggests itself as the appropriate compliment to pay, but in this case it does not do so very strongly. After all, real cleverness would have produced an altogether lighter score, one with more *élan*.

It is fair to add that I was not present at the first-night performance, which was conducted by the composer himself (who is, of course, an excellent conductor), and that the other performances were conducted by a young musician who is preoccupied with considerations of time rather than of rhythm. A great deal more flexibility is needed if, from the heaven in which he assuredly occupies a place of honour, the eighteenth-century Italian, looking down to earth, is to turn to his attendant angels with a happy gesture of celestial satisfaction.

P. A. S.

[Cutting fr]om THE STAGE York
[Date] 4/12/

THE LONDON COLISEUM.

On Monday evening the Serge Diaghileff Company presented the third ballet of the present season. This was "The Faithful Shepherdess," with music by Monteclair, rearranged and orchestrated by H. Casadesus, and choreography by La Nijinska. The rather trite story of this delicate and attractive little ballet can, perhaps, best be told in the official words of the programme—"It relates how a shepherdess resisted all the temptations of a rich nobleman in favour of a lover of her own station." That is all there is of plot, but there are some very attractive happenings before the happy consummation is reached. The nobleman's own dances and those of his attendant barons, and the parade of his servants with many objects of worth with which to tempt the guileless maiden, and, on the other hand, the country dances of the shepherdess and her faithful swain and their peasant associates are all delightful examples of the accomplished work of the entire Diaghileff ballet. Though Monday's performance seemed to indicate that an additional rehearsal would have eliminated some rough spots in the concerted movements, the finished work of each and every member of the company is a matter for hearty congratulation. Vera Nemtchinova is as dainty a Shepherdess as one could desire, Leon Woizikovsky dances very skilfully as the Shepherd, and Theodore Slavinsky's Marquis is a wholly pleasing effort. Lubov Tchernicheva's Aphrodite and Anton Dolin's Hymen are almost statue parts, and there is very little in the way of dancing for this accomplished couple, though that little is rapturously received. The ballet is charmingly staged and dressed, and the music is full of appeal. Alternating with "The Faithful Shepherdess" this week are performances of "Le Train Bleu" and "Cimarosiana," and audiences are large and enthusiastic at all performances.

[Cutting]s from MANCHESTER GUARDIAN Manchest[er]
[Dat]e Nov 25 19

"LE TRAIN BLEU."

"Le Train Bleu," introduced to London to-night, was in many ways a complete surprise. The public had been led to expect a conventional musical comedy, with the only difference that it would be danced instead of sung. Rumours had been current of a scene laid in an incredibly fashionable French seaside resort, and one counted on a prettily frivolous entertainment. As the curtain rose all such expectations vanished, and gave way to a surprise that grew more pleasant as musical comedy faded from the spectator's consciousness. On a simple scene that blended the colours of sand and sea and the shapes of bathing tents into a harmonious background, a series of dances unfolded themselves which were nothing more than physical exercises ingeniously translated into terms of choreographic art. There was a sporting open-air feeling about the whole ballet that was as refreshing as a breath of sea air and the gentle sting of sunburn. The dancing, too acrobatic perhaps now and again, is technically the finest thing seen here since the great Russian season at Drury Lane in 1913. La Nijinska, as a tennis champion, dances with an almost incredible spirit, and is also responsible for the whole splendid choreography. Mme. Lydia Sokolova is delightfully naïve as a bather, and she is admirably seconded by ladies of the *corps de ballet*. The men are superb, and M. Anton Dolin does some marvellously difficult work with the grace of perfect ease. M. Woizikovsky as a phlegmatic golfer is admirable.

The music, by M. Darius Milhaud, is an amusing mixture of reminiscence and caricature. Its deliberate irrelevance to the action is at once its strength and its weakness. The touch of eccentricity it thus acquires lends it a certain artificial piquancy, but one cannot help realising how poor a figure it would cut when left to itself. The orchestra is very deftly handled, and the tricks that disguise the unabashed tunefulness are diverting. But a commonplace does not become a subtlety merely because it is enwrapped in unusual phraseology.

E. B.

Cutting from BRISTOL TIMES Bristol
Date 28-11 192[?]

Plus Fours in a Ballet.

We are suddenly again as Russian as ever we were. At the New Princes Restaurant there is a Russian Cabaret Troupe, at the Empire there are Leonid Massine and Trefilova dancing, and at the Coliseum we have Serge Diaghilev with such new joys as "Cimarosiana," a ballet founded by Nijinski's sister on an eighteenth century opera by the Italian Cimarosa, and "Le Train Bleu," several of his old joys, such as "Le Boutique Fantasque" and "The Sleeping Beauty," and his Spanish painters and his Russian, English, and Irish dancers—for the new tall, graceful boy, Anton Dolin, is, I believe, just Pat Doolan. Le Train Bleu means the train which bears away the wealthy to the plage at Deauville. You do not see the train, you do not know that it is Deauville; what you do see is a beaming, balmy beach on which magnificent young men and women in bathing suits, jumpers, plus fours, and with tennis rackets and so on, gambol and folic in the unwetted and scarcely clad convention of the smartest bathing places. M. Diaghilev says that it is the first step in the direction which "choreographic art is now everywhere taking towards the evolution of free movement of the body"; it is certainly a delightful if almost patternless creation; and in spite of its superficial smartness it does really seem to make a step towards healthy minds in healthy bodies—a step towards nature, who has been so held down that she is naturally ready to come back with a rush. At the Strand Theatre is the fascinating Russian entertainment, the Chauve Souris, whose leader, M. Nikita Balieff, has perfected his miraculously broken English into a fine art, and whose success lies in that very device of doing a familiar thing differently. It does the most commonplace things ironically, humorously, topically, and always with a captivating or unusual stage picture. The best new piece they have shown yet is a burlesque of the conventions of acting in operas, called "The Four Bodies."

C. C.

[Cuttin]g from THE STAGE
27/11

THE LONDON COLISEUM.

Russian Ballet.

A seven weeks' season of Russian ballet began here on Monday afternoon with a performance of "Cimarosiana," with choregraphy by Massine and music by Domenico Cimarosa. "Cimarosiana," which was first produced at Naples in 1794, is not a set or formal ballet as present-day audiences understand it, but follows the lines of the old Italian masters, and is danced as a pas de trois, a tarantella, a pas de quatre, a pas de six, a contre-danse, a pas de deux, and a grand finale. Almost all the company are on the stage while the items are danced, and they join forces in the final movement with the principals. There is fine work in all the dances, particularly in the pas de deux (Vera Nemichinova and Anton Dolin), the tarantella (Lydia Sokolova and Leon Woizikowsky), and the pas de quatre (Nina de Valois, Nikitina, Lifar, and Tscherkas). On Monday evening "Cimarosiana" was repeated, and later in the programme came the first performance in England of "Le Train Bleu," scenario by Jean Cocteau, music by Darius Milhaud (who conducted), and choregraphy by La Nijinska. This is described as an operette dansée in one act, but it would seem to be something in the nature of a joke, a little gentle exercise in the art of leg-pulling. The scene is a beach at a fashionable seaside resort, and the company appear as Les Poules (or flappers) and Les Gigolos (their boys). So far as one can gather there is precious little bathing done, but the maidens and their male attendants seem to get plenty of fun from their gambollings, their slow motion attempt, and in various other directions. The dancing in the ballet is delightfully performed by La Nijinska, as a tennis champion, Lydia Sokolova, Anton Dolin, who, described as "a bright lad," gives a remarkable display of acrobatics mingled with his dances, and Leon Woizikowsky, whose dance with Sokolova is not untouched by humour, and is one of the gems of the piece. Picasso's curtain may not be to everyone's taste, but the setting and costuming are very effectively done. The company responsible for the ballet season are Serge Diaghileff's, and their opening on Monday drew packed audiences to the Coliseum. There was the customary enthusiasm—some in the house might almost be described as fanatics in their worship at the Diaghileff shrine—and it certainly seemed as though the season will be entirely successful.

[Cu]tting from EASTERN DAILY PRE[SS]
[D]ate 3/10 19

Diaghileff, who has familiarised London with so much modern music, came forward at the Coliseum last evening with a discovery from the past. He resuscitated Montéclair, an almost forgotten composer of the reign of Louis XIV., who wrote singularly charming music, if that adapted to the ballet "The Faithful Shepherdess" is a fair sample. The opening Chaconne would have been enough to justify the revival, but it was all good. The choregraphic treatment is of the period, with its quaint conventions which appear to us so far from stage realism, but furnish the more accommodating pretext for decorative designs. La Nijinska, who is the sister of Nijinsky, invented the dances which are very effective. But by general consent the chief honours of the production go to the Spanish painter, Juan gris, whose colour scheme of mauve, green, blue and grey, with an arresting note in lighter shades at the traditional appearance of Aphrodite and Hymen, was extraordinarily felicitous. Of course, in a formal ballet of this kind the story matters not at all, and there was no serious attempt to make it intelligible. It was the groupings that charmed, and here the painter and choregraphist had played into each other's hands with real sympathy.

Cutting from DAILY SKETCH Shoe
Date 26/11 19

'PLUS FOURS' BALLET

Deauville Beach Jollities In "Le Train Bleu"

Those who imagine that all that appertains to the Russian Ballet is necessarily precious and even decadent will be sadly disappointed in "Le Train Bleu," an "operette dansée" in one act. It is essentially a jolly affair.

Intended primarily, I believe, as a burlesque, or, rather, as a humorous development of the conventional attitudes of the musical comedy chorus, it is really a glorification of the healthy, open-air life of the beach of a seaside resort.

The "Blue Train" takes those who can afford it from Paris to Deauville, and if one can only see Deauville beach as represented at the Coliseum last night after half a dozen cocktails at the Normandie, there is certainly a lot of jumping about in bathing costumes, and very graceful some of it is. There is nothing epicene here. Rather is it episodic.

Among the episodes are a tennis dance by La Nijinska (sister of the famous Nijinsky), a golf dance—for "plus fours" have now reached the Russian Ballet—and the passing overhead of an aeroplane scattering leaflets.

Anton Dolin, who is not Russian but a young Irish boy, leaped about in most agile fashion and a bathing suit, and was rewarded with an out-size in laurel wreaths.

Darius Milhaud conducted some surprisingly simple and tuneful music of his own composition, and in the general enthusiasm there were shouts for Diaghileff himself, who did not, however, elect to appear.

His troupe have made a brilliant beginning, and London is the more interesting for their return.

P. P.

72

Cutting from Glasgow Herald 3 12 1924 Glasgow

RUSSIAN BALLET IN LONDON

FROM OUR MUSICAL CORRESPONDENT

London, Monday.—M. Diaghileff's Company have entered up yet one more debt to the sum of beauty that we owe them by the production at the Coliseum of Mme. Nijinska's new ballet "The Faithful Shepherdess." This time the choreographer has gone for her inspiration, not to the seaside bathing parade and the vapidities of musical comedy tunes, but to the elegance of late seventeenth century France, with its mock classicism and its imitation shepherds. The music has been selected and arranged by M. Henri Casadesus from the works of Monteclair, a forgotten contemporary of Watteau. This music provides just the graceful rhythms required for a ballet in the manner of the great painter, without being of such merit as to distract one's attention from the happenings on the stage.

These happenings are dramatically of the simplest nature. A young shepherdess (Mme. Nemtchinova) rejects the advances of an elegant marquis (M. Slavinsky), and remains true to her peasant lover (M. Woizikovsky), all which is related in minuet and more lively country dance by courtiers in violet, mauve, and blue, and by peasants in green against a formal background of grey. The colouring of the ballet is extraordinarily beautiful, and provides some of the finest pictures the company has given us. Only the green dresses seemed a little crude in tone and did not quite chime in with the other delicate shades. M. Juan Gris is responsible for the scenery and costumes.

The dancing of the principals left nothing to be desired, and M. Slavinsky especially distinguished himself. Towards the end of the ballet Aphrodite and Hymen, in the persons of Mme. Tchernicheva and M. Anton Dolin, arrived to bless the happy pair. They were certainly of a god-like beauty in their pink dresses and white and silver wigs, and as well matched as could be imagined. In their short dance M. Dolin confirmed the opinion that he is a worthy successor to the other chief dancers of the company. He is extraordinarily graceful and light upon the toe, in spite of his unusually large stature, and if his leg work is not always as clean as that of some other dancers, he makes up for the deficiency in other ways. The "corps de ballet" and the orchestra did not distinguish themselves at this performance, and there were several awkward moments.

Cutting from **DAILY MAIL** Flee[t]

Date 24.11

turesque and ... Russians.

CURTAIN CALLS.

The modern seaside ballet, "Le Train Bleu," meets the taste of those who want novelty; and the athletic performances at this 1924 bathing parade, and in particular Mlle. Nijinska's tennis dance—based on Suzanne Lenglen's service—are having a huge success, with curtain calls varying between 15 and 22.

A new piece, "The Faithless Shepherdess," will be danced next Monday night. Like all Mr. Diaghilev's recent ballets, it is French in setting and music. It will take us back to the early 18th century. The composer, Montéclair, was a contrabassist, violinist, and opera composer famous in the reigns of Louis XIV. and XV. The scenery is by M. Juan Gris and the dancing by Mlle. Nijinska.

Cutting from **DAILY TELEGRAPH** Flee[t]

Date 25.11.

COLISEUM.

THE RUSSIAN BALLET.

There was a warm welcome at the Coliseum yesterday for M. Serge Diaghileff's dancers after their absence, and if, now that the first delight and surprise has somewhat worn off, we are apt to take a more critical view of their art, there is no questioning the fact that in some respects they still remain incomparable. In the first place one would place, for instance, the ensemble, the "team work," which under M. Diaghileff's supervision reaches a degree of accuracy and nicety we get nowhere else. Then there is the question of dress and costume, which with others are often gorgeous rather than decorative. Here it becomes a very important part of the production, certainly not less important than music. We have in mind, of course, the first of the two novelties produced yesterday, "Cimarosiana," for it may be inaccurate to speak of costumes, and it certainly would be a mistake to speak of "dresses," in the case of the bathers appearing in "Le Train Bleu." In "Cimarosiana" we have a succession of dances set to the music of the composer of "Il Matrimonio Segreto," and since singers nowadays appear no longer capable of performing this charming music, no more suitable substitute could be found than the Pas de trois, de six, de deux, and de quatre of these Russians. These dances, however, are as far from the conventional or classical type as the costumes of the performers are from the dress of the period. The neo-Irish member of the company, Mr. Dolin, appears in a costume that has something of the Harlequin in it; another performer may pass for Florindo or Lindoro; then the soldiers might have stepped out of some other ballet in a hurry, having had just time enough to take off the most distinctive touches. Yet the main delight of the thing is that it moulds in a harmonious whole so many elements that it courts the indefinite and then stimulates the imagination. "Cimarosiana," like the "Good-Humoured Ladies," is an excursion in the past taken under the guidance of so brilliant a modernist as M. Diaghileff. "Le Train Bleu" represents, instead, an excursion amongst the modern society folk at a seaside place who while away their time swimming and playing tennis. There are flappers and their bodyguard, there is a golfer and a lawn tennis "championne." There is also the customary dashing curtain by Picasso.

"Le Train Bleu" purports to be nothing like the usual ballet, but a musical comedy, which is danced instead of being sung. But it possesses some unfair advantages over the other genre. In musical comedy, some kind of comedy, some kind of plot, is expected. In an "opérette dansée' we willingly dispense with such things. We take whatever is given with equal thanks as long as it interests us. And "Le Train Bleu" cannot fail to stimulate interest. It is not because the costumes are reduced to the fashions of Deauville or the Lido. Nor did we find particularly ingenious the "slow motion" picture episode. Indeed, it seemed a little ungenerous of so talented a scenerio writer as M. Jean Cocteau to steal from the cinema its one thunder. And as for the music of M. Darius Milhaud—who last night conducted the orchestra—we found it a little disappointing. M. Milhaud is one of the best-known composers of modern France, but on this occasion he has deliberately laid aside the finer weapons of his armoury, which he evidently thought not necessary to poke fun at the composer of conventional musical comedy tunes. Now it is one thing for a dramatist to create a bore and another to be boring. In writing for children—excellent judges and most appreciative—we must, of all things, not be childish. M. Milhaud is witty up to a point. But there were moments when we had our doubts as to the rights of the caricaturist.

The choreography of the new ballet delighted us completely. Steps, grouping, movements, ensemble—these are all fresh, new, and exceedingly effective. Swimming, it has been said, makes men look not unlike the despised frog. Gestures which imitated to some extent the arm movements of swimmers made of the dancers so many Apollos. Mr. Dolin moved with such grace and so lightly as to give the impression of floating. Equally attractive was the dance of the tennis "championne" (Mlle. Nijinska) and of "Perlouse" (Mlle. Lydia Sokolova). The success was very decided and very enthusiastic. Performers and composer had to appear repeatedly before the curtain to acknowledge the applause of their admirers. The house was full, as, no doubt, it will be as long as M. Diaghileff's company remains at the Coliseum.

Cutting from **MORNING POST** Strand,

Date 25.11

THE RUSSIAN BALLET.

Brilliant Performances at the Coliseum.

So the Russian Ballet is once more with us. It danced its way back into the favour of London yesterday at the Coliseum as it deserved. For technically it is more perfect to-day than at any time since its divorce from Russian soil.

There have been times since the war when, during the visits of the Ballet, we wondered whether the fault was in them or in us, whether we were *blasés* or they degenerate scions of a noble stock. One had no such doubts yesterday—not, at least, about the dancers. These are very good indeed. That young giant, M. Anton Dolin, is really magnificent, with a technique that none of his great predecessors could have surpassed. Whether he is a supreme artist, the rôles he played yesterday hardly provided opportunity for judging. London has assuredly never seen more wonderful dancing of its kind than what he gave us as the *Beau Gosse* in "Le Train Bleu." And M. Woizikovsky is, too, in the royal line which has given us Nijinsky and the other giants of the Russian Ballet.

One mentions these gentlemen before Mme. Sokolova and Mme. Nemtchinova—who has improved out of all knowledge since she was last in London—because the character of the Russian Ballet has always depended upon the art of its male dancers. It is they who have made it something new in the age-long history of the dance. Both these ladies, however, are quite first-rate. A word, too, more than a word indeed, is due to the corps de ballet, which, in the certainty of its *ensemble* and the skill of its individual members, reminds one of that great ballet year 1913.

Of the ballets it is necessary to speak more dubiously. "Le Train Bleu," which had its first performance in Paris last June, and has not been previously seen in England, is an amusing *jeu d'esprit*. It is called an *opérette dansée*, and is conceived in the spirit of musical comedy. The scene is laid on a beach, the dancers are attired in bathing costumes, and *les poules* and their *gigolos* engage in various kinds of acrobatic and other exercises. The conventions of musical comedy, the opening chorus, the waltz—charmingly danced by Mme. Sokolova and M. Woizikovsky—which the audience would have liked repeated, the intentional inanity of the plot, and the equally intentional irrelevance of the music, are all respected. "Le Train Bleu" is decidedly amusing. One laughs at La Nijinska's take off of Lenglen, and at M. Woizikovsky's "plus-fours" and leisurely drives.

THE REFEREE
Bridewell Place, E.
Date 30/4 19

"THE BLUE TRAIN" AT THE COLISEUM.

THE Diaghilev Ballet, one scarcely now can it a Russian Bal is always welco in London beca it has always h the great qual of completen which appeals Londoners, gained its repu tion years ago exhibiting the b solo dancers a companied by the best music in ballets of remarkable originality and by submitting ensembles of fascinatingly bold and striking colour schemes dominated by artistic intuition.

"Le Train Bleu," scenario by Jean Cocteau, of "Golden Cockerel" fame, music by Darius Milhaud, one of the most daring of French composers, and choreography by Mme. La Nijinska, was performed for the first time in England unde rthe direction of the composer on Monday at the London Coliseum. Described as an "Opérette Dansée in one act," it presumably is intended as a burlesque of musical comedy, inasmuch as there is little connection between the different incidents which practically resolve themselves into what may be called seaside frolics on the beach.

* * *

SEASIDE FROLICS.

Here are cleverly and amusingly imitated by Mme. Nijinska the gestures of a champion tennis player, and by Mr. Leon Woizikovsky the familiar movements of a golfer. All the rest of the company are in bathing costumes of somewhat dull colouring, except those of Mme. Lydia Sokolova and Mr. Anton Dolin, who sport gay-coloured jerseys and execute dances of captivating lightness and grace, more or less suggestive of bathing gymnastics. The remainder of the company take part in various gyratory movements and figures very cleverly designed and executed, and possessing considerable freshness.

The music is designedly of the musical comedy type, but has sundry passages which bring it above banality. It testifies to Mr. Milhaud's versatility but leaves the impression that it might have been more humorous. The music was not always well played, which may account for the apparent frantic energy of Mr. Milhaud's conducting.

* * *

The two new ballets presented, "The Blue Train" and "The Faithful Shepherdess," are both from the choreographic repertoire which La Nijinska has developed at Monte Carlo in the last two years. She has given to the full from her individual choreographic imagination and intimate knowledge of dancing—not an unworthy sister to her great brother. I hear, however, that she has now decided to leave the company for time, and her place as *Maître de Ballet* is being taken

from Queen
6-12
Dreams

is new to London, though the "Wooden Soldiers" and "Katinka" are usually conceded as extras, and the moving song, "The King Orders the Drums to be Beaten" remains, but has moved on a century or so in costume. The range is still wide. For strength and wildness there is a Cossack song based on a painting by Repine; for delicacy, a china shepherdess incident with Tchaikovsky music and a cameo tableau. For fun there are the rollicking toy-coloured buffooneries of old St. Petersburg, and an Italian opera burlesque. To stir the heart there are songs from a lamp-lit hearth into which we look through a wintry façade as at Maeterlinck's "Interior," and a Russian picnic, set back nearly a century, and so, for all its surface gaiety, giving the luxurious sadness of all happy, far-off things. The pity is that M. Balieff's company is only at the Strand Theatre for a four-weeks' season.

THEN we have had at the Coliseum "Le Train Bleu" and "Cimarosiana"—delightful, provocative things both, though neither attempts the gorgeousness of the Russian ballet when London first saw it.

"Le Train Bleu" has a Greek starkness (not, of course, anything like the "classical" dancing of young ladies with a Chopin waltz and two yards of chiffon), and it is impossible to imagine more skilful dancing than this, where the effects are unheightened by artifice and the defects unsmothered by glamour of costume. The young Irish dancer, M. Dolin, is wonderful in this. Mlle. Nijinska puts great humour in a tennis dance, and Sokolova has positively gained in wistful grace during her absence. A Picasso curtain is among the amusing items. There is an especial thrill in seeing modern life crystallised into art

STAGE

g from Morning
Dated 10 1 32.
ss John St

Daily Mirror
Mon 24.10.30
Bouverie St

RUSSIAN BALLET TO-DAY

"Cimarosiana" as Opening Matinee of Seven Weeks' Coliseum Season

After an absence o three years M. Diaghileff's famous Russian Ballet makes its reappearance in London to-day for a seven weeks' season at the London Coliseum.

Two new spectacles have been announced for to-day—"Cimarosiana," an eighteenth century ballet, for this afternoon, and "Le Train Bleu," a modern piece, with music by Darius Milhaud, to-night.

Among important members of the former company who helped to make M. Diaghileff's productions incomparably the most popular of all Russian ballets in this country are Mlles. Tchernicheva, Sokolova and Nijinska (sister of the famous Nijinsky) and M. Woizikovsky. A new leading dancer is M. Anton Dolin.

73
ing from
DAILY TELEGRAPH
Fleet Street
Date 16/12 19

COLISEUM.

A delighted audience witnessed the revival of "Aurora's Wedding" by the Diaghileff Ballet at the Coliseum last night. Only in a very free sense can this gorgeous and flamboyant concoction be regarded as a "classical ballet," for Marius Petipa's story is as nebulous as can be; Leon Bakst's scenery is—Bakst's; and not the most ardent Tchaikovskian could describe the music other than a pot-pourri of romantic tit-bits. Furthermore, the choreography of "The Marquesses," "The Three Ivans," and the variations danced by the Prince Charming—which were amongst the most striking details—was actually the work of the accomplished Nijinska, so that both Petipa and Tchaikovsky play only relatively important parts in this wonderful pantomime. As it turns out it is a ballet chiefly of little things, or rather (to put it otherwise) of small ensembles. Dances of one, two, three, four, up to seven persons keep the thing moving up to that final whirlwind of a mazurka in which the whole corps-de-ballet takes part. But what details! Last night Vera Savina and Anton Dolin captured the house by their dancing in the Blue Bird episode, which episode had several and varied repetitions, while there was a wild outburst of applause for the dancing of the Three Ivans, the verve of whom beggars description. But each of the incidents had its special fascination, and one cannot say that the Dance of the Duchesses was more engaging than the Dance of the Marquesses or that Florestan and his Two Sisters outdanced the Porcelain Princesses. The curtain had to be raised and raised again many times at the close [illegible] the audience had tired of cheering.

ting from
SUNDAY PICTORIAL
Bouverie Street, E.C.
Date 11 192

IN THE LIMELIGHT

Balieff and Diaghileff Good as Ever —Noel Coward Scores Again

ONE of the most admirable characteristics of M. Diaghileff's Russian Ballet, which returned to the London Coliseum last week, is that it has not been intimidated by its own success. With each fresh visit it has something daringly original and aesthetically up to date to show us. That it is quite as "advanced" as it used to be must be admitted by anybody who sees "Le Train Bleu," the new ballet which seeks to extract the essence of splendid, ridiculous, sun-baked, cheque-booked Deauville.

Society's Playground.—"Le Train Bleu" is a modern masque of bathers, lawn tennis champions, pearl ear-rings, plus fours, deck-chair limbs, hectic frittering, and pêche melba coquetry under a steady magnificence of sun and sky. It is satisfying because it gets beneath the surface, revealing the beauty that is so idly dissipated. The morse code movements are by no means purely comic. The intention of M. Milhaud's music often eluded me, and the choreography seemed momentarily guilty of indecision. But the ballet is new and true. It is something for the mind to chew on.

Non-Russians.—With the more graceful liveliness of "Cimarosiana," which is a string of elegant divertissements in a late eighteenth century setting, the Russian Ballet may be said to have opened well. And the dancing is as exquisite as expectation could require. Sokolova, with that entrancing swing of the arms, and Dolin, a newcomer, with such a fine balance that he seems able to lean against the air, were the two greatest successes of last week. It is rumoured that they have both managed to pick up a few words of Russian.

The Passing Shows

The Russian Ballet at the London Coliseum.

Culting from
SUNDAY TIMES
Strand
Date Nov. 31 1924

M. Diaghileff's Russian Ballet.

When the curtain went up on "Cimarosiana" at the Coliseum, it was delectable to find one's anticipations realised. The "set" and costumes were those of the ballet-scene from Cimarosa's "Le Astuzie Femminili," which once witnessed in M. Diaghileff's representation could never be forgotten. And this formal suite of dances is, substantially, the ballet from that opera, filled out with a "pas de quatre" and so forth adapted from other authentic sources. It serves the very adept company for exposition of the complete art of the dance as interpreted in modern practice. Indeed, it is the blend of present-day resources in colour and movement with the eighteenth-century music—particularly well interpreted, by the way—that is so fascinating. Possibly the stranger will lose something in the way of the preparatory exhilaration produced by the preceding scenes in the complete opera. But his only complaint is likely to be on the score of brevity: all is over in about twenty minutes.

The "opposite number" during the week has been "Le Train Bleu," an up-to-the-moment bit on the manners of musical comedy, with clever music by M. Darius Milhaud who came over specially to conduct the first performance in England. Of its attractiveness there can be no question. La Nijinska, who is responsible for the choreography here, as in the interpolated "pas de quatre" in "Cimarosiana," has furnished the versatile company with the occasion for another triumph.

Culting from
MORNING POST
Strand, W.
Date 20/11

THE DIAGHELEFF BALLET.

M. Serge Diaghileff will adopt a new plan for his seven weeks' season at the Coliseum, opening next Monday. During each week he will give one ballet in the afternoon and another in the evening, Monday's programme being "Cimarosiana" and "Le Train Bleu." The first of these is founded on music by Domenico Cimarosa (1749-1801), and includes a pas de trois for Mme. Tchernicheva, Mme. Doubrovska, and M. Wiltzak; a tarantella for Mme. Sokolova and M. Woizikowsky; a pas de deux for Mme. Nemchinova and M. Antoine Dolin; a pas de six, a pas de quatre, and a contredanse.

"Le Train Bleu," which has caused much comment in Paris, is described as an operette dansée, of which the "scenario" is by Jean Cocteau and the music by Darius Milhaud. The scene is a fashionable beach, possibly Deauville, in 1924. As the characters include bathers, a tennis champion, and a golf enthusiast, the ballet promises to be decidedly novel. The chief parts are taken by La Nijinska, Mme. Sokolova, M. Dolin, and M. Woizikowsky. M. Milhaud is conducting the first performance.

m Reynolds News
30.11 192
Temple Avenue

THE WORLD OF VARIETY.

RUSSIAN DANCERS RETURN.

The Diaghileff Ballet is back at the Coliseum, and was as warmly welcomed as ever by its many admirers. Mesdames Nijinska and Sokolova are fascinating, and M. Dolin a very graceful male dancer.

"Cimarosiana" is a quaint mixture of old-world incident, beautifully dressed, and danced to the very melodious music of the famous old master. A very graceful show.

"Le Train Bleu" is up to date, representing lightly clad ladies at a fashionable watering place. M. Milhaud's music is designed as a skit on the hurdy-gurdy musical comedy tunes of our day, but the joke doesn't always come off. But it is all very bright and jolly.

An additional ballet, "The Faithful Shepherdess," will be given at certain performances this week, when Yvonne Arnaud, Ernest Hastings, and Malvina also join the company.

rom Northern Daily Telegr
d 19-11.
Blackburn

RUSSIAN DANCERS.

M. Diaghileff's Russian dancers, back again at the Coliseum, have introduced two novelties, "Le Train Bleu," described as an operette dansée and conceived in the spirit of musical comedy, and "Cimarosiana," an example of Italian ballet, founded on music by Domenico Cimarose (1749-1801).

The scene of the former is a bathing-beach, where young people indulge in various acrobatic exercises. Their champion, M Dolin, turns cartwheels; Mlle Nijinska, who makes up as Mlle Lenglen, gives a tennis pas seul; M Woizikowsky, as a golfer, is cavalier in the dance of the bathing girl, Mlle Sokolova, the English ballerina.

Milhaud's music is bright and vigorous and the simple tunes fill the picture to perfection.

the Russian Ballet an event" in no matter what wonderful theatrical season.

* * *

"Le Train Bleu."

Opinions seem to be divided over the new ballet, *Le Train Bleu*. Personally, I found it delightful from beginning to end. Any initial boredom was, at any rate, dissipated by Picasso's strange curtain—representing, apparently, two "fat ladies" of the Fair, breasts well to the fore, and not exactly

A première
little hat
ad-dress
atriots

where one would expect to find them, rushing over the sands as if in the first flush of ecstasy of being *enfin sans* corsets. After which beginning, the merely hesitating "Futurism" of M. Laurens' scenery, depicting the beach at Deauville, seems quite pleasantly, or disappointingly—whichever way you happen to regard Futurists' methods—recognisable. The ballet is designed to be a skit, not only on the modern craze for sport and physical culture, but also on modern musical comedy. But the musical-comedy skit was not too apparent—except that people did things *àpropos* of nothing at all, and the same jingly kind of music accompanied their despairing love affairs as well as their sand games. It would have been keener had a dance been introduced exhibiting that mostly depressing middle-aged male character out of which a musical-comedy comedian has to manufacture comic bricks without the least bit of humorous straw. As it is, La Nijinska gives a delightful dance as a tennis champion, in which her steps include most of those Lenglen attitudes which are the joys of "snap-shooters," and many which even Lenglen could not perform. And Anton Dolin gives a truly remarkable display of gymnastic dancing, which is also a poem of gracefulness. Amusing, too, is Léon Woizikowsky's dance as a golfer in all the glory of plus-fours, and a delightfully gay *pas seul* and *pas de deux*, in which Mlle. Sokolova appears. But it is the healthy youthfulness of the whole ballet which is so exhilarating. The male dancers in their University bathing costumes, and the female dancers in their mostly putty-coloured bathing outfits—all with limbs burnt a becoming summer (not of 1924, however) brown—make a picture of fitness and vitality which in itself is as invigorating as a trip to the sea. Accompanying all this, M. Milhaud, the famous modern French composer, has deliberately composed light-hearted and tuneful music—music which might have been torn out of the

M. ANTON DOLIN

In "Le Train Bleu" ballet, in which the costumes are straight from the Lido-Venice—or at least, somewhere like that

ELEPHONE: 810 CENTRAL
Empire News
30 11 1924
Manchester

Bathing Costume Ballet.

Audiences at the Coliseum for the Russian Ballet have been fashionable, and the spacious auditorium has awakened memories of nights at Covent Garden. The prince of ballet producers, Diaghileff, remains unchallenged. His productions are superb.

A seaside ballet, "Le Train Bleu," was decidedly an opening novelty. Dancers in customary bathing attire posed and postured and gyrated on a sandy seashore against a background of white cliffs. The effect, though unromantic, was replete with artistry.

Cutting from
EVENING STANDARD
Shoe Lan
Date 25. 11. 19

TWO NEW BALLETS.

There was a roaring welcome for M. Diaghileff's company at the Coliseum, and the gallery cheered, almost as in the old days when the Russian ballet first turned itself, like an artistic Gulf Stream, on a reserved Western world.

The ballet has inevitably become occidentalised in its years of exile, for its artists are not living on their dreams, but acutely perceptive of the world around them. In "Le Train Bleu" there is not a streak of that Eastern glamour which fermented Russian vigour into something more rich and strange than we had ever seen before. It is newer than wireless and has the trim hardness of the moment's fashions, depending on no liquefactions of silk, no gushes of surprising colour.

The pretty name suggests palms and marble steps, thick-necked men and orchidaceous women, with a sprinkling of dark villains, but "Le Train Bleu" is not like that at all. It might have been called "Deauville (or Lido or Santander) is se Bracing."

Solemn Bathers

Cutting from
THE REFEREE
Bridewell Plac
Date NOV 23

A PUZZLING COMPOSER.

The Diaghileff ballet season which begins to-morrow, at the Coliseum, promises to be of considerable interest to musicians, particularly the production to-morrow evening of "Le Train Bleu," by Darius Milhaud, one of the most erratic and, to a certain extent, puzzling of extremely advanced French composers. He was born in Aix-en-Provence in 1892 and studied at the Paris Conservatoire from 1910 to 1919. Milhaud is generally regarded as exceptionally gifted and he certainly has extraordinary versatility, imagination, and energy. His compositions include an opera, "La Brebis Egarée," produced last year at the Opéra Comique, Paris; four ballets, of which "Le Train Bleu" is the latest; incidental music to several plays by Paul Claudel; numerous symphonic works, five string quartets, and a number of small pieces and songs. Some Referenders may remember his "Le Boeuf sur Le Toit," played at the Coliseum under the title of "The Nothing Doing Bar." Milhaud seems to be very susceptible to influences, and this, combined with exceptional facility, has resulted in great variability in the character and value of his music. Some of this, especially of the polytonal kind, is of the most revolutionary and, to sensitive ears, excruciating kind and has been described as Bolshevism in music.

• • •

"LE TRAIN BLEU."

The score of "Le Train Bleu" is not of this ilk. Jean Cocteau, the inventor of the scenario, expressly states in his directions that the tunes should be simple and direct and that the music should be as commonplace as the characters depicted. Apparently "Le Train Bleu" is really intended as a humorous satire on the conventions of musical comedy. The scene is the beach of a fashionable French watering place, such as Deauville last summer, peopled with bathers, non-bathers, and holiday-makers, among whom are a tennis champion and a golf enthusiast. The four principal parts are taken by La Nijinska, who has planned the choreography, Mme. Sokolova, and Messrs. H. Anton Dolin and Leon Woizikovsky, whose names are no insurance of their nationality.

The other ballet to be produced to-morrow at the Coliseum, entitled "Cimarosiana," has music by Domenico Cimarosa, who died in 1801, and consists of various movements danced in the manner of the eighteenth century.

From
WEEKLY DISPATCH
Fleet Street.
Nov 22 24
19

Unmo

NEW & OLD DELIGHTS BY FAVOURITES.

TO-MORROW the Russian Ballet—the one and only Diaghilev company—will be more in our midst. At the Coli- they begin a seven weeks season, ng which they will bring out of their tory delights new and old.

On the Beach, 1924.—"Le Train Bleu," which will be done in the evenings, is described as an "opérette dansée," the scenario being by Jean Cocteau, the author of "Le Coq et l'Arlequin," whose ideas have influenced so many modern French composers, and the music by Darius Milhaud, who is coming over to conduct the first performance.

The scene is a fashionable beach in 1924. The four principal parts are taken by La Nijinska, who has planned the choreography, Mme. Sokolova, MM. Antoine Dolin and Leon Woizikovsky. The characters include bathers, a tennis hampion, and a golf enthusiast.

TELEPHONE: 810 CENTRAL
from Daily Telegraph
ed Nov 22 1924
Dent St.

THE RUSSIAN BALLET.

Musically next week must be considered to be the climax of the autumn season in London, and two events will be of quite outsta ding point. These are the performances of Byrd's "Great" Service and of the Russian—Diaghileff—Ballet, which ballet has not been seen here for several years. It is, indeed, a joy to realise that this is to be no mere passing visit of a few days, but is to last for several weeks. Moreover, while we are to hear a large number of familiar and much-appreciated works, such as the délicious "Boutique Fantasque," "The Good-humoured Ladies," and so forth, we also are to see for the first time Darius Milhaud's much discussed "Le Train Bleu," and "Cimarosiana"—both on Monday and during the week. The latter, presumably, is not unconnected with the Cimarosa opera and ballet, which Diaghileff offered us some years ago at Covent Garden—a charming affair. In any case, now we are to have sundry pas de trois, six, and deux, a tarantella, contredanse, and finale, and no opera—for obvious reasons. The dancers here will include Mesdames Tchernicheva, Doubrovska, M. Wiltzak, Mesdames Sokolova and Nomchinova, and MM. Woizikovsky and Dolin; the music is by Cimarosa, the décor and costumes by the incomparable Sert.

As to "Le Train Bleu," Milhaud is usually regarded by the musically nervous as the out-Heroder of Herod in the matter of extreme "modernity." But this would appear to be wrong in this case, for they say "it was part of his scheme in this ballet that the tunes should be simple and direct, in the manner and tradition of the operette." Indeed, it is actually described as an "Opérette dansée." The scenario is by Jean Cocteau, author of "Le Coq et l'Arlequin," the scene itself is a fashionable seaside resort—Deauville, may be. The characters represented include bathers, a tennis champion, and a golf enthusiast, so that there should surely be a certain liveliness in the ballet. The costumes have been designed by Chanel, and the four chief rôles will be played by Mesdames Nijinska, who is responsible for the choreography, and Sokolova and MM. Dolin and Woizikovsky. Afternoon and evening performances of the different ballets will be given each day of the week.

R. H. L.

Cutting from
THE TIMES
Printing House Square, E.C.
Date 24-11 1924.

No less interesting, but in a very different field, is the return of Diaghileff's Russian Ballet to London for several weeks. Two ballets will be given daily at the Coliseum, *Cimarosiana* and *Le Train Bleu* alternating at afternoon and evening performances. *Le Train Bleu* is new to this country. The subject deals with athletes at a seaside resort, the music is by Darius Milhaud, the scenario by Cocteau, and the dancers will include Mmes. Nijinska and Sokolova and MM. Dolin and Woizikovsky.

from
THE STAGE
Nov 20.

The Diaghileff Ballet.

The Diaghileff Ballet, which will arrive from the Continent, will open at the London Coliseum on Monday. At the matinées "Cimarosiana," an eighteenth century ballet, will be given, and in the evenings "Le Train Bleu," with music by Darius Milhaud, who will conduct the first performance. "Cimarosiana" is founded upon music by Domenico Cimarosa (1749-1801), and consists of a pas de trois (Mmes. Tchernicheva and Doubrovska, and M. Wiltzak), pas de six, tarantella (Mme. Sokolova and M. Woizikowsky), pas de quatre, contredanse, pas de deux (Mme. Vera Nemchinova and M. Antoine Dolin), and finale, in the manner of the late eighteenth century. The scenery and costumes are designed by José-Maria Sert. "Le Train Bleu" is described as an opérette dansée," the scenario being by Jean Cocteau, the author of "Le Coquet l'Arlequin," whose ideas have influenced so many modern French composers. The scene is a fashionable beach. The costumes are by Chanel, and the four principal parts are taken by La Nijinska, who has planned the choreography; Mme. Sokolova, M. M. Antoine Dolin, Woizikowsky.

Cutting from
MANCHESTER GUARDIAN weekly
Manchester
Date 25-11-1924

THE RUSSIAN BALLET RETURNS.

"CIMAROSIANA."

The return of the Russian Ballet to the Coliseum is sure to give Londoners a great deal of pleasure. The first impression of the company, after its too long absence, is that the dancing is as artistic and finished as in the days of the company's greatest glory. There had been some reason to fear that the performances would become perfunctory in time, and that the repertory would grow stale without the infusion of a sufficient number of first-rate novelties. But if one may form a rather hasty judgment from the two new productions seen on Monday, the present season will leave little to be desired, unless it be a production of Stravinsky's "Les Noces," which is long overdue here. One misses, of course, the incomparable Karsavina, as well as Mme. Lopokova and Massine, but there is plenty of compensation to be found in some of the newcomers, notably La Nijinska, Mme. Nemtchinova, and M. Anton Dolin, while it is highly gratifying to find such perfect artists as Mme. Tchernicheva, Mme. Sokolova, and M. Woizikowsky still with the company.

On Monday the first English performance was given of "Cimarosiana," a delightful eighteenth century Italian fantasy, with music by Cimarosa. It is an exhibition of pure dancing, with no story to do violence to the music, which is akin to that of Domenico Scarlatti in sparkle and animation, with something more of grace and less of trenchant wit. The stage setting and costumes by José-Maria Sert, though not highly imaginative, are not devoid of the rich glow which the artist's hand and time conspire to produce on the canvases of many an Italian painter of the period. The whole effect is satisfying in repose and enchanting in motion.

A note in the programme endeavours to establish the authenticity of the work as a ballet which is said to be taken from an autograph MS. and played exactly as at the first performance at Naples in 1794. This is surely misleading. What Cimarosa produced that year was his opera "Le Astuzie Femminili," and unless I am very much mistaken I heard more than one fragment from that work on Monday interlmixed with the overture to "Il Matrimonio Segreto," two movements from a cantata to be found in MS. at the library of the Naples Conservatorio, recently edited by Malipiero, and one or two other pieces from the latter's collection, which bears the same title as this ballet.

"LE TRAIN BLEU."

"Le Train Bleu," introduced to London on Monday, was in many ways a complete surprise. The public had been led to expect a conventional musical comedy, with the only difference that it would be danced instead of sung. Rumours had been current of a scene laid in an incredibly fashionable French seaside resort, and one counted on a prettily frivolous entertainment. As the curtain rose all such expectations vanished, and gave way to a surprise that grew more pleasant as musical comedy faded from the spectator's consciousness. On a simple scene that blended the colours of sand and sea and the shapes of bathing tents into a harmonious background, a series of dances unfolded themselves which were nothing more than physical exercises ingeniously translated into terms of choreographic art. The dancing, too acrobatic perhaps now and again, is technically the finest thing seen here since the great Russian season at Drury Lane in 1913. La Nijinska, as a tennis champion, dances with an almost incredible spirit, and is also responsible for the whole splendid choreography. Mme. Lydia Sokolova is delightfully naive as a bather, and she is admirably seconded by ladies of the *corps de ballet*. The men are superb, and M. Anton Dolin does some marvellously difficult work with the grace of perfect ease. M. Woizikovsky as a phlegmatic golfer is admirable.

The music, by M. Darius Milhaud, is an amusing mixture of reminiscence and caricature. Its deliberate irrelevance to the action is at once its strength and its weakness. The touch of eccentricity it thus acquires lends it a certain artificial piquancy, but one cannot help realising how poor a figure it would cut when left to itself. The orchestra is very deftly handled, and the tricks that disguise its unabashed tunefulness are diverting. But a commonplace does not become a subtlety merely because it is enwrapped in unusual phraseology.

E. B.

Adresse : TIMES LONDRES
Date : 9 JANV.
Signature :
Exposition :

DAILY 2.30, 8.15.
LITTLE TICH, JACK HYLTON and HIS BAND, ROBERT O'FARRELL, TWO BOBS, FARABONIS and BRONZI, FRED SALVESTER TRIO, THE CYCLING BRUNETTES, ELSIE CARLISLE, SPORTING FILM—WALKING, &c. Popular Prices, 5s. to 9d.

COLISEUM, Charing Cross. (Gerrard 7540.)
TWICE DAILY, at 2.30 and 7.45.

LAST WEEK OF THE DIAGHILEFF BALLET,
AS AT COVENT GARDEN, DRURY LANE, ALHAMBRA, AND PRINCES THEATRE,
present

TO-DAY'S MATINEE. WEDNESDAY EVENING
"THE THREE-CORNERED HAT."
Ballet by Martinez Sierra after a story by Alarcon. Music by Manuel De Falla. Choreography by Massine. Scenery and Costumes by M. Pablo Picasso.

THIS EVENING.
THURSDAY MATINEE. SATURDAY EVENING.
"AURORA'S WEDDING."
Classical Ballet by Marius Petipa. Music by Tchaikovsky. Scenery by Leon Bakst. Dresses by Alexander Benois. Fairies' dresses by Natalie Goncharova.

WEDNESDAY'S MATINEE. THURSDAY EVENING.
FRIDAY EVENING. SATURDAY MATINEE
"LA BOUTIQUE FANTASQUE."
(THE TOYSHOP) Ballet in one Act.
Music by G. Rossini. Arranged and Orchestrated by Ottorino Respighi. Choreography by Massine. Scenery and Costumes by A. Derain.

FRIDAY MATINEE.
"LES SYLPHIDES."
Romantic Reverie in one act by Michael Fokine. Music by Chopin. Dances arranged by Michael Fokine. Costumes by Alexander Benois.
Featuring
MMES. LA NIJINSKA, VERA NEMTCHINOVA, LUBOV TCHERNICHEVA, LYDIA SOKOLOVA FELIA DOUBROVSKA, LUDMILA SCHOLLAR, ALICE NIKITINA, NINA DEVALOIS, VERA SAVINA, MAIKERSKA, COXON; MM. LEON WOIZIKOVSKY, ANATOLE WILZAK, ANTON DOLIN, THADEE SLAVINSKY, NICOLAS ZVEREFF, NICOLAS KREMNEFF, JEAN JAZVINSKI, MICHEL FEDOROFF, LIVAK, and TCHERKAS.
Conductor: M. EDOUARD FLAMENT.
Stage Director: M. SERGE GRIGORIEFF.

VIOLET VANBRUGH ANN CODEE
A Musical Extravaganza, French

Daily Herald
25-11-24
London St

RUSSIAN BALLET RETURNS

Old Favourites and a New-Comer

The ballet is back—and so are all the ballet enthusiasts who do not seem to have changed in appearance or behaviour since the pre-war days, when the Russians danced at Drury-lane. The only change is that now they have to go to the Coliseum.

The ballet is back, but somehow not quite the same. Is it that the artists are different, or that the new ballets are not so good as the old, or that in our imaginations we have come to see the ballet as something much more wonderful than it ever was?

"Cimarosiana" is danced, my programme tells me, "in the manner of the old Italian masters." It is a fragmentary manner, lacking any unity of idea or atmosphere.

Against a background that looked not unlike the dome of St. Paul's, are grouped a number of eighteenth-century figures, before whom the dancers come now singly, now in couples, now in trios, with an effect a little reminiscent of the "divertissements" with which we have lately had to content ourselves instead of ballet proper.

THE OLD THRILL

Something of the old thrill and fire was caught again in the final ensemble in the dance of the Army. It had about it something of that dash and rhythm—that virility and excitement that we feel in watching "Igor."

"Le Train Bleu" is a more original and intriguing affair, for it is a satire on musical comedy. On the beach of the Riviera we are introduced to the flappers and their boys in their bathing suits, to the local lady tennis champion, and a plus-four golfer.

The ballet deliberately follows the inanities of musical comedy, boasts of the irrelevance of its music, and the conventions of its chorus.

The satire is a good one, but it seems perhaps a little wasteful of the material to hand. A funny joke, but hardly worth the length to which it is carried or the material with which it is executed.

EXQUISITE SKILL

It does, however, offer an opportunity for us to realise to the full the exquisite skill, the beautiful bodies, the lightness of foot, the suppleness and grace of the company. In a bathing suit you cannot "get away" with anything muffed or muddled. The young men leaping in the air, or doing a few elementary acrobatics, are a pure joy to watch.

If you can only spare one visit to the ballet this week, "Le Train Bleu" will best repay you.

There are some old favourites in the company, such as Tchernicheva, Sokolova and Woizikovsky. The newcomer is Anton Dolin. Diaghileff thinks he discovered him, but we claim to have a hand. The HERALD cock crew on his behalf in the days when he was still a student, and predicted for him, in no uncertain voice, a brilliant future. He looks like fulfilling the most extravagant prophecies, and, has a spring and lightness that remind one of Nijinski.

The ballet is back—and doubtless we will all be found back too at our places holding up the gallery wall on Saturday nights. The ballet is back. God bless Sir Oswald Stoll!

M. E.

om
DAILY TELEGRAPH
Fleet Street.
2/12 1924

THE RUSSIAN BALLET.

At the Coliseum the wonderful repertory of Mr. Serge Diaghileff's Ballet unfolds slowly, and last night it was the turn of "The Faithful Shepherdess," a ballet new to England. It is a one-act piece of which the music is by Montéclair (1666-1737), and the story, such as it is, much older. The story, enacted with a minimum of incident, tells of a shepherdess who resists all the temptations of a rich nobleman, her heart going out to a lover of her own station; gods intervene on her side, and finally Louis XIV. himself appears upon the stage. Montéclair was famous in the later years of that monarch, and certain suites of his have been arranged and orchestrated by Henri Casadesus for the purpose of this slender ballet, and the effect is delightful throughout. The choreography of La Nijinska is of the kind we are now very familiar with—exquisite, intangible, alluring. It gives us a hazy sort of drama, in which there are a shepherd and shepherdess (Leon Woizikovsky and Vera Nemtchinova), a Marquis (Slavinsky), an Aphrodite and Hymen in short skirts and powdered hair (Tchernicheva and Anton Dolin), and a bewildering assortment of counts, barons, baronesses, peasant girls, peasants, and servants, all dressed in delectable costumes designed by Juan Gris.

The music, of course, has much stateliness and grace, as in the minuet measure to which the first figures appear; pomp, even, as when the barons enter, impressive in their full-bottomed wigs; elsewhere it is all vivacity and sprightliness in the best manner of its period. There can be no question of saying which moment fascinated most in a little thing of this kind that is over in a flash. Only the décor is disappointing. The mixture of the classic and the bizarre is not successful when it gives us an architectural confusion of pillars and pilasters in the proscenium and an ungainly trellis of drab colour as a screen to a handsome courtyard. Our joy was in the movement and in the skilful orchestration of the old music.

RUSSIAN BALLET AT THE COLISEUM.

"The Faithful Shepherdess."

At the Coliseum last night M. Diaghileff's Ballet, leaving the Rome of "Cimarosiana" and the beach of X-ville presented us with "The Faithful Shepherdess," an essay in the classical French manner. Peasants in green and nobles in mauve—one prefers not to follow the programme in calling them barons and baronesses—a marquis, three counts, two deities in porcelain, negro servants, and the king himself, combined in the choreography of La Nijinska and the costumes of Juan Gris, to give us a very pleasant twenty minutes. The dances were arranged with scholarly restraint, the dresses formed charming colour schemes, and if the music of Montéclair, one of the smaller fry of the French school of the period, was not very stimulating, it fitted the picture. M. Casadesus, who has arranged it, would have done better had he, too, been more economical. Under his elaborate orchestration it lost the simplicity that is its chief virtue, and the rhythms the clean outline that the music required. Mlle. Nemtchinova and M. Woizikovsky, as the shepherdess and shepherd, carried off the honours of the ballet, Mlle. Nemtchinova dancing in high-heeled shoes quite ravishingly. It was surprising, indeed, that the *grand monarque* was not tempted by her to step forward and take a part himself in the dance, as used to be his fashion. M. Dolin and Mlle. Tchernicheva, as Hymen and Aphrodite, had little to do, but did it most picturesquely. The ballet, which has not been done in England before, clearly pleased the audience, which is as eclectic in its tastes as the Ballet itself.

from
MORNING POST
Strand.

A DAINTY IDYLL.

NEW LOUIS XIV. BALLET BY RUSSIAN DANCERS.

What a dainty little artificial idyll! "The Faithful Shepherdess," the Russian Ballet's new piece, produced last night at the London Coliseum, is the lightest of trifles. If the matter had fallen into ruder hands nothing at all would have been made of it—it would have crumbled or melted into thin air.

It is an elegant pastoral of the *grand siècle*, with a Louis XIV. marquis claiming his Droit de Seigneur over a village maiden. Dismay of the village swain—virtuous decision on the maiden's part—and final triumph of true love, with mythological assistance (Venus and Hymen, two of the prettiest figures of animated porcelain).

The theme is trite, but it has this time fallen into the cleverest of hands. The ballet is made by a succession of happy little touches. Everyone has sought to do what would have been pleasing to the taste of a Saint-Simon, and—what is more—with a perfect knowledge of what Saint-Simon's taste would have been.

GIFTS TO TEMPT.

The prettiest thing is the procession of the marquis's servants bearing gifts to tempt the simple maid—mirrors and caskets and exotic fruits borne aloft by bedizened Negroes—and this is counteracted by the villagers' rival procession with humble offerings of village flowers and fruits.

The music, Minuet, Musette, and Forlane, is by Montéclair—not exactly important music, but blest with the unfailing style of the age of elegance. Only the Coliseum orchestra, too used to the music of inelegance, failed at this first performance to give it with a sure enough precision.

The Faithful Shepherdess was Mlle. Nemtchinova, and no wonder the Wicked Marquis (M. Slavinsky) thought her easily the equal of the grand ladies about him. M. Woizikovsky was the Dismayed Swain, and Mlle. Tchernicheva and M. Dolin figured in the vision of the mythological porcelain at the end. R. C.

Daily Mail 9.12.
Fleet Street

Copyrighted in the United States and Canada.

Drawn by Leonard Dowd.

DIAGHILEFF'S RUSSIAN BALLET

An artist's impression of three of the attractive ballets which are being presented at the Coliseum during the Diaghileff season.

The-gratic, December 20, 1924

from
DAILY TELEGRAPH
Fleet Stre
78
1/12 19

Meanwhile, a change of programme is promised at the Coliseum, where a new ballet called "The Faithful Shepherdess" is to be staged by the Diaghileff troupe. The period chosen is that of Louis XIV. The choreography is by Madame Nijinska, and the scenery has been devised by the Spanish painter, Juan Gris.

Cutting from
SUNDAY TIMES
Date 31.11

To the programme of the Diaghileff Ballet at the Coliseum there will be added to-morrow night "The Faithful Shepherdess," by Monteclair, a composer of the Louis XIV. period, who indeed introduced Le Roi Soleil himself into the ballet. The choreography is by La Nijinska, and the setting by the Spanish painter, Juan Gris.

from Star
led Sat
Fleet Street

RUSSIAN BALLET.

"The Faithful Shepherdess" At The Coliseum.

Last night M. Diaghilev's company performed for the first time in London the new ballet of "The Faithful Shepherdess." The Coliseum was packed with that peculiar type of audience which only the Russian ballet can bring together. It has only one complaint—that it is so severely rationed. It wants more than twenty odd minutes.

"The Faithful Shepherdess" is very slight, but extremely charming. It deals with a shepherdess who rejects a wealthy lover and remains faithful to her shepherd, and Aphrodite and Hymen bless their union.

The dances, arranged by La Nijinska, are quaint and unusual. The sober colour scheme, for which M. Jean Gris is responsible, fits the subdued colour of the music of the eighteenth century Frenchman Monteclair, which has been cleverly arranged by M. Casadesus.

Mlle. Nemtchinova as the Shepherdess, and M. Woizikovsky as the Shepherd, danced beautifully; the classical poses of Mme. Tchernichera and M. Dolin as Aphrodite and Hymen were admirable; while as the wicked Marquis M. Slavinsky was remarkably agile and expressive.

The new ballet was received with immense enthusiasm.

CRESCENDO.

Cutting from
GLASGOW RECORD
Date 11.4.11

A NEW BALLET.

Next week's new offering of the Russian Ballet at the Coliseum will be "The Faithful Shepherdess," a dainty trifle whose fragrance remains unimpaired, despite the passage of many years. La Nijinska has done the ballet and Juan Gris, the Spanish painter, the setting. "Le Train Bleu," which has made such a big hit, will be retained with Cimarosiana.

Cutting from
MORNING POST
Strand, W
Date 1.12

THE RUSSIAN BALLET.

This evening, and at the matinée performances on Wednesday, Friday, and Saturday, "The Faithful Shepherdess" will be given by the Diaghileff Ballet at the Coliseum. The choreography for this has been planned by La Nijinska, who was responsible for that of "Le Train Bleu," and the setting is by the Spanish painter, Juan Gris. The music is taken from some of the Suites of Monteclair, an early Eighteenth Century French composer, arranged and orchestrated by M. Henri Casadesus.

Cutting from
MANCHESTER GUARDIAN
Ma
Date 2.12

THE RUSSIAN BALLET.

"THE FAITHFUL SHEPHERDESS."

LONDON, MONDAY.

The novelty introduced to London at the Coliseum to-night makes a valuable addition to the repertory of M. Diaghileff's company. The subject is nothing more than the most conventional of pastoral and amorous intrigues of the eighteenth century, but its familiarity is precisely its greatest charm. On a stage kept in low tones of grey and buff, the dances unfold themselves with a gradual crescendo of colours which even at the final climax retain an agreeable sobriety of tone. It is that sensitive restraint which French critics never tire of lauding in the music of their country translated into terms of pictorial and choreographic art. The translator is a Spaniard, Señor Juan Gris, who has carried out his task with great ability and taste. The production has all the jewelled and grease-painted artifice of the period, its affected love of the open air, which in reality it could only endure to breathe in prettily laid-out gardens with straight vistas, symmetrical waters, and hedges trimmed into fantastic shapes to keep them from looking indelicately natural. The setting had the right quality of Arcadian sweetness and simpering grace, of delicious toying with artificially stimulated delights disguised by that decorous primness in which nobody believed.

The music is a selection of movements chosen from the work of Monteclair (1666-1737), a minor contemporary of Rameau and Couperin, orchestrated by M. Henri Casadesus, who knows all about that school. It is too much the product of its own time not to have faded into a harmlessness it may not always have possessed. If anything could lend it spice it was the piquant new orchestration, but it was at best a sheep in wolf's clothing—a Lady Hamilton disguised as a Bacchante. Much as one loves the best of French music of that period, which is unique of its kind, one can have little use for even such a good second-best as Monteclair yielded once or twice to-night with the efficient prop lent him by M. Casadesus. The dancing was again flawless. Mme. Nemchinova and M. Woizikovsky had grace and freshness as the pastoral pair. M. Slavinsky was duly elegant and insolent as the designing Marquis, and Mme. Tchernicheva and M. Dolin made a delicious pair of pink and powdered porcelain gods from the Olympus of Sèvres. Monteclair once wrote a Biblical opera, in the prologue to which allegorical figures representing Truth and the Virtues drove the mythological Vanities from the stage in favour of Scriptural personages. But here we have a renascence of the gods naturalised to their artificial environment, and with it a revival of all the picturesque and alluring frivolity for which their stand... E. B.

Evening News
Dec 2 1924
Fleet St

THE MARQUESS AND THE SHEPHERDESS.

INTRIGUING THEME OF NEW RUSSIAN BALLET.

RICHES—OR LOVE?

Worlds away from workaday human life the new Russian ballet, "The Faithful Shepherdess" (danced last night at the Coliseum), has its being. It is as though the pretty creatures of a cabinet of old china had come to life to dance to us.

It is not the first time the Russians have evoked Louis XIV.; France is evidently assimilating the ballet. Old Monteclair is the composer—a minor musician of the time of Louis XIV. and XV., but a man of gifts. In those days it seems to have been impossible to write vulgar music.

The Wicked Marquess.

The more or less modernised arrangement has been admirably done by Henri Casadesus, and we only wish we could say that the orchestral playing last night

Jun/1925
Weekly Dispatch

Anybody who has seen "Les Facheux," the newest ballet of all, would not blame them. For sheer brilliance of grotesque dancing, the performance of M. Woizikovsky as the card-player is unsurpassed. Perfect, too, is the achievement of Anton Dolin as the dandy.

This week we are to have a revival of "The Three-cornered Hat." I would have a shrewd guess that young Oxonians will see it by fair means or foul.

More Ballet.

"Les Fâcheux," the new Russian ballet at the Coliseum, is a pretty though rather precious and entirely plotless episode of the Louis XIV. period. Georges Auric's music is simple for a modern, but on the ferkless side. I would like to see it again, and would like still more to see tomorrow's revival of "The Three-Cornered Hat," but I have to be at the — Theatre for "Raleigh."

(Sunday Express)

ERA JUNE 3, 1925

THE COLISEUM.

They say that the title of "Les Fâcheux" has no English equivalent. That is because there is no word in our language formed from the verb "to anger," to denote one who causes anger. Nevertheless "The Pests" conveys exactly what Molière's *comédie ballet* is about. And as the new Diaghileff ballet is merely an attempt to translate his verse into terms of dancing, it may be asked why the obvious English translation is not used now the Paris production has been brought to London. There is a reason. Unless the spectator knows "Les Fâcheux," he is hardly likely to make head or tail of La Nijinska's choreographic version. Unlike "The Good-humoured Ladies," which was a perfect ballet quite apart from its connection with a Goldoni comedy, this latest ballet is only to be fully appreciated by those who are glad to have Molière's play presented in dumb-show, thus avoiding the boredom of long speeches lasting for more than a hundred lines! Otherwise La Nijinska cannot altogether be congratulated on her handiwork. She has not made the best use of the material at her disposal. With Dolin appearing in a half-light that made his movements difficult to follow, and with Nemtchinorva lost in the corps de ballet, her subtlety was entirely over our heads.

In any case, the reputation of the Diaghileff Ballet has been put to the severest test. When included in the same bill as Joe Jackson, that genius of clowning, the whole of its intellectual appeal was lost. The Russian dancers have triumphed because they have been past-masters in the art of showmanship, not because they have aroused the patronage of society and the worship of the high-brows. They are at their best when they express human nature, and only when they are aiming at this effect can they hope to compete with Joe Jackson in artistry. His dumb-show is perfect. His antics with a bicycle can be seen over and over again with increased enjoyment each time. This can be said only of the pick of Diaghileff's ballets.

What Layton and Johnstone, William Burr and his band, William Burr and Daphne Hope, and Mona Grey, the "variovoiced" entertainer, there have been plenty of other attractions at the Coliseum this week. Likewise, Gillie Potter gives us immense pleasure by burlesquing all the "swankers" we have ever known, and the Bastiens clown and tumble with both energy and skill.

Mlles Alice Nikitina, Nina Devalois et M. Serge Lifar

NEW BALLET.

YOUNG FRENCH COMPOSER'S MUSIC FOR DIAGHILEFF COMPANY

The Diaghileff company gave another new ballet at the Coliseum last night to music by still another much-belauded young French composer, M. Georges Auric, with choreography again by Nijinska.

The music is freshly unimportant and not in very good accord with the Molière plot and period of the ballet. The choreography is interesting and suggests a deepening tendency to exploit individual virtuosity. Thus Dolin in a queer dance on the twilit stage got an ovation which interrupted the piece and Woizikovsky had a card-playing dance which also brought him a personal triumph.

The low-toned eighteenth century dresses are charming, and Mlle. Tschernicheva danced with deliciously cool precision as one of a pair of lovers whose meeting is repeatedly defeated by idle interrupters

E. S. H.

(Evening Standard)
Jun 1925

DIAGHILEFF BALLET.

"Les Fâcheux" was added to the repertory of the Russian Ballet at the Coliseum last night. This is a trivial, débonair affair in one act by Boris Kochno founded upon a comedy ballet of Molière, the music by Georges Auric, the choreography by La Nijinska, the curtain, scenery, and costumes by Georges Braque. Like M. Francis Poulenc, who composed the music to which the vagaries of "The House Party" are danced, M. Auric is, or was, a member of the Paris "Six." Like him, also, he is somewhere about 26 years of age, and has—in the metropolis of his own country at least—achieved a certain notoriety through having effected a "revolutionary" style. We are familiar with these juvenile revolutions in art; in music they are particularly harmless, and no one is a penny the worse. In putting "Les Fâcheux" to music M. Auric was somewhat better placed than his confrère, who had nothing so tangible to go on. A number of troublesome people appear, always at the wrong moment, to delay the love-making of Orphise and Eraste. Two gossips, a valet, a card player, a dancer, a dandy, a group of people playing shuttlecock, a group of ball players, a group of masqueraders enter and re-enter. Eraste (Serge Lifar) is intrigued into dancing with one, then another; always his advances towards the delightful Orphise (Mlle. Tchernicheva) are interrupted; and when at one moment he does manage to get within whispering distance her guardian enters and orders her off. Of course, it all ends happily, and there is the usual "tutti" at the fall of the curtain. There is not much more in it than that. Again it is the dancing that matters—more than the curtain and scenery (which are undistinguished), more than the costumes (which are very pretty), and much more than the music. The music, indeed, belongs to that feeble class which is smart without wit.

The overture is a laboured parody of the classical manner of the eighteenth century, the parody losing its spice through some chemical defect in the composer's own music—lack of humour, let us say; but most of all lack of rhythm. Whatever else the music of the eighteenth century was not, it was certainly compact. This is neither compact in design—its general effect was like some early rehearsal with many accidental lacuna in the parts—nor, generally speaking, rhythmic; and when it does become rhythmic, as in some of the larger ensembles, it, like "The House Party," runs to commonplace. As we have said, chief delights of this new ballet are to be found in the dancing. The grotesquerie of Woizikovsky as the card player, and the superb elegance of Anton Dolin as the Dandy (a marvellous solo dance on a momentarily darkened stage), were two of the most triumphant episodes in an entertainment that was over, it seemed, in a flash. Possibly the music may sound more effective as the orchestra becomes more accustomed to it, but not even Mr. Goossens could persuade us last night that it is a valuable contribution to contemporary art.

Before the ballet there is the usual variety show, with Joe Jackson and Layton and Johnstone as the chief luminaries.

THE DAILY TELEGRAPH, THURSDAY, JUNE 4, 1925.

Observer Sun 1925.

Coliseum.

"LES FACHEUX."

Everything that the Russian ballet do these days is gracious and inventive, high-spirited, and full of fun. The newest thing is the Molière ballet, "Les Facheux," music by Auric, dancing by Mdlle. Nijinska, scenery by Georges Braque. It is amusing, it is delightful, and there is over it an all-pervading beauty and an all-pervading truth.

The factor of beauty is easily accounted for. It is explained by saying that the stately Tchernicheva (who is also a comedienne) is in it; or that M. Dolin has an unusually good dance, or that the work of the chorus is gaily and happily planned. The factor of "truth" in the ballet is more difficult to explain, but it amounts to this: it is a ballet founded on Molière, and it evokes extraordinarily, accurately and interestingly the spirit of Molière and the spirit of his century. In England we have not the same tricks. English musical comedies can be founded on stories supposed to take place in ancient Egypt or in China. It makes no difference to them. They never get more than a mile away from Surbiton or from Maidenhead. M. Diaghilef employs ultra-modern artists, and they often employ ultra-modern methods, sometimes strangely inverted jazz rhythms, sometimes scenery scrubbed over with a few touches of primary colour. But it makes no difference to the truth of the "period" ballets they invent. If they are out for modernity, we get modernity, as in "Les Biches" or "Le Train Bleu." If it is Schumann's "Carnaval," we get nineteenth-century romanticism in utter perfection. If it is earlier, we get the spirit of that period too. In another ballet we have had le Roi Soleil in all his fantastic splendour. In the present short ballet we have something that, with all its slightness and all its sketchiness, is good enough to be an introduction to Molière. "Les Facheux" should be seen.

THE RUSSIAN BALLET at the London Coliseum in "Les Fâcheux," based on a Molière comedy—Serge Lifar as the lover, with Alice Nikitina and Nina Devalois as the two "gossips."—(Daily Sketch.)

THE TIMES, THURSDAY, JUNE 4, 1925.

RUSSIAN BALLET AT THE COLISEUM.

"LES FACHEUX."

The Diaghileff Ballet introduced its third novelty at the Coliseum last night. *Les Fâcheux* is a comedy-ballet, of which the story comes from Molière. It shows how the path of love is filled with obstacles by well-meaning people who have all sorts of attractive games in which the unfortunate lover must join, or at least show an interest. Complications with the lady's guardian also ensue, and the police intervene, but all ends happily, and the unwelcome crowd of gamesters, *les fâcheux*, throng the stage to rejoice with the lovers united at last.

This is an episodical plot which, translated into terms of dancing—the choreography is by Nijinska—becomes a series of *divertissements*. But the total effect is disjointed, and the *ensemble* at the end is hardly big enough to tie up all the threads that have been started. The music, which is by Georges Auric, another of "Les Six," might do a great deal to give unity to the ballet, but is itself a disintegrating force. Full of the new *clichés* (muted brass, side-slipping chords, and short square phrases of melody gone awry), it is rhythmic in the manner of modern dance music—that is, it demands that the dancer shall dance, not to its own elementary stresses, but to an imagined counter-rhythm. This would be well enough if the main rhythm moved forward, but it goes nowhere, and the result is an artificiality which cannot conceal its own boredom. The spice has lost its savour.

But still there is verve in the execution of the dance, a joy in the strength of technique which always kindles enthusiasm. M. Leon Woizikovsky as the cardplayer showed these qualities in the highest degree. Mlle. Lubov Tchernicheva as the lady whose wooing is so difficult mimed her passive part with piquancy and charm, while the wooer's valet (M. Nicolas Zvereff), clothed like a famous advertisement for tires, was energetic with the characteristic Russian angularity.

Star Sun Mar 1925

Saturday

"Les Facheux" at Coliseum.

The new ballet, "Les Fâcheux," which was produced at the Coliseum last night, is of the new type, which Mme. Nijinska has evolved for M. Diaghileff—that is to say, the story is very slight, and there is more miming than actual dancing. It is eccentrically clever rather than wholly pleasing.

M. Kochno has devised it, taking as his subject a ballet of Molière, which tells us how various tiresome people come between a lover and the lady he wants to meet.

M. Braque's scene is pleasant, and the costumes are most attractive. Attractiveness is apparently the last thing aimed at by M. Georges Auric, the composer. His tunes are of the eighteenth century type—with distortions to show how modern they are. There is a good deal of perverse ingenuity in the scoring, and the composer is too fond of the outré effects which are the peculiar property of "The Six."

It must be very difficult to dance to, for it is not rhythmical, and often its appropriateness to the action is hard to discern.

Mme. Tchernitcheva, M. Lifar (the lover), M. Woidzikovsky (a card-player), and M. Dolin as a Dandy, were particularly good. The last named has only one dance, in the dark, which was frantically applauded by some people. The reception was most enthusiastic.

CRESCENDO.

A Lovely Dancer in Her "House Party" Dress.

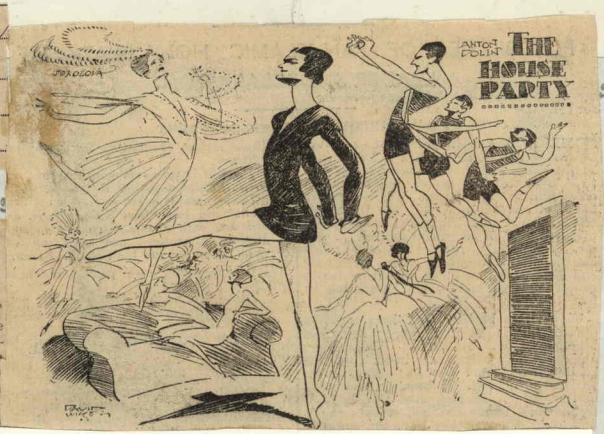
IN A COSTUME DESIGNED BY MARIE LAURENCIN : MME. VERA NEMTCHINOVA, OF THE RUSSIAN BALLET.

The Diaghileff Russian Ballet season at the London Coliseum, now in its last week, has been one of the most interesting and successful theatrical events of the season. Our page shows Mme. Vera Nemtchinova, one of the most beautiful and finished of the accomplished company of dancers, in the costume in which she appears in "The House Party," the ballet in one act with music by Francis Poulenc, choreography by Nijinska, and scenery and costumes by Marie Laurencin, the artist whose work has such a vogue in Paris.

Photograph by Yevonde

"The House-Party," the one-act ballet with music by Poulenc, choreography by Nijinska, and scenery and costumes by Maire Laurencin, is one of the most popular of the numbers given by the Russian Ballet during their London Coliseum season. In this ballet, Mme. Lydia Sokolova, the English prima ballerina of the Diaghileff Company, appears in the above modern evening dress in her rôle of the Hostess, and with the ostrich-feather plume nodding above her closely dressed hair.—[*Photograph by Joan Craven.*]

N° DE DÉBIT 32
de : The Sketch
Londres
Nov. 1925
Observer 192



Coliseum.

"THE HOUSE PARTY."

The only fault to find with "Les Biches" ("The Darlings")—now called "The House Party"—the new Poulenc ballet at the Coliseum, is that it is too short. One requires a little time to get acclimatised to it. It takes a minute or two to subdue the revolt of all one's English prejudices at the sight of the three unfortunate young men in blue bathing suits who form the centre of the action. It takes a few more minutes to reconcile oneself to Marie Laurencin's idea of stage decoration. One does so shortly. It transpires that the three young men are all good dancers, M. Anton Dolin incomparably the best. Accustomed to the comparative elaboration and Dutch minuteness of finish of scenery by Derain and Picasso, Mdlle. Laurencin's stageful of whitewashed battens (over which, at very rare intervals, someone has dragged a brush with a little pale blue or pale pink paint in it) disconcerts one for another few moments. But it is easy to fall in with her humour and to discover that her plan of keeping the entire background almost pure white is as good a way as another of setting off the gay and brightly-coloured costumes. Poulac's music is thin, agreeable, and of very little account, Mdlle. Sokolova never lets one forget that she is one of the best dancers in the world, and the whole thing comes to be seen as a pleasant frolic that ought, as I suggested above, to go on twice as long as it does.

A VIVACIOUS HOUSE PARTY.

The announcement of a new Diaghileff ballet always excites expectation—there are so many recollections of former achievements. The title of the latest, "The House Party," is attractive; so much is possible with a house party. Moreover, the French title is "Les Biches," which explains the extraordinary suggestions of indiarubber-like hinds depicted on the drop-curtain. But, truth to tell, the scenario is disappointing. It is a kind of Terpsichorean romp. The action lacks illusion and the elusive which so characterises the best Diaghileff productions. But, of course, there is the fascination of the dancing by past-mistresses and past-masters of the art.

LANCELOT.

By TR

MANY times since ballet yielded its sway at the Leicester Square variety theatres have I been asked to express an opinion as to whether there would be a public in London for a new

Up-to-Date Ballet

on the lines of that great success "Round the Town." My reply has always been in the affirmative, provided that artists, composer, and choreographer could be found of equal calibre to those who were chiefly responsible for the attractiveness of the Empire production referred to. To-day London depends mainly for its ballet upon the Diaghileff Company, but, to my way of thinking, the members thereof are not seen to the best advantage in productions wherein an effort is made to blend the modern and the classical, speaking from the dancing point of view.

*

Of all the Diaghileff productions so far seen in town "The House Party"—seen at the Coliseum for the first time last Monday—appeals to me least, and, unless it is meant as a burlesque, I am blessed if I know what it does mean, for surely never before was such

A Weird House Party

ever seen outside the realms of burlesque. Of course, so far as actual dancing is concerned, the work of such as Vera Nemtchinova, Lydia Sokolova, Lubov Tchernicheva, Leon Woizikovsky, and Anton Dolin is always a delight to watch, and that they triumphed, despite their strange surroundings in this instance, is a fine tribute to their respective artistry.

*

And of the three men, Woizikovsky, Dolin, and Zvereff, got up as acrobats apparently in blue "shorts," much the same may be said.

M. Poulenc's music, which is punctuated at intervals by unmelodious voices from the wings, ranges from the infantile to the grotesque—and is therefore entirely in keeping with the ballet as a whole.

VERA NEMCHINOVA
dans « Les Biches »

We in the Gazette.

'HOUSE PARTY' CAPERS

NEW BALLET JUST A ROMP.

The much talked of new ballet, "The House Party" (choregraphy by Nijinska, music by Poulenc), which was produced by the Diaghileff Company at the Coliseum last night, is hardly to be reckoned among the company's most important productions.

The best that can be said for it is that it is just a romp, affording yet another opportunity for the company to disport themselves in a new sitting and new costumes. Of any intelligible general idea there seems to be none. The scheme of the thing is as bald and bare as the setting—suggestive of a white-washed room looking out on an impossible landscape—in which it takes place.

But Nemtchinova, Sokolova, Tchernicheva, and the rest, caper about charmingly enough, and if some of their antics suggest a rather desperate striving after new and original movements they are pleasing enough to look at in the main.

(Daily Telegraph) Mai 1925

The House rose at 12.20.

DIAGHILEFF BALLET.

"THE HOUSE PARTY."

In Paris "The House Party," which was added to the repertory of the Diaghileff Ballet at the Coliseum last night, was known as "Les Biches." Neither title signifies very much by way of explanation, for this ebullition of the combined talents of Francis Poulenc (music), Nijinska (choreography), and Marie Laurencin ("scenery" and costumes), is about as meaningless as anything that has ever been evolved by human intelligence. Let us hastily add, however, that there is evidently no intention to mean anything in particular; that there is no story and therefore no synopsis; that it is simply a charming, irresponsible succession of dances carried out by a few principals and a very small corps-de-ballet with the minimum of incident and no surprises. The composer, a young man of 26, achieved a certain notoriety for himself at 18 years of age by helping to form the Paris group known as "Le Six," now somewhat disintegrated. The group made a lot of noise in more than one sense a few years ago, and young Poulenc wrote comic sonatas for instruments not usually so employed—a solo clarinet, or two clarinets together, or trombone, horn, and trumpet together, anything so long as it was the unexpected. The music has generally been of a self-consciously elementary character, often composed in two-part harmony of a crude kind. It has been much admired by a certain type of dilettante. This ballet produced last night is probably the first considerable work played to a large audience in this country, and represents the composer apparently emerging from the chrysalis stage into something more cunning and worldly-wise. Before the curtain rose we were treated to the composer's usual manner in a short overture—undistinguished melody, thin, raucous harmony. When the curtain rose we watched the delightful succession of dances labelled Rondeau, Chanson Dansée, Adagietto, Jeu, Rag Mazurka, Andantino, and so on, and were not at all surprised to discover that the old manner had to be dropped altogether or modified. Impetuous rhythms were not easily suggested by the old conceits of poverty-stricken tunes and emaciated two-part harmony, and as the ballet proceeded the daring innovator reverted to type—familiar on both banks of the Seine—and became normal to the point of being commonplace. For to be perfectly frank the music of this concoction matters no more than any ordinary set of jingles. It is the dancing that matters, and the cool and refreshing décor of Mademoiselle Laurencin, with its washes of old-fashioned blues and pinks and greens. There was a special welcome to M. Woizikovsky on his return from convalescence. (It was on his account that the production had been delayed a week.) Last night, with M. Dolin and Nicolas Zvereff, he appeared in the rôle of an athlete, dancing superbly as ever. Of the Adagietto, the heroine was Vera Nemtchinova, delicious to behold in an extremely simple tunic of blue velvet and white gloves; of the Rag Mazurka—an inspiration indeed, but impossible to describe adequately—the heroine was Lydia Sokolova, who danced with her shoulders raised throughout à la Ethel Levey, and oh! so sweetly. In the Andantino—a pas-de-deux between Nemtchinova and Dolin—the composer strolled back into the eighteenth century French manner with fair success, giving those artists a delightful opportunity. A feature of the new production was the singing "off," but this was (no doubt purposely) somewhat indefinite in effect, all one could distinguish of the first Chanson Dansée being the phrase, "Say what is love? Do tell me if you can." Inconsequent this, like the "jeu" in which groups of dancers dance behind and round a large blue Chesterfield when they are not sitting on it, carefully posed, or turning it round while others dance. It is a ballet without a thrill of any kind in it from beginning to end, and when the deliberate eccentricity of the music does not hamper the action, as it does in the earlier scenes, it is a very jolly entertainment indeed. Mr. Eugene Goossens had his orchestra under fine control.

THE TIMES, FRIDAY, MAY 29, 1925.

THE RUSSIAN BALLET.—Mlle. Vera Nemtchinova dancing during a presentation of *The House Party*. This is one of the new ballets which are being produced during the Russian Ballet season at the London Coliseum. (*Taylor-Hobson Cooke lens.*)

(Daily Graphic)

'NIGHTMARE BALLET'

"The House Party" Given at the Coliseum.

Rima, if all the accusations levelled at Epstein's sculptured lady are true, would have been thoroughly in her element at the Coliseum last night when the Russian Ballet produced "The House Party."

Mere archaic words fail to convey the full imbecility of this newest creation of the moderns . . . . . children romping in a nursery and painting in their exercise books would have provided choreography and scenery more approaching the sanity level.

The music by Francis Poulenc cleverly catches the general atmosphere; and discordant voices shouted meaningless phrases from the orchestra pit as the dancers on the stage assumed poses that would have horrified the maitre de ballets of yesterday.

It must have been great fun for the players; so is picking out a tune with one finger on a piano. But there was just a slight suspicion that Diaghileff may have been laughing at us, caricaturing everything that is ridiculous in the present age.

It was pitiable to see so many talented dancers engaged in this nightmare parade, with "The House Party," the Russian Ballet touches its lowest level.

G. B.

(Morning Post)

RUSSIAN BALLET

"The House Party"

Poulenc's new ballet "The House Party" was given its first performance in London at the Coliseum last night. Its French title "Les Biches," represented symbolically or futuristically on the drop curtain, is rather inadequately rendered into English. Still the scene is laid on the terrace of what might be a chateau, and if the three male protagonists, MM. Dolin, Woizikovsky, and Zvereff, wear costumes that remind one of the Olympic games, the ladies of the corps-de-ballet are charmingly gowned in pink dresses and black cloaks. The music of Poulenc, who, of course, belongs to the modern French school, is in the main frankly ironical, and the choreography by Nijinska is hardly less so. Some of it pretends to be nothing more than a "rag." A charming Adagietto by Mme. Vera Nemtchinova, dressed in flesh-coloured tights and a short blue velvet coat, gave her an opportunity of showing her extraordinary precision of technique, and Mme. Sokolova was amusing in a Rag Mazurka.

But on the whole "The House Party" seems to be a jeu d'esprit that is too elaborate to be amusing. The intervention of the chorus singing "off stage" added little to the atmosphere and a good deal to the noise. One can hardly imagine that "The House Party" will add anything to the laurels of M. Diaghileff's company.

84

 May-June 1925 London 5

THIS SELF-CONSCIOUS AGE

A PRESENT DAY BALLET AND SOME PLAYS

By Edith Shackleton

fail in it. But Miss Lindo is, indeed, very good, especially in the exaltation of her conversion. The minor parts are excellently done and put up the artistic value of the piece tremendously. Miss Marda Vanne as the missionary's warped wife, Miss Hilda Bruce-Potter as the silly, colourless wife of the doctor, and Mr. Shep Camp and Miss Barbara Gott as the innkeeper and his native wife could scarcely be bettered.

A CUTE self-consciousness is a usual after-war condition, but was another age ever quite so self-conscious as our own, which can even stylise itself into ballet form? *The House Party*, which the Diaghileff Company are doing at the Coliseum Theatre, has the air of fantasy proper to ballet, but its characters are the superabundant, bold, unsentimental girls and the cautious, self-admiring young men, all much concerned with their physical agility, of the present day. There is a sort of hostess, danced in a delightful satiric spirit by Mme. Sokolova with a long cigarette and a rattling of pearls, and there is (presumably) the belle of the party, danced by Mme. Nemtchinova with a cool beauty that almost takes one's breath away. Nemtchinova wears a very short sapphire blue tunic and flesh-coloured tights, so that not a flaw in her dancing could escape notice, and she also departs from tradition by dancing in a feminist way without the continual support of a man dancer, but she comes through this ordeal triumphantly. There are no flaws, either in her dancing or her amusing conception of the part.

There is no story in this ballet. The house-party exploits its physical prowess in childish romps, flirts a little, and then, without there being an ensemble or any definite end, the curtain comes down. I can imagine anybody disliking *The House Party*, but it is inconceivable that anyone could be bored by it. Nijinska's choreography is modernity itself, and the music by the young French composer, Francis Poulenc, has a groping charm in its originality.

EXHILARATING.

NOT everybody, I repeat, will fi "The House Party." I myse found too many traces of the ove stylisation that is the bane of moder Russian art.

But it was a more exhilarating hal an-hour than most I have passed London theatres for many months.

"THE HOUSE PARTY."

THE new Russian ballet, "The House Party," will probably displeas more people than it pleases, for it is unconventional in its appeal.

But it cannot fail to rouse interest. It is the quintessence of modernity.

ULTRA-MODERNITY.

THE music of Poulenc is ultra-modern, as are the decorations and costumes by Marie Laurencin and the choreography of Nijinska, the sister of the famous dancer, whom, alas! we shall never again see on the stage.

Diaghileff is to be congratulated on once again uniting so many new artistic tendencies in a single production.

* * *

Mlle Vera Nemchinova

"The House Party."—"The House Party," the new Diaghileff ballet at the Coliseum, was received with vast bursts of applause, which it certainly deserved.

It is a highly original affair, full of graceful dancing and queer costumes.

The only thing I did not care for was the scenery—what there was of it. But the blue sofa looked comfortable.

(Daily Sketch) May-June 1925 London

Daily Sketch June 1925

DIAGHILEFF'S BALLET

"The House Party," a Delightful Novelty at the Coliseum

The most delightful novelty the Diaghileff Ballet have given us for a long time is "The House Party," which had its first performance in this country at the Coliseum last night.

Although it is the last word in modernity, it has form, rhythm, and, above all, jollity. It is its form and its clarity that redeem it from being either decadent or bizarre. Poulenc's music, for all its occasional ugliness and constant difficulty, usually is as clear and simple as that of Scarlatti, and it is full of happy inventions.

Eugene Goossens is to be congratulated on the way he conducted it.

There is no story. Against a simple background girls in pink frocks, with 1925 touches, and a few men in blue running "sports" and white socks (where is the house party with whom this costume is *de rigueur*?) perform a series of dances, to one of which—the *Chanson dansée*—there is a vocal accompaniment.

The most vivid impression is created by the adorably graceful Vera Nemtchinova, in pink tights and blue velvet tunic, who dances exquisitely with Anton Dolin.

Bouquets, requests for a speech, and joyous shouts from every part of the theatre greeted "The House Party."

P. P.

(Evening Standard) May 1925 London

The Ballet of To-day.

GAUTIER laid it down that the creatures in a ballet must be those of the imagination only, like fairies or sea-nymphs or satyrs, or at least that they should be fantastically remote from contemporary human life, but Gautier himself now belongs to "once upon a time," and we live in a world which has changed so suddenly under our own eyes that we have ourselves become strange, interesting, incalculable—in short, figures for ballet.

This was well exploited last season by "Le Train Bleu." Last night, at the Coliseum, the Diaghileff company exploited it again in "The House Party," which is a sort of indoor version of "Le Train Bleu," but even more isolated in its modernity, since it has not even the echo of Sparta which was given in the latter. A blue sofa suggests a luxurious interior, there is a bunch of pink, befeathered girl guests, three proud men in blue shirts (Woizikovsky, Dolin and Zvereff), a supercilious hostess with pearls and a cigarette (Mme. Sokolova), and a beauty (Mme. Nemtchinova). They play childish games, flirt with an offhand calmness, while songs that sound like old ballads out of tune are sung "off," and then the curtain comes down. There is no story, no conventional composition.

You may dislike "The House Party" and long for Mozart and Watteau and the graceful hypocrisies of another age, but you will not be able to deny that Mme. Nijinska in its choreography has marvellously caught the attitudes of the moment, with its bald frankness between the sexes, its poverty-stricken lack of trimmings, and its self-conscious physical prowess. And in his music, which seems in parts to be thin, childish, and ugly, the young M. Francis Poulenc has caught also the restless, unhappy spirit of the present day.

Mme. Marie Laurencin was not appropriately employed in designing the costumes and scene of this ballet. The women of her paintings are shadowy, mysterious, wrapt in gentle dreams, and do not belong to the present century, and though she has worked amusingly enough—Nemtchinova's dark sapphire tunic is a stroke of genius—the ballet has not—and should not have—a typically Laurencin flavour.

Nemtchinova, dancing in an unprecedentedly independent way which shows that feminism has at last tinged the ballet, had a great success and displayed a great sense of character. So did Sokolova in what appeared to be the hostess part. Her high shouldered attitudes were especially good. There was great enthusiasm, indeed, for the new production, which is extremely witty and provocative, and on no account to be missed.

EDITH SHACKLETON.

Evening News May-June 1925

MODES AND THE BALLET.

A New Idea in "The House Party."

One of the oddest, if not one of the immediately attractive, of the achievements of the Russian Ballet is "The House Party," which the Coliseum audience welcomed with rapture.

At the house-party there are about five girls to one young man. The girls are bold and the men coy. Presumably, the young men are all absorbed in training for the local sports. They wear running shorts in the drawing-room, and the girls seem to think it quite the natural thing.

The score is certainly that of a high-spirited and clever youngster. It may have no lasting qualities, but palaeographers of the future will prize it as exemplifying to perfection the Paris fashions of the early 1920's. Mr. Goossens conducted.

Two dancers stood out. Mme. Nemtchinova danced apart, as neither maid nor swain, but as a sort of Dutch doll. But her exquisite skill lent an interest to a part that was more odd than grateful. Mme. Sokolova's, with one hand occupied with pearl necklaces and the other with a cigarette-holder, was extraordinarily cleverly executed.

THE MORNING POST, TUESDAY, MAY 26, 1925.

RUSSIAN BALLET

"The House Party"

Poulenc's new ballet "The House Party" was given its first performance in London at the Coliseum last night. Its French title "Les Biches," represented symbolically or futuristically on the drop curtain, is rather inadequately rendered into English. Still the scene is laid on the terrace of what might be a chateau, and if the three male protagonists, MM. Dolin, Woizikovsky, and Zvereff, wear costumes that remind one of the Olympic games, the ladies of the corps-de-ballet are charmingly gowned in pink dresses and black cloaks. The music of Poulenc, who, of course, belongs to the modern French school, is in the main frankly ironical, and the choreography by Nijinska is hardly less so. Some of it pretends to be nothing more than a "rag." A charming Adagietto by Mme. Vera Nemtchinova, dressed in flesh-coloured tights and a short blue velvet coat, gave her an opportunity of showing her extraordinary precision of technique, and Mme. Sokolova was amusing in a Rag Mazurka.

But on the whole "The House Party" seems to us to be a *jeu d'esprit* that is too elaborate to be amusing. The intervention of the chorus singing "off stage" added little to the atmosphere and a good deal to the noise. One can hardly imagine that "The House Party" will add anything to the laurels of M. Diaghileff's company.

WESTMINSTER GAZETTE, TUESDAY, 26 MAY, 1925

'HOUSE PARTY' CAPERS

NEW BALLET JUST A ROMP.

The much talked of new ballet, "The House Party" (choregraphy by Nijinska, music by Poulenc), which was produced by the Diaghileff Company at the Coliseum last night, is hardly to be reckoned among the company's most important productions.

The best that can be said for it is that it is just a romp, affording yet another opportunity for the company to disport themselves in a new sitting and new costumes. Of any intelligible general idea there seems to be none. The scheme of the thing is as bald and bare as the setting—suggestive of a white-washed room looking out on an impossible landscape—in which it takes place.

But Nemtchinova, Sokolova, Tchernicheva, and the rest, caper about charmingly enough, and if some of their antics suggest a rather desperate striving after new and original movements they are pleasing enough to look at in the main. And of the three men, Woizikovsky, Dolin, and Zvereff, got up as acrobats apparently in blue "shorts," much the same may be said.

M. Poulenc's music, which is punctuated at intervals by unmelodious voices from the wings, ranges from the infantile to the grotesque—and is therefore entirely in keeping with the ballet as a whole.

The Times. May 1925

RUSSIAN BALLET.

"THE HOUSE PARTY."

M. François Poulenc's ballet, *The House Party*, which was given in Paris last year under the title of *Les Biches*, was performed for the first time in London at the Coliseum last night. In form it consists, like the old *divertissement*, of a series of dances without any particular connexion or definite story. The English title does not seem particularly happy, for there is little to suggest a house party, at least in the English sense, except some "ragging" with a sofa.

Nor does one think that this attempt to put upon the stage the frail and febrile conceptions of Mlle. Marie Laurencin is very successful. For one thing, she works in flat designs with washes of faint colour, as we were shown by the preliminary drop scene, which depicted a horse grazing upon the pink feather of a young Bidy. Her favourite combination of pink and black, which looks charming on her canvases, seems rather vulgar when seen in the round. Some of the other dresses, especially those worn by Mmes. Tchernicheva and Danilova, were more successful. The three male guests at this gathering of Proustian *jeunes filles* were clad in a mixture of Oxford and Cambridge dress.

Mlle. Nijinska, who arranged the choregraphy, has evolved new conventions as different from those of Fokine as his were from Petipa's. But these angular movements are not very successful in solo dances; in ducts and other combinations Mlle. Nijinska obtains some ingenious effects by cross-movements.

THE DAILY TELEGRAPH, TUESDAY, MAY 26, 1925.

DIAGHILEFF BALLET.

"THE HOUSE PARTY."

In Paris "The House Party," which was added to the repertory of the Diaghileff Ballet at the Coliseum last night, was known as "Les Biches." Neither title signifies very much by way of explanation, for this ebullition of the combined talents of Francis Poulenc (music), Nijinska (choregraphy), and Marie Laurencin ("scenery" and costumes), is about as meaningless as anything that has ever been evolved by human intelligence. Let us hastily add, however, that there is evidently no intention to mean anything in particular; that there is no story and therefore no synopsis; that it is simply a charming, irresponsible succession of dances carried out by a few principals and a very small corps-de-ballet with the minimum of incident and no surprises. The composer, a young man of 26, achieved a certain notoriety for himself at 18 years of age by helping to form the Paris group known as "Le Six," now somewhat disintegrated. The group made a lot of noise in more than one sense a few years ago, and young Poulenc wrote comic sonatas for instruments not usually so employed—a solo clarinet, or two clarinets together, or trombone, horn, and trumpet together, anything so long as it was the unexpected. The music has generally been of a self-consciously elementary character, often composed in two-part harmony of a crude kind. It has been much admired by a certain type of dilettante. This ballet produced last night is probably the first considerable work played to a large audience in this country, and represents the composer apparently emerging from the chrysalis stage into something more cunning and worldly-wise. Before the curtain rose we were treated to the composer's usual manner in a short overture—undistinguished melody, thin, raucous harmony. When the curtain rose we watched the delightful succession of dances labelled Rondeau, Chanson Dansée, Adagietto, Jeu, Rag Mazurka, Andantino, and so on, and were not at all surprised to discover that the old manner had to be dropped altogether or modified. Impetuous rhythms were not easily suggested by the old conceits of poverty-stricken tunes and emaciated two-part harmony, and as the ballet proceeded the daring innovator reverted to type—familiar on both banks of the Seine—and became normal to the point of being commonplace. For to be perfectly frank the music of this concoction matters no more than any ordinary set of jingles. It is the dancing that matters, and the cool and refreshing décor of Mademoiselle Laurencin, with its washes of old-fashioned blues and pinks and greens. There was a special welcome to M. Woizikovsky on his return from convalescence. (It was on his account that the production had been delayed a week.) Last night, with M. Eclin and Nicolas Zvereff, he appeared in the rôle of an athlete, dancing superbly as ever. Of the Adagietto, the heroine was Vera Nemtchinova, delicious to behold in an extremely simple tunic of blue velvet and white gloves; of the Rag Mazurka—an inspiration indeed, but impossible to describe adequately—the heroine was Lydia Sokolova, who danced with her shoulders raised throughout à la Ethel Levey, and oh! so sweetly. In the Andantino—a pas-de-deux between Nemtchinova and Dolin—the composer strolled back into the eighteenth century French manner with fair success, giving those artists a delightful opportunity. A feature of the new production w[illegible] singing "off," but this was (no doubt [illegible] somewhat indefinite in effect, all [illegible] distinguish of the first Chanson Dansée being the phrase, "Say what is love? Do tell me if you can." Inconsequent this, like the "jeu" in which groups of dancers dance behind and round a large blue Chesterfield when they are not sitting on it, carefully posed, or turning it round while others dance. It is a ballet without a thrill of any kind in it from beginning to end, and when the deliberate eccentricity of the music does not hamper the action, as it does in the earlier scenes, it is a very jolly entertainment indeed. Mr. Eugène Goossens had his orchestra under fine control.

THE OBSERVER, SUNDAY, MAY 31, 1925.

Coliseum.

"THE HOUSE PARTY."

The only fault to find with "Les Biches" ("The Darlings")—now called "The House Party"—the new Poulenc ballet at the Coliseum, is that it is too short. One requires a little time to get acclimatised to it. It takes a minute or two to subdue the revolt of all one's English prejudices at the sight of the three unfortunate young men in blue bathing suits who form the centre of the action. It takes a few more minutes to reconcile oneself to Marie Laurencin's idea of stage decoration. One does so shortly. It transpires that the three young men are all good dancers, M. Anton Dolin incomparably the best. Accustomed to the comparative elaboration and Dutch minuteness of finish of scenery by Derain and Picasso, Mdlle. Laurencin's stageful of whitewashed battens (over which, at very rare intervals, someone has dragged a brush with a little pale blue or pale pink paint in it) disconcerts one for another few moments. But it is easy to fall in with her humour and to discover that her plan of keeping the entire background almost pure white is as good a way as another of setting off the gay and brightly-coloured costumes. Poulac's music is thin, agreeable, and of very little account. Mdlle. Sokolova never lets one forget that she is one of the best dancers in the world, and the whole thing comes to be seen as a pleasant frolic that ought, as I suggested above, to go on twice as long as it does.

[illegible]resse : PARIS TELEGRAM

[illegible]e : 123, RUE MONTMARTRE

[illegible]nature : 11 JANV. 1925

[illegible]position : [illegible]igarette habit grips

THE REVIVAL OF THE BALLET SKIRT

(BY A DANCE EXPERT)

"Les Sylphides," with the famous Russian musician La Nijinska, and with yards of tulle and effeminacy, means the revival of womanly charm. It is a relief after the shingled heads and affected mannish attire of the 1925 "woman!" Lisa Duncan appeared in a rose taffeta 1830 dress, to the subtle charm of Mozart's music, and charmed Paris audiences at the Olympia (where she returns shortly with her grace and youthful "esprit"). Nadja, in a white tulle dance frock in the Winterhalter style, dances to Gluck and Schubert (as she will do in her Belgian tour this month, returning to Paris for two gala concerts)—and Nadja designs her own costumes. Mlle Zelie and Claude Anthony are an admirable couple who are touring England, and very picturesque they are. Leon Kellaway, who was Kyasht's partner, is very picturesque in "Forty Thieves," but he ought to be with the Russian ballet. He is a distinct and effective type, with a force that is usually lacking in the male dancer, who mostly has effeminate tendencies.

England is full of the old school of "interpretative" dancing, which is meaningless and of no use to humanity. It is an unhappy spectacle and distorts the individual's mind and body—in fact, a glaring example of the difference between artist and performer.

N.

Cutting from

DAILY MIRROR

Bouverie Stre[illegible]

Date [illegible]

THE RUSSIAN BALLET

Great Reception Given at the Coliseum to "Les Sylphides"

"Les Sylphides," a romantic reverie by Fokine to Chopin's music, the latest item in the Russian Ballet, was accorded a great reception at the Coliseum last night.

By general consent, it is one of the prettiest of the many pretty ballets Serge Diaghileff has given us.

Opening with a nocturne by the ensemble in a woodland setting, the ballet becomes a series of exquisite solo dances by Nemtchinova, Nijinska, Wilzak and Tchernicheva, and a wonderful valse by Nemtchinova and Wilzak.

At the close the company was recalled nearly a dozen times.

Cutting from

EVENING NEWS

F[illegible]

Date [illegible]

The Russian Ballet.

The artists of the Russian Ballet, who continue at the Coliseum to be the biggest attraction in town, will change their programme to some extent next week and introduce "Children's Tales" and "Prince Igor." At other performances "The Faithful Shepherdess," and "Le Train Bleu" will be done again.

During the following week, as well as "Children's Tales" and "Prince Igor," "Aurora's Wedding" (the last scene from Tchaikowsky's "The Sleeping Princess") will be done in a new setting by Benois—the choreography being partly Pepita's and partly La Nijinska's. That old favourite "La Boutique Fantasque" is to be revived on Thursday week.

Adresse :
ERA
Date : LONDRES
Signature : 31 DEC. 1924
Exposition

LONDON VARIETY THEATRES.

THE COLISEUM.

Rapid and revolutionary changes have been made in the art of the ballet since Fokine designed "Les Sylphides." It remains, nevertheless, one of the beloved of the masterpieces of the Diaghileff repertoire. Old-fashioned it undoubtedly is—but it is meant to be old-fashioned. The more bewildering and strange the "modern" ballets become, the more charming and refreshing will be its classical conventions. Slow, delicate movements, traditional poses, the costumes of Taglioni's day, the simple colour-scheme of white dresses against a green background, the soft, ecstatic languors of Chopin's melodies, the rapt yet composed faces whose expressions never change, and the simple (yet most difficult) ideal that the dancers should strive to no other end than to seem to float through the air—all these things become dearer to our hearts as they become more and more conventions of the past. Yet only the Diaghileff company can make us feel this. Though the dancers have changed since "Les Sylphides" was first performed in London, the strange fascination that held us then remains, though imitations have never captured it. At the Coliseum now the principals are Vera Nemtchinova, La Nijinska, Anatole Wilzak and Lubov Tchernicheva. They are worthy to uphold the high standard of their forerunners.

To obtain the right contrast for this dainty dignity there is a double dose of clowns. In addition to the grotesque Jovers, who continue their stay, the Plattier Brothers excel in the customary feats of the Paris *cirques*. First they play a duet mixed with comic by-play, then give a display of fiddling while tumbling, next perform on the bells while balancing, and finally present the nightingale's courtship. Though these are familiar ideas, the humour of the Plattier Brothers gives them freshness, and their exceptional dexterity adds to the thrills.

Once more Violet Vanbrugh, and a company which includes Prudence Vanbrugh, have returned to the house that is always filled with her admirers. Her vehicle is "Evening Dress Indispensable," by Roland Pertwee, one of the most successful attempts to transplant comedy from the theatre to the music hall. The acting is now richer than ever in the laughter it provokes. Rene Riano remains to add to our delight with her "Caricatures," and Ann Codee electrifies us with her vigour, while "Frankie" proves himself as droll a foil as he is modest. The Lee Sisters, brilliant in the sheen of eighteenth-century satin frocks, sing a quaint mixture of songs, and Howard Rogers vividly presents various country types in a sketch depicting the village constable's retirement from active life. An act of special merit is provided by Fred Sylvester and his two boys; their hand-balancing is little short of the marvellous.

THE ALHAMBRA.

Many of the causes of variety's success at the Alhambra in 1924 are represented in the opening programme of 1925. In particular, the entertainment is notable for the return of Jack Hylton's Band after a brief absence. Such a welcome event is hailed with joy by the holiday audiences now packing this popular house. Enthusiasts call out for their favourite pieces to be played, but so extensive has the band's repertoire become that it is impossible to satisfy all demands at one performance. They now begin with "Shanghai Lullaby" and "California Fox-trot," and conclude with that merry fantasia of Felix's wanderings round the world—Russia, Japan, Italy, India, America, Spain, and France—which ends with a solemn imitation of a German band. In answer to the insistent shouts of encore, "I'm Jealous of the Moon" is introduced.

Another notable arrival is Little Tich, leading exponent of the character and patter song. Perky little Pansy, the cook, reveals him as a sort of Violet Loraine, who has been diminished in the sun as the Amazonian savages dry their victims' heads. The butcher's boy who breathes on his joints in order to polish them is of a different kind. He has been caught young and bloated—or so one thinks until one realises that these illusions are created simply by the genius of Little Tich.

The third of the main attractions is Talbot O'Farrell, a mountain of genial goodwill, finely drawn sentiment and hearty humour. He is one of the pillars of the Alhambra, indeed! Then there is Yvonne Arnaud in Edwin Burke's wittiest sketch, "You Can't Beat Them," which enables her to show how light and deft is her touch. Charles Penrose remains with Harvey Brinton to demonstrate how prohibition can be "busted up" with a riot of boisterous melodies, and Dorrie Dene, while zestfully singing "When You Walked Out Somebody Else Walked In," or making fun of her own girth in "He Calls Me Baby," justifies her claim to be "indescribable." In "Statues That Talk," Charles Norton and Harry Goodfellow present several very effective imitations of music-hall stars, past and present. The contortions of the Three Karreys include some of the most astonishing feats of this kind that we remember, and yet they gracefully avoid the contortionist's usual error of making an audience shudder.

Cutting from
DAILY MAIL
Fleet
Date

"LES SYLPHIDES."

The Russian Ballet entered upon its last fortnight at the London Coliseum yesterday.

"Les Sylphides," the new ballet—or rather the revived old favourite—marked the birth of the romantic movement in ballet, and to watch Nemtchinova in valse, La Nijinska in "Mazurka," and Anapole Wilzak is to be lulled by sheer poetry of motion.

Chopin's romantic music is a delight, as always, and the white-winged costumes of the dancers are delicious. Yesterday's audiences were enraptured.

Cutting from Times
Dated 11-12
Address Printing House
1924

THE RUSSIAN BALLET.

POLOVTSI DANCES FROM "PRINCE IGOR."

The Polovtsi dances from Borodin's opera *Prince Igor*, one of the works with which the Diaghileff Ballet first took London by storm, were revived at the Coliseum on Tuesday, and were greeted with a storm of applause as enthusiastic as that of ten years or more ago. Here we have no fairy tale or allegory, no rapidly changing sequence of vivid pictures, no miming of action or interplay of sentiment with grotesque imagination. The whole thing depends on the exuberant energy and sinuous grace of the dance, and Borodin has written dance music which gives scope to the dancers to display their powers to the full.

The Diaghileff troupe is as fully alive to its opportunities as ever, though the orchestra of the Coliseum is not altogether up to the standard either of the dancers' technique or of the rhythmic demands of the music. M. Flament can urge his players to emphasis and energy, but has not yet made their playing elastic or subtle. Moreover, there were some unexpected sounds in the march which was used as the overture. M. Roerich's camp scene, before which the Polovtsi people display their primitive dances is still the same, and much of the choreography is that devised by M. Fokine for the original production. But Mme. Nijinska has remodelled the opening dances for the women, and someone has introduced new ideas as to their costumes. One wondered what these women with their seductive undulating movements and their liberal display of bare limbs were supposed to be—surely not the wives and daughters of a hardy warlike race! They seemed to have strayed out of *Sheherazade* and to be quite foreign to their surroundings.

Cutting from THE REFEREE
Bridewell Place, E.C.
Date 4/11/ 19

* * *

There is no ballet in the repertoire of Serge Diaghileff's Russian Dancers at the Coliseum which becomes them so well as the "romantic reverie" to Chopin's delightful music, entitled

"Les Sylphides."

There may be others in which picturesque dresses, scenery, and choreography play a larger part, but in "Les Sylphides" we get the real ballet dancing at which the Diaghileff company is so collectively pre-eminent. In the Valse of Vera Nemtchinova and Anatole Wilzak and the Mazurka of La Nijinska grace and technique are perfectly blended, while throughout the ballet the work of the coryphées always closely approaches that of the ... dancers. The revival of "Les Syl[phides]" last Monday was accorded a characteristically rapturous reception, and it should be noted that this ballet will be repeated this week (the last of the season) at to-morrow's matinée and on Friday afternoon. This weeks "special" is "The Three-Cornered Hat," which will be presented to-morrow evening, on Tuesday afternoon, and on Wednesday evening.

Cutting from
DAILY MIRROR
Bouverie Street
Date 30-11

THE RUSSIAN BALLET

Great Reception Given at the Coliseum to "Les Sylphides"

"Les Sylphides," a romantic reverie by Fokine to Chopin's music, the latest item in the Russian Ballet, was accorded a great reception at the Coliseum last night.

By general consent, it is one of the prettiest of the many pretty ballets Serge Diaghileff has given us.

Opening with a nocturne by the ensemble in a woodland setting, the ballet becomes a series of exquisite solo dances by Nemtchinova, Nijinska, Wilzak and Tchernicheva, and a wonderful valse by Nemtchinova and Wilzak.

At the close the company was recalled nearly a dozen times.

Cutting from
EVENING NEWS
Fleet Str
Date Dec 30

88

MORE WONDERS AT THE RUSSIAN BALLET.

ENTHUSIASM OVER "LES SYLPHIDES."

SIX CURTAIN CALLS.

If "Les Sylphides" is the most severely classical of the presentations of the Diaghileff Russian Ballet during its now waning London season, it is also the most completely satisfying.

It was good to hear, at the Coliseum last night, the way in which a London audience, now instructed in matters of ballet, rose to the loveliness of the All-White "reverie" to the music of Chopin.

Before great yew hedges of an old-world garden scene a score of gossamer white figures group and re-group themselves in half-darkness: the stage picture in itself is a poetic delight.

Co-operation, which sometimes means leading *danseuses* in the "chorus," is part of the charm of the Diaghileff Ballet. The principals in "The Sylphides" exhibit what is technically the best dancing of a repertory full of technical brilliances.

Valse Charm.

There is a valse by Nemtchinova, a mazurka of the versatile Nijinska, and (what one must confess had the happiest charm of all) a prelude danced delightfully by Tchernicheva.

The final valse of all these with Anatole Wilzak (whose dancing, a little too showy, is nevertheless undeniably amazing in its skill) was wwhat brought the house about the ears of the company, so that there were at least six curtain calls after it that would not be denied.

ing from
DAILY TELEGRAPH
Fleet
ate

COLISEUM.

Those bizarre and fascinating tableaux which Leonide Massine has entitled "Children's Tales" once more held a crowded Coliseum in thrall last night. Nothing in the repertory of the Diaghileff Ballet is madder and merrier than the revels which bring those fantastic story-book episodes to a close, and the curtain had to be raised again many times before La Nijinska, Leon Woizikovsky, Theodore Slavinsky (who played the conspicuous and difficult rôle of the Cat), Tchernicheva, and the rest of the accomplished band were permitted to depart. And Liadoff's music—how infectious it all is! Before the curtain rises on the first scene the atmosphere of nursery-tale fantasy is established at once by the jolly prelude orchestrated by Arnold Bax, while the everyday world is completely put out of mind by the unreal décor of Bakstoff and the bewildering beauty and cacophonous gay costumes. Time, indeed, is a purely metaphysical abstraction from the moment that street vendor appears until the last riotous dance is over.

Before the ballet, and after, there is the usual variety entertainment, with Yvonne Arnaud and Co. (as last week) in Edwin Burke's playlet, "You can't beat them," the Two Bobs (who received a great welcome on their return to the bill), Harry Gunn and Marjorie Fitzallen, Lillian Burgiss, William Burr and Daphne Hope, Leslie Weston, the Kenna Brothers, Foy and Fey, and the Mayfair Four.

TELEPHONE: 810 CENTRAL
ing from Southwark
Dated 12-19
ress Bermondsey

DIAGHILEFF BALLET.

"Aurora's Wedding."
(First performance Monday evening, December 15th.)

Every fairy-tale ends with the wedding of the Prince and Princess, and the Princess Aurora, who has just been released from enchantment, is much too attractive to escape the general rule. Among the wedding guests are many well-known figures: Florestan and his two sisters, who present a charming harlequinade; Little Red Riding Hood and her Wolf; Scheherazade of the Arabian Nights; a trio of Chinese porcelain figures; the three Ivans of Russia; and the Blue-Bird, whose pas de deux has long since become a classic of the ballet. Then the princely lovers appear, and the wedding festivities close amidst general rejoicing.

The scenery and costumes of this ballet are by Alexander Benois, except that the dresses of the fairies were designed by Natalie Gontchavora, the famous artist of the "Coq d'Or."

The choregraphy is that of Marius Petipa, the great maitre de ballet of Imperial days at Petrograd, but several new dances have been invented by La Nijinska, the gifted choregraphist of the Diaghileff Ballet.

utting from
MORNING POST
Strand, W.
Date 9/12

RUSSIAN BALLET AT THE COLISEUM.

Successful Revival of "Children's Tales."

"Children's Tales," with its familiar cat and the sinister Kikimora, its swan-princess, its Siegfried who kills the two-headed dragon, its witch, devils, and ever delightful peasants, was revived at the Coliseum by the Diaghileff Ballet last night, and was received with the utmost enthusiasm. There must have been a dozen calls, and then the less decorous parts of the house shouted for Massine, wishes, however, that were not gratified. Its reception was deserved. "Children's Tales," though not a serious work of the calibre of "Petrouchka," is yet a beautiful example of the lighter side of the Russian Ballet's art, in its wonderful *décor*, in the unfailing sense of design that runs through every number and in the vigour of its dance movements. M. Woizikovsky led off brilliantly in the Dance Prelude, La Nijinska was a convincing doll, quite marvellous indeed in her make-up, and the cat died as realistically as ever with his feet twinkling in the air. Liadoff's music, to which this ballet is set, is agreeably unobtrusive, and rather makes a background than affords a means for the heightening of emotion. But, then, we are very much at our ease in "Children's Tales," as the whole company was last night.

РУССКІЙ БАЛЕТЪ ВЪ ЛОНДОНѢ

Послѣ трехлѣтняго перерыва въ Лондонъ возвращается балетная труппа Дягилева.

«Появленіе русскаго балета на сценѣ Ковентгарданскаго театра было истиннымъ откровеніемъ для англичанъ, пишетъ Ричаръ Капель въ «Дэли Мэль». До той поры въ балетѣ танцовали — и только. Дягилевъ обрушился на насъ сразу и танцами, и костюмами, и музыкой, и блестящими идеями. Нижинская, Карсавина, Фокина, Шолларъ, Эльза Виль съ кавалерами — Нижинскимъ, Больманъ и Чекатти, въ удивительныхъ костюмахъ и обстановкахъ Бакста воскресили для насъ Арабскія сказки. А музыка, сопровождавшая танцы была сама по себѣ настоящимъ праздникомъ.

Вмѣстѣ со сценой Дягилевъ открылъ англичанамъ сокровища русской музыки. Чайковскій, Стравинскій и другіе русскіе композиторы сразу заняли на англійской сценѣ подобающее имъ мѣсто. Третій балетъ Стравинскаго «Посвященіе весны» явился музыкальнымъ монументомъ и вмѣстѣ съ нимъ Русскій Балетъ останется незабвеннымъ въ исторіи музыки.

Во время войны думали, что русскій балетъ только блистательный миражъ счастливыхъ лѣтъ, ушедшихъ на вѣки. Но въ 1918 г. онъ появился вновь и не только со старымъ, но и съ новымъ и свѣжимъ.

Какой удивительный народъ эти русскіе».

Русскія Вѣдомости
Берлинъ

GAULOIS
2, RUE DROUOT
27 NOV. 1924

miront la salle en joie. On goûta plus particulièrement comme numéros : *Le Roi a fait battre tambour, Amour et hiérarchie* et naturellement *Les Soldats de bois* et *Nikita*. Toute la compagnie s'embarquera à la fin de décembre à destination de New-York pour y débuter le 11 janvier.

*

M. Serge de Diaghilew vient de présenter au Coliseum le ballet *Le Train bleu*. Le compositeur, M. Darius Milhaud, était au pupitre. Son ouvrage a été très applaudi, ainsi que ses brillants interprètes chorégraphiques, Mmes Nijinska, L. Sokolova, MM. L. Woizikowsky et A. Dolin.

Signature : TIMES LONDRES

Exposition : GRAND ...

TWICE DAILY, at 2.30 and 7.45.

LAST 2 DAYS OF THE DIAGHILEFF BALLET.

AS AT COVENT GARDEN, DRURY LANE, ALHAMBRA, AND PRINCES THEATRE.

TO-DAY'S MATINEE.

"LES SYLPHIDES."

Romantic Ballet in one act. Music by Chopin, Grieg, Saint-Saëns, Glazounov, Rubinstein. Choreographic Dances arranged by Michel Fokine. Costumes by Alexander Benois.

THIS EVENING, at 7.45.

"LA BOUTIQUE FANTASQUE." (THE TOYSHOP.) Ballet in one Act.

Music by G. Rossini. Arranged and Orchestrated by Ottorino Respighi. Scenery and Costumes by Derain.

"AURORA'S WEDDING."

Classical Ballet by Marius Petipa. Music by Tchaikovsky. Scenery by Leon Bakst. Dresses by Coutchavsky. Female Fairies' dresses by Nadia

MMES. LA NIJINSKA, TCHERNICHEVA, LEBEDEV, TCHERNICHEVA, LYDIA SOKOLOVA, ALICE NIKITINA, NINA TARASOVA, DIVA ULIANOVA, VERA SVETLOVA, MARGARET WOLZAK, ANTONINA SOKOLOVA, MARGARET ROMANOVA, ANTONINA SOKOLOVA, SLAVINSKY, PETROVA, NICOLAS SVETLOFF, NICOLAS LIFAR, and VCHERKASINSKI, MICHEL FEDOROFF.

Conductor: M. EDOUARD FLAMNY.

Stage Director: M. SERGE GRIGORIEFF.

VIOLET VANBRUGH CODEE

with

PRUDENCE GRAHAM GREENBURGH

& EVENING SINGERS

ANN CODEE

A Musical Extravaganza

THE FIRAXES

Comedians.

featuring

WYLIE & WATSON and BILLY REGO.

In Selections from their Repertoire.

RUPERT HAZELL and Co.

in "HARMONYLARKY."

THE CHERRY KAPREYS, PLAYTHEM BROS. WHAT TO DO AND WHEN NOT TO DO. WALKING-

Managing Director, SIR OSWALD STOLL.

MASKELYNE'S MYSTERIES. Oxford-circ. Vic. 6382-5284. CLIVE and JASPER MASKELYNE PT. SELBIT. AMASIS, FINLAY DUNN, &c. Tandem 1545.

VICTORIA PALACE. Vic. 6382-5284. TWICE NIGHTLY, at 6.15 and 8.30. OUR PALACE GIRLS, MIS ORIANA and CO.

Cutting from DAILY NEWS Fle

Date 4.12.

The "Prince Igor" ballet is an older favourite still, for it belongs to the period when Fokine was ballet master to the company. Some additional dances have since been invented by La Nijinska.

ng from DAILY MAIL Fleet Street.

ate 7.12.1924

PRINCE IGOR."—Mme Nijinska dancing in "Prince Igor," the ballet founded on the old Russian saga of "The Tale of the Armament of Igor," given by the aghilev Russian Ballet at the London Coliseum yesterday afternoon. The photograph was taken during the performance by the ordinary stage lighting. (Daily Mail.

APERS, LTD., at Carmelite House, Carmelite-street, E.C. 4, and "Daily Mail" Buildings, Manchester, Friday, December 12, 1924.

Westminster Gaz 30-12 Fleet St

Cutting from Queen

Dated 1-1

Address Breams bld

Nº DE DÉBIT

ait de : Reynolds

esse : Londres

: 30 Nov. 1924

REVERIE IN DANCE.

RUSSIAN BALLET AT ITS BEST.

"Les Sylphides," revived by the Diaghileff Ballet at the Coliseum last night, is one of those charming masterpieces of inconsequence which the Russians alone seem able to do with just the right touch of genius.

"A romantic reverie" is the official description of the ballet, which is made up of seven dances to music by Chopin, but it might be called almost anything. It is nothing but half an hour of joyous, light-hearted dancing, with the corps de ballet floating over the stage like gossamer or thistledown.

Wilzak, Nemtchinova, Tchernicheva, and La Nijinska have "parts," if so heavy a term can be applied to such faery-like conditions, but in "Les Sylphides" it is the ensemble that provides the greatest joy, and it is only just to say that the dancers make good the title of the ballet.

THE Diaghileff company has been giving exquisite performances of *Les Sylphides*, which, with its cold, pure classicism, remains more other-worldly, more immediately transporting, than all the gorgeous languors of representational ballets such as *Scheherazade* or the *Sleeping Princess*.

I was amused to read in a newspaper report of this occurrence that "the steps are very simple." This is surely one of the finest compliments that Mdlle. Tchernicheva, La Nijinska, Mdlle. Nemtchinova and M. Wilzak could possibly earn, for, of course, *Les Sylphides* is immensely difficult. But the company floated through it with such grace that the innocent observer could detect no effort. It all seemed as natural as the foaming of orchards under a spring moon. It is lamentable news that this is the last week of the Russian ballet.

A two-houses-nightly scheme has been started at the Garrick Theatre, where the simple American comedy, *Six Cylinder Love* (in which Miss Edna Best shows that she is clever as well as pretty) is being started at six o'clock and finished in time for *The Rat* to begin at quarter to nine.

THE WORLD OF VARIETY.

RUSSIAN DANCERS RETURN.

The Diaghileff Ballet is back at the Coliseum, and was as warmly welcomed as ever by its many admirers. Mesdames Nijinska and Sokolova are fascinating, and M. Bolin a very graceful male dancer.

"Cimarosiana" is a quaint mixture of old-world incident, beautifully dressed, and danced to the very melodious music of the famous old master. A very graceful show.

"Le Train Bleu" is up to date, representing lightly clad ladies at a fashionable watering place. M. Milhaud's music is designed as a skit on the hurdy-gurdy musical comedy tunes of our day, but the joke doesn'd always come off. But it is all very bright and jolly.

An additional ballet, "The Faithful Shepherdess," will be given at certain performances this week, when Yvonne Arnaud, Ernest Hastings, and Malvina also join the company.

TELEPHONE: 810 CENTRAL

Daily Mail
Dec 25 1924
Fleet St

THE DIAGHILEV BALLET.—A scene from Cimarosiana given by the Diaghilev Ballet at the London Coliseum yesterday. It was taken during the performance. [Daily Mail.

N° DE DÉBIT 41
Referee
Londres
23 Novembre 1924

The Russian Ballet season starts at the London Coliseum to-morrow afternoon with the ballet "Cimarosiana," in which the chief parts will be taken by Vera Nemtchinova, Lubov Tchernicheva, Lydia Sokolova, Leon Woizikovsky, Anatole Wilzak, and Antoine Dolin. To-morrow evening we are to see for the first time the "opérette dansée" entitled

"Le Train Bleu,"

in which the chief principals will be La Nijinska, Lydia Sokolova, Antoine Dolin, and Leon Woizikovsky. The music of "Le Train Bleu" is by Darius Milhaud, who has come over to conduct the first performance. These two ballets will remain in the afternoon and evening bill all the week. There is no doubt that the return of the Diaghileff Ballet will prove a great attraction, the more so as it will be supported by a capital variety bill, including Harry Tate, Rene Riano, and Muriel George and Ernest Butcher.

TELEPHONE: 810 CENTRAL

South Wales Echo
Dec. 4. 24
Cardiff

A NEW BALLET.

Diaghileff, who has familiarised London with so much modern music, came forward at the Coliseum last evening with a discovery from the past. He resuscitated Monteclair, an almost forgotten composer of the reign of Louis XIV., who wrote singularly charming music, if that adapted to the ballet, "The Faithful Shepherdess," is a fair sample. The opening Chaconne would have been enough to justify the revival, but it was all good. The choregraphic treatment is of the period, with its quaint conventions which appear to us so far from stage realism, but furnish the more accommodating pretext for decorative designs. La Nijinska, who is the sister of Nijinsky, invented the dances, which are very effective. But by general consent the chief honours of the production go to the Spanish painter, Juan Gris, whose colour scheme of mauve, green, blue and grey, with an arresting note in lighter shades at the traditional appearance of Aphrodite and Hymen, was extraordinarily felicitous. Of course, in a formal ballet of this kind the story matters not at all, and there was no serious attempt to make it intelligible. It was the groupings that charmed, and here the painter and choregraphist had played into each other's hands with real sympathy.

INTERCHANGE TEACHERS.

from
THE ERA
Wellington Street. W.
4/12/24 19

THE COLISEUM.

Rapid and revolutionary changes have been made in the art of the ballet since Fokine designed "Les Sylphides." It remains, nevertheless, one of the best beloved of the masterpieces of the Diaghileff repertoire. Old-fashioned it undoubtedly is—but it is meant to be old-fashioned. The more bewildering and strange the "modern" ballets become, the more charming and refreshing will be its classical conventions. Slow, delicate movements, traditional poses, the costumes of Taglioni's day, the simple colour-scheme of white dresses against a green background, the soft, ecstatic languors of Chopin's melodies, the rapt yet composed faces whose expressions never change, and the simple (yet most difficult) ideal that the dancers should strive to no other end than to seem to float through the air—all these things become dearer to our hearts as they become more and more conventions of the past. Yet only the Diaghileff company can make us feel this. Though the dancers have changed since "Les Sylphides" was first performed in London, the strange fascination that held us then remains, though imitations have never captured it. At the Coliseum now the principals are Vera Nemtchinova, La Nijinska, Anatole Wilzak and Lubov Tchernicheva. They are worthy to uphold the high standard of their forerunners.

Culling from
DAILY TELEGRAPH
Fleet
Date 30-12-

THE COLISEUM.

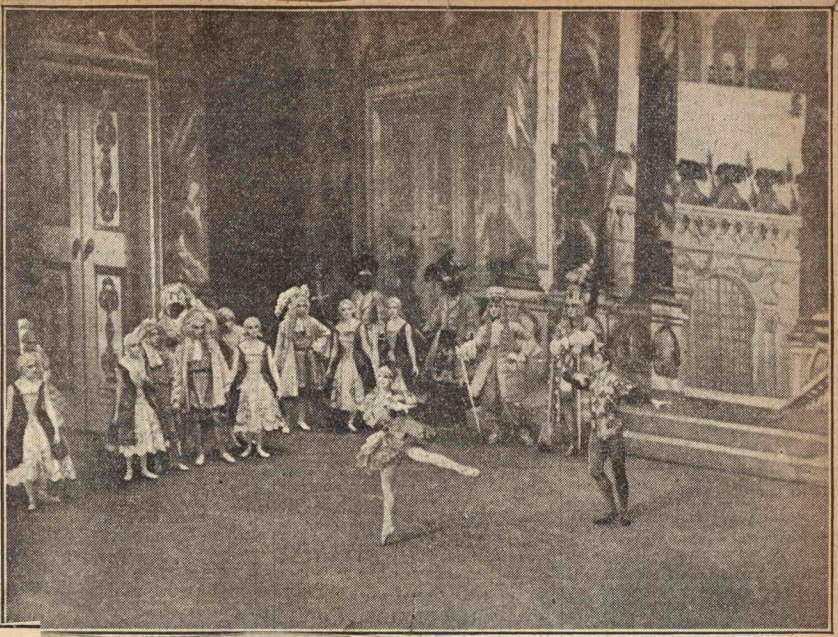
A season of the Russian Ballet that failed to bring in its train the familiar delights of "Les Sylphides" would be robbed of one of the most enchanting features of the repertory. To see it once again is to recall a host of happy memories, dating back to the first visit of M. Diaghileff's company to London. And if any there were who saw the "romantic rêverie" for the first time last night, when it was revived at the Coliseum, they will probably cherish the experience as among the most memorable of the season now nearing its end. There is poetry in every pose as in every motion of "Les Sylphides," and nowhere, perhaps, is M. Fokine's genius exemplified in greater degree, or with more subtly-delicate effect, than in the groupings of the white-clad figures that form a setting, as it were, against a greenish bluish background for the dances of the principals—in the present instance Mesdames Vera Nemtchinova, Tchernicheva, Nijinska (one of the sylphs of the first London production, unless our memory is at fault) and M. Anatole Wilzak, whose pas de deux with the artist first-mentioned was among the most noteworthy features of this welcome revival. But, excellent as was the work of the soloists, it is upon the beauty of the ensemble that "Les Sylphides" mainly depends for its charm—apart, of course, from the unfailing appeal of Chopin's music which, from association, seems to suit this particular ballet as none other could—and the ensemble really left no ground for criticism. All concerned in the series of pictures formed by the various groups of dancers contributed their share in realising the beauty and infinite variety of the design, and so helped to produce the impression of classical simplicity which is the keynote of this delicately-imagined "rêverie." It was a pity that the playing of the orchestra should not have come nearer to reflecting the perfect finish that marked the poses and movements of the sylphs themselves.

There is no lack of pleasant turns of one kind or another in this week's programme, and a particularly hearty reception was accorded to Miss Violet Vanbrugh, who, with her little company, was seen again in "Evening Dress Indispensable"—a playlet that hardly seems worthy of her gifts.

Times
Dec 18
Trending HS

Phot. Atlantic

SERGÈ LIFAR



from
THE STAGE
York
1/1/1

THE LONDON COLISEUM.

On Wednesday last week the Serge Diaghileff company gave their first performance this season of "The Midnight Sun," with music by Rimsky-Korsakov, and choreography by L. Massine. One objection to the ballet is its brevity, but strong recommendations are its colour and constant movement. It depicts a pagan ceremony, in which the coming of the sun-god is hailed, and the ballet resembles nothing so much as an elaborate round game. There is liveliness in the opening dances of the gaily-costumed villagers and in the work of the company of buffoons, and there is effective dancing by Leon Woizikovsky (who alternates with Anatole Wilzak) as the Midnight Sun, Vera Nemtchinova as the Snow Maiden, and Nicolas Zveroff as Bobyl. But "The Midnight Sun" is not one of the most appealing of the company's ballets though it loses nothing, of course, in its performance by the admirable Diaghileff combination.

On Monday evening "Les Sylphides," one of the most charming of the company's ballets, was presented. It was this piece that years ago laid the foundation of the success of Russian ballet at the Coliseum, and Monday's audience gave enthusiastic greeting to the splendid work of the dancers (in movements arranged by Michael Fokine) and to the Chopin music which accompanied the dances. The opening nocturne was a delightful effort, and valses and mazurkas were danced with all their accustomed grace and distinction by Vera Nemtchinova, La Nijinska, Anatole Wilzak, and Lubov Tchernicheva, alone and in association. The picturesque costumes of the corps de ballet and the effective groupings of its members added materially to the value of the efficient work accomplished.

from
THE ERA
Wellington Street. W.C
31/12 19

THE COLISEUM

Rapid and revolutionary changes have been made in the art of the ballet since Fokine designed "Les Sylphides." It remains, nevertheless, one of the best beloved of the masterpieces of the Diaghileff repertoire. Old-fashioned it undoubtedly is—but it is meant to be old-fashioned. The more bewildering and strange the "modern" ballets become, the more charming and refreshing will be its classical conventions. Slow, delicate movements, traditional poses, the costumes of Taglioni's day, the simple colour-scheme of white dresses against a green background, the soft, ecstatic languors of Chopin's melodies, the rapt yet composed faces whose expressions never change, and the simple (yet most difficult) ideal that the dancers should strive to no other end than to seem to float through the air—all these things become dearer to our hearts as they become more and more conventions of the past. Yet only the Diaghileff company can make us feel this. Though the dancers have changed since "Les Sylphides" was first performed in London, the strange fascination that held us then remains, though imitations have never captured it. At the Coliseum now the principals are Vera Nemtchinova, La Nijinska, Anatole Wilzak and Lubov Tchernicheva. They are worthy to uphold the high standard of their forerunners.

THE MAZURKA by the Corps de Ballet at the conclusion of the ballet, *Aurora's Wedding*. Another instantaneous photograph taken without flashlight during the performance.

TELEPHONE: 810 CENTRAL
g from Nation
ated 60 1-25
Sun

The two new [illegible] "The Blue Train" and "The Faithful Shepherdess," are both from the choregraphic repertoire which La Nijinska has developed at Monte Carlo in the last two years. She has given to the full from her individual choregraphic imagination and intimate knowledge of dancing—not an unworthy sister to her great brother. I hear, however, that she has now decided to leave the company for a time, and her place as Maître de Ballet is being tak

92

° DE DÉBIT
The referee
Londres
4 JANV. 1925

"Les Sylphides."

There may be others in which picturesque dresses, scenery, and choreography play a larger part, but in "Les Sylphides" we get the real ballet dancing at which the Diaghileff company is so collectively pre-eminent. In the Valse of Vera Nemtchinova and Anatole Wilzak and the Mazurka of La Nijinska grace and technique are perfectly blended, while throughout the ballet the work of the coryphées always closely approaches that of the principal dancers. The revival of "Les Sylphides" last Monday was accorded a characteristically rapturous reception, and it should be noted that this ballet will be repeated this week (the last of the season) at to-morrow's matinée and on Friday afternoon. This weeks "special" is "The Three-Cornered Hat," which will be presented to-morrow evening, on Tuesday afternoon, and on Wednesday evening.

* * *

[illegible] performance of "The Whirl of

de Daily Telegraph
Londres
[illegible] Novembre 1924

THE RUSSIAN BALLET.

Musically next week must be considered to be the climax of the autumn season in London, and [illegible] events will be of quite outstanding point. [illegible] the performances at Drury Lane Service and of the Russian—Diaghileff—Ballet, which ballet has not been seen here for several years. It is, indeed, a joy to realise that this is to be no mere passing visit of a few days, but is to last for several weeks. Moreover, while we are to hear a large number of familiar and much-appreciated works, such as the delicious "Boutique Fantasque," "The Good-humoured Ladies," and so forth, we also are to see for the first time Darius Milhaud's much discussed "Le Train Bleu," and "Cimarosiana"—both on Monday and during the week. The latter, presumably, is not unconnected with the Cimarosa opera and ballet, which Diaghileff offered us some years ago at Covent Garden—a charming affair. In any case, now we are to have sundry pas de trois, six, and deux, a tarantella, contre-danse, and finale, and no opera—for obvious reasons. The dancers here will include Mesdames Tchernicheva, Doubrovska, M. Wiltzak, Mesdames Sokolova and Nomchinova, and MM. Woizikovsky and Dolin; the music is by Cimarosa, the décor and costumes by the incomparable Sert.

As to "Le Train Bleu," Milhaud is usually regarded by the musically nervous as the out-Heroder of Herod in the matter of extreme "modernity." But this would appear to be wrong in this case, for they say "it was part of his scheme in this ballet that the tunes should be simple and direct, in the manner and tradition of the operette." Indeed, it is actually described as an "Opérette dansée." The scenario is by Jean Cocteau, author of "Le Coq et l'Arlequin," the scene itself is a fashionable seaside resort—Deauville, may be. The characters represented include bathers, a tennis champion, and a golf enthusiast, so that there should surely be a certain liveliness in the ballet. The costumes have been designed by Chanel, and the four chief rôles will be played by Mesdames Nijinska, who is responsible for the choreography, and Sokolova and MM. Dolin and Woizikovsky. Afternoon and evening performances of the different ballets will be given each day of the week.

R. H. L.

rait de : Daily News
sse : Londres
: 25 Novembre 1924

A DANCER'S PLUCK.

TRIUMPH IN SPITE OF A MISHAP.

THE RUSSIAN BALLET.

The Russian Ballet opened its season, which everybody hopes will be a long one, at the Coliseum yesterday afternoon.

Two ballets were performed yesterday, in the afternoon "Cimarosiana" and in the evening "Le Train Bleu," by Darius Milhaud. "Cimarosiana" was a good choice for beginning, though it is not one of the sensational successes of M. Diaghilev, it is better than most things to be seen elsewhere. Its advantage from the point of view of opening the season is that it gives big opportunities to a great many solo dancers, and this enables the public to have a kind of birdseye view of the company as a whole.

It is true to type in the sense that the music of Cimarosa and the scenery and costumes by José-Marie Sert are as much an integral part as the dancing itself. The music of Cimarosa, played by a small orchestra, is full of grace and vivacity, to say nothing of charm and characteristic melody

CHARMING DANCES.

The ballet has no plot; it is only a series of charming dances. Of the soloists perhaps the greatest impression was made by Mlle. Nemtchinova in her pas de deux with M. Dolin. Her dancing is extraordinarily dainty and agile, and at the same time expressive. In spite of an accident to one of her shoes, she continued apparently unmoved, and her pluck had possibly something to do with the exceptional enthusiasm with which she was greeted.

The tarantella, danced by Mme. Sokolova and M. Woizikowsky, was always a favourite, and has not lost its power to charm, and the pas de trois, by Mmes. Tchernicheva, Doubrovska, and M. Wilzak, showed us that the delightful Tchernicheva has two partners worthy of her. The accuracy and precision of the ensembles was again such as one can see nowhere else.

M. Edouard Flament conducted the orchestra, which will probably play with more delicacy when it is better acquainted with its new conductor. The house was packed.

"LE TRAIN BLEU."

There was an uproariously friendly reception for "Le Train Bleu" last night. This new piece consists of a series of gambols by youths and young women (the most up-to-date sort of young women) on the shore, which is good enough excuse for the wearing of less clothes than is usual even with the Russian ballet. The principal parts were played by Nijinska, Sokolova, Dolin and Woizikowsky, and there was a humorous element in an episode shared my Nijinska and Woizikowsky.

The music of Mr. Milhaud, whose battle-cry is "Down with Wagner," consists of a string of music-hall truisms so banal as to be humorous in effect.

The general bill of the Coliseum is strong, and includes Harry Tate in "Fishing," which causes as much amusement as ever.

rait de : Referee
sse : Londres
: 23 Novembre 192
ature :
position :

A PUZZLING COMPOSER.

The Diaghileff ballet season which begins to-morrow, at the Coliseum, promises to be of considerable interest to musicians, particularly the production to-morrow evening of "Le Train Bleu," by Darius Milhaud, one of the most erratic and, to a certain extent, puzzling of extremely advanced French composers. He was born in Aix-en-Provence in 1892 and studied at the Paris Conservatoire from 1910 to 1919. Milhaud is generally regarded as exceptionally gifted and he certainly has extraordinary versatility, imagination, and energy. His compositions include an opera, "La Brebis Egarée," produced last year at the Opéra Comique, Paris; four ballets, of which "Le Train Bleu" is the latest; incidental music to several plays by Paul Claudel; numerous symphonic works, five string quartets, and a number of small pieces and songs. Some Refereaders may remember his "Le Boeuf sur Le Toit," played at the Coliseum under the title of "The Nothing Doing Bar." Milhaud seems to be very susceptible to influences, and this, combined with exceptional facility, has resulted in great variability in the character and value of his music. Some of this, especially of the polytonal kind, is of the most revolutionary and, to sensitive ears, excruciating kind and has been described as Bolshevism in music.

* * *

"LE TRAIN BLEU."

The score of "Le Train Bleu" is not of this ilk. Jean Cocteau, the inventor of the scenario, expressly states in his directions that the tunes should be simple and direct and that the music should be as commonplace as the characters depicted. Apparently "Le Train Bleu" is really intended as a humorous satire on the conventions of musical comedy. The scene is the beach of a fashionable French watering place, such as Deauville last summer, peopled with bathers, non-bathers, and holiday-makers, among whom are a tennis champion and a golf enthusiast. The four principal parts are taken by La Nijinska, who has planned the choreography, Mme. Sokolova, and Messrs. H. Anton Dolin and Leon Woizikovsky, whose names are no insurance of their nationality.

The other ballet to be produced to-morrow at the Coliseum, entitled "Cimarosiana," has music by Domenico Cimarosa, who died in 1801, and consists of various movements danced in the manner of the eighteenth century.

le :
GALLOI
2, RUE DROU
16 JANV.
:
: :

Notre confrère l'*Intransigeant* annonçait hier soir que la Nijinska avait quitté la compagnie des Ballets russes de M. de Diaghilew.

Divers travaux sont affectés [illegible]

Daily Express
Dec 25 1924
Fleet St

SPORTING BALLET.

DANCING GOLFER WITH PLUS FOURS AND A PIPE.

Nobody but a Frenchman could have conceived "The Blue Train," the danced operetta, written by Cocteau and presented by the Russian Ballet at the Coliseum last night. It is a kind of terpsichorean idealisation of modern sport—or rather le sport, which is not so much exercise as an attitude deliberately cultivated by the modern Gaul.

We see breathing exercises on the sand, acrobatics, a tennis player, a golfer complete with plus fours and pipe, even what looks uncommonly like a Rugby scrum.

It is all rather self-conscious, but not unamusing. There is something to be said for translating a phase of modern life into terms of dancing. There is even more to be said for watching Sokolova, Nijinska, Dolin, and Woizikowsky doing the translation; all four dance and posture admirably.

Darius Milhaud wrote the music, which is, intentionally, the apotheosis of banality. Nevertheless, the composer has contrived to put something of his own into the score (the fugue at the end, for instance, is charming), and most people will vote the music the best part of the entertainment.

F. T.

Morning Post
Dec 25 1924

THE DIAG[illegible]FF BALLET.

M. Serge Diaghileff will adopt a new plan for his seven weeks' season at the Coliseum, opening next Monday. During each week he will give one ballet in the afternoon and another in the evening, Monday's programme being "Cimarosiana" and "Le Train Bleu." The first of these is founded on music by Domenico Cimarosa (1749-1801), and includes a pas de trois for Mme. Tchernicheva, Mme. Doubrovska, and M. Wiltzak; a tarantella for Mme. Sokolova and M. Woizikowsky; a pas de deux for Mme. Nemchinova and M. Antoine Dolin; a pas de six, a pas de quatre, and a contredanse.

"Le Train Bleu," which has caused much comment in Paris, is described as an operette dansée, of which the "scenario" is by Jean Cocteau and the music by Darius Milhaud. The scene is a fashionable beach, possibly Deauville, in 1924. As the characters include bathers, a tennis champion, and a golf enthusiast, the ballet promises to be decidedly novel. The chief parts are taken by La Nijinska, Mme. Sokolova, M. Dolin, and M. Woizikowsky. M. Milhaud is conducting the first performance.

Daily Chronicle
Dec 25 1924
Fleet St

BATHERS IN A BALLET.

Coliseum Performance also Shows Tennis, Golf and Swimming.

The Russian ballet, which returned to London after an absence of three years, at the Coliseum last night, can always be relied upon to provide something novel. Last night they produced their latest "Le Train Bleu," described as an "operette dansée" with music by the well-known French composer, M. Darius Milhaud.

The title is perhaps a little misleading, for the famous train-de-luxe does not actually figure in the piece, which might be more accurately described as a bathers' ballet, since the entire corps de ballet is seen disporting itself on the plage at Deauville.

Other novelties include a tennis dance, a pas seul vigorously danced by Nijinska, in a make-up to resemble France's famous lady champion, a golfing "mime" scene, and various other displays of swimming and athletic feats.

OPEN-AIR MUSIC

M. Milhaud's music is bright and fresh and has a vigorous open-air quality. Its somewhat commonplace ideas are doubtless due to the fact that the composer has delicately parodied a musical comedy style. The tennis dance is excellent fun, also the tune that accompanies the golfer, while a flirtation scene also provides some dainty tunes.

The Cimarosa ballet given earlier in the evening is of charming quality. The old masters' music provides the opportunity for some delightful dances—particularly a tarantella brilliantly executed by Mme. Sokolova and M. Woizikowsky—given against a Neapolitan background. The use of the original instrumentation adds charm to the piece.

Cutting from NOTTINGHAM JOURNAL
Notti
Date 19.12

Becoming Modes.

Already the smart modistes have designed hats for the early spring. Not only have they designed them, but they are busily selling them to those lucky women who are taking the Riviera Express known as the "Blue train." This millinery, which is being taken to bask in the golden sun of Mentone, Monte Carlo, and Nice, is created, for the greater part of it, of fruit and flowers. Their shape is either the wide toque variety, or the sectional domed hat with a narrow minute all-round brim, which slightly tip-tilts to the one side. There is also an ultra new shape. The hat is small, and moulds its wearer's head, being tight round the forehead and brimless.

* * *

Cutting from Daily Mirror
Dated 1.12
Address Bonvisi

Crowded Coliseum

The Coliseum was sold out at both performances on Saturday, and the Russian Ballet is proving the most potent attraction this popular house has had for some time. Not only does the Ballet appeal to Londoners, but many people are coming in from the country especially to see it. "Cimarosiana" and "Le Train Bleu" will again be done this week, with "The Faithful Shepherdess" as

trait de :
resse :
de :
gnature :
xposition :

AMÉRIQUE LATINE
83, Av. des Champs-Elysées
13 JUIL. 1924

La danse est de plus en plus en faveur : M. de Diaghilew a enfin trouvé un rival français, dont le coup d'essai a été un coup de maître : le comte Etienne de Beaumont a donné à la Cigale ses « Soirées de Paris » où des danseurs russes ont interprété des danses françaises; MM. Massine, Idzikowski et Mme Lopokova sont de grands artistes, dansant des œuvres du meilleur goût français dans « Gigue » et dans « Roses », où la nouveauté et le classicisme se rejoignent, rehaussés par une technique parfaite. Le comte de Beaumont n'a eu que le tort (si c'en est un) de faire durer son spectacle six semaines environ et chaque soir; c'est peut-être une erreur : il faudrait pouvoir ou les donner trois fois par semaine, en les conjuguant avec un autre spectacle, ou en raccourcir la durée.

M. de Diaghilew et Mme Nijinska ont repris, avec succès, leur répertoire de l'an dernier au théâtre des Champs-Elysées en y ajoutant deux œuvres nouvelles.

Mais les derniers lampions vont s'éteindre avec la quinzaine du 4 au 14 juillet et le spectacle se transportera en plein air, à la montagne, aux villes d'eaux et avant tout aux bains de mer. Notons cependant qu'une œuvre de charité va tenter de donner une fête permanente entre les deux fêtes nationales américaine et française, du 4 au 14 juillet, dans les jardins du Champ de Mars à la Tour Eiffel. L'idée est ingénieuse et correspond à ce que devrait être à cette date la saison finissante de Paris. Mais tout dépend de la bienveillance du temps et de la complicité du soleil, auquel, comme à une femme, on ne saurait jamais ici pleinement se fier...

***

Tidens Tegn, tirsdag 5. august 1924

Hypermoderne ballet i Paris.

Brev til „Tidens Tegn".

Av Gyda Christensen.

Vera Fokina og Michael Fokin.

Paris, juli.

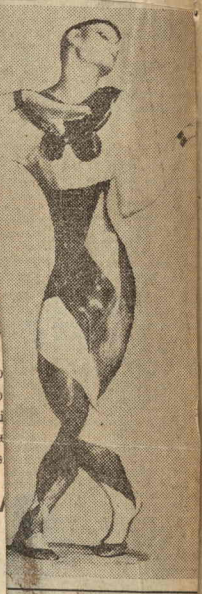
Teatrene i Paris — og med dem balletten — befinder sig sienaynlig i den slappelse, i den kunstneriske stilstand, om man ikke kan si absolute nedgangsperiode som synes at sætte sit præg paa alle litterære teatre verdenen at han ogsaa spilte Oswald i „Gjengangere", likesom imme. Pitoeff spilte Eline i „Ved rikets port").

Og naar balletsæsonen i Paris har bragt sensasjoner, selv om den kanske stort set har været en skuffelse, skyldes det russerne Diagilew, som legyndte træningen i litt for moden alder. Og nu vil han gaa sine egne vei. Det er sympatisk og let at forstaa. Men i Massines kompositioner er der ikke det naturlige opkomme, ikke den flydende inspiration.

Under hans siste ballet paa Cigale, „Salade", er den største del av publikum saa optat med at prøve paa at forstaa, at det bare er i overordentlig sjeldne sieblikke man kan glæde sig over et umiddelbart skjønhetsindtryk; og man befinder sig i den mest penible usikkerhet. Darius Milhauds partitur er bygget paa imperative og voldsomt markerte rytmer og kompakte eller gjennemtrængende klangfylder. Partituret ledsages av en tekst, som snart tales, snart synges. De talende og syngende er opstillet nede i orkestret. Denne ide gaar over „Les Noces" og „Renard" paa en maate tilbake til „Coq d'ors" opførelse i 1914. De dansende paa scenen fremstiller teksten. Handlinger er et virvar, hvori de traditionelle masker fra den gamle italienske komedie figurerer. Kostumerne er av Braek — og i stil med handlingen; deres forside er av andet stof, anden farve og har andre linjer end bakslden. Dansernie handler aapenbart i en bestemt opgaves tjeneste: den at gjøre temaet komplet uforstaelig. Mens hovedpersonerne henvender sig til hverandre med store, kantede, symbolske gestus, utføres ensemblet samtidig de mest utænkelig utmattende bevægelser. Derpaa opløser alt sig i en koreografisk „heterofoni", slik at hver danser ryster sig efter eget forgodtbefindende. Saaledes realiseres i dansen den høit moderne musiks mangetonighet og disonnanserekker. Det hele er omtrent saa klart som Picassos forteppe.

Massines inspirationer har, selv

LA NACION
BUENOS-AYRES



sky". (Cerámica)

den over. Store eller betagende ting hænder ikke. Og de jevnt udmærkede forfattere, direktører, instruktører og skuespillere gir os jevnt udmærkede, avslebne og gjennemarbeidede forestillinger, men skaker os ikke op — „flytter os ikke", som en av vore kritikere engang skrev.

Det som vækker opsigt i Paris, det som muligens kan indeholde kimen til noget nyt og originalt i kunsten, finder man neppe paa de store scener, men paa de smaa teatre som tjener den kunstneriske og literære „avantgarde". Man kan se paa enkelte av Champs Elysées' teatre eller ved grev de Beaumonts dristige forestillinger paa La Cigale noget fremmedartet og eiendommelig, undertiden forvirret og kaotisk famlende, men allikevel glimtvis underlig fængslende. Og dette er ikke det gamles siste krampetrækninger — dertil er det for ungt, for djærvt, for kraftig i sine utfordrende virkemidler. Forekommer det undertiden som uartikuleret lallen, er det aabenbart barnetungens og ikke en oldings.

Det er utvilsomt at meget av dette nye er av slavisk oprindelse, baade skuespilkunst, balletkunst, instruktionskunst — likesom i sin tid ogsaa Reinhardt hentet fornyelse og inspiration fra Rusland.

Paa Comédie des Champs Elysées spiller Ludmila Pitoeff med helt russisk ensemble og under russisk instruktion stykker av den slavisk paavirkede italiener Pirandello. Der spilles stykker av tsjekkeren Tsjapek — sat op av Komissarjevsky. Og likesom mme. Pitoeff med sin følelsesfulde og varme ynde vel er den rikest begavede skuespillerinde som har været at se i Paris i denne næsen — saa er den skuespiller som har gjort det sterkeste indtryk, ogsaa en fremmed. Det er den russiske jøde Maurice Swarts, som gjæstet paa Théatre Edouard VII med New Yorks yidishe kunstnerteater. Og han spilte væsentlig russiske eller russisk-jiddiske stykker — Andrejevs „Syv hængte mænd" og andre. Ikke os norske har det inter-

der balletten paa Champs Elysées med Nijinska (en søster av Nijinsky) som balletmester, — og Massine som er balletmester paa La Cigale — foruten Cocteau den omstridte franske balletkomponist, som har sin utdannelse i Petrograd og Moskva.

Baade Diagilew, direktøren som førte Fokins første, vidunderlig skolente ensemble til Paris, og grev de Beaumont paa Cigale har søkt at opretholde balletten som kunst, og hos dem — da især hos den siste — kan man se de nyeste ting fremført i frihet.

Der har været sterk konkurranse mellem disse to. Paa den ene side Diagilews straalende organisation med et trænet og dygtig corps de ballet, men ikke en eneste solist som kan regnes for mere end en anden rangs danser — og paa den anden side glimrende dansere som blir daarlig støttet av et slet ensemble hvor hvert øieblik udueligheten stikker sig frem med autoritetens maske. Sammenligner med Beaumonts dansere: Massine, Izikowsky, Lopokowa lyser Diagilews stjerner paa Champs Elysées med et svenlig uttryk — mat. Men publikum foretrak Diagilew. Champs Elysées-sæsongen blev en sukces, Cigales avgjort ikke.

Men den overbevisning trænger begge teatre ind paa en at hvis der nu ikke dukker op et geni som kan pumpe nyt liv i de gamle konventionelle former, er den russiske balletskole som for en ti-femten aar siden blev indført i Vesteuropa av Fokin — den er dømt. De som nu arbeider i hans spor, har ikke engang evne til nogenlunde at opretholde hans kompositioner, end mindre at skape nyt i hans stil. Fokin var geniet. Nu er han en flygtning fra sit hjemland, ribbet for sine eiendele; hans ensemble fra de store, enestaaende russiske balletskoler er spredt for alle vinde. De unge han arbeider med i Amerika, kan ikke paa mange aar naa det gamle ensembles fuldkommenhet.

Massine, oprindelig maler, var Fokins elev, men en av dem som behaar de er gode, altid noget av grimasen, av det villende. Altid inspændt og fortrukken vil han aldrig modulere eller opløse den sammensatte bevægelse harmonisk. Aldrig gir han hovedpersonen en ubevægelig baksgrund, men altid en som forstyrrer. Denne ubeskrivelige uro og meningsløs, uophørlige skjælven gjør det trættende at se Massines kompositioner. Men trods alt bevarer [illegible] enkelte læsrevne billeder av „[illegible]gde", som minder om aanden og opb[illegible]gnugen i visse gamle italienske scenerier. Og enkelte oæser i dette piggede og kantede stykke virker fortryllende.

En anden ballet av Massine, som gik sammen med „Salade", — „Le Beau Danube" — syntes at love publikum litt hvile. Og det ga den ogsaa i rikt maal. Den puerile libretto med sine uendelig kjedsommelige dramatiske komplikationer har ikke sammenhæng med musiken, som allikevel er noget heldigere og dristigere; og forholdet mellem bakteppe og kostumer var disharmonisk. Dansekompositionen var banal og fattig. Massine har likesom masdd bunden av sin pose med tricks! han kan bare gjenta sig selv. Ikke engang en danserinde som Lydia Lopokowa kunde redde „Le Beau Danube", skjønt hun regnes for den mest intelligente og underholdende av samtidens danserinder. Tweritomot skadet ensemblet hende i den grad at en kjendt kritiker ondskapsfuldt skriver om hende: „Melle. Lopokowa bevarer den 17-aarige debutantindes rørende uskyldighet og tekniske usikkerhet (!). Tant mieux pour la femme, tant pis pour la danseuse!"

Det traadte under forestillingen sterkt i dagen at hvis en ballet skal være fuldkommen, kræves der et personale som er modnet i samarbeide gjennem mange aar med sin balletmester og kittet sammen ved en fælles utdannelse. Og om en enkelt danser kan hævde sig ved sin dygtighet og begavelse, maa der en fastslaat skole til for at bringe helheten frem til seier. En samling av dannere med mangeslags forskjellig utdannelse kan aldrig utgjøre et kunstnerisk hele. Men selv om Massine hadde hat det fuldkomne ensemble, er han ikke den som skal komme for at frelse balletten.

Gyda Christensen.

N° du Dépôt 10
de : Gudrun Christiansen
: 5 Août

METROPOLE
ANVERS
21 Octobre 1923
re :

AU THEATRE ROYAL

Les Ballets Russes ont de nouveau remporté vendredi soir, pour leur troisième représentation un énorme succès.

Décidemment le public anversois semble avoir franchi avec une aisance déconcertante et une confiance non moins étonnante l'énorme pas qui sépare la musique bien orthodoxe qu'on lui servait des ultra-modernes productions de l'original Strawinsky, promoteur du «rythme cinématographique»; qui sépare aussi les habituels ballets à rondes de jambe et bras en arceaux, de la représentation grotesque de la plupart des conceptions chorégraphiques de la compagnie de M. de Diaghilew.

Il faut dire toutefois que les représentations données à Anvers, le furent dans des conditions exceptionnellement brillantes. Outre l'auréole acquise par les ballets russes, tout concourait à soulever l'enthousiasme d'un public bien disposé : l'étonnante discipline et la prodigieuse adresse des danseurs, un conducteur d'orchestre d'une autorité rare et secondé par des musiciens dévoués et attentifs.

La représentation de vendredi fut particulièrement réussie et une grande part du succès revint au maestro Rhené Baton, et aux membres de l'orchestre du Royal, qui se sont allègrement rendus maîtres des nombreuses difficultés dont la partition de «Pétrouchka» notamment est émaillée.

C'était par les quatre tableaux des scènes burlesques de Pétrouchka, chorégraphie de Fokine, décors et costumes de Benois, musique de Strawinsky que débutait le spectacle.

Dans un décor pittoresque de place publique russe évoluèrent dans un mouvement déferlant semé d'imprévus et de maladresses voulues (parait-il) les cadres bien stylés et les vedettes de la troupe.

Les diverses scènes des poupées animées et douées de sentiments humains furent rendues avec un brio admirable par Mme Nijinska (la ballerine, MM. Léon Woitzikovsky (Pétrouchka) et Nicolas Zvereff (le Maure).

Le public les a chaleureusement applaudis et il n'y eut pas moins de quatre rappels à la chute du rideau.

96

LONDON WELCOMES THE RETURN OF A FAMOUS RUSSIAN DANCER.

M. Nijinsky, the famous dancer who has made himself so popular at Covent Garden, made a welcome return to London at the Palace Theatre last night. It is the first season he has conducted in this country under his own management, and the advance bookings to see him have been enormous. He is seen with members of his company in the ballet "Les Sylphides."

Nijinski.

La Nijinska

97 Les differents.

La Gazette Française
Nice et Monaco
13 AOU 20

PROMENADES ESTHÉTIQUES

A travers la Musique moderne

Les personnes qui s'intéressent à la musique ont eu, dans le courant du mois de juin, de belles occasions de s'instruire sur les mouvements contemporains.

Bien certainement, beaucoup n'en ont pas profité : il existe, il a toujours existé, des gens qui ne supportent que la musique écrite depuis au moins cinquante ans. On les voit, au cours de l'histoire, accuser de barbarie et trouver obscurs et désagréables, Bach, puis Mozart, et successivement Beethoven, Berlioz, Wagner, César Franck... Et ces gens-là ont une telle vanité, une telle confiance dans leur infaillibilité, qu'ils refusent toute occasion de s'instruire. Modestement, nous renonçons à écrire pour eux, la tâche serait trop lourde et un saint y perdrait patience.

D'ailleurs, nous n'écrivons pas davantage pour les « snobs » aux yeux ou plutôt aux oreilles de qui toute nouveauté est bonne, et dont la stupidité dépasse même parfois celle du groupe précédent !

Nous nous adressons tout simplement aux musiciens de bonne foi, qui cherchent à s'instruire et à comprendre, de qui la compétence atteindra puis dépassera bientôt la nôtre, mais qui ont encore besoin de quelques éclaircissements et points de repère.

* * *

Au théâtre de l'Exposition, la Société Internationale de Musique Contemporaine nous a proposé de juger la musique moderne sur carte d'échantillons... Elle a cherché à faire entendre le plus de compositeurs possible, et de tous les pays. La quantité remplaçant la qualité, la variété remplaçant la valeur, le résultat fut assez décevant ; la plupart des compositeurs joués étaient assez médiocres ; d'autres, d'une valeur certaine, n'étaient représentés que par une œuvre courte et secondaire ; beaucoup enfin, parmi les meilleurs, n'étaient même pas au programme, afin sans doute de conserver à la manifestation un caractère international et de ne pas faire trop belle part à la France.

Nul doute que le public ne soit sorti assez déçu. Et pourtant l'orchestre était excellent ; et son chef, M. Straram, tout à fait remarquable. Mais comment entendre sans ennui ces œuvres de Golestan, Berners, Mihalovici, si banales malgré leur faciles audaces d'harmonie ; ou celle de Tansman, bruyante sans vie réelle ; ou de Kurt-Weill, plus compliquée que savante, et assez creuse malgré les souvenirs, pour ne pas dire les plagiats, de Brahms et de Stzawinky ?

Toutes ces pièces n'ont évidemment de moderne que leur écriture, leur technique, ce qui ne regarde pas l'auditeur. De grâce, ne croyez point que ce soit l'art contemporain; celle-ci, cherchons-le chez les véritables compositeurs.

* * *

L'art contemporain... Le public peu initié doit être surpris quand on lui parle de « musique moderne » au singulier. Il lui semble que le pluriel conviendrait mieux et qu'il existe très nettement plusieurs tendances.

C'est parfaitement exact. Il faut distinguer aujourd'hui les héritiers des grands maîtres et les hommes qui « se sont faits eux-mêmes » ; ils n'ont de commum que la science très poussée de l'écriture musicale.

Parlons d'abord des premiers. Deux grands héritages ont été partagés, sur lesquels on vit encore : Wagner d'une part et Fauré de l'autre.

L'héritage de Wagner, c'est la musique « de fresque », à grand orchestre, à grands effets, toute imprégnée de romantisme beethovenien. Dans les pays germaniques, cette influence est encore très sensible (Richard Strauss, Kurt-Weill). En France, elle a presque disparu et n'est plus guère représentée que par M. Fl. Schmitt, qui, à force de science, d'effets, d'accumulation de notes, arrive à donner asez bien l'illusion de la force et de la puissance ; son « Antoine et Cléopâtre », joué à l'Exposition, est vraiment du bon « trompe-l'œil » ; reconnaissons d'ailleurs qu'il y a plus d'inspiration dans son « Psaume XLVI », donné à la salle Gaveau.

L'héritage de Fauré, c'est, si l'on peut dire, la réaction contre celui de Wagner. C'est une musique toute de douceur, de finesse et de subtilités... Subtilités qui d'ailleurs varient selon les individus : sentimentales chez Fauré, pittoresques chez Ravel, exotiques chez Roussel. Cette tendance est beaucoup plus florissante chez nous que la précédente. Elle était représentée, aux concerts de l'Exposition, par les « Rencontres », de M. Jacques Ibert, œuvre très fine, très jolie, un peu longue peut-être ; par les délicieuses « Valses » de Ravel ; par le « Ragamalika » de Maurice Delage, sorte de mélopée hindoue, assez prenante ; elle aurait pu l'être aussi par Koechlin, mais on n'a malheureusement donné de lui que la « Forêt Païenne » œuvre intéressante certes, mais un peu ambitieuse pour les forces de l'auteur, qui est ici desservi par la finesse même qu'on apprécie tant ailleurs. Nous avons entendu aussi avec plaisir « Pour une Fête de Printemps », de Roussel, d'un art plus rythmé et plus net que d'ordinaire, mais, il faut l'avouer, parfois beaucoup plus froid...

On voit que l'héritage de Fauré est prospère ; et l'on ne pourrait que s'en réjouir si, par ailleurs, n'apparaissaient des signes de dilapidation... Car l'influence de Fauré s'est modifiée en passant par Debussy, qui s'est laissé toucher aussi par un certain aspect du génie wagnérien, par ce côté trouble et sensuel qu'on y rencontre parfois. Debussy lui-même a été sauvé de tout excès par sa finesse native. Mais ses imitateurs n'ont pas observé cette réserve, ils ont écrit une musique qui tend à ne plus s'adresser qu'aux nerfs, au « subconscient », qui vise plus à provoquer les émotions qu'à les exprimer : en un mot, qui met l'art au rang des stupéfiants.

C'est ainsi que le sensuel « Nocturne » de M. Roger Ducasse est une musique où l'on peut « se baigner »... Et que si les « Cinq Pièces » de Schoenberg sont délicieuses, on a l'impression qu'elles vous prennent par surprise...

* * *

C'est contre ces deux héritages un peu dilapidés, Wagner et Fauré, que se dressent les « hommes nouveaux », qui déclarent ne rien devoir à personne et qui représentent la musique qu'on peut proprement appeler moderne. Elle se caractérise par le désir d'éviter la subtilité, le charme sensuel, par la volonté, comme dit Cocteau, « de ne pas remuer le marais » ; elle vise à être franche, nette, et même dure au besoin ; mais en même temps, de rester sobre et peu chargée.

Tel fut, à l'origine, le sens du mouvement des « Six », groupés autour d'Erik Satie (mon Dieu ! comme cela est loin déjà !). — Réaction excellente en tous points ; et la preuve, c'est qu'elle amena une protestation bruyante de la part de tous les gens qui se croient musiciens parce que la musique les grise comme le vin, et qui demandent à être « bercés »...

Mais il y avait deux écueils sur cette route : la brutalité et la facilité.

La brutalité, M. Darius Milhaud y a donné en plein. Et c'est dommage : l'auteur du « deuxième quatuor » et des « Poèmes Juifs » était vraiment un maître. Mais quel changement ! ses « Etudes », aux concerts Straram, l'ont montré à tous ; à l'exception de la deuxième, vraiment fine et poétique, le reste est *barbare*. Nous n'employons pas cette épithète au hasard : il y a là un art très chargé, très violent, destiné à frapper vite et fort des esprits sans nuances, à l'opposé du génie latin ; et au surplus, art qui cherche, tout comme le « Debussysme », à atteindre par la sensation, substituant simplement les effets de brutalité à ceux de finesse, et qui sait fort bien « remuer le marais ».

Peut-on faire le même reproche à Casella, qui est sans doute le plus grand compositeur italien d'aujourd'hui? Peut-être un peu. Mais on pourrait plutôt reprocher à ce maître éminent une technique trop savante et qui l'entraîne à des abus dont l'unité de l'œuvre se ressent. Des inutilités, même intéressantes pour les techniciens, restent des longueurs et son « Elegia Eroica » ne s'écoutait pas, à l'Exposition, avec un intérêt parfaitement soutenu.

ECHO de Paris
Opér. de l'Opéra
12 NOV. 1928

* * *

Dans ce même groupe, il faut encore citer Poulenc et Auric. Mais ils n'étaient pas représentés aux concerts Straram ; pour les trouver, rendons-nous donc aux Ballets Russes.

Auric y a donné une nouveauté, « les Matelots ». C'est une œuvre claire, sobre, point acide du tout, franchement rythmée et très mélodique ; musique facile à entendre, d'ailleurs, trop facile vraiment.., à la portée de toutes les oreilles... C'est bien là le second écueil dont nous parlions.

L'œuvre un peu plus ancienne de Poulenc, les « Biches », vaut par les mêmes qualités, mais surtout, il importe d'y insister, elle est d'une autre qualité. La musique de M. Poulenc est extrêmement riche sous son apparente facilité et l'on peut attendre beaucoup de ce jeune compositeur.

Mais puisque nous sommes aux Ballets Russes attardons-nous quelques instants encore et parlons de la chorégraphie. Deux tendances se partagent le répertoire : la danse et l'acrobatie.

Les « Matelots » (chorégraphie de Massine), appartiennent à la seconde ; sous prétexte de stylisation, assez ingénieuse d'ailleurs, les acteurs se livrent à de véritables tours de force, à une agitation exaspérée, qui naturellement enthousiasme le public, mais qui n'a plus aucun rapport avec la danse, laquelle est harmonie et non difficulté. Quant aux décors (de Pruna), dans un même but de stylisation, ils sont baroques et prétentieux.

Au contraire, la chorégraphie des « Biches » (de B. Nijinska), est excellente : sobre, gracieuse, très bien réglée, vraiment fort jolie ; et surtout, admirablement adaptée à la musique. Et les ensembles, décors et costumes, de Marie Laurencin, sont tout à fait agréables à l'œil.

Balanchine a conçu, pour le « Chant du Rossignol », de Strawinsky, une chorégraphie assez douteuse dans l'ensemble et qui parfois rappelle fâcheusement le cirque, mais qui a été sauvée par le talent extraordinaire d'une danseuse, Alicia Markova, et par les décors et costumes de Henri-Matisse. Avouerons-nous pourtant que cette œuvre de Srawinsky nous semble trop fine, trop en nuances pour être ainsi matérialisée par la danse, si bonne soit-elle ?

Mais nous venons de nommer Strawinsky ; il convient d'en parler plus longuement, ainsi que des deux autres maîtres de la musique contemporaine : Falla et Honneger.

Strawinsky vient dêtre amplement représenté à Paris : Concerts Koussevitzky, Ballets Russes, Théâtre Beriza. Avons-nous eu, comme certaines personnes plus compétentes que nous, l'impression du génie de première grandeur, un des trois ou quatre plus grands dans l'histoire de la musique ? A certains moments, oui... mais à d'autres... enfin, ne classons pas pour le moment. Bornons-nous à reconnaître qu'il s'agit là d'un art extrêmement savant, certes, et où la volonté joue un très grand rôle, mais où l'on ne saurait, sans une grossière erreur, méconnaître l'inspiration, qui est de premier ordre. Que ce soit dans le rythme ou dans la mélodie, Strawinsky a des découvertes géniales et qu'aucun travail ne peut atteindre. Son « Histoire du Soldat » est d'une finesse exquise, vraiment digne de Mozart, si l'on néglige quelque acidité d'orchestration : le « Chant du Rossignol » est d'une poésie rarement atteinte ; dans « Pétroucka », c'est plutôt la couleur qui domine ; mais surtout, il y a une vigueur, une ampleur indescriptibles dans le début du deuxième mouvement de son Concerto.

Mais nous faisons quelques réserves. Le premier et le troisième mouvement de ce même concerto nous ont paru un peu creux. Et si le « Sacre du Printemps » contient des pages géniales, on y trouve aussi bien des longueurs : elles apparaissent singulièrement quand l'œuvre est privée de sa partie chorégraphique, qui bouchait les trous. Et enfin, pour tout avouer, nous pensons que Strawinsky a tort de mépriser ainsi le « développement » ; un beau thème peut et doit être exploité : Strawinsky se borne à le faire entendre, une ou plusieurs fois, puis, dédaignant ce trésor, il s'amuse avec de la menue monnaie... C'est très bien de fuir les « procédés », mais à condition que ce n'en soit pas un.

* * *

Falla a été représenté aux concerts Straram par une suite tirée du « Tricorne », et au Théâtre Bériza par « l'Amour-Sorcier ». Musique chaude, constamment inspirée ; et une des plus sincères, certainement, c'est-à-dire une de celles où l'on trouve le moins de formules préconçues.

Honneger, enfin, n'a été représenté qu'aux concerts Straram, par son « Horace Victorieux », qui contient certes de belles pages, mais dont l'ensemble est long, un peu gris. Le « Roi David » sans doute était trop présent encore à notre esprit et nous rendait difficile, bien qu'au surplus il soit injuste d'exiger la seule production d'ouvrages de telle valeur. Signalons, à ceux qui l'ignorent encore, qu'Honneger vient de terminer une Judith : sera-ce une nouvelle merveille ?

Noël VINDRY.

Le Souvenir de Léon Bakst

Ceux qui gardent dans leur mémoire le souvenir enchanté, presque féerique, des premiers *Ballets russes* ne visiteront pas sans éprouver un vif et doux-amer sentiment de mélancolie l'Exposition *Léon Bakst*, présentement ouverte à la Galerie Charpentier.

Ce fut au printemps de l'année 1909, au Châtelet, que l'on vit pour la première fois la compagnie de M. Serge de Diaghilew. Et quelle compagnie ! A cette époque, le même spectacle réunissait des artistes qui, par la suite, se séparèrent. Dans la seule *Cléopâtre* étaient rassemblés la Karsavina, la Pawlowa, Nijinski, la Rubinstein, la Nijinska, le [illegible] Fokine. Les trois grands décorateurs de l'époque étaient Nicolas Roerich (*Le Prince Igor*), Alexandre Benois (*Le Pavillon d'Armide*) et Léon Bakst (*Cléopâtre*). Ce fut cette année-là aussi qu'on nous montra le *Carnaval* de Schumann. Souvenez-vous des charmants costumes aux blancheurs laiteuses, et de Nijinski en Arlequin, effeuillant comme une marguerite, parmi les alertes ballerines, les légers morceaux d'un billet doux.

Il faut bien le dire, la présente Exposition Bakst ne saurait donner qu'une idée extrêmement incomplète de l'art de ce prodigieux décorateur, de cet éblouissant costumier. Les chefs-d'œuvre de Bakst : *Cléopâtre, Shéhérazade, Carnaval, Le Spectre de la Rose*, ne sont représentés ici que par quelques aquarelles, tout à fait insuffisantes pour que l'on puisse se faire une idée de ce que ces spectacles, par les yeux, offraient au rêve, à l'imagination. Le nom même de *Shéhérazade* ne figure pas au catalogue. Regrettons que, dans la circonstance, les organisateurs n'aient pas songé à emprunter au Musée des Arts décoratifs, où elle est conservée, l'aquarelle couleur de rubis, de saphir et d'émeraude qui représente ce harem étouffé de rideaux, de coussins et de tapis, dans lequel bondissaient les almées amoureuses, les eunuques comiques et les nègres endiablés.

On l'a dit cent fois : les décorateurs russes, et particulièrement Léon Bakst, ont rénové de fond en comble non seulement l'art du théâtre mais l'art contemporain. Au moment où Bakst est mort, nous avons ici même insisté là-dessus. Ce magicien a libéré les couleurs pures, redonné la force et l'éclat aux rouges triomphaux, aux jaunes exaltants, aux verts despotiques. Comme les murs des maisons, comme les robes des femmes, comme les étalages des magasins étaient tristes et timides avant lui ! Ce sont les Ballets Russes qui ramenèrent chez les fleuristes certaines fleurs qu'on n'y voyait pas, qu'on n'y voyait plus ; le souci par exemple, ou le zinnia, la capucine...

Mais l'art de Bakst n'offrait pas seulement aux yeux de belles fêtes sensuelles. L'exposition actuelle montre que ce sémite slave appuyait ses dons natifs de coloriste sur une culture sagace et profonde. Bakst avait exploré tous les musées, toutes les bibliothèques ; interrogé en Europe les fresques des églises et des palais. Il a ressuscité les civilisations disparues, mais non en archéologue, toujours en artiste et en poète. Une des dernières fois que je le vis, il me dit, parlant des décors et des costumes de sa *Phaedre* : « Il n'y a pas un détail qui ne soit exact. » Cependant, eûtes-vous jamais, devant un décor de Bakst, l'impression du pastiche ?

Peut-être pourrait-on comparer l'art de Bakst à l'art de Heredia. Et l'on rêve (vainement hélas !) d'une édition des *Trophées* illustrée par ce Russe d'origine juive qui, placé à l'articulation du vieux monde, avait d'un côté l'Asie et de l'autre l'Europe et sut si bien en profiter. Il sollicita tour à tour les ruines d'Angkor et les palais de Florence, les temples chinois, la Venise de Carpaccio, Curieux de l'Allemagne baroque de Dresde et de Munich, énivré par la France romantique de Gavarni et de Musset, ébloui comme un enfant, patient comme un érudit et abandonnant profusément à une innombrable lignée d'imitateurs les richesses que son imagination inépuisable conflait à ses obéissants et agiles pinceaux.

Hélas ! ces aquarelles pâliront, finiront par disparaître ; et il ne restera plus de ces incomparables spectacles que quelques souvenirs fidèles, reconnaissants, heureux, lesquels à leur tour disparaîtront aussi.

J.-L. VAUDOYER.

brochure d'actualité

99

it de : EXCELSIOR
e : 5, Rue Scribe
20 JUIN 1924
ure :
ition :

RECEPTIONS

— Goûter, demain samedi, chez Mme Hochon.

BIENFAISANCE

— La soirée de gala que donnent, ce soir, au théâtre des Champs-Elysées, les ballets russes de Serge de Diaghilew, unira dans un éclat incomparable l'art et la charité. La société parisienne, si généreuse et sensible, a répondu avec empressement à l'appel qui lui était adressé pour les *œuvres que président la grande-duchesse Marie et Mme la marquise de Ganay.*

Le programme comprend la création d'un nouveau ballet, *le Train bleu*, dont le scénario est de M. Jean Cocteau, la musique de M. Darius Milhaud, la chorégraphie de l'illustre Nijinska. Les quatre rôles principaux de cet ouvrage, de la plus subtile et élégante originalité, ont été confiés à M. Antoine Doline, ce jeune danseur dont la récente apparition dans *les Fâcheux* a été une révélation mémorable; M. Voisikowsky, si remarquable dans toutes ses créations et en particulier dans la dernière, celle du joueur de cartes de ce même ballet des *Fâcheux;* l'originale et charmante Sokolova et Mme Nijinska elle-même. L'orchestre sera conduit par M. André Messager, qui prêtera une fois de plus à l'un des musiciens dont il estime le talent l'appui de sa haute et précieuse autorité.

La soirée commencera par la délicieuse opérette de Chabrier, *l'Education manquée*, que M. S. de Diaghilew a maintenue au programme du gala, malgré les manifestations hostiles qu'a provoquées la première représentation de cette œuvre charmante du grand musicien français. Comme à la création, *l'Education manquée* sera chantée par Mlles G. Vix, Ferraris et M. Vigneau.

Le spectacle se terminera par le merveilleux ballet *Petrouchka*, que conduira M. Pierre Monteux, l'admirable chef d'orchestre, dont les ballets russes fêtent en ce moment le retour.

On a revu avec plaisir de très gracieux ballets et notamment "Les Tentations de la Bergère" réglés par la "Nijinska", "Cimarosiana", "Les Contes Russes" de Liadow, "Le Train Bleu" de M. Marius Milhaud, etc.

Les principaux interprètes de ces ballets : Mmes Vera Nemtchinova, Lydia Sokolava, Ludimila Chollar et Devalois. MM. Léon Woizikowsky, Nicolas Zverew et Théodore Slavinosky, ont été longuement applaudis.

it de :
sse : PETIT MONEGASQUE
MONTE-CARLO
e : 20 Décembre 192
gnature :
exposition :

Théâtre de Monte-Carlo

SAISON DE BALLETS CLASSIQUES

sous le Haut Patronage de S. A. S. la Princesse Héréditaire de Monaco

PETROUCHKA

Nous avons retrouvé *Petrouchka*, ces derniers soirs, tel que nous l'avions aimé jusqu'à l'orageux été de 1914; tel qu'il nous enchanta encore la saison dernière.

Les scènes burlesques de MM. Igor Stravinsky et Alexandre Benoist ont gardé toute leur séduction. L'orchestre éblouissant et limpide de Stravinsky qui semble emprunter à l'Orient ses ors, ses ardeurs et ses langueurs, est toujours aussi captivant.

La partition de *Petrouchka* est essentiellement russe. Très raffinée et très hardie, elle est aussi d'une rare puissance d'expression, d'une sûreté de ligne remarquable et d'une extrême intensité de couleur. En un mot, c'est une œuvre maîtresse permettant de classer M. Stravinsky non seulement parmi les meilleurs continuateurs de Moussorgsky, mais aussi parmi les premiers musiciens de l'Ecole russe actuelle.

Certes, à la première audition, quelques-uns sont un peu déroutés par cette musique dont certaines dissonances voulues leurs paraissent bizarres comme les touches violentes des peintres impressionnistes, ou l'habituel langage des Six. Mais pour les dilettanti épris de modernisme, il y a là une invention, une science extraordinaires et des trouvailles d'une géniale originalité.

Quant au poème, il est exquis. Le rideau se lève sur la foule bigarrée qui commence d'aller et venir devant le petit théâtre des Poupées. Le vieux sorcier, qui est l'excellent mime Savitsky, éveille au son de sa flûte d'argent, les trois poupées de son petit théâtre: Pierrot, le Maure et la Ballerine. Et ceci est déjà délicieusement pittoresque. Mais aussitôt que ces poupées entrent en danse, et surtout quand ces sentiments humains commencent à s'insinuer en leurs petites âmes mécaniques; quand la frivole Ballerine accorde au Maure briseur de noix de coco des faveurs refusées au trop tendre Pierrot, alors la délicate émotion qui se dégage de l'œuvre nous prend.

Elle grandit dans la scène de la mort de Petrouchka, alors que son âme ingénue et douloureuse s'envole dans un rayon de lune, ne laissant entre les mains du vieux sorcier que la dépouille

N° DE DÉBIT 61
Rives d'Azur
Monaco
21 Janv 24

Extrait de :
Adresse : GAULOIS
4, RUE DROUOT
Date : 21 JUIN 1924
Signature :
Exposition :

AUX BALLETS RUSSES

Une soirée de musique française

MM. Jean Cocteau, Erik Satie, Francis Poulenc, Georges Auric, Darius Milhaud: tels sont les auteurs dont les noms se trouveront réunis, demain dimanche, au programme des Ballets russes. Ceux de Mlles Marie Laurencin, Chanel, MM. Picasso, Jean Braque et Pierre Laurens ne sont pas moins significatifs. M. Serge de Diaghilew, qui nous a fait connaître les maîtres de la musique russe et révélé Stravinsky, accorde aujourd'hui à la musique française un zèle non moins efficace, et la soirée de demain résumera son effort de cette saison. *Les Biches, Les Fâcheux* et *Le Train Bleu* s'y trouveront réunis et précédés de *Parade.*

L'orchestre dirigé par M. André Messager, la chorégraphie de l'illustre Nijinska, l'interprétation, qui réunit auprès d'elle des artistes tels que Mmes Nemchinova, Tchernicheva, Sokolova, MM. Viltzak, Voisikovski et M. Doline, tout concourt à faire de cette soirée une manifestation où la musique et l'art scénique de notre pays seront fêtés dignement grâce à une haute intelligence et un heureux concours.

Adresse : COMŒDIA
Date : 20 JUIN 1924
Signature :
Exposition :

Le gala de ce soir aux Ballets russes

La soirée de gala que donnent ce soir au Théâtre des Champs-Élysées les Ballets russes de Serge de Diaghilew unira dans un éclat incomparable l'art et la charité. La société parisienne, si généreuse et si sensible, a répondu avec empressement à l'appel qui lui était adressé pour les œuvres que président S. A. I. la grande-duchesse Marie et Mme la marquise de Ganay.

Le programme comprend la création d'un nouveau ballet, *Le Train bleu*, dont le scénario est de M. Jean Cocteau, la musique de M. Darius Milhaud, la chorégraphie de l'illustre Nijinska. Les quatre rôles principaux de cet ouvrage, de la plus subtile et élégante originalité, ont été confiés à M. Antoine Doline, ce jeune danseur dont la récente apparition dans *Les Fâcheux* a été une révélation mémorable; M. Voisikowsky, si remarquable dans toutes ses créations et en particulier dans la dernière, celle du joueur de cartes de ce même ballet des *Fâcheux;* l'originale et charmante Sokolova et Mme Nijinska elle-même. L'orchestre sera conduit par M. André Messager qui prêtera une fois de plus à l'un des musiciens dont il estime le talent l'appui de sa haute et précieuse autorité.

La soirée commencera par la délicieuse opérette de Chabrier, *L'Education manquée*, que M. S. de Diaghilew a maintenue au programme du gala malgré les manifestations hostiles qu'a provoquées la première représentation de cette œuvre charmante du grand musicien français. Comme à la création, *L'Education manquée* sera chantée par Mlles G. Vix, Ferraris et M. Vigneau.

Le spectacle se terminera par le merveilleux ballet *Petrouchka*, que conduira M. Pierre Monteux, l'admirable chef d'orchestre dont les Ballets russes fêtent en ce moment le retour

Adresse : BONSOIR
Rue de l'Échelle
Date : 18 JANV 1924
Signature :
Exposition :

De Monte-Carlo :

Grand succès dimanche 13 janvier, au théâtre de Monte-Carlo, pour *Daphnis et Chloé*, l'œuvre parfaite de M. Ravel ; *les Biches*, le nouveau et savoureux ballet de M. Poulenc, et *Les Tentations de la bergère*, du vieux et charmant Monteclair.

Une salle brillante, où l'on remarquait S. A. S. la princesse héréditaire de Monaco, le duc de Connaught, le grand-duc André ; Mme la princesse de Polignac, arrivée le jour même et de nombreuses notabilités parisiennes, a longuement applaudi ces trois ouvrages si heureusement choisis et présentés en des décors signés Juan Gris et Marie Laurencin, ainsi que Mme Nijinska qui en avait réglé la chorégraphie. L'interprétation qui réunissait après d'elles Mmes Sokolova, Tchernicheva ; MM. Doline, Voizikovsky, Vilzak, Slavinsky, Zevew, et l'excellent orchestre de Monte-Carlo, fort bien dirigé par M. Flament. C'est ainsi que les festivals français ajoutent aux plaisirs d'une côte heureuse, l'intérêt artistique le plus raffiné et attirent, au théâtre de Monte-Carlo, l'élite de la société.

Adresse : COMŒDIA
27 Rue Poissonnière
Date : 17 JANV 1924
Signature :

Monte-Carlo.

Grand succès dimanche, au Théâtre de Monte-Carlo, pour *Daphnis et Chloé*, l'œuvre parfaite de M. Ravel ; les *Biches*, le nouveau et savoureux ballet de M. Poulenc, et les *Tentations de la Bergère*, du vieux et charmant Monteclair. Une salle brillante, où l'on remarquait S. A. S. la princesse hérédifaire de Monaco, le duc de Connaught, le grand-duc André, Mme la princesse de Polignac, arrivée le jour même, et de nombreuses notabilités parisiennes, a longuement applaudi ces trois ouvrages si heureusement choisis et présentés en des décors signés Juan Gris et Marie Laurencin, ainsi que Mme Nijinska qui en avait réglé la chorégraphie ; l'interprétation qui réunissait auprès d'elle : Mmes Sokolova, Nantchinova, Tchernicheva, MM. Doline, Voizikovsky, Vilzak, Slavinsky, Zevew, et l'excellent orchestre de Monte-Carlo fort bien dirigé par M. Flament. C'est ainsi que les festivals français ajoutent aux plaisirs d'une côte heureuse l'intérêt artistique le plus raffiné et attirent, au Théâtre de Monte-Carlo, l'élite de la société.

Petite Monégasque
Monte-Carlo
21 JANV 1926

Casino de Monte-Carlo

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Jeudi 22 Janvier
En matinée, à 2 h. 30 :

REPRÉSENTATION DE BALLETS RUSSES
(Direction : Serge de Diaghilew)
Sous le Haut Patronage de S.A.S. la Princesse Héréditaire de Monaco

PETROUCHKA
LE MARIAGE D'AURORE
DANSES POLOVTSIENNES DU PRINCE IGOR

Chorégraphie de la 1re danse de Nijinska
Chorégraphie du Grand Ensemble Final de Michel Fokine.
Musique de Borodine
Décor et costumes de Rœrich
Mmes L. Tchernicheva, Lydia Sokolova, M. Léon Woizikovsky
et tous les Artistes de la Danse.
Orchestre sous la direction de M.-C. Scotto
Régisseur général : M. Serge Grigorieff
Prix des places : 30 et 40 francs

Rives d'Azur
MONACO
15 JANV 31

CASINO DE MONTE-CARLO

Programme Hebdomadaire du 22 au 24 Janvier 1926

Vendredi 22 Janvier

Dans la Salle de Musique du Palais des Beaux-Arts
(à 3 heures de l'après-midi)
RÉCITAL, donné par M. Alexandre Borovskky, pianiste

SAISON DE BALLETS RUSSES DE SERGE DE DIAGHILEW
Sous le Haut Patronage de S.A.S. la Princesse Héréditaire de Monaco
(En soirée à 9 heures)
« PAPILLONS »
Ballet en 1 acte — Musique de Schumann
Décor et costumes de L. Bakst — Chorégraphie de M. Fokine.
« LES TENTATIONS DE LA BERGERE »
Musique de Monteclair (1666-1737)
Reconstituée et instrumentée par H. Casadesus
Rideau, décor et costumes de J. Gris. Chorégr. de B. Nijinska
« SHEHERAZADE »
Musique de Rimsky-Korsakow
Décor et costumes de L. Bakst. Chorégraphie de M. Fokine.

Semaine
LA RIVIERA
NICE
1924

A MONTE-CARLO

A 16 h. 30, dans la Nouvelle Salle du Casino, Dancing, Black and White jazz-band.

Salle du Théâtre :

A 14 h. 30 : *Une Education manquée*, saynète en un acte, musique de Chabrier. (Mmes Inès Ferraris ; MM. Théodore Ritch et Daniel Vigneau).

Les Biches (création), ballet avec chant en un acte, musique de Francis Poulenc. (Mmes Nijinska, Vera Nemtchinova, Lubov Tchernicheva, Lydia Sokolova ; MM. Léon Woizikowsky, Anatol Wilzak, Nicolas Zverew). Artistes du chant : Mme Romanitza, MM. Fouquet et Cérésole.

Les Tentations de la Bergère (création), ballet en un acte, musique de Monteclair (1666-1737). (Mme Vera Nemtchinova ; MM. Léon Woizikovsky, Théodore Slavinsky, Anatol Wilzak, Zverew, Dolin Sozvinsky). Chef d'orchestre M. Flament.

Chronique musicale

Les Ballets russes de M. Serge de Diaghilew. — Le *Psaume XLVI* de Florent Schmitt. — Un concert Stravinsky.

Les Ballets russes de Serge Diaghilew viennent de passer quelques jours à Paris. Ils ont apporté deux créations : *Zéphire et Flore*, de M. Vladimir Dukelsky et les *Matelots* de Georges Auric.

M. Auric est un musicien de la plus vive intelligence. Qu'il compose ou qu'il écrive — on sait qu'il tient avec une singulière autorité la rubrique musicale des *Nouvelles littéraires* — tout ce qu'il fait porte la marque d'une lucidité impitoyable.

Nous n'aimons pas toute sa musique ou, du moins, tout ce que nous en connaissons. Il n'est pas prouvé que cet espoir de la jeune école, qui sait très bien son métier de critique, sache aussi bien le métier beaucoup plus difficile de compositeur. Les croquis rapides et légers qu'il nous donne sont de ceux dans lesquels la difficulté est esquivée plus que résolue.Ils séduisent par leur fraîcheur et irritent par leur acidité. Nous attendons M. Auric à des travaux plus sérieux. C'est pourquoi, nous nous faisions un plaisir de prêter à son nouvel ouvrage, le plus important dit-on, de tous ceux qu'il ait écrits, une oreille particulièrement attentive.

Ce plaisir est remis à l'an prochain. Nous n'avons pu, en effet, utiliser samedi les places que le théâtre de la Gaîté-Lyrique nous a offertes avec une générosité bien insuffisante, et d'où l'on n'apercevait qu'un tiers environ de la scène, ce qui est peu lorsque le spectacle emprunte aux décors une bonne partie de son intérêt. Un ballet est un ensemble, et il faut le juger comme tel. Sinon, autant s'en aller.

Mais voici l'occasion de dire notre mot dans cette éternelle question de l'accueil fait à la Critique, aux portes de certains théâtres. Nos confrères Landormy et Cœuroy la soulevaient encore tout dernièrement et presque le même jour, l'un pour se plaindre d'avoir été mal reçu à l'Opéra, le second pour s'étonner de la maladresse de l'administration du Théâtre des Arts décoratifs.

Elle est très simple. Le représentant musical d'un journal s'expose aux pires désagréments s'il se présente à un contrôle de théâtre sans avoir sa ou ses places dans sa poche. Il ne peut rien contre l'employé anonyme et irresponsable installé derrière son comptoir, qui ne le connaît pas, qui le considère comme un monsieur cherchant à abuser de sa situation pour s'introduire dans la salle sans payer. Pour notre part, hormis quelques théâtres et, il faut le dire, beaucoup d'administrations de concert, où se perpétuent les traditions de courtoisie à l'égard de la presse, où d'ailleurs nous avons des amitiés, nous ne nous risquons nulle part sans avoir reçu au préalable, de la direction même, des fauteuils numérotés d'où l'on voie et entende parfaitement.

Règle générale : n'aller que dans le théâtres dont les dirigeants sont assez désireux de nous voir pour nous bien placer. Sinon s'abstenir ; dans les cas où l'on ne peut faire autrement, payer sa place. Béraud l'écrivait l'autre jour. Il est excellent qu'un critique acquitte de temps en temps le prix d'un fauteuil. Rien de tel pour le ramener au sentiment des réalités, le tirer de son optimisme, lui rendre sa pleine liberté à l'égard de l'ouvrage qu'il juge, lui rappeler enfin qu'il eixste toute une catégorie de lecteurs qui sont bien aises de savoir si, oui ou non, tel spectacle au profit duquel il fait par ailleurs une tapageuse publicité, vaut réellement les quarante francs qu'il faut y mettre. Car enfin, c'est tout de même une question par le temps qui court, et nous n'y pensons pas assez.

Mais revenons aux Ballets russes. Peut-être n'est-il pas indispensable d'avoir pris contact avec leurs deux nouveautés de cette année pour savoir à peu près où ils en sont : au plus bas d'une courbe qui depuis 1912, ne cesse de s'infléchir. Mais qui dit le plus bas laisse ouverte la porte à tous les espoirs de redressement. Et des symptômes favorables se dessinent déjà. Mlle Nijinska, maîtresse de ballet, chorégraphe de *Noces*, qui avait poussé l'amour de la stylisation jusqu'à réduire les évolutions du corps de ballet et les mouvements même du corps humain à de la pure mécanique, a cédé sa place à M. Massine. Celui-ci est trop hanté encore par l'extravagant, le singulier. Tout de même, le seul départ de Mme Nijinska est un événement considéré par les experts comme de bon augure. Que devient Mme Nijinska ? Nous le donnons en mille. La direction de l'Opéra l'engage pour monter le prochain ballet de M Albert Roussel.

Il est intéressant de feuilleter la collection des programmes des Ballets russes depuis leur début début. On y voit le chemin parcouru plus exactement descendu. Avec quel plaisir on retrouve les maquettes de Bakst. Quelles merveilles. On comprend l'impression extraordinaire, la révélation qu'apporte l'art violent et somptueux de ce prodigieux décorateur. Mais pendant ces années brillantes entre toutes, Serge de Diaghilew n'avait pas seulement auprès de lui un grand peintre. Il diposait aussi d'artistes incomparables, tels qu'on en voit un ou deux par génération : Nijinski, Anna Pavlowa. Fokine lui-même, en dépit des reproches qu'on a pu lui faire par la suite, venait à son heure. Enlisé dans l'académisme, l'ancien ballet avait perdu ses derniers défenseurs. Comme Isadora Duncan, le jeune maître de ballet voulut créer autre chose et, en somme, y réussit. Il insuffla à la danse le sentiment, l'expression, la passion. Il assouplit la technique. A la racine de ses conceptions, il y avait sans doute une confusion. La danse a pour objet la danse, c'est-à-dire la beauté disciplinée du corps en mouvement ; elle ne doit pas s'embarrasser d'un excès de préoccupations psychologiques. La tentative de Fokine était cependant séduisante et, dans une certaine mesure, opportune. A petite dose, et au début, le poison est euphorique. Faisant contraste avec les conventions figées du ballet d'opéra, les réalisations vivantes et souples de Fokine étaient bien faites pour ravir les imaginations. Enfin, la musique elle-même tenait une place de choix dans ces Ballets russes de la première heure. Les partitions brillantes et voluptueuses de *Shéhérazade*, de l'*AprèsMidi d'un Faune*, de *Daphnis et Chloé*, de *la Péri*, de *Petrouchka* s'accordaient admirablement à la magnificence de la mise en scène. Ainsi une atmosphère somptueuse et féérique était créée. Aucun de ceux qui l'ont respirée n'en ont perdu le souvenir enchanté, et il leur suffirait d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur ces magnifiques programmes de 1909 à 1912 pour retrouver leurs émotions de jadis.

L'histoire des Ballets russes depuis 1912, vue à travers le raccourci des années, est celle d'un appauvrissement sytématique et continu des moyens, d'une évolution ininterrompue vers un idéal de sécheresse anguleuse, dans le triple domaine de la musique, de la chorégraphie, et du décor. On suit les progrès de ce dessèchement d'année en année, de page en page. Le Stravinsky de *Petrouchka* devient celui du *Sacre* (1912) puis celui des *Noces*. Auric et Poulenc aujourd'hui achèvent le cycle. Encore que les points de repère nous manquent un peu, nous ne croyons pas nous tromper beaucoup en discernant une évolution toute pareille dans l'esprit de plus en plus aride et dépouillé des chorégraphies successive de Fokine, de Nijinsky, de Mlle Nijinska. Enfin, après l'opulence, la largeur d'un Bakst, nous aboutissons à telle rigide et froide combinaison de couleurs et de lignes comme celle que nous devions il y a deux ans à Mme Gontcharova, l'auteur des décors et des costumes noir sur blanc le *Noces*.

Il se peut que cette évolution ait été voulue. Aussi bien coïncide-t-elle avec la tendance à la simplification dont notre époque est si profondément éprise. Il est plus probable pourtant qu'elle aura découlé normalement de l'appauvrissement des tempéraments et des ressources. Bakst, Nijinsky, Povlowa, avaient un rayonnement et, pour tout dire, un génie qui manque aux collaborateurs actuels de M. Serge de Diaghilew. Ceux-ci ont tâché jusqu'ici d'y suppléer par un esprit de recherche assez aigu. Les Ballets russes sont devenus depuis quelques années une sorte de laboratoire. On y multiplie les expériences. Mais le grand souffle qui emporte tout n'y est plus. Qui sait ce que demain nous réserve ?

**

M. Sichau a dirigé, la semaine dernière, une belle exécution du *Psaume* de Florent Schmitt. Réparation tardive vis-à-vis d'un ouvrage qui a dû attendre dix-huit ans avant d'être édité, et vingt avant d'être joué, bien que les amis de l'auteur l'aient toujours tenu pour un chef-d'œuvre.

Chef-d'œuvre peut-être. Nous demandons en tout cas à la réentendre. Il s'agit là d'une composition pour chœur et orchestre énorme par son épaisseur massive autant que par ses vastes proportions et le nombre des exécutants qu'elle exige. M. Florent Schmitt ne ménage pas les notes ; il les accumule, il les superpose. Si la musique se jugeait au poids, nul doute que le compositeur du *Psaume* et de la *Tragédie de Salomé* ne se place au premier rang des compositeurs d'à-présent.

L'ouvrage fait de l'effet, et d'abord un effet physique ; M. Florent Schmitt n'est pas un grand inventeur de mélodies, mais un musicien savant et maître des éléments qu'il déchaîne. A force de surcharger son texte, de noircir ses portées, il parvient à élaborer une substance symphonique si dense, somptueuse, chatoyante, qu'on ne songe guère à analyser sa qualité proprement musicale.

Nous ne raffolons pas des productions de M. Florent Schmitt. Mais nous ne voudrions priver personne du plaisir de les aimer. Et nous conseillons aux récalcitrants de relire le chapitre que Vuillermoz, dans son ouvrage, *Musique d'aujourd'hui*, a consacré à M. Florent Schmitt et à son *Psaume*. La lecture les fera revenir sur leur impression de concert, preuve que la littérature, sous une plume persuasive, est plus forte que la musique.

**

Le dernier concert Koussevitzky était consacré tout entier aux œuvres de M. Stravinsky. A *Petrouchka* et au *Sacre*, depuis longtemps inscrits au répertoire de nos grandes Associations symphoniques françaises, venaient s'ajouter pour la circonstance deux compositions nouvelles : un important *concerto* pour piano et orchestre d'harmonie (flûtes, bassons, cor anglais, clarinettes, trompettes, trombones, tuba et timbales) et une petite pièce pour onze instruments, intitulée *Ragtime*.

M. Stravinsky a un peu l'apparence d'un fou. Sa musique, découpée en rythmes obstinés et mécaniques, est une musique de maniaque, d'obsédé. Il n'est pas impossible qu'un jour vienne où M. Stravinsky se livrera, hors du domaine sonore où aujourd'hui sagesse et folie se confondent si aisément, à une excentricité qui éclairera brusquement son évolution et nous en apprendra sur ses compositions bien davantage que les trois ou quatre cents articles bourrés de références dont il a été l'objet dans la presse musicale.

Fou ou non, M. Stravinsky n'en est pas moins le musicien le plus important d'aujourd'hui. Outre sa virtuosité lorsqu'il instrumente, c'est un extraordinaire inventeur de combinaisons sonores. Il ne veut pas toujours la même chose, et la divergence de ses recherches le prouve bien, mais ce qu'il veut, il le veut fortement et le réalise avec netteté. Alors que tant de jeunes musiciens abusent de la liberté que leur offre la rupture de toutes les anciennes barrières, et s'en remettent au hasard des rencontres sonores pour étonner l'auditeur, M. Stravinsky cherche des effets déterminés et sa maîtrise les obtient. De là cette curieuse transparence, cette limpidité de cristal qui conserve telle de ses partitions comme celle du *Rossignol* sous un entassement de dissonnances qui, en d'autres mains, aboutirait à des effets de grisaille, d'opacité. En art comme ailleurs, il semble que le tempérament, la volonté, créent un phénomène analogue à celui que les physiciens désignent sous le terme de polarisation. M. Stravinsky possède une force d'attraction considérable. Les incertains, les faibles se groupent autour de lui et l'imitent. Nulle influence, depuis Debussy, n'aura été aussi profonde et générale que la sienne. Elle vaut ce que valent les influences : pas grand'chose, et les musiciens qui font du Stravinsky ne sont en somme ni plus ni moins intéressants que ceux qui font du Massenet. Mais il serait puéril de la nier.

DOMINIQUE SORDET.

ACTION FRANÇAISE
12-14, RUE DE ROME
23 JUIN 1925

Extrait de : SONSOIR
Adresse : 8, Rue de l'Échelle
Date : 28 JANV 1924
Signature :

De Monte-Carlo :

Les festivals français viennent de donner la première représentation du ballet des *Fâcheux*, dont la musique est de M. Georges Auric, sur un scénario de M. Boris Kochno, d'après la comédie de Molière, devant une salle comble et avec un succès magnifique, également mérité par la musique d'une clarté toute classique et du plus vigoureux caractère, les décors et les costumes de M. Georges Braeque, merveilleusement évocateurs ; la chorégraphie de Mme Nijinska, qui joint dans un goût parfait les grâces de la danse à l'action dramatique, et l'interprétation, qui réunissait auprès de Mme Nijinska elle-même Mmes Tchernicheva, Krassovska, Schollar, Nikitina, MM. Wilzak, Slavinsky, Woizikovsky, Doline, Jazvinsky, Parlov,

L'excellent orchestre de Monte-Carlo, sous l'excellente direction de M. Flament, a été légitimement associé aux ovations prolongées qui ont terminé cette belle représentation. Ainsi se trouve encore enrichi d'une création nouvelle le répertoire déjà si intéressant de cette série de festivals français, qui attirent à notre théâtre l'élite des connaisseurs du monde entier.

BIENFAISANCE

— Un concert de charité organisé par la princesse E. de Polignac aura lieu le lundi 23 juin, à 16 heures précises, chez la comtesse de Béhague, 123, rue Saint-Dominique, au profit de la *Société philanthropique*.

Au programme : des chœurs de Chabrier, de Fauré, des danses anciennes sur la musique de Mme la duchesse de La Roche-Guyon, des mélodies de Caplet chantées par la comtesse Jean de Polignac et *le Bal de Béatrice d'Este*, de Raynaldo Hahn, exécuté par les membres de la Société moderne des instruments à vent, sous la direction de l'auteur. Billets à 40, 30 et 20 francs chez la duchesse de Guiche, 42 *bis*, avenue Henri-Martin ; chez M. Edouard Hermann, 2, rue Rembrandt, et chez Durand, 4, place de la Madeleine.

— La soirée de gala que donneront demain, au théâtre des Champs-Elysées, les ballets russes de M. S. de Diaghilew, unira dans un éclat incomparable l'art et la charité. La société parisienne, généreuse et sensible, a répondu avec empressement à l'appel qui lui était adressé pour les *œuvres que président la grande-duchesse Marie de Russie et la marquise de Ganay*. Le programme comprend la création d'un nouveau ballet, *le Train bleu*, dont le scénario est de M. Jean Cocteau, la musique de M. Darius Milhaud, la chorégraphie de l'illustre Nijinska. Les quatre rôles principaux de cet ouvrage ont été confiés à M. Antoine Doline, ce jeune danseur dont la récente apparition dans *les Fâcheux* fut une révélation ; M. Voisikowsky, remarquable dans toutes ses créations ; la charmante Sokolova et Mme Nijinska. L'orchestre sera conduit par M. André Messager, qui prêtera une fois de plus l'appui de sa précieuse autorité.

La soirée commencera par la charmante opérette de Chabrier, *l'Education manquée*, sous la direction de M. Messager et avec Mlles Vix, Ferraris et M. Vigneau dans les rôles chantés, et se terminera par le ballet de *Petrouchka*, conduit par M. Pierre Monteux, l'excellent chef d'orchestre dont les ballets russes fêtent en ce moment le retour.

ure :
ition :

La Semaine Théâtrale

LES BALLETS-RUSSES

Les Ballets Russes viennent de donner à la Gaîté-Lyrique une série de représentations, apparition rapide qui déchaîna sur son passage un sympathique mouvement de curiosité. Comme la troupe de Nikita Balieff, nulle capitale ne sut fixer ces étoiles errantes, qui traînent de Londres à Monte-Carlo leurs pantomimes pour public international.

L'animateur de cette illustre compagnie, Serge de Diaghileff, doit d'ailleurs une grande part de son succès mondial au soin qu'il apporta à internationaliser ses spectacles. Créateur d'un esperanto scénique, il partit à la conquête du monde.

Ce fut, il y a une quinzaine d'années, les inoubliables soirées de l'Opéra et du Châtelet, où, en quelques mois, les Ballets-Russes bouleversèrent toutes nos vieilles conceptions esthétiques, la musique, la danse et la mode s'en inspirèrent : influences qui aujourd'hui restent encore très marquées. Les costumes de nos Musics-Halls et de nos Théâtres y gagnèrent en richesse de coloris et leurs décors en simplicité de lignes.

A ces décorateurs des premiers succès, Léon Bakst et Benois, devait succéder une autre école, moins fastueuse, mais plus ingénieuse en plaisantes trouvailles, plus burlesque.

Composée de peintres de grands talents et de décorateurs originaux comme Picasso, Braque, Marie Laurencin, Pruna et Derain, elle prit une place prépondérante dans la nouvelle troupe des Ballets-Russes.

Par contre, la musique ne joue plus maintenant qu'un rôle effacé, au lieu des œuvres de Stravinsky, de Borodine, de Rinsky et de Ravel, M. de Diaghileff se contente de joyeuses et bruyantes pochades qui cadrent avec la fantaisie d'un style « Montparnassien ».

Mais ces facéties de jeunes compositeurs, trop souvent répétées, deviennent terriblement monotone ; de plus, les déformations et les parodies, parsemées dans certains tableaux, alourdissent cette musique heurtée et saccadée, à l'image de la conception chorégraphique de Mme Nijinska et de M. Massive.

Danseuses anguleuses, privées de tout élément sensuel, tantôt ingénues, tantôt sauvages, elles nous font parfois songer à une séance de culture physique qu'exécuterait devant le public de merveilleux acrobates.

E. BONNEFOUS. — E. BENARD.

**

de :
EXCELSIOR
3, Rue Drouot
e :
e :
28 JANV 1924

rait de :
esse : MATIN
4, Boulv. Poissonnière
e :
nature : 28 JANV 1924
position :

MONTE-CARLO. — Les festivals français viennent de donner la première représentation du ballet des *Fâcheux*, dont la musique est de M. Georges Auric, sur un scénario de M. Boris Kochno, d'après la comédie de Molière, devant une salle comble et avec un succès magnifique, également mérité par la musique d'une clarté toute classique et du plus vigoureux caractère, le décor et les costumes de M. Georges Bracque, merveilleusement évocateurs, la chorégraphie de Mme Nijinska, qui joint dans un goût parfait les grâces de la danse à l'action dramatique, et l'interprétation qui réunissait auprès de Mme Nijinska elle-même Mmes Tchernicheva, Krassovska, Cshellav, Nikitina ; MM. Wilzak, Slavinsky, Worzikovsky, Doline, Yazvinsky, Parlov ; l'excellent orchestre de Monte-Carlo sous l'experte direction de M. Flament, a été légitimement associé aux ovations prolongées qui ont terminé cette belle représentation. Ainsi se trouve encore enrichi d'une création nouvelle le répertoire déjà si intéressant de cette série de festivals français qui attirent à notre théâtre l'élite des connaisseurs du monde entier.

rait de :
dresse : GAULOIS
2, RUE DROUOT
ate : 27 JANV 1924
ignature :
xposition :

De Monte-Carlo :
Grand succès dimanche, au théâtre de Monte-Carlo, pour *Daphnis et Chloé*, l'œuvre parfaite de M. Ravel ; *Les Biches*, le nouveau et savoureux ballet de M. Poulenc, et *Les Tentations de la bergère*, du vieux et charmant Monteclair. Une salle brillante, où l'on remarquait S.A.S. la princesse héréditaire de Monaco, le duc de Connaught, le grand-duc André, Mme la princesse de Polignac, arrivée le jour même, et de nombreuses notabilités parisiennes, a longuement applaudi ces trois ouvrages si heureusement choisis et présentés en des décors signés Juan Gris et Marie Laurencin, ainsi que Mme Nijinska qui en avait réglé la chorégraphie. L'interprétation qui réunissait auprès d'elle Mmes Sokolova, Nemtchinova, Tchernicheva, MM. Doline, Voizikovsky, Vilzak, Slavinsky, Zevew, et l'excellent orchestre de Monte-Carlo, fort bien dirigé par M. Flament. C'est ainsi que les « Festivals français » ajoutent aux plaisirs d'une côte heureuse l'intérêt artistique le plus raffiné et attirent au théâtre de Monte-Carlo l'élite de la société.

dresse : GAULOIS
2, RUE DROUO
ate : 19 JANV 1924
ignature :
xposition :

De Monte-Carlo :
La première semaine des festivals français vient de se terminer dimanche par un succès triomphal. Le ballet de M. Francis Poulenc, *Les Biches*, est une œuvre étincelante de jeunesse et de joie : Mme Nijinska a trouvé les mouvements de la grâce la plus pittoresque pour en traduire sur la scène l'allégresse changeante ; Mmes Nemtchinova, Tchernicheva Sokolova, MM. Wilzak, Woizikowsky, Zverew et Mme Nijinska elle-même, dans un rôle plein de caractère, ont été tour à tour acclamés puis rappelés à maintes reprises et enfin réunis à l'auteur pour les ovations d'un public transporté d'enthousiasme heureux d'avoir eu, grâce aux Festivals français, la première révélation d'une œuvre qui se classe parmi les plus remarquables de la musique française contemporaine.

Jeudi 3 Janvier, en matinée:

UNE EDUCATION MANQUEE, Opéra-bouffe, en 1 acte. Musique de Chabrier. Chanté par Mme Inès Ferraris; MM. Manuretta et Daniel Vigneau.

LES BICHES (Création), Ballet avec chant en 1 acte. Musique de Francis Poulenc. Chorégraphie de Mme Nijinska. Rideau, décor et costumes de Marie Laurencin. Dansé par Mmes Nijinska, Vera Nemtchinova, Lubov Tchernicheva, Lydia Sokolova; MM. Léon Woizikowsky, Anatol Wilzak, Nicolas Zverew. Les parties de chant sont tenues par Mme Romanitza; MM. Fouquet et Cérésole.

LES TENTATIONS DE LA BERGERE (Création), Ballet en 1 acte. Musique de Monteclair (1666-1737), reconstituée et instrumentée par H. Casadesus. Chorégraphie de Mme Nijinska. Rideau, décor et costumes de J. Gris. Dansé par Mme Vera Nemtchinova. MM. Léon Woizikowsky, Théodore Slavinsky, Anatol Wilzak, Zverew, Dolin, Sozvinsky.

COMEDIE-FRANÇAISE. — M. Emile Fabre a décidé de continuer pendant l'été les matinées du jeudi. L'abonnement classique pour ces représentations se terminant jeudi prochain, les matinées du jeudi, à partir du 26 juin, seront données au même tarif réduit et toutes les places seront mises à la disposition du public.

BALLETS RUSSES. — La soirée de demain au Th. des Champs-Elysées sera des plus brillantes. Le programme comprendra un nouveau ballet : *le Train bleu*, scénario de M. Jean Cocteau, musique de M. Darius Milhaud, chorégraphie de Nijinska. On donnera également *l'Education manquée* et *Petrouchka*.

ges Bræque, merveilleusement évocateurs ; la chorégraphie de Mme Nijinska, qui joint dans un goût parfait les grâces de la danse à l'action dramatique, et l'interprétation qui réunissait auprès de Mme Nijinska elle-même Mmes Tchernicheva, Krassovska Chollar, Nikitina ; MM. Wilzak, Slavinsky, Woizikovsky, Doline, Jazoinsky, Pavlov; l'excellent orchestre de Monte-Carlo sous l'experte direction de M. Flament, a été légitimement associé aux ovations prolongées qui ont terminé cette belle représentation. Ainsi se trouve encore enrichi d'une création nouvelle le répertoire déjà si intéressant de cette série de festivals français qui attirent à notre théâtre l'élite des connaisseurs du monde entier.

que, également mérité par la musique d'une clarté toute classique et du plus vigoureux caractère, le décor et les costumes de M. Georges Bracque, merveilleusement évocateurs, la chorégraphie de Mme Nijinska, qui joint dans un goût parfait les grâces de la danse à l'action dramatique, et l'interprétation qui réunissait auprès de Mme Nijinska elle-même Mmes Tchernicheva, Krassovska Chollar, Nikitina; MM. Wilzak, Slavinsky, Woizikovsky, Doline Jazvinsky, Pavlov ; l'excellent orchestre de Monte-Carlo, sous l'experte direction de M. Flament, a été légitimement associé aux ovations prolongées qui ont terminé cette belle représentation. Ainsi se trouve encore enrichi d'une création nouvelle le répertoire déjà si intéressant de cette série de festivals français qui attirent à notre théâtre l'élite des connaisseurs du monde entier.

également mérité par la musique d'une clarté toute classique et du plus vigoureux caractère, le décor et les costumes de M. Georges Braeque, merveilleusement évocateurs, la chorégraphie de Mme Nijinska, qui joint dans un goût parfait les grâces de la danse à l'action dramatique, et l'interprétation qui réunissait auprès de Mme Nijinska elle-même, Mmes Tchernicheva, Krassovska Chollar,, Nikitina ; MM. Wilsak, Slavinsky, Worzikovsky, Doline Jazvinsky, Pavlov ; l'excellent orchestre de Monte-Carlo, sous l'experte direction de M. Flament, a été légitimement associé aux ovations prolongées qui ont terminé cette belle représentation. Ainsi se trouve encore enrichi d'une création nouvelle le répertoire déjà si intéressant de cette série de festivals français qui attirent à notre théâtre l'élite des connaisseurs du monde entier.

—o—

un goût parfait les grâces de la danse à l'action dramatique, et l'interprétation, qui réunissait, auprès de Mme Nijinska elle-même, Mmes Tchernicheva, Krassovska, Schollar, Nikitina, MM. Wilzak, Slavinsky, Worzikovsky, Doline, Jazvinsky, Pavlov. L'excellent orchestre de Monte-Carlo, sous l'experte direction de M. Flament, a été légitimement associé aux ovations prolongées qui ont terminé cette belle représentation. Ainsi se trouve encore enrichi d'une création nouvelle le répertoire déjà si intéressant de cette série de festivals français qui attirent à notre théâtre l'élite des connaisseurs du monde entier.

PETIT MONEGASQUE
MONTE-CARLO
30 Décembre 1923

JOURNAL
100, R. DE RICHELIEU
19 JUIN 1924

PARIS-MIDI
5, RUE LAMARTINE
JANV 1924

PETIT PARISIEN
… Rue d'Enghien
9 JANV. 1924

PETIT JOURNAL
61, Rue Lafayette
29 JANV 1924

ÉCHO DE PARIS
6, Place de l'Opéra, 6, IX
30 JANV. 1924

MONTE-CARLO Grand succès, dimanche, au théâtre de Monte-Carlo, pour « Daphnis et Chloé », l'œuvre parfaite de M. Ravel ; les « Biches », le nouveau et savoureux ballet de M. Poulenc, et les « Tentations de la Bergère », du vieux et charmant Monteclair. Une salle brillante, où l'on remarquait S. A. S. la princesse héréditaire de Monaco, le duc de Connaught, le grand-duc André, Mme la princesse de Polignac, arrivée le jour même, et de nombreuses notabilités parisiennes, a longuement applaudi ces trois ouvrages si heureusement choisis et présentés en des décors signés Juan Gris et Marie Laurencin, ainsi que Mme Nijinska qui en avait réglé la chorégraphie ; l'interprétation, qui réunissait auprès d'elle Mmes Sokolova, Nemtchinova, Tchernicheva, MM. Doline, Voizikowsky, Vilzak, Slavinsky, Zevew, et l'excellent orchestre de Monte-Carlo, fort bien dirigé par M. Flament. C'est ainsi que les Festivals français ajoutent aux plaisirs d'une côte heureuse l'intérêt artistique le plus raffiné et attirent, au théâtre de Monte-Carlo, l'élite de la société.

ges Braque, merveilleusement évocateurs ; la chorégraphie de Mme Nijinska, qui joint dans un goût parfait les grâces de la danse à l'action dramatique, et l'interprétation qui réunissait auprès de Mme Nijinska elle-même Mmes Tchernicheva, Krassovska Chollar, Nikitina ; MM. Wilzak, Slavinsky, Woizikovsky, Doline, Jazoinsky, Pavlov; l'excellent orchestre de Monte-Carlo sous l'experte direction de M. Flament, a été légitimement associé aux ovations prolongées qui ont terminé cette belle représentation. Ainsi se trouve encore enrichi d'une création nouvelle le répertoire déjà si intéressant de cette série de festivals français qui attirent à notre théâtre l'élite des connaisseurs du monde entier.

De Monte Carlo … de M. Ravel ; *Les Biches*, le nouveau et savoureux ballet de M. Poulenc, et *Les Tentations de la Bergère*, du vieux et charmant Monteclair. Une salle brillante où l'on remarquait S.A.S. la Princesse héréditaire de Monaco, le duc de Connaught, le grand-duc André, Mme la Princesse de Polignac arrivée le jour même, et de nombreuses notabilités parisiennes, a longuement applaudi ces trois ouvrages si heureusement choisis et présentés en des décors signés Juvan Gris et Marie Laurenein, ainsi que Mme Nijinska qui en avait réglé la chorégraphie, l'interprétation qui réunissait auprès d'elle Mmes Sokolova, Nemtchinova, Tchernicheva, MM. Doline, Voizikovsky, Vilzak, Slavinsky, Zevew, et l'excellent orchestre de Monte-Carlo, fort bien dirigé par M. Flament. C'est ainsi que les Festivals français ajoutent aux plaisirs d'une côte heureuse, l'intérêt artistique le plus raffiné et attirent, au théâtre de Monte-Carlo, l'élite de la Société.

salle brillante, où l'on remarquait S. A. S. la princesse héréditaire de Monaco, le duc de Connaught, le grand-duc André, Mme la princesse de Polignac, arrivée le jour même, et de nombreuses notabilités parisiennes, a longuement applaudi ces trois ouvrages si heureusement choisis et présentés en des décors signés Juan Gris et Marie Laurencin, ainsi que Mme Nijinska qui en avait réglé la chorégraphie, l'interprétation qui réunissait auprès d'elle Mmes Sokolova, Nemtelienova, Tchernicheva, MM. Doline, Voizikovsky, Vilzak, Slavinsky, Zevew, et l'excellent orchestre de Monte-Carlo, fort bien dirigé par M. lament. C'est ainsi que les Festivals français ajoutent aux plaisirs d'une côte heureuse l'intérêt artistique le plus raffiné et attirent, au Théâtre de Monte-Carlo, l'élite de la société.

MONTE-CARLO théâtre de Monte-Carlo, pour « Daphnis et Chloé », l'œuvre parfaite de M. Ravel ; les « Biches », le nouveau et savoureux ballet de M. Poulenc, et les « Tentations de la Bergère », du vieux et charmant Monteclair. Une salle brillante, où l'on remarquait S. A. S. la princesse héréditaire de Monaco, le duc de Connaught, le grand-duc André, Mme la princesse de Polignac, arrivée le jour même, et de nombreuses notabilités parisiennes, a longuement applaudi ces trois ouvrages si heureusement choisis et présentés en des décors signés Juan Gris et Marie Laurencin, ainsi que Mme Nijinska qui en avait réglé la chorégraphie ; l'interprétation qui réunissait auprès d'elle Mmes Sokolova, Nemtchinova, Tchernicheva, MM. Doline, Voizikowsky, Vilzak, Slavinsky, Zevew, et l'excellent orchestre de Monte-Carlo, fort bien dirigé par M. Flament. C'est ainsi que les Festivals français ajoutent aux plaisirs d'une côte heureuse l'intérêt artistique le plus raffiné et attirent, au théâtre de Monte-Carlo, l'élite de la société.

notabilités parisiennes, a longuement applaudi ces trois ouvrages si heureusement choisis et présentés en des décors signés Juan Gris et Marie Laurencin, ainsi que Mme Nijinska qui en avait réglé la chorégraphie, l'interprétation qui réunissait auprès d'elle Mmes Sokolova, Nemtchinova, Tchernicheva, MM. Doline, Voizitkovsky, Vilzak, Slavinsky, Zevew, et l'excellent orchestre de Monte-Carlo, fort bien dirigé par M. Flament. C'est ainsi que les Festivals français ajoutent aux plaisirs d'une côte luxueuse l'intérêt artistique le plus raffiné et attirent, au Théâtre de Monte-Carlo, l'élite de la société.

« l'Après-Midi d'un Faune », de Claude Debussy. (Mmes Nijinska, Lubov Tchernicheva).

Les Ménines (1re fois), pavane de Gabriel Fauré. (Mmes Ludmila Chollar, Nikitina, Soumarokova ; MM. Jazvinsky, Tcherkas). Chef d'Orchestre : M. Flament.

PARIS-MIDI
5, RUE LAMARTINE
17 JANV 1924

SIECLE
5, Rue Lamartine
30 JANV. 1924

PETIT JOURNAL
61, Rue Lafayette
17 JANV 1924

LIBERTE
111, Rue Réaumur
17 JANV 1924

ACTION
5, Rue Lam…
18 J…

DÉBIT JOURNAL
100, R. DE RICHELIEU
17 JANV 1924